

Eugénie T8 - Émeline, la rencontre du destin

René Forget

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

RENÉ FORGET



Émeline,
la rencontre du destin

TOME VIII

MICHEL BRÛLÉ

Du même auteur

Tome 1 *Eugénie, Fille du Roy*

Tome 2 *Eugénie de Bourg-Royal*

Tome 3 *Cassandre, fille d'Eugénie*

Tome 4 *Cassandre, de Versailles à Charlesbourg*

Tome 5 *Etiennette, la femme du forgeron*

Tome 6 *Etiennette de la rivière Bayonne*

Tome 7 *Émeline, la filleule de la diva*

René Forget

Émeline,

la rencontre du destin

MICHEL BRÛLÉ

À mes frères et à mes sœurs,
en souvenir de nos parents,
cet extrait poétique de Félix Leclerc dans *Chansons pour tes*
yeux.

*Je veux un foyer, une femme fidèle,
De la neige sur une grange,
Et des animaux paisibles dedans, rassasiés de chaleur,
Qui mâchent le blé de septembre qu'ils ont vu dehors;*

*Des raquettes sur le banc de neige,
Beaucoup d'outils dans la remise,
Des enfants dans des bers,*

Et ma femme, jeune, qui les enivre de sa présence;

*Et quand l'herbe deviendra poussière,
Mes petits, devenus grands,
Qui diront de moi : « Lui, c'est le pays ! »
Nous sommes le pays d'ici.*

CE

Rappel au lecteur
*Eugénie, Cassandre,
Etiennette, Émeline de la saga
Eugénie, fille du Roy*

Dans cette série romancée à caractère historique qui se déroule au XVII^e et au XVIII^e siècles jusqu'au début de la Conquête, l'auteur nous plonge dans l'univers des premiers Canadiens français à partir de l'épopée des filles du Roy, reconnues aujourd'hui comme mères de la nation canadienne-française.

La destinée des quatre héroïnes de caractère, mues par de nobles sentiments, est façonnée par les conditions de vie des habitants de la Nouvelle-France, éprouvés par les épidémies et menacés par les militaires anglais, par la mentalité du pouvoir politique et religieux, et par l'austérité des mœurs du temps.

René Forget a créé le personnage d'Eugénie d'après son ancêtre Jeanne Languille d'Artannes-sur-Indre, née dans la vallée de la Loire, en Touraine, une fille du Roy qui épousa François Allard, un « engagé » pour une période de trente-six mois venu de Normandie, qui s'établit ici en tant que colon et habitant, mais qui se distingua par son talent d'ébéniste-sculpteur. Eugénie et François vécurent à Bourg-Royal, l'actuel Charlesbourg.

Figure de proue et femme influente aux multiples talents, Eugénie est venue en Nouvelle-France pour peupler la colonie. Elle donnera naissance à six enfants en dix-sept ans de mariage. Le premier sera, comme son père, ébéniste ; le deuxième sera prêtre, alors qu'elle le voudra évêque ; les trois autres, Jean-Baptiste, Georges et Simon-Thomas, épouseront les trois sœurs Pageau de Charlesbourg ; enfin, Marie-Renée, la Marie-Chaton de sa mère, deviendra la Cassandre de Versailles.

Marie-Renée décidera que la Nouvelle-France n'est pas à sa mesure. Elle la quittera pour la France et sera femme de théâtre et cantatrice à l'Opéra, qui plus est au palais de Versailles, où elle fera fureur devant le roy Louis XIV. Marie-Chaton prendra le nom de scène Cassandre, la muse de Ronsard. Son talent musical, son charme séduiront le Tout-Paris. Elle se liera d'amitié avec Voltaire et Rameau, et tombera amoureuse de l'auteur de l'opéra *Cassandre*, François Bouvard, et plus tard de Marivaux, le poète de l'amour. Elle cachera à son fils l'identité de son père, lui faisant croire qu'il est le fils d'un compagnon de traversée de François Allard, Thierry Labarre, un richissime marchand devenu le comte Joli-Cœur et héros de la diplomatie française.

Cassandre a une grande amie, Étienne Banhiac Lamontagne, la fille du compagnon de traversée de ses parents, François Banhiac Lamontagne, et de Marguerite Pelletier, la sage-femme qui a accouché sa mère de son frère André. Étienne épousera Pierre Latour, dit Laforge, de l'île Dupas, forgeron de son métier et de dix-sept ans son aîné. Le couple élèvera ses nombreux enfants à Berthier, le long de la rivière Bayonne.

Excitée par la liberté sentimentale de Cassandre avec qui elle correspond, Étienne se rappellera son amoureux de jadis et en oubliera ses responsabilités conjugales. Le désarroi causé par la mort de plusieurs de ses enfants la rapprochera de son mari, avec qui elle aura toujours une grande complicité, malgré ses égarements.

Étienne mettra au monde Émeline et profitera du passage de Cassandre au Canada pour lui demander d'être la marraine de la fillette. Les deux amies de toujours rêveront secrètement d'unir leurs familles. Pour cela, elles feront en sorte que Quentin et Émeline aient envie de se connaître en envoyant à chacun le portrait de l'autre.

Chapitre I

La résurrection -

— Regardez, maman, papa vient de bouger !

La stupéfaction envahit les personnes présentes dans la pièce. Étienne s'approcha doucement de son mari. Elle commença par prendre son pouls. Peu convaincue, elle se pencha sur sa poitrine pour écouter les battements de son cœur. Nerveusement, elle utilisa un miroir pour tenter de voir si la respiration du malade y produirait de la buée. Comme celle-ci était très faible, Étienne s'écria :

— Donnez-lui la chance de respirer. Ne restez pas dans la chambre, il va suffoquer ; l'air manque.

Pierre Latour Laforge remuait encore. Étienne ajouta :

— C'est vrai, votre père est vivant : il vient de bouger le bras. Bonté divine, c'est un miracle ! Vous m'entendez, c'est un miracle ! Merci, saint Éloi ! Laissez-moi seule avec lui. Il faut aller chercher le docteur Valois au plus vite. Émilie, demande à Antoine... Ses clients reviendront une autre fois.

— J'aimerais parler à papa, demanda Angélique, qui vouait une admiration sans bornes à son père. Depuis le temps que nous espérons sa guérison...

Étienne s'approcha d'elle et lui chuchota à l'oreille d'une voix chevrotante :

— Sois raisonnable et donne l'exemple aux plus jeunes... Ce n'est pas parce que ton père a bougé un bras qu'il est rétabli. Tu me comprends ? Je me suis peut-être emballée. Pour l'instant, ça veut simplement dire qu'il est vivant, rien de plus. Le docteur Valois va nous en dire plus...

Comme Angélique, la larme à l'œil, avait de la difficulté à contenir son émotion, Étienne la réconforta.

— Tu seras la première à lui parler, je te le promets. Tu t'en es si bien occupée, jusqu'à maintenant !

— Vous avez raison, maman. Si je ne lui avais pas fait avaler son bouillon de force, il serait peut-être déjà mort.

Étienne blêmit.

— Tu n'as pas fait ça ! S'il avait fallu...

Comme Angélique la regardait, dévastée, devinant le risque qu'elle avait fait prendre à son père, sa mère jugea bon d'oublier ce faux pas.

— L'important, c'est qu'il soit revenu à lui. Bon, laisse-moi seule avec lui, et accueille le docteur lorsqu'il arrivera.

— Et le prêtre ?

— Des plans pour que ton père retombe dans le coma ! Nous le ferons quérir si nécessaire.

Tandis qu'Angélique allait expliquer la situation aux autres et leur demander de garder le silence, Étienne se tourna vers son mari.

Ma parole, il ouvre les yeux..., se dit-elle.

Le forgeron plissait les paupières pour s'habituer à la lumière tamisée de la chambre. Lorsqu'il reconnut sa femme, il lui sourit. Cette dernière, la voix étranglée par l'émotion, se pencha sur son front et l'embrassa.

— Tu nous as fait une de ces frousses !

Comme il cherchait à parler, elle lui fit signe de conserver le silence. En approchant sa tête de la sienne, elle dit :

— Ne parle pas, ça te fatiguerait. Le docteur s'en vient. Il sera content, mais pas plus que nous tous.

Étiennette fondit en larmes sur l'oreiller. Elle hoqueta :

— Si tu savais à quel point j'ai eu peur ! Désormais, nous allons prendre soin de toi comme jamais.

Pierre Latour voulut caresser la nuque de sa femme, mais n'y parvint pas. Il dit faiblement et de manière si laborieuse qu'elle eut peine à saisir ses paroles :

— Qu'est-il arrivé à mon bras ? Je suis incapable de le bouger. D'ordinaire, je résiste mieux à une indigestion.

Étiennette comprit aussitôt que le coma avait fait des ravages.

— Comme c'est du côté du cœur, tu as sans doute trop forcé, mais ça reviendra bientôt. Essaie donc de bouger ta jambe gauche ! Ça ne fonctionne pas non plus... Le docteur Valois va vite te remettre sur tes deux pieds, tu verras. En attendant, il faut te reposer.

Le malade demanda alors, la bouche à moitié paralysée :

— Est-ce que tout va bien à la forge avec Antoine et Émeline ?

Il essaya cette fois-ci de faire bouger son bras gauche pour montrer le portrait d'Émeline.

Étiennette constata que son mari était paralysé du côté gauche. Elle aurait bien aimé qu'il s'informe d'elle et des enfants d'abord, mais l'heure n'était pas aux épanchements. Son mari avait consacré sa vie à son travail, et elle trouva normal qu'il s'en inquiète. Elle était convaincue que ses angoisses, causées par son absence de la forge durant les derniers mois, étaient responsables de son état de santé.

Elle épongea tendrement le front ruisselant de son mari et lui répondit calmement, en regardant elle aussi le portrait, pleine de fierté :

— Tes clients adorent faire affaire avec Émeline. Elle soigne bien les chevaux et a un sourire qui attire. Tancrède se plaint même que sa clientèle de la Grande-Côte le déserte. Et tu sais pourtant à quel point il est apprécié, là-bas ! Inutile d'ajouter que la clientèle de Balourd n'existe carrément plus. Tu n'as pas à t'inquiéter... Émeline n'a pas encore dix-sept ans et, déjà, c'est une...

Voyant que son mari faiblissait, la femme s'interrompt.

— Je vais te laisser dormir. Angélique sera près de toi ; elle est si inquiète !

Pierre Latour Laforge sombra dans le sommeil. De crainte qu'il ne retombe dans le coma, Étiennette avisa Angélique :

— Ce n'était pas une mauvaise idée, le bouillon. En attendant le docteur, tu devrais en faire boire de nouveau à ton père.

Angélique se dépêcha de préparer sa médecine.

— On dirait que papa n'est plus capable d'avaler correctement. Sa bouche ne suit plus.

— Le docteur va arranger tout ça. Ce n'est que passer, répondit Étienne sur un ton peu convaincant.

Une fois qu'il eut terminé son examen, le docteur Valois n'osa pas avouer son diagnostic au malade. Il prit plutôt Étienne à part et lui dit :

— Le coma a fait progresser sa paralysie du côté gauche. Son attaque de cœur a été sévère.

— Va-t-il rester paralysé longtemps ? Moi qui espérais un miracle...

— Le miracle, madame Latour, c'est que votre mari soit revenu à lui. Franchement, je croyais qu'il y laisserait sa peau. S'il restait dans cet état, je m'en contenterais.

Désespérée par le diagnostic, Étienne s'enquit :

— Va-t-il marcher ? Déjà qu'on a de la difficulté à le comprendre lorsqu'il parle...

— Trop de fatigue risque de lui faire faire une autre attaque. S'il essaie de marcher, ça va faire circuler le mauvais sang encore plus vite. Je serai alors obligé de le saigner, ce qui l'affaiblirait davantage. On ne s'en sort pas, madame...

— Vous n'allez quand même pas le vider de son sang, lui, l'homme fort de la région ! Existe-t-il un autre remède ?

— Le purger n'améliorerait pas son état non plus. Il n'a pas mangé depuis combien de temps ?

— Une semaine ; seulement du bouillon de poule.

— C'est bon pour lui, le bouillon de poule ; continuez... De la nourriture pour bébé, aussi...

Devant la réaction de surprise d'Étienne, le docteur Valois rectifia :

— De la purée de légumes et de la farine bouillie ramollie.

— Pendant combien de temps ? Il ne pourra pas reprendre ses forces, lui, un si gros mangeur de viande.

— Surtout, pas de viande ! Le lard a failli le tuer. Si vous voulez le maintenir en vie, à la rigueur un peu de poisson et des pois.

— Lui qui n'aime pas le poisson plus qu'il ne faut. Il va bien mourir affamé.

— Il devra s'habituer s'il veut survivre. De temps en temps, vérifiez ses réflexes pour vous assurer de sa vitalité.

Voyant qu'Étienne ne comprenait pas ses propos, le chirurgien précisa :

— Hum ! J'ai bien peur que monsieur Latour ne soit jamais plus le même homme. Cognez sur ses genoux et ses coudes du côté gauche. On ne sait jamais, les nerfs pourraient recommencer à réagir. Vérifiez aussi son côté droit, au cas où le mauvais sang aurait l'idée de s'y agglutiner.

Étienne fut saisie d'effroi à l'idée que l'état de son mari ne puisse s'améliorer davantage. Elle restait songeuse. Le chirurgien tenta de la reconforter.

— Ne le prenez pas comme ça, madame Latour. Je ne vous ai donné que le point de vue de la science médicale. Mieux vaut vous en remettre à Dieu et

espérer un miracle. À ce sujet, bientôt, le Supérieur des sulpiciens viendra visiter ses paroisses de l'île Dupas et de Sorel. Le curé Gaillard vous informera de son arrivée.

— Pensez-vous que mon mari pourrait supporter le voyage en barque ? Même si ce n'est pas loin, la fatigue pourrait-elle l'achever ?

— Je ne peux vous le garantir, mais... s'il est transporté à force de bras par vos garçons, il y a de bonnes chances qu'il survive à cet effort. S'il n'y a pas de courant fort sur le chenal, bien entendu. En ce cas, si la chaloupe verse... Il vous faudrait emprunter la verchère de Louis Plouffe de la Grande-Côte. Mais, même avec une telle embarcation, c'est très risqué de traverser le fleuve à Sorel !

Comme Étienne avait la larme à l'œil, le médecin se reprit :

— Votre mari a toujours été en bonne santé et solide comme un bœuf !

— *Si Dieu le veut*, docteur, si j'ai bien compris...

Le docteur Valois fixa intensément son interlocutrice.

— Vous êtes une femme intelligente, madame Latour, ça se voit. Tenez, prenez cette fiole de laudanum et n'en donnez à votre mari que s'il souffre à en hurler.

— Quoi ? Est-ce possible ? Je croyais qu'un paralytique ne souffrait pas.

— S'il fait une autre attaque, il pourrait souffrir beaucoup. Le laudanum, c'est en cas de nécessité. Le bouillon de poule, c'est mieux, pour le moment... Vous savez, si le mauvais sang s'agglutine dans les artères des poumons ou, pire, dans le cerveau, il faut l'évacuer rapidement. Je vous recommande donc de lui faire prendre le laudanum avant qu'il...

— Meure ? Est-ce bien ça ? ! s'écria Étienne, découragée parce pronostic. À combien s'élèvent vos honoraires, docteur ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça. J'irai faire réparer un essieu par Antoine, demain. J'en profiterai pour prendre des nouvelles de votre mari. J'insiste tout de même pour que vous gardiez le laudanum. Mieux vaut prévenir que...

— Dans ce cas-ci, docteur, j'aimerais mieux que mon mari guérisse, pour faire mentir le dicton... Je ne pense pas que ce soit une bonne idée de l'amener à l'île Dupas, même si le père de ma bru, Marie-Louise, nous prêtait sa grosse chaloupe.

— Comme vous voudrez ; c'est votre décision. Dans un cas grave comme celui de votre mari, le médecin remet son patient entre les mains de son assistant : le Seigneur. C'est lui qui actionne la grande horloge. Quand notre heure a sonné...

— Merci, docteur, je vous tiendrai au courant de l'état de santé de mon mari.

Peu de temps après le départ du chirurgien, Étienne s'entretint avec Angélique et Émeline :

— Le médecin est formel : votre père est paralysé du côté gauche. Une attaque cardiaque due à son alimentation trop riche en viande salée. Il

conseille le bouillon de poulet, le poisson et la purée pour le ramener à la santé, ou plutôt pour que sa santé ne se détériore pas davantage.

— Heureusement que je lui ai fait prendre du bouillon pendant qu'il était inconscient !

— Ça aurait pu l'étouffer, mais ça lui a permis de sortir de son coma. On ne sait pas combien de temps va durer son rétablissement. L'important, c'est qu'il ne fasse pas une autre attaque, qui pourrait le paralyser du côté droit. Alors là, il n'en aurait plus pour longtemps. Plutôt que de lui administrer le laudanum, ce remède de cheval, nous allons en prendre bien soin, le ménager et lui éviter le plus de contrariétés possible. Émeline, débarrasse-toi de ce médicament. Comme il lui faudrait une infirmière à plein temps pour le surveiller, j'ai pensé que... Et puis, non, ce serait trop cruel !

Angélique s'exclama aussitôt :

— Non, maman, vous ne pouvez pas faire ça ! Vous savez bien que papa aimerait rester à la maison avec nous.

— Voyons, Angélique, il n'est pas question de placer ton père ailleurs. Mais, puisque tu en parles, j'ai pensé que tu pourrais t'occuper de ton père à plein temps. Tu serais son infirmière, nuit et jour. Louise te remplacera pendant tes heures de sommeil. Comme tu n'as pas encore de prétendant, personne ne peut t'empêcher de t'occuper de ton père, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! répondit Angélique en rougissant un peu, honteuse de ne pas avoir de soupirant à vingt-trois ans comme sa sœur jumelle Louise.

Étiennette ne doutait pas de la sincérité de sa fille, mais, ne voulant pas prendre le risque de la voir refuser la proposition, elle continua :

— Quant à toi, Émeline, comme ton père ne retournera plus travailler, tu le remplaceras au comptoir de la forge, en plus de t'occuper de soigner les chevaux. Comme ça, tu pourrais vendre quelques outils qu'Antoine aurait le temps de fabriquer, en plus des médicaments pour soigner les chevaux. Il y a aussi les comptes des clients ; tu sais comment les faire...

— Pour le moment, je n'ai aucun médicament pour chevaux à proprement parler, à part quelques pommades pour les sabots, endoloris. N'oubliez pas que je commence dans ce métier. Il ne faudrait pas qu'un colon me demande de soigner une grosse maladie chevaline ou bien d'opérer un animal. Je les aime plus que je ne sais les soigner. Comment voulez-vous que j'apaise leur douleur ?

Étiennette saisit aussitôt la fiole de laudanum et la tendit à Émeline.

— Je t'ai dit que c'était un remède de cheval... Eh bien, voilà : pour soulager la douleur d'un cheval, tu n'auras qu'à augmenter la dose. S'il t'en manque, j'en demanderai au docteur Valois.

Toute fière, Émeline prit la fiole de laudanum.

— Fais attention, n'en prends jamais pour toi. C'est un médicament qui, paraît-il, crée une accoutumance.

— Et pour les chevaux ?

— Ce n'est pas pareil. Ils ne sont pas constitués comme nous. Angélique,

ne voulant pas que l'on oublie ses propres dispositions pour la science médicale, demanda à sa mère :

— Et moi, maman, après la guérison de papa, pourrais-je devenir sage-femme, comme grand-mère Lamontagne, Marie-Anne et vous ?

Étiennette la regarda avec fierté.

— Comme ça me fait plaisir d'entendre ça ! Tu sais, la profession de sage-femme est une tradition chez les femmes Pelletier. Ta grand-mère a accouché la mère de Cassandre de son premier enfant. Je serais heureuse que tu perpétues la tradition, crois-moi. Aussitôt, Angélique fit une grimace à sa sœur.

— Encore faudrait-il qu'elle se marie un jour, celle-là ! Aucune femme ne se fera accoucher par une vieille fille, s'exclama Émeline.

— C'est ce que nous verrons, mademoiselle au portrait, juste bonne à aider des juments à mettre bas.

— De qui le peintre n'a-t-il pas voulu auprès de lui ? Le visage de celle-là n'apparaît pas sur le portrait.

— Assez, vous deux ! Ce n'est pas en vous chamaillant que vous aiderez votre père à se rétablir.

Comme le chêne dans la tempête, Pierre Latour Laforge avait résisté. Si la grave attaque cardiaque dont il avait été victime l'avait paralysé partiellement, elle ne lui avait pas fait rendre son dernier soupir. Grâce aux bons soins d'Angélique, aux prières et aux attentions des gens de la maison et des visiteurs compatissants, Pierre Latour réussit à traverser l'hiver rigoureux.

Au milieu du printemps, le malade avait pris du mieux et l'envie lui vint de se lever et de se rendre à la forge. Si sa mobilité s'était grandement améliorée, son élocution, elle, laissait à désirer. Son visage restait paralysé du côté gauche.

— Tu devrais te tranquilliser et rester en dedans jusqu'à l'été. Rien ne presse de te casser le cou en te rendant à la forge. Je ne te connais que trop. Tu voudras savoir comment les choses se passent, alors que le médecin te demande d'éviter toute contrariété, lui dit Étiennette.

— À rester à ne rien faire, je vais mourir d'ennui.

— Je ne dis pas de ne pas y aller plus tard. Je crois simplement que c'est prématuré pour le moment.

— Et si les enfants avaient besoin de mon aide ?

— En ce cas, ils ont assez de jugement pour te le demander. N'oublie pas que tu as bâti une affaire solide, avec des collaborateurs fiables, comme Tançrède et Antoine, pour te seconder, te suppléer au besoin. C'est ce qu'ils font au meilleur de leur savoir. Tout va bien pour le moment à la forge. Même qu'Émeline a déjà une clientèle pour les soins aux chevaux. On l'appelle déjà docteur Latour.

— Docteur Latour ? Est-elle si douée que ça ?

— Un vétérinaire qui a de bons produits et l'amour des chevaux a du succès. Même qu'on lui demande de soigner les bêtes à cornes. Ça va bien

pour elle, tu sais.

— Ti-Toine doit être débordé si Émeline est demandée partout !

— Tu sais qu'il n'est pas bavard. Plutôt absent. Il passe tous ses dimanches chez les Plouffe, à la Grande-Côte, tu le sais bien.

— Ouais... Raison de plus pour aller voir comment ça se passe à la forge.

Puis, fixant le portrait d'Émeline, Pierre demanda :

— A-t-elle eu des nouvelles de France ? La question surprit Étiennette.

— En réponse à l'envoi de son portrait chez Cassandra ? Depuis ta maladie, plus personne n'en parle. Émeline doit sans doute y penser, quoiqu'elle soit si occupée. Les premiers bateaux ont dû commencer à arriver. Je suis sûre que le sujet va revenir dans la conversation sous peu. Attendons qu'elle s'exprime. Après tout, rien ne sert de courir après la déception et la souffrance, si elles doivent se produire.

Comme Pierre Latour la regardait avec un air déprimé, Étiennette se justifia :

— Je disais ça comme ça. Je ne lis pas dans ses pensées, et loin de moi la prétention de prédire l'avenir !

Chapitre II

La réaction -

À la mi-mai 1740, la maisonnée de la rivière Bayonne n'avait pas encore reçu de nouvelles de Paris.

Un dimanche après-midi où elle faisait la lessive avec Émeline, Étienneette remarqua l'air distrait de cette dernière alors qu'elle blanchissait les vêtements. Antoine venait de faire part à la mère de la jeune fille du mécontentement des clients de la forge, qui recevaient des comptes ne correspondant pas à leurs dus. Qui plus est, Émeline avait administré une trop forte dose de laudanum à une vache sur le point de vêler. L'animal avait perdu son veau. Le fermier réclamait un dédommagement pour sa négligence.

— La chemise de noces de ton père a déjà été plus blanche que ça ! Qu'est-ce que tu as mis dans l'eau de rinçage ?

— Chemise blanche ou pas, s'il ne va pas mieux, je ne parierais pas sur sa présence aux noces de Louise, en novembre prochain.

— Ce n'est pas à toi de décider de sa capacité à y être, mais au Bon Dieu... Va chercher le sac en filet qui contient des coquilles d'œufs broyées et glisse-le dans l'eau de rinçage. Tu verras la différence.

Émeline se leva mollement. Lorsqu'elle revint, Étienneette, pour l'amadouer, ajouta :

— Il paraît que les bourgeoises de Québec se servent de zestes de citrons pour blanchir leur lingerie fine. Je me demande même si nous pourrions trouver du citron par ici... Importé des Antilles, ça va de soi.

Étienneette eut la surprise d'entendre sa fille s'exclamer :

— C'est une chance que le citron ne vienne pas de Paris, car ce n'est pas demain la veille que nous en verrions la couleur !

— C'est le délai de la réponse à la suite de la réception du portrait qui te tracasse, me trompé-je ?

Émeline, d'ordinaire si douce et pondérée, se braqua.

— Oui et non ! Et alors ? !

Étienneette se rendit compte que sa fille était en proie à un grand tourment.

— Mon Dieu, quel ton hargneux ! Est-ce que tes responsabilités à la forge sont trop lourdes ? Ton travail de vétérinaire, par exemple ? C'est beaucoup pour une jeune fille de dix-sept ans de soigner les animaux, même si elle les aime... Est-ce que c'est l'état de santé de ton père qui t'inquiète ?

— Grand-mère Lamontagne et vous étiez déjà mariées et enceintes à mon âge !

Étienneette avait plus d'une fois constaté qu'Émeline saurait tenir son bout dans la vie, particulièrement dans le commerce. Cette fois-ci, toutefois, la réplique cinglante de la jeune fille la désarçonna.

— Soigner des enfants et des animaux, ce n'est pas pareil, affirma Étienneette.

— Ah non ? Quelle est la différence ? Les enfants ne sont-ils pas plus importants ? répliqua aussitôt Émeline.

Étiennette ne savait pas quoi répondre. Elle s'embourba :

— Oui et non. Tu sais, les habitants ont habituellement plus d'enfants que de têtes de bétail. Leur travail dépend de la santé de leur cheptel, que ce soit des chevaux ou des bœufs.

— Si je comprends bien, les animaux sont plus importants que les enfants même s'ils n'ont pas d'âme.

— Cette discussion ne mène à rien, sinon à nous obstiner sur un sujet théologique qui nous dépasse. Laissons-le aux prêtres et revenons à l'essentiel : qu'est-ce qui te tracasse ? J'ai su qu'un habitant était mécontent de la façon dont tu avais soigné sa vache... Est-ce vrai ? l'interrogea Étiennette.

Émeline lança un regard noir à sa mère.

— Qui vous a dit ça ? Antoine ?

— Peu importe. Est-ce vrai ?

— Si vous aviez voulu m'instruire du métier de sage-femme, ça ne serait pas arrivé !

— Émeline, tu viens à peine d'avoir dix-sept ans ! Tu parlais de mariage tout à l'heure ; eh bien, attends ton tour ! Et, si tu désires être sage-femme, je t'apprendrai le métier. De vétérinaire à sage-femme, la distance n'est pas si grande. Seulement, si un habitant regimbe parce que tu as tué son veau, il en sera tout autrement avec son bébé, crois-moi.

— Pourquoi ne pas me l'apprendre maintenant, même si je ne suis pas mariée ? Ça m'aiderait dans mon travail de vétérinaire. De toute façon, je suis loin d'être mariée, même si papa va un peu mieux.

Étiennette regarda sa fille, perplexe. Elle cherchait à comprendre son raisonnement.

— Toi, ma fille, tu as un garçon en tête, n'est-ce pas ?

Comme Émeline ne répondait pas, sa mère conclut qu'elle avait vu juste.

— Est-ce que je le connais ?

Les yeux fixés au sol, Émeline acquiesça d'un signe de tête.

— L'ai-je déjà rencontré ?

Voyant que sa fille restait coite, Étiennette prit soudainement peur.

Mon Dieu ! Il est marié. Si son père l'apprend, le peu de vie qui coule dans ses veines va se tarir.

Elle prit tout son courage pour avancer :

— Est-ce le... peintre... Gilles Bolvin ?

Émeline se tourna sec vers sa mère et la regarda d'un air mauvais.

— Tout ça est de sa faute. J'aurais dû m'en douter ; il a abusé de ma naïveté.

Le cœur d'Étiennette fit trois tours dans sa poitrine.

— Quel salaud ! Que t'a-t-il fait ? Tu peux tout raconter à ta mère. Il le paiera cher ! Pourvu que ton père n'en sache rien.

Étiennette prit la main de sa fille et tentait de la réconforter.

— C'est papa qui a fait en sorte que je m'en rende compte. S'il ne m'avait pas ouvert les yeux, Dieu sait combien de temps encore je pourrais rester

célibataire.

Étiennette ne comprenait plus rien de ce que racontait Émeline.

— Comment ton père a-t-il pu te parler ? Son élocution est peu intelligible. Même moi, j'arrive à peine à le comprendre. Il n'y a qu'Angélique qui peut le faire aisément et avoir une conversation intelligente avec lui. Je comprends que tu respectes ton père, mais je doute qu'il puisse faire quoi que ce soit dans son état pour te préparer au mariage... Parle-moi plutôt de Gilles Bolvin. Comme ça, il a voulu abuser de ta vertu ?

Ce fut au tour d'Émeline de s'interroger.

— Ma vertu ? Il a plutôt abusé de ma naïveté, avec ses grands airs de peintre italien. Heureusement que papa m'a permis d'y voir plus clair !

Je ne reconnais plus ma petite fille, elle qui est habituellement si douce et si compréhensive ! On dirait qu'elle a mangé du chien enragé depuis quelque temps. Et elle ne semble pas comprendre la signification du mot « vertu ». Je vais essayer de tester son innocence. En tout cas, elle doit me donner la preuve qu'elle n'a rien fait de répréhensible avec qui que ce soit, sinon elle aurait vite compris.

— Comme vétérinaire, ma fille, tu dois savoir comment les animaux se reproduisent, n'est-ce pas ? Tu connais la différence entre un étalon et une jument... Ou bien ta mère devrait-elle te l'expliquer ?

Émeline, insultée, regarda sa mère droit dans les yeux.

— Voulez-vous rire de moi, maman ?

— Bon... À propos de vertu, tu sais que ton père s'est marié deux fois ?

— Et alors ? Je ne vois pas en quoi ça me concerne. Je ne suis pas à la veille de me marier, loin de là.

— C'est toi-même qui disais que ton père t'avait révélé certains secrets de la vie intime des gens mariés. Je me demande d'ailleurs comment il a bien pu te le dire...

— Papa ne m'a rien dit du tout ! J'ai peine à le comprendre, de toute façon.

— Alors, c'est moi qui ne comprends plus rien, maintenant. Gilles Bolvin a abusé, non pas de ta vertu, mais de ta confiance. Est-ce cela ?

— Hum, hum...

— Et ton père t'a fait comprendre par gestes que tu resterais célibataire tant que... Je regrette, rendue là, je m'y perds, je ne vois pas le rapport.

— C'est pourtant simple. J'ai promis au Sacré-Cœur de rester célibataire tant que papa ne serait pas guéri. Même s'il ne l'est pas tout à fait, son état est stable. Donc, je pourrais me faire un amoureux, comme toutes les autres filles de mon âge. Seulement, celui que je veux ne me donne pas signe de vie.

— Voilà ! On découvre le pot aux roses ! Tu le connais, mais tu ne l'as jamais rencontré à cause du peintre. Est-ce que mon raisonnement se tient ?

— Hum, hum.

— Soit Gilles Bolvin fait tout pour l'éloigner... soit le garçon que tu aimes est bien loin... J'y suis : le portrait !

Comme Émeline restait silencieuse, le visage d'Étiennette s'illumina.

— Le fameux portrait ! Tu semblais en être satisfaite, pourtant. Nous l'avons envoyé à Cassandre, ta marraine. Tu semblés bien pressée de connaître sa réaction, toi !

— Ce n'est pas normal que ça prenne autant de temps. Je me doutais bien que le sourire du portrait n'était pas tout à fait le mien. Gilles Bolvin a dû reproduire celui du peintre italien sur mon visage.

— Que me chantes-tu là ? Et en quoi ça pourrait déranger ta marraine ? La dernière fois qu'elle t'a vue, c'était à ton baptême ! Tes fossettes et tes yeux ont pris de la maturité depuis. Elle ne peut pas mettre en doute ta ressemblance avec le personnage du portrait. D'ailleurs, tout le monde dit que Gilles Bolvin a réussi le portrait à merveille, et que c'est à s'y méprendre !

— Ce n'est pas l'opinion de papa.

— T'en a-t-il parlé ? demanda Étiennette, étonnée.

— Par gestes surtout. Chaque fois que je vais lui rendre visite, il me fait comprendre que le sourire du portrait et le mien sont différents.

— Sauf son respect, qu'est-ce que ton père peut connaître à la peinture d'un artiste, lui, un forgeron ? Émeline, ton père est un homme malade et sa perception peut bien être déformée.

— Il n'a que ça à faire, regarder mon portrait. J'imagine qu'il a pu en voir les défauts, constater ses failles pour ce qui est de la ressemblance. D'ailleurs, il n'est pas le seul.

— Pas le seul ? Qui d'autre, je te le demande, peut connaître la peinture par ici ?

— Personne. Aux obsèques de votre amie Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye, j'ai rencontré son neveu, le notaire Chaboillez de Rivière-du-Loup, le fils de sa sœur Angélique, un peintre à ses heures, qui me disait que Gilles Bolvin était obnubilé par le style de Léonard de Vinci au point de le copier.

— De Rivière-du-Loup ? Bien sûr, le chemin du Roy passe par là. Même que les habitants de l'Ormière, du rang Crête-de-Coq à Maskinongé, peuvent prendre eux aussi la diligence... Léonard de Vinci est Italien ? On dirait qu'il n'y a que les Grecs et les Italiens qui savent peindre.

— C'est Léonard de Vinci qui a peint la fameuse *Gioconda* dont Bolvin me parlait constamment et dont il s'inspire. Quentin a dû s'en rendre compte, lui qui a pu contempler le portrait de la *Gioconda* italienne. Et ça lui a déplu.

— Quentin Joli-Cœur, le fils de ta marraine Cassandre... Nous y voilà ! C'est donc lui, le mystérieux amoureux ! Et où aurait-il pu le voir, ce tableau de femme ?

— Au château royal de Fontainebleau, où le tableau est exposé.

— De qui tiens-tu cette information ?

— De Gilles Bolvin. Il m'a dit qu'il avait étudié le tableau de près. Si lui l'a vu, Quentin a pu l'admirer aussi. Ça doit être facile pour un comte de fréquenter la noblesse.

— Parce que Quentin fréquente la monarchie ? Tu lui en trouves, des qualités, à ton amoureux secret, ma fille... Et c'est pour ça que tu te mets dans tous tes états et que tu commets ces erreurs de jugement qui peuvent compromettre ta jeune réputation de vétérinaire ! À ce que je comprends, tu es tombée amoureuse du médaillon de Quentin, car ce garçon, tu ne le connais pas encore. C'est ça ? Et comme tu n'as pas de nouvelles de Paris, tu languis de désespoir ? Pauvre petite fille, tu te prépares un avenir bien douloureux.

Complètement affolée, Émeline s'écria :

— J'ai le droit d'aimer, moi aussi, même si j'ai fait une promesse au Sacré-Cœur !

Étiennette comprit tout le désarroi de sa fille. Attendrie, elle décida pourtant de la raisonner.

— Je ne le conteste pas, mais ne tombe pas amoureuse d'une image. C'est vrai que Quentin est séduisant sur son médaillon, mais ça s'arrête là. Voyons donc ! Attends d'abord de le voir en personne et d'évaluer ses qualités.

— Mais j'ai le temps de mourir d'ici là !

— N'est-ce pas ce que tu es en train de faire, mourir d'amour ? Plus personne ne reconnaît la douce et charmante Émeline. De plus, Antoine m'a dit que tu fais fuir la nouvelle clientèle de la forge avec ton air revêche et ombrageux. Tu as perdu ton beau sourire et c'est très regrettable.

— Maman !

— Excuse-moi, mais tu me mets hors de moi ! Il va falloir que tu te raisonnes, car Quentin n'est probablement qu'une illusion d'artiste sur un médaillon enjolivé.

— Comment ça ?

— Si tu connaissais Cassandre comme je la connais, tu saurais que jamais elle n'enverrait un médaillon qui ne soit pas à l'avantage du modèle, quitte à l'embellir plus que de raison. Cassandre est comme ça, portée vers la beauté, parfois artificielle. C'est sa nature.

— Ma marraine est pourtant une très belle femme...

— Hors de tout doute. Tous les hommes en conviennent, même ton père.

Émeline réfléchissait.

— Comme ça, il est possible que le Quentin du médaillon ne ressemble pas au vrai Quentin... Il est peut-être encore mieux !

Découragée par l'opiniâtreté de sa fille à idéaliser Quentin, Étiennette se surprit à sourire.

— C'est possible. Quoique, connaissant Cassandre, elle a dû embaucher le meilleur portraitiste de Paris, comme cet Italien...

— Léonard de Vinci.

— Comme tu dis. C'est pour ça que tomber amoureuse d'un portrait peut être très risqué.

— Vous avez sans doute raison. De son côté, Quentin doit penser la même chose de moi...

Émeline eut de la difficulté à terminer sa phrase, tant les sanglots

l'étranglaient.

— Là, là, pourquoi toute cette grosse peine ? La vie n'est pas qu'un jardin de roses, ma petite fille. Pense à toutes les misères de Margot, qui était promise à un avenir si brillant, et surtout à mon amie Marie-Anne, qui est née seigneuresse et qui s'est donné elle-même la mort, par désespoir...

Émeline avait la tête enfouie dans le creux de l'épaule de sa mère, alors que celle-ci lui caressait les cheveux tendrement. Puis Étiennette tenta de la consoler :

— Je souhaite pour toi que ce soit Quentin, crois-moi... Mais si ce n'est pas lui, ce sera un autre tout aussi charmant.

— Il n'y en a pas d'aussi beaux dans le coin, et aucun qui deviendra officier.

Si elle comprenait la peine de sa fille, Étiennette ne pensait pas que Cupidon l'avait si profondément touchée.

— Tu as raison, pas pour le moment... Si tu es patiente et que tu redeviens la douce Émeline aux séduisantes fossettes, peut-être que Quentin se manifestera plus vite que prévu, sait-on jamais !

Émeline releva subitement la tête.

— Le pensez-vous vraiment ?

— Et pourquoi pas ? Si tu continues à faire des neuvaines au Sacré-Cœur pour rester célibataire, le Seigneur ne fera jamais le miracle d'amener Quentin par ici. Si tu le veux vraiment comme amoureux, le Bon Dieu le mettra sur la bonne route. Rien de pire que des messages contradictoires pour mêler tout le monde, même le Tout-Puissant. Sois tenace et écris donc à ta marraine de temps en temps. Tu as le beau prétexte que Cassandre est la mère de ton amoureux. Profites-en. Elle se doutera bien que ton empressement soudain à prendre de ses nouvelles cache autre chose. Je suis persuadée qu'elle lira tes lettres à Quentin. Je la connais, Cassandre.

Le sourire revint sur les lèvres d'Émeline.

— Donc, c'est bien vrai qu'elle vous appelait « Étiennette la marieuse » ?

— Qui t'a dit ça, coquine ? s'étonna Étiennette en pinçant la joue d'Émeline avec un sourire complice. Comprends que, si Quentin a une petite amie, il faut que tu laisses le temps jouer en ta faveur, n'est-ce pas ?

— Pourquoi dites-vous ça ? Vous venez de me décourager ! grogna soudainement Émeline.

— Là, là, tu sais bien que j'ai dit ça sans savoir ! Pardonne-moi, j'ai été bien maladroite. Tiens, sèche tes larmes et oublie cette dernière réflexion. Elle était déplacée et non fondée, je te l'assure.

Étiennette tendit son mouchoir à Émeline. Celle-ci exprima de nouveau sa préoccupation :

— Je ne suis pas complètement rassurée au sujet du sourire de mon portrait. J'ai l'air d'un garçon.

Étiennette bondit de sa chaise, furieuse.

— Comme on en parle depuis trop longtemps, allons dans la chambre de

ton père pour bien l'observer, ce fameux portrait.

Émeline eut du mal à suivre sa mère. Pierre Latour Laforge dormait. Les deux femmes regardèrent attentivement le sourire d'Émeline sur la toile.

— Qu'est-ce que c'est, toute cette histoire au sujet de ton sourire ? Il est parfait, ton sourire ! Rien à voir avec celui d'un garçon. Je le trouve bien enjôleur. Avec tes fossettes, ça ne peut pas être plus toi !

Comme Émeline ne semblait pas convaincue, Étiennette ajouta, en se rapprochant encore plus du portrait :

— Mais oui, ça y est ! Un détail qui a toute son importance vient de me sauter aux yeux.

— Ce... ce n'est pas trop grave, j'espère ?

— Rassure-toi, bien au contraire ! Il a peint le sourire d'une jeune femme épanouie et sûre d'elle, pleinement consciente de son pouvoir de séduction. Tu sais que c'est important pour plaire à un homme ?

Rassurée, Émeline retrouva son sourire.

— Tiens, pour mieux t'en convaincre, apporte le portrait dans le salon. Comme ça, chaque fois que tu le verras, tu contempleras ton beau sourire.

— Et papa ?

— Nous allons remplacer ton portrait par l'image sainte du Sacré-Cœur. Ça lui rappellera de faire ses prières.

Quand elle installa l'icône du Sacré-Cœur dans la chambre de son mari, Étiennette fut distraite par le charabia de ce dernier, qui lui signifiait son mécontentement. Sans en tenir compte, elle se mit simplement à fredonner : « Doux Jésus, doux Jésus, doux et simple de cœur, rendez mon cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre... »

Puis, sur le ton déterminé que connaissait bien son mari lorsqu'elle avait une idée en tête, elle conclut.

— Ça va t'aider à prier pour ta guérison. Mieux en tout cas qu'une peinture profane au style italien !

Chapitre III

Le colis -

Quand le dernier bateau de la saison, *La Ville de Québec*, fit son entrée dans la rade de La Rochelle, le capitaine Heinrich Heider poussa un soupir de soulagement. D'abord, il n'aurait pas à montrer les documents démontrant la

provenance de son navire aux autorités portuaires : son nom parlait de lui-même. Il se mettrait en route pour Paris le plus rapidement possible. Par ailleurs, l'immense colis qui encombrait sa cabine le dérangeait de plus en plus. Il l'aurait mis au rancart ou dans la soute s'il l'avait pu, mais comme la destinataire demeurerait à l'adresse d'un ancien bienfaiteur, Heinrich s'était dit qu'il lui devait bien ça.

Avant d'appareiller, Jean de Lestage de Québec lui avait demandé :

— Combien me demandez-vous pour livrer ce colis rue du Bac à Paris, capitaine ?

— Laissez-moi soupeser le tout.

— C'est un tableau d'une très grande valeur destiné à une grande dame.

— À la résidence du comte Joli-Cœur ?

— Vous le connaissez ?

— Le comte m'a permis de faire fructifier mon argent, il y a vingt ans.

Le capitaine Heinrich Heider avait par le passé investi ses économies de marin dans la Caisse du comte Joli-Cœur.

Il avait retourné le colis et lu l'adresse de l'expéditeur : « Seigneurie de Berthier-en-haut ».

— Tiens, j'ai un ancien camarade qui habite là : Tancrède Fréchette.

— Le colis provient de la femme de son patron, et il est destiné à la diva canadienne, mademoiselle Cassandre Allard. Comme les frères Lestage doivent beaucoup à cette dame, j'aimerais qu'il lui parvienne en parfait état. Puis-je compter sur vous ?

— Pour sûr. Même que, pour remercier le comte Joli-Cœur pour tout ce qu'il a fait pour moi, je garderai le colis dans ma cabine, le temps de la traversée.

— Le comte est décédé il y a plus de cinq ans.

— Ah, je ne l'ai pas su... Que Dieu ait son âme. Comme je n'ai pas revu Tancrède depuis qu'il s'est établi au Canada, je ne pouvais pas le savoir, répondit nerveusement l'homme de mer en enlevant sa casquette.

— Les frères Lestage ont de quoi payer, vous savez. Que diriez-vous de cinquante livres ?

Heinrich Heider avait souri.

— J'irai le remettre moi-même en personne à cette dame Allard, à Paris, vu que ce sera ma dernière traversée de la saison. Je connais parfaitement le chemin pour m'y rendre. Je passe l'hiver à Hambourg, dans ma famille. Je reprends la mer au printemps, à Dieppe.

— Comme vous remettrez le colis en main propre à mademoiselle Allard, dites-lui que monsieur et madame Jean de Lestage de Québec la saluent bien respectueusement. Et ne vous trompez pas sur le prénom, car mademoiselle Allard serait capable de refuser le colis.

Le capitaine avait sifflé.

— Tout un caractère, cette mademoiselle Allard !

— C'est une dette que les frères Lestage ont envers elle. Connaissant son

orgueil, elle n'acceptera jamais la réparation du tort que nous lui avons fait.

— Un tort énorme ?

— Puis-je vous faire confiance ?

Jean de Lestage avait raconté en détail la stratégie du comte Joli-Cœur dont Cassandre avait été la cible. Quand il s'était aperçu de l'ampleur de ses révélations, il s'était retenu.

— Assez, j'en ai trop dit.

— Vous pouvez compter sur mon entière discrétion, parole de marin ! C'est comme si le tableau était livré.

— Je compte sur vous, Heinrich Heider. Une indiscretion de votre part serait une catastrophe.

Quand le capitaine Heider se présenta rue du Bac, en début d'après-midi, le portier l'informa que mademoiselle Cassandre Allard était absente. Elle assistait à un concert à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois avec son fils Quentin. Comme le domestique, curieux, proposait de lui remettre le colis que le capitaine avait en main, celui-ci lui dit :

— Je me suis engagé à remettre ce colis personnellement à mademoiselle Allard. La parole d'un marin est sacrée.

Le vieux portier dévisagea le commissionnaire.

— Il me semble vous connaître. Est-ce que je me trompe ?

— Nullement. Capitaine Heinrich Heider de la Marine royale. Le comte Joli-Cœur m'a déjà hébergé. Plutôt en tant qu'ami de Tancrède Fréchette, dans le temps.

— Heinrich, l'Allemand, je m'en souviens... Revenez dans quelques heures, mademoiselle Cassandre sera de retour. Je lui aurai parlé de votre visite et du colis que vous désirez lui remettre, à moins que vous ne le lui laissiez maintenant.

— Ce colis est en quelque sorte ma carte de visite. Sans vouloir abuser de votre patience et de son temps, j'aimerais lui transmettre verbalement un message... lui révéler un secret. Vous voyez ce que je veux dire, n'est-ce pas ?

Tout surpris, le portier s'échappa :

— Mademoiselle Cassandre est sensible à toute révélation insolite. Si je peux lui épargner de telles émotions en la prévenant, elle ne s'en portera que mieux.

Le capitaine comprit que Cassandre n'était pas la seule à être friande de primeurs.

— Je reviendrai tout à l'heure. Je dois lui parler, seul à seule.

— Entendu, je serai à mon poste pour vous accueillir, conclut sèchement le domestique.

Cassandre, qui avait été avisée par le portier de la visite inattendue d'un commissionnaire du Canada, faisait les cent **pas** entre la salle à manger et le vestibule de la résidence cossue. Elle harangua le portier :

— Vous m'aviez dit que le capitaine reviendrait avant l'heure du souper !

Afin d'amadouer Cassandre, manifestement courroucée, le portier déclara

— Ma femme vous a préparé un délicieux chapon aux herbes dont vous conserverez le souvenir longtemps.

— Comment savez-vous que ce chapon est délicieux ? Y avez-vous déjà goûté ?

— Pas moi, mademoiselle. Mon épouse, bien sûr, et... monsieur Quentin.

— Quentin a picoré dans la marmite de la cuisinière. Voyez-moi ces manières de régiment ! Il est grand temps que nous remettions de bonnes manières dans cette maison !

— Monsieur Quentin a toujours goûté les plats du vivant de la comtesse Joli-Cœur. Il en a pris l'habitude. Comme vous étiez souvent absente...

— Suffit ! Je vous trouve insolent ! Mon emploi du temps ne regarde en rien les domestiques ; est-ce clair ?

— Très clair, mademoiselle Cassandre. Pardonnez-moi, cela ne se reproduira plus... Le capitaine voulait vous confier un secret, mais comme vous étiez absente...

Cassandre se radoucit aussitôt.

— Un secret, Hector ? Dites-moi ce que vous savez.

Le domestique, qui avait été contrarié, pour ne pas dire humilié, par le ton intempestif de sa patronne, voulut la faire languir.

— Je n'aurais jamais osé lui demander de me confier votre secret ! Seulement, il m'a dit bien connaître la maison, pour avoir déjà fait affaire avec le comte Joli-Cœur et avoir été un ami de Tancred Fréchette, qui habite au Canada.

La cantatrice s'impatiente :

— Ce n'est pas à vous de me dire qui est Tancred Fréchette ! Je sais qu'il habite la Grande-Côte à Berthier-en-haut.

Cassandre tournait sur elle-même comme un ours en cage.

— Comment se fait-il qu'il n'arrive pas ? Si ça continue, je n'aurai pas le temps d'avalier une bouchée avant d'aller me coucher ! L'infanterie enseigne davantage la discipline que la marine !

Pour la calmer, Hector lui demanda :

— Avez-vous apprécié votre concert, mademoiselle Allard ?

La question saisit la diva, qui dévisagea le domestique.

— Puisque vous semblez vous intéresser à la musique, je dois vous dire que Rameau a finalement consenti à présenter de la musique sacrée de ce Bach, le compositeur allemand, le maître de chapelle de l'église Saint-Thomas de Leipzig, qui, au dire de certains, est génial. C'est un grand maître de la fugue, du prélude de choral et de la cantate religieuse. On dit que sa science du contrepoint est unique et révolutionnaire... Cependant, c'est là le seul point — disons, *contrepoint**. — qui lui confère son originalité. Si vous aimez la musique traditionnelle, vous serez bien servi. Quant à moi, je me suis ennuyée. Sa musique n'a pas une once d'opéra, encore moins de formes musicales nouvelles.

Cassandre prit soudain conscience qu'elle avait laissé libre cours à sa critique. Elle ne voulait pas que les autres pensent qu'elle manquait d'ouverture d'esprit, même Hector, qu'elle considérait comme inculte.

— Vous me direz que c'est normal, d'avoir un lyrisme teinté de foi luthérienne pour un Allemand ! Je vous accorde que sa science de l'harmonie et son sens de la mélodie m'ont fascinée par leur équilibre. J'avoue aussi qu'il a créé une synthèse réussie des musiques sacrées allemande, française et italienne. Rien de nouveau, si ce n'est que son œuvre nécessite d'être jouée sur un clavier disons... plus élaboré que le clavecin.

— Euh... eh bien... si vous me le permettez, je souhaiterais aider mon épouse à la cuisine.

— Faites donc.

Cassandre n'était pas dupe de l'ignorance musicale de son interlocuteur. Au même moment, le timbre de la sonnette se fit entendre. La femme cria aussitôt :

— Hector, allez répondre ! C'est sans doute cet homme. Quand il réapparut, le portier lui dit :

— Mademoiselle Allard, j'ai informé le capitaine Heinrich Heider que vous étiez impatiente de recevoir sa visite.

— Il ne fallait pas exagérer, Hector. Ce n'est pas tant lui que le colis qui m'intéresse. Je suis bien curieuse de connaître son secret. J'espère qu'il ne gâchera pas ma soirée, celui-là. Faites-le patienter un peu... Alors, vous l'avisez ou quoi ?

Le concert n'a pas eu l'heur de lui plaire pour la rendre si grincheuse, songea Hector. La comtesse Joli-Cœur était de loin plus agréable. Enfin...

Lorsque le portier l'informa que mademoiselle Cassandre Allard l'attendait dans le boudoir, Heinrich Heider demanda, soupçonneux :

— Vous semblez moins enthousiaste que tout à l'heure. Serait-elle contrariée par mon arrivée tardive ?

— Vous jugerez par vous-même, capitaine Heider. Suivez-moi.

Le capitaine, colis à la main, entra dans le salon où l'on recevait les invités. Cassandre lui présenta sa main.

— Mes hommages, mademoiselle Allard. Je vous ai apporté un colis venant du Canada par bateau.

— Capitaine Heider, soyez le bienvenu dans cette demeure. Prenez un siège et considérez-vous déjà comme un ami. Ce n'est pas tous les jours que nous recevons la visite de gens du Canada, encore moins que nous accueillons le capitaine royal du navire *La Ville de Québec*.

— J'en suis honoré, mademoiselle, croyez-moi. Commander ce navire est une fierté.

Cassandre approuva.

— Je suis native de Charlesbourg et j'ai fait mes études chez les Ursulines de la rue du Parloir. Paris est ma ville d'adoption. Ce n'est pas ma ville natale, mais c'est tout comme. Connaissiez-vous Charlesbourg, capitaine

Heider?

— Pas vraiment, mais j'en ai entendu parler en trinquant à la taverne de la rue du Sault-au-Matelot avec un éleveur de chevaux qui habite cette région.

— Un éleveur de chevaux? Quel âge ?

— Dans la cinquantaine. Cassandra pâlit. Elle bredouilla :

— Hector me disait que vous étiez déjà venu rue du Bac...

— Plus précisément ici même, dans votre cour. Il y a vingt ans, j'y avais été invité par un ancien ami, Tancrede Fréchette, un marin comme moi, et il m'avait présenté au comte Joli-Cœur pour que je puisse faire fructifier mes économies.

— Et puis, beaucoup d'argent?

— Ça a très bien été. J'ai pu acheter le commandement de *La Ville de Québec*.

— Comment ça, acheter votre commandement ? Je pensais que c'était au mérite.

— Pas sous la Régence. Depuis, sans dire que je vis dans la pauvreté, car ce serait vous mentir, je dois surveiller mes dépenses... contrairement à d'autres...

Que veut-il dire? C'est bizarre. Je me doutais bien que le régent était aussi retors! pensa Cassandra.

— Vous avez revu Tancrede depuis ? J'imagine que oui, lança-t-elle, plus détendue.

— Eh bien, comment dire ? Je préfère fréquenter des amis sincères.

— Vous doutez de la sincérité de Tancrede Fréchette ?

— Un faux saunier restera toujours pour moi quelqu'un de louche, à surveiller.

— Pourquoi dites-vous ça ? J'ai une autre opinion de lui. Excellente, je dois dire.

Le capitaine planta son regard dans celui de Cassandra, puis il décida de se confier :

— Ça vous regarde, mais vous ne devriez pas. Tancrede vous a menti.

— Menti ! Et à quel sujet?

— Nous avons été tous les deux naufragés du navire qui ramenait votre beau-père, le docteur Estèbe, et son épouse au Canada. Je pourrais vous raconter leur fin tragique... la vraie version de leur histoire d'amour et les confidences que m'a faites le docteur sur son mariage avec votre mère.

En entendant cette révélation, Cassandra faillit s'évanouir. Elle s'affala plutôt dans son fauteuil en s'écriant :

— Vite, des sels, je m'évanouis! Appelez Hector, ou mon fils; il est tout près d'ici.

Croyant que la diva feignait l'attaque d'apoplexie, le capitaine resta de marbre.

— Faites-moi au moins demander un verre d'eau !

— Tout ce que je peux vous offrir, c'est cet élixir de marin. Heinrich Heider sortit de la poche de son uniforme un petit flacon et le tendit à Cassandre pour qu'elle boive à même le goulot. Comme elle se méfiait, l'Allemand la rassura.

— C'est du schnaps aux quetsches, mon préféré. Je ne vous empoisonnerai pas.

En buvant, Cassandre faillit s'étouffer. Le bruit rauque de sa gorge attira l'attention de Quentin, qui commençait à s'inquiéter de l'absence de sa mère. Lorsqu'il vit Cassandre effondrée, qui cherchait sa respiration, il dégaina son pistolet à la vitesse de l'éclair et mit Heider en joue.

— Qui que vous soyez, sortez d'ici de votre plein gré, avant que vous ne le fassiez bien refroidi, les pieds devant !

Entre-temps, Cassandre avait repris ses sens.

— Laisse-nous, Quentin. Je discutais avec mon ami.

— Vous discutiez avec votre ami, dévastée, dans ce fauteuil ? demanda Quentin avec scepticisme.

— Le capitaine Heider est un ami de la famille, un ancien collaborateur de ton père. Il venait me remettre ce colis expédié du Canada. Il partait justement.

— C'est exact, mon grand garçon. Je vous demande de bien faire attention à ce pistolet. Sa gâchette est sensible, et son maniement par une personne nerveuse pourrait avoir des conséquences mortelles. Je vous laisse en famille, mais je reviendrai demain terminer les confidences que je tenais à faire à votre mère... À propos, mademoiselle Cassandre, un certain monsieur de Lestage de Québec m'a révélé qu'il avait une dette envers vous et qu'elle concernait aussi le comte Joli-Cœur.

— Papa ? Le connaissez-vous, ce Lestage ?

Blanche d'émoi, Cassandre avait envie de disparaître sous le canapé. L'homme de mer lui sauva la face.

— Je reviendrai demain vous en parler. Soyez sans crainte. En attendant, je vous laisse ressasser vos souvenirs de famille. Je connais le chemin.

Quand Heider fut parti, Quentin interrogea sa mère :

— Qui est cet énergumène qui vous a mise dans cet état ? Je doute que ce soit un ami du comte Joli-Cœur. Vous sembliez bien le craindre pour un ami !

— Je... je t'expliquerai en temps et lieu. Pour le moment, il y a ce colis qu'Étiennette Latour m'a expédié, précisa Cassandre en refaisant son maquillage. Mangeons d'abord, le colis, ensuite ?

Connaissant la curiosité de son fils, elle ne fut pas surprise de sa réponse :

— Non, le colis en premier.

— Tu semblés oublier qu'il est destiné à moi, et non pas à toi. Ouvre-le quand même, lui lança-t-elle en souriant.

Sans se faire prier, Quentin utilisa sa rapière pour ouvrir le colis et en retira un portrait et une lettre. Il remit cette dernière à sa mère, et enleva le tissu fin qui recouvrait la toile. Le portrait apparut, dans toute sa splendeur.

Cassandra rompit le silence :

— Émeline ! Enfin, le portrait de ma filleule ! Regarde-moi ce teint et l'éclat de ces yeux bleus ! Et ces fossettes ! Quelle belle jeune fille, vraiment ! Le regard déterminé d'Étiennette et l'assurance tranquille de son père. Je me demande qui a bien pu peindre ce portrait !

— Vous n'avez qu'à regarder : l'artiste a signé, comme s'il était connu.

— Et puis, comment trouves-tu ma filleule Émeline ? Pas mal, n'est-ce pas ?

Un sourire éclaira le visage de Quentin.

— Très jolie, en effet. Je trouve qu'elle ressemble à *La Joconde*, encadrée d'effets brumeux bucoliques.

— Émeline n'est pas Italienne. Le peintre s'est sans doute inspiré de la technique de Léonard de Vinci. Qui est cet artiste canadien ? Gilles Bolvin... Ce nom me dit quelque chose... Mais oui, Gilles Bolvin, le sculpteur des Trois-Rivières ! Il venait de s'y installer quand j'ai quitté le couvent des Ursulines. Le curé Quintal en parlait déjà en grand bien, le décrivant comme un artiste très prometteur. À l'évidence, Étiennette a fait un bon choix. Le louis d'or que je lui ai fait parvenir a été bien investi. Évidemment, c'est plus facile de faire un tableau réussi quand le sujet représenté en vaut la peine...

Cassandra avait exprimé sa pensée dans l'espoir de faire réagir Quentin, qu'elle trouvait trop peu loquace à son goût.

— Je te trouve avare de commentaires, toi !

— Vous ne me laissez pas le temps de parler. Émeline est une bien belle jeune femme, en effet, qui mérite que l'on s'attarde à la regarder avec plus d'attention. Tout ce que je peux dire de plus, c'est qu'elle n'a pas l'air mélancolique des personnages de la plupart des portraits.

Comme Cassandra restait sur le qui-vive, il ajouta :

— Elle a des yeux bleus superbes et de très jolies fossettes. Elle a l'air bien vivante, avec un sourire séduisant. Maintenant, je meurs de faim.

— Voilà qui est bien peu d'appréciation pour tout le mal qu'Émeline et Étiennette se sont donné. Franchement, je m'attendais à plus d'enthousiasme de ta part... Nous allons exposer le portrait bien en vue dans la salle de séjour. Comme ça, notre famille sera réunie. Il ne me reste qu'à lire la lettre d'Étiennette, pour moi seule.

— Vous savez que mon cœur appartient à Jeanne-Antoinette...

— Jeanne-Antoinette Poisson¹, cette soubrette d'opéra qui n'a pour talent que son apparence !

1. Jeanne-Antoinette Poisson naquit à Paris, à la fin de décembre 1721, du mariage de Louise-Madeleine de La Motte, une jolie brune à la peau blanche considérée comme l'une des plus belles femmes de Paris, et de François Poisson, conducteur de chevaux pour l'armée devenu commerçant de grains pour approvisionner la ville de Paris, alors que son beau-père était commissaire de l'artillerie et également fournisseur en viandes de l'hôtel des Invalides. Dès l'âge de quatre ans, Jeanne-Antoinette fut surnommée « Reinette », parce qu'elle aurait vu, de sa fenêtre, passer Louis XV, alors âgé de quinze ans, et aurait crié qu'elle aimait le Roy. Adolescente, demeurant à Choisy, lieu de chasse royale, elle s'aventurait dans la forêt de Sénart, espérant croiser le Roy, au point de se faire remarquer par les courtisans. Le sort voulut que Louis XV s'installe au château de Choisy, quelques années plus tard, afin d'être plus près de son territoire de chasse, et il se retrouva ainsi dans le voisinage de Jeanne-Antoinette. Après avoir été pensionnaire au couvent des Ursulines de Poissy durant quelques années, la jeune fille étudia le chant, la danse, le théâtre, le dessin, la gravure et la littérature à Paris. Ses parents voulaient en faire une femme du monde. Elle fréquenta alors les salons et eut l'occasion de rencontrer Montesquieu, Fontenelle, Marivaux et Voltaire. Elle épousa à vingt ans le neveu de l'amant de sa mère,

Vexé, Quentin répondit du tac au tac :

— C'est ce que vous dites ! Au moins, elle est en chair et en os et n'a rien d'une fermière !

— Pourquoi dis-tu ça avec autant d'insolence ? gémit Cassandre.

— Tout ce que je vois sur le tableau, c'est une belle fermière bien en chair, entourée de prés et de bestiaux en train de paître. Comment voulez-vous que je la voie autrement ? Oui, Émeline est jolie, et alors ? Jeanne-Antoinette aussi. En plus, elle a du raffinement, alors qu'Émeline, à Berthier, ne lui arrive certainement pas à la cheville.

Cassandre tenta le tout pour le tout :

— N'aimerais-tu pas la connaître, Émeline ? Comme ça, tu pourrais mieux donner ton appréciation.

— Elle demeure à l'autre bout du monde !

Cassandre baissa pavillon devant un tel réalisme. Par dépit, elle avala quelques bouchées de son repas tout en lisant la lettre d'Étiennette.

— Vétérinaire ! Émeline est déjà reconnue comme vétérinaire. Elle n'est pas qu'une petite fermière, tiens ! Émeline a un avenir devant elle, à Berthier. Elle serait à Versailles qu'elle travaillerait aux écuries royales.

— Ce n'est pas une occupation de femme, vétérinaire !

— Plus tard, elle deviendra sage-femme, comme sa mère et sa grand-mère, qui a accouché ta grand-mère Eugénie de ton oncle André... Au Canada, les naissances sont fréquentes et les médecins, rares. Aussi la sage-femme est-elle très estimée.

Quentin réfléchissait.

— Pensez-vous qu'Émeline pourrait soigner des chevaux de cavalerie et d'exhibition ?

— Un cheval reste un cheval, qu'il soit de trait, de cirque ou de cavalerie... Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Comme ça, pour rien... Est-ce qu'Émeline chante ? Cassandre se souvint aussitôt de la voix rocailleuse d'Étiennette.

— Je n'en sais trop rien. Pourquoi cette question ?

— Parce que Jeanne-Antoinette joue du clavecin et compose ses propres chansons, qu'elle interprète.

Piquée, Cassandre lança un défi à Quentin :

— Nous l'inviterons à dîner, Jeanne-Antoinette Poisson, et nous verrons bien de quel bois elle se chauffe, celle-là.

La répartie de sa mère étonna Quentin. Déjà, Cassandre continuait la lecture de la lettre. Saisie de surprise, elle faillit s'étouffer.

— Non, non, pas Marie-Anne... Va me chercher mes sels, je meurs.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ?

— J'étouffe, je manque d'air... Sonne Hector pour qu'il ouvre la fenêtre.

Péniblement, Cassandre reprit son souffle.

— Marie-Anne, mon amie Marie-Anne Dandonneau s'est enlevé la vie. Quelle abomination ! Elle qui était si heureuse, si parfaite, une fille de seigneur, avec un mari si... intéressant ! Tu te rappelles, nous avons accueilli sa mère, il y a plusieurs années. Non, tu ne peux t'en souvenir, tu étais trop jeune.

Quentin perçut une pointe d'envie dans la description du bonheur de Marie-Anne Dandonneau. Il songea qu'elle ne devait pas être si heureuse, puisqu'elle s'était donné la mort. Cassandre ne put continuer son repas, pris à la sauvette. Elle laissa la lettre de côté, se disant qu'elle finirait de la lire une autre fois. Elle demanda à Hector d'installer le portrait d'Émeline bien en vue dans la salle de séjour. Après, elle se retira dans sa chambre pour faire le deuil de son amie Marie-Anne et réciter quelques prières pour le repos de son âme.

La religion nous empêche de prier pour elle. Cependant, connaissant la grandeur d'âme de Marie-Anne, elle devait être bien malheureuse pour commettre un tel geste de désespoir. Aucun prêtre ne pourra m'empêcher de prier pour elle, et encore moins mon frère Jean-François.

Le lendemain, comme promis, Heinrich Heider revint voir Cassandre, alors que Quentin était à l'Académie militaire.

— J'irai droit au but, mademoiselle : je suis ici pour monnayer mes secrets.

Cassandre resta de glace. Elle n'avait certes pas imaginé cette entrée en matière.

— C'est-à-dire ?

— Je vous demanderai deux louis d'or² par secret.

2. Le louis d'or de la période Louis XIV et Louis XV équivalait à vingt livres, l'unité monétaire sous le régime français. C'était une somme importante pour l'époque en Nouvelle-France: cela représentait environ le dixième du salaire annuel d'un travailleur agricole logé, nourri et blanchi.

— C'est une fortune !

— Justement. À la mort de la comtesse et du comte Joli-Cœur, vous avez hérité d'une fortune. De cette façon, vous la partagerez.

— C'est trop cher. Un louis d'or pour chaque secret.

— Deux louis d'or pour chaque secret, c'est à prendre ou à laisser.

— Je n'ai pas les moyens de payer une telle somme ! Il me faudrait vendre des titres, sans savoir si vos secrets en valent la peine.

— Ils valent leur pesant d'or. Toutefois, c'est à vous de choisir le secret, si vous ne pouvez payer que deux louis d'or. Le secret de la traversée du docteur Estèbe ou bien la dette des frères Lestage ? Choisissez. Je peux vous laisser le temps d'y réfléchir. Comme la nuit porte conseil, je reviendrai demain. Si vous refusez, vous n'en saurez rien et votre vie en sera changée.

— Comment ma vie pourrait-elle être changée si je n'en sais rien ?

— Parce que, ma petite dame, quand vous saurez ce que j'ai à vous dire, vous n'aurez plus le même destin.

— Comment vous croire ?
— C'est un risque que vous devez courir.
— Si j'écrivais à Tancred Fréchette ou aux frères Lestage ?
— Je doute qu'ils vous disent la vérité ; s'ils en avaient eu l'intention, ils l'auraient fait depuis longtemps.

— Je pourrais vous faire arrêter pour chantage ou escroquerie.
— Me faire arrêter ? Je peux disparaître en un instant, et vos secrets partiront en fumée. Et, si on m'attrapait, je nierais tout. Je n'ai pas de casier judiciaire. Tout au plus, la gendarmerie me demanderait de ne plus vous importuner. Pensez-y bien.

— Les secrets sont si déterminants ? demanda Cassandre, piquée par la curiosité.

— Ils pourraient changer le cours de votre vie.

— Laissez-moi y penser jusqu'à demain.

— Entendu, je reviendrai demain. Sinon il sera trop tard. Cassandre passa une partie de la nuit à admirer le portrait d'Émeline et à réfléchir à la proposition du capitaine Heider. Elle en vint à la conclusion suivante :

Je préfère conserver le meilleur souvenir du docteur Estèbe et de ses mariages avec ma mère et avec tante Anne. Après tout, leur vie sentimentale leur appartenait. Si Tancred a un peu exagéré la manière dont Anne et Manuel se sont étreints en mourant, tant mieux. De toute façon, je souhaiterais moi-même mourir dans les bras de mon amoureux. Finir de cette façon est tellement plus romantique ! Quant à maman et à Manuel, ces deux-là se complétaient. Si ma mère était autoritaire, Manuel savait très bien lui faire entendre raison.

Le lendemain, quand le capitaine réapparut, Cassandre se dépêcha de lui dire fermement :

— Il n'y a que la dette des frères Lestage qui m'intéresse. Je ne vous remettrai donc que deux louis d'or.

— Ah, je croyais... Je pourrais vous faire un prix d'ami pour les deux révélations.

— Puisque je vous dis qu'il n'y a que la dette d'honneur des Lestage qui m'intéresse.

Au même moment, Cassandre sortit d'une sacoche les pièces d'or, qui résonnèrent sur la table. Heider les saisit rapidement et les mordilla pour vérifier leur authenticité. Devant le regard scrutateur de son interlocutrice, il commença son récit :

— Il faut que je vous dise que Jean de Lestage vous a en très haute estime.

— Ah, il s'agit de Jean..., dit Cassandre, déçue qu'il ne s'agisse pas plutôt de Pierre de Lestage, seigneur de Berthier-en-haut.

— Oui, Jean de Lestage. Il me disait que le comte et son associé français, un Rochelais nommé Pascaud, s'étaient servis de son frère Pierre, un important homme d'affaires de Montréal, pour accroître considérablement leur

commerce avec la France, et que vous en aviez fait les frais. Complice jusqu'à un certain point, ne serait-ce que par son silence, Jean de Lestage regrettait de vous avoir traitée de la sorte.

Cassandre était sidérée. Elle n'y comprenait rien.

— Reprenez. Si je suis votre raisonnement, j'aurais été l'enjeu d'un marché et Jean de Lestage aurait été complice de cette machination ?

— Il m'a parlé de l'enlèvement de son frère par des Sauvages du Canada et du souhait du comte de marier ce dernier avec une demoiselle comme il faut.

Cassandre blêmit.

— Une demoiselle comme il faut !

— Oui, qui aurait été bien vue des autorités coloniales, puisque Pierre de Lestage, en tant que directeur des finances de la ville de Montréal et adjoint du gouverneur de Ramezay, pouvait favoriser l'octroi de contrats de transport de denrées et de fourrures à leur société commerciale. Le comte Joli-Cœur, par ses contacts avec le ministre des Colonies, avait réussi à faire nommer Pierre de Lestage à cette fonction stratégique pour leurs affaires.

Cassandre prit son courage à deux mains pour demander :

— Et... en quoi cela me concernait-il ?

— Le comte savait que ce Pierre de Lestage était amoureux de vous, très amoureux même. Lorsqu'il a su que Pierre était devenu amnésique, il a élaboré un plan pour qu'il puisse vous oublier à tout jamais en tombant amoureux d'une autre jeune femme. Mais il était impossible qu'elle fût plus belle que vous, mademoiselle Allard!

Dans son émoi, obnubilée par ce qu'elle venait d'entendre, Cassandre ne releva pas le compliment. Elle restait songeuse. Elle murmura :

— Par Ange-Aimé Flamand. Ainsi, l'enlèvement a été arrangé...

— Vous dites ?

— Le nom du fils métis du comte Joli-Cœur. Les Mohawks les ont enlevés pour avoir une rançon.

— Ah... Voulez-vous en savoir plus, mademoiselle ? Comme Cassandre lui faisait signe que oui, le capitaine se risqua.

— Il faudra payer un peu plus, vous savez.

Le regard foudroyant de Cassandre le convainquit de modérer son appétit financier.

— Car cela concernera l'autre secret.

Comme la dame commençait à pianoter sur le bras de son fauteuil, Heinrich Heider ajouta :

— Nous verrons rendus là. Je disais donc que le comte s'est arrangé pour que vous continuiez votre carrière à Paris. Il apparaît que c'a été la bonne décision, puisque vous êtes la diva parisienne !

Comme ça, Thierry s'est arrangé pour que Pierre épouse Esther Sayward après m avoir évincée. Il savait que la perspective de continuer ma carrière à

Paris serait irrésistible pour moi, surtout après mes années d'enseignement, cloîtrée chez les Ursulines des Trois-Rivières. Jamais je n'aurais pensé ça de Thierry. Je le savais coriace en affaires, mais pas au détriment de sa famille! Est-ce que Mathilde était au courant? Thierry a dû la tenir loin de cette machination. J'y pense... Mon départ précipité a coïncidé avec la mort de maman. En a-t-elle eu des échos qui l'ont fait mourir? Non, puisqu'elle est morte de la fièvre de Siam. À quel moment donc Thierry a-t-il mis au point cette stratégie ? Mieux vaut que je sache le fond de l'histoire.

— Ne disiez-vous pas que cela concernait aussi l'autre secret, celui que vous partagez avec Tancrède ?

Un sourire épanoui illumina le visage du capitaine.

— Vous connaissez notre arrangement, mademoiselle.

— Je vais doubler la mise si vous me racontez tout. Vous m'entendez ? Tout !

— Bien entendu, avec plaisir. Jean de Lestage me disait donc que le comte Joli-Cœur voulait à tout prix donner davantage d'expansion à ses entreprises commerciales et que vous étiez un obstacle à ses visées. Le fait de vous amener vivre à Paris lui laissait le champ libre. Pour y arriver, il lui fallait le consentement de votre mère, une femme volontaire qui vous chérissait. Il avait, semble-t-il, demandé le soutien de votre beau-père, le docteur Estèbe, pour intervenir auprès d'elle.

Cassandre tremblait d'effroi.

Se peut-il que le docteur Estèbe ait trempé dans cette manœuvre infernale par amitié pour Thierry? H connaissait assez les liens serrés qui nous unissaient, ma mère et moi, pour savoir que jamais elle ne consentirait à ce que je serve de monnaie d'échange dans ce type de manigances. .. Il est possible cependant que Manuel et maman en aient discuté. Je ne peux pas m'imaginer que Manuel ait pu tomber dans ce piège, à moins d'y avoir été poussé. Il n'aurait jamais accepté de compromettre leur amour, car Manuel et maman s'aimaient tendrement.

Cassandre prit une grande respiration et demanda avec nervosité :

— Est-ce que le docteur l'a fait ?

— Non. Il n'en a pas eu le temps. Votre mère est morte avant.

— Je me demande bien qui aurait pu obliger maman à se faire dicter sa conduite !

— La réputation de votre famille.

— Qu'est-ce à dire ? fit Cassandre en se raidissant.

— Le docteur Estèbe a raconté à sa femme, sur le bateau qui a fait naufrage, que, si votre mère n'avait pas accepté que vous partiez rapidement en France, le comte Joli-Cœur aurait étalé votre conduite scandaleuse à Montréal, au risque de lui faire perdre son poste de directrice d'hôpital et de nuire à la carrière épiscopale de votre frère.

Comme Cassandre, commotionnée, ne réagissait pas, Heider ajouta pour se donner de la crédibilité :

— Il a parlé aussi de la perte de son poste de médecin de l'Hôpital général de Québec.

— La machination de Thierry était si monstrueuse que Manuel s'est vu forcé d'en être complice ! gronda Cassandre.

Elle reprit ses esprits avant d'ajouter :

— A-t-il parlé de ma mère, Eugénie ?

— Oui, il a prononcé ce prénom, je me rappelle, mais c'est un peu flou. Attendez...

Pressée d'en apprendre davantage, Cassandre demanda :

— A-t-il parlé de leur mariage ?

Heinrich Heider se tripota le lobe d'oreille dans un geste d'indécision.

— Allez-y, parlez, je suis prête à entendre tout ce que vous pourriez m'avouer.

Heinrich Heider regarda vaguement le portrait d'Émeline pour se donner bonne contenance.

— Je vous écoute, insista Cassandre.

Le capitaine se gourma et s'enfonça dans son fauteuil.

— Au moment du naufrage, je me rappelle que le docteur Estèbe allait dans tous les sens sur le pont et les entreponts, prodiguant les premiers soins à ceux qui venaient de se rompre les os en recevant un mât ou d'autres pièces du navire broyé par la violente tempête. Anne Estèbe essayait tant bien que mal de l'assister, malgré les intempéries et la confusion qui régnait à bord, mais cela irritait le docteur... Ils se chamaillaient; une querelle de couple... Je dirais que le bon docteur se défendait face à la hargne de sa femme. Elle était aussi en furie que la mer qui les a engloutis. Le prénom d'Eugénie est revenu souvent dans leur dispute. Madame Estèbe l'a qualifiée de mijaurée et de femme coincée... Elle a aussi traité son mari de tous les noms. Quant à vous, elle a employé le mot « putain » !

Le capitaine Heider regarda Cassandre droit dans les yeux. Celle-ci paraissait estomaquée. Il continua :

— Après cette conversation, disons... houleuse, j'ai dû m'éloigner d'eux pour aller porter secours à des blessés. Tancrède Fréchette est resté plus longtemps près du médecin et de son infirmière.

— Le mot « putain » a vraiment été prononcé ? ragea Cassandre.

— Oui, par madame Estèbe, au grand chagrin du docteur. Mais elle a dit qu'elle répétait l'expression d'une certaine Mathilde.

Cette fois-ci, Cassandre sembla ébranlée. Elle prit difficilement sur elle, en demandant :

— Est-ce vrai que le docteur Estèbe et sa femme sont morts gelés dans les bras l'un de l'autre ?

— À vous d'en juger. Je les ai vus tous les deux accrochés au même radeau. Ils n'étaient pas enlacés. Cela aurait été bien difficile, puisque la tempête n'arrêtait pas et qu'ils devaient bien se tenir pour ne pas se noyer. Après, mon morceau d'épave a dérivé, de sorte que je les ai perdus de vue. Ils

se sont peut-être réconciliés, sait-on jamais...

Cassandra restait plongée dans ses souvenirs.

Après avoir entendu autant de bêtises, je doute que Manuel ait eu le goût défaire des mamours. Traîner ma mère dans la boue de la sorte ! Anne a prouvé le peu d'estime qu'elle avait pour elle. Elle ne méritait pas Manuel. Je doute qu'ils se soient éteints enlacés. J'espère que non. Il y a des limites au pardon. Mais, comme dit Heider, sait-on jamais... L'amour peut être si capricieux ! Enfin...

Alors, pourquoi Manuel a-t-il épousé Anne si vite ? J'y suis... Mathilde m'a déjà dit que c'était ma mère qui le lui avait demandé sur son lit de mort. Des fois, ma mère fourrait son nez dans des affaires qui ne la regardaient pas. Pour lui faire plaisir, comme toujours, son beau Manuel a obéi, à son détriment, et pour son grand malheur.

À moins que ce capitaine n'ait inventé cette histoire de toutes pièces pour de l'argent. Je suis bien loin de Berthier pour le confronter avec Tancrede.

Et si tout était véridique ? Par cupidité, Thierry n'a pas hésité par la suite à me jeter dans les bras du tsar de Russie et du régent Philippe d'Orléans.

Que dire à Quentin ? Pour le moment, rien. Il conserve un tel souvenir de Thierry qu'il vaut mieux se taire. Nous vivons toujours dans l'ancre du diable, cependant. J'en ai des frissons.

Que faire ? Pour le moment, se débarrasser de ce délateur. D'ailleurs, rien ne me prouve qu'il ait dit la vérité. Il a pu inventer cette intrigue pour mieux la monnayer.

— Qu'en pensez-vous, mademoiselle Cassandra ?

— Ce que j'en pense ? Ne répétez jamais ce que vous venez de me dire à mon fils Quentin ou à qui que ce soit, sinon je vous tue ! Est-ce clair, Heinrich Heider ? Maintenant, voici votre dû et partez !

Cassandra avait pris soin d'apporter le pistolet de Quentin et menaçait maintenant Heinrich Heider de s'en servir. Elle eut la sensation étrange d'avoir déjà vécu une situation semblable. Elle se rappela un soir, à Montréal, quand, à la recherche de Pierre de Lestage, Jacques-René de Varennes l'avait amenée à L'Heureuse Marie, l'auberge de la belle Roxanne Bâchant, et qu'elle avait pointé le pistolet de ce dernier, effrayant la clientèle ainsi que le personnel. Ce souvenir raviva sa rage. *Pour l'instant, ciblons le petit gibier.*

— Vous vous demandez si je sais m'en servir, n'est-ce pas ? Ne prenez pas le risque que je vous en fasse la démonstration, monsieur le rat de cale !

Là-dessus, Cassandra tira un coup en l'air, défigurant un personnage de la fresque du plafond.

— Vous êtes folle !

— Partez, je vous dis, sinon je vous abats comme une bête sauvage !

Heinrich Heider prit ses jambes à son cou. Sur ces entrefaites, Quentin arriva. Prenant sa mère dans ses bras, il s'assura qu'elle n'était pas blessée. Il inspecta la pièce d'un regard circulaire, tout en récupérant son pistolet.

— Que se passe-t-il, maman ? Avez-vous été attaquée ? Vous avez failli

démolir le plafond !

— Il y a tellement de démons dans cette demeure que si j'ai pu en tuer un...

— Vous auriez pu endommager le portrait d'Émeline. Il aurait été triste d'abîmer un aussi beau tableau... un aussi beau visage.

Cassandra fut surprise d'entendre son fils avouer son intérêt pour sa filleule. Toujours ébranlée, elle le regarda, admirative.

— Est-ce que ça va ? Dois-je faire venir un docteur ?

— J'essais seulement de faire le ménage dans mon passé et d'envisager notre avenir.

— En tirant sur quelque fantôme maléfique au plafond ? demanda ironiquement Quentin.

Prenant un air sérieux, Cassandra annonça :

— Notre avenir n'est peut-être plus rue du Bac... Il serait temps que tu connaisses ton vrai père, au Canada.

Quentin fixa sa mère, avant de lui répondre :

— Cette maison est notre héritage.

— Il y a parfois dans la vie des décisions difficiles à prendre, pour la paix de l'esprit. Je t'expliquerai bientôt.

— Et pourquoi pas tout de suite ?

— Une autre fois, c'est préférable. Peut-être demain.

— Il me semble que cette journée a été bien mouvementée. Du repos ne vous ferait pas de tort, lui dit laconiquement Quentin, qui n'y comprenait rien.

— Tu as raison. Une bonne nuit de sommeil me remettra sur pied. Le lendemain matin, après avoir réfléchi aux révélations du capitaine allemand, Cassandra décida de tout raconter à Quentin et de lui demander son avis.

Après tout, c'est son avenir. Il est majeur et capable de prendre ses décisions lui-même.

— Tu comprends dans quel état j'étais pour avoir tiré ce coup de feu. Je n'en pouvais plus d'entendre de telles méchancetés sur les membres de ma famille... et surtout sur moi. Qu'en penses-tu ?

Quentin avait écouté avec attention le récit de sa mère, pour ne rien perdre des détails. Plus celle-ci parlait, plus il tripotait la poignée de la dague avec laquelle il aimait couper les cigares, dont il était friand, comme le comte Joli-Cœur. S'il avait le regard stoïque, Cassandra vit néanmoins de la colère dans ses yeux.

— Vous avez payé pour ce tissu de mensonges ? Il vous a dupée, maman, rien de moins !

— Tout se tient, Quentin : les dates, les événements, les réactions. Que dois-je en penser ? Thierry s'est servi de moi plus d'une fois pour faire avancer ses affaires. C'est moi qui me suis retrouvée devant le tsar et le régent !

— Je ne le nie pas, mais cela ne veut pas dire qu'il vous considérait ou vous traitait comme une putain ! Je suis né et j'ai grandi dans cette maison, et jamais je n'ai entendu de commentaires de la part de Mathilde et de Thierry

qui vous fussent préjudiciables. Papa était surintendant des plaisirs royaux, en plus d'être diplomate, c'est normal qu'il fût au contact des plus grands. De plus, il brassait de grosses affaires et a fait sa fortune lui-même. Est-ce que d'être calculateur fut un tort pour le rival de Sir John Law de Lauriston, qu'il a déjoué en grossissant énormément sa fortune par une stratégie d'investissement spectaculaire ? À supposer que le comte Joli-Cœur ait planifié de vous sortir de votre couvent des Trois-Rivières pour vous ramener à Paris et favoriser ainsi l'essor de sa société commerciale, vous y avez certes gagné sur deux plans.

Cassandre fixait son fils dans les yeux, tant elle buvait ses paroles.

— Que veux-tu dire par là ?

— Vous avez recommencé votre carrière à l'Opéra et vous êtes devenue rapidement une diva.

— Ensuite ?

— Vous avez pu accoucher à Paris, alors que vous auriez été rejetée par tous au Canada en tant que mère célibataire, encore plus par les Ursulines, si vous aviez continué à enseigner aux Trois-Rivières. Notre avenir n'aurait pas été rose, alors qu'à Paris, cette situation a été... disons... bien tolérée.

Cassandre analysait les propos pleins de sagesse de Quentin. Elle acquiesça.

— J'aurais été méprisée ma vie durant, comme Dickewamis, la mère d'Ange-Aimé, ton demi-frère, c'est certain.

— Thierry ne vous a pas tendu un traquenard ; il a plutôt facilité notre vie. Nous sommes heureux, bien logés et à l'abri du besoin. Vous voyez, Mathilde et Thierry ont pensé d'abord à vous.

— Mais cette fameuse contrainte que Thierry a imposée à Manuel pour obliger ma mère à me faire partir, n'est-ce pas malhonnête ?

— De toute façon, ce n'est pas ça qui a fait mourir ma grand-mère Allard. Vous m'avez déjà dit que Manuel et Thierry étaient comme larrons en foire, ici même, pendant le séjour d'Anne et de Manuel.

— C'est vrai je l'avais oublié... Mais les commentaires désobligeants d'Anne envers maman ont été abominables !

— Croyez-vous vraiment que ces deux cousines, filles du Roy, se haïssaient ?

Cassandre se rappela qu'Anne et Eugénie se querellaient à l'occasion, mais qu'elles se réconciliaient aussitôt. Anne et Thomas Frérot avaient été comme des parents pour elle après le décès de son père. Elle avait demeuré chez eux à Québec, place Royale, pendant quelques années. Ils avaient tout fait pour lui faciliter la vie.

— En effet, c'est impossible... Quoique, quand deux femmes deviennent amoureuses du même homme, la jalousie peut faire bien des ravages dans leur relation.

— Jalouse du souvenir d'une morte ? Allez, ça ne tient pas la route, puisque c'est votre mère qui, sur son lit de mort, a recommandé à son mari

d'épouser Anne ! Il est possible qu'Anne et Manuel aient prononcé le nom d'Eugénie durant une querelle conjugale, mais je doute que cela ait été plus loin.

— À moins que leur mariage n'ait battu de l'aile... Après une année de lune de miel à voyager et à s'amuser, cela ne me semble pas possible. On les imagine plutôt mourant dans les bras l'un de l'autre. Le témoignage de Tancrède Fréchette reste donc celui que nous devrions croire. Il n'y a plus lieu d'en douter.

— J'en suis très heureux. Ce que je trouve navrant, c'est que vous ayez prêté l'oreille au chantage d'un arnaqueur de grand chemin. Ce capitaine allemand avait assez d'informations pour fabriquer ce tissu de mensonges qui aurait pu détruire à jamais les beaux souvenirs que nous conservons de nos parents décédés. J'aime autant continuer à penser que la comtesse et le comte Joli-Cœur étaient des êtres exceptionnels, en plus d'avoir été des parents formidables !

— Si tu savais à quel point je suis fier de toi et contente de notre discussion... Je ne sais pas ce qui m'a pris d'écouter ces ragots et d'avoir cru que Thierry était un monstre, alors qu'en réalité, c'était un héros...

Cassandre souriait maintenant et se sentait plus sereine. Mieux, elle renaissait après cette longue nuit d'insomnie qu'elle avait passée à douter des uns et à juger les autres. Elle respirait d'aise, puisqu'elle avait retrouvé sa confiance en elle.

— Thierry n'a pas été décoré de l'ordre du Saint-Esprit pour rien. Le pays a reconnu sa valeur et ses nombreuses réalisations... Maintenant que la mémoire de tous ces gens aimés est réhabilitée, l'important est que nous continuions à vivre heureux, conclut-elle.

Chapitre IV

Jeanne-Antoinette -

Un soir, Cassandre et Quentin lisaient dans la bibliothèque. Pendant qu'elle tentait de mémoriser le texte d'une pièce de théâtre, elle se sentit lasse et se dit qu'elle avait besoin d'un changement. Quentin, pour sa part, était perdu dans ses pensées, son manuel d'histoire militaire en main. Sa mère s'en rendit compte et s'en inquiéta :

— Tout ne va pas comme tu le voudrais à l'École militaire ?

— Plutôt avec Jeanne-Antoinette Poisson. Alors,

Quentin confia à sa mère :

— Je viens d'apprendre qu'elle va se marier avec un écuyer, Charles-Guillaume Le Normant, seigneur d'Étiolés. Tout comte Joli-Cœur que je suis, je ne fais pas le poids, vous voyez.

À seize ans, Jeanne-Antoinette avait joué un rôle dans une des œuvres de Voltaire, *Zaïre*³, et avait été remarquée par Charles-Guillaume Le Normant d'Étiolés, âgé de vingt et un ans et déjà un homme du monde.

3. *Zaïre* est une tragédie écrite par Voltaire en 1732. L'action se déroule en Orient, précisément à Jérusalem, où les affrontements de civilisations intriguaient les Européens. Voltaire se servit de ce thème comme outil philosophique en lui donnant une dimension polémique, avançant ses idées de tolérance et attaquant le fanatisme et le chauvinisme. Le monde occidental d'alors s'interrogeait sur la philosophie, la morale et la liberté des civilisations orientales, qui étaient différentes des leurs.

C'est également à cette occasion que Voltaire avait présenté Jeanne-Antoinette au jeune comte Quentin Joli-Cœur, officier de cavalerie, alors âgé de vingt-cinq ans. Celui-ci était tombé amoureux de la belle demoiselle, alors que Cassandre ne voulait absolument pas que son fils puisse être distrait de ses études par cette jouvencelle un peu trop coquette.

— Eh bien... Jeanne-Antoinette d'Étiolés... Rien ne me surprendra de la part de la fille de Louise-Madeleine Poisson, dont le nombre d'amants ne cesse de faire jaser. Jeanne-Antoinette est ambitieuse, comme sa mère, et elle fera subir le même sort au seigneur d'Étiolés. Ta mère est là pour te consoler, mon garçon, et te prodiguer quelques conseils, tu sais !

Quentin sourit à sa mère en signe d'assentiment. Cassandre en éprouva de la fierté, se félicitant d'avoir écouté les conseils de Mathilde et de Thierry, qui avaient encouragé son fils à se diriger vers le métier d'armes, alors qu'elle souhaitait qu'il opte pour une carrière scénique. Elle lui rendit son sourire avec compassion.



Jeanne-Antoinette était une grande jeune fille svelte et élégante, dont le

visage ovale, avec ses beaux yeux bleus et son sourire éclatant, était encadré d'une belle chevelure plutôt châtain que blonde. Elle avait hérité de la peau nacrée de sa mère. À son sujet, Voltaire avait dit à Quentin :

— Tu verras, elle est remplie de grâce et de talent, et si belle ! La finesse de sa taille, le modelé de son buste et la finesse de son cou font tourner plus d'une tête. Son instinct lui confère un don particulier pour jouer au théâtre. Elle donne vie à son personnage et le transfigure, séduisant du même coup son public. Mieux, elle le conquiert si bien qu'il confond la fiction et la réalité ! Même que les plus coquins rêvent de donner eux-mêmes la réplique à Jeanne-Antoinette !

Pour amadouer Cassandre, qui se méfiait de cette beauté, Voltaire avait déclaré :

— Elle a été éduquée chez les Ursulines, comme toi. Elle est sage, bien élevée et tellement aimable ! Son jeu théâtral est parfait pour ses seize ans. Tu sais qu'elle joue divinement du clavecin. Elle devrait faire ses débuts à l'Opéra de Paris et je compte sur toi pour qu'elle y parvienne.

— N'est-ce pas la responsabilité de Jéliotte⁴ ?

4. Jéliotte, premier grand rôle de l'Opéra de Paris, qui jouait souvent en compagnie de Cassandre.

— En tant que son maître de chant, il l'a probablement fait, mais si Jeanne-Antoinette avait l'appui de la diva de Paris, sa carrière n'en serait que mieux lancée.

Cassandre avait donc décidé d'accorder une attention particulière à la jeune fille à l'Opéra et, pour mieux la connaître, elle l'avait invitée rue du Bac en compagnie de Voltaire, qui en avait été ravi. Son intérêt à l'égard de Jeanne-Antoinette avait cependant vite décliné quand, à table, l'homme de lettres lui avait demandé, pour tester son jugement :

— Mademoiselle Poisson, croyez-vous à la fidélité entre époux ?

La jeune fille lui avait répondu, sur le ton de la plaisanterie :

— Je ne trahirai jamais mon mari, sauf peut-être avec le Roy. Plus tard, en 1745, quand le roy Louis XV battit les Anglais à Fontenoy, Voltaire, se souvenant de cette réplique de sa chère Jeanne-Antoinette, lui dédia ces vers :

« Quand Louis, ce héros charmant

« Dont tout Paris fait son idole,

« Gagne quelque combat brillant,

« On doit en faire compliment

« À la divine d'Étiolés. »

Cassandre, elle, avait été consternée par l'effronterie de Jeanne-Antoinette. Elle aurait préféré des propos plus réservés. Elle ne voulait surtout pas que Quentin soit cocufié à la première occasion par cette jeune femme volage qui, disait-on, faisait atteler son fiacre lorsqu'elle entendait les trompés de chasse royales et accourait le plus rapidement possible pour se faire voir par le Roy.

Quoi qu'il en soit, les deux jeunes gens s'étaient plu et s'étaient fréquentés assidûment avec passion. Quentin avait découvert en elle à la fois la femme-

enfant qui aimait porter du rose et composer au clavecin des rondes enfantines, et la femme du monde qui raffolait de vaisselle en porcelaine. Se passionnant pour le métier des armes auquel se destinait Quentin, Jeanne-Antoinette avait eu l'audace de lui demander de visiter l'Académie militaire, qu'il fréquentait. Comme cette permission lui avait été refusée par l'administration de l'établissement, elle s'était fâchée et avait déclaré :

— Un jour, je fonderai une académie militaire où les amoureuses des cadets pourront aller les voir s'exercer au métier des armes !

Puis, un beau jour, Jeanne-Antoinette avait accepté la cour de Charles-Guillaume Le Normant d'Étiolés. Quentin s'était alors rappelé la ronde enfantine prémonitoire que Jeanne-Antoinette avait composée :

« Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés,

« La belle que voilà un jour sera pardonnée.

« Entrez dans la danse, voyez comme on danse,

« Tournez, dansez,

« La belle que voilà sera vite oubliée. »

Lorsque Quentin, chaviré, lui avait demandé la raison de cette volte-face amoureuse, elle lui avait répondu :

— Ta mère me considère davantage comme une rivale. Au lieu de me tracer la voie à l'Opéra et de m'aider à obtenir les meilleurs rôles, elle préfère m'en détourner. J'aurais aimé suivre des cours de chant avec elle, mais elle m'ignore. De plus, j'ai la conviction qu'elle me regarde de haut et que jamais elle n'acceptera que je devienne comtesse Joli-Cœur, alors qu'elle-même ne le fut jamais.

— Est-ce si important pour toi, ce titre de noblesse ?

— Je pense que c'est plus important pour elle.

Lorsque Quentin lui raconta la conversation qu'il avait eue avec la jeune femme qui l'avait éconduit, Cassandre, furieuse, lui répondit du tac au tac :

— Je me demande bien laquelle des deux est la plus imbue de sa personne. Tu sais bien que la seule comtesse Joli-Cœur qui ait existé a été Mathilde, et qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de prendre sa place. Sache que j'ai fait tourner plus d'une tête couronnée et que, pour rien au monde, je n'aurais compromis ton bonheur pour des considérations nobiliaires. Les titres et l'argent ne sont pas au sommet de mon échelle de valeurs, contrairement à cette soubrette qui te rend malheureux.

— Dites-moi, qu'y a-t-il de plus important pour vous ?

— L'amour, mon garçon, la passion.

— Pourtant, c'est ce que j'éprouve pour Jeanne-Antoinette. Regardez mon malheur.

— C'est parce qu'elle ne veut pas partager cet amour. D'ailleurs, ce genre de fille ne le pourra jamais. Elle calcule trop, tandis que toi, tu es comme un livre ouvert. Jeanne-Antoinette Poisson y a lu ta sincérité et, comme son indécatesse de cœur la guide, elle a confondu ton sentiment avec de la naïveté.

— Vous êtes cruelle, mère.

— Vraiment ? Demande-toi laquelle de nous deux te fait pleurer maintenant.

— Reviendra-t-elle à de meilleurs sentiments envers moi, selon vous ?

Attendrie, Cassandre regarda son fils.

— Je ne le crois pas. Seul le sentiment d'amitié pourrait vous rapprocher. Il faudrait pour cela que tu lui pardonnes son inconstance. Cela demanderait beaucoup de maturité de ta part, car tu pourrais souffrir énormément en souhaitant en secret la récupérer. Jeanne-Antoinette serait le genre de femme à cultiver des amitiés, plutôt qu'à donner son cœur, tu vois.

— À moins que ce ne soit au Roy, comme elle disait !

Cassandre ne voulut pas en rajouter. Sachant son fils épris de cette fille, elle préféra lui donner le conseil suivant :

— Il vaut mieux pour le moment sécher tes larmes. Qui sait ce que l'avenir vous réserve, à l'un et à l'autre ?



Cassandre se surprit à penser à sa filleule et au possible rapprochement des deux jeunes gens.

À moins qu'Émeline ne vienne à Paris, il me faudra absolument trouver un bon motif pour convaincre Quentin d'aller au Canada. Je me demande si Étiennelette permettrait à sa fille de traverser l'Atlantique. Il faudrait que son mari appuie cette idée. Je crois que c'est par là que je dois commencer. Sait-il lire ? J'en doute. De toute façon, s'il ne peut lire cette lettre, la grande brunette va s'empresse de le faire pour lui. D'autant plus qu'il serait temps pour moi de remercier ma filleule pour son magnifique portrait.

Dès qu'elle le put, après le départ de Quentin pour la caserne, Cassandre s'attabla à son secrétaire de bois précieux et se mit à rédiger :

« Monsieur Pierre Latour « Maréchal-ferrant de la
rivière Bayonne « Seigneurie de Berthier-en-haut,
Canada « Cher monsieur Latour,

« Comment va votre santé ? Vous vous demandez sans doute ce qui m'amène à vous écrire, plutôt qu'à Étiennelette ou à Émeline. En effet, je m'adresse à vous en tant que chef de la famille Latour, qui, comme je le souhaite, accédera à ma demande. Ensuite, j'aimerais que vous répétiez à Étiennelette et à Émeline les messages écrits pour elles.

« Comme vous l'avez su, depuis la mort de la comtesse et du comte Joli-Cœur, mon fils Quentin et moi vivons dans cette grande demeure de la rue du Bac. Confidentiellement, je vous dirais que j'y habite plus seule qu'autrement, puisque Quentin étudie à l'École militaire et qu'il deviendra officier sous peu. Il voulait se destiner à la carrière des armes, et Mathilde et Thierry l'ont toujours encouragé dans cette voie. Il porte le titre de comte Joli-Cœur depuis

le décès de Thierry. Dès qu'il sera reçu officier, il sera envoyé au champ de bataille du royaume. C'est pour vous dire que la maison restera grande longtemps et que je commence à m'y ennuyer. Voilà !

« Je souhaite au plus profond de mon cœur que ma filleule Émeline vienne passer quelque temps avec moi à Paris, pour que je puisse la connaître davantage. De là ma demande à son père. Les années passent vite et ce n'est pas lorsqu'elle sera mariée et mère de famille qu'elle pourra faire facilement un tel voyage. Vous direz à Émeline que sa marraine a installé son portrait bien en vue dans la salle de séjour et qu'elle l'admire aussi souvent qu'elle le peut. J'ai été ravie qu'un peintre des Trois-Rivières ait réussi une si belle œuvre, digne des grands maîtres d'Europe, qui ressemble étrangement à *La Joconde* de Léonard de Vinci, œuvre de la collection du roi François 1^{er} conservée au château de Fontainebleau⁵.

5. François 1^{er} (1494-1547) séjournait fréquemment à Fontainebleau, considéré comme le château de ses excursions de chasse, avec son épouse, Catherine de Médicis. Le Louvre était sa résidence à Paris. Il devint par la suite le somptueux palais de Louis XIV jusqu'à sa mort en 1715. Construit au cœur de Paris au XII^e siècle, délaissé pendant la Régence, le palais fut rouvert en 1749. Le musée du Louvre occupe ses salles depuis 1793.

« Quentin, pour sa part, a trouvé Émeline bien belle et a très hâte de la connaître. Il a été impressionné par son sourire si agréable et ses yeux bleus envoûtants, sans oublier ses adorables fossettes, bien entendu. Le peintre Gilles Bolvin a beaucoup de talent et nous sommes convaincus que la beauté de son modèle lui a considérablement facilité la tâche. Soyez convaincu qu'Émeline sera enchantée de Paris, même qu'elle pourrait y poursuivre ses études de vétérinaire. Évidemment, en qualité de marraine, je prendrai à ma charge toutes les dépenses reliées à son déplacement et à son séjour. Si Étienne ne peut l'accompagner, ma cousine Charlotte Estèbe pourrait le faire, puisqu'elle m'a manifesté l'intention de venir me rendre visite.

« J'ai aussi une autre demande à vous formuler. Pourriez-vous m'avertir s'il venait à votre connaissance qu'une propriété est à vendre, soit à Berthier ou à l'île Dupas ? J'aimerais avoir un pied-à-terre en Amérique, le plus près possible de mon amie Étienne, quitte à vous demander d'en être le régisseur, si vous en avez le temps, bien entendu. Je ne voudrais pas cependant déborder le fief Chicot ou la Grande-Côte de Berthier. Avec la diligence du chemin du Roy, le voyage jusqu'à la rivière Bayonne se fera rapidement. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ? Je n'ai pas l'intention de quitter Paris avant d'avoir établi Quentin, mais après je verrai. Quand je serai déjà installée, il me sera plus facile de quitter la rue du Bac.

« En espérant, Pierre, que cette lettre ne dérange pas trop la tranquillité de votre foyer.

« Je demeure votre amie de toujours,

« Cassandre Allard. »

Cassandre relut sa lettre à plusieurs reprises et se demanda si les mots « votre amie de toujours » convenaient.

J'espère qu'Étienne ne'en prendra pas ombrage. Je me méfie d'elle avec son caractère prompt. Mais, après tout, elle va certainement deviner que je tente d'amadouer son mari pour qu'il accepte qu'elles viennent toutes les

deux. Au moins Émeline... Ce serait si merveilleux que Quentin la connaisse et en oublie cette Jeanne-Antoinette Poisson une fois pour toutes.

Satisfaite de sa lettre, elle la cacheta avec le sceau du comte Quentin Joli-Cœur.

Étiennette n'est pas sotte. Elle sait qu'il y a des avantages à faire partie de la noblesse. Elle va sans doute en discuter avec Pierre et lui mentionner que c'est un atout non négligeable, puisque je n'ai pas mis de limites à la somme que je peux y consacrer. Reste à savoir s'ils vont me prendre au sérieux. On verra bien. Ils vont peut-être me trouver effrontée de vouloir vivre dans la seigneurie de Pierre de Lestage, alors qu'il est toujours marié avec Esther Sayward. Ça fait si longtemps qu'elle ne doit même plus se soucier de moi. Tant pis pour ce qu'ils diront, si encore ils disent quelque chose.

Pierre Latour devrait recevoir cette lettre à la fin de l'été. Il faut absolument que je m'assure qu'elle ne tombera pas entre les mains de ce Heinrich Heider!

Chapitre V

La grande demande -

À la rivière Bayonne, la vie avait tant bien que mal repris le rythme des activités estivales, en dépit de l'état de santé du forgeron, qui ne s'était pas amélioré. Si la chaleur du soleil avait ramené le sourire sur le visage de la plupart des occupants de la maison, Émeline, de son côté, restait plutôt taciturne. Étiennette savait bien qu'elle attendait impatiemment des nouvelles de Paris. Un dimanche après-midi, alors que ses filles et elle s'occupaient des légumes dans le potager, Étiennette mit la main sur l'épaule d'Émeline pour la réconforter et lui dit simplement :

— En attendant que la saison des bateaux soit terminée, il faut prendre ton mal en patience. Cependant, il ne faut surtout pas désespérer. Je connais Cassandre ; elle ne t'oubliera pas.

— C'est de la réaction de Quentin que je m'inquiète ! répondit Émeline, agacée.

Étiennette haussa les épaules en signe d'impuissance, avant d'ajouter :

— Au moins, il y en a une qui ne manque pas d'attentions de la part de

son amoureux. À mon avis, nous devons commencer à nous préparer pour des noces à l'automne. Un homme qui cherche à se faire voir des parents de la fille qu'il courtise a sans doute une idée derrière la tête ! À mon avis, il veut convoler. Habituellement, les amoureux se cachent.

Louise avait faussé compagnie aux autres pour aller retrouver Pierre-Simon Beaugrand-Champagne, qui l'attendait au détour du chemin. Les deux jeunes gens se promenaient côte à côte, sous les yeux d'Étiennette.

— Elle en a de la chance, Louise ! soupira Émeline. Sa mère haussa de nouveau les épaules.

— Si tu appelles ça de la chance, marier un veuf avec trois enfants !

— Papa était veuf quand vous vous êtes mariés, non ?

— Ce n'était pas pareil : il n'avait pas d'enfants. Pauvre Louise ! Elle ne sait pas dans quoi elle s'embarque si vite. Elle doit être vraiment amoureuse !

— Au moins, elle est amoureuse d'un homme qui pense à elle.

— À qui le dis-tu ! Il est plus souvent ici que chez lui. Je me demande si ce n'est pas pour que Louise prenne soin de ses enfants qu'il cherche à la fréquenter... Il n'a pas encore fait sa grande demande. Nous verrons bien...

— Elle doit avoir peur de rester vieille fille, à vingt-trois ans !

— Ne dis pas de sottises ! Louise est un joli brin de fille. Elle peut avoir autant de soupirants qu'elle en souhaite.

— Si seulement elle n'avait pas si mauvais caractère pour les faire fuir !

Les deux femmes n'avaient pas prêté attention à Angélique, qui s'était rapprochée. Celle-ci, entendant ce commentaire désobligeant sur sa jumelle, prit sa défense :

— Toi, Émeline, tu n'as pas à juger ta sœur ! C'est le cas de le dire : mêle-toi de tes oignons ! Avec ton caractère maussade depuis quelque temps, tu n'as pas à critiquer les autres !

Étiennette restait attentive à ce qui se passait plus loin. Elle vit Louise et Pierre-Simon qui marchaient dans sa direction. Son cœur se mit à battre plus vite. Elle comprit que son intuition ne l'avait pas trompée. Pierre-Simon s'avança vers elle et lui dit :

— J'aimerais vous parler, madame Latour.

— Je t'écoute, mon garçon, répondit-elle.

Comme ce dernier tardait à s'exprimer, Louise prit son relais pour préciser :

— Pierre-Simon voudrait vous parler en particulier. Allons plus loin ; je ne voudrais pas que les autres entendent ce qu'il veut vous demander.

— Je vois... Est-ce que ça peut attendre après le souper ?

Le ton de sa mère déplut à Louise. Elle voulut prendre la défense de son amoureux.

— Baissez le ton, je vous en prie, vous allez le gêner.

Louise prit aussitôt sa mère par le bras pour l'entraîner à l'écart. Angélique et Émeline, qui observaient la scène, se regardèrent, complices. Pendant qu'elles se faisaient des mimiques entendues, Marie-Aimable leur demanda :

— Comment se fait-il qu'on me cache toujours des choses ?
— Parce que tu es encore trop jeune pour les secrets d'adultes. Un jour, tu pourras lire sur les lèvres, comme nous, sans poser de questions.
— Comment pourrai-je lire sur leurs lèvres, s'ils s'en vont ?
Quand elles se furent suffisamment éloignées, Louise demanda à sa mère :
— Pierre-Simon voudrait savoir si papa est capable d'entendre sa grande demande.

Pierre-Simon Beaugrand-Champagne était veuf de Marie-Josephte Duteau, décédée au début de l'année 1740, à l'âge de trente et un ans. L'homme de trente-six ans, petit-fils de Marguerite Samson⁶ et de Françoise Tierce⁷, deux filles du Roy qui s'étaient installées à Berthier-en-haut avec leurs maris respectifs, était le père de trois enfants, Pierre-Simon, Alexis et Josephte, âgés de deux, trois et quatre ans.

6. Marguerite Samson (1649-1721), fille du Roy de la traversée de 1670, avait épousé Jean Beaugrand, dit Champagne.

7. Françoise Tierce (1656-1724), fille du Roy de la traversée de 1671, s'était mariée trois fois. D'abord, à Sorel avec Auffray Coulon, dit Mabrian, avec qui elle eut deux enfants. Ensuite avec le grand-père maternel de Pierre-Simon Beaugrand-Champagne, Pierre Guignard, dit Delcourt, à Lavaltrie. Le couple eut six enfants. Après, elle s'était établie à Berthier-en-haut avec son troisième mari, Pierre Vigny, dit Toulouse.

Étiennette et Pierre Latour avaient eu beaucoup d'estime pour les parents de Pierre-Simon, Jean Beaugrand, dit Champagne, et Françoise Guignard Dalcourt, des résidants de la Grande-Côte, ainsi que pour ses beaux-parents, Jacques Duteau, un ancien engagé de l'Ouest, et Marguerite Duclos, de l'île Dupas, maintenant décédés.

Étiennette fit semblant d'être très étonnée. Elle attendit quelques secondes pour répondre, histoire de se donner une contenance :

— La *grande demande* ? Eh bien, vous me faites toute une surprise ! Laissez-moi m'éventer un peu. Avec cette chaleur, je risque de m'évanouir.

Elle enleva son chapeau de paille et s'en servit comme éventail, prenant bien son temps pour mesurer son effet. Cela ne tarda pas, car Louise lui demanda nerveusement :

— Vous n'êtes pas contente, maman ?

Comme Étiennette s'éventait toujours, la jeune femme expliqua :

— Pierre-Simon et moi, nous nous aimons et nous voulons nous marier dans l'année.

Ne sachant pas trop s'il devait intervenir, Pierre-Simon hocha la tête en signe d'approbation.

— Cette nouvelle me prend de court et il ne reste plus que quelques mois avant la nouvelle année. J'aurais pensé qu'il vaudrait mieux attendre que ton père soit rétabli, pour qu'il puisse donner son accord.

— Comme c'est là, les poules auront des dents avant qu'il guérisse ! Je ne veux pas risquer de devenir vieille fille !

— Je t'en prie, ne dis pas de telles choses devant ton amoureux. Ce n'est pas la faute de ton père s'il est malade ! Pourquoi n'attendez-vous pas l'an prochain ? Qu'est-ce qui vous presse tant ?

Comme Louise ne répondait pas et qu'Étiennette paraissait inquiète, Pierre-Simon jugea opportun de continuer :

— Ne vous inquiétez pas, madame Latour, il n'y a pas d'autre raison que notre hâte de nous marier. Et mes enfants aiment bien Louise. Je pense qu'elle les aime bien aussi.

Étiennette et Pierre-Simon regardaient Louise, gênée par autant d'attention. La dame s'adressa alors à l'amoureux de sa fille.

— Bien. J'espère que vous ne cherchez pas uniquement une mère pour vos enfants ! Louise mérite un meilleur sort. Estimez-vous chanceux qu'elle vous ait choisi parmi une nuée de soupirants.

— Maman, vous exagérez !

— J'ai compris, madame Latour. Sachez que j'aime Louise de tout mon cœur et que son bonheur passe même avant celui de mes enfants, répondit Pierre-Simon en regardant Louise d'un air attendri.

Étiennette ne s'était pas attendue à une telle franchise.

— Je suis heureuse d'apprendre de ta propre bouche tout l'amour que tu voues à ma fille. Seulement, sache qu'il n'y a rien qui puisse passer avant le bonheur des enfants, surtout à l'âge qu'ont les tiens.

Alors, Étiennette s'adressa à sa fille en la fixant du regard.

— Entends-moi bien, Louise. Ta responsabilité sera de rendre heureux ces petits, tout autant que leur père. Ce n'est qu'à cette condition que j'accepte la demande de Pierre-Simon.

Louise sauta dans les bras de sa mère.

— Merci, maman ! Ça ne me sera pas si difficile, puisque je les aime déjà tellement !

— Nous viendrons vous voir chaque dimanche, après la messe, madame Latour. Comme mes parents sont décédés, nous passerons les après-midi à la rivière Bayonne et nous repartirons après souper.

Louise trépignait de joie.

— Ai-je bien entendu ? Vous acceptez la demande de Pierre-Simon ? Je pensais que c'était papa qui devait donner son accord !

S'apercevant qu'elle avait parlé trop vite, Étiennette se reprit :

— C'est ton père qui doit décider. En tant qu'épouse, je ne peux que dire ce que j'en pense.

Louise devint subitement inquiète.

— Et si papa est incapable de nous répondre ? Il ne parle plus à personne.

Personne n'avait remarqué la présence de Marie-Amabile, qui suivait la conversation. Elle s'y immisça spontanément en disant :

— Vous n'aurez qu'à lire sur ses lèvres. Les adultes savent comment faire. C'est Angélique et Émeline qui me l'ont dit.

Étiennette attira sa cadette vers elle, de peur qu'elle n'essuie les foudres de Louise.

— Alors, je demanderai une autorisation au curé, avec l'accord du docteur.

— Ça va prendre une éternité ! Nous aimerions nous marier en novembre, dès que Pierre-Simon aura fini d'engranger son grain et de sécher son tabac.

— De toute façon, il est grand temps que le docteur Valois revienne évaluer l'état de santé de votre père. Quant au curé, il doit venir d'un jour à l'autre pour sa visite de paroisse. Cette autorisation n'est qu'une formalité de toute façon, puisque vous avez mon accord.

— Pour la date aussi ? Nous avions pensé au 18 novembre. Ce serait le dimanche, après la grand-messe. Comme ça, les gens de la Grande-Côte pourront venir en berlot plutôt qu'en carriole.

— Vous avez donc pensé à tout. Et qui gardera les enfants ? La question surprie Louise. Pierre-Simon y répondit :

— J'aurais bien aimé les emmener à l'île Dupas, chez des parents de ma défunte, mais si je me marie de nouveau, je ne sais pas si ce sera accepté.

— Nous leur trouverons bien de bons samaritains. Sinon je suis certaine que Marie-Amable se fera une joie de les garder.

— Je voudrais essayer la nouvelle paire de souliers que le cordonnier a fabriquée exprès pour moi. C'est le cadeau de ma marraine. Le mariage de Louise est la meilleure occasion pour les essayer, en dansant, s'exclama Marie-Amable, tout excitée.

— Tu ferais peut-être mieux de les essayer avant, ma chouette. Dans quatre mois, ils ne t'iront peut-être plus, à la vitesse où tu grandis.

À l'heure du souper, Étiennette annonça à toute sa famille les projets de mariage de Louise et de son amoureux. Lorsque, plus tard, elle entra dans la chambre où était alité son mari et que Pierre-Simon Beaugrand-Champagne fit sa grande demande, ils se rendirent compte que le forgeron était complètement paralysé et qu'il ne pouvait même pas bouger les lèvres.

Étiennette se pencha vers lui.

— M'entends-tu, Pierre ? Le fiancé de Louise est venu faire sa grande demande.

Comme elle n'obtint aucune réaction, elle haussa le ton pour mieux se faire comprendre :

— Notre Louise, la jumelle, veut se marier. Elle souhaite ton accord.

De nouveau, aucune réaction. Louise s'avança alors, toute peinée.

— Dites oui, son père, pour mon mariage. Vous ne voudriez pas que je finisse vieille fille comme An...

Elle s'apprêtait à dire « comme Angélique, ma sœur jumelle », lorsque, d'un coup d'œil oblique, elle vit le regard menaçant de sa mère. Celle-ci reprit la parole :

— Pierre, Pierre, réponds-nous. Est-ce que tu nous entends ? Mon Dieu, qu'est-ce qui a bien pu se passer cet après-midi ? Avec cette chaleur, il a dû faire une autre attaque.

Ce fut au tour de Louise de paniquer :

— Papa, papa, répondez-moi ! Si vous m'entendez, remuez au moins les lèvres. Sacré-Cœur de Jésus, faites qu'il se réveille !

— C'est inutile, Louise. Il ne réagit plus à ce qu'on lui dit. Il a même du mal à respirer. Demande à Antoine d'aller chercher le docteur Valois et aussi le prêtre.

— Antoine est allé voir la famille Plouffe avec Marie-Louise et le petit Antoine. Il n'est pas encore revenu de la Grande-Côte.

— Je vais y aller, madame Latour, comptez sur moi. Après, je me rendrai chez Louis Plouffe, avertir Antoine. Il demeure dans le rang à quelques maisons de chez moi.

— Tu es bien fin, mon gendre. Je préfère que tu reviennes avec le docteur et le prêtre avant de te rendre aussi loin. Tant qu'à y être, pars donc avec Pierre pour qu'il avise Marie-Rose et Marie-Anne Généreux en passant.

— Ça va les retarder. J'irai moi-même, suggéra Louise.

— En ce cas, tu mettras ton châle. Je ne veux pas que le docteur vienne pour deux consultations.

— C'est à deux pas et nous sommes à la fin de juillet.

— Comme tu veux, mais la prudence est toujours de mise. Fais-toi accompagner par Émeline. Angélique va rester avec moi au chevet de ton père.

Après avoir examiné le forgeron, le chirurgien Valois dit à Étiennette :

— Son état s'est fortement dégradé. Il a dû faire une autre attaque récemment, plus grave, qui le laisse maintenant complètement paralysé. Votre

mari est au seuil de la mort, madame.

À ces mots, la pauvre femme se mit à trembler. Si elle s'était attendue à la pire des nouvelles, elle avait toutefois conservé un léger espoir de guérison.

— Vous en êtes certain, docteur ?

— L'état dans lequel il est dépasse ma science. Je n'ai même aucun médicament à lui prescrire. Le laudanum ne fera pas mieux que son coma pour le soulager. D'ailleurs, comme il ne s'exprime pas, je ne sais même pas s'il souffre. Le saigner empirerait même son état. Quant à le purger...

— Ça fait six mois que vous purgez mon mari. Il en est tout desséché, lui, un géant ! Que diriez-vous de faire venir le docteur Timothy Sullivan ?

— Mais il est très sollicité par les hôpitaux de Montréal.

— J'ai mes entrées, rétorqua fièrement Étienne. C'est le beau-père de Marguerite d'Youville, une amie de la famille.

— Je vois. À mon avis, vous le feriez venir pour rien.

— Donc, vous condamnez mon mari !

— Pas moi, madame Latour. Votre mari approche des soixante-dix ans. Il a travaillé très dur à la forge toute sa vie et a mangé plus que sa part de lard. Vous me suivez ? Sa vie ne tient plus qu'à un fil. Il a déjà été un chêne ; maintenant, il est aussi fragile qu'un brin de paille.

— Docteur, il ne reste plus aucun espoir ?

— Seul Dieu peut le guérir, dorénavant. C'est un miracle qu'il vous reste à espérer.

Étienne resta muette. Elle n'en revenait pas que la vie, la mort, le bonheur et la tristesse se côtoient avec autant de facilité dans sa demeure.

— Un *miracle*.

— Préparez-le à bien mourir. Les mots de consolation valent mille fois mieux que mes remèdes, dans les circonstances.

Sur ces entrefaites, le curé de Berthier arriva. Aussitôt, il se prépara à administrer l'extrême-onction au mourant. Étienne invita ses enfants à se regrouper autour du lit de leur père et à bien répondre aux prières du prêtre, à sa place.

Le curé expliqua que le but de la vie, somme toute, était de se préparer à bien mourir et que les derniers sacrements permettaient de demander le pardon de ses péchés, la divine miséricorde. Leur père avait travaillé toute sa vie pour nourrir sa famille, bien sûr, mais aussi pour gagner son ciel. Comme Pierre Latour en était rendu à cette étape ultime sur terre, Dieu lui donnait la bénédiction d'être entouré de sa famille, qu'il avait chérie.

Entre deux sanglots, Louise murmura à sa sœur jumelle :

— J'espère qu'il se rend compte de ce qui se passe. Angélique, plus pieuse, lui répondit :

— Il avait peut-être de bons motifs pour ne pas répondre à ta grande demande. Ta précipitation à te marier, par exemple.

— Toi, la vieille fille jalouse !

— Chut ! fit le prêtre quand il entendit leurs murmures.

Étiennette en profita pour lui demander le droit d'accorder la main de sa fille.

— Compte tenu du diagnostic du docteur Valois, l'Église vous considère dorénavant comme le chef de cette famille, madame Latour. Si jamais un miracle se produit et que votre mari se rétablisse, il reprendra aussitôt ses droits divins, selon la loi hébraïque.

— *Hébraïque* s'étonna Etiennette.

— Oui, madame. Selon les Saintes Écritures juives, si vous préférez.

— Je croyais que c'était la *Coutume de Paris*⁸ qui faisait du mari un seigneur à qui allaient tous les honneurs et tous les droits, dont celui d'accorder la main de sa fille.

8. La *Coutume de Paris* était le recueil des lois civiles de l'Île-de-France et de la ville de Paris, révisé en 1580. Elle a été introduite au Canada par la Compagnie des Cent-Associés en 1627, et a servi de texte fondateur pour établir le système juridique officiel de Nouvelle-France, en 1664.

Devant le regard de reproche du prêtre, Etiennette ne voulut surtout pas contester l'origine divine de cette loi. Elle obéirait sans problème, puisqu'elle avait déjà donné son accord. En entendant ces mots, Louise fut soulagée et tira la langue à Angélique.

Etiennette lui demanda d'attendre encore un peu avant de commencer les préparatifs du mariage.

— Par respect pour ton père. Si son état de santé se dégrade encore... enfin, tu sais ce que je veux dire... Rien ne t'empêche de terminer ton trousseau; il sera déjà fait. Ah oui, il faudrait que tu penses aux langes ! Un veuf est d'habitude plus pressé qu'un jeune puceau. Je suis bien placée pour le savoir.

La lettre de Cassandre arriva au début de septembre. Quand le facteur se présenta à la forge de la rivière Bayonne et que les plus vieux de ses enfants lui dirent que la lettre était adressée à monsieur Pierre Latour, Etiennette déclara :

— Les Saintes Écritures le disent : en tant que chef de famille, la loi m'autorise à lire le courrier de votre père. D'autant plus qu'il provient de Cassandre, ma meilleure amie.

Émeline, qui était impatiente de connaître le contenu de la lettre, se tenait tout près de sa mère, attendant le moment magique où le coupe-papier libérerait les mots décrivant la réaction qu'avait eue Quentin Joli-Cœur en voyant son portrait.

— Dépêchez-vous, maman, je brûle d'envie de connaître sa réaction !

— Tu pourrais regretter ta hâte, petite sœur. L'indifférence de Quentin pourrait te rabattre le caquet.

— Comment sais-tu si je m'intéresse à Quentin ? Je voulais dire : la réaction de ma marraine ! Occupe-toi donc de ton mariage et fiche-moi la paix !

— Cessez donc de vous chamailler, vous m'empêchez de lire ! Ça fait longtemps que je n'ai pas lu et ma vue est moins bonne. Il me faudrait des besicles pour voir plus clair.

— Je vais la lire pour vous, maman, offrit Émeline avec enthousiasme.
— À cinquante-deux ans le mois prochain, je suis tout de même encore capable ! Tenez, je vais vous lire l'essentiel, rétorqua Etiennette.

Elle se mit à parcourir la lettre.

— Cassandre s'adresse à votre père en tant que chef de la famille Latour et lui demande de nous répéter ce qu'elle a à nous dire. Elle ne devait pas savoir que votre père ne sait pas lire ou elle n'a pas voulu le blesser... Voyez-vous, les enfants, ça s'appelle de la diplomatie ou, si vous voulez, du savoir-vivre. Ça vient de sa formation chez les Ursulines, probablement, et ça a dû lui servir pour fréquenter les salons de la noblesse. Que dit-elle?... Cassandre appréhende le moment où Quentin, devenu officier, sera envoyé au champ de bataille... Elle s'ennuie. Elle a été enchantée de recevoir le portrait d'Émeline, qu'elle a trouvé bien beau.

Du coin de l'œil, Etiennette regardait Émeline, qui cherchait à lire la lettre de loin.

— Cassandre a été conquise par la beauté d'Émeline. Pas seulement elle. Écoutez ça...

Etiennette se tourna vers Émeline en souriant. Celle-ci sut aussitôt que le commentaire serait à son avantage et qu'il viendrait probablement de Quentin.

Quentin, pour sa part, a trouvé Émeline bien belle et a très hâte de la connaître. Il a été impressionné par son sourire si agréable et ses yeux bleus envoûtants, sans oublier ses adorables fossettes...

— Vois-tu, Émeline, tu te tracassais pour rien ; il t'a trouvée bien à son goût ! Venant de Cassandre, tu peux le croire.

Émeline trépidait de joie. Elle embrassa sa mère, alors que ses sœurs lui manifestaient leur contentement de la voir si heureuse.

— Attends, ce n'est pas fini... Oh mon Dieu! Émeline, ta marraine t'invite à aller étudier la médecine vétérinaire à Paris et elle paiera tes études.

— À Paris ? Tu en as de la chance, Émeline, d'aller visiter Paris ! s'écria Angélique, alors qu'Émeline rosissait de bonheur.

— Attendez, les filles ; Émeline est loin d'être partie. Laissez-moi lire... Ah non, ce n'est pas le moment !

— Quoi, quoi ?

— Cassandre voudrait que je t'accompagne. Mon Dieu, avec ma charge et la maladie de votre père, elle n'y pense pas !

— Elle ne savait pas que papa était malade, répondit Angélique.

— C'est bien vrai ; il va falloir qu'on le lui dise... Elle termine sa lettre en demandant à votre père de lui trouver une terre dans la seigneurie où elle pourrait venir habiter un jour, puisqu'elle ne peut savoir à quel endroit Quentin sera affecté.

Quelle audace! Elle se retrouverait à un moment donné nez à nez avec Esther! pensa Etiennette en regardant son auditoire. Elle ajouta:

— Elle projette donc de revenir au Canada quand Quentin sera dans l'armée française. Ce serait merveilleux de les voir !

La joie d'Émeline avait laissé place à l'angoisse. Quand elle s'en rendit compte, Etiennette lui dit :

— Le royaume de France est vaste, ma fille. Il comprend l'Amérique, dont le Canada. Il ne faut pas commencer à désespérer alors que tu as reçu la réponse que tu espérais tant. Mieux encore, ta marraine t'invite à commencer de vraies études de médecine vétérinaire à Paris !

— Vous avez dit que j'étais loin d'être partie.

— « Loin d'être partie » ne veut pas dire que tu ne partiras pas.

— Merci, maman. Allez-vous m'accompagner ?

— Dans les circonstances ? C'est le pire moment pour y songer, avec la maladie de votre père et le mariage de Louise. De toute manière, personne ne partira de cette maison avant qu'on y voie plus clair.

Comme Louise se mettait à pleurer, Etiennette se reprit :

— Excepté pour Louise, qui se mariera en novembre, bien entendu.

Cette dernière parut soulagée. Marie-Amable demanda alors :

— Est-ce que tante Cassandra parle de moi ?

Etiennette la regarda tendrement et lui caressa la nuque.

— Non, mon trésor. À moins que tu ne veuilles prendre ma place en accompagnant Émeline ?

— J'ai trop peur des pirates.

— Vois-tu, tante Cassandra l'avait deviné. C'est pour ça qu'elle n'a pas mentionné ton nom. Elle a plutôt suggéré le nom de sa cousine pour accompagner Émeline.

L'explication parut satisfaire la jeune fille. Etiennette avisa Émeline qu'il était maintenant de son devoir de remercier sa marraine et de lui donner des nouvelles de la maisonnée de la rivière Bayonne.

Ravie d'avoir plu à Quentin et excitée par la perspective de le connaître à Paris, la jeune femme vivait des moments d'intense bonheur.

Etiennette s'en voulait d'avoir écouté le docteur Valois et de ne pas avoir fait soigner son mari par le docteur Sullivan de Montréal. Même si Angélique jouait son rôle d'infirmière avec grand sérieux, jour et nuit, Etiennette voyait bien que la vie cherchait à s'échapper du malade. Elle pria la Vierge pour qu'elle vienne le chercher le plus rapidement possible, tant elle était chagrinée de le voir souffrir. Suivant son intuition, elle demanda à Émeline d'attendre encore un peu pour écrire à Cassandra. Sa lettre partirait par le dernier bateau, à l'automne, ou par le premier du printemps prochain.

Chapitre VI

La mort du maréchal-ferrant -

Le 3 octobre, le jour du cinquante-deuxième anniversaire d'Étiennette, la Vierge l'exauça en abrégant les souffrances de son mari. Pierre Latour Laforge rendit l'âme à l'âge de soixante-neuf ans. Celui qu'on surnommait le « géant des plaines » avait résisté jusqu'à la limite de ses forces titanesques. Aussitôt avisé, le curé Gaillard fit sonner le glas. Aucun habitant de la seigneurie de Berthier-en-haut ne fut surpris d'apprendre la mort de son forgeron et ami, puisqu'on le savait gravement malade. Tous cependant dirent une prière pour le repos de son âme.

Une tristesse intense envahit la maisonnée. Etiennette décréta l'interruption des activités de la forge jusqu'au lendemain des funérailles, trois

jours après le décès. Depuis la mort tragique de Pierrot, dix ans auparavant, les membres de la famille Latour n'avaient plus dû faire face à la Faucheuse. Maintenant, ils devaient faire leur deuil de celui qui avait toujours été là pour les aimer, les faire vivre et les protéger.

Etiennette accrocha du crêpe noir, en signe de deuil, sur la porte d'entrée de la maison, et le corps de son mari fut exposé dans leur chambre. Pendant deux jours, presque jour et nuit, les habitants de Berthier, d'Autray, de Dorvilliers, de l'île Dupas, jusqu'au fief du Petit-Bruno, au fief Chicot et à Maskinongé, vinrent veiller le corps à tour de rôle. Comme les travaux agricoles et de construction venaient de se terminer, tous assistèrent aux funérailles à l'église paroissiale de Sainte-Geneviève de Berthier.

Esther et Pierre de Lestage vinrent de Montréal par le chemin du Roy, alors que la famille Banhiac Lamontagne, en commençant par Marguerite, la mère d'Étiennette, Mathieu Millet et le grand ami Viateur Dupuis, mariés aux sœurs d'Étiennette, empruntaient la même route en sens inverse, de Maskinongé et de Yamachiche. Les amis de la Grande-Côte, les Ducharme, les Boucher, les Fréchette, les Plouffe, les Piet, dits Trempe Lafresnière, les Baril, ainsi que ceux de la rivière Bayonne se firent un point d'honneur d'être présents. Le seigneur de l'île Dupas et Du Sablé, Louis-Adrien Dandonneau, vint faire ses adieux au forgeron, tandis que le cousin Pelletier-Antaya, seigneur de Dorvilliers, et son épouse, parrain et marraine de Marie-Amable, venaient se recueillir sur la tombe de leur parent.

Le curé Gaillard, ami de la famille, célébra les funérailles. La famille Latour prit place sur les premiers bancs. Marie-Amable, qui ne comprenait pas encore les conséquences de la disparition de son père, se tenait tout contre Etiennette, les mains jointes et les yeux larmoyants, le brassard noir au bras. Pour sa part, Etiennette était vêtue d'une robe noire et portait la voilette, pour mieux cacher ses pleurs.

Le curé rappela à l'assemblée les grands moments de la vie du maréchal-ferrant de Berthier, en insistant particulièrement sur son engagement paroissial en tant que syndic de la fabrique, lui qui avait aussi été un citoyen respecté sur qui l'on pouvait toujours compter, et qui avait été l'ami du fondateur de la seigneurie de Berthier-en-Haut, Alexandre de Berthier, ainsi que de l'actuel seigneur, le marchand Pierre de Lestage. Le curé demanda à l'assistance de ne jamais l'oublier et affirma que le bien-aimé Pierre Latour Laforge continuerait à vivre par sa descendance.

Tenant bien serré la main de Marie-Amable, Etiennette se remémora ses années de vie commune avec son mari. D'abord, le temps où elle avait commencé à fréquenter cet oncle dont elle avait toujours admiré la stature imposante. Ensuite, la ronde des naissances, avec les douze enfants qu'elle lui avait donnés. Leur complicité lors de la naissance et de la mort de l'Anonyme. La peur qu'ils avaient eue quand le cousin Boucher avait été obligé d'ondoyer Antoine. Et le décès tragique de Pierrot, noyé au chenal du Nord, qui était encore très présent dans son esprit. En y pensant, elle se mit à sangloter. Que

cette épreuve avait secoué les époux, tout en les rapprochant ! Pierre avait mis beaucoup de temps à se consoler de la perte de son aîné. Il y était parvenu en redoublant d'ardeur à la forge et en hypothéquant sans doute sa santé. Etiennette savait bien que son mari avait fait des efforts pour se convaincre qu'Antoine, son fils énigmatique et rêveur, était aussi compétent que son plus vieux pour assurer sa relève, car elle avait compris qu'en affichant « Latour et fils » en haut de la porte d'entrée de la forge, il y voyait Pierrot plutôt qu'Antoine. Antoine, celui qui lui avait fait la joie de lui donner un petit-fils vigoureux, Antoine junior, qui avait su égayer les jours malheureux d'aillement de son grand-père par ses piailllements.

Je suis certaine qu'Antoine s'était réhabilité à ses yeux, depuis la naissance de son beau petit gars ! se dit Etiennette.

Elle continua à ressasser ses souvenirs. Pierre était si fier de ses filles, dont certaines étaient mariées aux fils de ses meilleurs amis, Généreux et Ducharme. Elle était heureuse d'avoir accordé la main de Louise à Pierre-Simon Beaugrand-Champagne, puisque son mari avait cette famille en haute estime. Et que dire de son amour pour ses deux dernières, Émeline et Marie-Amable, qui avaient hérité du regard de leur père ? Le forgeron était aussi fier du talent d'Émeline à soigner les chevaux que de sa beauté.

Il a eu le temps de l'admirer, celle-là, puisque son portrait était sa seule distraction, à part nos visites, bien entendu. Je me demande bien ce qu'il n'aimait pas dans ce sourire... Enfin ! Et que dirait-il de son attirance pour le fils de Cassandra ? Mon Dieu, qu'il la trouvait excitée, Cassandra ! Il aurait certainement été surpris de recevoir sa lettre et de savoir qu'elle souhaitait que nous allions toutes les deux la rejoindre à Paris. Qu'aurait-il fait ? De toute façon, nous en aurions discuté, et la question ne se pose plus... Quant à Marie-Amable, Pierre va lui manquer longtemps ! Pauvre petite chouette... Qu'elle l'aimait donc, son père ! D'ailleurs, c'était bien réciproque. Ça se voyait dans ses yeux. Car mon mari n'était pas bavard lorsqu'il s'agissait d'exprimer ses sentiments : un homme, quoi ! Et moi, lui ai-je dit que je l'aimais ? Je n'en ai pas le souvenir. Probablement lors de nos brèves fréquentations. L'amour que l'on ressent dure plus longtemps que celui que l'on exprime... l'ai-je vraiment aimé ?

Voyons, Etiennette, une femme ne peut pas avoir eu autant d'enfants avec un homme sans l'aimer !

Etiennette se rappela alors son béguin pour Pierre Hénault Canada. Ce souvenir l'attrista.

Qu'est-ce qui m'a pris ? J'ai dû faire de la peine à mon mari. Ce n'était pas un idiot, il s'en est douté rapidement, je présume. Et moi qui cherchais à prendre le meilleur des deux partis, alors que mon mari valait mille fois ce coureur des bois. Que j'ai été étourdie d'envier la vie de célibataire de Cassandra ! J'ai vu par la suite ce qu'elle a souffert de ses amours libertines. À bien y penser, ce fut la mise en garde de ma mère qui m'a fait prendre conscience de ma bêtise à temps, alors que je mettais tout sur le dos de ma

sœur Antoinette.

Alors qu'Étiennette serrait plus fort la main de sa fillette, elle sentit soudain une main sur son épaule. Se tournant, elle vit sa mère, qui tentait de la consoler du regard. Spontanément, elle lui fit signe de se rapprocher. Marguerite Pelletier-Lamontagne fut émue lorsqu'elle entendit sa fille chuchoter :

— Merci, maman, du plus profond de mon cœur. Vous m'avez réchappée.

Avec un petit sourire, saisie, l'octogénaire ne put que resserrer son étreinte pour exprimer sa sollicitude à sa fille. Elle savait ce qu'Étiennette avait voulu lui rappeler. Ces deux femmes se ressemblaient particulièrement. Elles s'étaient mariées au même âge et avec un veuf toutes les deux, et avaient été tentées par le démon de la chair. L'amour de leur mari les avait sauvées du désastre conjugal.

C'était la première fois qu'Émeline assistait à des funérailles. Elle se souvenait peu de son frère Pierrot, dont le corps avait été retrouvé sur les berges du lac Saint-Pierre. Sa famille ne parlait jamais de la noyade, et ses parents avaient gardé pour eux le souvenir des obsèques à Yamachiche. Comme la joie que lui avait donnée la lettre de sa marraine emplissait ses pensées jour et nuit, elle n'avait pu se préparer à la mort de son père.

À quelques bancs de celui de sa mère, Émeline était prostrée, à genoux sur son prie-Dieu, cherchant les prières de circonstance qui pourraient aider l'âme de son père à bien se présenter devant son créateur. Elle récita des *Pater*, des *Ave*, le *confiteor* et des invocations pour le repos de l'âme des défunts, en murmurant si faiblement qu'elle avait l'impression de dire ces prières mentalement. Elle n'était pas satisfaite de sa piété. Elle se dit qu'elle avait trop de peine pour concentrer son attention de façon à élever son âme. Elle jeta un coup d'œil à la ronde vers ses frères et sœurs pour savoir comment ils s'y prenaient. Les voilettes que portaient ses sœurs, tout comme elle, l'empêchaient de bien voir leurs visages. Elle estima, à voir les soubresauts de leurs épaules, qu'elles sanglotaient.

Quant à ses frères, leur réaction variait. À dix-neuf ans, Petit Pierre tentait de cacher ses émotions. Joseph, lui, pleurait à chaudes larmes. Émeline songea qu'un garçon de quinze ans n'était pas encore un homme, même s'il essayait de le faire croire.

Assis près de son épouse Marie-Louise, Antoine, le frère aîné de la famille depuis le décès de Pierrot, était prostré sur son siège, un chapelet entre les doigts. Émeline eut l'impression qu'il revivait toutes les étapes de sa vie avec ce père qu'il avait mieux connu, puisqu'il avait treize ans de plus qu'elle.

Son intuition ne l'avait pas trompée. Effectivement, Antoine avait toujours souffert de l'attitude de son père, convaincu que celui-ci préférerait Pierrot, son frère aîné, et qu'il ne lui avait jamais pardonné de ne pas avoir tout fait pour le sauver de la noyade, et ce, même si Pierre Latour Laforge s'était montré par la suite plus loquace avec lui et plus indulgent à son égard. Antoine pensa : *C'est probablement la mère qui lui a demandé de se rapprocher de moi.*

En se voyant juger son père de la sorte, Antoine eut du remords.

Il est mort, maintenant, et le petit Antoine était son adoration pendant sa maladie. J'imagine que c'était sa façon à lui de me montrer qu'il avait de la considération pour moi, car jamais il n'aurait été capable de me le dire de vive voix, jamais... Je lui ai déjà dit que je n'aimais pas le métier de forgeron; ça ne lui a pas plu, c'est certain... Je peux le comprendre maintenant que j'ai un fils, moi aussi. Je lui ai quand même prouvé que je l'aimais bien, puisque je suis resté à ses côtés et que j'ai pris le relais à la forge pendant sa maladie. Maman le sait bien de toute façon... Ça ne vaut pas la peine de ruminer de vieilles histoires. Papa et Pierrot sont morts et je ne veux pas tracasser leur âme avec mes angoisses, dorénavant. Maman va avoir encore plus besoin de moi à la forge, le temps que Petit Pierre prenne de l'expérience à l'enclume. Il y a toujours Émeline qui nous donne un coup de main pour soigner les chevaux. Quand ces deux-là vieilliront, il sera toujours temps dépenser à faire autre chose.

Sortant de ses réflexions, Émeline jugea qu'elle ferait mieux de prier le défunt pour qu'il l'aide à convaincre sa mère de lui permettre d'aller à Paris.

Papa, faites que maman accepte que j'aille faire la connaissance de Quentin à Paris. Du haut du ciel, vous pouvez lire dans mon cœur... Mon bonheur sur cette terre en dépend. Je vous promets que je vais étudier très fort pour apprendre le métier de vétérinaire et que je vais revenir dès que possible exercer ma profession à la forge, aux côtés d'Antoine et de Petit Pierre. Je vous le promets. Vous pouvez le dire à saint Pierre, pour qu'il l'écrive dans son grand livre, peu importe dans quelle langue. Il peut rassurer la Vierge et le Sacré-Cœur, je vais tenir ma promesse. Amen.

Émeline se sentit soulagée. Elle ajouta un *Pater*, un *Ave* et une invocation aux fidèles défunts pour appuyer sa demande céleste. Puis elle se signa pour sceller son engagement avec son père et tous les saints du ciel.

À la sortie de l'émouvante cérémonie, Etiennette, escortée par le seigneur de Berthier, marchait derrière les porteurs du cercueil, que l'on venait de retirer du catafalque. Venaient ensuite les enfants Latour Laforge. Marie-Anne, l'aînée, tenait la main de Marie-Amable, tentant de consoler du regard ses frères et sœurs. La dépouille fut mise en terre dans la concession familiale du petit cimetière. Sur la pierre tombale, les amis recueillis purent lire, surpris : « Ci-gît Pierre Latour Laforge, maréchal-ferrant de Berthier, surnommé le "géant des plaines", décédé à l'âge respectable de soixante-neuf ans. Prions pour sa mémoire. »

Le curé Gaillard grimaça. L'usage était d'inscrire : « Prions pour le repos de son âme » ou « Priez pour moi. » Certains pensèrent que l'inscription avait été effectuée par le ferblantier, habile également à travailler la pierre. D'autres avancèrent que c'était le sculpteur Gilles Bolvin, venu expressément des Trois-Rivières pour les funérailles, qui l'avait gravée pour rendre un hommage éternel à son client.

Etiennette était quant à elle persuadée que l'épithaphe avait été écrite par

François Fournaise, le ferblantier, fidèle ami du forgeron, pour le remercier d'avoir défendu sa femme, Angélique Serre, lors de son altercation avec Alexis Casaubon. Elle estima que cette inscription était appropriée et s'abstint volontairement d'en faire mention au curé. Elle invita parents et amis à prendre une collation à la rivière Bayonne. Puisque la dernière diligence en direction des Trois-Rivières était déjà passée, la famille Lamontagne resta à coucher. Quant à Gilles Bolvin, qui était sur sa route en direction de Lachenaye, il fut invité à passer la nuit chez Tancrede Fréchette à la Grande-Côte. Nul ne sut si ce dernier demanda à son ami sculpteur s'il aimait graver la pierre.

Esther et Pierre de Lestage partirent après tout le monde, en signe d'amitié pour leurs derniers amis de la région, Etiennette et Pierre. Avant de la quitter, Esther dit à Etiennette ;

— S'il y a quoi que ce soit que nous puissions faire pour alléger ta peine ou pour rendre service à ta famille, n'hésite pas à nous le demander. Les bons amis sont rares ; vous étiez de ceux-là.

— Merci, Esther, je m'en souviendrai. Au nom de Pierre, je te remercie. Ça fera un si grand vide dans la maison, et Marie-Amable qui est si jeune !

— Pourquoi ne me l'envoies-tu pas à Montréal ? Elle reviendrait l'été prochain. Et puis, elle aurait pour amie la fille de notre amie Marie-Anne, Marie-Catherine de La Vérendrye.

— Pour qu'elle prenne goût à la grande ville et qu'elle nous oublie ? Marie-Amable est encore trop jeune. Et puis, la maison serait encore plus vide sans elle. Dans quelques années, je ne dis pas non, mais pas pour le moment.

— Comme tu voudras ; l'invitation est lancée. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais la seigneuresse Pelletier - Antaya me disait qu'elle aimerait bien garder Marie-Amable. Dorvilliers est à côté et c'est votre famille.

— Vraiment ? Là-bas, ce serait plus facile pour la petite et pour moi. Si elle m'en parle, je prendrai sa demande en considération.

La vie quotidienne reprit tant bien que mal à la rivière Bayonne. Le moral de la famille Latour était en berne. Etiennette reçut la visite fréquente de ses filles Marie-Anne et Marie-Rose, qui étaient aussi ses voisines. Ne voulant pas que la peine causée par le décès de son mari assombrisse trop le bonheur de Louise, qui devait se marier dans peu de temps, un soir, au souper, alors que ses enfants avaient le nez dans leur assiette, elle annonça :

— Vous aimiez votre père et c'était réciproque. Moi aussi, je l'aimais. Comme il n'est plus là et qu'il souhaiterait que vous continuiez à sourire, nous allons dorénavant nous consacrer à faire du mariage de Louise les noces les plus gaies qui soient. Je ne veux plus de faces de carême jusqu'au 18 novembre, excepté pour la fête des Morts, le 2 du même mois.

Marie-Amable demanda alors en sanglotant :

— Et si je ne peux pas m'empêcher de pleurer ?

— Tu feras comme maman : pleurer dans ton oreiller en te couchant et prier pour l'âme de ton père.

Ce fut la seule fois qu'Étiennette exprima sa peine. Pas tout à fait, puisqu'elle parla de condamner sa chambre. À ses enfants, elle expliqua :

— J'ai partagé la chambre de votre père pendant trente-cinq ans. Elle m'apparaîtra maintenant bien vide. Quand Louise partira, je prendrai sa place.

Peu de temps après, quand Émeline lui demanda si elle devait répondre à sa marraine et lui annoncer le décès de son père, sa mère répondit :

— Le temps que tu finisses la lettre, à travers les préparatifs des noces de Louise, il n'y aura plus de bateau en partance pour la France. Nous attendrons au printemps. Ça a quand même pris quelques années avant que Cassandre m'informe du décès de la comtesse et du comte Joli-Cœur.

— Peut-être, mais ils ne vous avaient jamais écrit, eux. Et puis, ce ne sont quand même pas mes noces !

— Nous y voilà ! Tu voudrais faire la connaissance de ton militaire, toi !

Étiennette savait bien qu'Émeline brûlait d'amour pour Quentin. Elle se disait qu'à dix-sept ans, ce n'était que chose normale.

— Je voudrais surtout avoir un diplôme de vétérinaire et soigner les chevaux avec les meilleurs remèdes et les meilleurs traitements.

Étiennette ne fut pas dupe de la réponse de sa fille, qu'elle savait futée.

— Évidemment. Nous en reparlerons une fois l'hiver passé. En attendant, nous avons besoin de toi ici.

— Je ne suis pas la seule à pouvoir vous aider. De plus, je vais rater une année scolaire.

— D'abord, ce n'est pas six mois qui vont changer quelque chose dans ta vie ; d'ailleurs, tu ne sais pas si l'école vétérinaire t'accepterait en cours d'année. De plus, Antoine a besoin de toi à la forge. Même si Pe... si Pierre est ton aîné d'un an, il ne peut pas soigner les chevaux comme tu le fais, et ça n'intéresse pas Antoine, non plus. Profite de l'hiver pour former Pierre à ton métier de vétérinaire du mieux que tu le pourras. Après, nous verrons.

Étiennette s'était reprise pour appeler son garçon Pierre, au lieu de Petit Pierre, voulant signifier que, désormais, il n'y avait qu'un Pierre Latour Laforge. Si elle s'en aperçut, Émeline n'en laissa rien paraître.

— Je ne suis quand même pas pour arriver là-bas comme un cheveu sur la soupe !

— Cassandre t'a invitée ; elle respectera sa parole. Auparavant, je lui écrirai en tant que chef de la famille Latour.

— Quand ? demanda Émeline, impatiente.

— À temps, ne crains rien. Si je te donne mon consentement, tu auras tout le temps pour t'installer. Cassandre t'inscrira à l'école... à la *faculté*, comme ils appellent ça à Paris.

— Serez-vous d'accord ?

— Si tout va bien à la forge comme à la maison, mais je ne veux pas en

parler davantage pour le moment. Prions maintenant pour le repos de l'âme de ton père et invoquons-le pour qu'il nous vienne en aide.

Émeline ne fut pas surprise de la réaction de sa mère, puisqu'elle la savait pieuse. Elle se mit à genoux, ferma les yeux, joignit les mains et répondit aux prières formulées par sa mère. Elle ne voulut pas lui dire, par ailleurs, qu'elle avait déjà demandé à son père d'intercéder en sa faveur pour qu'elle puisse faire son voyage d'études. Quand elles se relevèrent, Etiennette mit la main sur l'épaule de sa fille et lui dit :

— Il n'y a pas de ciel sans miracles pour y croire. À l'étonnement d'Émeline, sa mère ajouta :

— C'est ce que disait le petit catéchisme de Monseigneur de Saint-Vallier, dans mon temps. Si tes prières sont bien dites, il n'y a pas de raison pour que tu ne sois pas exaucée.

— Et, si elles ne le sont pas, je perdrai Quentin à jamais !

Etiennette se mit à rire de bon cœur, comme si toute la tension des derniers jours tentait de s'extirper de son corps. Elle tira légèrement le lobe de l'oreille de sa fille avec affection.

— Dis donc ! À entendre ce que tu disais tout à l'heure, tu souhaitais plutôt entreprendre des études vétérinaires !

Piégée, Émeline ne savait quoi répondre. Étienne en profita pour lui faire une recommandation :

— Tu devrais fleurir la tombe de ton père chaque jour, pour être mieux exaucée. Ta grand-mère disait, quand ton grand-père Lamontagne est mort, que fleurir une tombe valait un rosaire.

Comme Émeline semblait sceptique, Étienne lui expliqua :

— S'ils sont morts, ils rôdent quand même au cimetière, le temps d'être acceptés par saint Pierre.

— Ça peut prendre combien de temps ?

— Ça dépend de la liste des bonnes actions et des mauvaises actions qu'il va calculer. Comme ton père n'a pas fait beaucoup de péchés dans sa vie, ses chances sont bonnes pour qu'il arrive au ciel sous peu.

— Combien de temps ? Quelques jours, quelques semaines ?

— Il n'a pas été le seul à mourir cette journée-là. Il y en a, des hommes sur la terre qui ne sont pas catholiques ! Sans parler de ceux qui le sont, mais qui ne méritent pas d'avoir été baptisés. Pour ceux-là, la liste des mauvaises actions est si longue que ça crée une file d'attente difficile à mesurer. Imagine que ton père soit arrivé après certains de cette catégorie.

— Combien de temps, maman ? demanda Émeline, excédée.

— Disons jusqu'à la fête des Morts, le 2 novembre. Je crois que ce serait une bonne estimation. Peut-être bien pour la Toussaint, le 1^{er}... Les gens commencent de plus en plus à confondre les deux fêtes et visitent le cimetière à la Toussaint, après la grand-messe.

— De toute façon, en novembre, il n'y a plus de fleurs, à part la folle avoine.

— Que je te voie fleurir la tombe de ton père avec de la folle avoine !

Alors qu'Émeline se rendait compte de sa bévue, sa mère proposa :

— Emmène donc Marie-Amable. Cette petite est si malheureuse ! N'oublie pas que tu es sa sœur préférée, celle à qui elle donne toute sa confiance... Elle est bien intentionnée, mais elle nous nuirait plutôt qu'elle nous aiderait dans les préparatifs des noces. Tu sais que Louise, lorsqu'elle est nerveuse, s'emporte facilement. Je ne voudrais pas que Marie-Amable en pâtisse.

Étiennette se mit aussitôt à réfléchir tout haut.

— Pauvre Louise, prendre charge de trois jeunes enfants dès le lendemain de sa nuit de noces ! De plus, j'ai bien peur du charivari⁹. Assure-toi donc auprès de Pierre que ses copains n'en préparent pas un. J'espère que Pierre-Simon a trouvé des gens pour garder ses enfants, sinon nous les garderons ici. C'est essentiel, une nuit de noces réussie, pour une nouvelle épousée. Sinon le caractère soupe au lait de Louise pourrait apparaître assez vite, crois-moi !

9. Rituel qu'accomplissaient les jeunes gens de la communauté pour les nouveaux mariés ayant une grosse différence d'âge, ou bien pour un veuf ou une veuve qui se remariait trop vite après le décès de sa femme ou de son mari. Le vacarme du charivari pouvait durer pendant une semaine. Il cessait lorsque les nouveaux mariés offraient une aumône ou un bon verre de vin aux trouble-fêtes.

Comme Émeline ne semblait pas trop saisir la signification de son monologue, sa mère ajouta :

— Un jour, quand ton tour sera venu, tu comprendras. Heureusement que Louise n'est pas enceinte !

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce qu'il est temps que tu saches que Cassandre a accouché de Quentin sans être mariée. Selon la loi religieuse, Quentin est un enfant illégitime.

— Mais il porte le titre de comte Joli-Cœur ! Il a donc été adopté par le comte ; pour la religion, c'est presque pareil.

— Non, ma petite fille, Cassandre a fauté. Je ne veux pas lui faire de reproches, bien entendu, mais il faut que tu saches que ton amoureux outre-Atlantique a hérité d'une condition bien trouble pour les gens de par ici. C'est peut-être toléré ou coutumier à Paris, je ne sais pas, mais, à Berthier, il vaut mieux que ça ne se sache pas.

— Il est si beau ! Et puis, ce n'est pas de sa faute !

— Peut-être bien, mais il est préférable d'être prudent avec ça. Il y a autre chose que tu dois savoir...

— Quoi encore ?

— Ne t'impatiente pas, c'est pour ton bien. Viens par ici. Étiennette entraîna Émeline devant le portrait de Quentin et

lui dit :

— C'est vrai qu'il est beau, portrait embelli ou pas. Seulement...

— Que voulez-vous me dire ?

— À qui ressemble-t-il, selon toi ?

— À sa mère, voyons, même blond, même bleu des yeux.

— C'est vrai, mais, à part la couleur, trouves-tu une ressemblance avec Cassandra ?

— Non, pas vraiment. Quentin doit ressembler au comte Joli-Cœur.

D'une mimique, Étiennette fit comprendre à Émeline qu'elle en doutait. Au grand étonnement de celle-ci, elle lui expliqua qu'elle avait rencontré le comte Joli-Cœur à quelques reprises et que Quentin ne lui ressemblait pas beaucoup. Elle lui confia aussi :

— Il faut que tu saches que la vie de Cassandra n'a pas toujours été exemplaire et que, si le comte Joli-Cœur est vraiment le père de Quentin, alors les deux ont fait la paire. Ce qui veut dire que Quentin a une hérédité doublement libertine. Une fille avertie en vaut deux.

Émeline restait songeuse.

— Si Quentin avait un autre père que ce comte, ça l'assagrirait davantage ?

— Possible que oui, possible que non. Je devais te faire part de mes doutes sur l'identité de son vrai père. Mais, si tu venais à parler de cela à Cassandra ou à Quentin, tu perdrais toutes tes chances de l'intéresser.

— Alors, j'aime autant ne pas le savoir, ajouta Émeline, apeurée.

— Tu vois, je te l'avais dit. Si Quentin te semble énigmatique, rêveur, perdu dans ses pensées ou malheureux, il est possible que ce soit à cause de ça. Peut-être aussi que ça ne le préoccupe jamais, et ce serait tant mieux.

— Et si vous vous trompiez ?

— Pour une fois, j'espère m'être trompée.

— L'aviez-vous dit à papa ?

— Certainement pas ! Il m'aurait dit de me mêler de mes affaires ! Maintenant, en tant que chef de famille, je crois qu'il est de mon devoir de t'en aviser, au cas où...

Émeline resta perplexe. Elle profita de sa visite au cimetière pour informer son père de cette éventualité et pria pour le repos de son âme.

Chapitre VII

Le mariage de Louise -

Pendant les semaines précédant le mariage de Louise, Étiennette s'efforça de garder le sourire devant ses enfants, même si son cœur était rempli d'une immense tristesse. Elle mit la main à la pâte plus souvent qu'à son tour, multipliant conseils et coups de main à Louise, ainsi qu'à Angélique. Émeline, de son côté, essayait de se libérer lorsqu'elle le pouvait de son travail à la forge, pour aider sa mère et ses sœurs.

Alors que la jeune femme s'inquiétait de ne pas être aussi présente à la forge, Étiennette lui avait déclaré :

— Même si je t'ai déjà dit que tes frères ont besoin de toi et que personne ne soigne les chevaux mieux que toi, Pierre et Antoine vont comprendre tes absences si c'est moi qui les leur explique. Si tu penses toi aussi au mariage, tu es mieux d'apprendre à faire de bonnes tartes, celles qui plairont à ton mari et qui lui donneront le sourire. Parce que, vétérinaire ou sage-femme, notre premier devoir est de tenir maison. Tu es mieux de te préparer à ton rôle de mère de famille nombreuse.

La perspective de fonder un foyer avec Quentin emballait tellement Émeline qu'elle redoublait d'ardeur pour les préparatifs du mariage. Elle ne s'empêchait plus de rire avec gaieté, elle qui avait affiché trop longtemps un sourire forcé lui donnant un air contraint.

Étiennette avait fait la recommandation suivante à Angélique :

— Tu vas toi aussi te marier un jour, et peut-être pas si longtemps après Louise. À vingt-trois ans, il est temps que tu commences à y penser. Autrement, tu vas te retrouver vieille fille... Essaie de te faire remarquer aux noces.

D'habitude si réservée, Angélique eut cette réplique cinglante :

— Nous n'avons pas toutes la chance d'expédier notre portrait au garçon qui nous plaît !

Étiennette perçut de la jalousie dans le commentaire d'Angélique, qu'elle considérait comme la plus douce de ses filles. Elle se demanda ce qui la tracassait autant. Elle se dit que sa vive réaction était sans doute due au deuil

récent de son père et au fait qu'elle se retrouverait sur le carreau, à vingt-trois ans, sans amoureux dans les parages.

Angélique n'est pas un laideron, même si elle boite à l'occasion. C'est vrai que les garçons dans la vingtaine sont regardants. Il lui faudrait à elle aussi un veuf vigoureux avec des enfants, comme Louise.

Aussitôt, Étienne se pensa à son défunt mari.

Pourtant, je n'étais pas si mal fagotée, bien au contraire, et j'ai bien marié un veuf ! Jamais maman ne m'aurait permis, à seize ans, d'en épouser un avec des enfants. Par contre, mes jumelles ont vingt-trois ans : ce n'est pas pareil.

Préparer son mariage avait donné des ailes à Louise. Habituellement si désagréable avec sa sœur jumelle, elle n'était désormais que douceur. À tel point qu'Étienne se dit que seul le grand amour pouvait transformer un caractère en si peu de temps. Louise s'employa à terminer son trousseau et à confectionner sa robe de noces, tandis que les autres femmes Latour préparaient les victuailles pour la réception. Étienne regretta que Cassandre ne puisse pas être de la cérémonie pour faire entendre sa si belle voix. Elle en aurait été fière devant la population de Berthier.

Esther de Lestage offrit à Étienne de faire la réception des noces au manoir de Berthier. Étienne accepta d'emblée l'invitation.

Le matin du mariage, avant de se rendre à l'église Sainte-Geneviève, alors qu'elle vérifiait la tenue de Louise, et qu'Angélique coiffait sa jumelle, Étienne dit :

— Angélique, quitte donc la chambre : je veux parler seule à seule avec ta sœur.

Quand Angélique sortit, traînant légèrement la jambe, Étienne aborda le sujet délicat.

— Tu n'as pas à avoir honte devant quiconque d'épouser un veuf, même si tu as choisi une robe de couleur un peu plus sobre. Je l'ai fait et ta grand-mère Lamontagne aussi. Par ailleurs, c'est possible que, durant la réception, certains esprits échauffés fassent des commentaires grivois.

— Comme quoi, maman ? Dites-le-moi, je ne suis plus une enfant !

— Eh bien, les gens de par ici, par gêne et par respect de la religion, ne disent pas les mots que seuls prononcent les médecins, lorsqu'il s'agit du corps humain.

— Vous voulez parler de quoi ?

Maladroite, Étienne piqua Louise avec une épingle. Une goutte de sang perla. Craignant de salir sa robe, Louise accusa sa mère de l'avoir fait exprès.

— Tu exagères, Louise ! Je veux parler de la manière d'avoir des enfants. Nous, les sages-femmes, sommes obligées de connaître le vocabulaire qui permet de parler de la procréation. C'est le gouvernement colonial qui l'exige. Et en tant que mère, et surtout en tant que chef de famille, je me dois d'aborder ce sujet délicat.

Comme Louise semblait s'intéresser davantage à sa tenue qu'à ce qu'elle lui disait, Étienne s'impatienta :

— Pourrais-tu m'écouter, s'il te plaît ? Surprise par le ton de sa mère, Louise répliqua :

— Choisissez-vous pas ! Tenez, je vous écoute !

Louise se leva et se planta devant sa mère avec un air de défi. S'étant calmée, Étiennelette lui fit ses recommandations d'usage :

— Pierre-Simon est veuf. Par ailleurs, un veuf est expérimenté dans la manière de faire les choses de la vie. Durant son veuvage, il a dû ronger son frein. Mais tu n'es pas obligée de le laisser partir à l'épouvante, même si tu l'aimes. Tu me comprends ?

Louise regardait sa mère droit dans les yeux en tripotant la dentelle de sa manchette.

— J'ai vingt-trois ans, maman. Vous ne vous adressez pas à ma sainte nitouche de sœur.

— Je t'en prie, aie plus de respect pour Angélique. Louise ajouta :

— Et si moi, je veux partir à l'épouvante ? Je ne suis quand même pas pour priver mon mari, la nuit de ses noces !

— Surtout pas. Seulement, essaie de le faire patienter, afin qu'il prenne son temps.

— Comment on fait ça ?

— Essaie d'étirer la danse au lieu de vous précipiter dans la chambre nuptiale, comme il va sûrement te le demander. N'oublie pas qu'une fois mariée, tu seras la belle-mère de trois enfants. Louise lui répondit par bravade :

— Et papa, lui, il s'est laissé contenir ? Il était pourtant veuf. Étiennelette ne voulut pas parler de sa nuit de noces.

Elle ajouta simplement :

— Un bon conseil : si un jour tu commences à trouver difficile de t'occuper des enfants, essaie d'étirer le temps d'allaitement avant le sevrage : ça retardera la venue du prochain bébé. C'est presque garanti et ce n'est pas défendu par le catéchisme de Monseigneur de Saint-Vallier, quoique le curé Gaillard puisse vous dire le contraire tout à l'heure.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? Votre profession de sage-femme ?

Au regard de Louise, Étiennelette comprit qu'elle s'aventurait sur une voie hérétique. Elle conclut :

— Après tout, vous ferez ce qui vous plaira ; je ne veux pas passer pour la belle-mère gâcheuse de noces. Toutefois, n'oublie pas qu'un homme de trente-cinq ans compte les bonnes années qu'il lui reste. Seulement, si un jour tu es tracassée par ta situation familiale, prie la Sainte Vierge et retarde le sevrage.

Louise regardait toujours sa mère d'un air énigmatique.

— Maman, j'ai une faveur à vous demander...

— Tout ce que tu veux, si ça peut t'aider, tu le sais bien.

Attendrie, Étiennelette s'attendait à une confidence ou à une parole affectueuse de la part de sa fille. Elle déchantait lorsqu'elle entendit :

— Pierre-Simon n'a pas pu trouver de gardienne pour nos enfants. Pourriez-vous le demander à Angélique ? De toute façon, ce n'est pas en traînant la patte en dansant qu'elle va attirer un soupirant.

Étiennette ne revenait pas du peu de sympathie qu'avait Louise pour sa sœur jumelle.

À quoi bon ? Ce n'est pas le matin des noces de sa fille qu'une mère peut espérer la changer.

— Aurais-tu oublié que tu as demandé à Angélique d'être ta demoiselle d'honneur ? Je suis certaine qu'elle serait très triste de ne pas assister aux noces de sa sœur jumelle.

Afin de faire amende honorable, Louise répliqua nerveusement :

— Si j'ai pensé à Angélique, c'est parce que je crois qu'elle est la plus responsable et la plus tendre avec mes enfants.

L'argument ne convainquit pas Étiennette, quoiqu'elle ne pût le mettre en doute.

— De toute façon, on ne crève pas le cœur d'une personne comme ça, même si elle est la plus compétente pour la tâche qu'on veut lui confier. Angélique flotte sur un nuage d'être à tes côtés... Laisse-moi m'arranger avec ce problème... Nous pourrions demander à Émeline ?

— En espérant qu'elle ne les ferre pas comme les chevaux ! Émeline est si amoureuse de Quentin Joli-Cœur qu'elle n'a sans doute pas l'intention de rencontrer d'autres jeunes gens.

Piquée au vif en tant que chef de famille et à bout d'arguments, Étiennette riposta :

— Louise, si tu continues comme ça, tu vas te mettre tout le monde à dos, et bientôt ce sera la famille de ton mari. Tu te prépares une bien triste vie de ménage !

— C'est facile à dire, alors que vous vous êtes constamment chamaillée avec mes tantes Marie-Anne et Antoinette. Je ne fais que suivre votre exemple.

Bouleversée, Étiennette ne put supporter la réplique hargneuse de sa fille.

— Tiens, l'ourlet de ta robe est terminé. Je vais demander à Angélique de finir de te coiffer. De grâce, sois gentille avec elle. Je vais voir avec Émeline si elle peut garder tes enfants.

Quand, un instant plus tard, Étiennette le lui demanda, Émeline répondit :

— Vous ne me donnez pas le choix, c'est ça ? Vous m'avez empêchée de danser à mon goût aux noces d'Antoine et ensuite à celles de Marie-Rose. Quand danserai-je à mon goût ? À mes propres noces ?

— Louise est mal prise. Si tu fais ce sacrifice, je te revaudrai ça. De toute façon, n'es-tu pas amoureuse de Quentin ?

Le soupir spontané d'exaspération d'Émeline amusa Étiennette, qui pensa qu'elle avait vu juste.

À la cérémonie de mariage, à laquelle assistaient les parents et les amis des familles ainsi que les paroissiens, le curé de Berthier parla sans ambiguïté

de l'importance de ce sacrement. En fixant la nouvelle mariée dans les yeux, il insista sur le rôle de mère suppléante qu'elle aurait à jouer, puis il fit savoir au veuf, qui allait refaire sa vie, que la première responsabilité d'un époux était de procréer.

J'espère que Louise se souviendra de mon conseil sur le prolongement de l'allaitement, pensa Étienne.

Durant la réception au manoir, Étienne se fit un point d'honneur de servir une table bien garnie à ses invités. Angélique dansa tant que personne ne s'aperçut qu'elle tirait de la jambe. Étonnée et fière de sa fille, Étienne se dit : *Elle finira bien par se marier, comme Antoinette. Est-il possible d'avoir mis au monde des jumelles au caractère si différent? Maintenant que Louise est mariée, Angélique va commencer à respirer un peu et à être moins brimée par sa sœur. Je me demande de qui Louise tient son caractère. C'est Pierre-Simon qui n'est pas sorti du bois si elle se met à tout régenter. J'espère qu'il a bien pris le temps de la jauger, même si leurs fréquentations ont été brèves. Au demeurant, Louise fera une excellente mère de famille.*

Si quelques femmes s'enquirent auprès d'Étienne des difficultés de son nouveau rôle de chef de famille, aucun veuf de la fête n'osa lui demander de danser. Quoique le curé Gaillard l'eût à l'œil, elle ne l'aurait pas permis de toute façon. Elle n'aurait surtout pas voulu subir les reproches de ses enfants.

Pendant la réception, il fut question des déboires de la compagnie des forges du Saint-Maurice, qui, à cause de défauts techniques dans la production de pièces coulées de fer, avaient englouti les investissements de l'État, ainsi que de l'arrivée possible de Guillaume Estèbe pour prendre en tutelle la gestion des Forges, au nom du Roy. Le regard d'Étienne croisa celui de ses garçons, Antoine et Pierre, très attentifs à ces propos.

Avec le petit Antoine et un autre enfant en route, Marie-Louise Plouffe saura retenir Antoine. Je m'inquiète plutôt pour Pierre, qui va sur ses vingt ans. Il aime la forge, mais je le soupçonne d'être beaucoup plus ambitieux.

Étienne fut plus alarmée par l'annonce de la guerre de la Succession d'Autriche¹⁰, surtout quand elle apprit que la traversée de l'Atlantique était devenue hasardeuse.

10. Guerre de la Succession d'Autriche (1740-1748). Les principaux pays d'Europe appuyèrent l'un et l'autre des belligérés quand Frédéric II de Prusse envahit la Silésie ; et que l'Autriche considéra ce geste comme une provocation. La France, la Prusse, l'Espagne et la Bavière soutinrent les prétentions de Frédéric II, alors que l'Angleterre et la Hollande appuyèrent Marie-Thérèse d'Autriche, héritière et fille de Charles VI d'Autriche, mort sans héritier mâle. En 1741, les armées françaises s'emparèrent de Prague, alors que l'Angleterre exerçait sa suprématie sur mer. Les routes maritimes de France furent attaquées de toutes parts par les vaisseaux anglais, alors que les rois George II d'Angleterre et Louis XV de France ne s'étaient pas encore déclarés la guerre.

Il y a déjà eu assez de morts dans cette famille ! Pauvre Émilie, elle qui se fait une telle joie d'aller faire la connaissance de Quentin !

Étienne s'alarma lorsque sa mère eut un léger malaise. En accord avec ses sœurs, elle recommanda à Marguerite Lamontagne de retourner à Maskinongé dans la même journée.

— Profitez-en, maman, allez vous reposer. Avant la construction du chemin du Roy, ça n'aurait pas été possible. Viateur ira vous reconduire.

Marie-Anne Lamontagne-Dupuis crut que sa sœur Étienne faisait en

sorte de l'éloigner de la noce et maugréa devant l'assistance. Louise Latour dit alors à son mari, Pierre-Simon :

— Ma mère ne s'est jamais entendue avec sa sœur. Angélique est comme elle avec moi.

Les hommes parlèrent des explorations récentes de La Vérendrye et de ses fils au Manitoba et en Saskatchewan, ainsi que des nouvelles tribus sauvages qu'ils y avaient rencontrées. Certains laissèrent entendre que La Vérendrye cherchait à mourir en héros.

Il fut question de l'intention de Gilles Hocquart, l'intendant, de répartir le blé entre les habitants. Esther de Lestage rassura la population de Berthier et son curé, qui s'inquiétaient de l'arrivée des premiers colons dans l'arrière-fief Chicot, territoire situé le long de la rivière Chicot, et de leur lieu de culte à Saint-Cuthbert, en affirmant que son mari ne permettrait pas une telle intrusion dans la gestion de sa seigneurie.

Le curé Gaillard félicita Étienne pour son hospitalité et son savoir-faire. En ressentant une immense fierté, celle-ci rosit malgré elle. Un peu de vin aidant, l'ecclésiastique lui dit :

— Vous accomplissez votre rôle de chef de famille à merveille, madame Latour. Permettez-moi de vous citer en exemple, quand l'occasion se présentera. À propos, comment va votre Émeline ? Je compte sur elle pour fonder bientôt une famille à Berthier. Quel âge a-t-elle ?

— Elle aura dix-huit ans en avril prochain.

— Le bel âge ! C'est bien de commencer à penser à prendre des responsabilités familiales, plutôt que de s'échiner à danser comme certaines.

Inquiétée par le reproche, Étienne demanda :

— Vous ne parlez pas de Marie-Amable, j'espère ?

— Plutôt d'Angélique, l'autre jumelle Latour. Avec son handicap et à son âge, je pensais bien qu'elle se ferait religieuse. Je lui conseillerais de prendre le voile des augustines des Trois-Rivières. Avec son inclination pour la charité chrétienne, je la verrais aux soins des mourants. Au lieu de ça, si elle se met à faire la frivole et à roucouler avec les garçons, elle sera un bien mauvais exemple pour ses jeunes sœurs ! Si votre fille boite, c'est que Dieu, son créateur, la voue à une plus grande destinée, comme celle de sauver des âmes.

Étienne était abasourdi par le jugement du prêtre.

— Elle n'a pas choisi de boiter et de loucher, et ce n'est quand même pas de ma faute non plus. Si elle peut soigner des malades et sauver des âmes, comme vous dites, elle peut aussi élever une famille nombreuse. À vingt-trois ans, je lui ai conseillé d'y songer maintenant.

Le curé s'empourpra de contrariété. Il respira fortement pour reprendre son calme.

— Je vous aurai avertie, madame Latour. Une première religieuse serait une fierté pour la paroisse très chrétienne de Berthier. Il est même possible que les dames de la congrégation viennent par ici, puisqu'elles sont déjà installées à L'Assomption. C'est une affaire que je dois suivre de près avec

notre fabrique, qui s'intéresse pour le moment à des considérations plus matérielles, comme la construction d'un silo à grains plutôt que d'un couvent. Mais ça viendra, foi du curé de Berthier ! Il est de votre devoir de chef de famille d'orienter cette fille dans la voie de Dieu. Sinon vous pourriez vous-même en répondre !

Étiennette voulut de nouveau défendre Angélique. L'ecclésiastique l'en empêcha d'un mouvement de la main.

— Nous en reparlerons lors de ma prochaine visite familiale et j'en discuterai avec votre fille. Mes supérieurs diocésains me permettent de devancer cette visite, par sollicitude envers votre famille. Dans cette immense épreuve qu'est le décès de votre mari, la religion est l'ultime réconfort de la veuve... avant son remariage.

Étiennette bondit de sa chaise. Elle n'était pas pour s'en laisser imposer de la sorte.

— *Remariage*⁷. Mon mari n'est pas encore refroidi !

— Si vous avez passé l'âge de la maternité, rien ne vous empêche de donner un père à Marie-Amable. Plus tard, je dis bien. Si rien ne presse, n'attendez pas que Marie-Amable ait des écarts de conduite que seule l'autorité d'un homme saurait faire craindre.

— Vous venez de me féliciter de mes capacités de chef de famille !

Étiennette avait haussé le ton.

— Chut ! Pas si fort, madame Latour ! Comme le disent les Saintes Écritures, s'il n'est pas bon que l'homme vive seul, cela vaut aussi pour la femme, *a fortiori* pour une veuve. C'est du latin, ça veut dire « à plus forte raison ».

— Le langage du pape !

— Vous voyez comment l'Église prend au sérieux le remariage d'une veuve... Nous en reparlerons quand j'irai vous rendre visite. Pensez-y, en attendant.

Le curé Gaillard avait commencé à bénir furtivement son interlocutrice, quand il ajouta, étonné :

— Ne m'avez-vous pas dit qu'Émeline gardait les enfants des nouveaux mariés ? N'est-ce pas elle qui danse avec le jeune Hilaire Aubuchon ?

— Ça ne se peut pas, monsieur le curé, répondit Étiennette, décontenancée.

Elle eut la surprise de sa vie en apercevant Émeline qui dansait avec le jeune Aubuchon. Quand la danse fut terminée, elle lui fit signe d'approcher, en veillant bien à ce que l'ecclésiastique ne la voie pas.

— Que fais-tu ici ? Tu n'as pas laissé les enfants seuls, j'espère !

Émeline expliqua à sa mère qu'après leur avoir donné à manger et les avoir endormis, elle avait confié les enfants Beaugrand-Champagne à sa sœur Marie-Anne. À ce moment, Hilaire était venu la chercher pour qu'elle se joigne à la fête. Enthousiaste, elle s'était laissé entraîner sur la piste, parmi les autres danseurs. La jeune fille ajouta simplement, en tendant la main à sa mère

— Vous ne dansez pas, maman ?

Étiennette bouillonnait. Elle lui répondit sur un ton de reproche :

— Nous en reparlerons à la maison.

Le curé avait suivi la scène d'un œil vigilant. Il s'adressa à Étiennette, tout miel :

— La danse crée des tentations de la chair. En tant que chef de famille, vous devriez surveiller davantage vos filles, madame Latour.

Étiennette contint sa rage d'avoir été humiliée et préféra tourner le dos au prêtre. Elle se dit qu'Émeline et Marie-Anne lui devaient des explications.

Absorbée par ce qu'elle venait d'entendre, Étiennette ne s'était pas aperçue que la musique s'était arrêtée et que les nouveaux mariés avaient quitté la réception pour se rendre à la chambre nuptiale offerte par Esther de Lestage.

Elle songea que ce départ précipité de la fête n'augurait rien de bon.

Qu'est-ce qui lui a pris de partir comme une Sauvagesse ? Avec son damné caractère, elle vient d'écourter sa belle réception de noces. Tout était parfait, le repas, la musique, l'accueil d'Esther et la convivialité des invités... Esther qui s'est donné tant de mal ! C'est lui faire injure. Qu'est-ce qu'elle va dire de notre famille maintenant ?

Mal à l'aise, après avoir salué son monde et remercié Esther pour son hospitalité et sa générosité, Étiennette se tourna vers Émeline et lui dit :

— Allons à la maison retrouver Marie-Anne.

Comme Émeline ne répondait pas et bâillait plutôt, Étiennette la gronda :

— Tu n'as pas honte de m'avoir ridiculisée devant monsieur le curé ! Si tu t'imagines que tu vas aller te coucher en arrivant, détrompe-toi. Tu devais garder les enfants, alors tu vas rester éveillée encore longtemps.

Émeline, qui n'était pas habituée à subir la mauvaise humeur de sa mère, ne savait pas comment réagir. Elle préféra ne rien dire et laisser passer le nuage de colère. Déjà, Étiennette semonçait Angélique :

— Danser en cherchant l'occasion de pécher, est-ce le bon exemple à donner à ta sœur ?

Elle avait failli ajouter « toi, une future religieuse ». Heureusement qu'elle se retint, car la douce Angélique fondit en larmes. La jeune femme s'excusa plusieurs fois et demanda pardon.

Arrivée à la maison, Étiennette demanda à sa fille Marie-Anne :

— Raconte-moi donc ce qui s'est passé. Émeline devait garder les enfants de Pierre-Simon.

Surprise, Marie-Anne lui répondit :

— Calmez-vous, sa mère ! Quand j'ai demandé à Angélique où était Émeline et qu'elle m'a répondu qu'elle gardait les nouveaux enfants de Louise, j'en ai parlé à Françoise. Nous nous sommes dit qu'Émeline avait le droit d'essayer ses souliers neufs au son de la musique, car c'est de son âge d'avoir du plaisir. Alors, j'ai demandé à mon mari de revenir à la rivière Bayonne, et j'ai proposé à Émeline de la remplacer.

— Ça faisait longtemps que les enfants étaient endormis, il n'y avait rien à craindre, ajouta Émeline.

Étiennette riposta spontanément, fâchée :

— Profites-en donc pour écrire à ta marraine dès maintenant et prends le prétexte de lui apprendre la mort de ton père... Et n'oublie pas un petit mot de remerciement pour son invitation.

— La lettre ne partira pas avant le printemps prochain, regimba Émeline.

— C'est sans appel. Allez» va dans ta chambre !

Piteuse, Émeline obtempéra à l'injonction de sa mère et quitta la pièce, la larme à l'œil.

— Ne trouvez-vous pas que vous y êtes allée un peu fort avec Angélique et Émeline ? Mes sœurs ont quand même le droit de danser ! Moi, ça ne me faisait rien de garder les enfants : j'ai l'habitude en tant que mère de famille, et mon avenir est déjà assuré. Ça m'a fait plaisir de l'offrir à Émeline, comme je l'aurais offert à Angélique, le cas échéant. Une fête familiale joyeuse, tout le monde doit y participer dans la mesure du possible, si on veut parler de nos souvenirs, plus tard ! Papa aurait été d'accord avec moi. Maintenant, je dois retourner à la maison. Je reviendrai demain saluer les nouveaux mariés. Voulez-vous que je vous prépare votre chocolat chaud avant de partir ? Je sais que vous aimez ça.

Comme Étiennette fit signe que non, Marie-Anne ajouta, la main sur la poignée de la porte :

— Bonne nuit, maman.

Pendant que sa fille lui parlait, Étiennette était devenue songeuse, surtout quand elle lui avait dit que Pierre Latour Laforge aurait agi différemment. Sitôt Marie-Anne partie, elle s'affala sur une chaise, cherchant à mettre ses idées en place. Elle vit alors la haute stature sécurisante et apaisante de son mari. La seule pensée qui lui vint en tête fut : *Que le rôle de chef de famille est difficile et compliqué !* Fatiguée, elle s'assoupit. Quand elle se réveilla, en sursaut, elle constata qu'il était minuit passé.

Mon Dieu ! Pauvre Émeline, j'ai peut-être un peu exagéré ! Après tout, à dix-huit ans, elle a bien le droit de s'amuser. Bon, allons voir ce qu'elle fait.

Étiennette trouva Émeline assoupie sur sa chaise près de la table, où elle avait griffonné, raturé et recommencé sa lettre. Après avoir vérifié où sa fille en était rendue, elle se rendit compte qu'elle n'avait écrit nettement que les phrases qu'elle destinait à sa marraine. Par la suite, les mots « Mon cher Quentin » avaient été biffés plusieurs fois, et le papier avait été souillé par l'encre.

Chère petite ! Elle ne sait pas par quel bout commencer pour s'adresser à Quentin. C'est là que l'expérience d'une mère est profitable. Mais quand on aime à dix-huit ans, on est amoureuse de l'amour. Soit qu'elle n'est pas prête à lui écrire, soit quelle est intimidée. À moins qu'elle n'ait trouvé le jeune Aubuchon à son goût et qu'elle ne sache plus trop quoi écrire à Quentin. C'est plutôt ça... De toute façon, ça peut attendre une autre année. La partie

destinée à Cassandre, je peux quand même la lire. Émeline dort, et je ne pense pas qu'elle me le cacherait, de toute façon.

Étiennette s'apprêtait à lire la lettre quand elle entendit Marie-Amable crier :

— Maman, mon lit est tout souillé. Les enfants ont vomi dessus.

Étiennette se précipita et constata que les trois enfants de Pierre-Simon et de Louise avaient été malades parce qu'Émeline leur avait donné du sucre d'érable avant de les coucher pour les aider à dormir. Sidérée, elle réveilla la jeune fille.

— Autant de sucre, c'est comme si tu leur avais donné un vomitif. Ce n'était pas la bonne façon de t'y prendre, lui reprocha-t-elle. Va chercher des draps propres et jette-moi ça dans la cuvette.

Étiennette se rappela le trouble d'Émeline et eut pitié d'elle lorsqu'elle la vit lui obéir, penaude.

— Tiens, je vais t'aider à remettre le lit en ordre ; j'ai l'habitude. Comme ça... Voilà. Marie-Amable pourra donc dormir dans un lit tout neuf ! La lessive des draps souillés attendra demain.

Étiennette regarda Émeline et Marie-Amable.

— Bon, allons nous coucher ; demain, ça n'y paraîtra plus. Au moins, ils ne pleureront pas de la nuit.

Elle se trompait. À tour de rôle, par leurs pleurs, les enfants tinrent la maisonnée éveillée la plus grande partie de la nuit.

Pourvu que Louise ne s'en rende pas compte ; sinon elle va me le reprocher. Pauvre moi ! Même le curé Gaillard se mêle de ce qui ne le regarde pas. Angélique religieuse ! Qu'est-ce que son père en aurait dit ? Bon, tant qu'à ne pas dormir, allons lire les paragraphes adressés à Cassandre.

Sur la pointe des pieds, Étiennette s'approcha de la fenêtre, qui laissait passer un rayon lumineux de lune, et se mit à lire avec difficulté, les yeux plissés.

« Ma chère marraine,

« Si vous saviez à quel point la lettre à mon père nous a fait plaisir, surtout pour la belle invitation que vous me faites de payer mes études de médecine vétérinaire à Paris ! Comme le prochain bateau de Québec vers la France ne partira qu'au printemps, maman... »

Émeline avait raturé cette dernière phrase et avait repris :

« Maman m'a donné sa permission pour aller étudier à Paris et faire votre connaissance ainsi que celle de Quentin. Je lui ai écrit une lettre personnelle que je vous demande de lui remettre. Maman ne m'accompagnera pas, elle ne le peut pas, à cause de sa nouvelle responsabilité comme chef de la famille Latour. Pourquoi ? Parce que papa est mort, le jour de l'anniversaire de maman. Nous sommes tous tellement attristés par sa perte, probablement maman plus que nous, puisqu'elle et papa s'aimaient tellement. C'était beau de les voir ensemble ! »

Étiennette en eut un pincement au cœur. Une larme vint humecter le

papier.

«Aujourd'hui même, Louise, ma sœur, vient de marier un veuf, et j'ai dû garder ses enfants, à la maison. Comme ils sont attachants ! Je les ai endormis en chantant et en leur donnant du sucre d'érable. »

Pauvre petite, elle pensait bien faire! se dit Étienne.

« Louise partie (ainsi que Marie-Rose, Françoise et Marie-Anne), la maison sera bien grande. Quand je partirai à mon tour pour Paris, j'ai bien peur que maman ne s'ennuie. Elle dit qu'elle ne peut pas quitter la maison comme ça, alors que Marie-Amable n'est qu'une fillette et que mes frères, Pierre et Joseph, sont encore loin d'être mariés. Je me demande même si elle pourra venir me chercher à mon retour. En attendant, je continue à aider mon frère Antoine, dont la femme attend un autre garçon. Au moins, ça fera une présence de plus pour maman.

« Je dois vous quitter. Je vous remercie encore et vous demande de m'inscrire à la faculté de médecine vétérinaire. Vous leur direz que je travaille avec succès comme vétérinaire depuis deux ans à la forge Latour et fils de la rivière Bayonne, dans la seigneurie de Berthier-en-haut.

«Votre filleule, qui vous aime tant et qui a bien hâte de vous voir en chair et en os,

« Émilie Latour. »

Étienne relut la lettre une autre fois. Elle n'y trouva pas de fautes d'orthographe, qu'une mauvaise forme littéraire.

Ce n'est pas le langage de monsieur Molière, c'est le moins que l'on puisse dire. Cassandre qui est habituée aux belles tournures de phrases en vers... Bon, elle va comprendre que sa filleule n'a pas encore fait ses études à Paris, et qu'elle ne pourra que s'améliorer. Je vais lui dire que je n'ai pas lu sa lettre, à moins qu'elle ne me demande elle-même de la réviser. Nous verrons bien. L'important est qu'elle communique avec Cassandre, et surtout avec Quentin. Ça, ce n'est pas encore fait et c'est un problème. Mais le temps arrangera bien les choses. Rien ne sert de bousculer Émilie.

Étienne se mit à penser à la prochaine visite de paroisse.

La religion n'a pas le droit de me forcer à me remarier. C'est insensé. Ça prend bien un homme, qu'il soit prêtre ou pas, pour le recommander! Non, Étienne, tu n'as pas le droit de dire ça : Pierre risque de rester au purgatoire plus longtemps qu'il ne devrait... Le jour se lève, il vaut mieux me recoucher; la nuit a été assez écourtée comme ça.

Chapitre VIII

À la rivière Bayonne, la venue prochaine de l'enfant d'Antoine occupa l'attention des femmes de la maisonnée pendant le temps des fêtes. Comme la grossesse de Marie-Louise paraissait plus difficile qu'à son premier enfant, Étiennelette lui prodigua ses conseils de sage-femme, qui furent contredits peu de temps après par la mère de la jeune femme, Marie Truchon-Léveillé Plouffe.

Il y avait une autre chose qui occupait Angélique. Depuis son mariage, sa sœur jumelle, Louise Beaugrand-Champagne, la réclamait plus souvent qu'à son tour pour garder les enfants de Pierre-Simon. Avant Noël, alors qu'Angélique plaçait dans la crèche, avec sa mère, les figurines qui annonçaient la venue de l'Enfant Dieu, elle lui dit :

— C'est étrange, avant son mariage elle les appelait « mes enfants » et, depuis, elle parle des enfants de Pierre-Simon.

À cela, Étiennelette répondit :

— Laisse-lui le temps de s'adapter. Ça ne fait pas encore un mois qu'elle est mariée ! Pauvre elle, elle n'a pas eu de lune de miel !

— Bien sûr que oui ! Ils sont montés assez tôt pour ça.

— Il y a une différence entre la nuit de noces et la lune de miel.

Comme Angélique ne répondait pas, curieuse, sa mère la questionna :

— Je n'ai pas encore vu de soupirant se pointer, lé dimanche. Penses-tu qu'il faudrait ajouter une assiette de plus au jour de l'An ?

Une larme tomba sur la joue d'Angélique. Voyant qu'elle restait coite, Étiennelette ajouta :

— Tu as vingt-trois ans, mais je reste toujours ta mère. Tu peux tout me raconter.

Le cœur gros, Angélique révéla ses craintes :

— Ça se parle à Berthier que je suis toujours en train de garder les enfants de Louise, au point qu'on croit qu'ils sont les miens. Ça fait fuir les soupirants, une telle rumeur.

Sidérée, Étiennelette tenta de consoler sa fille en répondant :

— Ben, voyons donc ! Les gens savent que tu es une fille vertueuse et que ces enfants-là sont ceux de la petite Duteau. Tu ne sors jamais de la maison ! La méchanceté du monde pourrait faire dire que Louise est leur mère naturelle, mais pas toi. Je ne peux pas croire que tu donnes un tant soit peu de crédibilité à ces sottises. Es-tu certaine que ce n'est pas toi qui as inventé ça ?

Le cri du cœur poussé par Angélique mit sa mère sur la piste de son angoisse.

— Il y a bien une raison pour qu'aucun garçon ne soit encore venu me voir au salon.

Étiennelette comprit toute la tristesse qui habitait les pensées de sa fille.

— Tu vas voir : le petit Jésus dans sa crèche, il va arranger tout ça. Noël, c'est un temps pour envisager le meilleur dans la vie, c'est un temps de

réjouissances. Prie ton père : il ne pourra rien te refuser, tu le sais bien. Tu t'es tellement dévouée pour lui. Aide-toi, le ciel t'aidera.

C'est alors qu'Angélique prit sa mère par surprise :

— Justement, vous pourriez m'aider. J'aimerais que vous organisiez une soirée où il y aurait de la danse. Antoine, Pierre et les autres pourraient en parler aux garçons de Berthier. Ça leur donnerait sans doute l'idée de s'amuser un peu.

— Une soirée de danse ? Tu n'y penses pas ! Qu'est-ce que le curé Gaillard va dire ? Que la veuve Latour fait la veuve joyeuse ? Trouve une meilleure idée que ça ! Et puis Marie-Louise qui va peut-être accoucher bientôt ! À sept mois, en tant que sage-femme, j'en ai déjà vu, des prématurés !

— J'avais pensé à la fête de l'Épiphanie. Si vous demandiez à Louise de l'organiser?

Étiennette évalua la suggestion.

— Avec ses trois enfants, ça fera beaucoup de remue-ménage pour une jeune mariée. Non, je ne crois pas que ça soit possible. Tu es bien placée pour savoir qu'elle est débordée. Attends... Si nous le demandions à Marie-Anne ? Nous pourrions préparer une belle galette de pâte feuilletée et y insérer une fève. Comme le veut la tradition, celui qui sera couronné roi choisira sa reine.

L'enthousiasme d'Étiennette déclina quand elle émit cette crainte :

— Si elle refusait ? Tu sais qu'avec Marie-Rose, elle reçoit habituellement la famille Généreux à l'Épiphanie.

— Euh... autant vous le dire, j'ai demandé à Marie-Anne et à Marie-Rose si elles étaient disposées à organiser cette fête.

On dirait que mon Angélique a décidé de prendre son avenir en main ! pensa Étiennette.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé d'abord ? Toi, tu en veux à Louise de s'être mariée avant toi. Je n'aime pas quand vous vous chamaillez entre jumelles, tu le sais bien. On dirait que vous n'avez pas vieilli... Si Marie-Anne et Marie-Rose sont d'accord pour faire une fête, je n'y vois pas d'objection, bien au contraire ! La famille Latour a besoin de distractions. D'autant plus que les Généreux et les Latour sont liés d'amitié depuis trente-cinq ans. Votre père les avait invités à notre mariage.

Étiennette finit sa réplique d'une voix chevrotante. Elle parlait encore de son mari comme s'il était toujours vivant. Angélique prit encore une fois conscience de tout l'amour que sa mère vouait à son père. Elle alla vers elle et la serra dans ses bras. Puis, ne se retenant plus, elle aussi versa des larmes. Étiennette lui présenta son mouchoir.

— Bon, le petit Jésus ne sera pas seul dans sa crèche avec les animaux. Aussi bien y déposer dès maintenant les Rois mages. Ils seront déjà là pour l'Épiphanie.

— Ce n'est pas faire offense à la tradition religieuse ?

— Comme la fête de l'Épiphanie est déjà organisée à Berthier, aussi bien faire de même à Bethléem.

— Il ne faudrait pas que le curé Gaillard s'en aperçoive ! C'est curieux qu'il ne soit pas venu pour sa visite de paroisse, comme il vous l'avait dit.

— Je me doutais bien qu'il serait trop occupé avant Noël ! Il aura toujours le temps de se reprendre, l'an prochain.

Étiennette ne voulait pas dire à Angélique que le curé souhaitait qu'elle devienne la première religieuse de la paroisse de Berthier.

Laissons-lui la chance de se faire un amoureux. Et dire que j'ai failli lui en faire mention ! Pauvre elle, de quoi lui faire perdre sa confiance en elle ! Et puis, s'il a l'intention de me parler de nouveau de remariage, monsieur le curé peut bien prendre tout le temps qu'il lui faut avant de revenir ici.

Étiennette voulut consacrer la semaine des fêtes de la Nativité au

recueillement pour le salut de l'âme de son mari, sachant bien que la famille aurait l'occasion de festoyer et de s'amuser convenablement, le jour des Rois. Elle dit à ses enfants :

— Votre père aurait été d'accord avec moi. Il y a un temps pour prier, mais aussi un autre pour s'amuser. Cette année, personne n'aura de présents, excepté les petits. J'inclus Marie-Amable dans cette catégorie. Pauvre enfant, c'est déjà assez triste de perdre son père à son âge !

Comme Marie-Amable répliquait qu'elle allait sur ses onze ans, sa mère lui dit :

— Préfères-tu être une adolescente sans cadeau ou une enfant qui reçoit des présents dans son bas du Nouvel An ?

Marie-Amable sourit en hochant la tête. Son idée était faite.

Le matin du jour de l'An, la jeune fille fut heureuse de constater que son bas gonflé de mystère pendait au montant de son lit. Elle eut l'immense joie d'y trouver, en plus de friandises au sucre d'érable et à la cannelle, un peigne et un petit miroir, ainsi qu'une broche pour enjoliver ses tresses et une poudrette. Quand elle embrassa sa mère, celle-ci lui déclara :

— C'est pour te signifier que tu es maintenant une grande fille. Tu peux remercier tes sœurs, qui ont eu cette idée.

Quand Marie-Amable les embrassa à tour de rôle, ses sœurs lui dirent :

— Tu en as de la chance, nous avons eu notre premier nécessaire de beauté à seize ans !

La demoiselle en rosit de fierté. Étienne s'empessa d'ajouter :

— Mais pas question de danser avec un garçon qui n'est pas de la famille Latour à la fête des Rois.

— Est-ce que ses cousins peuvent l'inviter ? demandèrent ses sœurs.

— Des cousins, ça ne me dérange pas, pourvu que le cousinage ne soit pas de trop loin... Vous autres, ne me mettez pas sur le qui-vive ! rétorqua Étienne en se renfrognant.

Dans les jours qui suivirent, Étienne prépara la galette des Rois, pour prêter main-forte à Marie-Rose et à Marie-Anne.

— Si l'on veut qu'Angélique soit la reine de cette soirée, faisons en sorte de lui servir le morceau de galette qui contiendra la fève, alors qu'Antoine trouvera le pois dans le sien. Ils seront alors roi et reine.

Après en avoir discuté avec ses sœurs et sa mère, Marie-Anne avait décidé d'inviter Antoine Piet, dit Trempe Lafrenière, un beau célibataire qui allait sur ses vingt-trois ans, petit-fils d'Agnès Pelletier Boucher, cousine d'Étienne, et d'Antoine Piet, dit Trempe Lafrenière, afin de le présenter à Angélique. Étienne en fut enchantée, puisque Charles Boucher avait ondoyé Antoine Latour, alors qu'Agnès l'avait accouchée. Comme Charles était décédé, Étienne espérait revoir sa cousine, Agnès, et sa fille, Marie Boucher. Elle prit soin de bien se souvenir de l'endroit, repérable uniquement par elle, où elle avait caché la fève et le pois, puisqu'Antoine devait être couronné roi.

L'idée plut à Étienne. Marie-Anne ajouta :

— C'est bien de lui avoir trouvé un roi, mais encore faut-il qu'Angélique lui plaise ! Pour ça, il faut l'habiller, la coiffer et la maquiller comme il se doit. Laissez-nous l'arranger. Nous sommes mariées, nous savons ce qui pourrait plaire.

— Pas trop. N'oubliez pas que monsieur le curé est invité.

— Faites bien attention de lui donner le morceau avec le pois. Imaginez le malaise d'Angélique !

La veille de la fête de l'Épiphanie, Marie-Rose vint friser les cheveux d'Angélique et lui recommanda de protéger ses bouclettes avec du papier de soie, avant de se coucher. Le lendemain, elle revint poudrer et orner d'aiguillettes brillantes la coiffure de sa sœur aînée, et la maquilla. Elle l'aida à choisir sa tenue dans les garde-robes de ses sœurs. Angélique prit une jupe allant à mi-jambe, sur un court jupon, alors qu'elle s'enthousiasmait pour un mantelet rose. Elle chaussa des souliers étroits, à talons hauts, de couleur assortie à ses vêtements.

— Tu es ravissante. Belle comme ça, j'ai peur que Louis, mon mari, te trouve à son goût.

Toute pimpante, Angélique n'en revenait pas de sa transformation. Elle eut de la peine toutefois quand Louise lui dit, en la voyant :

— Est-ce que l'on fête l'Épiphanie ou tes noces ? Ta jupe est trop courte et tes talons, trop hauts. Tu vas encore plus avoir l'air de tirer de la patte.

La soirée des Rois se déroula au son de la guimbarde de François Martin, cousin d'Antoine Piet, et du violon d'Antoine Émery, dit Coderre, beau-frère de Louis Plouffe. Sans le dire à sa mère, Émeline avait supplié sa grande sœur d'inviter Hilaire Aubuchon, son cavalier aux noces de Louise.

La soirée fut joyeuse et les jeunes gens usèrent leurs souliers à danser. Angélique n'avait d'yeux que pour le bel Antoine, son cousin éloigné. Ce dernier le lui rendait bien, si ce n'est qu'il jetait à l'occasion un coup d'œil à Émeline, qui sautillait de façon endiablée avec Hilaire Aubuchon.

Assise près du curé Gaillard, Étienne était ravi de voir ses filles s'amuser de la sorte, se proposant de lui répondre que la danse en famille était une saine distraction, s'il lui en faisait le reproche encore une fois. L'ambiance de gaieté incita le jeune Aubuchon à demander à Étienne de se joindre à une ronde. Comme sa mère se faisait prier, Émeline en fit autant avec le curé Gaillard.

À la surprise de tous, l'ecclésiastique emboîta le pas, la soutane légèrement relevée, tout en disant à Étienne :

— Venez, madame Latour. Je suis certain que notre Seigneur a dansé aux noces de Cana, lui aussi.

Étienne se leva à son tour et entra dans la ronde des danseurs, tenant la main du curé Gaillard. De retour à sa chaise, elle se fit cette réflexion en s'épongeant la figure : *Il ne me parlera jamais de remariage, celui-là!*

Après la danse, Marie-Anne convia ses invités à partager le moment tant

attendu de la dégustation de la galette des Rois. Elle avait pris bien soin d'asseoir Antoine près de sa sœur Angélique. Émeline, pour sa part, se trouvait en face de sa sœur, aux côtés d'Hilaire Aubuchon, qui ne la quittait pas d'une semelle. Monsieur le curé était assis au bout de la table.

Quand Étiennette arriva avec la fameuse pâtisserie, comme le voulait la tradition de l'Épiphanie, elle la découpa en parts égales, en tentant de se souvenir de l'endroit où elle avait caché la fève et le pois. Le feuilleté doré et ondulé scintillait d'ambre et de caramel, de sorte qu'il lui fut difficile d'y repérer les discrètes marques qu'elle y avait faites. Elle demanda au curé de bénir la galette, en traçant un signe de croix avec le couteau, puis elle conserva le premier morceau, qu'elle mit de côté.

— C'est la part de votre père, le chef de cette famille. Qu'il repose en paix. Monsieur le curé la remettra à un enfant pauvre de la paroisse.

L'ecclésiastique demanda alors aux convives de prier pour le repos de l'âme de Pierre Latour Laforge. Après ce recueillement, les éclats de gaieté indiquèrent à Étiennette l'empressement des convives à recevoir leur part du gâteau. Marie-Amable était tout excitée à la pensée d'être choisie reine, mais Marie-Anne lui expliqua qu'elle devrait se contenter du titre de princesse.

— Maman m'a dit que j'étais une jeune femme désormais.

Cette réponse désarmante mit un sourire sur bien des visages. Marie-Anne se rendit compte que la main de sa mère tremblait.

Nerveuse à la perspective de présenter la portion de la galette contenant le pois à un autre qu'Antoine, Étiennette se dit : *Pourvu que ce ne soit pas monsieur le curé qui croque le pois!*

Elle se hasarda à distribuer les portions aux autres invités, en prenant bien soin de les servir par couple, les hommes d'abord, pour le pois, les femmes ensuite, pour la fève. Ce fut monsieur le curé qui attaqua le premier son morceau, suivi des autres. Chacun mâchonnait maintenant en silence, épiant les autres du regard, le coup de cuillère nerveux, quand Antoine Piet, dit Trempe Lafrenière, s'écria :

— Je pense que j'ai le pois. Le voici !

— Oh, le chanceux ! entendit-on.

Antoine récupéra le pois de sa cuillère et tendit le bras en l'air pour le montrer.

— Vive le roi ! Vive le roi ! clamèrent les hommes.

Pierre Généreux alla aussitôt coiffer Antoine de la couronne royale en papier fabriquée amoureusement par Angélique, alors que celle-ci multipliait ses félicitations avec son plus beau sourire.

Les femmes, de leur côté, mastiquaient avec entrain, Marie-Anne et Marie-Rose en tête, histoire de démontrer la transparence de la loterie. Elles avaient pourtant le regard fixé sur Angélique, attendant son explosion de joie.

Étiennette, pour sa part, commençait à se demander si elle avait bien inséré la fève, quand elle entendit un cri :

— Je l'ai ! J'ai la fève !

Elle reconnut aussitôt la voix d'Émeline.

L'assistance s'écria :

— Vive la reine, vive la reine Émeline !

Marie-Anne et Marie-Rose dévisagèrent leur mère qui, piteuse, haussa les épaules d'incompréhension. Devant l'inaction de sa femme, Louis Généreux demanda à Antoine :

— Qu'attend le roi pour couronner sa reine ?

Aussitôt, il arracha l'ornement en papier des mains de Marie-Rose et le remit au jeune homme. Celui-ci se leva et alla le déposer sur la tête d'Émeline.

— Que le roi embrasse sa reine ! entendit-on.

Le bruit des couverts frappant sur les tasses de grès appuya ce souhait. Alors, Antoine se pencha et embrassa Émeline sur la joue. La jeune fille devint aussi rouge qu'une pivoine au mois de juin. Comme elle fixait intensément Antoine, Étienne perçut dans son regard plus que l'émotion du moment.

Si Hilaire Aubuchon parut embêté par cette démonstration royale, Angélique, de son côté, sortit rapidement de table, la larme à l'œil, prétextant qu'elle allait prendre l'air. Marie-Anne la suivit, craignant le pire. Elle rattrapa sa sœur sur le seuil de la porte, alors que celle-ci s'apprêtait à sortir de la maison sans s'être revêtue de son manteau.

— Ne fais pas la folle, tu vas attraper ton coup de mort !

Angélique tentait de repousser Marie-Anne en frappant sur sa poitrine avec ses poings.

— Elle l'a fait exprès ! Émeline est sa préférée. C'est moi qui devais trouver la fève.

— Calme-toi, voyons ! C'a été une maladresse de sa part, rien de plus. Maman n'a pas de fille préférée ; elle nous aime toutes de façon égale.

Comme Angélique sanglotait, sa sœur lui demanda :

— Voudrais-tu te reposer dans ma chambre ?

— C'est fini ! Émeline m'a enlevé ma seule chance d'avoir un beau cavalier.

Comprenant le désarroi de sa sœur, Marie-Anne la pressa sur sa poitrine avec affection.

— Je te comprends, je me mets à ta place.

Toujours calée dans le creux de son épaule, Angélique hoqueta :

— Tu ne peux te mettre à ma place : tu étais mariée depuis longtemps, à mon âge.

Marie-Anne essayait de trouver les mots justes, ceux qui auraient pu alléger l'immense chagrin de sa sœur.

— C'est juste... Mais, l'an passé, à pareille date, Louise n'aurait jamais cru qu'elle se marierait ; Pierre-Simon n'était pas encore venu lui demander de la fréquenter. Tu sais, l'amour peut se manifester très vite. Et puis, tu n'es pas encore vieille fille. Il te reste encore deux bonnes années. Je suis convaincue que tu ne resteras pas célibataire longtemps. Il y a en a d'autres, des garçons, à

Berthier.

— Il n'y a qu'Antoine qui m'intéresse.

— Pour l'instant. Laisse tes sœurs mariées arranger ça. Tu peux compter sur nous, conclut Marie-Anne en tapotant l'épaule de sa sœur. Maintenant, il faut te ressaisir et montrer que tu es courageuse. Tiens, prends ce mouchoir... Du talc et du fard ne te feraient pas de tort. Ton maquillage s'est défraîchi avec les larmes.

— Je m'en fous.

— Tu sais bien que les garçons sont attirés par un visage qui a de la vie.

Voyant qu'Angélique restait surprise par sa remarque, Marie-Anne en profita pour suggérer :

— Laisse-moi refaire ton maquillage. Nous verrons bien l'effet que cela aura sur les hommes. Il doit bien m'en rester un peu dans le fond d'un tiroir de la commode de la chambre.

Quand Marie-Anne et Angélique revinrent retrouver les autres, un « oh ! » d'admiration salua la transformation du visage d'Angélique, et la gêne qu'elle ressentit accentua le rosissement de son maquillage. Elle reprit sa place à la table. Antoine, qui s'était installé près de la reine Émeline, lui fit son plus beau sourire, pendant qu'Hilaire Aubuchon, qui se retrouvait près d'Angélique, se mettait à lui faire la conversation.

Les autres sœurs d'Angélique regardaient leur mère pour guetter sa réaction, alors qu'Émeline commençait à prendre ombrage de l'effet causé par le maquillage d'Angélique.

Monsieur le curé se pencha vers Étienne pour lui dire :

— Ce n'est pas en se peignant le visage qu'elle deviendra religieuse.

— Le temps des fêtes s'achève. Il sera toujours temps pour elle de passer aux choses sérieuses, monsieur le curé, lui répondit sèchement Étienne.

— Nous lui en reparlerons à ma visite paroissiale, conclut l'ecclésiastique.

La popularité soudaine d'Angélique, due à son maquillage, lui redonna confiance, de sorte qu'elle attendit, souriante et sereine, les semaines suivantes, la venue de l'un ou l'autre prétendant. Antoine Piet, dit Trempe Lafrenière, se pointa bien à la forge de la rivière Bayonne, mais dans le but de revoir Émeline. Hilaire Aubuchon, lui, brilla par son absence.

Quand Angélique comprit qu'elle devrait espérer un autre soupirant, le pessimisme l'envahit. Elle devint d'humeur chagrine et resta plutôt prostrée dans son coin, accomplissant ses tâches ménagères en silence. Ses seules sorties consistaient à accompagner Pierre-Simon, venu la chercher pour garder ses enfants. Louise, pour sa part, peu soucieuse de préparer l'avenir de sa sœur jumelle, ne se préoccupa pas de lui présenter un jeune homme. L'aurait-elle voulu qu'elle n'en aurait pas eu l'occasion, de toute façon, puisque sa charge familiale l'accaparait trop.

Étienne se rendit compte très rapidement que le ressentiment d'Angélique envers Émeline alourdissait l'atmosphère familiale. Comme elle

ne voulait pas que ses deux filles en viennent à se détester, elle décida d'entretenir Angélique du motif de la prochaine visite du curé Gaillard.

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette depuis quelques semaines. Ta mère est là pour t'écouter et t'aider, si jamais tu veux te confier.

— Vous le savez aussi bien que moi, ce qui ne va pas, maman ! répondit Angélique, décidée à ne pas tourner autour du pot. Mademoiselle Émeline reçoit au salon, tandis que moi, je continue à me ronger les sangs !

— Je vois... Je t'ai déjà dit que c'est uniquement par mégarde que j'ai donné à Émeline le morceau de gâteau avec la fève. Je n'ai jamais suggéré à Antoine de la fréquenter. Ils se sont plu, que puis-je dire d'autre ? Toi aussi, un jour...

— Ça suffit, maman, je connais la suite ! Or, dans mon cas, le temps n'arrange pas les choses ; il les empire.

— Il faut être un peu plus patiente que ça. Parfois, la Providence fait que certains événements se produisent pour annoncer de plus grands. Il ne faut jamais forcer les rencontres amoureuses ; elles se produisent d'elles-mêmes, avança Étienne après avoir pesé ses mots.

Angélique plissa le front en signe d'incompréhension.

— Et si elles ne se produisent pas, qu'est-ce que je fais ? Dois-je pleurer dans mon coin ?

— Le mieux est de regarder ta situation en face, et te dire que ta destinée peut être ailleurs.

— Rester vieille fille, c'est ça ? soupira Angélique.

Afin de préparer sa fille à la suggestion du curé Gaillard, Étienne avança :

— Rester célibataire pourrait être une option si tu te faisais religieuse.

Angélique resta bouche bée. Elle dévisagea sa mère en se mordillant les ongles.

— Ça te surprend, n'est-ce pas ? Le curé m'a déjà indiqué qu'il voyait en toi une sœur augustine, à l'hôpital des Trois-Rivières¹¹.

11. Dès la fin du XVII^e siècle en Nouvelle-France, les villes de Québec, de Montréal et de Trois-Rivières ont chacune leur hôpital, géré par les religieuses de la communauté des augustines.

— Une sœur hospitalière ? Je n'ai jamais mis les pieds dans un hôpital de ma vie ! s'écria Angélique.

— Mais tu as si bien soigné ton père !

— Me faire religieuse ? Ça voudrait dire que je n'aurais pas d'enfants.

Si tu restes célibataire non plus, eut envie de répondre Étienne, mais elle se retint. Elle préféra ajouter :

— Le curé Gaillard est mieux placé que moi pour t'en parler. Devenir religieuse augustine veut dire que tu as un idéal plus grand, que tu confies ta vie à Dieu et que tu le sers en soignant les malades, comme Jésus l'a fait en les guérissant.

— Je ne veux pas quitter Berthier et ma famille pour aller aux Trois-Rivières.

— Si tu mariais un forgeron des forges du Saint-Maurice, ou un

chirurgien ou un vrai médecin, tu le suivrais là-bas, n'est-ce pas ? se risqua Étienne.

— Je suivrais mon mari partout où il déciderait d'aller.

— Je pense que si Jésus devient ton époux en religion, c'est la même chose. Même mieux, car tu aurais la possibilité d'aller en mission à plusieurs endroits. D'ailleurs, tu ne serais pas obligée de devenir augustine hospitalière. Tu pourrais te faire dame de la congrégation de Notre-Dame et enseigner. Le seigneur de Lestage a toujours l'intention de faire bâtir un couvent au village pour que les dames de la congrégation viennent s'y installer. C'est ce que monsieur le curé m'a révélé. Comme tu aimes les enfants, devenir sœur enseignante serait une meilleure solution. Et nous pourrions aller souvent te visiter. Tu pourrais même enseigner à tes nièces. N'est-ce pas une belle perspective ?

Comme Angélique restait songeuse, Étienne renchérit :

— Tu as toujours été la plus dévote de mes filles et tu te plais à aller à l'église. Tiens, il n'y a pas si longtemps, tu me disais que tu aimais la messe à cause de l'odeur de l'encens. Tu pourrais y aller chaque jour, car il y a toujours une petite chapelle dans un couvent. C'est Cassandre qui me l'a dit, quand elle enseignait chez les Ursulines des Trois-Rivières.

— C'est vrai que j'aimerais enseigner aux enfants ; c'est devenir religieuse qui m'embête. J'ai toujours rêvé de devenir mère de famille nombreuse.

Étienne s'impatiente :

— Écoute, Angélique, soit tu aimes enseigner aux enfants des autres, soit tu es mère de famille nombreuse. Sache que faire les deux à la fois tient du miracle. Enseigner aux enfants de Louise serait un compromis...

— Ah non ! Encore moins à ceux-là ! Pourriez-vous m'enseigner la profession de sage-femme ?

— Si tu te maries, alors oui. C'est la loi qui exige que la sage-femme ait déjà accouché.

— Alors, il ne me reste plus qu'à devenir religieuse ! soupira Angélique.

— À tout le moins, tu peux y penser avant la visite du curé, car lui n'oubliera pas d'en parler. Comme c'est une décision grave, ne lui donne pas ta réponse avant de l'avoir mûrie.

Étienne alla chercher un des deux petits livres saints qui reposaient sur la crédence et le donna à sa fille.

— Monsieur le curé m'a remis ce catéchisme pour toi, pour t'aider à sonder ta vocation religieuse. Quand la pensée est confuse, la lecture aide à s'y retrouver. Ce sont ses propres mots. Tu trouveras là-dedans tout ce qu'il faut pour y voir plus clair.

Angélique regardait maintenant sa mère d'un air sceptique, tout en prenant le petit livre sans regarder la gravure de la couverture.

— C'est ton bonheur que je souhaite. J'aime autant aller te voir au parloir d'un couvent que de te voir te morfondre pour un prétendant imaginaire en te

pardant plus qu'il ne faut. Tu sais qu'avec le chemin du Roy, nous serions là en une demi-journée.

Comme sa fille avait la larme à l'œil, Étienne eut de la compassion pour elle.

— Tu feras comme tu voudras. Égoïstement, je souhaiterais t'avoir à mes côtés pour le reste de mes jours. Nous nous entendons si bien ! Par ailleurs, je ne voudrais pas t'accaparer, si ton choix de vie doit t'amener ailleurs.

Pour la première fois depuis plusieurs semaines, Angélique sourit.

— Merci, maman.

— Que c'est beau de te voir comme ça !

Quand le curé Gaillard vint rencontrer la famille Latour pour sa visite paroissiale, quelques semaines plus tard, il dit :

— Je vous demanderai d'abord de vous agenouiller pour réciter une prière pour le repos de l'âme de votre père.

Lorsque les invocations furent dites, le prêtre remercia encore une fois Étienne en privé de l'avoir invité à la fête des Rois. Puis il aborda le sujet qui le démangeait :

— Puis, madame Latour, avez-vous réfléchi à ma suggestion ?

Étienne se dépêcha de répondre, sachant bien qu'il voulait lui parler de son remariage :

— J'ai dit à Angélique que vous la verriez bien religieuse et que ce serait votre fierté qu'une de vos brebis de Berthier vous fasse cet honneur.

L'ecclésiastique fut pris à son propre piège. Pour ne pas montrer sa déception, il donna raison à Étienne :

— Bien entendu... votre Angélique. Eh bien, quelle a été sa réaction ?

— Surprise, cela va de soi, mais pas réfractaire, je pense. Je lui ai dit que vous lui en parleriez.

— Vous lui avez remis le petit catéchisme ?

Étienne le confirma en hochant la tête.

— Très bien. Je me rends compte que vous exercez votre responsabilité de chef de famille avec sérieux.

— Je ne vous dis pas que ce sera son choix. Au moins, elle y aura réfléchi, affirma Étienne pour se protéger.

Quand le curé Gaillard aborda le sujet avec elle, Angélique lui répondit :

— C'est une grave décision, monsieur le curé. J'aimerais prendre encore du temps pour y réfléchir.

— Ne tardez pas trop, Angélique. Ne déviez pas de la voie que Dieu vous a sans doute tracée. Venez donc à l'église plus souvent ; l'ambiance du temple du Seigneur vous inspirera.

Après avoir confessé les gens et béni la maison et la forge, le curé Gaillard remercia Étienne pour son hospitalité.

— Je compte sur vous pour Angélique... et pour éloigner d'elle les distractions. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Elle a l'âge d'entrer en communauté.

— Soyez sans crainte ; Angélique est une fille sérieuse, répondit Etiennette, heureuse que le prêtre n'ait pas fait d'allusion à sa condition de veuve.

Cependant, le curé ajouta, à sa consternation :

— Quant à votre cas, madame Latour, nous en reparlerons... Entre-temps, vous aurez toute l'année pour surveiller les amoureux.

— Les amoureux ?

— Je parle d'Émeline et du jeune Antoine Piet Lafrenière. Antoine venait chaque dimanche après-midi rendre visite à Émeline qui, visiblement, se morfondait après le dîner, au moment de laver la vaisselle, en regardant par la petite fenêtre, au-dessus de l'évier, dans l'espoir de voir son amoureux poindre à l'horizon, conduisant la carriole des Piet.

Etiennette se rendait compte que sa fille était distraite, faisant plus machinalement les gestes domestiques qu'à l'ordinaire. Marie-Louise Plouffe, la femme d'Antoine Latour, avait donné naissance au petit François-Ambroise et, si toute la maisonnée s'en trouvait réjouie, Émeline pour sa part ne semblait vivre que pour ces rencontres du dimanche après-midi. Sa mère aurait bien aimé qu'elle accomplisse ses tâches ménagères avec plus d'enthousiasme, étant donné qu'Angélique passait la plupart de ses dimanches après-midi à garder les enfants de Louise, qui paraissait débordée par sa charge de mère de famille instantanée.

À la fin du printemps, alors que les jeunes gens s'étaient vus à plusieurs reprises durant le temps des sucres, Etiennette en était venue à cette conclusion: *Je ne pense pas me tromper en affirmant qu'Émeline est amoureuse du jeune Piet.*

Elle jugea qu'il était de son devoir de le vérifier.

— La débâcle est terminée sur le fleuve. Il ne reste plus de glace, et les courants sont moins forts. Les premiers navires en partance pour la France quitteront bientôt le port de Québec. À Sorel, quelques bateaux venant de Montréal sont déjà prêts à se diriger vers l'est. Il serait temps de finir ta lettre pour ta marraine. As-tu trouvé le temps de la terminer ?

— Non, pas encore. De toute manière, je ne sais plus quoi écrire.

— Veux-tu que nous la terminions à deux? À moins que tu n'aies des secrets à lui confier.

— Non, je lui ai écrit que papa était mort l'an passé et que Louise se mariait. C'est tout.

— Pas autre chose ?

— Ah oui, j'oubliais... Je l'ai remerciée de m'avoir invitée à aller étudier à Paris, en lui disant que j'attendrais le printemps pour lui donner une réponse finale. Je pense que je lui ai dit que j'accepterais sans doute. Mais ça fait longtemps de ça.

— Le printemps est arrivé, tu le sais bien. Il faut que tu lui fasses part de ta décision et que nous lui envoyions la lettre. Et puis?

Émeline regarda sa mère de toute la profondeur de ses yeux bleus et, avec cran, lui répondit :

— Je la remercierai de sa générosité, mais je n'irai pas étudier à Paris. Je préfère seconder mes frères à la forge et vous donner un coup de main.

— Es-tu sûre de ta décision ? Tu sais qu'une chance pareille ne revient pas. Combien y a-t-il de jeunes Canadiennes qui sont filleules d'une diva installée à Paris ? ajouta Etiennette.

Comme Émeline restait coite, Etiennette continua nerveusement :

— Je te dis ça pour ton bien, car une telle occasion changerait le cours de ta destinée. Sinon je préfère t'avoir à mes côtés encore un petit bout de temps.

Etiennette posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Il me semblait que tu le trouvais à ton goût, Quentin ? Sans sourciller, Émeline répliqua d'un air crâneur :

— Il est bien beau sur le portrait, c'est certain. Il n'est peut-être pas aussi séduisant en chair et en os. C'est vous qui m'avez ouvert les yeux. De toute façon, ce n'est pas lui que j'aime, c'est Antoine.

Nous y voilà ! Rien ne peut échapper à un cœur de mère ! pensa Etiennette, après avoir entendu ce qu'elle craignait. Émeline ajouta :

— Si je me rends à Paris un jour, ce sera avec Antoine. Je n'ai rien à dire à Quentin, sinon le saluer.

— C'est déjà ça... Si tu n'y vois pas d'objection, par politesse et en qualité de chef de la famille Latour, c'est moi qui vais terminer cette lettre et remercier ta marraine pour la belle invitation. Pourrais-tu me la remettre afin que je la complète ?

Émeline rougit à la demande de sa mère. Comme celle-ci ne voulait pas la mettre davantage dans l'embarras en lui dévoilant qu'elle l'avait déjà lue à son insu, elle lui dit :

— Laisse, je vais moi-même lui écrire et lui faire part de ta décision. Après tout, c'est mon rôle de répondre au nom de ton père, puisque la lettre de Cassandre lui était adressée.

Un soir, Etiennette retaila sa plume d'oie, dévissa son encrier et se mit à rédiger cette missive :

«Berthier-en-haut, le 21 avril 1741

« Ma chère amie Cassandre,

« Comment allez-vous, Quentin et toi ? Ta carrière théâtrale et sa carrière militaire ? Ça m'aura pris un bon bout de temps avant de répondre à la lettre que tu as adressée à Pierre. Il faut que je t'annonce une triste nouvelle. Mon mari est décédé, le jour de mon anniversaire, en octobre dernier, après une longue maladie. Toute la famille l'a entouré dans ses derniers moments ; il a fait une belle mort, bénie par le curé Gaillard. N'empêche que sa mort a laissé un trou béant à la maison. Ça faisait déjà longtemps qu'il ne travaillait plus à la forge. Antoine s'était fait seconder par Petit Pierre, qui est devenu un grand gaillard.

« Comme Pierre était bien estimé dans la paroisse, ses funérailles ont été

grandioses, avec plein de monde dans l'église et au cimetière.

« Pierre a laissé à mes garçons une importante clientèle à la rivière Bayonne, en plus de ses forges à la Grande-Côte et au fief Chicot, qui sont toujours entre bonnes mains, la première sous la direction de Tancrède et la seconde sous celle de Labrèche. Tambour battant, ils vont reprendre leurs activités au début du mois de mai. Comme je ne veux pas que nous perdions cette clientèle au profit de la concurrence, Émeline va leur donner un coup de main pour soigner les chevaux comme vétérinaire.

« Tu me vois venir, n'est-ce pas ? Comme nous avons tous grandement besoin d'Émeline, en ces moments cruciaux, j'ai décidé, en tant que chef de la famille Latour, qu'elle resterait à Berthier, le temps qu'il faudra pour que nous nous remettions à flot. Cette décision est temporaire, car Émeline aimerait tellement connaître sa marraine. Étant donné que la traversée de l'Atlantique, paraît-il, est risquée à cause de la guerre de la Succession d'Autriche, je ne voudrais pas qu'elle meure en mer, comme le docteur Estèbe et la mère de Charlotte, ta cousine.

« Elle me demande de t'embrasser et de saluer Quentin, dont elle a bien hâte de faire la connaissance. Elle a eu dix-huit ans la semaine passée et, à cet âge, l'avenir lui appartient. Comme elle est responsable, elle saura bien nous faire honneur dans tout ce qu'elle entreprendra. Plus tard, elle prendra elle-même ses propres décisions.

« Une qui l'a prise, sa décision, c'est Louise, une des jumelles, puisqu'elle vient de se marier avec un jeune veuf père de trois enfants, Pierre-Simon Beaugrand-Champagne, de Berthier. Déjà, sa charge de famille lui pèse, alors Angélique, sa sœur jumelle, s'est aussitôt empressée de lui donner un coup de main en gardant ses enfants. Les jumeaux sont comme ça, ils s'entraident facilement. Mais je ne sais pas pour combien de temps, car notre curé, messire Gaillard, a demandé à Angélique de se faire religieuse. Elle serait la première vocation religieuse de Berthier. Imagine l'honneur qui rejaillirait sur la famille Latour ! Comme votre Monseigneur Jean-François Allard, qui rendait ta mère, madame Eugénie, si fière. »

Etiennette s'arrêta soudain, se demandant si elle en avait trop dit. Elle avait appris par Charlotte Estèbe, la cousine de Cassandre, que le chanoine Allard était en disgrâce. Elle soupira en songeant qu'Eugénie Allard aurait été bien déçue de la tournure de la carrière de son fils prêtre, qu'elle souhaitait voir devenir évêque de Québec, rien de moins.

En effet, depuis la mort de Monseigneur de Saint-Vallier en décembre 1727, le chanoine Jean-François Allard se morfondait dans ses ambitions ecclésiastiques¹² en tant que chapelain des Ursulines de la rue du Parloir.

12. Monseigneur de Saint-Vallier fut critiqué, durant son ministère, pour ne pas avoir encouragé l'accès à des Canadiens de naissance aux postes élevés dans la hiérarchie ecclésiastique de son diocèse. Il y eut toutefois des exceptions, dont le chanoine Jean-Baptiste de Varennes, mort en mars 1726, qui fut archidiacre du chapitre de Québec, vicaire général et membre du Conseil supérieur, et le chanoine Jean-François Allard, natif de Charlesbourg, aspirant au poste de coadjuteur. Celui-ci fut supplanté par le chanoine Eustache Chartier de Lotbinière. Considéré par Monseigneur de Saint-Vallier comme un clerc capable d'assumer de hautes charges dans l'Église du Canada, Lotbinière fut nommé chanoine, archidiacre et vicaire général de l'évêque dans les deux mois qui suivirent son ordination. Cette ascension fulgurante suscita la jalousie des autres chanoines. L'abbé Jean-François Allard prit la tête de cette fronde en troublant le

vicaire général dans ses fonctions et en essayant de l'écartier de son poste de vicaire capitulaire. Agri, reconnu pour son intransigeance, il voulut ravir aussi à l'archidiacre de Lotbinière l'honneur d'officier aux obsèques de l'évêque à la cathédrale Notre-Dame de Québec, prétextant que son ami, feu le chanoine Jean-Baptiste de Varennes, avait été choisi par le prélat comme exécuteur testamentaire. Le chanoine de Lotbinière en parla à l'intendant, Claude-Thomas Dupuy, qui réagit d'autant plus vite qu'il était le nouvel exécuteur testamentaire désigné par Monseigneur de Saint-Vallier. Il demanda aussitôt à l'archidiacre de célébrer les funérailles dans l'église de l'Hôpital général. Le chapitre exclut Lotbinière momentanément de ses rangs, et il s'ensuivit un conflit de juridiction, qui opposa le chapitre, le chanoine Allard en tête, au Conseil supérieur et à l'intendant, mettant dans la gêne Guillaume Estêbe, qui s'appropriait à sanctionner les gestes de son cousin par alliance.

Le gouverneur Charles de Beauharnois reprit le litige et trancha. Il innocenta le chanoine de Lotbinière, qui occupa par la suite deux fois le siège épiscopal de Québec en tant que procureur des évêques absents, Monseigneur de Mornay en 1728 et Monseigneur Dosquet en 1734. Exerçant une influence prépondérante sur les affaires religieuses et civiles, il devint par la suite doyen du Conseil supérieur, et le Roy le nomma doyen du chapitre de Québec en 1738. Dans ce nouveau rôle de doyen, Lotbinière s'empressa d'accéder à la demande du chanoine Allard de se réfugier comme chapelain au couvent des Ursulines, rue du Parloir, là où sa mère avait été jadis postulante novice.

La crise du chapitre de Québec bloqua l'ascension d'un chanoine canadien de naissance au poste de coadjuteur menant à la mitre pendant longtemps. Le nouveau prélat, Monseigneur de Mornay, se hâta de nommer, en 1728, Monseigneur Pierre-Herman Dosquet, un Flamand natif de Lille, afin de rétablir la paix au sein du clergé canadien. À la suite de la démission de l'évêque de Mornay en 1733, Monseigneur Dosquet le remplaça, pour quitter aussi son poste en 1739 et devenir vicaire général de l'archevêché de Paris.

Etiennette aiguïsa sa plume, la trempa de nouveau dans l'encrier et, après l'avoir asséchée de son souffle, continua sa lettre :

« Pour l'instant, elle y réfléchit. Monsieur le curé la verrait bien chez les augustines hospitalières des Trois-Rivières, car Angélique a très bien soigné son père pendant sa maladie, mais elle préférerait, je pense, entrer chez les sœurs enseignantes, chez les dames de la congrégation de Notre-Dame, qui doivent s'installer à Berthier. Cela ferait bien mon affaire, et celle du curé, de la savoir dans sa paroisse natale, pour enseigner aux enfants. Comme je lui ai dit que tu l'avais fait comme laïque durant trois ans, il est possible qu'elle te demande conseil. Angélique boite un peu et louche légèrement, ce qui la rend très timide, surtout avec les garçons, comme tu peux l'imaginer.

« Comme elle n'a pas encore de prétendant sérieux à vingt-quatre ans, je me demande si ça ne serait pas une sage décision, pour elle, de se faire nonne. La vie est dure pour une vieille fille. Si Louise a bien frappé, il n'est pas dit que sa jumelle en fera autant. Ce n'est pas une loi de la nature.

« Tu sais que bon nombre de mes enfants sont nés en avril. Justement, hier, le 20 avril, c'était l'anniversaire de Louise, d'Angélique et de Pierre. J'en ai profité pour célébrer en grande pompe, question de remettre un sourire sur les visages de la famille Latour. Comme Émeline est du 14, Françoise du 7, et Marie-Rose du 3 du même mois, j'ai préparé un gâteau en y insérant une fève pour leur manifester toute mon affection, mais aussi pour témoigner de façon particulière ma reconnaissance envers l'une de mes filles, qui s'est dévouée grandement auprès de son père. Angélique a croqué la fève et est devenue la reine de cette journée. Elle en était si fière ! Si elle doit nous quitter pour la religion, au moins qu'elle sache toute l'affection et l'estime que nous lui portons.

« Bonne nouvelle: la femme d'Antoine-Placide vient de donner naissance à un second fils, François-Ambroise.

« Je t'en annonce par ailleurs une très mauvaise. Ma mère, Marguerite, est morte le 17 mars dernier, à Maskinongé, où elle demeurerait, chez ma sœur Antoinette et son mari. Un bête refroidissement, qui a dégénéré en fièvre

abominable, en très peu de temps. J'ai eu juste le temps de me rendre à son chevet, à cause de la quantité de neige sur le chemin du Roy, et de lui faire mes adieux. J'ai perdu une bonne mère et conseillère, qui m'a appris ma profession de sage-femme. J'ai revu mes sœurs et mes frères une autre fois, puisqu'ils étaient aussi présents aux funérailles de Pierre et aux noces de Louise. J'ai fait de plus la connaissance du seigneur de Duchesny, Jean-François Baril, un cousin éloigné d'un voisin, et de son épouse, Geneviève-Michelle Sicard de Carufel, l'héritière de la seigneurie de Maskinongé.

« Les meilleurs disparaissent, Cassandra ! J'essaierai d'être aussi bonne mère de famille qu'elle le fut avec ses nombreuses filles. Mon bébé, Marie-Amable, qui vient d'avoir onze ans, souffre beaucoup de la perte de son père qu'elle aimait tant.

« Avec Antoine, qui me conduisait aux funérailles de ma mère, nous avons rencontré des gens de l'arrière-fief Chicot, du rang Saint-Cuthbert, qui nous ont dit qu'il y a des terres de bonne qualité disponibles, le long de la rivière Chicot. Comme tu as écrit à mon défunt mari que tu pensais revenir au pays, je pourrais explorer cette possibilité pour toi. Égoïstement, j'aimerais mieux te voir installée près d'ici, le long de la rivière Bayonne, qui est un cours d'eau charmant avec ses chutes et ses criques. Tu la connais déjà, je sais. De nouveaux visages s'installent aussi le long de la rivière La Chaloupe, de l'autre côté du manoir, vers Montréal. Il paraît que ça va limiter l'affluence d'habitants le long du chenal et du fleuve, en permettant à leurs fils de s'installer à l'intérieur des terres.

« En terminant, je te rassure : vos portraits sont toujours à l'honneur ici. « Une amie de toujours qui vous embrasse et qui espère de vos nouvelles dès que tu le pourras, « Etiennette. »

Etiennette relut la lettre avec satisfaction, corrigeant la ponctuation à l'occasion. Elle déposa sa plume et laissa sécher l'encre.

Demain, cette lettre sera prête. Pierre ira la porter au premier relais du chemin du Roy, après son déjeuner. Cassandra devrait la recevoir à la fin de l'été. La vie passe si vite, et la mort frappe comme elle peut. Au moins, le Canada n'est pas en guerre et mes garçons n'auront pas l'obligation de s'enrôler. J'ai tout mon temps pour en faire de bons forgerons et, si possible, les garder autour de moi, à Berthier. Quant au reste, mon mari va nous protéger.

Chapitre IX

Angélique -

Etiennette eut raison de faire confiance à Pierre Latour Laforge, son défunt mari. Il n'y eut pas d'autres malheurs dans la famille cette année-là, hormis quelques inquiétudes.

Peu de temps après le départ de la lettre pour Paris, Louise apprit à sa mère qu'elle était enceinte de trois mois. Celle-ci n'en parut pas surprise, puisqu'elle avait déjà averti sa fille qu'un veuf n'y allait habituellement pas par quatre chemins. Toutefois, elle s'inquiétait de la surcharge de travail que cela occasionnerait à Louise, dont la santé n'était pas si forte, et de la possibilité qu'elle accouche de jumeaux en plus. Lorsqu'elle fit part de ses craintes à Angélique, qui passait plus de temps à la Grande-Côte, chez les Beaugrand-Champagne, qu'à la rivière Bayonne, la jeune femme lui répondit :

— Pierre-Simon la laisse parler. Il semble bien l'aimer malgré son impatience et son mauvais caractère.

— C'est ce qui me faisait peur. Dieu merci, tu es là pour lui donner un

coup de main !

— Des fois, j'ai l'impression que les enfants me considèrent comme leur mère. Heureusement que Louise ne s'en formalise pas trop.

— Tant mieux, car cela m'inquiétait. À propos, monsieur le curé me demandait où tu étais rendue dans ta réflexion.

— Je vous avouerai que je n'ai pas eu grand temps pour y penser. Les enfants de Louise m'accaparent tellement !

— Il est important de prendre tout le temps qu'il faut. Par ailleurs, Louise aura de plus en plus besoin de toi, tu comprends ? Comme tu es sa jumelle et que ses enfants t'aiment, je voudrais que tu puisses mettre ça dans la balance avant de prendre ta décision. S'occuper des enfants de sa sœur peut être aussi une vocation. Sans doute pas comme une vocation religieuse, mais c'est de la charité chrétienne quand même.

— Jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que tu choisisses d'entrer en communauté ou de fonder ton propre foyer. Louise est mal prise et ça me tracasse. Tu es la seule qui puisse l'aider.

— Émeline pourrait contribuer, non ? La Grande-Côte ne lui est pas étrangère. Antoine Piet est presque voisin de Louise.

Etiennette sentit de la jalousie chez Angélique.

— Tu sais bien qu'il n'est pas dans les convenances qu'une jeune fille fréquente son prétendant sans être chaperonnée. Ce n'est quand même pas Louise qui jouera ce rôle-là ! Et je ne voudrais surtout pas qu'Émeline s'immisce dans la maison des parents d'Antoine. Nous sommes une famille respectée dans la paroisse. Alors, qu'en penses-tu ?

Alors qu'Angélique réfléchissait toujours à son avenir, Etiennette fut appelée d'urgence auprès de Louise, qui faillit faire une fausse-couche. Elle obligea sa fille à rester alitée afin de rendre sa grossesse à terme sans danger. Angélique prit bien soin de sa sœur et resta à la Grande-Côte, jusqu'aux relevailles de sa jumelle. Louise accoucha d'un frêle garçon. Le docteur Valois avisa Etiennette qu'il y avait peu de chances que l'enfant survive bien longtemps. Le nourrisson, prénommé François, eut Angélique comme marraine, que l'on voulait ainsi remercier de son dévouement.

Après la cérémonie de baptême qui eut lieu quelques semaines plus tard, le curé Gaillard voulut revoir Angélique.

— Et puis, mademoiselle Latour, avez-vous pris votre décision d'entrer en communauté ?

Gênée, Angélique répondit qu'elle avait été trop occupée à aider Louise pour y penser. Elle lui promit de le faire.

— Avez-vous pris le temps de lire le petit catéchisme de Monseigneur de Saint-Vallier, que j'ai demandé à votre mère de vous remettre ?

Voyant qu'Angélique était surprise de sa question, le curé s'inquiéta :

— Votre mère ne vous a-t-elle pas remis un petit manuel religieux ?

— Oui, que j'ai lu. Cependant, ce n'était pas ce catéchisme-là.

— Elle vous a donc remis le catéchisme de Monseigneur L'Ancien¹³, qui vante les vertus du mariage !

13. Monseigneur de Laval, premier évêque et prélat de la Nouvelle-France, adopta un règlement en 1664 pour favoriser le culte de la Sainte-Famille. Il distribua aux foyers de la colonie une image de la Sainte-Famille et publia un petit manuel intitulé *La solide dévotion à la très Sainte-Famille de Jésus, Marie et Joseph, avec un catéchisme qui enseigne à pratiquer leurs vertus*.

Le pasteur se rembrunit. Il venait de comprendre la méprise d'Étiennette et la confusion d'Angélique.

— Avez-vous entendu l'appel divin ?

Angélique prit quelques secondes pour répondre timidement :

— Non, monsieur le curé.

La jeune femme regardait le plancher du presbytère, apeurée par les conséquences de sa franchise.

— C'est aussi ce que je pense. De grâce, relevez la tête et n'en ayez pas honte. Dieu vous destine à une autre vocation, je le pressens.

— Me marier et avoir mes propres enfants? demanda Angélique avec enthousiasme.

L'ecclésiastique comprit qu'il devrait orienter son choix vers une autre jeune fille de Berthier pour sa première vocation religieuse. Déjà, les noms des demoiselles Bottineau, Fagnan et Émery jaillissaient dans son esprit. Réconforté par la moisson abondante du bon grain qu'il avait semé dans sa paroisse de Sainte-Genève, il ajouta :

— Je vous le souhaite, Angélique. L'Évangile dit d'aimer son prochain comme soi-même. C'est le fondement de la charité. Ce qui implique de vous occuper de la marmaille de votre sœur jumelle. Ça me paraît être dicté par le Seigneur. Ça ne devrait pas vous être difficile, puisque vous aimez bien les enfants de Louise.

— C'est vrai, je les adore, surtout mon filleul, le fils de Louise.

— Je vous comprends, il a le sang des Latour dans ses veines. Vous voyez que tout s'arrange pour le mieux. Dieu nous interpelle à tour de rôle de différentes façons.

— Alors, ma vocation sera de vivre chez Louise et de l'aider. Le curé émit une forte réserve :

— Pourvu que vous n'ayez pas de penchant pour son mari, et vice-versa. Car là, vous commettriez le péché d'adultère, du moins en pensée. Comme la chair est faible, il n'y a qu'un pas à franchir. Faites attention et continuez d'aider votre jumelle dans l'allégresse. J'aviserais votre mère de votre décision et de notre conversation.

Quand Louise devint de nouveau enceinte, Étiennette n'eut pas à demander à Angélique quelle était sa décision. Celle-ci lui annonça que sa vocation serait d'aider sa famille et de s'occuper des enfants de ses sœurs, au besoin.

—La santé de Louise m'inquiète de plus en plus. Heureusement que tu es là pour lui venir en aide. Nous comptons tellement sur toi ! Le ciel te le revaudra, sois sans crainte.

Dès lors, Angélique pria chaque soir pour qu'un gentil jeune homme se pointe sur sa monture, sur le chemin du Roy, en direction de Berthier.

S'il longe la Grande-Côte, il y a de fortes chances qu'il vienne de Lanoraye, se dit-elle.

Chapitre X

Les garçons -

Etiennette se dit que ses deux garçons, Pierre et Joseph, âgés respectivement de vingt et de seize ans, devaient faire leur part pour rendre les affaires familiales plus prospères. Elle en discuta avec Antoine, qui était bien d'accord.

— Émeline est bien bonne avec les clients, mais encore faut-il qu'il en vienne ! Il est temps que Joseph fasse son apprentissage et que Pierre accomplisse sa besogne, plutôt que de reluquer les filles.

Etiennette fut surprise de la réaction d'Antoine, d'ordinaire si peu loquace. Celui-ci renchérit :

— Nous ne changerons pas la pancarte. Il y restera écrit « Latour et fils » tant que mes frères n'auront pas démontré leur bonne volonté. Un jour, d'ailleurs, le petit Antoine prendra ma relève.

Etiennette se rendit compte qu'Antoine prenait à cœur les affaires de son défunt père.

C'est tant mieux. Il a raison. Émeline soigne les chevaux, et je ne voudrais pas qu'elle en fasse davantage. Après tout, ce n'est pas le travail d'une fille de les ferrer.

Joseph était un grand adolescent bricoleur. Un «patenteux», comme aimait dire sa mère. Il avait hérité des verveux de son père, et il avait réussi à les modifier pour en faire des trappes à poisson, munies d'un couvercle, que le pêcheur retirait par une ouverture pratiquée à son sommet. Il attrapait surtout de l'anguille, parfois de l'esturgeon, qu'il revendait aux gens de Berthier. Comme son petit commerce marchait bien, Etiennette lui avait donné la permission d'étendre ses filets au chenal du Nord, après la fonte des glaces,

plutôt qu'à la rivière Bayonne, où la grosse carpe se vendait mal.

L'ingéniosité de Joseph était telle qu'il eut l'idée de faire bouillir des carcasses de carpes pour en faire de la colle, au grand dam de sa mère, qui avait bien du mal à récupérer les linges de cuisine dont il se servait pour tamiser le résidu de poisson. Sans parler de ses sœurs et de sa belle-sœur, Marie-Louise Plouffe, qui fuyaient la maison à cause de l'odeur. Afin de se faire pardonner, il fabriqua des chaises hautes pour les enfants d'Antoine, dont il solidifia le siège paillé avec de la colle de poisson.

Il a le sens des affaires, celui-là. L'avenir de Latour et fils sera assuré s'il veut devenir forgeron, se dit Etienne.

Un jour, elle lui demanda si le métier de forgeron l'intéressait.

— Tu pourrais seconder Antoine et Pierre. À vous trois, vous donneriez plus d'expansion à la forge de votre père. Nous pourrions même la nommer « Latour et frères ».

— Je voudrais devenir artisan orfèvre ou horloger. Couler des vases sacrés ou des ostensoirs d'église.

La réponse de Joseph surprit d'abord sa mère, mais elle se dit ensuite que tous les rêves étaient permis à l'adolescence. Etienne lui répondit que c'était à Versailles ou à la manufacture des Gobelins à Paris qu'il lui faudrait aller pour étudier ces beaux métiers-là. En attendant, ses frères avaient besoin de son aide. Plus tard, il déciderait de son sort. Elle ajouta qu'Antoine l'avait informée qu'il aimerait lui enseigner les rudiments du métier de forgeron.

— Que va-t-il donc m'apprendre d'autre que ferrer les chevaux et actionner le soufflet? Je sais déjà tout ça.

— Pourquoi pas la serrurerie ? Demande-lui de te montrer comment forger des gonds, des targettes et des serrures. Je suis certaine qu'Esther de Lestage en voudrait pour le manoir, si tes serrures sont solides et bien faites. Elle te connaît ; elle achète bien ton poisson. Je ne vois pas pourquoi elle n'achèterait pas de la serrurerie fabriquée ici, faite de fer venant des forges du Saint-Maurice. À qualité égale, Esther t'encouragera. Si elle hésite, tu n'auras qu'à lui faire un bon prix. Après tout, elle se doit de soutenir l'artisanat de sa seigneurie. Son mari, le seigneur de Berthier, l'a toujours fait.

Enthousiaste, Joseph répondit à sa mère :

— Je ne savais pas que vous aviez autant le sens des affaires.

— C'est en vivant autant d'années aux côtés de ton père que j'ai compris tout ça. Il ne parlait pas beaucoup, mais il était industriel. Ce n'est pas un hasard si ton père a si bien réussi. Il travaillait fort et il savait s'entourer de gens comme Tancrède et Labrèche et, plus tard, Antoine. Maintenant, c'est à votre tour, à Pierre et à toi, de mettre l'épaule à la roue.

— Aurai-je le temps de bricoler ?

— Le soir, après ton travail, tant que tu voudras ! Je pourrais même demander à Antoine de te réserver des journées de congé pour étendre tes verveux.

— Mes *treillis*, vous voulez dire.

— *Treillis.*

— Puisque les trappes à poisson des gens des Trois-Rivières sont faites d'osier entrelacé, je viens de décider que les miennes seraient faites d'acier mince et de fer blanc.

Comme Etiennette lui adressait une mimique admirative, Joseph conclut avec enthousiasme :

— Vous serez fière de moi, maman, je vous le promets.

Si Joseph combla Etiennette, par son désir de bien faire à la forge, son autre fils la déçut. Pierre voulait absolument se joindre à l'équipe des forgerons de Guillaume Estèbe¹⁴, qui venait de prendre en tutelle, au nom du gouvernement, la gestion des forges du Saint-Maurice.

14. En 1741, après l'effondrement de la compagnie d'exploitation des forges du Saint-Maurice, l'intendant Hocquart avait envoyé Guillaume Estèbe, en tant que subdélégué, pour reprendre en main l'établissement. En plus de dresser un inventaire complet des forges, celui-ci avait étudié les moyens à prendre pour redresser l'entreprise.

— J'aimerais apprendre à fabriquer des poêles, aux Forges des Trois-Rivières. J'ai su qu'on est en train de faire les bons moules pour y couler la fonte... et peut-être bientôt le fer. Vous savez que le poêle sera beaucoup plus utile que la cheminée. J'ai vu, au manoir, le gros poêle en fonte. Il paraît qu'il y a un savant anglais¹⁵ qui a inventé un poêle en fer avec ouverture sur le côté, qui donnerait plus de chaleur tout en consommant moins de bois.

15. Benjamin Franklin (1706-1790), né à Boston, a été à la fois homme politique, père fondateur des États-Unis, ambassadeur, imprimeur, écrivain, scientifique et inventeur.

— Es-tu certain que ce n'est pas une mode passagère ? Ton père n'en parlait pas et Antoine...

Pierre réagit aussitôt :

— Ne demandez pas à Antoine d'être moderne. Tout ce qu'il sait faire, c'est de ressouder du vieux fer.

Etiennette commença à s'énervier. Elle éleva le ton.

— Je t'en prie, ne critique pas ton frère. Il répare ce qu'on lui apporte. Laisse-moi t'informer qu'Antoine avait déjà exprimé ses intentions de fabriquer des outils de ferronnerie, mais que ton père n'était pas d'accord. Même que le sieur de La Vérendrye lui avait suggéré d'aller travailler aux forges des Trois-Rivières.

Puis, plus sereinement, elle continua :

— Je ne connais aucun habitant de Berthier et des environs qui se chauffe au poêle, excepté les Lestage. Ce sont de braves gens qui vivent selon leurs moyens.

Pierre était surpris de ce que sa mère venait de lui dire à propos d'Antoine.

— Pourquoi n'y est-il pas allé ?

— Parce que ton père a jugé qu'il avait plus besoin de lui ici, à fabriquer des outils et à réparer des instruments aratoires. À l'époque, les forges connaissaient des difficultés¹⁶. Ce n'est que tout récemment que monsieur Guillaume Estèbe a commencé à les rendre rentables.

16. En 1741, le roy Louis XV remit les forges du Saint-Maurice à la régie royale, afin de récupérer ses fonds et de réactiver la production de fer. Depuis François-Pierre Poulin de Francheville en 1729, les multiples tentatives des promoteurs privés et des bailleurs de fonds, dont le Trésor royal qui avait octroyé une subvention de 100 000 livres pour lancer l'entreprise métallurgique, avaient échoué. Le coût des infrastructures, des défauts techniques dans la fabrication ainsi que les dépenses excessives des promoteurs avaient englouti les investissements royaux.

— Mon père était vieux jeu ! Les temps ont changé !

La gifle qu'Étiennette donna à son fils partit d'un trait. Comme il ne s'y attendait pas, Pierre blanchit. Furieuse, sa mère hurla :

— Que je te voie encore une fois salir la mémoire de ton père ! Tu n'es pas digne de porter son nom, Pierre Latour Laforge !

Puis, prenant sur elle, elle lui expliqua, le souffle court :

— Sais-tu au moins quel forgeron réputé il a été ? Bien sûr que non, tu es trop jeune ! Ton père a été le premier à reconnaître la qualité du fer des environs des Trois-Rivières. Il avait accompagné le sieur Hameau, un scientifique de Paris, et ensuite le médecin du Roy, Michel Sarrazin, aux Trois-Rivières et au Cap. On lui a même demandé de se rendre à Boston avec l'expert venu de France en 1733, Olivier de Vézin. Ton père a refusé l'invitation, et c'était mieux ainsi, car il était davantage un artisan qu'un administrateur. Il connaissait bien la région, puisqu'il avait appris son métier comme apprenti forgeron chez ton arrière-grand-père Pelletier. Tu devrais en être fier, mon gars !

Pierre, qui se frottait la joue, demanda :

— Est-ce qu'Antoine sait tout ça ?

— Ça doit : il a dix ans de plus que toi. Avec Joseph, qui m'a assuré qu'il voulait apprendre le métier de forgeron avec Antoine, vous allez faire un trio de forgerons formidables. Sans parler d'Émeline, qui vous aidera, bien entendu.

— Une femme !

Étiennette ne releva pas la remarque. Pour l'heure, elle espérait bien faire changer d'idée à son fils. Elle lui sourit.

— Ton père m'a dit sur son lit de mort qu'il souhaitait que tous ses fils deviennent des forgerons et qu'ils soient fiers de l'être.

— Il ne parlait plus. Étiennette grimaça.

— C'est vrai, mais des époux qui s'entendent bien se comprennent du regard.

Elle s'efforça de fixer son fils dans les yeux en souriant, pour le rassurer sur ses intentions. Contre toute attente, Pierre précisa les siennes :

— Pour faire comme papa, j'aimerais apprendre mon métier aux forges des Trois-Rivières, y gagner beaucoup d'argent et revenir à Berthier me faire bâtir un château, comme celui des forges¹⁷.

17. La maison seigneuriale, propriété de la compagnie des forges du Saint-Maurice, avait compromis le succès financier de la nouvelle entreprise. Construite en 1737 au coût de 100 000 livres, cette spacieuse demeure de style colonial mesurait 102 pieds (31 mètres) de longueur sur 52 pieds (16 mètres) de largeur et 46 pieds (14 mètres) de hauteur.

— Tu n'y penses pas ! Tu ne peux pas laisser Antoine et Joseph seuls. Joseph n'est encore qu'un jeunot, s'énerva Étiennette.

— J'ai le droit de faire ma vie comme les autres. Même si vous cherchiez à m'en empêcher, j'irais quand même. Se rendre aux Trois-Rivières se fait dans la même journée par le chemin du Roy.

Étiennette se mordit volontairement la lèvre, pour ne pas en rajouter. Elle

prit conscience de la détermination de Pierre.

— Laisse-moi au moins écrire à Charlotte Estèbe pour la prévenir de ton arrivée.

Pierre sourit malgré lui.

— Merci, maman. Vous viendrez demeurer bientôt dans ma belle maison.

Où prend-il ses idées de grandeur, celui-là ?

Étiennette aiguisa de nouveau sa plume d'oie et sortit son encrier. Elle implora Charlotte Estèbe d'accueillir Pierre pour qu'il puisse apprendre correctement son métier, puisque son père malade n'avait pu achever sa formation. Charlotte lui répondit qu'elle n'aurait pas à s'inquiéter des conditions de travail de son fils. Par ailleurs, elle avait été chagrinée d'apprendre la mort du forgeron, un homme simple dont elle avait pu apprécier l'aplomb et la sagesse.

Étiennette eut la larme à l'œil, en lisant ce témoignage. Elle n'aurait pas pensé que son mari, un homme analphabète, avait pu avoir l'estime de bourgeois influents. Mais elle se ravisa.

Pierre n'était peut-être pas instruit, mais il a fréquenté les plus grands — Berthier, La Vérendrye, Pierre de Lestage, le docteur Sarrazin, le sculpteur François Allard —, en plus d'avoir l'estime de toute la population de Berthier, de l'île Dupas et des alentours. Un maréchal-ferrant des plus respectés, presque un notable, quoi !

Son garçon était à peine parti qu'Étiennette élaborait un plan pour le faire revenir à Berthier.

Mais oui, il faut que Pierre soit amoureux d'une jeune fille de Berthier, voilà la solution ! Qui trouvait-il à son goût, avant son départ ? Il faudrait que je le demande à son frère Joseph. Les garçons se le disent, mais ils ne confient pas leurs secrets à leur mère, bien sûr. Je vais plutôt le demander à Émeline.

— Geneviève Hénault Canada¹⁸. Pierre est amoureux de Geneviève, répondit la jeune fille sans hésitation.

18. Geneviève Hénault était l'arrière-petite-fille de Marie Leroux, fille du Roy de la traversée de 1688, mariée à Jacques Énaud (Hénault). Ce dernier était soldat du régiment de Carignan, de la compagnie Sorel, arrivé au Canada en 1665. Le couple fut pionnier de la seigneurie de Berthier-en-haut.

Étiennette blêmit.

— Geneviève Hénault, la nièce de Marie-Anne et de Marie-Rose, et la fille de mon amie Geneviève Généreux ? Quel âge a-t-elle ? À peu près quinze ans ?

Émeline approuva.

— Comment se fait-il qu'il ne m'en ait pas parlé et qu'il choisisse plutôt de s'éloigner ?

Comme ça, il projette de revenir la voir souvent. Le cachottier ! Il s'agit de faire en sorte de le rendre jaloux et, dans une année ou deux, il la demandera en mariage pour ne pas la perdre... Marie-Anne et Marie-Rose pourront arranger ça si je le leur demande.

Qu'arrivera-t-il s'il tombe amoureux d'une fille des Trois-Rivières ? Pour limiter les risques, je vais demander à Charlotte qu'il soit logé dans le dortoir

*réservé aux forgerons de l'entreprise, plutôt que de le faire coucher chez l'habitant comme les militaires français*¹⁹.

19. Les militaires qui relevaient du ministère français de la Marine et qui faisaient partie des troupes de la Marine, aussi appelées « Compagnies franches de la Marine », assuraient la paix dans les villes. Ils pouvaient travailler dans différents corps de métier et louer leurs services aux bourgeois. L'absence de caserne les obligeait à loger chez l'habitant. Si le gouvernement minimisait ses coûts d'exploitation, le militaire, quant à lui, profitait d'une vie familiale, moins astreignante que la discipline militaire.

Geneviève Hénault, eh ben ! Merci, mon mari. Tu viens de me prouver encore une fois tout l'amour que tu nous vouais... et que tu n'avais pas de rancune envers moi.

Pierre Latour Laforge fils reçut son accréditation pour travailler aux forges du Saint-Maurice après avoir patienté pendant plus d'une année. Etiennette le félicita.

— Félicitations, mon gars, je suis bien contente pour toi ! Ton rêve va enfin se réaliser. Tu l'auras, ta belle maison, avec les économies que tu feras sur ton salaire. Charlotte Estèbe m'a assuré que tu seras bien logé au dortoir commun, et pour pas cher.

En attendant sa réponse, Pierre avait eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Geneviève Hénault chez ses sœurs. Les deux jeunes gens s'étaient fortement épris l'un de l'autre, au grand ravissement des deux mamans, qui voyaient d'un bon œil le tricotage serré de leurs familles.

Antoine Latour avait une autre vision des choses, et il le dit clairement à sa mère :

— Ce n'est plus une entreprise sérieuse que nous exploitons !

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Émeline ne fait que rêver à Antoine Piet Lafrenière, Pierre à Geneviève Hénault, et maintenant Joseph à Marie-Anne Aubuchon, la sœur d'Hilaire.

— Quoi, Joseph s'intéresse à la petite Aubuchon ? C'est vrai qu'il s'en va sur ses dix-sept ans. Le temps file, répondit Etiennette, à la fois surprise et amusée.

— Ils devraient tous se consacrer au travail, plutôt que de roucouler. L'ouvrage se ferait plus vite.

— Estime-toi heureux d'avoir eu Pierre avec toi. De toute façon, ton frère s'en va. Il y a fort à parier qu'il revienne mettre son expérience acquise des Forges du Saint-Maurice, pour notre plus grand bénéfice.

Quelques jours avant son départ, Pierre informa sa mère.

— Je ne suis pas certain que j'irai aux Trois-Rivières.

— Ah non ? C'est Antoine qui sera heureux. Sans qu'il me le dise, je sentais qu'il redoutait ton départ. Tu es devenu indispensable à la forge Latour et fils, tu sais, répondit Etiennette, heureuse que sa stratégie amoureuse ait si bien fonctionné.

— C'est maintenant qu'elle veut se marier.

— Vous marier ! C'est une bonne nouvelle, ça ! C'est normal qu'un garçon de vingt-deux ans se marie. C'est ce que tu souhaites aussi, j'imagine.

Elle est tellement belle, Geneviève, avec ses bouclettes brunes et ses yeux noirs ! On va vous faire une belle noce, tu verras.

Comme Pierre ne réagissait pas, Etiennette s'inquiéta :

— Dis donc, tu n'as pas l'air si heureux que ça de cette perspective.

— Parce qu'elle voudrait que vous me versiez le même salaire qu'aux Trois-Rivières. Vous comprenez, je lui ai tellement fait miroiter que je lui offrirais, sitôt mariés, une belle maison qu'elle souhaite l'avoir rapidement. Ce n'est pas avec mon petit salaire de crève-faim que je vais la lui offrir.

Etiennette fut saisie.

— Tu sais bien que la forge ne rapporte pas assez pour vous offrir des salaires de millionnaires. Je ne m'appelle pas Lestage ou Francheville.

— C'est ce que je lui ai répondu. Elle m'a menacé de rompre si vous n'étiez pas d'accord.

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase.

— Je la trouve bien jeune, Geneviève, à seize ans et demi, pour se marier !

— Vous aviez le même âge. Piquée,

Etiennette répondit :

— Je n'ai pas demandé à ton père le château Saint-Louis comme cadeau de mariage ! J'ai apprécié le four à pain tout neuf à l'extérieur de la maison. À l'époque, c'était une nouveauté. Mais je ne le lui avais jamais demandé, et encore moins exigé.

Comme Pierre ne répondait pas, sa mère continua, déterminée à ne pas s'en laisser imposer par Geneviève Hénault Canada :

— À bien y penser, tu devrais aller aux forges des Trois-Rivières. Tu reviendras la voir chaque mois et, dans quelques années, vous pourrez vous marier, car ça prend bien du temps et de l'argent pour se faire bâtir une belle grande demeure. C'est Geneviève qui sera contente.

— Combien de temps ?

— Si elle t'aime autant que tu le penses, elle t'attendra cinq ou six ans, le temps que tu ramasses les économies voulues. Après tout, elle n'aura que vingt-deux ans à ce moment-là. Ne t'inquiète pas, elle ne t'oubliera pas : Marie-Anne et Marie-Rose seront là pour la surveiller.

Chapitre XI

La mort du seigneur de Berthier -

Une semaine avant la fête de la Saint-Jean-Baptiste 1743, les censitaires de la seigneurie de Berthier apprirent une nouvelle qui les consterna. Un émissaire venu exprès de Montréal les informa que leur seigneur, Pierre de Lestage, venait de mourir. Les réjouissances firent place au recueillement dans la petite chapelle de Sainte-Geneviève. La tristesse que tous ressentirent montra qu'ils perdaient, plus qu'un seigneur, un ami.

Quand le glas sonna, peu après l'angélus du midi, Etiennette et sa famille venaient de terminer leur dîner, et les hommes fumaient lentement leur pipe. Elle questionna Émeline et Angélique, qui finissaient la vaisselle :

— Avez-vous entendu la cloche ? Il me semble que c'est la deuxième fois en peu de temps. Et cette fois-ci, ce n'est pas l'angélus de midi. C'était un son lugubre. C'était le glas. Quelqu'un est mort.

Avant que les filles ne réagissent aux paroles de leur mère, la cloche retentit de nouveau. Etiennette continua, intriguée :

— Je me demande bien qui c'est ?

Marie-Anne Généreux, sa fille, entra alors en coup de vent.

— Savez-vous ce que Pierre vient d'apprendre ? Une nouvelle bien triste ! Le seigneur Pierre de Lestage est mort, hier, d'une attaque de cœur.

L'annonce claqua comme un coup de fouet sur le sol. Tout le monde sursauta. Marie-Anne continua :

— C'est mon mari qui vient de me l'annoncer. Je n'ai pas perdu une seconde pour venir vous en informer. Le curé Gaillard s'est dépêché lui-même de sonner le glas, pour que tout le monde se rende à l'église, cet après-midi. Pierre et Louis sont partis avertir les gens de la seigneurie, ceux de Saint-Cuthbert, du fief Chicot, et même Gervais, du haut de la rivière Bayonne, qui ne peut pas entendre le glas.

— Ce n'est pas grave : il ne va pas à la messe, lança Joseph. Etiennette le rabroua aussitôt :

— Ce n'est pas à nous de le juger. Occupons-nous de nos oignons.

— C'est mon mari qui doit prendre la parole, en tant que responsable suppléant des affaires civiles. Comme les hommes ne sont pas encore aux champs et que les riverains sont occupés à pêcher, ils espèrent bien avertir la plupart des gens, reprit Marie-Anne.

— Est-ce qu'on ferme la forge cet après-midi ? demanda Antoine à sa mère.

— Avez-vous beaucoup d'ouvrage à l'avance ? Sinon Émeline, Angélique et Marie-Amable m'accompagneront à l'église. Nous fermerons la forge pour les funérailles, si elles ont lieu ici.

— Et mon entraînement de la milice ? fit Joseph.

— Je ne pense pas que Pierre supervise l'exercice de cet après-midi, répondit Marie-Anne.

— J'aimerais aller vérifier mes trappes à poisson, à la place.

— Demande à Antoine, c'est lui le patron, déclara Etiennette.

— Je préfère te voir aller au chenal plutôt que de savoir que tu tournes autour de la maison d'Aubuchon, répliqua Antoine en bougonnant.

Pour mettre fin à ce qui s'annonçait être une prise de bec, Etiennette trancha :

— Va donc au chenal, mais attelle la jument grise avant. De toute façon, les clients vont se retrouver à l'église.

Lorsque Etiennette et Angélique arrivèrent à l'église, Marie-Rose, Françoise et Louise étaient déjà sur le banc des Latour. Quant à Marie-Anne, en tant que femme du capitaine de milice, elle s'était installée sur le banc qui se trouvait juste derrière celui du seigneur. Elle attendait son mari qui, au retour de sa tournée, accomplirait sa mission de crieur public.

À quinze heures précises, le capitaine de milice Généreux monta en chaire pour annoncer, un trémolo dans la voix :

— J'ai la triste responsabilité de vous informer du décès de notre seigneur de Berthier-en-haut, le sieur Pierre de Lestage Despeyroux, hier, à Montréal, d'une maladie subite.

Pierre Généreux observa une pause qu'Étiennette mit sur le dos de la nervosité. Il avait son texte en main, puisqu'il savait lire et écrire, ainsi que la fonction de capitaine de milice l'exigeait. Il fixa sa femme intensément, comme pour se donner de l'assurance. Puisque Marie-Anne était d'ordinaire une femme attentive et obéissante, il se dit que, si elle l'écoutait, les autres paroissiens en feraient autant.

— Nous... nous ne le reverrons plus ici l'été, où il avait l'habitude de venir avec la seigneuresse. C'est une tragédie, puisqu'il était plus qu'un seigneur pour nous tous ; je dirais que c'était un père. Les anciens de Berthier l'ont tout de suite aimé, parce qu'il leur ressemblait. Il était arrivé au pays comme marchand de fourrures. Et il a fait prospérer sa seigneurie de Berthier en

faisant construire un moulin à farine à la Grande-Côte, près de Lanoraye, en plus d'avoir fait ériger notre église dédiée à sainte Geneviève.

Même si, en haut de la chaire, l'air était frais, le capitaine de milice, vêtu de son uniforme d'entraînement, suait à grosses gouttes. Il sortit un mouchoir immaculé de la poche de sa veste. Après avoir fait un geste ample, il prit quelques secondes pour s'essuyer le front.

Marie-Anne ressentit une fierté à l'idée que les femmes présentes pouvaient voir le soin qu'elle portait à sa lessive. Elle se tourna légèrement la tête en direction de sa mère, qui lui fit une mimique admirative.

Le curé Gaillard n'aimait pas voir le capitaine de milice, un homme bien en vue dans sa paroisse, envahir ainsi son fief en s'appropriant le discours ecclésiastique. Cependant, il continua :

— Mon beau-père, Pierre Latour Laforge, un ami de la famille d'Alexandre de Berthier, me disait, quelques années avant sa mort, qu'il avait été mis au courant des intentions du sieur Despeyroux d'acheter la seigneurie de Berthier-en-haut et d'en faire la fierté de ses censitaires.

Marie-Anne se retourna de nouveau vers sa mère en souriant. Etiennette, le dos bien droit sur son banc de bois d'érable, avait le visage rosi. Elle ne put que jeter un regard oblique à sa fille, de crainte qu'on ne l'accuse de commettre le péché d'orgueil.

— À l'époque, en 1718, la seigneurie de Berthier s'étendait du fief Chicot jusqu'à la Grande-Côte, et elle ne comptait pas plus de soixante habitants, nos pères et nos beaux-pères. Pierre de Lestage s'est attelé à la tâche et a fait construire un moulin à scie²⁰ en haut de la rivière Bayonne, par deux pionniers, nos concitoyens Râtelle et Champagne. Nous pouvons toujours admirer leur beau travail.

20. Ce moulin à scie, situé à environ 4 milles (6 kilomètres) du fleuve, sur la rivière Bayonne, fut détruit par un incendie en 1724. Le seigneur de Lestage le fit reconstruire.

Le visage écarlate, le capitaine Généreux s'épongea encore le front. Il laissa son regard planer sur la foule, jusqu'à ce qu'il aperçoive son frère, qui l'encourageait à continuer à faire l'éloge du disparu. Le curé Gaillard regardait l'assistance qui buvait les paroles du capitaine, avec une pointe de jalousie. Il aurait aimé y apporter son grain de sel. Quand Pierre Généreux l'invita d'un geste de la main à le remplacer dans la chaire, le prêtre ne se fit pas prier. Prestement, il enfila son étole et s'impatia presque tandis que le capitaine descendait lentement le petit escalier en tire-bouchon, de crainte de chuter.

Le curé grimpa les marches quatre à quatre, les deux mains sur la rampe de sa tribune, et attendit avec un agacement mal contenu que le capitaine aille s'asseoir sur le premier banc, celui du capitaine de milice, aux côtés de son épouse qui ne manqua pas de le congratuler. Il bénit alors l'assistance d'un geste ample et continua l'éloge du capitaine Généreux, comme si les deux notables de la place, le chef civil et le pasteur, s'étaient entendus pour composer l'oraison funèbre.

— Mes bien chers paroissiens, le seigneur de Lestage avait une vitalité exceptionnelle. Votre chef de milice vous a parlé de quelques-unes de ses réalisations. Ses aspirations pour ses censitaires étaient grandioses. Il y a une dizaine d'années, il agrandissait la seigneurie²¹, en donnant à de nouveaux censitaires la possibilité d'étendre le territoire en amont de la rivière Chicot, appelé maintenant le rang Saint-Cuthbert²².

21. Dès janvier 1733, la seigneurie de Berthier-en-haut fut agrandie, s'étendant dès lors du fleuve à une profondeur de 12 à 15 milles (de 19 à 24 kilomètres) dans les terres, du fief de Dorvilliers au fief Chicot. En 1739, la population des seigneuries de Berthier-en-haut et de Dorvilliers était de 328 personnes.

22. Les habitants de Saint-Cuthbert ont fréquenté la première église de Berthier, jusqu'à la construction du presbytère-chapelle en 1767, au bord de la rivière Chicot, à l'endroit où se trouve le village actuel de Saint-Cuthbert.

Le prêtre nota l'attention et l'approbation des fidèles.

— L'an passé, il me confiait que ses projets d'en faire autant avec les rivières Bayonne et La Chaloupe étaient sur le point de se concrétiser, malgré le temps qu'il consacrait à ses importantes activités civiles et commerciales dans la grande ville de Montréal.

Le curé fixa sur ses fidèles son regard pénétrant. Il ne connaissait que trop bien la domination qu'exerçait le prêcheur du haut de la chaire.

— En tant que pasteur de Berthier, j'ai pu apprécier tout le dévouement que le seigneur de Lestage a témoigné à la paroisse. Il a puisé dans sa propre cassette pour faire construire cette belle église et son spacieux presbytère lové dans le petit parc de la rue Frontenac, près du magnifique manoir avec ses allées et sa cour intérieure, sans oublier son four à pain. Notre paroisse doit lui être reconnaissante pour le terrain qu'il s'était fait concéder par le gouverneur de la Nouvelle-France, le marquis de Beauharnois, payé de ses propres deniers, pour en faire un village où il projetait la construction d'un couvent, afin d'y installer les dames de la congrégation de Notre-Dame.

Il fit une pause avant de continuer :

— Et que dire de la promenade près du quai, non loin du manoir, qu'il a fait dessiner pour permettre aux badauds, le dimanche après la messe, d'aller admirer les voiliers de Québec, transportant leurs marchandises vers Montréal, ou simplement pour pêcher le poisson venu des crues du fleuve !

Le pasteur termina son hommage funèbre par ces phrases, qui allaient rester marquées dans la mémoire collective pour longtemps :

— En bon seigneur, Pierre de Lestage laisse dans le deuil, en plus de sa veuve Esther, une grande famille de censitaires reconnaissants. En agrandissant sa seigneurie comme il l'a fait, il a permis aux gens de Berthier de devenir plus prospères, plus entreprenants. Il avait une devise: «Aller de l'avant.» Engageons-nous donc à continuer son œuvre et à retrousser nos manches, puisqu'il a sans doute été l'un des seigneurs les plus engagés de la colonie dans le développement de sa seigneurie. S'il était l'ami des plus grands, il savait aussi être à l'écoute des préoccupations du plus humble de ses censitaires. Cette compassion faisait aussi partie de son personnage, car Pierre de Lestage était un homme attentionné, charitable et bienveillant. Les paroissiens de Berthier ont pu profiter de ses qualités chrétiennes et ce sera l'autre aspect de son merveilleux héritage dont nous serons si fiers et qui permettra à notre communauté endeuillée de continuer son œuvre sans la remettre en question. Ce sera notre manière de lui faire honneur.

Le curé prit le temps d'observer l'effet de son oraison, avant de continuer, satisfait :

— Je tiens à vous informer que ses funérailles auront lieu à Montréal. Je m'y rendrai, bien entendu. J'aimerais inviter les paroissiens qui le pourraient à faire de même. Nous partirons du relais du manoir après-demain. Le drapeau du manoir sera en berne, en signe de deuil, jusqu'à nouvel ordre. Les censitaires qui auront à payer leur dû le feront au presbytère. Je serai là pour les accueillir. Le capitaine de milice Généreux continuera à administrer la seigneurie jusqu'à nouvel ordre. Le prochain dimanche, la grand-messe sera dite à l'intention du seigneur de Lestage. Je souhaite que tous les paroissiens l'honorent de leur présence. Maintenant, nous allons nous recueillir pour le repos de l'âme de Pierre de Lestage par la cérémonie de l'Eucharistie. Notre

prière l'aidera dans son épreuve de purification.

À ce moment, à la grande déception du curé, l'église se vida de la plupart des hommes, venus par curiosité. Ils prétextèrent, sur le perron de l'église, que leurs travaux de ferme motivaient leur départ précipité.

Rendue à la maison, Étiennette discuta avec ses filles de la possibilité de se rendre aux obsèques de Pierre de Lestage à Montréal.

— Angélique ?

— Louise m'a demandé d'aller garder ses enfants, s'empressa de répondre la jeune femme.

— Il y a de beaux magasins de linge à voir à Montréal... Émeline ?

— Je connais déjà Montréal. Cette fois-ci, je donne mon tour à Marie-Amable, répliqua Émeline, sans même prendre le temps d'y penser.

Étiennette plissa les lèvres, étonnée de la réponse d'Émeline, qu'elle savait friande de beaux vêtements ; elle ne reconnaissait plus sa fille. Elle se dit qu'à son retour des funérailles, elle aurait une franche conversation avec elle.

Son Lafrenière est en train de nous la changer complètement!

— Oui, maman, je veux vous accompagner. J'ai tellement hâte de voir la grande ville ! s'exclama Marie-Amable.

— Ce n'est pas de ton âge, voyons ! Ce ne serait pas raisonnable. Tu iras à Montréal, un jour, accompagnée de ton mari.

— Ça va prendre du temps : il n'y a aucun garçon de Berthier qui m'intéresse.

Tout le monde sourit en entendant la remarque de Marie-Amable.

— Marie-Anne fera son devoir en accompagnant son mari ; les circonstances le lui commandent.

— Voyons, maman ! Mon devoir, comme vous dites, est de m'occuper de mes enfants. D'ailleurs, ce n'est pas parce que je suis l'aînée que je dois vous suivre à la trace.

Piquée, Étiennette réagit aussitôt :

— Je t'y invite en tant qu'épouse du capitaine de milice de cette seigneurie.

— Je ne peux pas les laisser seuls !

— Angélique gardera tes enfants. Pour une fois, Louise se débrouillera autrement.

Étiennette commençait à trouver que Louise accaparait sa sœur jumelle célibataire plus que de raison. Angélique parut troublée. Marie-Rose résolut le dilemme en suggérant :

— Je vais les garder, les garçons de Marie-Anne. Après tout, ils sont mes neveux des deux côtés.

Angélique parut rassurée et sourit à sa sœur. Marie-Anne, pour sa part, se tracassait :

— Et Pierre ?

— Il viendra avec nous à Montréal. Ce sera une bonne façon, pour lui, de se faire connaître. Pierre de Lestage avait aussi des neveux, les garçons de sa

sœur. Je sais, par Esther, que Jean-Baptiste Courthiau demeure à Montréal, tandis que son frère Pierre-Noël est resté à Bayonne avec leur mère, Marie de Lestage. Les frères Courthiau pourraient avoir la méchante idée de nommer un autre capitaine de milice de la seigneurie. Sait-on jamais?

— La seigneuresse Esther aime bien Pierre.

— Esther se fera certainement aider, dans la gestion de sa seigneurie, par ses neveux, puisque ses fils sont décédés en bas âge.

— En lui expliquant ça, je crains de ne pouvoir le persuader.

— Il est intelligent, il comprendra.

Comme Marie-Anne plissait le front par nervosité, sa mère la réconforta :

— Laisse-moi faire.

Le cocher de la diligence du chemin du Roy, en direction de Montréal, n'eut pas à atteler une voiture supplémentaire, puisque seulement quatre passagers payèrent leur voyage, soit Etiennette Latour, sa fille Marie-Anne, le capitaine de milice, Pierre Généreux, ainsi que messire Gaillard, le curé de la seigneurie de Berthier-en-haut.

Etiennette avait remis à son gendre le pistolet que son mari, Pierre Latour Laforge, n'avait jamais pu rendre à son propriétaire, le seigneur Alexandre de Berthier lui-même, puisque celui-ci était mort avant que l'arme ne fût réparée. Le capitaine Berthier, comme l'appelait chaleureusement le forgeron, lui avait demandé de remplacer le bois dur de la crosse et du support du canon du pistolet par de l'argent.

Pierre Généreux, fier comme un paon de son allure de capitaine de milice de la seigneurie de Berthier, alla offrir ses condoléances à la seigneuresse et à son neveu. Avec son pistolet argenté et son épée à la ceinture, il parada devant le gratin militaire montréalais dont les uniformes rutilants étaient ornés de galons dorés. Il portait également son hausse-col doré de capitaine. Il avait voulu prendre son esponsion d'apparat, une demi-pique, mais sa femme l'en avait empêché.

Les obsèques du seigneur de Berthier furent célébrées en grande pompe, à la basilique Notre-Dame de Montréal, par le supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal, monsieur Louis Normant du Faradon²³. Sur la place d'Armes, une haie de soldats des Compagnies franches de la Marine²⁴ encadrait le cortège funèbre jusqu'à l'église, commandée par un lieutenant de la Marine, plutôt que par un capitaine d'infanterie. À ses côtés, le tambour rythmait la cérémonie, en alternance avec les tintements graves du glas de la cathédrale.

23. Louis Normant du Faradon (1681-1759) succéda en 1732 à Vachon de Belmont.

La première force militaire permanente pour la défense des provinces françaises et des colonies, les Compagnies franches de la Marine furent créées officiellement en décembre 1690 par Louis XIV, même s'il y avait eu auparavant des troupes qui avaient été cantonnées en sol canadien et qui s'étaient greffées, dès 1691, au nouveau corps militaire. Ce fut la naissance des Forces armées canadiennes. Si, à l'origine, tous les officiers étaient recrutés en France, les jeunes Canadiens de bonne famille se firent à la longue plus nombreux. Ces officiers devinrent même une aristocratie au sein de la colonie. Pour leur part, les simples soldats étaient soit Canadiens, soit Français, mais parfois aussi étrangers, et ils s'intégrèrent tous de belle façon dans ces troupes de terre (et non de mer) pour en faire une force militaire dont les Canadiens étaient très fiers et qu'ils nommaient les «troupes de la Marine», puisqu'elles dépendaient du département de la Marine.

Une foule bigarrée et respectueuse de Montréalais, composée de badauds, d'Indiens et de bourgeois, certains ayant revêtu leur tenue de milice, dite «de réserve», en tissu rouge vif avec bas blanc, les autres étant habillés de costumes sombres, était entassée près des militaires, pour voir de près le cercueil du marchand prospère, recouvert des drapeaux de la marine marchande : un pavillon bleu traversé par une croix blanche et ayant, au centre, un écu bleu orné de trois fleurs de lys, et un pavillon blanc, décoré des armoiries royales.

L'uniforme de ces troupes comprenait un justaucorps de drap gris-blanc cousu d'une doublure bleue et garni de boutons d'étain, une culotte bleue en serge doublée de toile, des bas du même tissu, des jarrettières blanches, des souliers à boucle, un chapeau noir bordé d'un galon d'argent, un ceinturon, une épée ainsi qu'un fusil à hauteur d'homme en bandoulière.

Le trio composé d'Étiennette, de Marie-Anne et de Pierre Généreux prit place dans la nef, dont l'allée était occupée par le catafalque, quelques bancs derrière celui d'Esther de Lestage, qui, toute de noir vêtue, était déjà agenouillée. Le gouverneur de Montréal, Josué Dubois Berthelot de Beaujours²⁵, âgé de quatre-vingt-un ans, était à genoux sur son prie-Dieu, tout à côté du gouverneur de la Nouvelle-France, Charles de La Boische, marquis de Beauharnois, qui était venu exprès de Québec. D'innombrables couronnes de fleurs de saison jalonnaient les marches qui menaient à la balustrade. Déjà, la chorale avait commencé à chanter des cantiques funèbres.

25. Josué Dubois Berthelot de Beaujours (1662-1750) fut gouverneur de Montréal de 1733 à 1750.

Esther avait tenu à ce que les censitaires de la seigneurie de son mari aient une place privilégiée dans la nef, près d'elle. Pour sa part, le curé Gaillard avait rejoint, dans le chœur, les autres messieurs de Saint-Sulpice, son ordre religieux. Il avait le dessein d'aller rendre visite, avec le supérieur de sa communauté, aux religieuses de la congrégation de Notre-Dame, afin d'obtenir leur accord définitif pour fonder un couvent à Berthier.

Si de nombreux ornements de couleur violette pendaient aux colonnes et aux murs, une nuée de soutanes noircissaient le chœur et les transepts. Les religieuses en robe noire, recueillies avec discrétion le long des confessionnaux, portaient, par leur tenue, le deuil du notable de la ville de Montréal.

Après s'être signée, Etiennelette jeta un regard autour d'elle. Elle salua d'une légère inclinaison de la tête un monsieur important qu'elle crut être le neveu d'Esther, Jean-Baptiste Courthiau, puisqu'elle savait que toute la famille de Jean de Lestage, le frère de Pierre, avait été décimée par la maladie.

Elle reconnut aussi Margot d'Youville et ses Sœurs de la Charité, dans leur costume gris. Elle se dit qu'elle irait l'aborder, dès la fin des obsèques, pour lui assurer qu'elle lui rendrait visite avant son retour à Berthier. Tout à côté, elle eut de la difficulté à reconnaître un militaire aux larges épaules, dans son uniforme d'officier des Compagnies franches de la Marine du Canada. Une jeune fille se tenait près de lui. Lorsqu'il se retourna légèrement,

Etiennette s'aperçut que l'officier portait une décoration à la boutonnière de son habit. Elle poussa du coude Marie-Anne et lui murmura :

— Je pense que c'est La Vérendrye, près de Margot.

— Je n'ai jamais vu Margot de ma sainte vie.

— Chut, pas de gros mots ! C'est elle qui pourrait parler de la sorte, pas toi... Elle était venue vous garder à quelques reprises au fief Chicot. Tu ne peux pas t'en souvenir, tu étais trop jeune.

Marie-Anne s'étira le cou pour apercevoir plutôt l'officier.

— Vous avez raison. Qu'il a vieilli !

— On dirait qu'il a été décoré de la croix de Saint-Louis²⁶, continua Etiennette, mais je n'en suis pas certaine. S'il y en a un qui mérite de la recevoir de son vivant, c'est bien La Vérendrye, pour tout ce qu'il a fait !

26. La Vérendrye fut décoré de la croix de Saint-Louis par le ministre de la Marine, Antoine-Louis Rouillé, ayant décéder en décembre 1749, et reçut le titre de chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, alors qu'il se préparait à repartir vers la mer de l'Ouest. L'Ordre royal et militaire, créé en 1693 par Louis XIV, reconnaissait les bons et loyaux services du récipiendaire et honorait sa famille. En 1750, un édit royal décréta l'anoblissement des officiers qui avaient reçu ce titre, afin de créer une noblesse militaire.

Elle pensa soudainement à son amie Marie-Anne Dandonneau, la femme de La Vérendrye, et à sa fin tragique.

— Il peut bien avoir le dos voûté après cette épreuve. C'est probablement Marie-Catherine, la jeune femme près de lui. Mon Dieu, qu'elle a grandi !

Près de La Vérendrye se tenait un notable dont la silhouette ne parut pas inconnue à Etiennette. De temps en temps, celui-ci fixait Margot d'Youville du regard, comme s'il semblait bien la connaître. En fouillant sa mémoire, Etiennette finit par reconnaître Jacques-René de Varennes, qu'elle avait eu l'occasion de rencontrer deux fois, au fief Chicot et à Québec, au mariage de Marie-Anne Dandonneau et de Pierre de La Vérendrye. Son épouse, Marie-Jeanne Le Moyne de Sainte-Hélène, se tenait à ses côtés. De Varennes avait eu l'occasion de se réconcilier avec Pierre de Lestage, à Terrebonne, lors de l'inauguration de la cloche de l'église de la paroisse Saint-Louis.

Remplissant les bancs et les jubés de la cathédrale, une pléiade de marchands et de notables montréalais portant perruque poudrée et costume de couleur sombre étaient accompagnés de leurs épouses. Celles-ci, vêtues d'une robe à la française dont le devant s'ouvrait sur un jupon taillé dans le même tissu, portaient la coiffe en mousseline garnie de dentelle avec rubans brodés, ainsi qu'un mouchoir noué autour du cou pour plus de respect pour le lieu sacré. L'oraison funèbre fut dite par le gouverneur, le marquis de Beauharnois. Monsieur Normant, supérieur des sulpiciens, n'avait pas voulu faire publiquement l'éloge de Pierre de Lestage, parce que celui-ci ne s'était jamais réconcilié avec son prédécesseur, Vachon de Belmont²⁷.

27. Le lecteur se rappellera les démêlés de Pierre de Lestage avec le supérieur des sulpiciens, Vachon de Belmont, consécutivement à la visite de Cassandre Allard à Montréal, au château du gouverneur de Ramezay. Voir tome 6, *Etiennette de la rivière Bayonne*.

Le gouverneur de la Nouvelle-France rappela la carrière montréalaise du défunt dans le commerce de la fourrure et du grain, et son engagement à la tête de la communauté marchande. Il affirma aussi que le gouvernement royal

serait toujours reconnaissant à cet ancien gestionnaire des finances pour son flair dans la conduite des affaires municipales de Montréal. Il n'oublia pas de mentionner que, pendant vingt-cinq ans, Pierre de Lestage, en tant que seigneur de Berthier-en-haut, avait investi des sommes importantes dans le développement de sa seigneurie, afin d'y attirer des colons.

— J'ai moi-même concédé au seigneur de Lestage un vaste terrain où il souhaitait faire bâtir une église, un presbytère ainsi qu'un couvent pour l'instruction des enfants de ses censitaires. Il me confiait dernièrement qu'il avait l'intention de réaliser ce rêve avant sa mort. Pauvre homme, il ne savait pas qu'il lui restait si peu de temps à vivre ! Je promets donc à ses censitaires, dont quelques-uns sont ici présents avec leur curé pour faire leurs adieux à leur seigneur, de faire mon possible pour mener à bien ce projet.

Si Etiennette sentit le regard de toute l'assistance sur sa nuque, le curé Gaillard jubila intérieurement. Ce n'était plus le *Dies irae* de la liturgie catholique des défunts qu'il marmonnait, mais une prière d'action de grâce.

— Maintenant que j'ai relaté le parcours professionnel impressionnant de notre regretté Pierre de Lestage et parlé de son importance pour la Nouvelle-France, j'aimerais évoquer ses qualités humaines, que j'ai pu personnellement apprécier et qui seront pleurées par ses proches, son épouse Esther la première, car ils se souviendront de son immense générosité, de son souci de faire le bien et de ses grandes qualités morales et civiques.

Etiennette vit les épaules d'Esther tressaillir. Elle pouvait imaginer l'innommable chagrin qui anéantissait son amie, alors qu'elle-même avait vécu le même drame, trois ans auparavant. Cependant, elle n'aurait pu deviner la présence d'une sexagénaire, tout au fond de la basilique, qui avait le visage enfoui dans ses mains pour cacher ses pleurs, ne s'étant jamais remise du choc épouvantable qu'elle avait subi jadis lorsque son amant l'avait éconduite. Elle avait alors appris coup sur coup qu'il l'avait trahie avec Cassandre Allard, et qu'il s'appêtait à épouser sa meilleure amie, Esther Sayward.

Malgré cette trahison, Roxanne Bâchant se morfondait toujours d'avoir héroïquement laissé sa place à son amie rouquine et de ne pas avoir tenté de relancer son ancien amant, Pierre de Lestage. Ses voisins de banc regardaient sa belle chevelure argentée qui valsait sous la mousseline sous l'effet d'une peine trop difficile à contenir.

Celle que les gens de Montréal avaient jadis appelée la «veuve blanche» était difficilement reconnaissable dans ses vêtements de deuil. Si certains pouvaient soupçonner le marquis de Beauharnois d'exagérer quelque peu les vertus exceptionnelles du défunt, Roxanne en rajouta pour elle-même. Elle n'avait jamais rencontré un autre homme qui fût aussi séduisant. Elle se dépêcha de quitter la cathédrale avant d'être reconnue par une personne de l'assistance, surtout par Esther ou par Jacques-René de Varennes, et regagna son petit logement de la rue Bonsecours, où elle vivait presque recluse.

Après les funérailles de Pierre de Lestage et l'inhumation de son corps dans la crypte de la cathédrale, Esther invita tout son monde à sa résidence de

la rue Saint-Paul. Etiennette eut l'occasion d'offrir tout son soutien à Esther et de présenter sa fille Marie-Anne et son gendre à la famille de Varennes. Elle s'entretint d'abord avec La Vérendrye.

— Etiennette, quel plaisir de vous revoir ! Mais en de si tristes circonstances, n'est-ce pas ? J'ai l'impression que, chaque fois que je reviens à Montréal, un malheur m'y attend. Heureusement que ma petite Marie-Catherine me console de ces macabres événements. Est-ce que monsieur Latour vous accompagne ?

Etiennette resta saisie par la question. Elle croyait que l'explorateur avait appris la mort du forgeron. Elle la lui annonça.

— Vous m'en voyez profondément navré. Ces hommes de mérite sont rares, et perdre son époux, comme son épouse, est une épreuve insurmontable ! Je tenais à vous remercier pour votre amitié avec Marie-Anne. J'ai su par Margot que vous vous étiez rencontrées peu de temps avant sa mort si tragique. Je n'aurais jamais dû la laisser seule avec notre petite Marie-Catherine. Je me sens grandement responsable de son geste, d'autant plus que mon expédition vers la mer de l'Ouest a été une série d'échecs, à commencer par la mort de Jean-Baptiste. Plût au ciel que sa mère n'ait pas su de quelle façon ils l'ont assassiné !

Jean-Baptiste de La Vérendrye avait été retrouvé torturé et dépecé par les Indiens, le dos ciselé de coups de couteau, une houe enfoncée dans les reins, décapité, orné de jarretières et de bracelets de porc-épic.

Les yeux de La Vérendrye baignaient dans l'eau. Pendant que Marie-Anne et son mari discutaient avec Margot, l'explorateur avait pris Etiennette à part pour se confier. Celle-ci décida d'être à l'écoute des doléances de l'homme, qui cherchait du réconfort.

— Ça fait douze ans que je n'ai cessé de découvrir de nouveaux territoires vers l'ouest et la mer qui les baigne, et voilà que je suis en défaveur à la cour. On me fait le reproche de prendre trop de temps pour y arriver et d'y faire le commerce de la fourrure. Ce ne sont pas les messieurs de Versailles qui auraient pu traverser le continent en canot en y établissant une série de postes, tout en s'endettant. Mes deux fils sont héroïques d'avoir pu se rendre au pied d'une chaîne de montagnes rocheuses si hautes que leurs pics sont sans doute enneigés à l'année ! Que voulez-vous, ils n'ont pas pu les franchir ; leurs guides indiens ont refusé de continuer plus loin. Et Versailles vient de m'apprendre que je serai remplacé. Qu'en pensez-vous, Etiennette ?

Celle-ci tressaillit en entendant son prénom. La Vérendrye l'avait prononcé deux fois en quelques minutes, alors qu'il l'avait toujours appelée «madame Latour». Émue et mal à l'aise à la fois, elle chercha une esquive.

— En avez-vous parlé au gouverneur et à l'intendant ? Ce sont des gens influents auprès des ministres et du Roy lui-même.

— Ses Excellences le marquis de Beauharnois et l'intendant Hocquart me protègent du mieux qu'ils le peuvent et je peux compter sur eux. J'avais le dessein d'en parler à mon ami Lestage pour lui demander conseil. Il me

faudrait une protection à Versailles même. Comme la marquise de Vaudreuil n'y est plus... Est-ce que votre amie Cassandre Allard est dans les bonnes grâces de la cour?

— Je ne le sais pas. Le comte Joli-Cœur est décédé depuis dix bonnes années. Dans sa dernière lettre, elle écrivait qu'elle pensait à revenir au pays.

— Revenir au Canada? Moi qui pensais aller lui rendre visite à Paris. Je me propose d'aller plaider ma cause directement auprès du comte de Maurepas²⁸, le secrétaire d'État à la Marine, à Versailles. Des plans pour que nous ne nous rencontrions jamais... Resterez-vous un certain temps à Montréal ?

28. Jean Frédéric Phélyppeaux, comte de Maurepas (1701-1781), fut secrétaire d'État à la Marine sous Louis XV, de 1723 à 1749. Il revint à la politique française en 1774, à l'avènement de Louis XVI, comme ministre d'État, après une longue période de disgrâce à la suite de démêlés avec la marquise de Pompadour.

Etiennette fut surprise par la question.

— Le temps de prendre la diligence, dans un jour ou deux, pour notre retour à Berthier avec le curé Gaillard.

— Je vois... En ce cas, peut-être nous verrons-nous à la rivière Bayonne, si vous y demeurez toujours. Esther m'a demandé de la conseiller sur la gestion de sa seigneurie.

— Oui, toujours à la rivière Bayonne. Ma dernière, Marie-Amable, vient d'avoir treize ans.

— Est-ce l'amie de ma Marie-Catherine ?

— Plutôt Émeline. Elles se sont rencontrées à Montréal, avant le décès de...

La Vérendrye ne la laissa pas mentionner le nom de son épouse défunte, Marie-Anne Dandonneau.

— Oui, je sais, je venais de repartir, fit-il, pensif.

Comprenant son malaise, Etiennette s'empressa de renchérir :

— Vous disiez que vous étiez en contact avec Esther de Lestage ?

L'explorateur revint de ses souvenirs douloureux.

— Précisément. Elle m'a demandé de m'intéresser à l'intendance de sa seigneurie. Dans un tel cas, j'habiterais au manoir.

Il fixa son regard avec intensité dans les yeux d'Étiennette. Elle sentit la gêne rosir son visage, tant cela la déconcerta. Constatant aussitôt son effet, La Vérendrye ajouta :

— Vous êtes veuve et je suis veuf. Ce manoir est bien grand pour un homme seul.

Etiennette allait ajouter, par nervosité, qu'elle n'était pas seule et qu'elle avait encore quatre enfants à charge, soit Angélique, Émeline, Joseph et Marie-Amable, sans compter Pierre qui n'était pas encore marié. Elle eut la sagesse toutefois de le taire et de lui demander plutôt :

— Était-ce votre fille Marie-Catherine qui était à vos côtés, à l'église?

La Vérendrye eut un sursaut d'étonnement. Embarrassé, il ajouta :

— Plutôt ma nièce, la fille de mon frère Jacques-René. Vous saviez qu'à la mort de sa mère, Marie-Catherine a été recueillie par sa cousine, Marie-

Charlotte Petit de Lavilliers, épouse de Nicolas-Joseph de Noyelles, un intrigant qui vient de me supplanter en tant que commandant des postes de l'Ouest. Ce n'est encore qu'une rumeur, car je remettrai officiellement ma démission forcée à l'automne. Cependant, j'éclaircirai le tout après-demain.

— Après-demain ?

— Eh oui ! Marie-Catherine me fait la surprise de se marier avec Jean Le Ber de Senneville, qu'elle a rencontré chez Noyelles. Un grand mariage de la haute société montréalaise, si vous voulez. Cependant, ça a tout pris à mon futur gendre pour qu'il demande la main de ma fille. Je crois que Marie-Catherine me rend responsable de son abandon... et de la mort tragique de sa mère...

Pleine de compassion, Etiennette tenta de le réconforter.

— Vous savez bien qu'une fois mariée et mère de famille, Marie-Catherine oubliera son passé.

— Le malheur, c'est qu'elle a vécu tout ça à un âge où la rébellion contre les parents est grande. Marie-Catherine l'a vécu de manière explosive, semble-t-il, si je me fie à ce que Margot m'a raconté. J'ai peur qu'elle ne me le pardonne jamais. D'autant plus qu'elle ne connaît pas ses frères, qui continuent leur marche inexorablement vers l'ouest. À courir après la bonne fortune, on risque de perdre l'amour des siens, selon le dicton.

Etiennette fut chavirée en entendant La Vérendrye raconter ses déboires.

Le pauvre homme ! Mes malheurs ne sont rien comparativement aux siens ! se dit-elle.

Alors qu'elle s'apprêtait à trouver les paroles de réconfort de circonstance, il la devança :

— Que diriez-vous de m'accompagner aux noces de Marie-Catherine ? Évidemment, votre fille et son mari seront mes invités. Marie-Catherine conserve un bon souvenir de vous... malgré les événements.

Etiennette, sous le choc, resta pensive. La Vérendrye se vit contraint d'ajouter :

— Ainsi que le curé Gaillard, s'il m'a pardonné mes railleries passées. De toute manière, il se pourrait bien que je devienne bientôt son paroissien.

Flattée de l'invitation, Etiennette songea : *Me propose-t-il d'être mon soupirant ? Il paraît tellement désespéré et malheureux que ce serait un bon geste de l'accompagner. Cependant, fier comme il l'est, La Vérendrye ne quémande pas de pitié. Il recherche l'amour d'une femme, alors que Marie-Anne l'a quitté abruptement et que Marie-Catherine le boude toujours. C'est un homme seul, désormais, sa famille est disséminée aux quatre coins du pays, alors que la mienne m'entoure à Berthier. Ce n'est qu'une question de temps avant que Pierre revienne des Trois-Rivières, pour se marier...*

S'il est sérieux dans ses sentiments, il n'a qu'à accepter la proposition d'Esther et venir habiter Berthier. Je serai à la rivière Bayonne pour l'y attendre... Quoique je me méfie de ces explorateurs-là. Toujours prêts à repartir vers l'ouest. Comment croire qu'il est différent des autres, alors que

ses fils sont restés là-bas, aux confins du monde?

J'y pense, il n'y a pas cinq minutes, il espérait revoir Cassandre et, maintenant, il méfait la cour. Jamais de ma vie, je n'aurais pu penser être en compétition avec mon amie. Serait-il en mal d'amour? Depuis le temps qu'il vit chez les Sauvages, on pourrait le croire.

Et puis, il y a ma famille qui m'attend à Berthier. Une telle invitation était loin d'être planifiée. Que va dire monsieur le curé, aux premières loges des ragots ? Non, tu ne peux pas accepter, Etiennette. Si La Vérendrye est sérieux, qu'il vienne me voir à la rivière Bayonne. Je sais quand même où est ma place !

L'explorateur attendait avec hâte la réponse d'Étiennette.

— Je crains que ce soit impossible, même si ce n'est pas l'envie qui m'en manque. Mes enfants m'attendent à la maison et, croyez-moi, je ne suis pas partie souvent en les laissant seuls ! répondit celle-ci, se donnant toutes les chances d'exprimer sa joie de le revoir.

— Je comprends. Si j'avais été plus présent pour Marie-Catherine, sans doute que les événements auraient pris une autre tournure...

Etiennette eut le goût d'ajouter qu'il en aurait été ainsi pour son épouse Marie-Anne, mais elle ne voulut pas le blâmer. La Vérendrye continua :

— Eh bien, nous nous reverrons donc à Berthier ! D'ici là, il ne me reste qu'à vous souhaiter un bon retour et à vous dire au revoir, et non pas adieu. Vous revoir, ainsi que votre famille, m'a comblé de joie. Recevez l'hommage d'un mari, d'un père qui vous doit beaucoup.

La Vérendrye se pencha et lui fit le baisemain.

Etiennette se mordit les lèvres pour ne pas lui demander quand elle le reverrait. Émue, elle bredouilla ses félicitations pour Marie-Catherine, disant qu'Émeline serait surprise d'apprendre la nouvelle.

Quel homme sympathique et profondément humain ! Si jadis il était fantasque, ça dépendait de son rang dans la classe sociale du pays. Comme ses frères et sa sœur Marie-Renée. Seule Margot se met facilement au niveau du pauvre et petit monde. Ses explorations Vont beaucoup changé. Aigri aussi. Il est devenu plus sympathique. Tant mieux pour moi, car je ne pourrais pas endurer ça.

Etiennette se mit à rêver, se voyant marcher dans l'allée de la petite église de la paroisse de Sainte-Geneviève de Berthier, au bras d'Antoine, et La Vérendrye l'attendant sur son prie-Dieu, les anneaux nuptiaux en poche, près de son frère Jacques-René. Sur le premier banc, la seigneuresse Esther, applaudissant le mariage de son amie et de son intendant, pendant que les de Varennes attendraient, tout sourire, qu'Étiennette Latour, la veuve du forgeron de Berthier, s'intègre à leur famille illustre. Les dirigeants de la Nouvelle-France, en tant qu'invités de marque, ainsi que les familles Latour et de Varennes les féliciteraient dès leur sortie sur le parvis de l'église, après leur avoir lancé des confettis.

Etiennette revint sur terre.

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, c'est bien connu. L'important, c'est de lui donner le temps de s'installer sans l'apeurer avec mes responsabilités familiales. Il le dit lui-même, ce n'est pas sa branche forte. Patience, Etiennette, le temps joue en ta faveur... Pas nécessairement si Cassandra revient bientôt. C'est probablement ce qui l'a incitée à m'annoncer son retour, quand je l'ai informée de la mort de Marie-Anne Dandonneau... Cassandra me jouerait donc dans les pattes ? Ça ne m'étonnerait pas, c'est ce qu'elle a fait toute sa vie. Une véritable intrigante. Méfie-toi, Etiennette, de sa belle voix ensorceleuse.

Voyons, Etiennette, qu'est-ce qui te prend de traiter Cassandra de la sorte ? Après tout, avec La Vérendrye, il y a loin de la coupe aux lèvres !

En s'apercevant qu'elle venait de couper court à son veuvage en envisageant son remariage, Etiennette se signa tout en se disant : *Pardonne-moi, Pierre. En plus, La Vérendrye porte le même prénom que toi. Je comprendrais que tu puisses te retourner dans ta tombe.*

Elle se calma. Puis une pensée plus vivante lui vint à l'esprit : *Resterai-je à la rivière Bayonne, ou emménagerai-je au manoir seigneurial ? Au manoir, nous aurions nos appartements de nouveaux mariés, sans enlever de l'espace aux autres. En tant qu'intendant du manoir, il ne pourrait pas habiter ailleurs. C'est déjà ça de réglé. Je ne sais pas ce que les enfants en penseront. Émeline, qui a le style de vivre dans un château, en sera enchantée. D'ailleurs, elle y est déjà restée lorsqu'elle s'est fait faire son portrait par Gilles Bolvin. Marie-Amable ? À son âge, elle suivra. Je ne voudrais quand même pas qu'elle me reproche plus tard d'avoir manqué à mes devoirs de mère. Angélique ? Je ne sais pas ; elle est imprévisible. Quant à Joseph, c'est mieux qu'il loge à côté de la forge. D'ailleurs, il s'entend bien avec la famille d'Antoine. Enfin, ma chance de rivaliser avec Cassandra et de vivre dans le grand monde ! Pourvu qu'elle ne revienne pas défaire mes projets, celle-là. Elle en est bien capable.*

Voyons, Etiennette Latour, qu'est-ce qui te prend de démembrer ta famille de la sorte, celle dont ton défunt mari était si fier, pour ton propre bonheur égoïste ?

Comme elle l'avait vue faire son signe de la croix, Marie-Anne s'approcha de sa mère et lui dit :

— Comment se fait-il, sa mère, que vous ayez fait votre signe de croix, après que monsieur La Vérendrye vous a parlé ?

La remarque sortit vite Etiennette de ses pensées. Elle répondit spontanément :

— Nous parlions de Margot. Comme elle a la sainteté écrite sur le visage, spontanément, comme ça, j'ai fait le signe de la croix après notre échange. Que veux-tu, elle inspire la pitié.

— La mémoire m'est revenue. Je me demande si elle se souvient de moi. Lorsqu'elle nous gardait, au fief Chicot, je n'avais que huit ans. Dire que j'en ai maintenant trente-six !

— Rien de mieux que de lui demander toi-même.

Soulagée par cette échappatoire, Etiennette se lança aux trousses de Margot d'Youville, suivie de Marie-Anne. Lorsqu'elles la rattrapèrent, Margot salua d'abord Etiennette.

— Madame Latour, quelle joie de vous revoir, malgré les circonstances ! Je vous ai vue parler longuement avec mon oncle La Vérendrye. Le pauvre homme a besoin de se confier à des âmes pures et de bon conseil. J'ai appris le décès de monsieur Latour, une force de la nature. Je vous offre mes sincères condoléances. Nos prières pour son rétablissement n'auront donc pas suffi. Mes sœurs et moi continuerons de prier pour le repos de son âme, ainsi que de celle de monsieur de Lestage.

— Ma fille et moi sommes bien heureuses de vous revoir !

Si elle avait intensément fixé Etiennette, Margot n'en avait pas moins remarqué avec étonnement la présence de Marie-Anne.

— Marie-Anne ? Je vous reconnais. Vos traits n'ont pas changé. Que le temps passe vite ! Avez-vous une famille ?

— Deux garçons. Pierre-François, âgé de quinze ans, et Antoine, mon dernier, qui a onze ans. J'ai perdu deux petits presque à leur naissance.

Les yeux de Margot s'humectèrent. Marie-Anne y perçut beaucoup d'empathie.

— Deux garçons, tout comme moi... Mon François a maintenant dix-neuf ans et Charles, quatorze. Ils se destinent à la prêtrise. La Providence a rappelé quatre de mes chérubins auprès d'elle. Deux petites filles, Marie-Madeleine et Louise, ainsi que François-Timothée et Ignace, un enfant posthume. Que sa divine volonté soit faite !

Elle se tourna en direction d'Étiennette, sachant qu'elle avait perdu deux enfants, l'un à la naissance et Pierrot, noyé, et elle ajouta :

— Nos petits anges veillent sur nous, soyez-en convaincues. Comme son mari venait de rejoindre le petit groupe, Marie-Anne s'empressa de le présenter à la religieuse.

— Mon mari, le capitaine de milice Pierre Généreux, est venu dire adieu à son patron et offrir ses condoléances à madame de Lestage.

Marguerite d'Youville le salua avec beaucoup de respect.

— Mes sœurs et moi sommes venues rendre un dernier hommage à monsieur de Lestage, qui fut d'une grande prodigalité envers notre petite communauté, non seulement en argent, mais aussi en influence. Il m'a aidée à présenter notre projet de constitution d'un ordre religieux à Monseigneur de Pontbriand. C'est même lui qui a payé notre tableau représentant Dieu le Père pour notre petite chapelle. Un trésor si précieux pour notre apostolat ! Il ne fait nul doute dans mon esprit que l'âme de notre bienfaiteur se retrouve au paradis. C'est triste que monsieur Normant n'ait pas daigné adresser quelques mots d'éloge, lui qui est aussi un père pour notre jeune communauté³⁰.

30. Monsieur Normant du Faradon avait encouragé Marguerite d'Youville à fonder sa communauté et à se consacrer au service des pauvres et des malades.

— Justement, il y a quelques années, il est venu rendre visite³¹ aux paroissiens de Sorel et de l'île Dupas. Si mon mari n'avait pas été si malade, il

aurait bien aimé se faire bénir. Et peut-être guérir. Si monsieur Normant était venu à Berthier, mon fils et mes gendres auraient porté mon mari sur une civière.

31. En 1738 et en 1739, Louis Normant du Faradon fit une visite canonique dans les paroisses Saint-Pierre-de-Sorel et La-Visitation-de-l'île-Dupas.

Margot s'enflammait en parlant de la générosité du seigneur de Berthier. Elle sauta sur l'occasion qu'Étiennette venait de lui présenter.

— Tenez, il n'y a pas si longtemps, avec son épouse, madame Esther, monsieur de Lestage me demandait d'aller installer notre petite communauté à Berthier.

Sous le charme de la personnalité et de la conversation de Margot, le petit groupe buvait ses paroles. Étiennette était curieuse de connaître la réponse de Margot.

Le curé Gaillard serait heureux d'entendre ça, lui qui rencontre actuellement les dames de la congrégation de Notre-Dame.

— Et que lui avez-vous répondu, Margot ?

Se rendant compte de sa bévue, elle se reprit, gênée.

— Plutôt, *mère Marguerite d'Youville*.

— Ça ne fait rien, nous sommes presque parentes.

Le regard de la religieuse darda le cœur d'Étiennette, qui y vit un signe divin.

— Je lui ai répondu que les sœurs grises ne sont pas des enseignantes comme les Ursulines, mais une communauté au service de la charité envers les plus pauvres. Il a souri quand je lui ai dit qu'il y a plus de pauvreté à Montréal qu'à Berthier, une seigneurie d'habitants besogneux. Plus que tout autre, il a combattu la pauvreté des Montréalais à sa façon. Nous resterons à Montréal jusqu'à nouvel ordre. Est-ce que madame Esther vous a parlé de l'avenir de sa seigneurie ?

Étiennette se sentit aussitôt mal à l'aise.

— Euh... non, quoique j'en aie eu des échos...

— J'ai cru que mon oncle vous en parlerait, en vous voyant tous les deux, de loin, en grande conversation. Le pauvre, il est submergé de chagrin, et pas seulement à cause de ses deuils ! D'abord, sa fille Marie-Catherine se marie et ne l'invite qu'à la cérémonie de mariage, même pas à la réception, et voilà que mes deux cousins, Louis-Joseph et Pierre, continuent à aller vers l'Ouest canadien en franchissant des centaines de lieues. Il me disait qu'ils en étaient presque à longer les contreforts de hauts pics enneigés, en espérant les escalader, pour observer la mer de l'Ouest. Ils auraient cloué au tronc d'un gros pin, comme il s'en trouve là-bas, une plaque³² de plomb datée et gravée de lys royaux, afin de prendre possession de cette immense contrée au nom du Roy.

32. En 1913, cette plaque a été retrouvée dans la banlieue de la ville de Pierre, capitale du Dakota-du-Sud.

Margot prit son temps avant d'ajouter :

— Son commandement dans l'Ouest lui a été retiré, mais monsieur le gouverneur, le marquis de Beauharnois, lui a reconfirmé son amitié ainsi que

sa confiance. La Providence a quand même voulu que justice lui soit rendue, malgré ses déboires. Imaginez, son grade de capitaine gagné à la bataille de Malplaquet vient de lui être reconnu.

Margot, fière de son oncle, continua d'une voix feutrée pour que celui-ci n'entende pas de loin :

— Cher oncle, il a la force de m'encourager dans mes œuvres, alors que c'est moi qui lui dois la plus grande admiration et qui devrais montrer l'exemple. Il me recommande la ténacité et la patience, même l'acharnement, en prenant pour modèle l'obstination de nos ancêtres, sieurs de La Vérendrye et de Varennes, ainsi que ceux de la famille Boucher. Lorsque je lui ai répondu que l'obstination n'était pas une vertu, il s'est confondu en excuses. Quand j'en ai fait mention à ma mère, elle en a bien ri. Et vous savez, madame Latour, qu'elle ne rit pas souvent. Cet homme-là vit pour son idéal. Il est de la trempe des plus grands d'entre nous !

Elle s'arrêta sec lorsqu'elle se rendit compte qu'elle magnifiait son oncle préféré.

— Il n'est pas le seul, d'ailleurs. L'honorable Pierre de Lestage était de la même essence.

Ses auditeurs, qui baignaient dans une ambiance de dévotion, approuvèrent en silence. Etiennette, pour sa part, se rendit compte que La Vérendrye se refusait à admettre son congédiement de son poste de commandant des forts de l'Ouest, puisqu'il venait de lui avouer qu'il devait s'informer de sa situation. Elle tendit le cou dans sa direction et le vit en conversation avec le marquis de Beauharnois.

Vrai qu'il s'obstine, cet homme-là. C'est sans doute ce qui fait sa valeur, pensa-t-elle.

Margot s'était rendu compte qu'Étiennette observait son oncle de loin. Elle éleva la voix pour lui demander :

— C'est aussi votre avis, n'est-ce pas, madame Latour ? Saisie, Etiennette bredouilla :

— Vous disiez donc...

— Vous savez que mon oncle Pierre approche de la soixantaine. Il m'a dit qu'il se sent bien seul et m'a demandé de prier pour qu'il rencontre l'âme sœur.

Le cœur d'Étiennette battait la chamade dans sa poitrine. Émue, elle s'empressa de lancer :

— Vous a-t-il parlé de Berthier ?

— Berthier? Non, je ne crois pas... Je ne m'en souviens pas.

Marguerite d'Youville, qui connaissait bien les secrets de l'âme humaine, voyant la déception dans le regard de son interlocutrice, continua :

— Vous savez, j'ai tellement de préoccupations en tête avec les autorisations pour installer notre communauté que je suis parfois distraite. Il faut me pardonner. Je crois bien qu'en effet, mon oncle m'a parlé de Berthier...

Le mensonge pieux de Margot réussit à sécuriser Etiennette, dont le visage se détendit aussitôt.

— Tiens, à propos, avez-vous des nouvelles de votre amie Cassandra ? demanda la religieuse.

Etiennette ne put contrôler sa réaction. Son visage tourna au rouge et sa gorge se dessécha.

— Ça fait bien longtemps, malheureusement, répondit-elle sèchement.

Margot perçut le malaise d'Étiennette et tenta de la reconforter :

— Connaissant sa gentillesse, elle ne devrait pas tarder à vous revenir. Rappelez-moi à son bon souvenir et dites-lui qu'elle est la fierté de notre nation.

Etiennette comprit que la famille de Varennes avait caché les frasques de Cassandra Allard et de Pierre de Lestage à Margot, qui était bien jeune à l'époque des amours illicites des tourtereaux.

— Vous pouvez compter sur moi, Margot, répondit Etiennette à contrecœur.

Rassurée, Margot demanda :

— Et puis, comment va votre fille Émeline ? Je l'ai bien aimée, lorsque vous êtes venues me rendre visite avec ma tante et madame de Lestage.

Etiennette répondit qu'Émeline allait sur ses vingt ans et qu'elle s'était promise à Quentin Joli-Cœur, le fils de Cassandra, qui vivait toujours à Paris avec sa mère, qui venait d'être reçu officier dans l'infanterie royale et projetait d'être cantonné au Canada, au cas où l'Angleterre attaquerait.

— Souhaitons que ce ne soit jamais le cas ! Quoique pour Émeline, de savoir son amoureux si loin doit être toute une épreuve.

— Elle en souffre énormément !

Entendant sa fille Marie-Anne toussoter, Etiennette comprit qu'elle voulait la rappeler à l'ordre.

Sur ces entrefaites, La Vérendrye s'approcha de sa nièce, tout en frôlant la manche d'Étiennette. Cette dernière en ressentit des frissons et, pour ne pas laisser paraître son trouble, elle se déplaça légèrement, sans oser regarder l'explorateur. Selon son habitude, il prit facilement la parole :

— Si je peux me joindre à votre conversation...

— Justement, cher oncle, que recommanderiez-vous à Quentin pour retrouver son Émeline ?

— Émeline ? Ah oui, je me souviens de son grandiose festin. Entre nous, Etiennette, c'est bien vous qui aviez mis la main à la pâte, n'est-ce pas ?

— Pas seulement moi. Marie-Anne m'avait beaucoup aidée, et mes autres filles aussi.

— Bien sûr, Marie-Anne, que j'ai vue grandir au fief Chicot.

L'explorateur lui fit la révérence, sous l'œil agacé d'Étiennette.

— Permettez-moi de vous présenter mon mari, Pierre Généreux.

— Monsieur le capitaine de milice de Berthier, comment allez-vous ? Je vois que votre séjour aux Grands Lacs a été de courte durée et que vous avez hérité de l'habit de votre père... Bien, très bien. Une fois que j'aurai discuté avec le marquis de Beauharnois, il se peut que nous ayons à nous entretenir

très prochainement pour des motifs professionnels.

Si la remarque remplit d'espoir Marie-Anne et Pierre Généreux, le cœur d'Étiennette, pour sa part, bondit dans sa poitrine. *Est-ce donc vrai ?* se dit-elle, excitée à l'idée de damer le pion à Cassandre. Puis elle s'en voulut de s'être remis cette dernière en mémoire.

Qu'est-ce qui m'a pris d'avoir parlé de Quentin Joli-Cœur plutôt que de Lafrenière ?

La Vérendrye demanda :

— Quentin ? Qui est ce Quentin ?

— Le fils de Cassandre, l'amie de madame Latour. Tante Marie-Anne m'en avait parlé. Quentin vient d'être reçu officier d'infanterie et voudrait venir au Canada retrouver sa fiancée, Émeline.

L'explorateur se tourna vers Étienne.

— Quel âge a-t-elle, maintenant ?

— Vingt ans.

— Ah, vingt ans, le bel âge pour aimer ! Que donnerais-je pour le retrouver !

Margot trouva la remarque de son oncle quelque peu légère et ne se gêna pas pour le lui faire sentir de son regard pointu. Celui-ci se gourma.

— Oh, je sais ce que les champs de bataille peuvent réserver à ces jeunes gens valeureux. J'ai bien failli laisser ma peau à Malplaquet ! Si je comprends bien, vous voudriez savoir comment Quentin pourrait amorcer sa carrière au Canada ?

Étiennette fit signe que oui.

— Les troupes régulières viendront si la guerre se déclare avec l'Angleterre. Quoique nous en soyons encore bien loin. De toute façon, ces tourtereaux n'attendront pas si longtemps... Je ne vois que son intégration aux Compagnies franches de la Marine, qui sont l'équivalent de notre infanterie française. Il lui est plus facile, en tant qu'officier français, d'y accéder que pour moi, dans mon temps, en tant que Canadien. Quoique le changement soit commencé... Et vous, monsieur Généreux, comme capitaine de milice, quelle est votre opinion ?

Tout heureux d'être interpellé par le grand homme, Pierre Généreux déclara avec enthousiasme :

— Justement, j'ai besoin d'un aide-capitaine. Un officier formé à l'École militaire serait une bénédiction pour Berthier, qui ne pourrait pas, en d'autres circonstances, en espérer tant !

La Vérendrye jubilait.

— Tout va à merveille. Émeline retrouvera son amoureux, Berthier sa relève à la milice, et vous, Étienne, votre amie Cassandre !

Étiennette lui fit un sourire forcé. Elle venait de se mettre dans de beaux draps.

Je n'aurais pas pu me mettre davantage les pieds dans les plats ! Comment me dépandre de tout ça ? Damné Lafrenière ! Au moins, La Vérendrye

semble vouloir venir s'installer au manoir. Il ne me reste qu'à faire en sorte de me rapprocher de lui. Etienne, ne joue pas au chat et à la souris. Tu pourrais perdre gros à ce jeu. Des hommes comme La Vérendrye, il n'y en a pas à chaque relais du chemin du Roy.

— Ce sera un moment merveilleux, si tout se passe comme nous le souhaitons, lui répondit-elle avec son sourire le plus charmant.

— Vous verrez que la foi transporte les montagnes et qu'il n'y a rien d'impossible aux La Vérendrye ! répondit l'explorateur en lançant à sa nièce un regard taquin.

— Sans doute les vôtres, dans l'Ouest, cher oncle. Ici, nos montagnes³³ qui suivent le fleuve Saint-Laurent sont de condition plus modeste.

33. L'historien François-Xavier Garneau a inventé le nom Laurentides dans son *Histoire du Canada* en 1845.

La repartie de sa nièce fit sourire La Vérendrye.

Les adieux de la famille Latour à Marguerite d'Youville furent chaleureux. Celle-ci exprima sa joie d'avoir revu Marie-Anne et d'avoir fait la connaissance de son mari. Elle donna une chaleureuse accolade à Etienne, la remercia pour sa visite à Montréal, lui demanda de saluer Émilie de sa part et la pria de revenir lui rendre visite, cette fois, à son petit hôpital. Etienne le lui promit.

Marie-Anne, qui savait Émilie éperdument amoureuse du jeune Pierre Piet, dit Trempe Lafrenière, s'approcha de son mari sans être vue des autres et le gronda tout bas :

— Tu sais bien que tu vas crever le cœur d'Émilie en faisant partir son amoureux. Tu ne peux pas faire ça !

Quand le groupe alla lui offrir de nouveau son réconfort et la saluer avant de la quitter, la veuve éplorée adressa à chacun des bons mots. Elle remercia Margot pour ses prières et les gens de Berthier pour leur venue, en confiant à Etienne :

— Merci encore une fois pour ton amitié si précieuse en ces moments si pénibles.

— Je suis avec toi de tout cœur, Esther, et tu peux compter sur mon soutien en tout temps.

— Merci, chère amie. Nous nous reverrons très prochainement, je l'espère. Ce ne sera pas au manoir, pas cette année. J'ai à régler la succession de mon mari. Mais ne désespère pas, Berthier restera entre les mains de parents et d'amis sincères et fiables.

Esther avait exprimé ce dernier vœu en souriant dignement à La Vérendrye. Etienne reçut aussitôt un coup de poignard au cœur.

Esther! Jamais je n'aurais pensé qu'elle s'intéresserait à lui, alors qu'elle vient d'enterrer son mari aujourd'hui. Moi qui pensais que ma rivale était loin d'ici.

Quand le capitaine de milice salua La Vérendrye, il lui mentionna qu'il était le bienvenu, non seulement à Berthier, mais aussi à la rivière Bayonne.

— J'y compte bien, monsieur Généreux. D'ailleurs, j'avais noté dans mon calepin de voyage de m'y rendre très prochainement, répondit-il en regardant

Etiennette.

Celle-ci ne se possédait plus, tant le regard de cet homme la troublait. Pour sa part, Marie-Anne fit une moue de désapprobation à l'endroit de son mari.

Sur le chemin du retour, elle demanda à sa mère :

— Qu'est-ce qui vous prend, maman ? On ne vous reconnaît plus, vous êtes si distraite ! Vous confondez les amours d'Émeline et, en plus, vous rougissez à rien. J'ai l'impression que vous digérez mal !

Ne sachant pas trop quoi répondre, Etiennette lança à la volée, indifférente :

— C'est l'air de la grande ville. L'odeur du cuir bouilli des tanneries et des manufactures ne me convient pas. Il me donne des maux de tête. Nous sommes gâtés, à la rivière Bayonne, vous savez.

Marie-Anne se tourna vers son mari et lui dit en sourdine :

— J'imagine ! Ce n'est pas la tête qui lui fait mal, mais le cœur.

Comme le capitaine de milice ne semblait pas saisir, Marie-Anne ajouta pour elle-même : *Il n'y a qu'une autre femme qui puisse savoir de quel mal elle est atteinte !*

Le curé Gaillard sortit le nez de son bréviaire et demanda :

— Seriez-vous indisposée, madame Latour ?

Comme Etiennette secouait négativement la tête, le prêtre ajouta :

— De bien belles funérailles ! Prenez bien soin de vous, madame Latour.

Satisfait d'avoir eu la promesse que les enseignantes de la congrégation de Notre-Dame viendraient s'installer à Berthier, le curé Gaillard replongea le nez dans son bréviaire en prenant soin de ne pas écorcher la tranche dorée des feuilles de son beau petit ouvrage.

Etiennette jeta un regard évasif à sa fille.

Pauvre maman ! C'est bien ce que je craignais. On a raison de dire que la grande ville est pleine de dangers ! se dit Marie-Anne.

Chapitre XII

Lafrenière -

De retour à la rivière Bayonne après un voyage plutôt ennuyeux à cause du mauvais temps et du peu de conversation des passagers résidant à Berthier, Etiennette retrouva sa maisonnée plutôt discrète, pour ne pas dire silencieuse. Croyant qu'on lui reprochait tacitement son absence, au souper elle explosa en apostrophant Angélique :

— J'avais quand même le droit d'aller offrir mes condoléances à mon amie Esther qui vient d'enterrer son mari !

En faisant planer son regard excédé autour de la table, elle remarqua qu'Émeline n'était pas là.

— Encore en train de soigner les chevaux chez Lafrenière. C'est à croire que les chevaux ont la gourme à longueur d'année. Joseph, va la chercher. Il serait bien naïf, de ne pas savoir ce qui l'attire là-bas !

Joseph tardait à se lever, alors que les autres avaient le nez dans leur assiette.

— Laissez-moi finir mon assiettée. Je verrai après, finit-il par répondre, de manière effrontée.

Le jeune homme avait terminé sa phrase en cherchant l'approbation d'Angélique. Si elle fut surprise par la réponse frisant la désobéissance de son garçon d'ordinaire docile, Etiennette jugea qu'il y avait sans doute un motif particulier à cette réaction.

— Comme tu veux. Si tu n'y vas pas rapidement, c'est que ma cousine Marie a dû garder Émeline à souper et que vous ne voulez pas me le dire. Mais ça me surprend d'elle, d'agir de la sorte sans m'en avoir avisée. Après tout, ne sommes-nous pas apparentées? À moins qu'Émeline soit allée traîner Dieu sait où avec son Lafrenière !

Comme le silence régnant dans la cuisine s'alourdissait, elle lâcha un cri du cœur :

— Ça y est, j'ai l'appétit coupé ! Puisque personne ici ne daigne m'informer de ce qui se passe, je vais aller m'étendre un peu sur le lit d'Émeline, pendant que mademoiselle est absente.

Alors qu'Étiennette reculait sa chaise, Angélique prit soudain la parole :

— Euh... Émeline pleure dans son lit pour son Lafrenière, qui vient de lui faire faux bond. Elle a le cœur tout à l'envers.

— *Fait faux bond.* Avec une autre?

— Il vient de s'engager comme voyageur de la fourrure vers le pays des Illinois. C'est Chatel, de Lavaltrie, qui l'a embauché. Il a dit qu'il ne savait pas quand il reviendrait.

— Ne l'avait-il pas informée auparavant ?

— Ça a tout l'air que non, sinon elle ne pleurerait pas comme une Madeleine. J'ai su par sa mère qu'il était parti à l'épouvante. Il n'aurait même pas demandé la permission à ses parents. Il est parti comme ça, à peine un adieu. Il aurait volé la barque de son grand-père pour se rendre à Lavaltrie avec son bagage de trappeur.

— J'appelle ça partir comme un Sauvage ! Ces damnés voyageurs n'ont aucune considération pour les parents et ceux qui restent ! enragea Étiennette.

Elle se rappela le départ soudain de Pierre Hénault Canada, sans un avertissement de sa part.

Dans son cas, je peux le comprendre: j'avais refusé ses avances. Je ne pouvais quand même pas faire ça à mon mari et à mes enfants! Dans le cas d'Émeline, c'est différent. Ils étaient amoureux pardessus la tête. Trop même. Moi, c'était différent...

Et si La Vérendrye en faisait autant? Il l'a déjà fait plus d'une fois à sa Marie-Anne, et je suis certaine qu'elle était loin d'être toujours d'accord, même si elle n'en a jamais fait mention. Elle avait trop de fierté pour ça ! Fais attention, Etienne, de pleurer à ton tour comme une Madeleine...

François-Ambroise, en pleurnichant dans sa chaise haute, et le petit Antoine, en faisant tomber sa tasse de lait par terre, réagissaient au timbre de voix agressif de leur grand-mère. Pour ne pas courroucer davantage sa belle-mère, Marie-Louise se dépêcha de nettoyer les dégâts. Celle-ci ajouta plus calmement:

— Ça vaut mieux que de se marier à la sauvette ou, pire, à la gaumine³⁴, n'est-ce pas ?

34. En Nouvelle-France, le sacrement du mariage était un événement de première importance. L'âge légal pour contracter un mariage était de quatorze ans pour les garçons, et de douze ans pour les filles. Les fiancés devaient obtenir le consentement des parents pour se marier, jusqu'à l'âge de trente ans pour le garçon et de vingt-cinq ans pour la fille,

même si elle était déjà veuve. Toutefois, il était parfois possible de se passer de l'accord des parents en recourant au «mariage à la gaumine». Cette méthode devait son nom à un certain monsieur Gaumin, qui l'aurait imaginée en France. Il suffisait pour les futurs conjoints de se rendre dans une église : pendant la célébration de la messe, prenant comme témoins les personnes présentes, en déclarant à haute voix qu'ils se choisissaient mutuellement pour mari et femme.

Antoine acquiesça d'un signe de tête, sans trop la regarder, mais Etiennette insistait du regard.

— Vous avez raison, sa mère, dit-il finalement. Ça fait trop longtemps que Lafrenière fait perdre son temps à Émeline. S'il n'est pas capable de prendre ses responsabilités en la mariant catholiquement, qu'il coure les bois comme un Sauvage. Les gens de Berthier sont plus civilisés que ça !

Antoine n'avait pas parlé sur son ton habituel. Etiennette pensa que ça devait faire un bon moment que Lafrenière lui tapait sur les nerfs. Elle essaya de le tempérer, tout en prévoyant l'avenir, au cas où l'explorateur deviendrait son beau-père.

— Il ne faudrait pas mettre tout le monde dans la même nasse. Ce ne serait pas la première fois qu'un jeune homme de Berthier s'intéresse au commerce de la fourrure. Je n'ai jamais dit qu'Antoine Piet Lafrenière était un vaurien. Je ne dirais jamais rien de tel d'un parent. Je n'oublie pas qu'il est le petit-fils de ma cousine Agnès et de son mari Charles, qui t'ont sauvé la vie... Pierre Généreux a bien été dans les bois avant son mariage. Mais comme un jeune homme sérieux qui voulait se ramasser un pécule, puis il est revenu se marier avec Marie-Anne quelques mois après son départ. Je vais aller consoler Émeline.

Etiennette se rendit à l'étage, après avoir péniblement gravi les barreaux de l'échelle. Émeline était prostrée sur son matelas, la couverture la recouvrant à peine.

—Voyons, Émeline, il ne faudrait pas que tes neveux te voient dans cette posture !

En entendant sa mère, Émeline, les yeux rougis, se leva à demi et se jeta dans ses bras en sanglotant. Etiennette s'aperçut que sa fille avait les traits si tirés qu'elle ressemblait à une poupée de cire.

— Tu me rappelles le petit Jésus dans la crèche ! Seulement, lui, il sourit, alors que toi, ça n'a pas l'air d'aller. J'imagine que tu n'as pas mangé depuis deux bons jours ! Je vais demander à Angélique qu'elle te fasse réchauffer de la soupe.

De l'étage, Etiennette demanda à Angélique de préparer un bol de soupe. Puis elle tenta de consoler sa fille.

— Ton amoureux t'a fait de la peine, toi.

— Comment le savez-vous ? répondit-elle.

— C'est mon petit doigt qui me l'a dit. Tu te souviens, quand tu étais petite, il me disait tout ?

Émeline fit signe que oui en tentant de sourire.

— Comme tu es toujours ma petite fille, même à vingt ans, il continue de tout me dire. Alors que toi, tu me caches encore des choses, n'est-ce pas ?

Émeline acquiesça encore, le regard perplexe, cette fois.

— Ce n'est pas si grave, car j'ai fait la même chose avec ta grand-mère Lamontagne. Tu sais quoi ? Elle a toujours vu juste et ses conseils étaient judicieux, même si ça m'a pris du temps à l'admettre et à le lui avouer. Car j'avais la tête dure, dans le temps. Toute une caboche ! Mais, avec l'âge, on se ramollit. Ne fais pas comme moi. Rien ne sert de garder ton mal pour toi seule, alors que les mamans sont là pour consoler leurs petites filles et les aider du mieux qu'elles le peuvent !

Tout d'un coup, Émeline laissa échapper :

— C'est Lafrenière. Il vient de me plaquer.

— Pas pour une autre, j'espère ? Je ne connais pas d'autres filles à marier plus jolies que toi ! ajouta tendrement Etiennette.

— Pour une Sauvagesse de Montréal. En fait, de l'Ouest. On raconte, au village, qu'elle serait revenue de l'Ouest avec La Vérendrye. Tout ça est de ma faute !

Le sang ne fit qu'un tour dans les veines d'Étiennette.

— Les gens du village racontent n'importe quoi. Monsieur La Vérendrye a trop de dignité pour sympathiser avec les

Sauvageses ! Négocier avec les chefs des nations, ça oui, mais ça ne va pas plus loin, j'en suis persuadée.

Et si Émeline disait vrai ? Même un père et ses fils, dans les bois, peuvent flancher devant la tentation de la chair. De là à ramener une Sauvagesse à Montréal, alors que sa nièce Margot est une figure dominante de charité chrétienne, il y a toute une marge. La Vérendrye n'est pas stupide. Il ne viendrait pas à Berthier me faire la cour avec une Sauvagesse ! À moins qu'il l'ait laissée à Lafrenière pour qu'il la ramène dans l'Ouest...

Es-tu en train de perdre la raison, Etiennette, avec cette histoire abracadabrante ? Il y a assez d'Émeline qui s'en fait pour un homme, sans que je tombe dans ce piège-là, moi aussi.

— Pourquoi dis-tu que c'est de ta faute ?

Émeline resta silencieuse. Etiennette devint plus insistante :

— Il faut que tu dises tout à ta mère, si tu veux qu'elle t'aide.

— En fait, quand je lui ai parlé de mariage, il m'a regardée, hébété, me disant qu'il préférerait trapper chez les Illinois plutôt que de se mettre la corde au cou.

— Il a dit ça ? Il a mis sa menace à exécution, ça m'a tout l'air... Il devait bien s'en douter, après trois ans de fréquentation et depuis le temps que vous vous connaissez !

Émeline pleurait tellement que sa mère, impatiente, lui lança :

— Je n'aime pas dire ça d'un cousin, même éloigné, mais ce garçon est un inconséquent et un irresponsable, vu la façon dont il a agi. Ma fille mérite mieux que lui ! Il me rappelle quelqu'un...

La curiosité d'Émeline l'emporta sur sa peine. Elle s'appuya sur un coude et demanda à sa mère :

— Quelqu'un que je connais ? Un amoureux éconduit ?

Devrais-je lui confier mon secret avec Pierre Hénault Canada ? Seule une fille mariée pourrait comprendre les faiblesses de sa mère, réfléchit Etienne.

Etienne prit soudain une autre piste :

— Il s'agit de ta marraine. Une histoire d'amour qui a mal tourné, avec un jeune homme... Je peux t'en parler, car il vient de mourir.

— Est-ce que je le connais ? Serait-il de Berthier ?

Voyant l'approbation de sa mère, Émeline se mit la main sur la bouche, comme pour masquer sa stupéfaction.

— Jamais je n'aurais soupçonné ma marraine d'avoir été amoureuse du grand-oncle d'Antoine, le vieux Lafrenière ! Je lui avais pourtant dit qu'un étalon qui souffre de la morve n'est pas en bonne santé. Il est mort d'avoir été rué juste pour sauver quelques pistoles. Il l'a bien cherché.

Saisie, Etienne éclata de rire.

— Arrête, je vais avoir des crampes. Cassandre avec Jos Lafrenière : n'importe quoi !

Mère et fille se mirent à pouffer à l'unisson. Jamais elles ne s'étaient senties aussi proches l'une de l'autre. En cascade, leurs rires se mêlèrent à des signes de tête et à des mimiques, comme si l'évocation de cette impossible liaison avait permis de soulager la peine de l'une et l'inquiétude de l'autre.

— Tu la vois, Cassandre, avec ses manières de la grande ville, aux côtés de Jos Lafrenière pétant ses bretelles et visant le crachoir ? demanda Etienne.

Nouveaux éclats de rire qui firent place rapidement à un silence, quand Angélique se pointa avec un bol de soupe au chou, grasse de son bouillon parsemé de lardons.

— Ai-je la berlue ou vous ai-je entendues rire ? Il me semblait que tu te morfondais, Émeline Latour ! Tu es mieux de l'avalier maintenant, sinon elle va refroidir, cria Angélique.

Comme Émeline ne savait plus quelle contenance prendre, Etienne s'interposa :

— Remets-la dans la soupière. Émeline descendra s'en servir elle-même tout à l'heure. Ça va déjà mieux.

Émeline remercia sa mère avec un regard attendri.

— Alors, c'était qui, l'amoureux de ma marraine ? Etienne fit un mouvement d'épaules, comme si la réponse était d'une évidence enfantine. En fouillant dans ce qui s'était passé récemment à Berthier, Émeline trouva la réponse à l'énigme.

— Je n'en vois qu'un autre : il s'agissait du seigneur de Lestage ?

Etienne raconta alors brièvement à Émeline le chagrin d'amour de Cassandre.

— Vous ne voulez pas m'en dire plus ?

— Tu sais bien que, dans notre temps, même les meilleures amies ne se racontaient pas leurs secrets intimes.

Etiennette, d'un regard pénétrant, fouilla le cœur de sa fille.

— Ça veut dire, ma petite fille, que rien n'arrive pour rien dans la vie. Si Lafrenière a décidé pour quelque raison que ce soit de fuir en Illinois, il t'a laissé par le fait même le champ libre pour rencontrer quelqu'un d'autre.

— Je l'aime tellement, maman !

— Je le sais bien. Par ailleurs, il a pris le risque qu'une belle fille telle que toi se fasse courtiser par quelqu'un d'autre. Je ne te demande pas de le tromper ou même de l'oublier. Seulement, s'il ne te donne pas signe de vie avant longtemps, tu n'es quand même pas pour sécher à l'attendre toute ta vie, alors qu'il y en a un autre qui se morfond pour mieux te connaître.

Le discours de sa mère avait intrigué Émeline.

— Combien de temps ?

Fière d'avoir percé la cuirasse du grand amour de sa fille, Etiennette répondit prudemment :

— Ça dépend de ton romantisme. Il y en a qui sont amoureuses de l'amour et elles attendront toute leur vie, éplorées. Celles-ci gâcheront leur avenir ou rendront leur mari malheureux, puisqu'elles l'auront marié par dépit. D'autres, plus volontaires, cicatiseront leur plaie assez rapidement, soit après avoir réfléchi plus sérieusement, soit après avoir cherché à connaître quelqu'un d'autre. Celles-là se donneront la chance de rencontrer le bonheur.

Etiennette voyait de l'inquiétude dans les yeux d'Émeline.

— C'est moi qui l'ai demandé en mariage !

Etiennette se raidit. Elle saisit fortement la main de sa fille pour que son message atteigne directement sa raison.

— Tu vois bien que c'était tout à l'envers. C'est au garçon de demander une fille en mariage. Si Lafrenière a pris l'épouvante sans égard pour toi, c'est parce qu'il n'en aurait pas eu davantage après le mariage. Estime-toi heureuse qu'il soit parti avant que l'irréparable ne soit arrivé !

Émeline s'y prit autrement pour connaître le fond de la pensée de sa mère :

— Est-ce que mon caractère ressemble à celui de ma marraine ?

— Je me souviens de Cassandre à ton âge. Même détermination. Cassandre était plus fougueuse, plus spontanée ; toi, tu es plus réfléchie. Cependant, vous avez toutes les deux l'esprit de décision et la dignité. Cassandre pouvait faire des volte-face. Toi, ce n'est pas ton genre. Quand une décision est prise, tu t'y tiens. Vous avez le même dégoût pour la raillerie et l'hypocrisie, c'est clair. Si elle a réussi à atteindre les sommets de son art à Paris, tu es pour ta part une pionnière, la première femme vétérinaire de la colonie. Vous tracez toutes les deux la voie à d'autres qui suivront. Ça ne demande pas des faibles pour ouvrir de nouveaux horizons de carrière pour les femmes ! Tu as fait peur à Lafrenière, autant par ta compétence unique que par ta demande en mariage inusitée.

Émeline se sentit plus fière d'être dans la même catégorie que sa marraine que d'être le point de mire.

— Donc, vous croyez que je pourrais décider d'avoir assez pleuré pour Lafrenière ?

— J'en suis convaincue. Ça irait même plus vite si tu savais qu'un beau jeune homme se meurt d'amour pour toi.

Émeline scrutait sa mère du regard. Elle savait qu'elle avait toujours une idée derrière la tête. Elle se risqua :

— Je n'en connais pas d'autres à Berthier ou à l'île Dupas qui semblent me convenir. Ne me parlez pas d'Hilaire Aubuchon !

— S'il n'habitait pas dans les environs ?

— Personne ne me connaît. Je n'ai été qu'une seule fois à Montréal et vous m'avez accompagnée, alors...

— Ton portrait a voyagé, Émeline.

— De votre chambre au salon, sans plus. Et, à part Lafrenière, aucun autre garçon n'est venu le contempler, à part le peintre.

— Parce que tu as la mémoire courte. N'a-t-il pas été envoyé à ta marraine ?

— Quentin ?

— Hum, hum.

— Ça fait trois ans que je n'ai pas eu de ses nouvelles !

— Parce que tu ne lui as jamais écrit. Tu étais censée le faire.

— Comment savez-vous qu'il s'intéresse encore à moi ? Encore votre petit doigt ?

Etiennette se trouva piégée par l'explication enfantine qu'elle venait de donner à Émeline. Elle mentit dans le but d'aider sa fille à retrouver le sourire :

— C'est Cassandra qui vient de m'écrire qu'il avait bien hâte de faire ta connaissance.

— Que devient-il ?

Comprenant qu'elle avait intrigué sa fille, Etiennette ne se fit pas scrupule de continuer son mensonge pieux :

— Il est lieutenant des grenadiers du régiment d'Agenois. Il est en quête d'une renommée. Toutefois, être muté au Canada l'intéresserait particulièrement. Cependant, il ne viendra pas, à moins que le Roy ne déclare la guerre ici. Quentin pourrait soit s'illustrer aux côtés de notre souverain sur les champs de bataille en Europe, soit venir rejoindre les troupes françaises en Nouvelle-France.

— Et qu'en pense ma marraine ?

— Je crois qu'elle préférerait l'accompagner au Canada, plutôt que de se faire du mauvais sang à Paris. Nous aimerions tous que Cassandra revienne au pays, bien entendu.

— N'a-t-il pas une fiancée à Paris ?

— J'ai cru comprendre, ma fille, que tu avais le champ libre. Il ne dépend que de toi que Quentin débarque au Canada.

La remarque saisis Émeline. Timidement, elle demanda :

— Que me recommandez-vous ?

— Tu pourrais lui écrire dans le but de prendre de ses nouvelles et de savoir ce qu'il devient. Rien de plus. Tu as vingt ans. Tous les hommes sont sensibles à l'attention d'une belle jeune fille.

— Et s'il mord à l'hameçon ?

— Quentin serait une grosse prise. Si tu crains de l'échapper, demande à Joseph de te prêter sa nasse magique.

Émeline se mit à rire de bon cœur.

— Je commence à avoir faim, moi. Je renifle la bonne odeur du bouillon depuis tantôt.

— Descendons, ta soupe va refroidir.

Quelques jours plus tard, Émeline se résolut à écrire à sa marraine, tout en rédigeant un message particulier pour Quentin. Sa mère préféra s'abstenir de lire cette lettre, même si elle en brûlait d'envie, se disant qu'après tout, Émeline n'était plus une petite fille.

Etiennette avait perdu le moral parce que, depuis leur rencontre à Montréal, elle n'avait plus entendu parler de La Vérendrye. Elle avait appris, par le notaire de Berthier, que Pierre de Lestage avait laissé tous ses biens en héritage à parts égales à sa veuve, Esther Sayward, ainsi qu'à sa sœur, Marie de Lestage, domiciliée à Bayonne. Il avait demandé à un des fils de sa sœur Marie, Jean-Baptiste Courthiau, résidant à Montréal, d'être son exécuteur testamentaire.

Pour une raison inexpiquée, si Jean-Baptiste Courthiau avait bien aimé Pierre Généreux et l'avait reconduit dans ses fonctions de capitaine de milice, il n'avait pas été convaincu des qualités d'administrateur de La Vérendrye, l'intendant Hocquart l'ayant informé des importantes dettes que celui-ci avait contractées pour financer ses explorations. Il avait dit à sa tante Esther que La Vérendrye comptait trop large à son goût et qu'il craignait qu'il ne dilapide le budget de la seigneurie par des dépenses excessives ou, pire, qu'il ne mette la main dans le sac afin de régler ses propres dettes. N'avait-il pas épuisé la dot de sa défunte femme en quelques années?

Etiennette savait bien que ce n'étaient là que calomnies et que La Vérendrye était d'une honnêteté exemplaire. Sinon comment aurait-il été pu marguillier à la paroisse de Notre-Dame-de-la-Visitation de l'île Dupas? Par ailleurs, Marie-Anne lui avait déjà confié que son mari n'était pas doué pour la gestion de son patrimoine.

Le fait que La Vérendrye ne lui avait pas encore rendu visite tracassait Etiennette.

Au moins, s'il me donnait signe de vie, je me morfondrais moins ! Si le chemin du Roy est trop moderne pour monsieur l'explorateur, qu'il vienne me voir en raquettes. Je ne suis pas si regardante que ça ! se dit-elle.

Etiennette eut peur que son amoureux secret ne s'intéresse davantage à Esther.

Ce ne sera pas pour son argent, en tout cas, puisque son neveu par alliance veille au grain.

D'autre part, une inconnue à l'accent anglais du nom de Suzanne Wilbright vint réclamer le terrain de la fabrique au curé Gaillard, assurant qu'elle était une parente d'Esther et qu'elle était couchée sur le testament de Pierre de Lestage. Le bon curé, qui ne s'en méfia pas, la présenta aux marguilliers, qui préférèrent plutôt en référer à Jean-Baptiste Courthiau. Celui-ci demanda au supérieur des sulpiciens de relever Joseph Gaillard de ses fonctions curiales de Berthier. Tout comme son oncle qui avait déjà eu des démêlés avec monsieur Vachon de Belmont, Jean-Baptiste eut maille à partir avec monsieur Normant du Farandon, qui refusa de nommer un autre sulpicien à Berthier, prétextant que les paroisses de l'île Dupas et de Sorel étaient plus accueillantes.

Jean-Baptiste Courthiau persuada les récollets de s'installer à Berthier.

En 1745, le père Michel Levasseur vint remplacer Joseph Gaillard, qui fut nommé curé à la paroisse voisine de Lanoraye.

Durant l'été, la population de Berthier apprit que les troupes françaises en Acadie, cantonnées à Louisbourg, avaient attaqué Port-Royal, mais qu'elles avaient dû battre en retraite, non sans avoir obligé les Acadiens à leur fournir des vivres, malgré le serment d'allégeance qu'ils avaient été forcés de prêter au roi d'Angleterre.

Quand Etiennette apprit que Pierre Gauthier de La Vérendrye, sous-officier de l'armée française, était revenu à Montréal pour s'engager à combattre les Anglais en Acadie, elle se fit cette réflexion : *Il ne changera jamais. Il a le danger dans le sang. Pourtant, ce n'est plus de son âge!*

Lorsqu'on l'informa qu'il s'agissait d'un homme dans la jeune trentaine, elle s'exclama :

— Alors, ce n'est pas le père, même s'il porte le même prénom. Antoine, te souviens-tu de quel fils il s'agit ?

— Celui-là, c'est Boum... Boumois. Il était le meilleur ami de Pierrot. J'ai entendu dire qu'il serait sous les ordres de Jacques Legardeur de Saint-Pierre.

Comme Émeline écoutait la conversation, Etiennette se tourna vers elle.

— As-tu eu des nouvelles de Paris ?

— Je n'ai rien reçu depuis un an.

— Dans ce cas, écris-lui encore. Quentin sera sans doute envoyé en Acadie, si ce n'est déjà fait.

Puis elle lui chuchota à l'oreille :

— Sois directe, cette fois-ci, si tu veux le voir un jour !

— C'est mon vœu le plus cher que de le connaître enfin ! Etiennette lui sourit en pianotant de nervosité sur la table.

Il faudrait bien que j'en fasse autant avec La Vérendrye, si je veux me donner la chance de le revoir. Par contre, c'est plus facile pour une femme de piler sur son orgueil à vingt-deux ans qu'à cinquante-sept. Etiennette, quand vas-tu te décider à le relancer enfin ?

Elle attendit soit une lettre, soit une visite, qui ne vinrent jamais. Après plusieurs nuits à soupirer et à pleurer en secret, elle se dit que son supposé soupirant avait sans doute renoncé à refaire sa vie avec elle. En effet, Etiennette avait appris par Esther que La Vérendrye se rendait souvent à Québec ; il aurait eu donc de nombreuses occasions de s'arrêter à Berthier. Elle se dit à regret que c'était sans doute mieux comme ça, puisque ses responsabilités familiales l'empêchaient de refaire sa vie.

Chapitre XIII

La décision

La lettre d'Émeline Latour envoyée aux occupants de la demeure de la rue du Bac causa tout un émoi. D'abord, Émeline avait négligé de la poster à temps. De plus, la missive n'arriva rue du Bac qu'à l'automne 1745.

Quentin fut enchanté de l'intérêt que lui portait la jeune femme. Pour sa part, Cassandre continuait à s'ennuyer de son pays natal. Pour le moment, elle prenait plaisir à suivre la compétition entre Voltaire et Marivaux, ce dernier

ayant été élu membre de l'Académie française, alors que le premier, qui poursuivait aussi une carrière diplomatique, y avait été refusé malgré le succès de sa pièce *Mérope*³⁵.

— Qu'est-ce que je te disais du sérieux de ma filleule canadienne ? En plus d'être jolie, elle a la tête sur les épaules. C'est aussi important que le rang ou la position sociale. Crois-moi, mon fils, j'en ai fréquenté, des nobles qui n'avaient de noble que le titre ! Si la muflerie pouvait être un critère d'aristocratie, il y aurait plus de princes que de courtisans dans cette ville, soupira Cassandre.

Quentin posa directement la question à sa mère :

35. *Mérope* (ou *La Mérope française*) est une tragédie en cinq actes de Voltaire, présentée pour la première fois à la Comédie-Française le 20 février 1743.

— Faites-vous allusion au défunt seigneur de Berthier-en-haut, le sieur Pierre de Lestage ?

Si Etiennette, l'amie intime de Cassandre Allard, avait relu le paragraphe de la lettre d'Émeline relatant le décès de Pierre de Lestage, elle lui aurait certainement demandé de le corriger pour annoncer la nouvelle en termes plus diplomatiques.

Cassandre resta estomaquée. Depuis longtemps, cette histoire sentimentale qui avait mal tourné pour elle avait disparu de son esprit.

— Autant tout te dire, puisqu'Émeline semble en avoir eu des échos. Il s'agit de l'homme qui avait été fait prisonnier par les Mohawks avec ton demi-frère, Ange-Aimé Flamand. Je t'ai déjà raconté cette histoire.

— Alors que vous aviez cru que le comte Joli-Cœur avait manigancé votre venue à Paris... Est-ce bien ça ?

— Tout à fait. Quand je t'en ai parlé, nous avons d'ailleurs conclu tous les deux que Thierry avait eu raison de me protéger de la sorte.

— Alors, pourquoi cette chère Émeline en a-t-elle parlé de manière équivoque ?

— Parce qu'en Nouvelle-France, les gens n'ont pas l'esprit ouvert comme à Paris. Il y a bien eu des exceptions, comme Mathilde et Thierry, et même mon beau-père, le docteur Estèbe, mais le petit monde mord dans ces ragots croustillants. Je soupçonne même mon amie Etiennette de se gausser encore de ces anecdotes passées.

Cassandre eut soudain le regard vague, comme si elle se projetait dans l'avenir.

— Je viens de recevoir une lettre de ta tante Isa, la femme de mon frère Jean, qui me donnait des nouvelles de la famille Allard, justement. Elle me disait que mon neveu Pierre, que je ne connais pas, s'était marié il y a quelques années avec Angélique Bergevin, fille d'une famille de pionniers de Charlesbourg. Tu sais qu'Isa et mon frère ont dix enfants ! Elle m'a donné aussi des nouvelles des autres, mais, puisque tu ne les as jamais rencontrés,

ces noms ne te diront rien. Ah oui, ma nièce Catherine et son mari, Nicolas Jacques, projettent de s'installer à l'île Dupas. Catherine s'entendait bien avec sa grand-mère. Ça ne date pas d'hier qu'elle lorgne Berthier et ses environs.

La cantatrice regarda son fils, inquiète. Elle avait l'impression qu'il ne l'écoutait plus.

— Il y a quelque chose qui te tracasse, toi, n'est-ce pas? Est-ce trop personnel pour que tu ne puisses pas te confier à ta mère ?

— Oui et non... Cassandre

s'indigna :

— S'il s'agit de Jeanne-Antoinette, tu ferais mieux de l'oublier une fois pour toutes si tu ne veux pas être banni du royaume ! À moins que tu ne préfères l'exil... Elle vient d'être désignée maîtresse en titre du Roy. Je te préviens, le Roy est, paraît-il, si entiché d'elle qu'il ne souffre pas qu'on l'observe, même de loin ! Au cas où tu ne le saurais pas encore, elle recevra bientôt le marquisat de Pompadour. Le Tout-Paris est au courant. C'est Voltaire qui me l'a appris.

— Je l'ai su. Non, ne vous inquiétez pas, la page est tournée. D'ailleurs, nous sommes restés bons amis... Il s'agit de mon prochain départ pour le champ de bataille... Mes supérieurs veulent que je parte avec le Roy pour ses campagnes de Flandre ou de Bavière.

— Je m'attendais bien à ce que tu sois affecté quelque part. C'est une grande chance que de pouvoir servir auprès du Roy comme lieutenant de régiment. Il n'y a que les fils des plus grands qui ont ce privilège. Une fois que tu seras remarqué, ta carrière sera à coup sûr lancée et tu obtiendras le grade de capitaine. Pourtant, il n'y a pas lieu de jouer au héros et de risquer ta vie impunément.

— Justement, je voudrais servir une cause plus noble. Cassandre resta éberluée ; elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Que veux-tu de plus noble que la défense du pays, aux côtés du Roy? Qu'il te nomme général à ton âge?

Quentin haussa les épaules.

— La défense du Canada. Après tout, mes origines sont là-bas. J'y ai même été conçu, m'avez-vous dit.

Cassandre grimaça. Elle ne s'attendait pas à cette requête.

— Vous m'avez tellement parlé en bien de votre colonie que je n'ai pas pu faire autrement que de m'y intéresser. D'ailleurs, mes confrères officiers m'appellent « le Canadien ».

À l'Académie militaire des officiers des armées françaises, si le maniement des armes et l'art militaire constituaient le principal enseignement, la stratégie géographique et politique des conflits stimulait tout autant la curiosité de l'élève Quentin

Joli-Cœur, qui gardait bien en mémoire que son père naturel était Canadien.

Cassandre sourit malgré elle.

— Tu ne m'avais pas dit ça, cachottier !

— Parce que je n'étais pas encore certain de mon avenir.

— Si tu cherches la gloire, sache qu'elle ne sera jamais aussi éclatante au Canada qu'aux côtés du Roy.

— Je le sais. Je veux seulement servir mon pays du mieux que je le peux. Comme je suis tiraillé, je crois que la solution serait d'être cantonné à la défense du Canada, sur place.

— Avec les risques que cela comporte : la dangereuse traversée de l'Atlantique, l'accueil plutôt froid des miliciens canadiens, sans parler de la guerre d'embuscades.

Quentin aussi se hérissa :

— Vous m'aviez dit que les Canadiens étaient reconnus pour leur accueil hospitalier.

— C'est vrai. Cependant, la guerre change les manières d'être. Si les soldats français sont bien accueillis par la population, il en sera peut-être autrement de la part des miliciens, qui envieront votre popularité. Sans parler de votre indifférence vis-à-vis de la façon de guerroyer des soldats canadiens, ce qui attisera leur rancune.

Cassandre s'approcha de lui et, époussetant ses épaulettes, lui dit en minaudant :

— Je vais m'ennuyer à en mourir, sans parler de mes inquiétudes de mère. Son fils la prit au mot :

— Vous n'avez qu'à venir sur le même bateau que mon régiment.

— Je ne traverserai pas l'Atlantique en temps de guerre. Je préfère aller te rejoindre plus tard. Aurais-tu une autre raison de vouloir à tout prix aller au Canada, toi ? demanda Cassandre d'un air innocent.

Quentin rougit. Connaissant la perspicacité de sa mère, il crut bon de lui avouer :

— Émeline. J'aimerais faire sa connaissance. J'ai trente-deux ans, il est grandement temps que je la rencontre.

— Cachottier ! Que je suis heureuse ! Débrouille-toi pour ne pas te faire tuer par un Anglais. D'autant plus qu'à vingt-deux ans, une belle fille comme Émeline n'attendra pas indéfiniment.

— Nous avons appris, à l'Académie, que le duc d'Anville voudrait tenter l'an prochain de reprendre la forteresse de Louisbourg aux mains des Anglais de la Nouvelle-Angleterre. Je souhaiterais faire partie de cette expédition. Une fois la victoire acquise, je demanderais de rester en Acadie, afin de me diriger plus tard vers Québec, comme officier de la garnison. Sur place, je rendrais visite à la famille Allard de Charlesbourg, puisque ce n'est pas loin. Durant une autre permission, je me dirigerais vers Berthier, afin de rencontrer Émeline Latour.

— Ah, que j'aimerais être avec toi pour te présenter tout ce beau monde ! Le mal du pays me ronge et je t'envie.

— Vous pourriez aussi me présenter mon père naturel. Au moins, si vous pouviez me donner son nom pour que j'aie me présenter.

L'expression songeuse de Cassandre devint sérieuse.

— Tu le sauras en temps et lieu. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'Isa m'a mentionné qu'il est bien vivant et en pleine forme.

Quentin sursauta.

— Vous m'aviez assuré que personne ne savait qu'il était mon père, sauf vous, même pas lui !

Cassandre lança au hasard :

— Quand recevras-tu la confirmation de ton affectation en Acadie ?

— C'est là le hic. Je demande quelle influence faire jouer pour obtenir le commandement d'une unité auprès du duc d'Anville. Avez-vous une bonne idée ? Je ne suis quand même pas pour me déguiser en mercenaire suisse afin que les autorités militaires ne me reconnaissent pas !

— Pourquoi ne solliciterais-tu pas l'aide de ton amie la marquise de Pompadour ?

Cassandre avait prononcé son titre sur un ton de dérision.

— Je sais, maman, que vous ne l'avez jamais aimée.

— L'important, c'est que vous soyez restés amis. Ce que je pense d'elle n'a pas d'importance, si elle peut t'aider.

— Je suis gêné de la relancer. Peut-être qu'elle et le Roy verraient cela d'un mauvais œil.

— Tu as raison, surtout le Roy. Il te faudrait l'aide d'un intermédiaire crédible... Je n'en vois qu'un: Voltaire. Jeanne-Antoinette l'aime bien, étant donné que c'est lui qui l'a présentée au Roy durant le bal masqué donné pour les noces du dauphin. De plus, il est dans les bonnes grâces du Roy, puisque celui-ci l'a envoyé en mission diplomatique en Prusse. Cassandre s'enthousiasma :

— Voilà l'homme qu'il te faut. Voltaire t'aime bien. Je le lui demanderai pour toi, quitte à ce que je doive jouer dans une de ses tragédies si ennuyeuses sur le plan musical.

En 1745, Jeanne-Antoinette Poisson était toujours mariée à Charles-Guillaume Le Normant, comte d'Étiolés, le neveu d'un administrateur gouvernemental haut placé, et était la mère d'une petite fille, Alexandrine. Bien que la famille de la jeune femme fût riche, comme elle faisait partie de la bourgeoisie, jamais elle n'aurait pu être présentée à la cour.

Le couple d'Étiolés possédait une maison de campagne près de Choisy, jouxtant le territoire de chasse du roy Louis XV. Comme le voisinage avait la permission de suivre la chasse royale, Jeanne-Antoinette conduisait fréquemment l'un de ses phaétons aux couleurs voyantes afin de se faire remarquer par le Roy, s'arrangeant pour que ce dernier la croise à des endroits stratégiques le long de sa route.

Comme le Roy donnait généralement à toute la parenté de sa favorite des titres, des propriétés et des fonctions prestigieuses, Jeanne-Antoinette savait bien que sa famille accepterait d'emblée qu'elle aille s'installer au palais de Versailles, puisque de nombreux privilèges seraient accordés aux Poisson,

malgré leur fortune immobilière imposante.

Jeanne-Antoinette fréquentait les artistes et les gens de lettres dans les salons parisiens de mesdames Tencin et Geoffrin ainsi que de la comtesse d'Estrades depuis quelques années. Elle y avait rencontré Voltaire, qui avait été ébloui par ses talents de comédienne et de musicienne, au grand dam de son amie Cassandre, qui voyait en cette relève une concurrente sérieuse pour le premier rôle féminin à l'Opéra de Paris ainsi qu'à la Comédie-Française.

Quand, grâce au stratagème employé par Jeanne-Antoinette, le Roy finit par être intrigué par ses brèves apparitions, il était déjà lassé de sa reine, qui lui avait donné dix enfants, dont, par bonheur, un dauphin pour perpétuer sa descendance. Il faut dire que la reine polonaise avait déjà confié à l'une de ses dames de compagnie qu'elle passait ses journées au lit, soit à procréer, soit à accoucher d'un enfant, et que l'assiduité du Roy commençait à lui peser, l'empêchant de faire ses dévotions à la chapelle autant qu'elle l'aurait voulu. Il était aussi de notoriété publique que le Roy recherchait une favorite pour remplacer sa maîtresse en titre, la duchesse de Châteauroux, récemment morte dans des circonstances mystérieuses.

Comme il s'était lassé également des maîtresses aristocratiques que ses courtisans lui avaient présentées, Louis demanda à Voltaire, dont il appréciait le génie et le goût, de lui arranger une rencontre avec la jeune femme audacieuse de la forêt de Choisy, puisque celle-ci était de son entourage. Voltaire organisa cette rencontre le soir du bal masqué donné par le Roy, à l'occasion des célébrations des noces du dauphin. Il demanda à Louis de revêtir un costume en if, alors que Jeanne-Antoinette faisait son apparition déguisée en Diane, déesse de la chasse.

Grande et élégante, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus pétillants, Reinette, selon son surnom d'enfance, conquit le cœur du Roy. Un mois plus tard, elle logeait dans un petit appartement à Versailles et Louis allait rejoindre assidûment sa nouvelle conquête par un petit escalier secret qui communiquait avec sa chambre. Quant à Jeanne-Antoinette, elle était sous le charme de l'homme le plus beau et le plus séduisant du royaume, en plus d'être le monarque absolu de la France.

Si les courtisanes jalouses critiquaient la condition populaire de la nouvelle favorite, la mettant au défi d'apprendre l'étiquette complexe de la cour, très vite, cependant, elle leur rabattit le caquet. Le mois suivant, elle reçut le titre de marquise de Pompadour et, peu après, elle fut présentée officiellement à la cour de Versailles. À cette occasion, un courtisan fut tellement ravi de la saluer qu'il s'écria :

— Il n'y a pas un homme sur terre qui ne la voudrait pour maîtresse, s'il le pouvait !

La séduisante Reinette venait de conquérir Versailles de brillante façon. Son règne commençait.

Quand Voltaire lui rappela le bon souvenir du jeune comte Joli-Cœur et lui fit part de son désir d'aller servir sous les drapeaux en Acadie, la marquise

s'empresse d'en faire la demande au Roy. S'étonnant que l'officier d'infanterie choisisse d'aller guerroyer en Amérique plutôt que de l'accompagner, Louis s'inquiéta :

— Les Anglais de la Nouvelle-Angleterre sont-ils moins dangereux que nos propres Anglais, pour que le comte veuille fuir nos champs de bataille européens ?

— Sire, sans faire offense à votre grandeur, Quentin Joli-Cœur est le fils du comte Joli-Cœur, qui a si bien servi votre aïeul. Comme son père a été l'ambassadeur du royaume auprès des nations autochtones en Amérique avant de négocier avec l'Angleterre et ses alliés, à Utrecht, il est logique qu'il ait pu apprendre les subtilités de la guerre coloniale en Acadie. Si monsieur Voltaire le recommande, c'est que sa valeur au combat doit égaler son intégrité et son patriotisme.

— Eh bien, soit, qu'il aille là-bas, s'il le souhaite ! Pour autant qu'il prête l'oreille à ce que l'on dit encore au sujet de François Bigot³⁶, dont l'intégrité laisse quelque peu à désirer, selon les rapports que nous recevons d'Acadie. Je vais donner l'ordre au duc d'Anville³⁷, qui appareillera sous peu pour Louisbourg, d'inviter l'officier Joli-Cœur dans ses troupes.

La marquise se tint coite, puisque Voltaire lui avait demandé d'appuyer la candidature de Bigot, et remercia le bienfaiteur à sa façon. Elle se rappela toute la peine qu'elle avait causée à Quentin en rompant abruptement avec lui. Si elle ne s'en tenait pas rigueur, puisqu'elle avait atteint son but en devenant la favorite du Roy de France, elle ne conservait pas moins un excellent souvenir du beau jeune homme blond et rêveur, qui était bien plus idéaliste qu'ambitieux.

36. François Bigot (1703-1778) fut commissaire ordonnateur de l'île Royale de 1739 à 1745, puis intendant de la

Nouvelle-France de **1748** à 1760. Il fut accusé de confier les contrats d'approvisionnement du gouvernement à ses amis.

37. Jean-Baptiste Louis Frédéric de La Rochefoucauld de Roye, duc d'Anville (1707-1746), fut désigné, en tant que lieutenant général dans la Marine royale, pour déloger les forces britanniques de l'Acadie, passée aux mains des Anglais, en reprenant Louisbourg et Port-Royal. Il avait aussi reçu l'ordre, de bombarder Boston et d'attaquer les Antilles anglaises.

Quand l'invitation du duc d'Anville arriva rue du Bac, l'excitation fut à son comble. Quentin trépignait de joie, tandis que Cassandre ressentait les angoisses de la mère qui serait bientôt séparée de son fils unique. Après un dîner d'adieu, auquel Voltaire avait été convié et où les larmes de Cassandre avaient abondamment ruisselé sur son visage, celle-ci embrassa affectueusement son fils, en lui demandant de lui donner des nouvelles dès qu'il le pourrait. Elle lui remit une lettre à l'attention d'Étiennette ainsi que deux médaillons miniatures représentant les portraits de Cassandre et d'Émeline.

— Comme ça, tu n'oublieras ni l'une ni l'autre. Emporte aussi la croix de Malte de ton père ainsi qu'une cassette bien garnie. Sache que l'honnêteté s'achète en temps de guerre. Cet argent te sera nécessaire pour te rendre à Charlesbourg et à Berthier.

Voltaire, qui assistait à ces épanchements du coin de l'œil, tapa dans le dos de Quentin et lui souhaita bonne chance. Il lui demanda une faveur :

— La marquise aimerait être informée des agissements de François Bigot, pour savoir s'il y a lieu de s'en inquiéter pour l'avenir.

— Dites à la marquise qu'au-delà de mon devoir de soldat, s'il m'arrive d'apprendre quoi que ce soit, je me ferai un point d'honneur de l'en informer.

— Elle ne vous demande pas d'être espion. D'autres sont payés pour cela. Elle souhaite tout simplement que ses protégés lui fassent honneur.

— Dans mon cas, je peux l'assurer de ma plus grande honnêteté et de ma plus sincère loyauté.

— Personne n'en doute, Quentin. En ce cas, je lui dirai que votre devoir patriotique s'accomplira en combattant, plutôt qu'en écoutant les cancans aux portes.

Bien évidemment, Voltaire rapporta à madame de Pompadour que Quentin était tout dévoué à Sa Majesté et qu'il mettrait son point d'honneur à déloger les Anglais d'Acadie. Ce à quoi Louis XV répondit :

— Des officiers incorruptibles, plus motivés par leur patriotisme que par leur carrière, il m'en faudrait des milliers. Toutefois, laissons-le voir les horreurs de la guerre, ce qui pourrait secouer son idéal. Nous verrons bien si le soldat Joli-Cœur conservera sa vaillance. Si tel est le cas, nous en ferons un brigadier général. À moins qu'il ne décide de rester au Canada. Auquel cas, nous le nommerons à la défense de Québec, s'il y a lieu.

Cassandre vit partir Quentin dans son bel uniforme bleu et blanc des

Compagnies franches de la Marine. Comme elle le trouvait élégant! Elle l'embrassa une dernière fois en lui disant qu'il devait suivre son destin et qu'elle se rendrait au Canada dès qu'elle le pourrait.

— Écris-moi vite. Tu n'as pas oublié la croix de Malte de l'ordre du Saint-Esprit, j'espère !

— Je vous le promets, répondit Quentin en se tapotant la poitrine, indiquant qu'il portait la décoration sous son uniforme.

— Je t'aime, le sais-tu ?

— Moi aussi, maman, répondit Quentin, les larmes aux yeux. Les sabots des chevaux martelèrent le pavé de la cour, et les roues du carrosse crissèrent. Cassandre lui cria :

— N'oublie pas d'embrasser ma filleule pour moi.

Son fils n'entendit pas, le carrosse avait déjà emprunté la rue du Bac pour se diriger vers la caserne où il allait retrouver son bataillon. L'embarquement de la flotte française aurait lieu sur la côte ouest de la France, à l'île d'Aix. Quentin sortit un médaillon de sa veste et embrassa la femme du portrait. Il avait la nette certitude qu'Émeline Latour serait sa prochaine flamme.

Cassandre se dit que, si le comte Thierry Joli-Cœur avait été son vrai père, Quentin aurait déjà collectionné les conquêtes.

Rendu à l'île d'Aix, le jeune officier fut invité à faire la traversée sur le vaisseau du marquis de La Jonquière³⁸. Celui-ci avait été désigné pour remplacer le marquis de Beauharnois, en tant que gouverneur de la Nouvelle-France. L'expédition, composée de onze mille hommes et d'une flotte de soixante-quatre navires de guerre, fut la plus grande armada française jamais regroupée afin de reprendre l'avantage en Acadie.

38. Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de La Jonquière (1685-1752), arriva en 1746 au Canada pour remplacer le marquis de Beauharnois. Nommé gouverneur en 1747, il retourna aussitôt en France. Il revint prendre officiellement sa charge de gouverneur de la Nouvelle-France de 1749 à 1752. Il servit plus de cinquante ans dans la Marine française.

La flotte française appareilla le 22 juin 1746 et arriva en Acadie après avoir enduré trois longs mois de navigation. La traversée fut catastrophique. Si les vaisseaux furent dispersés par les vents violents des tempêtes, les troupes furent décimées par la fièvre.

Le soldat Quentin Joli-Cœur se fit remarquer par son courage pendant le périlleux voyage. Il noua des liens d'amitié avec La Jonquière, qui n'était qu'un passager de marque.

Une fois en Acadie, d'Anville envoya la moitié de ses effectifs dans la baie de Chibouctou³⁹, où les Acadiens ravitaillèrent les soldats et les marins, et enterra ses morts sur l'île Georges.

39. L'emplacement actuel de la ville d'Halifax.

Lui-même mourut six jours plus tard, terrassé par une attaque d'apoplexie sur son vaisseau, le *Northumberland*. Son successeur démissionna à peine quarante-huit heures après, découragé par le désastre. La Jonquière, le marin au long cours, prit alors le commandement de l'expédition, puisque l'on estima que l'officier d'infanterie Quentin Joli-Cœur, bien qu'ayant une aptitude pour le commandement naval, n'avait pas la formation adéquate pour conduire une

flotte et mener le combat sur mer.

La Jonquière tenta bien de reprendre Port-Royal avec les quatre vaisseaux qui restaient du convoi, mais le mauvais temps et la peste le décidèrent à rentrer en France sans même avoir aperçu l'ennemi. À son arrivée à Versailles, Louis XV mandaterait le marquis de La Galissonnière⁴⁰ pour assurer l'intérim de la gouvernance de la Nouvelle-France, le temps que La Jonquière se remette de ses mésaventures.

40. Roland-Michel Barrin, marquis et comte de La Galissonnière (1693-1756), beau-frère de l'intendant Bégon, était officier supérieur dans la Marine royale. Il fut gouverneur intérimaire de la Nouvelle-France de 1748 à 1749, en remplacement de Jacques-Pierre de Taffanel de La Jonquière. La Galissonnière se distingua par sa lutte contre l'influence anglaise et par ses qualités d'administrateur dans le développement démographique, économique et territorial du pays. Il proposa l'idée d'un empire colonial francophone réunissant l'Acadie, le Canada et la Louisiane. Pour ce faire, il sécurisa l'axe de développement du Mississippi, de Détroit à La Nouvelle-Orléans, en fortifiant les établissements français, en assurant la neutralité des Indiens et en chassant les Anglais de la vallée de l'Ohio. À son départ, il avait acquis l'estime des Canadiens.

Le détachement parti de Québec et commandé par Ramezay⁴¹ devait soutenir l'effort de guerre de la flotte commandée par d'Anville en reprenant Port-Royal. Arrivées au mois de juillet 1746, les troupes terrestres de Ramezay étaient composées de mille soldats canadiens et de trois cents Amérindiens. Cependant, quand les forces françaises et les forces canadiennes s'étaient rejointes dans la baie de Chibouctou, la peste avait décimé à leur tour les effectifs de l'expédition de Ramezay.

41. Jean-Baptiste-Nicolas-Roch de Ramezay (1708-1777) était officier supérieur dans les troupes de la Marine. Fils cadet du gouverneur de Montréal, Claude de Ramezay, il fut le commandant en chef de la bataille de Grand-Pré. Nommé major de Québec en 1749, il accéda au poste de lieutenant du Roy en 1758. Après la mort de Montcalm, en 1759, il signa la capitulation de Québec.

Celui-ci avait tout de même attaqué Port-Royal par voie de terre, avec des forces considérablement réduites, et s'était emparé de la forteresse. Malgré cette victoire, La Jonquière repartit avec la lettre que Quentin lui avait remise à l'intention de sa mère et dans laquelle il lui racontait ses échanges avec son compagnon de voyage, le marquis de La Jonquière, nouvellement nommé gouverneur général du Canada.

« Je ne pouvais tomber sur meilleur compagnon de traversée. Je suis convaincu que les liens presque filiaux que j'ai pu tisser avec le marquis seront prometteurs pour la mission qui m'attend au Canada.

« Je vous remercie de m'avoir incité à partir pour ma nouvelle patrie. Votre fils affectueux, « Quentin. »

En route, La Jonquière envoya l'ordre à Ramezay de se retirer de Port-Royal.

Si les Acadiens se sentirent livrés en pâture aux représailles des Anglais et doutèrent que la mère patrie puisse un jour les libérer du joug britannique, Ramezay les rassura vite sur la capacité des miliciens canadiens de leur venir en aide.

Le sachant à moitié Canadien, le marquis de La Jonquière avait laissé à Quentin le choix de rester en Amérique, après l'avoir présenté au commandant Ramezay en disant qu'il était le fils d'un riche aristocrate français, le premier courtisan du Roy-Soleil, un diplomate d'envergure.

Au début de 1747, il fut demandé à Quentin Joli-Cœur d'accompagner le

commandant en chef Ramezay et d'autres officiers, tels que Coulon de Villiers⁴², le chevalier de La Corne⁴³ et Boumois de La Vérendrye, aidés d'Indiens micmacs, dans un raid typique de la guerre d'embuscades. Chaussés de raquettes, au plus fort d'une violente tempête de neige, les intrépides miliciens canadiens parvinrent à déloger les troupes anglaises du lieutenant-colonel Noble, venues les surprendre à Grand-Pré afin de mettre fin aux **incursions** des Canadiens et des Français en Nouvelle-Ecosse, alors que les soldats de Ramezay s'étaient cachés dans les maisons des Acadiens.

42. Nicolas-Antoine Coulon de Villiers (1708-1750), neveu de Madeleine de Verchères, était capitaine dans l'armée canadienne et major des Trois-Rivières. Il fut blessé au bras durant la bataille de Grand-Pré en 1747 et mourut des suites de l'amputation, quelques années plus tard. La croix de Saint-Louis lui fut décernée.

43. Louis de La Corne, dit le chevalier de La Corne (17Q3-1761), était capitaine dans les troupes de la Marine. Il était le petit-fils d'Antoine Pécaudy, seigneur de Contrecoeur. Il participa pour la première fois à une opération militaire lors de la bataille de Grand-Pré, où il se distingua si bien que cet exploit lui permit de recevoir la croix de Saint-Louis. De 1752 à 1755, il prit le commandement du poste de l'Ouest et se rendit tout près de la rivière Saskatchewan. Il combattit les Anglais jusqu'à la chute de Montréal et la reddition de la colonie, le 8 septembre 1760.

Quentin participa vaillamment à la bataille de Grand-Pré où il se distingua. Le commandant Ramezay, impressionné par son courage et son aptitude à apprendre rapidement les méthodes de la guérilla, lui dit qu'il aurait aimé lui faire décerner la croix de Saint-Louis comme décoration militaire, s'il l'avait pu.

Le jeune homme se lia d'emblée d'amitié avec Boumois de La Vérendrye, qui avait pratiquement le même âge que lui et qui était également officier dans les Compagnies franches de la Marine. Tous deux se retrouvèrent vite en pays de connaissance, lorsque Quentin dit à son nouvel ami que sa mère était une diva canadienne. Comme il lui montrait le médaillon de Cassandre, qu'il portait toujours sur lui, Boumois lui apprit qu'il savait qu'elle avait été la meilleure amie de sa défunte mère.

Quentin, qui avait entendu fréquemment parler des expéditions des La Vérendrye par sa mère, n'eut de cesse de questionner Boumois sur les Sauvages du Canada, notamment les Mohawks. Boumois était intrigué par l'intérêt du soldat français pour les Iroquois.

— Je pourrais te parler des Sioux, des Mandanes, des Illinois et d'autres tribus de l'Ouest canadien. Nos Abénaquis, eux, pourraient te parler davantage des Mohawks, puisqu'ils sont des ennemis jurés.

Quentin évita dès lors de mentionner que son demi-frère, Ange-Aimé Flamand, était chef mohawk de la mission du lac des Deux-Montagnes, à Oka.

Boumois lui raconta ses aventures, l'invitant à l'accompagner dans l'Ouest, avec ses frères et son père, quand la milice canadienne obtiendrait l'autorisation de quitter Grand-Pré, maintenant seule enclave française en Acadie.

— Je ne sais pas si nous tiendrons bien longtemps, car les Anglais reviendront nous déloger.

Au fil de leurs conversations, tuant le temps à surveiller une possible attaque ennemie, les deux officiers se firent des confidences. Boumois raconta à Quentin qu'il avait rencontré, au pays des Illinois, un certain Antoine

Lafrenière, de Berthier près de l'île Dupas, qui regrettait d'avoir abandonné sa fiancée sur un coup de tête, tout en se promettant de revenir lui passer la bague au doigt.

— Je te dis que ce gars-là, qui disait regretter son amoureuse, se payait toute une traite avec les Illinoises ! Je n'ai jamais cru à ses remords, sinon pourquoi aurait-il agi de la sorte ?

— Tes frères et toi avez dû conter fleurette à plus d'une !

— Voyager avec notre paternel nous a laissé peu de chances de nous exciter, quoiqu'avec quelques Sauvagesses... Depuis son retour à Montréal, il y a quatre ans, nous nous sommes repris. Si tu viens avec nous, tu connaîtras l'existence trépidante du coureur des bois. Du trappeur canadien, si tu veux.

— Oui, je sais, mon père m'en a déjà parlé. Coucher à la belle étoile, sous la tente ou le canot, enlacé sur une natte avec une belle Sauvagesse, pleine de largesses. Le bonheur, quoi !

— Comme tu dis. Vous n'avez pas de telles récompenses avec les lavandières qui accompagnent les soldats sur les champs de bataille en Europe.

— Hélas, non !

— Moi, dès que j'aurai repoussé les Anglais, je partirai retrouver mes frères. Je ne comprends pas Lafrenière. Le plus cocasse, c'est que sa fiancée est la fille d'une autre amie de ma mère. En fait, j'avais treize ans quand nous avons déménagé à Boucherville, et Émeline en avait quatre. C'est dire que c'était une fillette et que je pourrais la croiser sans la reconnaître ! En fait, peut-être pas, car je vois encore ses yeux bleus et ses jolies petites fossettes. Je me souviens mieux de ses frères, Antoine et Pierrot, celui qui s'est noyé.

Tant de détails intriguèrent Quentin.

— Tu as dit « Émeline » ?

— Ouais, Émeline Latour. Elle a vingt-trois ans, peut-être vingt-quatre. Son père était forgeron. Mon père m'a dit qu'il était décédé.

Quentin haussa les sourcils. Il lui demanda sèchement :

— Pourrais-tu me dire le prénom de sa mère ? Ce fut au tour de Boumois de changer de ton :

— Coudonc, j'ai l'impression de subir un interrogatoire ! Je ne vois pas en quoi le prénom de la mère d'Émeline pourrait intéresser un Français...

— Ne serait-ce pas Etiennette ? lança Quentin, sans se laisser désarçonner par sa remarque désobligeante.

Le fait que son ami connaisse ce prénom stupéfia Boumois. Il prit le temps de se remettre les idées en place et ajouta :

— En fait, à bien y penser, si ta mère est Cassandre Allard de Charlesbourg et qu'elle était l'amie de ma mère, Marie-Anne Dandonneau de l'île Dupas, c'est logique qu'elle t'ait parlé de son autre grande amie, Etiennette Latour.

— Qui nous écrit périodiquement d'ailleurs... Savais-tu qu'Émeline Latour est la filleule de ma mère ?

— Non. Seulement que la mienne est la marraine de Marie-Anne Latour, la sœur aînée d'Émeline.

— Crois-tu qu'Émeline ait encore des sentiments pour ce... Lafrenière ?

— Lafrenière m'a raconté qu'elle l'avait demandé en mariage. C'est tout dire ! Quant à lui, il retournera sans doute la marier un jour.

— Si elle est encore libre...

— Il m'a dit qu'elle avait juré de l'attendre, le temps qu'il revienne. Pourquoi t'intéresses-tu autant à Émeline ?

C'est alors que Quentin sortit le deuxième médaillon contenant le portrait d'Émeline et le lui tendit.

— Reconnais-tu cette jeune femme-là ?

Jetant rapidement un coup d'œil au portrait, Boumois se mit à siffler d'admiration.

— Joli brin de fille ! Eh, les gars, venez voir la flamme de Quentin !

Comme les autres s'approchaient avec l'intention évidente de se distraire, Quentin sortit son épée de son fourreau et les arrêta. Il les avisa qu'il était l'une des plus fines lames de France et qu'il n'hésiterait pas à embrocher quiconque se moquerait du portrait de sa bien-aimée.

— Faut le croire, les gars ! Sa réputation le précède. C'est le marquis de La Jonquière qui me l'a dit.

Quentin rengaina son épée quand ses insoucians compagnons firent volte-face pour retourner à leurs occupations.

— Tu prends l'amour au sérieux, dis donc ! s'exclama Boumois. Malheur à celui qui viendra te l'enlever !

— Tu feras cette recommandation à ton ami Lafrenière.

— Lafrenière, Antoine Piet Lafrenière ?

— Lui-même.

Comme son ami n'avait pas l'air de comprendre, Quentin continua en brandissant le médaillon :

— Tu ne la reconnais pas ?

À ce moment, Boumois se concentra mieux sur la gravure et murmura :

— Émeline, Émeline Latour. Je reconnais ses fossettes.

— Tout juste. Émeline Latour, la fille du forgeron de Berthier et de sa femme Etiennette, la grande amie de ma mère.

Comme Boumois ne savait plus quoi répondre, Quentin ajouta :

— J'ai fait cette traversée abominable pour venir la rejoindre.

Consterné, son compagnon se contenta de déclarer :

— Un excellent choix. Quelle belle fille ! Qu'attends-tu pour aller à Berthier, avant que Lafrenière revienne ?

— Justement, je crois qu'Émeline m'a menti en me faisant croire qu'elle était amoureuse de moi, alors qu'elle porte ce Lafrenière dans son cœur.

— C'est de ma faute. Je n'aurais jamais dû t'en parler.

— J'aime autant avoir appris son stratagème, plutôt que de souffrir plus tard.

— Attends... Et si elle s'était ravisée, considérant que tu valais mieux que l'autre? Elle aurait donc fait preuve de sagesse plutôt que de malhonnêteté. Après tout, une omission n'est pas une faute.

— Dans mon code d'honneur, c'en est une. Il eût mieux valu qu'elle me dise qu'elle pleurait un fiancé. Auquel cas, je me serais empressé de me montrer supérieur à ce... Lafrenière.

— Tu y vas fort. Elle ne t'a quand même pas menti !

— Puisque je l'apprends par ricochet, c'est tout comme... De toute façon, je vais réfléchir avant de la rencontrer.

— Écoute, Quentin, je suis désolé. Jamais je n'aurais souhaité être l'artisan du malheur d'une fille aussi agréable ! Tu risques gros à être sévère à son égard. Quelqu'un d'autre pourrait s'y intéresser. Puis-je revoir son portrait ?

— Assez vu, mon gaillard, Émeline sera pour moi !

— Serais-tu jaloux? Il me semble que, chez toi, il n'y a qu'une mince cloison qui sépare la jalousie de l'honneur.

— Les fiancés doivent se mériter. Si Lafrenière est indigne d'elle, elle devra toutefois me prouver son honnêteté. En attendant, je serai libre de mes attaches sentimentales.

— Attention ! Lafrenière m'a dit qu'Émeline est une fille fière. Maintenant que je sais qu'elle est la fille de madame Etiennette, je peux imaginer sa détermination. Si elle se rend compte que tu fréquentes une autre fille, je ne donne pas cher de ta peau. Quentin haussa les sourcils. >.

— Elle nous a dit qu'elle est vétérinaire. Est-ce vrai?

— Soigner les chevaux? Un curieux travail pour une femme. Elle doit être bien particulière pour réussir dans ce domaine.

— C'est ce que je verrai quand je la connaîtrai... Si je la connais !

— En ce cas, j'irai te la présenter. Après tout, nos mères étaient de grandes amies.

Chapitre XIV

Le pays d'Évangéline -

Comme c'était la coutume pour les soldats de la milice canadienne de demeurer chez l'habitant, Quentin sympathisa avec sa famille d'accueil, qui résidait à la rivière des Mines⁴⁴.

44. Le bassin des Mines, ou bassin Minas, est une grande étendue d'eau de forme triangulaire, située en Nouvelle-Ecosse. Sur la rive sud-ouest du bassin des Mines se déversent la rivière des Mines, ou de la Grosse-Habitante, et la rivière de la Grand-Pré, ou Gaspereau. En 1680, des émigrés acadiens de Port-Royal s'établirent le long de ces deux rivières. Pierre Melanson, dit La Verdure, s'installa au bord de la rivière Gaspereau, et Pierre Thériault, au bord de la rivière des Mines. Entre les embouchures de ces deux cours d'eau, il y avait de vastes et riches marais qui, lorsque l'on conquiert la mer grâce à des travaux d'endiguement, formèrent de fertiles prairies auxquelles les Acadiens donnèrent le nom de Grand-Pré. Les grandes étendues de terrains qui bordaient les côtés sud et sud-ouest du bassin des Mines étaient divisées en deux paroisses dont l'une était appelée la paroisse de Saint-Charles. L'église de Saint-Charles, bâtie à Grand-Pré, servait au culte des habitants de Gaspereau, du village de Grand-Pré et de ceux établis sur la rive est de la rivière des Mines, où se trouvait le plus grand nombre des habitants. Cette paroisse était la plus peuplée des deux et avait, en 1748, une population d'au-delà de deux cents familles. (Référence: *Le Moniteur acadien*, le 17 août 1886.)

Il noua surtout des liens d'amitié avec le fils aîné, Gabriel, qui avait une dizaine d'années de moins que lui et qui aurait tellement souhaité faire partie de la milice canadienne. Ce dernier regrettait particulièrement que les Acadiens aient été ballottés, depuis l'établissement de leurs aïeux au bassin des Mines, entre leur allégeance au roi de France et celle au roi d'Angleterre, alors que leur attachement à la France en tant que mère patrie était si profond. Gabriel enviait la prestance du jeune officier aristocratique français et ne se gênait pas pour le questionner sur ses origines.

Lorsque Quentin lui révéla que sa mère était une Canadienne faisant une brillante carrière à Paris et qu'elle avait déjà chanté devant le roi Louis XIV, son ami acadien lui demanda :

— Pourquoi venir te battre en Amérique si la vie à Paris est aussi excitante que tu le dis ?

— C'est pour vous libérer du joug des Anglais une fois pour toutes.

— Dans ce cas, pourquoi avoir abandonné Port-Royal, alors que vous l'aviez repris ?

— Ramezay a dû obéir aux ordres du commandant en chef La Jonquière, Gabriel.

— Un chef militaire français a encore une fois pris une décision au détriment du peuple acadien. Quand verrons-nous le jour où notre peuple ne sera plus un pion sur l'échiquier militaire des guerres européennes ? Si vous êtes aux Mines, c'est parce que la milice canadienne a l'intention de libérer Port-Royal et Louisbourg. Sinon vous seriez déjà repartis...

La réflexion de Gabriel fit réfléchir Quentin. Il en fit part à Boumois, qui questionna Ramezay. Celui-ci avoua qu'il attendait des ordres en ce sens, alors que la missive de La Jonquière concernait le repli de la milice canadienne et non la reddition définitive de l'Acadie aux mains des Anglais, puisqu'elle était un territoire stratégique pour la défense du Canada.

Quentin put se rendre compte de la forte foi religieuse des Acadiens et de leur sentiment d'appartenance au coin de pays qu'ils avaient bâti à s'en écorcher les mains avec le sel marin. L'agriculture était florissante et la pêche, abondante. Si l'occupation tantôt française, tantôt anglaise avait amené les Acadiens à se serrer les coudes, cette solidarité se manifestait régulièrement lorsqu'ils se rencontraient sur le parvis de l'église de la paroisse Saint-Charles, après la messe du dimanche, et durant les fréquentes cérémonies religieuses, comme les baptêmes, les mariages et les funérailles.

À l'instar de tous les peuples côtiers installés sur des terres fertiles, les Acadiens, surtout ceux des Mines, vivaient confortablement du fruit de leur labeur. Ils avaient appris que ni la France ni l'Angleterre ne pouvaient leur garantir une victoire définitive et que la neutralité politique dans le conflit opposant les deux pays était le moyen le plus sûr d'éviter des représailles.

Quentin s'aperçut soudain que Gabriel n'avait pas encore émis le souhait de s'intégrer à la milice canadienne pour défendre son peuple. Lorsqu'il l'interrogea à ce sujet, le jeune Acadien répondit :

— Comme je suis l'aîné de la famille, mon père tient à ce que je continue à l'aider sur la ferme. Il prétend que ce n'est pas en me battant en embuscade, couché à plat ventre dans les marais, que je vais faire prospérer la terre familiale. Notre neutralité est notre meilleure défense. Le curé dit la même chose. Je pense que les Acadiens ont maintenant peur de prendre parti. À chaque fois, que nous avons combattu, par le passé, les résistants ont été obligés de fuir dans les bois, sous peine de représailles. Les Acadiens veulent tout simplement vivre et prospérer en tant que peuple.

— Et toi, qu'aimerais-tu ?

Gabriel conservait le silence. Quentin percevait le déchirement de l'âme acadienne.

— Combattre les Anglais par les armes. Toutefois, je ne voudrais pas m'enrôler dans l'armée, car je ne veux pas m'exiler. Un Acadien ne pourrait pas vivre ailleurs que chez lui. Contrairement à toi qui as de la famille des deux bords de l'Atlantique. L'Acadie est le plus beau pays qui soit.

Quentin prenait conscience que l'amour de sa patrie limitait les horizons de Gabriel. Il se dit que cette attitude ressemblait à celle de la plupart des gens, qui, n'ayant pas voyagé, ne pouvaient pas comparer leur point de vue. Il eut le goût de lui demander ce qu'il trouvait de si intéressant à vivre aux Mines, mais il connaissait déjà la réponse de Gabriel.

Comme le disait du Bellay: «Plus mon petit Lire, que le mont Palatin⁴⁵. »

45. En référence au célèbre poème *Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage* de Joachim du Bellay (1522-1560), écrit à son retour chez lui, en Anjou, après son voyage à Rome, et relatant le retour d'Ulysse dans son pays natal.

Par ailleurs, quand Gabriel lui demanda: «As-tu une fiancée?», Quentin trouva cette question typique de la mentalité acadienne, comme il avait pu l'apprendre au contact des habitants de Grand-Pré. Il ne savait s'il devait lui dévoiler l'autre motif de sa venue au Canada. S'il lui montrait le portrait d'Émeline, alors qu'il n'était plus tout à fait certain de la sincérité de cette dernière à son égard, il perdrait l'attention de la sœur de Gabriel, une jeune femme qui l'attirait. Pour éviter qu'Évangeline n'apprenne par son frère l'existence d'Émeline et ne s'en inquiète, Quentin décida de dire la vérité à son ami, mais sans lui révéler ses véritables intentions. En fait, depuis qu'il avait fait sa connaissance, Évangeline occupait toutes ses pensées.

— J'ai correspondu avec la filleule de ma mère, sans plus. Elle habite le long du fleuve Saint-Laurent, entre les Trois-Rivières et Montréal.

— Iras-tu lui rendre visite ?

— Pour l'instant, j'ai bien l'intention de déloger les Anglais d'Acadie.

— Et de mieux connaître ma sœur Evangeline. Voyant que Quentin restait coi, Gabriel ajouta :

— Tout le pays en parle. Il n'y a pas de honte à être amoureux.

Comme Quentin ne réagissait pas, choqué par la rumeur, Gabriel continua, enthousiaste :

— Moi, je n'ai pas peur de proclamer que je suis amoureux de la plus belle fille du pays. C'est la meilleure amie de mon autre sœur, Camille, et elle s'appelle Raphaëlle. Elle habite à la rivière Gaspereau. Dimanche prochain, si tu viens à la messe, Camille te la présentera.

— Pourquoi ne serait-ce pas toi ? Timidement,

Gabriel répondit :

— Parce qu'elle ne sait pas encore que je suis amoureux d'elle. Tous les gars des Mines souhaiteraient la fréquenter, mais son père les en empêche. Il en fera autant pour moi, même s'il aime bien notre famille.

— C'est étrange. Quel âge a-t-elle ?

— C'est là, le hic. Elle vient d'avoir dix-sept ans. Mais elle en paraît dix-huit, avec tout ce qu'il faut pour accrocher le regard des gars. Tu comprendras quand tu la verras. Une belle grande blonde tout en rondeurs, avec un visage

d'ange.

Intrigué, Quentin demanda :

— Evangeline a quel âge ?

— Elle a vingt-deux ans et peut décider avec qui elle se mariera. Je sais qu'elle t'aime bien. Mais mon père voudra qu'elle épouse un Acadien, qu'il soit de Grand-Pré ou d'ailleurs. Un étranger pourrait repartir dans son pays, tu comprends ? Moi, je sais qu'elle se choisira un mari des Mines.

— Ne m'as-tu pas déjà dit que les Acadiennes étaient des rebelles ?

— Elles n'épouseront jamais des Anglais, c'est sûr. Le patriotisme est bien ancré dans leur cœur. Cependant, elles respecteront les consignes données par leur père et le curé.

— Raphaëlle est comme les autres Acadiennes ?

— Elle habite aux Mines. Elle pense comme les autres, sans doute. Et j'espère que ce sera moi qu'elle épousera.

L'église de la paroisse Saint-Charles, située sur un promontoire, faisait face au bassin des Mines, comme pour protéger ses fidèles des envahisseurs. Pouvant voir venir les bateaux de loin, ceux-ci pouvaient aussitôt se sauver derrière les collines et fuir dans les épais bois avoisinants. Au fil des ans, si les soldats anglais avaient détruit leurs maisons, tué leur bétail et brûlé leurs récoltes, les Acadiens avaient inlassablement tout reconstruit, en espérant que la divine Providence les préserve de nouvelles épreuves.

Lorsque Quentin Joli-Cœur se rendit à la messe, il ne passa pas inaperçu avec son bel uniforme d'officier français qu'Evangeline avait repassé avec un soin jaloux. Fière d'être assise sur le banc familial aux côtés de Quentin, la jeune femme regarda autour d'elle, pour apercevoir les coups d'œil mauvais que lui jetaient les paroissiens. Elle devinait leur peur du soldat étranger, même si les miliciens canadiens avaient prouvé leur loyauté. Même le curé lui lança un regard noir. Evangeline se douta que ce loup dans la bergerie, même catholique et français, pouvait être inquiétant.

Devant eux, ses parents, Jacques et Marguerite, droits comme des piquets, semblaient heureux de montrer aux autres paroissiens que la neutralité n'empêchait pas de reconnaître le roy de France, alors que, par précaution, certains habitants des Mines s'abstenaient de sympathiser avec les Français.

À droite de la nef, du côté de l'épître, la famille de Raphaëlle était en train de faire ses dévotions. Evangeline remarqua que Raphaëlle avait vu Quentin dans son bel uniforme. Son cœur se mit à battre plus vite, alors que l'étreignait la crainte de se faire voler ce cadeau du destin par cette fille, la plus belle des Mines, qui attirait les regards de tous les garçons. Son frère Gabriel, pour sa part, avait le cou cassé dans sa direction.

Je me demande bien ce qu'il lui trouve. Beau comme il est, Gabriel pourrait facilement plaire à une autre avec laquelle il serait mieux assorti.

Lorsque Gabriel donna un coup de coude à Quentin, l'incitant à regarder Raphaëlle, Evangeline eut peur que le beau lieutenant soit comme tous les autres. Cependant, Quentin ne broncha pas, à sa plus grande joie. Quand le

prêtre arriva avec les enfants de chœur pour célébrer la messe, Quentin fut le premier de l'assistance à se lever, se tenant bien droit, presque au garde-à-vous.

Enfin un soldat qui a des manières aristocratiques! Que j'aime sa discipline et son maintien ! pensa Evangeline.

Au sermon, le curé rappela aux fidèles leur obligation de neutralité, ajoutant qu'il n'était pas question pour les jeunes gens d'aller se joindre aux troupes françaises pour déloger les Anglais de Louisbourg, sous peine de ne plus recevoir les sacrements et même d'être excommuniés.

Après la messe, les mères et leurs filles attendirent que Quentin emprunte l'allée, histoire de voir le bel officier défilér. Aussitôt arrivée sur le parvis, Raphaëlle se précipita vers Camille pour la saluer. Il était bien évident que son principal objectif était de faire la connaissance du soldat français. Comme les autres garçons, Quentin put constater la beauté de la jeune fille aux cheveux blonds et au visage rousselé, laissant deviner l'influence des brumes du rivage. L'éclat de ses yeux verts fouetta son sang, qui lui monta aussitôt au visage et marqua son teint d'une timidité évidente.

Comme Camille tardait à faire les présentations, Raphaëlle demanda à Quentin, en lui tendant la main :

— À qui ai-je l'honneur ?

Le Français jeta un regard à Evangeline et à Gabriel, pour s'apercevoir qu'ils appréhendaient tous les deux sa réaction. Alors, délicatement, il serra la main de Raphaëlle et s'empessa de donner le bras à Evangeline, qui ne se fit pas prier pour le prendre au vu et au su de tous. Le geste surprit Raphaëlle, qui se rabattit aussitôt sur Gabriel en lui lançant :

— Pourquoi ne viendrais-tu pas à la rivière Gaspereau, cet après-midi, avec Camille? Nous pourrions faire davantage connaissance.

— Qui pourrait refuser une aussi belle invitation ? Entendu, j'y serai.

Raphaëlle tourna alors son regard vers Evangeline.

— Si tu y tiens, toi aussi tu es la bienvenue.

— Merci, mais je dois aider ma mère. Une autre fois, peut-être.

Si, jusqu'à ce jour, Gabriel avait admiré son ami Quentin, dès lors, il lui voua une quasi-vénération. Lorsqu'il attela les chevaux pour se rendre à la rivière Gaspereau, il lui dit :

— Comment te remercier, soldat ?

— En résistant aux Anglais.

— Même si le curé prétend que nous avons l'obligation de neutralité ?

— Les perdants ont toujours tort, Gabriel. Si les Français gagnent cette guerre, nous vous reprocherons d'être restés neutres. Et, si ce sont les Anglais qui la gagnent, ils vous forceront à devenir comme eux ou ils se débarrasseront de vous.

— Nous verrons bien... Pourvu qu'ils nous laissent vivre en paix.

Comme il n'appréhendait pas d'attaque ennemie, Ramezay laissa ses

soldats libres de participer aux travaux agricoles chez l'habitant, en attendant que d'autres troupes françaises se joignent à eux pour tenter de nouveau de prendre la forteresse de Louisbourg. Bien estimé dans la famille de Gabriel, Quentin s'essaya aux rudes travaux de la ferme, au grand amusement de tous, qui s'aperçurent vite qu'il était plus habile à manier l'épée que le manche d'une faux. Il eut la chance d'accompagner le père de Gabriel à la pêche à la morue et au hareng, sur son bateau amarré au bout de sa terre, qui joutait le rivage.

Quand Boumois s'aperçut que Quentin passait plus de temps dans les champs qu'avec ses compagnons de régiment, il lui demanda :

— Comment s'appelle-t-elle? D'où vient-elle? Du bassin des Mines, de Grand-Pré, de Gaspereau, de la Mésagouèche ? Il faudra bien que tu nous la présentes un jour !

Ne voulant pas révéler le nom de famille de sa bien-aimée, Quentin choisit de répondre :

— Du pays d'Evangeline.

— Evangeline ! C'est un nom commun en Acadie, tant il y en a ! Sois plus précis, mon ami.

— Si je te disais Evangeline, de Grand-Pré? répondit Quentin dans l'espoir d'en rester là.

Boumois resta songeur. Il se tourna vers ses compagnons et leur demanda :

— Hé, les gars, connaissiez-vous une certaine Evangeline de Grandpré ? Dans la vingtaine, à peu près. C'est l'amoureuse de Quentin.

— Si tu nous disais Evangeline Gaudet, Cormier, Godin, Melanson, Poirier, Thériault, Leblanc ou Landry, nous les connaissons toutes. Mais pas Evangeline de Grandpré. D'où sort-elle, qu'on fasse connaissance à notre tour ?

En 1748, les Acadiens apprirent que le traité d'Aix-la-Chapelle venait de mettre fin à la guerre de la Succession d'Autriche et que la forteresse de Louisbourg était remise à la France. Le peuple français avait lancé l'expression « bête comme la paix » pour marquer son insatisfaction des conditions du traité.

Ramezay réunit ses troupes.

— La paix vient d'être signée et notre action militaire n'est plus requise, du moins jusqu'à nouvel ordre. Dorénavant, soit vous rejoignez Louisbourg, soit vous revenez avec moi à Montréal. Nous sommes maintenant en **Nouvelle-Ecosse**. L'Acadie que nous avons connue n'existe plus. Demain matin, nous plierons bagage et nous partirons.

Boumois s'imaginait bien que le pays d'Evangeline avait marqué le cœur de Quentin pour toujours. Il lui demanda :

— Tu vas poursuivre ton service militaire à Louisbourg et vous allez vous marier à l'église Saint-Charles avant, je suppose? Ce serait normal qu'un soldat français puisse le faire.

— Tu te trompes, Boumois. Je pars pour Montréal avec toi. En route, je

m'arrêterai à Berthier.

Boumois fut surpris de la réponse de Quentin.

— Il n'est pas question que tu ailles seul à Berthier. D'ailleurs, tu ne connais pas cette région. Je m'y arrêterai avec toi. Comme ça, Émeline l'emporte sur Evangeline ?

— Si tu veux.

— Cela a si mal tourné avec Evangeline de Grandpré ? Raconte-moi, pour que je puisse en juger.

Quentin se sentait malheureux de trahir la confiance d'Evangeline en racontant leur histoire d'amour à un copain de régiment. Il craignait de plus que Boumois n'aille tout répéter à Émeline Latour.

— En tant qu'officier de l'armée française, tu me jures sur l'honneur que tu ne diras jamais rien à qui que ce soit, encore moins à Émeline ?

— Juré craché ! répondit Boumois en levant la main. Quentin aurait préféré l'entendre dire : « Plutôt périr en duel que de dévoiler ton secret. » Mais, depuis qu'il combattait aux côtés des miliciens canadiens et de leurs alliés amérindiens, il connaissait leur franc-parler et leurs manières viriles.

— Alors, je te fais confiance. Cependant, je ne te raconterai pas tout en détail, puisque tu es bien capable de le deviner.

— Tiens, tu me fais déjà saliver.

— Boumois, pas de grivoiseries. Evangeline est une jeune femme fière qui n'aurait jamais abandonné sa famille alors que son pays vit des moments incertains.

— Tant que ça ?

— Laisse-moi te raconter.



Evangeline était une jeune femme aux longs cheveux bruns et au teint basané. Grâce à cette carnation foncée, elle pouvait travailler des heures au grand air, à contempler l'horizon et à compter les bateaux naviguant dans la baie. Ses gestes avaient la grâce du vol des oiseaux marins, et son élégance naturelle attirait les regards masculins, notamment le dimanche à la messe ou durant les corvées collectives.

Si plus d'un aurait aimé accrocher son regard, Evangeline était une idéaliste qui rêvait de rencontrer le garçon avec qui elle défendrait à n'importe quel prix la liberté de son Acadie natale. Les Français de passage, tant militaires que serviteurs de l'État, la considéraient comme une fille rebelle, la Jeanne d'Arc acadienne prête à se sacrifier pour son idéal. Les garçons du pays la jugeaient plutôt inaccessible. Les uns et les autres ayant renoncé à courtiser cette femme distante, ses rebuffades lui avaient valu le qualificatif de pimbêche. En fait, Evangeline faisait preuve d'une grande pugnacité.

Elle attendait plutôt de se donner à un militaire aux manières élégantes et

à la conversation courtoise, un blond aux yeux bleus ayant déjà prouvé sa bravoure face aux Anglais, qu'elle honnissait, plutôt qu'à un fermier docile. Elle attendait son heure et, pour séduire l'homme de sa vie, elle se savait capable de l'enjôler, même si elle n'avait pas encore fait ses armes en ce domaine. La première fois qu'Evangeline vit Quentin, son cœur voulut sortir de sa poitrine, tant cet officier correspondait au profil de l'homme idéal.

Par ailleurs, Evangeline savait que son amour était voué à l'échec, puisque son père n'accepterait jamais de donner sa main à un étranger, encore moins à un soldat de Sa Majesté. Or, elle ne connaissait aucun jeune homme acadien blond ayant des manières raffinées au bassin des Mines. Il lui aurait fallu en connaître un de l'île Saint-Jean, si jamais il se présentait à Grand-Pré. Cela lui semblant plutôt improbable, la jeune femme se disait qu'elle préférerait se fier à son instinct plutôt qu'à sa raison.

Evangeline invita donc Quentin à aller ramasser les coquillages que le ressac de la marée déposait sur la rive. Elle emporta un seau et un panier à pique-nique. Comme la cueillette fut abondante et que le seau se remplit rapidement de mollusques, sitôt après le repas elle proposa à son compagnon de profiter du chaud soleil de juillet et de s'allonger près d'elle sur le sable, les vaguelettes déferlant sur leurs pieds nus.

Alors que Quentin se demandait bien quelles étaient ses intentions, Evangeline répondit plutôt par des gestes : elle enleva sa coiffe, dénoua ses longs cheveux et dégrafa son corsage. Elle se blottit contre la poitrine de Quentin, s'appliquant à attiser ses sens et cherchant à l'atteindre par un baiser.

Si Quentin fut surpris par ce comportement, il comprit vite que la belle Acadienne s'offrait à lui dans le décor féerique des arabesques des oiseaux de mer. Il l'aima avec impétuosité d'abord, avec tendresse ensuite, laissant l'effet combiné du soleil et du vent émoustiller leurs sens et caresser leur nudité. Une fois rassasiés, les deux amants, soudés l'un à l'autre, respirant l'air salin de leur alcôve enchanteresse, auraient espéré que ces moments magiques durent toujours plutôt qu'ils deviennent un doux souvenir. Ni l'un ni l'autre ne voulait briser le silence complice, sachant bien que la première parole serait déterminante pour leur avenir.

Evangeline espérait des serments d'amour. De son côté, Quentin paraissait troublé par la situation. La jeune femme se décida enfin à parler :

— Ma mère va commencer à s'inquiéter. La marée va monter bientôt et pourrait nous surprendre. Rhabillons-nous.

Comme elle se levait, Quentin chercha à la retenir. Il la ramena vers lui et l'embrassa, cherchant de nouveau à la séduire. Evangeline lui résista en insistant :

— Je suis sérieuse. Cette marée est une ogresse qui pourrait nous avaler dans le temps de le dire ! Nous parlerons en chemin, en ramassant des coquillages. Partons avant que mes mollusques ne soient gâtés par le soleil brûlant !

— Evangeline... je voulais te dire que j'ai été profondément ému par nos

ébats, mais...

— Mais quoi ? Je ne t'ai rien demandé en retour, sinon de la tendresse. Alors, inutile de faire semblant et de te sentir coupable. Tu m'as rendu tout l'amour que tu pouvais me donner.

— Mais je...

— Inutile d'ajouter quoi que ce soit, Quentin. Je sais pertinemment qu'un soldat français est ici en Acadie pour combattre les Anglais, le temps que la guerre durera, et non pour devenir fermier ou pêcheur. Comme nous sommes toujours en guerre, une Acadienne ne peut pas se faire d'illusion. Je désirais ton corps, je l'ai eu tout un après-midi bien à moi, alors que les autres filles des Mines en rêveront toute leur vie. Que vouloir de plus ? Me marier avec toi ? Je sais bien que mon père, même s'il t'aime bien, ne donnera jamais sa fille à un soldat de Sa Majesté, le roy de France.

— Si je te demandais de fuir avec moi quand la guerre sera finie ?

— À Paris, à Québec, où ? Peu importe, une Acadienne reste soudée à son pays natal. Seule la mort l'en sépare. C'est comme ça, nous sommes faites comme ça. C'est pour cette raison que nous épousons des gars d'ici.

— Si je te suppliais de le faire par amour ?

Evangeline se rapprocha de Quentin et l'embrassa goulûment. Le couple tenta alors d'étirer les derniers instants d'intimité de la journée en faisant une dernière fois l'amour sur le sable, sous la menace de la marée montante. Quentin s'agenouilla aux pieds de la jeune femme et lui déclara son amour. Ravie, celle-ci lui répondit :

— Peut-être bien, nous verrons.

Les amants de la dune profitèrent de tous les moments d'intimité qu'ils purent trouver pour confirmer leur passion qui se transforma au fil des mois en un grand amour.

Par une belle journée du printemps de 1748, les cloches de l'église Saint-Charles sonnèrent pendant de longues minutes, afin de réunir les paroissiens pour une information capitale quant à l'avenir de la communauté acadienne. Dès que le dernier banc fut rempli, que le jubé, les allées et le transept regorgèrent de fidèles curieux, le curé monta en chaire. Evangeline, Camille, Gabriel et leurs parents s'étaient dépêchés d'arriver à l'église pour ne rien manquer de l'annonce.

— Mes chers paroissiens, commença le prêtre, je vous annonce la fin de la guerre entre la France et l'Angleterre, et la remise de la forteresse de Louisbourg au roy de France. N'oublions surtout pas que les Anglais ont toujours respecté notre liberté de culte. Toutefois, la neutralité qui a été le symbole de la survie du peuple acadien exige que nous refusions de prêter un serment de loyauté à l'Angleterre, même si nous vivons maintenant sur le territoire de la Nouvelle-Ecosse, plutôt que celui de la Nouvelle-France, comme jadis. En fait, cette terre que nous ont léguée nos ancêtres n'appartient à nul autre qu'au peuple acadien. Les soldats canadiens, qui nous protègent à Grand-Pré et que quelques-unes de nos paroissiennes semblent avoir

beaucoup appréciés, repartiront sous peu. Nous serons dès lors responsables de notre propre défense. Remettons notre sort entre les mains de la divine Providence et prions pour que les enfants de l'Acadie continuent de vivre en paix.

Quand le curé parla des soldats canadiens, plusieurs têtes se tournèrent vers le banc de la famille d'Evangeline. Celle-ci sentit le poids de la désapprobation collective. Lorsque l'église se vida et que les gens de Grand-Pré commencèrent à échanger leurs impressions sur le parvis, un homme dit à Evangeline :

— Tu n'as pas été la seule à le trouver à ton goût, le bel officier français. Il aurait, semble-t-il, frayed avec d'autres ! Il ne faudra pas s'étonner si un petit Joli-Cœur apparaît dans le décor. Ce sont ses amis canadiens qui le disent.

Evangeline eut envie de pleurer. Tout l'espoir qu'elle avait mis en son lieutenant d'infanterie menaçait de partir en fumée. Elle aurait pleuré si sa mère, qui avait entendu les propos malveillants de l'homme et qui approuvait le penchant de sa fille pour Quentin, ne l'avait pas rassurée :

— Tu le connais, le vieux Cormier, il n'y a pas de plus grande langue sale dans tout le pays ! Des fois, je me demande pourquoi le curé ne lui refuse pas l'absolution.

— Il ne le peut pas, ce damné Cormier ne se confesse jamais, s'empresse de dire le père.

— Tout de même, il doit bien faire ses Pâques comme tout le monde, ajouta la mère, furieuse que l'on ait mis Evangeline dans cet état.

— Je vais lui arranger le portrait, à Cormier. Je connais Quentin Joli-Cœur mieux que lui, tout de même ! Ce gars-là est limpide. On peut lui faire confiance, petite sœur, déclara Gabriel pour reconforter Evangeline.

L'insinuation, comme un ver dans la pomme, avait déjà blessé l'amour-propre de la jeune femme et fait chavirer son cœur.

Alors que Quentin et elle se promenaient main dans la main sur le rivage de la petite plage où ils avaient appris à s'aimer, et que les sarcelles s'enfuyaient en les voyant venir sur leur territoire vierge, elle lui demanda à brûle-pourpoint :

— Est-ce vrai, la rumeur qui circule dans la paroisse ?

— Quelle rumeur ?

— Que tu as conté fleurette à Raphaëlle. La question surprit Quentin.

— Que vas-tu chercher là ? C'est ton frère Gabriel qui est son amoureux, pas moi, tu le sais bien. C'est toi que j'aime.

— Justement, je ne le sais plus trop bien.

— Ne me suis-je pas agenouillé à tes pieds en te demandant de fuir ton pays avec moi par amour ?

— Tu l'as peut-être demandé de la même manière à Raphaëlle, qui sait ?

— Puisque je viens de te dire le contraire. Que faut-il que je fasse pour te prouver mon amour ?

Quentin s'agenouilla encore aux pieds d'Evangeline, comme la première fois, en espérant qu'elle se jetterait encore dans ses bras. Tel ne fut pas le cas, cependant. Il la sentit tiraillée, angoissée. Il se mit alors à crier si fort que l'écho se répercuta dans la colline :

— É-van-gé-li-ne, je t'ai-me. Fu-yons d'i-ci!

— Fais attention, le vent du sud va porter ta voix, et les gens de la vallée vont t'entendre.

— Et alors, n'est-ce pas ce que tu voulais? Ça ne te suffit pas? Dis-moi ce que je dois faire de plus?

— Si tu m'aimes autant que tu le hurles, tu devrais être le premier à le savoir... Rester.

— Tu sais bien que c'est impossible. Un soldat français, qui plus est un lieutenant d'infanterie, dans les pattes des Anglais. Que se passera-t-il, selon toi? Ose l'imaginer, je t'en prie.

— Reste, Quentin, au nom de notre amour !

— Tu sais bien que tes exigences causeront ma mort. Tiens, je continuerai à servir la France à Louisbourg, avec toi. N'est-ce pas un compromis honorable ? Je servirai notre roy Louis, et tu resteras dans ta chère Acadie !

Evangeline serrait les mâchoires. Quentin devinait le combat qui faisait rage entre son cœur et sa raison.

— C'est au pays de Grand-Pré, ma patrie, que je veux entendre carillonner les cloches et porter ma robe blanche de mariée. Pas à Louisbourg.

— Maintenant, Grand-Pré se trouve en Nouvelle-Ecosse et non plus en Acadie française. C'est toi-même qui disais que ta chère patrie ne serait plus à l'abri du malheur dès que les Anglais arriveraient. Et ne t'y trompe pas, ils s'en viennent, et à grands pas.

— Tu n'as rien compris à l'âme acadienne, Quentin Joli-Cœur, depuis le temps que tu vis chez nous. Je ne pourrai pas vivre loin de chez moi, en exil presque.

— Quelle solution nous reste-t-il?

Evangeline dévisagea Quentin pour fouiller le fond de son âme, et le somma :

— Je veux que nous vivions sur la ferme, près de celle de mes parents, dans la vallée. C'est comme ça que nous serons heureux, en élevant notre famille et en défendant notre identité.

— Tu me demandes de me renier et de me transformer en fermier comme ton frère Gabriel ?

— Au nom de notre amour. Comme l'Acadie a besoin de tous ses gens, nous devons nous serrer les coudes pour assurer sa survie. Sinon je préfère te perdre plutôt que S'abandonner la cause patriotique.

L'ultimatum d'Evangeline désarçonna Quentin. Soutenant son regard, il lui répondit, la gorge nouée de peine :

— Ma loyauté va d'abord au roy Louis, que je vais continuer à servir dans

la vallée du Saint-Laurent, là où mes services de lieutenant d'infanterie seront bien accueillis.

Quentin vit couler une larme sur la joue de la fière Evangeline. Elle le quitta précipitamment et se dirigea vers la maison de ses parents, dans la vallée, non sans lui avoir dit :

— Adieu, Quentin. Sache que je ne t'oublierai jamais. Merci d'être venu nous défendre, à Grand-Pré, avec tes compagnons.



— Voilà, c'est de cette manière que nous avons rompu. Boumois avait écouté religieusement le récit de Quentin.

— Je ne m'imaginais pas que les Acadiennes étaient si attachées à leur patrie.

— Être aussi idéaliste dépasse les bornes !

— Es-tu certain que tu as compris son message ? Evangeline s'attendait à un véritable grand amour.

Quentin fouilla dans sa mémoire et se rappela le cri du cœur d'Evangeline : « Me marier avec toi ? Je sais que mon père, même s'il t'aime bien, ne donnera jamais sa fille à un soldat de Sa Majesté, le roy de France. » « C'est au pays de Grand-Pré que je veux entendre carillonner les cloches et porter ma robe blanche de mariée. »

C'était donc ça, le message d'Evangeline. Nous marier et vivre tranquillement à Grand-Pré selon les traditions acadiennes, habiter sur une ferme et pratiquer aussi le métier de pêcheur. Alors, pourquoi s'est-elle donnée si vite à moi ? Non, je ne le crois pas. Se débarrasser du joug de l'envahisseur était prioritaire pour elle.

Boumois continua :

— Son sens patriotique n'a probablement été qu'un écran pour sonder la profondeur de tes sentiments. Disons plutôt qu'elle recherchait le mari parfait. Il se situait là, son idéalisme, selon moi. Te forcer à l'aimer à la folie et à tout abandonner pour elle ! Même au risque de te perdre.

— C'est ce qui est arrivé. Par contre, elle ne m'aurait jamais suivi là où est mon destin, comme je le lui ai demandé.

— Si elle pilait sur son orgueil ? Après tout, elle doit souffrir d'un gros chagrin d'amour.

— Jamais elle ne reviendra sur sa décision ! Evangeline incarne la résistance de l'Acadie et le destin de sa patrie. Même si elle croit fermement à l'amour.

— Donc, il ne te reste qu'à plier devant ses exigences.

— Alors que l'Angleterre menace la Nouvelle-France ? Moi aussi, j'ai un destin à rencontrer et j'ai l'intuition que c'est dorénavant à Berthier qu'il se jouera.

Quentin resta songeur. Il se mit à douter de lui. Déjà, le murmure du vent lui rappelait la jolie musique du prénom d'Evangeline.

Ai-je été trop inflexible ? Après tout, Evangeline a bien le droit d'être amoureuse de l'Acadie, pensa-t-il.

Sa conclusion le frappa de plein fouet. À cet instant, tout lui parut plus limpide.

Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? L'amour d'Evangeline pour sa patrie est inconditionnel ! Et peut-être même plus fort que notre amour l'a été. Choisir de me marier avec Evangeline serait choisir d'épouser le destin de l'Acadie. Elle n'a pas été capable de faire la part des choses. Comme moi, d'accepter ce serment d'amour patriotique.

Boumois devinait la tristesse de Quentin, qui souffrait à l'avance du très long voyage qui allait l'éloigner à jamais de son Acadienne. Pour combler cet insoutenable moment de silence, il se risqua à ajouter :

— Comme la chanson *Sur la route de Berthier* ! Dans ton cas, c'est plutôt une vétérinaire qu'une cantonnière qui scellera ton destin.

La remarque fit sourire Quentin.

— Bon, il serait grandement temps que je donne de mes nouvelles à ma mère, avant qu'elle ne croie que je suis mort au combat ou que j'ai été fait prisonnier par les Anglais ! Elle qui m'a fait jurer de lui écrire le plus rapidement possible. Cela fait deux années de ça. Elle doit vivre des moments angoissants. Lorsqu'elle saura que je me rends à Berthier, elle sera rassurée.

— Dis-lui que tu voyages avec moi et salue-la de ma part. Elle doit se souvenir de moi.

Un « oui » étouffé sortit faiblement de la bouche de Quentin. Boumois vit rouler des larmes sur les joues*de son ami, que celui-ci s'empressa d'essuyer.

— Il y aura aussi des Anglais à Montréal et à Québec. Dès que ma lettre sera postée, nous partirons là-bas.

Quentin s'attaqua à son devoir filial. « Ma chère maman,

« Comment allez-vous ? Je vous dis tout de suite que je vais bien. Si j'ai combattu l'Anglais avec des compagnons canadiens héroïques, je n'ai été ni blessé, ni capturé, ni torturé. J'ai même été décoré. Je crois en fait que mon titre de comte m'a beaucoup aidé, puisque j'en étais à ma première campagne. Cependant, même chez les Canadiens, il y a des passe-droits, puisque mon compagnon, le soi-disant chevalier de La Corne, vient de recevoir la croix de Saint-Louis⁴⁶. Il faut dire qu'il se bat comme un démon, à l'indienne, alors que je suis encore en apprentissage de cette manière de faire la guerre, en embuscade.

46. En 1693, Louis XIV établit l'Ordre de Saint-Louis en faveur des officiers militaires qui se distinguaient sur terre et sur mer, pour autant qu'ils aient accompli au moins dix années de loyaux services.

« Cependant, pour ma carrière au Canada, je me suis fait deux alliés de taille. D'abord, mon commandant, le chevalier de Ramezay, qui voudrait que je le suive à Québec, car il s'attend à être nommé major de la ville, et l'autre, je vous en ai déjà parlé, le prochain gouverneur général du Canada, le marquis

de La Jonquière. Comme ils ne sont ni l'un ni l'autre en poste, j'aurai le temps de me rendre à Berthier avant de réinstaller à Québec.

« Peut-être bien que je servirai dans l'armée française, si la guerre reprend. Actuellement, la France et l'Angleterre sont en paix, quoique les Acadiens croient plutôt à une trêve.

« Imaginez-vous que mon meilleur compagnon de régiment est un certain Boumois de La Vérendrye, le fils de l'explorateur de l'Ouest canadien et de votre amie, Marie-Anne Dandonneau. Il connaît la famille Latour de la rivière Bayonne, à Berthier, et se propose de venir me présenter à Émeline, dont je conserve précieusement le médaillon sur mon cœur. J'ai bien hâte de faire sa connaissance et d'apprécier sa douce personne, comme vous me l'avez si souvent décrite.

« Aussitôt arrivé à Berthier, je m'empresse de regarder tout autour, pour que vous puissiez venir me rejoindre, comme c'est votre intention. Vous pourrez alors me présenter à mon père. Quant à moi, j'aime bien le Canada, du moins celui que j'ai connu en Acadie. Mes compagnons m'ont dit que les Canadiennes du Québec sont plus frivoles que les Acadiennes. Je ne vous mentirai pas en vous disant que j'ai trouvé ces dernières plutôt intransigeantes, quoique bien avenantes. À se méfier constamment des Anglais et à avoir été ballotté sans cesse d'une allégeance à l'autre, un peuple vient à se replier sur lui-même.

« J'ai sympathisé avec une famille acadienne, où je suis demeuré entre deux batailles, et la fille de cette famille, Evangeline, m'a clairement montré qu'elle souffrait d'un complexe de persécution. Cette jeune femme est tellement déchirée entre la survie de sa patrie et son bonheur personnel que son jugement en est faussé. Je crois qu'elle incarne l'âme de ce peuple côtier, à la fois fière et tourmentée. Sa morosité m'a fait comprendre que mon destin sentimental était du côté de Berthier.

« Même mes amis canadiens n'ont pas saisi le drame que vit ce peuple depuis tant d'années, et les Français encore moins. Comment peut-on être serein lorsqu'on est incompris de toutes parts ?

« On me dit qu'à Québec, les gens sont moins moroses, car ils ont toujours été sauvés des graves dangers par des miracles. Est-ce vrai ? Comme je vous connais, toujours gaie et fébrile, je le crois.

« Mes compagnons me disent qu'ils s'empresseront de se rendre directement à Québec. Boumois et moi irons à Charlesbourg, saluer la famille Allard. Il m'a invité à aller rencontrer son père à Montréal, même à continuer vers l'Ouest canadien. Je verrai bien, après avoir fait la connaissance d'Émeline et de la famille Latour. Boumois vous envoie ses respectueuses salutations.

« Il y a tellement de nouveaux horizons qui se présentent à moi que je vous avoue que le mal du pays ne m'a pas encore atteint, si ce n'est que d'être séparé de vous. Je vous promets de vous écrire dès que j'aurai fait la connaissance de tous ces gens. Alors, je vous donnerai mes impressions.

«Votre fils bien-aimé qui vous embrasse tendrement,

« Quentin. »

De son côté, Cassandre reçut les lettres d'Émeline et de Quentin en même temps, et eut la conviction que leur destin se dessinait, puisque sa filleule espérait la vérité de Quentin. Quand elle lut la lettre de son fils, elle en eut la certitude, car celui-ci était déjà en route pour Berthier. Si elle eut peur un bref instant qu'il ne s'attarde un peu trop longtemps au pays d'Évangeline, elle salua sa détermination à demeurer au Canada et à faire la connaissance d'Émeline.

Elle trouva particulièrement intéressante la coïncidence de l'amitié de Quentin avec Boumois de La Vérendrye, en s'inquiétant que ce dernier essaie de le convaincre de partir avec lui et ses frères dans l'exploration de l'Ouest canadien.

Pourvu que Quentin et Émeline se plaisent! Est-ce que j'avise ma filleule de l'arrivée de mon fils ? Il ne vaut mieux pas, car je pourrais annoncer une nouvelle qui pourrait ne pas se concrétiser et faire davantage de peine à Émeline. Toutefois, cette jeune fille n'attendra pas une éternité un inconnu brumeux. Il faut quand même que je lui donne de l'espoir. Lui écrirai-je ou pas?

Cassandre prit sa plume pour répondre de nouveau à sa belle-sœur Isa et lui offrir ses condoléances pour le décès de son frère, Jean. Cette nouvelle l'attristait énormément.

Isa lui disait que ses frères, ainsi que leurs enfants et leurs petits-enfants, l'avaient assisté dans ses derniers instants. Afin de conjurer sa peine, après avoir relu les dernières lettres d'Isa, Cassandre se mit à recenser ses neveux et nièces, la famille de Jean.

Il y a d'abord ceux qui vivent à la maison paternelle, à Bourg-Royal, là où j'ai été élevée: Pierre Allard, âgé de trente-deux ans, et sa femme, Angélique Bergevin, qui se sont mariés il y a cinq ans et qui vivent chez Isa et Jean avec leurs deux enfants, Pierre, âgé de quatre ans, et leur petit dernier, Jacques, deux ans; ensuite, Jacques Allard, le célibataire, âgé de vingt-sept ans.

Il y a aussi ceux qui vivent à Bourg-Royal, non loin de la maison de mon père: François Allard, vingt-neuf ans, sa femme, Barbe Bergevin, et leurs quatre enfants, âgés de neuf mois à six ans; Marie-Madeleine Allard, âgée de vingt-cinq ans, son mari, Germain Bergevin, avec leurs trois enfants, âgés de dix mois à quatre ans; Marie-Charlotte Allard, âgée de vingt-deux ans, et son mari, Pierre Bergevin. Elle est enceinte, sur le point d'accoucher, j'espère que le bébé à naître sera en bonne santé, puisqu'elle vient de perdre son premier, à l'âge d'un an.

L'aîné de la famille, Jean-Baptiste Allard, âgé de trente-huit ans, et sa seconde femme, Marie Plante, qui demeurent à Beauport. Il a quatre enfants de son premier mariage, âgés de huit à seize ans, et trois autres issus du second mariage, âgés de un à trois ans.

Il y a également Marie-Thérèse Allard, trente-six ans, qui demeure sur la rive sud du fleuve.

C'est un record, quatre enfants Allard mariés à quatre membres de la famille Bergevin ! Dire que maman trouvait étrange que trois de mes frères aient épousé les filles de Thomas Pageau. De toute manière, Ignace Bergevin et sa femme, Geneviève Tessier, étaient aussi de grands amis de papa et de maman. Et ils sont toujours vivants. Presque éternels, puisqu'ils sont centenaires.

Pourquoi resterais-je à Paris, alors que mon fils, mes frères et ma meilleure amie sont au Canada ?

Bon, je vais écrire à Charlesbourg et à Berthier. Comme ça, Émeline saura que Quentin approche d'elle.

Chapitre XV

À LA RIVIÈRE BAYONNE -

À la mi-juin 1746, Pierre-Simon Beaugrand-Champagne arriva à l'épouvante à la rivière Bayonne et entra en coup de vent dans la maison. Angélique était en train de broser le plancher et Marie-Louise, sa belle-sœur, préparait le dîner, alors qu'Étiennette et Marie-Amable s'affairaient au potager.

— Vite, il faut que je parle à madame Latour. Où est-elle ? demanda-t-il en fixant Angélique du regard.

— Reprends ton souffle et assieds-toi. Maman est au jardin avec Marie-Amable. Que se passe-t-il pour que tu sois dans cet état ?

— Louise ne va pas bien du tout ! J'ai peur !

Angélique se dépêcha d'enlever son tablier et de se passer la main dans les cheveux, pour les replacer. Comme à son habitude, discrètement, elle essaya de se montrer à son avantage devant son beau-frère. Elle sortit par la porte de côté et agita la main en direction d'Étiennette. Ce fut Marie-Amable qui le vit la première, le disant à sa mère. Aussitôt, cette dernière eut un mauvais pressentiment. En se dirigeant vers la maison, elle remarqua la monture de son gendre. Elle ordonna à Marie-Amable :

— Va dire à Émeline que la jument de Pierre-Simon est en nage.

Arrivée à la maison, elle interrogea son gendre, inquiète :

— Que se passe-t-il ?

— Louise perd son sang. Pourriez-vous venir ? Étienne sentit la peur du pire l'envahir.

— As-tu pensé à faire venir le médecin ?

— Pas encore. Madame Tancrede est à son chevet. .

— Monique a toute ma confiance. Elle est bonne avec les enfants. Angélique, prépare-moi mes instruments et viens avec nous. Toi, Marie-Louise, occupe-toi du repas des autres avec Marie-Amable.

Quand le boghey passa dans la rue Frontenac, Étienne demanda à son gendre de s'arrêter pour aviser le docteur Valois. L'attelage se dirigea ensuite vers la Grande-Côte. Aussitôt arrivée, Étienne se rendit compte que sa fille était dans un très piteux état et qu'elle avait perdu énormément de sang. Elle confia à Pierre-Simon :

— Une fausse couche, probablement. Ce n'est pas mortel, mais elle a perdu tellement de sang... Elle est inconsciente et très affaiblie. Tout ce que je peux faire, c'est un curetage. Attendons l'avis du médecin... Évidemment, Angélique restera pour s'occuper des enfants.

Quand le docteur s'aperçut de la faiblesse extrême de Louise, il annonça à son mari que sa dernière heure était venue et lui recommanda d'aller chercher le prêtre pour lui donner l'extrême-onction. Louise reprit connaissance et, se rendant compte de la présence de sa mère et du médecin à ses côtés, elle questionna Étienne des yeux. Celle-ci jugea bon de faire venir le petit François, afin que sa mère l'embrasse une dernière fois. Contenant les sanglots qui lui serraient la gorge, Étienne dit à sa fille :

— Le prêtre s'en vient, ma Louise. Ton mari et ton fils sont ici, ainsi que ta sœur jumelle.

Des larmes coulèrent sur les joues de Louise, alors que Pierre-Simon, son mari, et Angélique étaient incapables de retenir leurs sanglots. Étienne prit son petit-fils et l'approcha de sa mère.

Pierre-Simon Beaugrand-Champagne et Louise Latour étaient les parents de François, âgé de quatre ans. Angélique était sa marraine.

Louise l'embrassa tendrement, puis dit à Angélique :

— C'est toi qui seras dorénavant sa mère. Jure-moi d'en faire un homme.

Puis, invitant sa sœur à se pencher, elle lui chuchota :

— J'ai toujours été jalouse de ton caractère aimable. Pardonne-moi si je t'ai offensée. Merci de t'être tellement occupée des enfants. Me pardonneras-tu ?

La seule réponse d'Angélique fut :

— Comment veux-tu que j'en veuille à ma sœur jumelle, qui est mon adoration ?

Après avoir fait ses adieux à son mari, il ne lui resta que la force de dire à Étienne :

— Maman, je vous aime.

— Maman t'aime. Nous nous occuperons de ta petite famille. Quand le

curé Levasseur commença à lui administrer le sacrement de l'extrême-onction, Louise était déjà en route vers le paradis. Elle fut inhumée le surlendemain, au petit cimetière de la paroisse Sainte-Geneviève de Berthier. Les funérailles attirèrent un grand nombre d'amis des familles Beaugrand-Champagne et Latour. La mort venait de ravir à Étiennelette son troisième enfant.

La famille Latour vécut un deuil déchirant, en particulier Angélique, qui avertit sa mère qu'elle passerait plus de temps à la Grande-Côte, en tant que mère suppléante des enfants Beaugrand-Champagne.

— Je trouve déplacé que tu restes dans la maison d'un veuf, alors que tu es toujours célibataire. Il vaudrait mieux que Pierre-Simon fasse sa grande demande, après un délai raisonnable de veuvage, parce que les gens vont commencer à jaser, si ce n'est déjà fait.

— C'est-à-dire ?

— Que je te recommande fortement de rester à la maison, même si les enfants te manquent. C'est plus convenable. Le trouves-tu à ton goût, Pierre-Simon ? Tu peux le dire.

La remarque d'Étiennelette venait de sonner Angélique. Elle n'avait pas encore pris conscience de cette éventualité. Comme elle ne répondait pas, sa mère comprit que son silence était un aveu de son intérêt pour son beau-frère. Angélique la regarda, désespérée.

Étiennelette continua :

— Justement, ce sont eux qui te réclameront auprès de leur père. Pierre-Simon n'aura pas le choix. Il viendra te fréquenter sérieusement ou bien il se trouvera quelqu'un d'autre. C'est son droit.

Angélique se mit à se mordiller les ongles de nervosité.

— Et s'il lui prend l'idée de reluquer ailleurs ?

— Allons, il te faut avoir plus de confiance en toi que ça ! Il connaît tes qualités, ton instinct maternel.

Angélique jeta un coup d'œil au petit miroir près de la fenêtre. Son image ne sembla pas trop lui plaire.

— Même si je tire de la patte et que je louche à l'occasion ? Étiennelette sourit, à l'étonnement de sa fille.

— Quand il te choisira, ça ne le dérangera pas trop, crois-moi. Seulement, il faut te laisser désirer, tu comprends ? Regarde comment tu es organisée avec tes vêtements sombres et ton visage sans couleur !

— C'est vous-même qui nous défendez de nous maquiller ! Émeline ne peut le faire qu'après la grand-messe, le dimanche après-midi.

— Voilà ! Ça fait bien longtemps que tu ne t'es pas fardée. Depuis la fameuse fête des Rois. Il est temps que tu y remédies. Demande à Émeline de t'aider.

— Et si Pierre-Simon ne vient pas me faire la cour ?

— Il viendra, et beaucoup plus vite que tu ne le penses. Étiennelette eut en partie raison.

La Faucheuse frappa encore une fois sa famille. Cette fois, ce fut sa sœur

Madeleine, dite Angélique, mariée à Pierre Guignard, qui décéda le 29 juillet à Rivière-du-Loup, où elle vivait. Étiennette dit à Angélique :

— Nous allons nous rendre faire nos adieux à ta marraine. Je sais que ce ne sont pas les meilleures circonstances pour que tu prennes la diligence du chemin du Roy, mais il faut bien une première fois, n'est-ce pas ? J'y pense, ne serait-ce pas une bonne idée de demeurer chez ta tante Geneviève à Yamachiche, si elle le veut bien ? Il reste certainement une cousine à la maison. Au moins, voir d'autre monde t'empêchera de penser à Pierre-Simon. Je t'accompagnerai et ça nous permettra de nous recueillir sur la tombe de Pierrot et de la fleurir. Je n'y suis*pas retournée depuis seize ans. Pauvre petit gars, il doit bien s'ennuyer de sa famille ! Sa tante Geneviève a dû aller prier souvent, mais une tante, ce n'est pas comme une mère. Tu pourrais rester là-bas jusqu'à la fin de l'été, après les récoltes. De toute façon, les hommes ne fréquentent pas leurs bien-aimées, même le dimanche, tant qu'ils doivent rester disponibles pour ramasser le foin, qui risque de pourrir dans les champs.

À l'automne, alors qu'Angélique était de retour de Yamachiche, Étiennette vit arriver Pierre-Simon Beaugrand-Champagne tout endimanché, seul dans son boghey. Comme c'était durant la semaine et qu'Angélique était au bout du jardin à ramasser les citrouilles, portant sa robe de tous les jours avec un tablier, sans être maquillée, elle lui cria :

— Dépêche-toi, ma fille, vite, viens te changer.

Quand elle reconnut l'attelage de Pierre-Simon, Angélique accourut aussi rapidement qu'elle le put. Tout essoufflée, elle dit :

— Je ne suis pas fardée, maman, et Émeline qui est à la forge ! Regardez-moi, je ne suis pas présentable dans cet état.

— Je t'avais pourtant conseillé d'apprendre à te maquiller et de ne pas te fier aux autres ! Au moins, lave-toi le visage et change-toi. Tu es tout en sueur. Pierre-Simon est bien conscient que nous sommes en semaine. Il t'a déjà vue comme ça. Après tout, il n'avait qu'à venir un dimanche ! À mon avis, s'il est si pressé, c'est bon signe, peu importe ta tenue. De toute façon, je vais le faire attendre. Tâche de te donner un coup de peigne. Tiens, comme ça, tu as meilleure apparence. Retire tes sabots et mets tes souliers pour plus d'élégance.

Étiennette enleva avec la main la terre qui souillait les vêtements d'Angélique. Après des minutes d'attente qui lui parurent une éternité, elle s'impatia.

— Voyons, qu'a-t-il à bretter, celui-là ? dit-elle en regardant par la fenêtre.

Angélique avait eu le temps de se rafraîchir et de revêtir sa robe du dimanche. Elle avait replacé ses cheveux, et deux ronds de fard apparaissaient sur ses joues.

— Tu y as été un peu fort sur le rouge ; on dirait un lumignon. Ce n'est pas la catastrophe, il verra bien que tu t'es métamorphosée pour lui, tiens.

Mère et fille attendirent encore un peu, puis elles virent Émeline entrer, suivie de Pierre-Simon. Celui-ci omit de saluer Angélique, tandis qu'il fit un

signe de tête à Étienne. Émeline, rouge comme une pivoine, se faufila dans le salon avec le jeune homme, quand Étienne, à qui l'attitude d'Émeline n'avait pas échappé, s'interposa.

— Ça t'en a pris, du temps pour entrer, mon gendre ! Es-tu resté coincé dans le boghey ? Angélique est entrée à l'épouvante du jardin pour se changer, quitte à se briser les os. Comment vont François et les autres enfants ? On ne les a pas vus souvent depuis la mort de Louise, et toi non plus.

— Euh... François va bien. Les autres enfants aussi, madame Latour. Justement, je projetais de les amener prochainement.

— Tant mieux. Est-ce la raison pour laquelle tu t'es endimanché, pour m'annoncer cette grande nouvelle ?

— Euh... non. J'ai été à la forge pour parler à Émeline.

— Et parce qu'il y avait trop de bruit, tu as préféré te faire entendre au salon, c'est ça ? Est-ce que ton cheval a besoin de soins ?

— Euh... mon cheval se porte à merveille. Je voulais m'entretenir avec Émeline d'autre chose.

— Tu sais que, dans notre famille, personne n'a de secret pour personne. Louise a bien dû t'en informer. De sorte que tu peux parler librement. Si tu veux, nous irons tous au salon. As-tu remarqué le maquillage d'Angélique ?

— Euh... oui, c'est bien réussi, Angélique. Je ne te reconnaissais pas. Comment vas-tu ?

— Ça va bien. Comment vont les enfants ?

— Ils s'ennuient de leur mère, bien entendu.

Voyant qu'Angélique était très mal à l'aise, Étienne décida de crever l'abcès.

— J'espère qu'ils s'ennuient aussi de leur tante Angélique, presque une mère.

— Euh... bien sûr !

La tête baissée, Pierre-Simon, encore moins loquace que d'habitude, tripotant son chapeau, commit l'imprudence de dire :

— Je suis venu voir Émeline... plutôt vous demander la permission de la courtiser.

La demande fit l'effet d'une bombe. Aussitôt, Angélique tourna les talons et s'enfuit dans sa chambre. Quant à Émeline, de rouge pivoine, son teint passa à l'incarnat. Étienne, pour sa part, resta bouche bée. Elle ne s'attendait pas à ça.

— Ah bon ! J'aurais cru que c'était le tour d'Angélique. Émeline a vingt-trois ans, elle n'est donc pas encore tout à fait majeure. Toutefois, elle est assez indépendante avec sa pratique vétérinaire pour prendre ses décisions toute seule. Mais le domaine sentimental est bien différent et le cœur d'une mère a toujours raison. Je vais vous laisser le soin d'en parler, mais, avant de donner mon consentement, j'aimerais en discuter avec elle. Ces derniers temps ont été difficiles et des mises au point sont à faire entre nous. Bon, je vous laisse. Je dois aller consoler Angélique, en espérant que Louise saura me

conseiller du haut de son ciel.

Étiennette avait haussé le ton en prononçant la dernière phrase. Elle alla rejoindre Angélique, qu'elle entendait pleurer comme une Madeleine, bien que la porte de la chambre fût fermée. Elle entra doucement.

— Émeline n'a pas le droit de me faire ça. Tous les garçons lui courent après. Elle aurait pu au moins me laisser celui-là. Elle me vole mes enfants ! Je sais que je suis laide et infirme. Pourtant, les petits m'aiment quand même et je me maquille pour être plus jolie.

Étiennette se rendit compte qu'Angélique vivait un véritable chagrin d'amour et qu'elle essayait d'amoindrir la responsabilité de Pierre-Simon. Pour une fois, elle ne savait pas comment agir dans cette situation.

Si leur père était encore vivant ! Avec sa lucidité, il saurait comment débrouiller tout ça.

— Là, là. Tiens, prends ce mouchoir. Ce n'est pas la faute des enfants, encore moins celle d'Émeline, tu le sais bien. D'ailleurs, il n'est pas venu nous rendre visite depuis la... la...

Étiennette ne put terminer sa phrase, tant elle avait la gorge serrée. Ne trouvant rien de mieux à dire, elle finit par déclarer :

— Dimanche, je vais payer la lampe du sanctuaire à la mémoire de nos chers défunts, en particulier pour Louise, pour qu'elle nous aide à trouver une solution. Qu'en penses-tu ?

Tout à coup, Angélique se leva sec de son lit.

— J'ai une autre idée. Nous allons nous rendre, vous et moi, à Montréal et demander à la sœur Margot d'Youville d'intercéder en ma faveur auprès de Pierre-Simon, par ses prières. Comme je reviens de Yamachiche, je suis bien capable de me rendre à Montréal maintenant.

Stupéfaite par la suggestion, Étiennette pensa un instant à La Vérendrye. Elle eut subitement l'envie d'accepter la proposition de sa fille pour prendre de ses nouvelles auprès de Margot et, qui sait, aller le visiter chez lui.

Voyons, Étiennette, ça fait longtemps qu'il se serait pointé, si tu l'avais intéressé ! Ce serait faire une folle de toi que de tenter de le relancer. D'autant plus qu'il a peut-être refait sa vie. Ça, je pourrais le demander à Margot avant. Non, ce n'est pas une bonne idée ; que va-t-elle penser, que je suis en peine ?

Elle choisit de répondre :

— Si nous allons voir Margot à chaque fois qu'une de mes filles a un problème sentimental, elle va bien penser que je ne suis pas capable de vous conseiller. De plus, elle est déjà tellement occupée avec ses pauvres et sa communauté de religieuses.

Étiennette venait tout de même d'avoir une idée. Quand Pierre-Simon partit, elle demanda à Émeline :

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— Il vous l'a dit, me fréquenter. Étiennette grimaça.

— Que lui as-tu répondu ?

— Que nous étions pour en discuter, vous et moi.

— Bien. Alors, discutons-en pendant que la pauvre Angélique se repose. Savais-tu qu'il voulait te fréquenter ?

— Je n'en avais aucune idée. C'est flatteur, mais quand j'ai vu Angélique pleurer, j'en ai eu le cœur fendu. Elle ne mérite pas ça, vu qu'elle s'est tellement dévouée pour ses enfants.

— C'est ce que je pense ! Et toi, as-tu oublié que Quentin s'intéressait à toi ?

— Non. Mais en est-il de même pour lui ? demanda Émeline, nerveuse.

— Margot a dit qu'elle prierait pour que ton beau militaire vienne au pays, n'est-ce pas ? Et puis, à quand remontent les dernières nouvelles que tu as eues de Quentin ? À peine un an ? insista Étienne.

— Il ne m'a pas écrit.

— Un militaire en campagne ne traîne pas sa plume et son encrier, mais plutôt son fusil.

— Alors, que me recommandez-vous ?

— De dire non tout de suite à Pierre-Simon. Le plus petit espoir restera un espoir pour lui et enlèvera toutes les chances à Angélique.

Étienne eut envie de dire qu'elle était bien placée pour le savoir.

— Quand est-il censé revenir ?

— Dimanche après-midi.

— Alors, aucun maquillage pour toi. Tu resteras de plus dans ta tenue de jardinage. Il faut qu'il te trouve débraillée. Quant à Angélique, elle sera sur son trente-six. Essaie de lui montrer comment se maquiller pour être à son avantage.

— Ouf, je me sens libre ! Je me voyais comme une prisonnière dans sa camisole de force avec autant d'enfants.

— Si Pierre-Simon désire revenir dans la famille, qu'il marie Angélique et pas une autre de mes filles ; c'est la condition !

— Merci, maman.

— Tu me remercieras en patientant pour Quentin. Mon petit doigt me dit qu'il est en route.

— Mais la guerre n'est pas finie.

— Une intuition de mère, ça ne trompe pas. Va consoler Angélique et dis-lui que tu as reçu Pierre-Simon au salon pour la forme, par politesse, si tu veux. Dis-lui de conserver l'espoir et de te pardonner.

Comme Émeline semblait en douter, sa mère ajouta :

— Angélique n'a pas une once de méchanceté, tu le sais bien. Et elle t'adore.

Comme de fait, les deux sœurs se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Quand Pierre-Simon revint le dimanche suivant, il fut surpris de se voir accueilli au salon par Angélique, toute transformée. Il décida de revenir le

dimanche suivant et l'autre après. Étienne espérait bien qu'il lui demande la main de sa fille à Noël, mais il n'en fit rien. Quand Angélique s'en inquiéta, elle lui répondit :

— Après tout, ça ne fait que six mois que Louise est morte. Il faut lui laisser le temps de se ressaisir. Un cœur meurtri prend du temps à guérir. S'il se précipite, il prend de mauvaises décisions.

Quelque temps plus tard, Angélique dut se raisonner et montrer sa joie, même si le cœur n'y était pas, quand son frère Pierre se décida enfin à épouser Geneviève Hénault Canada. Après leur mariage, célébré le 30 janvier 1747, Geneviève et Pierre allèrent vivre dans leur splendide maison, dans la rue de l'église, non loin du manoir, où l'on avait mis bien en évidence le magnifique poêle en fonte ramené des forges du Saint-Maurice.

Pourvu quelle ne l'oblige pas à trafiquer la fourrure pour arrondir leur budget. Si elle est comme son oncle, il y a fort à parier que le savoir loin ne l'inquiétera pas tant que ça, se dit Étienne.

Geneviève afficha aussitôt sa fierté de se faire appeler madame Pierre Latour Laforge, puisque son mari avait décidé de prendre le surnom de son père : Laforge. Si Étienne ravalait son orgueil et baissa pavillon devant cette bru mégalomane, Antoine le prit tout autrement et s'en plaignit à sa mère.

— Pierre n'a que vingt-six ans et il prétend être le grand responsable des affaires de la forge. Il a même persuadé Joseph de se nommer Laforge, alors que la forge s'appelle « Latour et fils ».

— C'est toi, Antoine, qui gère la forge. Un jour, tes fils se joindront à toi, et le nom du commerce, Latour et fils, aura repris toute sa signification.

— Ça va prendre encore pas mal de temps. À ce train-là, le commerce va s'appeler « Laforge et frères ».

— Tiens, pourquoi pas ? Ce serait une façon de contenter tes frères et tu resterais le chef.

— Non, je tiens à ce qu'on me nomme Latour. Après tout, c'est le nom de mon père.

Étienne pensa au questionnement de son mari sur sa véritable identité. Antoine parut surpris. Le regard vague de sa mère l'alarma.

— Quoi, vous n'êtes pas certaine que papa ait été mon père ?

— Voyons, Antoine, mon mari, ton père, était la même personne. Que vas-tu chercher là ?

— J'aime autant vous prévenir, si Pierre et Joseph gardent leur intention d'appeler le commerce « Laforge et frères », alors je ne resterai pas à la forge !

La remarque saisit Étienne de plein fouet.

— Où iras-tu ? demanda-t-elle nerveusement.

— À la Grande-Côte, travailler avec Tancrède. Comme Marie-Louise rêve de se rapprocher des Plouffe, ce serait une belle occasion pour le faire.

— Y a-t-il assez de travail pour vous deux ?

— Depuis que Tancrède est veuf, j'ai eu qu'il relaquait pas mal les filles, et même d'assez près.

— J'aurais plutôt été portée à croire qu'il se serait jeté dans le travail pour noyer sa peine.

— En fait, il fréquente déjà sérieusement Agathe Lahaise, de Lavaltrie. Même que des noces sont en vue, paraît-il.

— Et où iriez-vous vous installer ?

— Il y a une petite ferme à vendre, voisine de celle de Jean Baril, l'oncle des jumeaux.

— Je connais mal le coin. Angélique pourrait m'en dire davantage, du fait qu'elle a gardé souvent les enfants de Louise et de Pierre-Simon.

— Si je vous disais que, d'un côté, c'est Jean Baril et, de l'autre, Jean Piet?

— Elle est bien située, cette ferme, puisque ce sont deux familles respectables qui en sont voisines. N'oublie pas que je me suis donnée à toi. Avant de prendre votre décision, attendez donc que Marie-Amable se marie. Ça la perturberait de changer de décor comme ça. Le promets-tu ?

Devant le regard implorant de sa mère, Antoine, en bon fils, céda. Etiennette se doutait bien que Marie-Louise avait fait pression sur lui pour qu'il profite de sa mésentente avec ses deux frères pour se rapprocher de la famille Plouffe.

— Avant que ça aille trop loin avec ce projet de déménagement, je vous en parlerai. De grâce toutefois, essayez de raisonner mes frères. Latour, c'est un nom noble. Pourquoi choisir un surnom? Pour des raisons commerciales ?

Etiennette apprit une autre mauvaise nouvelle. Le 19 août 1747, sa sœur, Geneviève Millet, mourait. La veuve prit de nouveau la route de Yamachiche, accompagnée cette fois de Marie-Amable.

— Il faut bien que tes cousins et cousines te connaissent avant que tu te maries, même s'ils sont plus vieux que toi. De plus, il faut que tu voies la tombe du frère que tu n'as pas connu, puisque tu es née quelques semaines après sa mort tragique, lui avait-elle dit.

C'est à Rivière-du-Loup, où elle passa plusieurs semaines avec Marie-Amable, chez une de ses sœurs, après les funérailles, qu'Étiennette apprit l'arrivée du nouveau commandant général, Roland-Michel Barrin, comte de La Galissonnière, pendant l'absence du marquis de La Jonquière, gouverneur de la Nouvelle-France. Elle avait hâte d'annoncer cette nouvelle à Émeline.

— Le nouveau gouverneur s'est battu comme capitaine de vaisseau en Acadie, lui raconta-t-elle, dès son arrivée. Il paraît que la guerre avec les Anglais s'achève. Quentin va bientôt venir te voir. Continue d'espérer. Tu sais que Margot ne laisse pas tomber son monde.

En montrant un tel enthousiasme, Étiennette cachait son propre désarroi. Elle se disait que, si Margot avait vraiment voulu l'aider, elle aurait fait en sorte que La Vérendrye s'arrête à Berthier pour la courtoiser. Puis elle prit conscience qu'elle venait pratiquement de commettre un sacrilège.

Mon Dieu, je blasphème presque de mettre en doute sa capacité d'intercéder auprès du ciel en ma faveur. Si elle n'a pas été exaucée, c'est que

c'est beaucoup mieux pour moi et que mon destin est autre. Comme je le dis souvent à mes filles: il y a toujours une raison supérieure pour ne pas être exaucé par le ciel. Nous verrons bien.

Émeline reprit espoir et redoubla d'ardeur dans son travail. Quand la population de Berthier apprit que le traité d'Aix-la-Chapelle, signé le 18 octobre 1748, avait mis fin à la guerre de la Succession d'Autriche et qu'il restituait Louisbourg à la France, Étiennette remit une image de saint Biaise à Émeline comme cadeau du Nouvel An.

— Tu te souviens que saint Biaise a guéri ta gorge ? Un saint comme lui est certainement capable de persuader Quentin de prendre la route de Berthier pour venir te rencontrer. Je sais que l'année 1749 sera ton année de chance et qu'elle scellera ton destin à jamais. Cette fois-ci, au lieu de mettre cette image sur ta gorge, pose-la sur ton cœur en te couchant. Elle fera son œuvre. Lorsque Quentin arrivera, il faudra qu'il rencontre une jeune femme amoureuse, juste ce qu'il faut pour respecter les convenances. Sinon...

— Sinon quoi ? Suis-je trop vieille, à vingt-cinq ans ? s'inquiéta Émeline.

— Même si une jeune femme a coiffé sainte Catherine, elle n'est pas vieille pour autant. Ce sont des idées des anciens. Dans ton cas, ce n'est pas pareil, tu aurais pu te marier des dizaines de fois. Si tu es encore célibataire, c'est que tu attendais l'âme sœur.

— Je n'ai pas eu votre chance d'avoir été demandée en mariage à seize ans. Dans votre cas, vous n'avez pas été obligée de vous faire conter fleurette par tout un chacun. Vous avez été heureuse du début jusqu'à la fin avec papa. J'imagine qu'il n'y en aurait aucun autre pour prendre sa place dans votre cœur.

Émeline surprit le regard vague de sa mère.

— Hein, maman ?

— Comme tu dis, ma fille, comme tu dis.

Chapitre XVI

Le dernier rideau -

Le 22 avril 1749, Jean-Philippe Rameau présenta à l'Académie royale de musique, au Palais-Royal de Paris, une pastorale héroïque, *Niais*⁴⁷, dont le sous-titre était «Opéra pour la paix». Il avait demandé à sa bonne amie, la soprano Cassandre Allard, d'interpréter le rôle de la nymphe Nais. Celle-ci avait accepté, non sans lui mentionner qu'elle avait pris la décision de quitter pour toujours la scène parisienne, afin de rejoindre son fils militaire au Canada.

47. Pastorale héroïque en un prologue et trois actes composée en 1749 par Jean-Philippe Rameau sur un livret de Louis de Cahusac. Elle fut commandée par l'Opéra de Paris pour célébrer la paix conclue à Aix-la-Chapelle, qui avait mis un terme à la guerre de la Succession d'Autriche en 1748.

Le jour de la représentation devant le Roy, sa favorite la marquise de Pompadour, Ses Altesses Royales, les courtisans et le public, après le dernier rideau et la dernière ovation aux artistes de la distribution, Rameau se présenta sur le devant de la scène, une gerbe de roses jaunes à la main, celles qu'appréciait tant la diva. Après avoir salué le Roy et les dignitaires, il s'adressa au public :

— Chers amis de la belle musique, au nom des artistes qui ont fait de cet opéra un succès manifeste, je tiens à vous remercier pour cet hommage à la paix et à la gloire de notre grande nation et de son souverain.

Salve d'applaudissements.

— Aujourd'hui, vous me voyez doublement ému. D'abord, pour votre appréciation sans équivoque, mais surtout parce que nous allons perdre celle qui règne sur la scène de l'opéra parisien depuis plus de quarante ans.

Un murmure d'étonnement traversa la salle, du parterre jusqu'aux loges. Même Louis XV se tourna vers la marquise de Pompadour avec un regard interrogateur. Cette dernière lui indiqua d'un signe qu'elle ne savait rien.

— En fait, depuis qu'elle a chanté pour la première fois à Versailles devant notre bien-aimé souverain Louis XIV, incarnant le personnage de Cassandre dans l'opéra du même nom composé à son intention par François Bouvard et Toussaint Bertin de la Doué, deux de mes anciens collègues du couvent de Saint-Cyr, où j'ai eu la grande chance d'enseigner la musique à cette jeune Canadienne talentueuse...

Un silence religieux régnait dans la salle du Palais-Royal.

— ... mademoiselle Allard m'a donné le privilège de me compter parmi son cercle restreint d'amis, avec Voltaire, ici présent, et elle a surtout bien voulu mettre à profit son extraordinaire voix de soprano dans nos œuvres. La seule présence de notre diva nationale garantissait le succès de celles-ci. *Nais*

vient d'en être un exemple de plus.

Un admirateur du grand compositeur prit la liberté d'applaudir, dérogeant à l'étiquette selon laquelle seul le Roy pouvait le faire. Un murmure de désapprobation parcourut la noblesse. Quand madame de Pompadour eut informé Louis XV que l'affront venait sans doute d'un spectateur de basse extraction, le souverain fit cette remarque à sa favorite, à l'égard de celui qu'il savait dans l'entourage de sa maîtresse :

— De l'arrogant Voltaire, nous n'aurions pas eu à nous en étonner, madame.

Le Roy se mit alors à applaudir à son tour, et tout un chacun, du parterre et des loges, fit une ovation chaleureuse à la diva, émue jusqu'aux larmes. Une fois le silence revenu, le compositeur continua :

— Depuis que je connais mademoiselle Allard, elle a toujours été au sommet de son art. De plus, elle a été une inspiration pour ceux et celles qui l'ont côtoyée, ainsi que pour la jeunesse française.

Le Roy jeta un coup d'œil à madame de Pompadour et la surprit en train de hocher la tête en signe d'approbation.

— Un tel talent ne pourrait s'épanouir et une telle carrière théâtrale ne pourrait durer aussi longtemps, sans être appuyés par une personnalité marquante et dominante, appréciée par les plus grands de ce monde, comme par son public.

Un tonnerre d'applaudissements se fit entendre.

— Mademoiselle Allard vous manquera comme à moi, car j'aurais eu beaucoup d'autres premiers rôles à lui confier. Voltaire pourrait en dire autant. Cependant, nous comprenons qu'au-delà de l'artiste exceptionnelle, il y a en elle un cœur de mère qui ne peut rester insensible au devenir de son fils Quentin, un officier parti se battre pour la gloire de la France au Canada, il y a quelques années. Comme la paix signée par notre souverain lui permet de le rejoindre sans danger dans son pays natal, mademoiselle Allard a choisi de faire une autre traversée de l'Atlantique et, sans doute, de faire bénéficier les nôtres là-bas de son génie.

Autres applaudissements.

— Nous nous souviendrons de Cassandre Allard comme d'une figure marquante du théâtre et de l'opéra français. Elle a personnifié le succès des arts de scène dans ce pays et a incarné la réussite pédagogique de Saint-Cyr. Personnellement, c'est une grande amie et collaboratrice qui me quitte. Je me console en me disant que l'opéra français n'aurait pas eu une telle destinée sans elle. Elle se consacrera désormais à sa famille canadienne, qu'elle a quittée depuis des décennies. Soyons assurés qu'elle continuera à briller à Québec, pour la plus grande gloire de la France.

Rameau se tourna vers Cassandre et lui remit la gerbe de fleurs. Après lui avoir pris affectueusement la main, il lui dit à mi-voix :

— « De notre amitié mutuelle qu'un accord glorieux soit le gage fidèle : partageons entre nous le soin de l'Univers. » Comment ferai-je pour continuer

mon œuvre sans toi à mes côtés?

Cassandre lui répondit du tac au tac :

— « Brillez de mille attrait nouveaux. Beaux arts, ranimez vos travaux, faites régner les jeux, répandez la lumière. » Sois certain que je ferai connaître ta musique en Amérique.

Voltaire, pour sa part, confia à Rameau :

— J'aurai perdu un esprit pour lequel le mien semble avoir été fait.

De retour dans sa loge, Cassandre reçut un message disant que le Roy et la marquise de Pompadour voulaient personnellement la féliciter à leur petit château⁵⁰, avant son départ. Avec Rameau, elle se rendit en audience au château de La Celle.

50. Le château de La Celle se trouve à quelques kilomètres de Versailles.

La marquise l'accueillit avec respect dans son salon de musique, où trônait royalement un clavecin avec une partition de l'opéra *Niais*. Cassandre remarqua que la jeune femme avait griffonné sur une feuille de musique quelques mesures d'une comptine dont elle avait le secret. Très grande, la marquise avait un port de tête majestueux, ses cheveux relevés en un chignon retenu par un peigne orné de dentelle. Elle portait une robe aux couleurs pastel de rose et de bleu-mauve. Son décolleté laissait apparaître la blancheur de la naissance de sa poitrine ainsi que de son cou, mis en valeur par un simple collier de perles.

La tenue du Roy, un pourpoint bleu satiné par-dessus sa chemise rose et une simple perruque poudrée, indiquait que le couple royal prenait ses aises dans le château discret.

Si Cassandre s'était toujours méfiée de Jeanne-Antoinette, elle eut l'impression que la jeune fille ambitieuse, devenue la favorite du Roy dans la fleur de l'âge, avait atteint son but dans la vie.

— Sire, je vous présente notre grande diva, que j'ai connue à la Comédie-Française et à l'Opéra de Paris.

Cassandre fit la révérence au Roy en lui disant :

— Majesté, je suis heureuse d'avoir interprété *Nais* en votre présence ainsi qu'en celle de madame de Pompadour, et je peux vous assurer que ce souvenir restera gravé dans ma mémoire pour le reste de mes jours.

— Que nous vous souhaitons éternels, mademoiselle Allard. Sachez que votre voix et votre talent ont fait hommage à la France et rehaussé sa grandeur. Quant à vous, monsieur Rameau, votre œuvre incomparable restera imprégnée à jamais dans la mémoire du peuple français.

La marquise émit un toussotement. Le Roy comprit qu'il devait parler d'un autre sujet.

— Tout à l'heure au Palais-Royal, mademoiselle Allard, notre compositeur Rameau a mentionné que vous irez rejoindre sous peu votre fils au Canada?

— Oui, Sire. Quentin Joli-Cœur, mon fils, un officier d'infanterie qui s'est

battu pendant trois ans contre les Anglais en Acadie. Il m'a écrit qu'il s'apprêtait, avec son régiment de la milice canadienne, à se rendre à Québec et qu'il voulait connaître sa parenté de Charlesbourg. Puisqu'il est né à Paris et qu'il ne connaît pas la famille Allard du Canada, j'ai décidé de la lui présenter moi-même.

— Cette maternelle intention vous honore, mademoiselle.

Le Roy se gourma, comme s'il avait reçu l'ordre d'annoncer une nouvelle.

— Ma bonne amie, madame de Pompadour, m'a parlé de sa sympathie pour le comte Joli-Cœur, votre fils, qu'elle a connu dans ses jeunes années.

— Effectivement, Quentin m'a souvent parlé en grand bien de la marquise, dont il appréciait la grâce et le talent. Je me permets de faire remarquer à Votre Altesse que j'ai eu, moi aussi, la chance de côtoyer madame de Pompadour à l'opéra et d'être à ses côtés à ses débuts. Puis-je vous dire que son talent est inégalable ?

— Après le vôtre, je vous crois. Disons les choses telles qu'elles sont. Sinon elle n'aurait pas eu de temps pour égayer mes jours, n'est-ce pas, ma chère ?

Louis XV se tourna légèrement vers la marquise et lui prit la main avec tendresse. Celle-ci lui sourit d'un air complice. Cassandre eut l'impression que le couple royal se vouait une profonde amitié, au-delà de la passion amoureuse.

— Puis-je vous demander une faveur, mes amis ? demanda le Roy, à la grande surprise de Cassandre et de Rameau.

Ce dernier se pencha et répondit :

— Sire, vos désirs sont des ordres pour vos humbles sujets. Si nous pouvons vous plaire, nous en serons enchantés.

Le Roy parut satisfait de la réponse de Rameau.

— Soit. La marquise désirerait chanter en duo, avec mademoiselle Allard, l'air de *Naïs* que vous, monsieur Rameau, interpréteriez au clavecin. Est-ce possible ?

Comme Cassandre et Rameau se regardaient, embêtés, la marquise intervint :

— Simplement un quatrain. Je ferai Neptune. Pour une fois, j'interpréterai un rôle masculin et vous, bien sûr, Naïs.

Cassandre et Rameau avaient deviné de quel quatrain il s'agissait. Cassandre sourit à la marquise, alors que le Roy ne comprenait rien à la tournure de la situation.

— Devrai-je me méfier de votre trident, chère amie ? demanda-t-il à sa maîtresse.

— Je laisse les foudres à Jupiter, pour m'occuper de rendre la vie plus douce à ceux qui estiment Neptune.

— Je laisse donc le soin à Neptune d'adoucir mes jours et d'envoûter mes nuits.

Rameau était déjà au clavecin et avait entamé la musique de la cinquième

scène du troisième acte.

Les deux cantatrices, diva et marquise, se mirent à chanter en chœur :

« Que je vous aime !

« De l'Amour même

« Je crois entendre la voix.

« Quels transports !... Quel bien suprême !

« Redisons mille et mille fois

« Que je vous aime ! »

Étonné, le Roy se mit à applaudir sans retenue l'aveu amoureux que lui faisait sa maîtresse. Il le fut encore plus, à l'instar de Cassandre, quand la marquise continua :

« Une divinité nouvelle

« Embellit ce séjour.

« Sous mille traits rians, que les jeux & l'amour

« Sans cesse volent autour d'elle. »

Le Roy se leva et alla faire le baisemain à sa maîtresse.

— Mais, madame, c'est vous, cette divinité nouvelle qui embellit de son sourire notre alcôve campagnarde.

La marquise de Pompadour, qui voulait faire une surprise au roi, adressa à Cassandre une dernière demande spéciale :

— Je sais que Sa Majesté souhaiterait entendre le célèbre air d'Oreste, de l'opéra *Cassandre*, que vous avez interprété devant son aïeul à Versailles. Comme cet opéra ne fut jamais repris, pourriez-vous le lui offrir ?

Cassandre fut émue par la requête. Elle demanda à Rameau s'il pouvait l'accompagner au clavecin. Bien que quarante-cinq années se fussent écoulées depuis la création de la partition musicale, comme le célèbre musicien avait été complice des compositeurs de l'opéra, il se fit un plaisir de le jouer sans fausse note. Cassandre commença de sa voix pure :

« Ruisseau, dont le bruit charmant... »

Après le ravissement que lui procura le chant de Cassandre, visiblement de fort bonne humeur, le Roy sonna pour que l'on amène des victuailles et des rafraîchissements aux invités. Durant la collation, plus sérieusement, il dit à Cassandre :

— Madame de Pompadour et mon ministre des Colonies, le comte de Maurepas, qui m'a déjà parlé en bien de votre fils, s'accordent à dire que Quentin est voué à un bel avenir au Canada. Ses faits d'armes en Acadie, dont j'ai eu des échos par le gouverneur de Québec, sont de bon augure pour la défense du Canada contre nos ennemis. Je vais donner l'ordre au nouveau gouverneur La Jonquière d'installer votre fils à Québec dès qu'il aura pris ses fonctions et dès qu'il aura accueilli sa mère et fait connaissance avec sa famille canadienne. Comme nous sommes en paix avec l'Angleterre, et comme vous êtes l'invitée de la France et de son Roy, mademoiselle Allard, vous pourrez demeurer au château Saint-Louis le temps qu'il vous plaira.

— Comment remercier Votre Gracieuse Majesté ?

— C'est déjà fait, mademoiselle, en apportant du bonheur au peuple de Paris et en égayant son Roy. La France vous doit bien ça, à vous ainsi qu'au comte Joli-Cœur, le père de Quentin, pour les immenses services rendus à sa patrie d'un côté et de l'autre de l'Atlantique. Madame de Pompadour a un ami à Québec, l'intendant François Bigot, nouvellement en poste, qui prendra bien soin de vos personnes. Alors, mademoiselle, il ne nous reste plus qu'à vous remercier encore une fois pour toutes ces années de carrière au théâtre et à l'opéra français, et à vous souhaiter un bon voyage au Canada. En espérant vous accueillir de nouveau à Versailles un jour.

— C'est à espérer, Votre Majesté.

L'adieu de la marquise fut touchant et dénué de solennité.

— Merci, mademoiselle Allard, pour tout ce que vous avez fait pour le théâtre et l'opéra à Paris. Personnellement, j'aurais désiré faire une carrière aussi brillante que la vôtre, mais ma destinée était ailleurs, je suppose... J'ai eu au moins aujourd'hui l'immense joie de chanter en duo avec mon idole de toujours et je vous en remercie.

— Monsieur Rameau et moi n'aurions pu avoir de public plus attentionné et, pour ma part, une cantatrice plus talentueuse.

La marquise, conquise, lui répondit par son plus beau sourire, celui qui illuminait le Tout-Versailles. Puis, spontanément, elle chuchota à l'oreille de Cassandra :

— Vous saluerez Quentin de la part de Jeanne-Antoinette. Dites-lui qu'elle n'a jamais oublié son amitié et que nous nous occuperons de sa carrière à Québec. Est-il marié ?

— Non, madame, mais, vu ses trente-six ans, sa mère tient à ce qu'il n'oublie pas de le faire. C'est une des raisons pour lesquelles je retourne au Canada.

Un grand éclat de rire sortit aussitôt de la gorge de la marquise. Le Roy, en grande conversation avec Rameau, s'en émut.

— Sont-ce des souvenirs de scène du temps qui refont surface, ma tendre amie ?

— Vous dites bien vrai, Sire. Nous nous rappelions qu'il y a quelques années, mademoiselle Allard et moi pensions bien différemment sur le même sujet.

— Et de quel sujet, sans indiscrétion ?

— Du sujet qui anime chaque femme, l'amour, Sire.

— L'amour est un thème éternel et si passionnant ! Je dirais si passionnel, quand un être aussi charmant que vous l'êtes, madame, fait d'un Roy son sujet.

Cassandra se souvint de sa discussion avec Quentin, plusieurs années auparavant, alors qu'elle voyait d'un mauvais œil sa relation avec Jeanne-Antoinette Poisson, jeune artiste aux visées extravagantes. Les jeunes amoureux en avaient certainement discuté.

Le marquis de La Jonquière reçut l'ordre royal d'accueillir la diva sur le vaisseau *La Diane* avec les honneurs dus aux plus hauts dignitaires de la France. Quand le gouverneur de la Nouvelle-France sut que Cassandra était la mère de son jeune ami militaire resté en Acadie, il s'en réjouit au point de l'inviter lui-même à demeurer au château Saint-Loifis. Lorsque Cassandra lui dit qu'elle avait enseigné jadis le chant à la résidence du gouverneur, à côté des fortifications de Québec, le gouverneur en fut doublement enchanté.

— Comme ça, j'aurai le privilège de voir la mère et le fils régulièrement.

— L'honneur sera plutôt pour nous, Excellence ! répondit Cassandra.

Le marquis de La Jonquière prit officiellement son poste de gouverneur de la Nouvelle-France en arrivant à Québec en septembre 1749 sur le vaisseau *La Diane*, une frégate armée de vingt-huit canons qui faisait partie d'une escadre commandée par son cousin, Clément de Taffanel de La Jonquière⁵¹, lequel avait sympathisé avec le jeune officier Quentin Joli-Cœur lors de sa venue en Acadie avec l'expédition du duc d'Anville. Le navire avait à son bord une passagère de marque : la célèbre diva canadienne, Cassandra Allard, la mère de Quentin.

51. Clément de Taffanel de La Jonquière (1706-1795) était officier dans la Marine. Il fut élevé dans la noblesse au rang de marquis en 1749. Il était le cousin de Jacques-Pierre de La Jonquière, le nouveau gouverneur.

Quant au nouvel intendant de la Nouvelle-France, François Bigot, ancien

commissaire ordonnateur de l'île Royale, il était déjà en poste depuis une année et habitait au château Saint-Louis.

Chapitre XVII

Le retour au Canada -

Ramezay décida de rejoindre la vallée du Saint-Laurent en longeant le détroit de Northumberland, qui séparait le continent de l'île Saint-Jean jusqu'à la baie des Chaleurs. Si les Abénaquis craignaient l'attaque de tribus hostiles en coupant par la forêt plus au sud, le long de la baie de Fundy, Ramezay pour sa part doutait de la parole des Anglais de Boston et de leur volonté sincère de faire la paix. Comme ses soldats avaient été recrutés parmi la milice

canadienne, excepté l'officier Quentin Joli-Cœur, tous exprimèrent leur joie d'aller retrouver les leurs.

Le jeune Français, qui n'appréciait guère l'expédition en pleine forêt et ses inconvénients, sembla enchanté de pouvoir respirer l'air salin du bord de mer. À force de côtoyer les Abénaquis, il avait eu la possibilité d'en apprendre davantage sur la marche en forêt et sur les mœurs indiennes. Il se disait qu'il saurait ainsi mieux comprendre son demi-frère, Ange-Aimé Flamand, et sa famille mohawk d'Oka. Après quelques semaines, les miliciens de Ramezay arrivèrent devant la baie de Rimouski. Le général décida d'y rester quelques jours, le temps de faire reposer ses troupes avant de repartir vers Québec, soit par voie de terre ou par le fleuve. Il voulait s'informer de la circulation fluviale auprès de la population locale.

En 1750, Rimouski⁵² comptait soixante-douze habitants, répartis en seize familles, dont les Lévesque, les Pruest, les Côté, les Bouillon et les Gagné. Le village comprenait l'église, le presbytère et le manoir Lepage, dont le premier seigneur, René Lepage de Sainte-Claire, était arrivé en 1696 avec sa famille. Il était décédé en 1718, et son fils, Pierre Lepage de Saint-Barnabé, était devenu le deuxième seigneur de Rimouski.

52. La paroisse de Rimouski fut fondée en 1758.

La seigneurie comptait une vingtaine de maisons dispersées sur la rive du fleuve jusqu'au ruisseau à la Loutre⁵³, au nord-est. Du côté ouest, en direction de Trois-Pistoles, hormis un petit sentier qui longeait le littoral et où le voyageur retrouvait çà et là quelques cabanes de pêcheurs abandonnées hors saison, s'étendait une forêt dense, presque impénétrable.

53. Aujourd'hui Sainte-Luce-sur-Mer.

Ramezay arriva avec son régiment de miliciens à la mi-août et fit la connaissance du seigneur Lepage. Enthousiaste, celui-ci lui expliqua qu'il projetait d'étendre sa seigneurie de la rivière Rimouski à Pointe-au-Père et invita certains miliciens à venir s'y installer. Ramezay était plutôt préoccupé par le temps dont ses hommes et lui auraient encore besoin pour atteindre Québec et du chemin qu'ils prendraient.

Le seigneur Lepage l'informa qu'il leur faudrait encore plusieurs semaines de marche, soit dans la forêt ou sur la grève. Dans ce dernier cas, ils seraient ralentis par le mouvement des marées. Par ailleurs, la température ne cesserait de se refroidir. Ramezay demanda s'il était possible de trouver un gros bateau ou plusieurs barques. Lepage lui répondit que les barques de pêche de la région étaient sécuritaires, mais qu'il lui en faudrait un grand nombre et que, même si les pêcheurs en possédaient autant, il y avait fort à parier qu'ils ne voudraient pas s'en départir. De plus, il ne restait plus assez de temps avant l'automne rigoureux pour en fabriquer sur place.

Ramezay et son état-major soupesaient les différentes options quand, après une tempête sur le fleuve, quelques navires de l'escadre accompagnant la frégate *La Diane* vinrent s'échouer sur les bas-fonds de la baie de Rimouski. Apprenant par les malheureux naufragés qu'ils faisaient partie de la flottille escortant le navire du nouveau gouverneur La Jonquière, Ramezay libéra,

avec ses hommes, un des navires de son piège marin, puis partit à la rencontre du marquis en compagnie du comte Quentin Joli-Cœur, qui le connaissait mieux que quiconque.

Quelle ne fut pas la surprise de Quentin de retrouver sa mère à bord de *La Diane*, alors qu'elle ne l'avait pas avisé de son retour au Canada ! La Jonquière décida de mettre son escadre à l'ancre dans la baie de Rimouski, le temps de réparer ses bateaux avariés, avant de reprendre sa route vers Québec. Quant à Cassandre, elle fut bien étonnée de l'accoutrement de son fils.

— Quentin ? J'ai l'impression de revoir un coureur des bois et non un officier d'infanterie diplômé d'une prestigieuse école militaire française. Fais-moi plaisir en rasant cette barbe hirsute et en revêtant de nouveaux vêtements plus représentatifs de ton rang et de ton éducation.

Quentin lui répondit avec humour :

— N'est-ce pas ce que vous vouliez, que je m'adapte aux coutumes du pays de mes origines ?

— Tout de même, Charlesbourg est à la porte de Québec, et non pas au fond des bois.

Ramezay, qui venait d'être présenté à Cassandre, prit le parti de Quentin :

— Il faut lui pardonner, madame. Notre marche en forêt depuis l'Acadie a pris quelques mois. Si nous avons pu nous rafraîchir au début, ça n'a pas toujours été le cas par la suite. Quentin a fait son dur apprentissage de la survie en forêt et je suis certain que ce passage obligé de la condition militaire au Canada lui permettra d'être encore un meilleur officier qu'il ne l'était.

Cassandre ne voulut surtout pas croiser le fer avec le fils de Claude de Ramezay, de crainte de lui rappeler ce que son père avait pu dire d'elle.

— De toute façon, lorsque nous arriverons à Québec et à Charlesbourg, je veux que la famille Allard fasse la connaissance du jeune et beau militaire bien vêtu que je leur ai décrit.

Ramezay jeta à Quentin un coup d'œil que celui-ci associa aussitôt à un ordre. Quelques heures plus tard, rasé de près et pimpant dans son nouvel uniforme, le jeune officier fit l'orgueil de Cassandre.

La Jonquière assura que son escadre accueillerait tous les miliciens du régiment de Ramezay et les amènerait jusqu'à

Québec. Les Abénaquis ne furent pas invités. De toute façon, ils préféraient retourner au lac Saint-Pierre par voie de terre.

Quentin fut heureux de présenter Boumois de La Vérendrye à sa mère.

— Pas Boum, le fils de mon amie Marie-Anne Dandonneau ? Je me souviens de toi, petit. Lorsque Quentin m'a parlé de toi, je n'en revenais pas ! La vie a de ces hasards !

Cassandre se rappela soudain qu'Étiennette lui avait dit que Marie-Anne s'était suicidée. Elle allait s'informer de son père et de ses frères quand Quentin lui demanda :

— Pourquoi l'appellez-vous Boum, au lieu de Boumois ?

— Les garçons Latour, les frères d'Émeline, Pierrot et Antoine,

lui avaient donné ce surnom sympathique.

Amusé, Quentin se tourna vers son ami de régiment et lui lança :

— Permets-tu que je t'appelle aussi Boum ?

— J'en serais honoré, mon ami, répondit le jeune La Vérendrye, tout sourire.

— Que deviennent ton père et tes frères ? demanda Cassandre.

— Père était déjà revenu à Montréal au moment de notre affectation en Acadie. Je ne sais pas s'il est retourné dans l'Ouest, mais cette perspective ne l'enchantait plus guère. Quant à mes frères, ils sont là-bas, j'en suis certain.

— Iras-tu les rejoindre ?

— À moins que le nouveau major de Québec tienne absolument à ce que je reste, je partirai dès que possible pour Montréal, retrouver mon père et, après ça, je verrai. Ça me donnera l'occasion de me faire bercer par la diligence du chemin du Roy. Ne trouves-tu pas, Quentin, que nous avons marché suffisamment en forêt ?

— Tu as raison, Boum. Mon corps meurtri en est le témoin.

— Et j'en profiterai, en passant par Berthier, pour informer la belle Émeline de votre arrivée. Qu'en dites-vous ?

Cassandre sauta aussitôt sur l'occasion.

— Excellente idée ! Je vais écrire à Étiennette et lui annoncer mon retour au Canada.

Sur le bateau, les miliciens de Ramezay apprirent que deux régiments et deux mille cinq cents colons anglais protestants avaient été recrutés en Angleterre pour fonder Halifax et y construire une forteresse. Quentin eut une pensée émue pour les gens de Grand-Pré, en particulier pour la famille d'Évangeline, lorsqu'on l'informa que le général Cornwallis, envoyé par le roi d'Angleterre pour l'établissement de Chibouctou, venait d'exiger des Acadiens qu'ils prêtent un serment d'allégeance sans condition à la Couronne britannique. Il craignit le pire quand La Jonquière lui dit que les Acadiens avaient refusé en demandant pourquoi l'on revenait sur la validité de leurs droits acquis.

Une larme coula sur la joue de Quentin, qu'il se dépêcha d'essuyer pour ne pas être vu. Peine perdue, car Boumois s'en était rendu compte.

— Tu n'as pas oublié Évangeline, toi ! lui dit-il avec une pointe d'humour.

La gorge nouée, Quentin lui fit signe de ne pas insister. Boumois comprit que son ami avait laissé beaucoup plus que des faits d'armes en Acadie.

Ma parole, Quentin est encore amoureux d'Évangeline ! Et dire qu'il s'en va faire la connaissance de la belle Émeline. Il y en a qui sont nés sous une bonne étoile et qui ont tout dans la vie.

En route, le nouveau gouverneur fit part à Quentin des instructions qu'il avait reçues du ministre Maurepas : le jeune officier serait nommé aide-major à Québec et entrerait dans ses nouvelles fonctions aussitôt qu'il reviendrait de la seigneurie de Berthier-en-haut, puisque sa mère l'avait supplié de lui

permettre d'aller visiter sa famille là-bas.

— Que diriez-vous de commencer au printemps prochain ? De toute façon, c'est votre supérieur, le nouveau major de Québec, qui décidera.

Lorsque Quentin fit part de sa nomination à sa mère, elle s'empessa de lui rappeler qu'il devait visiter sa famille avant d'entrer en poste.

— N'oublie pas ma promesse de te présenter à ton père canadien, ainsi que d'aller faire la connaissance de ma filleule Émeline. Nous allons séjourner là probablement quelques semaines afin que tu puisses la connaître davantage, comme elle le mérite. Elle t'attend depuis si longtemps !

Quand le convoi naval entra dans la rade de Québec, le peuple de la capitale de la Nouvelle-France offrit un accueil enthousiaste à son nouveau gouverneur, comme il fit des adieux touchants à son prédécesseur, La Galissonnière.

Après les cérémonies protocolaires, l'intendant Bigot donna une réception fastueuse en l'honneur du nouveau gouverneur. Il fut particulièrement ébloui par la beauté et la voix unique de la diva, à laquelle il avait demandé d'interpréter les plus beaux airs d'opéra. Il était accompagné d'Angélique Péan⁵⁴, l'épouse de l'aide-major⁵⁵ de Québec, Michel-Jean-Hugues Péan⁵⁶, que l'officier Quentin Joli-Cœur devait remplacer.

54. Angélique des Méloizes (1722-1792) était la fille d'Angélique Chartier de Lotbinière, de la noblesse canadienne. Elle était la nièce du vicaire général, Eustache de Lotbinière, et la cousine du prêtre récollet, François-Louis Eustache de Lotbinière, que Monseigneur Briand releva de ses fonctions curiales pour cause d'ivrognerie et de libertinage.

55. L'aide-major était un officier dont les fonctions consistaient à seconder le major dans le commandement d'une troupe ou l'administration d'une ville.

56. Seigneur d'Ozain, de Saint-Michel et de Livaudière, militaire et administrateur colonial, Michel-Jean-Hugues Péan (1723-1782) naquit à Contrecoeur. Il était le petit-fils de François-Antoine Pécaudy de Contrecoeur. Il fut le bras droit de Bigot, au début de son affectation comme intendant de la Nouvelle-France.

Le chevalier de Péan était marié à cette ravissante jeune femme de vingt-huit ans qui avait étudié au pensionnat des Ursulines de Québec. Le couple appartenait à la haute société de Québec et aimait le luxe.

Bigot félicita Cassandre et son fils, la première pour son talent et le second pour sa nomination, puis il questionna Quentin sur ses relations à la cour de Versailles :

— On m'a dit, comte Joli-Cœur, que madame de Pompadour vous a en haute estime ?

— J'ai connu madame la marquise à l'époque où elle chantait à l'Opéra de Paris, en tant que choriste. Ma mère avait le premier rôle. Par la suite, Voltaire me l'a présentée.

— Voltaire ! Vos relations sont incontournables ! Eh bien, monsieur le comte, il ne me reste plus qu'à connaître vos faits d'armes pour m'incliner ! Avez-vous déjà combattu les Anglais en Nouvelle-France ?

— J'étais en Acadie, précisément à Louisbourg, avec d'Anville et au bassin des Mines avec le général Ramezay, le major de Québec, quand vous y étiez, monsieur l'intendant.

Bigot se raidit.

— Soit. Je suis convaincu que nous ferons équipe pour bouter les Anglais

hors du Canada, s'ils s'y présentent, mon cher comte Joli-Cœur.

— Vous venez d'exprimer mon vœu le plus cher, monsieur l'intendant.

— Lequel, monsieur le comte ? De repousser les Anglais ou bien de faire équipe avec moi ?

Quentin trouva le piège insidieux et préféra ne pas répondre. L'intendant Bigot tentait de jauger le côté retors de sa personnalité. Les yeux scrutateurs, les paupières gonflées et graisseuses, les lèvres plissées, il se mit à rire narquoisement.

Angélique Péan, pour sa part, ne quittait pas Quentin des yeux, au point d'en irriter l'intendant. Elle avait même glissé à l'oreille du jeune officier :

— Nous devrions faire davantage connaissance, aide-major.

Comme elle souriait à Quentin, Bigot lui fit la remarque suivante :

— Pourquoi souriez-vous ? Il vient de ravir à votre mari ses privilèges d'aide-major. C'est aux remparts que se feront désormais ses états de service, et peut-être même au récurage des latrines. Comment croyez-vous que l'épouse, même jolie, d'un simple soldat puisse être accueillie aux festivités du château ? Pensez-y, ma chère.

Cassandra qui, de loin, avait observé les sourires et les mimiques d'Angélique Péan, surtout quand elle avait chuchoté à l'oreille de Quentin, avisa son fils :

— Méfie-toi d'elle ; je n'aime pas ce genre de fille sulfureuse.

— Voyons, mère, ne soyez pas si méfiante.

— Le monde politique est retors. Thierry n'en a-t-il pas été un exemple marquant ? Et pourtant, il se méfiait sans cesse.

— Mais la marquise de Pompadour et le comte de Maurepas...

— Leurs préséances ne tiennent qu'aux caprices du Roy. Tout peut basculer d'un jour à l'autre.

De fait, au moment où Cassandra et Quentin échangeaient ces propos, la marquise de Pompadour persuadait Louis XV de limoger le comte de Maurepas, qui l'avait ridiculisée en encourageant des libelles diffamatoires et des chansons satiriques appelées « poissonnades⁵⁷ ». Pendant l'hiver de 1750, le Roy s'était déjà lassé de sa vieille maîtresse âgée de vingt-neuf ans. Il cessa définitivement tout rapport charnel avec madame de Pompadour. Cette dernière ne fut plus que sa maîtresse nominale, sa confidente. Par ailleurs, elle continua d'habiter au rez-de-chaussée, dans l'aile des princes, au château de Versailles, dans l'appartement qu'elle occupait depuis un an.

57. Voici un exemple d'un poissonnade : « Fille de sangsue et sangsue elle-même « Poisson d'une arrogance extrême « Étale en ce château sans crainte et sans effroi « La substance du peuple et la honte du Roy. »

Comme Quentin semblait en douter, Cassandra continua :

— C'est vrai. Bigot pourrait te faire vivre l'enfer à Québec, même si tu as des appuis en haut lieu à Versailles comme à Québec. J'ai su par La Jonquière que Bigot était allé à Montréal en grande pompe l'hiver passé et que les sulpiciens avaient officiellement critiqué les dépenses extravagantes de son voyage, et surtout sa conduite scandaleuse avec madame Péan. Ta mère sait depuis longtemps que les sulpiciens ont le bras long, et pourtant Bigot est

toujours en place.

Cassandre pensa à l'influence de Vachon de Belmont, le supérieur des sulpiciens, qui l'avait sortie du pays.

— Je te rappelle qu'une jeune fille qui s'appelle Émeline t'attend à Berthier. Quand tu prendras officiellement ton poste d'aide-major à la défense de Québec, il sera toujours temps de faire la connaissance de tes compagnons de travail à la caserne. De plus, rien ne dit qu'il sera facile d'obtenir une permission pour revenir à Berthier, si Émeline est consentante et si elle te plaît. D'ici là, il me tarde de te présenter aux gens de ma famille à Québec et à Charlesbourg.

Durant la réception, Cassandre eut la grande surprise de revoir un homme pour lequel jadis elle avait eu le béguin. Lorsqu'elle reconnut La Vérendrye, elle lança à Quentin :

— Boum ne m'avait pas dit que monsieur de La Vérendrye était à Québec.

— Il ne le savait pas lui-même. Son père et Ramezay se sont rencontrés par hasard dans les couloirs du château Saint-Louis. La Vérendrye est capitaine de la garde personnelle du gouverneur et vient d'être décoré de la croix de Saint-Louis par le nouveau ministre de la Marine, Antoine-Louis Rouillé.

— Allons les saluer.

Quand La Vérendrye reconnut Cassandre, il la salua avec tout le respect dû à une artiste de renom.

— Mes hommages, Cassandre. À vous voir, on dirait que le temps vous a épargnée, alors qu'il a buriné mon visage.

Charmée, Cassandre lui répondit :

— Je suis ravie de vous revoir, Pierre. Etiennette Latour m'a fait part du décès de mon amie Marie-Anne et je tiens à vous présenter mes condoléances, même si je suis bien en retard.

— Merci de tout cœur, Cassandre. Une bien grande perte, en effet. Justement, j'ai promis à Boumois que nous irions nous recueillir sur sa tombe à Montréal, d'ici quelques semaines.

Cassandre perçut encore de la peine chez l'explorateur, dix ans après le décès de son épouse. Elle se demanda si La Vérendrye était toujours veuf et si elle aurait l'occasion de le revoir avant son départ pour Montréal.

— Je voudrais vous présenter mon fils, Quentin Joli-Cœur, un bon ami de Boum.

Quentin fit le salut militaire au capitaine, en claquant des talons. Surpris, La Vérendrye demanda :

— Vous êtes officier de cavalerie ou d'infanterie de l'École militaire française ?

— Quentin est Parisien, répondit Boumois à son père. Il va assister le major Ramezay à la défense de Québec. Il s'est battu en Acadie et a traversé avec nous la Gaspésie. En plus, c'est un comte.

— Tant mieux, car vous aurez besoin de l'appui de la milice canadienne dans votre tâche. Nous reparlerons de tout ça plus tard. M'accorderez-vous la prochaine danse, Cassandre ?

Ravie de danser avec l'homme qui s'était illustré dans la conquête de l'Ouest et dont elle avait voulu jadis faire davantage la connaissance, Cassandre s'informa de ses projets.

— Boumois a l'intention d'aller rejoindre ses frères. Je ne vous cache pas que l'envie de reprendre l'exploration me tourmente. À bien y penser, je vais profiter de son passage pour l'accompagner. Vous savez, mes autres fils sont là-bas, au pied des Rocheuses⁵⁸.

58. En 1747, La Vérendrye s'était fait retirer le commandement des forts de l'Ouest par la compagnie qui l'embauchait.

La Vérendrye ne mentionna pas le nom de sa fille, Marie-Catherine, qui avait coupé les ponts avec lui.

— Et votre charge de capitaine de la garde ?

— Rien ne m'assure que le gouverneur La Jonquière voudra de moi, d'autant plus que Bigot n'aime pas les Canadiens. Vous savez, le rôle de capitaine de la garde à Québec est avant tout un titre honorifique. Ma fonction n'a pas le lustre de celle du capitaine des mousquetaires des rois de France. Vous disiez qu'Étiennette vous avait écrit ? Je regrette de ne pas lui avoir rendu visite à Berthier, comme je le lui avais promis.

Surprise, Cassandre ne put que murmurer :

— Ah ! Elle vous attendait...

Comprenant qu'il venait de faire un faux pas, La Vérendrye changea de sujet :

— Maintenant, parlons de vous. Resterez-vous à Québec ou retournerez-vous à Paris ?

— Tout comme vous, j'ai décidé de suivre mon fils, qui est mon seul enfant. Son affectation n'a rien pour me déplaire, car je vais retrouver les miens à Charlesbourg. Quant à Quentin, il s'intéresse à une des filles d'Étiennette.

— Ah oui ! Laquelle ?

— Émeline.

— Émeline ! C'est à son baptême que vous et moi nous sommes vus la dernière fois. Vous êtes sa marraine, n'est-ce pas ? Quel âge a-t-elle ?

— Vingt-six ans.

— Si elle est aussi charmante que sa sœur Marie-Anne que j'ai rencontrée aux obsèques de notre regretté Pierre de Lestage, avec Étiennette, vous devez avoir hâte de la visiter.

Cassandre eut un rictus de contrariété. Elle se dépêcha d'ajouter :

— Imaginez, quand je l'ai vue la dernière fois, c'était pour son premier anniversaire. Nous irons, Quentin et moi, la visiter au printemps prochain.

— Le temps passe vite, Cassandre. Il ne nous reste que bien peu de temps pour dire à nos proches que nous les aimons !

Cette phrase intrigua Cassandre.

Finalement, le gouverneur La Jonquière demanda à La Vérendrye

d'assumer la charge de capitaine de sa garde personnelle. Ce dernier répondit qu'il se préparait plutôt à repartir vers la mer de l'Ouest, mais qu'il resterait en fonction pendant encore quelques semaines ou quelques mois, le temps que le gouverneur trouve un autre capitaine.

Quand Boumois apprit que son père était dans l'obligation diplomatique de retarder son départ, il décida d'aller l'attendre chez sa sœur à Montréal, espérant préparer la réconciliation père-fille. Lorsque le jeune homme lui fit part de ses projets, son père déclara :

— Attendez-moi pour Noël ou avant. Si les chemins sont bloqués, j'irai vous retrouver en raquettes, s'il le faut. Et n'oubliez pas de rendre visite à votre cousine Margot. Elle pourrait attendrir Marie-Catherine. Dis de ma part à ta sœur que je l'aime et que je regrette sincèrement ce qui est arrivé. Et que je m'ennuie d'elle.

— Vous le lui direz vous-même. Après tout, vous serez là dans moins de trois mois, à Noël.

Au moment du départ de Boumois, Cassandre lui remit, en présence de son père, une lettre adressée à Etienne.

— Comptez sur moi, madame Joli-Cœur. Comme si de rien n'était, Cassandre répondit :

— Merci. Sois assuré, Boumois, que j'ai été ravie de te rencontrer et de voir l'amitié qui vous unit, Quentin et toi.

— Bon voyage, fiston, dit La Vérendrye en donnant l'accolade à son fils. Et embrasse bien fort Marie-Catherine pour moi.

En guise d'adieu, Quentin fit le salut militaire à son copain, qui le lui rendit aussitôt.

— À bientôt, Boum. N'oublie pas la devise de notre milice : «Vouloir, c'est pouvoir ! »

— Vouloir, c'est pouvoir ! répéta Boumois, fortement déterminé, en brandissant le poing.

Aussitôt, les deux militaires se mirent à chanter à l'unisson la chanson qui leur avait permis de franchir avec courage la grande distance qui séparait l'Acadie de Rimouski, en scandant chacun des mots distinctement :

« Évangeline, les larmes aux yeux,

« Nous venons te dire adieu.

« Nous partons de bon matin

« Par un ciel des plus sereins.

« Ce n'est pas commode du tout

« Que de penser à l'amour,

« Surtout quand il fait grand vent

« Par-dessus l'gaillard d'avant.

« Nous partirons pour Québec,

«Voici notre dernier bec.

«Adieu donc, Évangeline.

« Nous pleurons ta belle... mine. » Offusquée,

Cassandre les semonça :

— Holà, soldats ! Ayez de plus belles manières. Cette chanson de régiment est du plus mauvais goût.

Quentin rougit, alors que Boum, qui se doutait de ce qui avait blessé Cassandre, déclarait :

— Que diriez-vous, madame Joli-Cœur, si nous chantions à la place : «Adieu donc, Évangeline. Les Anglais sont de la vermine. »

— Beaucoup mieux, les gars, conclut Cassandre.

La Vérendrye sourit en entendant les remontrances précieuses de la diva, lui qui connaissait bien les chansons militaires.

Une fois Boum et son père partis, Cassandre demanda à Quentin :

— Où diable avez-vous été péché cette chanson gaillarde ? Sont-ce des chansons à boire que l'on vous enseigne à l'École militaire ?

La réponse de Quentin l'amadoua :

— Le vrai prénom de la fille de la chanson est Eugénie. Quand j'ai dit au major Ramezay que c'était le prénom de ma grand-mère, il a ordonné aux miliciens de le changer. Alors, Evangeline a remplacé Eugénie. Mais ce n'est pas moi qui leur ai suggéré ce dernier prénom. Comme l'Acadie est le pays des Evangeline, ils en ont tous connu une.

— Tu as eu ce cran ? Toutes mes félicitations, mon garçon, je suis très fière de toi. La vertu de ta grand-mère ne méritait pas d'être ridiculisée.

Cassandre profita de ces quelques jours de repos au château Saint-Louis pour faire visiter la ville à Quentin et notamment, à la demande de celui-ci, la rue du Sault-au-Matelot, où Mathilde et Thierry Joli-Cœur avaient demeuré.

Le jeune officier eut l'occasion de recommander à ses supérieurs de créer une première compagnie d'artillerie comme celle qu'il avait vue en Acadie, composée de soldats recrutés en France pour les Compagnies franches de la Marine, de la force régulière française et de la milice canadienne. Cette suggestion plut au gouverneur La Jonquière et au major Ramezay.

L'intendant Bigot, en revanche, s'y opposa, prétextant que les miliciens étaient des cultivateurs mal entraînés au combat, habitués à venir en renfort plutôt qu'à être cantonnés en permanence.

En outre, dit-il, la colonie avait besoin de tous les bras disponibles pour les semailles et les récoltes. À ce moment-là, la population de la colonie luttait contre l'invasion d'insectes qui venaient de détruire les récoltes de blé et une autre épidémie qui décimait les familles.

Cassandre et Quentin rendirent visite à Charlotte et à Guillaume Estèbe qui, de retour des Trois-Rivières, avaient réintégré leur demeure de la place Royale à Québec. Charlotte fut ravie d'apprendre le retour définitif de Cassandre au Canada et de connaître enfin ce cousin dont on vantait l'apparence, l'élégance et les mérites.

Pour sa part, Guillaume réserva un accueil chaleureux à Cassandre, sa seule famille, puisqu'avec sa défunte sœur Isabel, du même âge que Cassandre, ils étaient les deux seuls enfants du docteur Manuel Estèbe,

remarié à Eugénie Allard. Il fut également enchanté de faire la connaissance de Quentin. Il lui expliqua qu'il était associé avec l'intendant Bigot dans l'exploitation des forges du Saint-Maurice, récemment visitées par le naturaliste suédois Peter Kalm⁵⁹.

59. En 1749, le naturaliste Peter Kalm (1716-1779) visita les forges du Saint-Maurice aux Trois-Rivières. Il décrit les mœurs des habitants du Nouveau Monde, notamment des colons et des Indiens du Canada.

Le succès remporté par le gestionnaire étatique, en remplacement du commissaire de la Marine, avait été tel que l'intendant Hocquart lui avait confié, en 1744, en tant que magasinier du Roy, la tâche de se rendre sur la côte de Beupré et à l'île d'Orléans afin d'acheter ou d'emprunter aux habitants le blé et la farine nécessaires à la subsistance des troupes et des habitants de Québec et des troupes de l'île Royale⁶⁰. C'est à ce moment-là qu'il avait rencontré le commissaire ordonnateur de Louisbourg, François Bigot, en poste depuis 1739.

60. L'île du Cap-Breton.

Lorsqu'il était arrivé à Québec en 1748, l'intendant Bigot avait renouvelé le contrat de Guillaume Estèbe en lui promettant une association dans sa compagnie privée d'approvisionnement des troupes.

En apprenant cela, Cassandre fronça les sourcils. Elle comprit que le commerce lucratif du grain destiné aux troupes de la Marine assurant la défense du Canada, qui avait fait la fortune du comte Thierry Joli-Cœur, ainsi que celle de Quentin aujourd'hui, courait le risque d'être détourné au profit de l'intendant Bigot.

Voulant respecter la promesse qu'elle avait faite à Mathilde sur son lit de mort, Cassandre prit aussi le temps de rendre visite à ses fils. S'ils l'accueillirent cordialement, les frères Dubois de l'Escuyer exprimèrent néanmoins leur amertume de s'être fait ravir leur mère par un aventurier de grand chemin.

Heureusement que je ne leur ai pas dit que c'est Quentin et moi qui avons hérité de la fortune des Joli-Cœur! soupira Cassandre. *Il y a toujours un prix à payer lorsque l'on vit un véritable roman d'amour; celui de l'envie des autres. Quant à mes frères et à moi, si nous avons accepté Manuel lors du remariage de notre mère, c'est que nous avons la certitude que maman et papa avaient été de grands amoureux!*

Forte de cette réflexion, Cassandre recommanda à Quentin de ne pas oublier sa promesse faite à Thierry d'aller faire la connaissance de sa famille mohawk à Oka.

Chapitre XVIII

Le procès d'Eugénie -

Avant de se rendre à Charlesbourg, Cassandre décida de visiter son frère Jean-François, chapelain des Ursulines, avec Quentin. Quand l'ecclésiastique, âgé maintenant de soixante-quinze ans, se présenta au parloir du couvent, elle eut peine à le reconnaître, tant elle le trouva amaigri et vieilli. Quentin avait préféré attendre dans le couloir, afin de les laisser à leurs retrouvailles familiales.

Le chapelain, lui, reconnut sa petite sœur sans difficulté. Pour la première fois, Cassandre le vit sortir de sa froideur pompeuse, lorsque, le premier, il se jeta dans ses bras pour l'embrasser.

— Marie-Chaton, Dieu soit loué ! Je suis tellement heureux de te revoir ! Je n'espérais plus pouvoir t'embrasser avant de mourir. Il faut toujours faire confiance à la Providence. Je le dis aux sœurs durant leur retraite annuelle, mais je devrais prêcher par l'exemple. Comme tu vois, je ne suis qu'un pauvre pécheur.

— Moi aussi, Jean-François, que je suis heureuse ! Faute avouée est à moitié pardonnée, paraît-il !

— Tu te souviens de cet adage que maman nous disait quand, petits, nous ne voulions pas tout lui dire !

— Et de son fameux petit doigt qui savait la vérité malgré tout ! renchérit Cassandre.

Le frère et la sœur furent pris d'un fou rire qui, résonnant dans le couloir adjacent au parloir, attisa la curiosité de Quentin. Le bel officier aux cheveux blonds, dans son uniforme rutilant bleu et blanc, son épée d'apparat à la ceinture, fit son apparition et s'approcha de sa mère et de son oncle. Impressionné par la prestance de son neveu, le prêtre resta muet.

Fière de sa progéniture, Cassandre déclara sur un ton solennel :

— Je te présente ton neveu Quentin, comte Joli-Cœur, aide-major à Québec.

Jean-François recula d'un pas et commença à s'incliner, quand Quentin le prit par le bras.

— Non, non, pas de ça ! Puis-je vous appeler « oncle Jean-François » ?

Pour une rare fois, Cassandre vit des larmes dans les yeux bleus de son frère, dont les iris étaient de la même couleur que ceux de Quentin. Cassandre s'en rendit compte et se dit : *Les yeux de maman ! Ma parole, dans la famille, nous avons tous ses yeux bleus, excepté Jean, qui a les yeux bruns des Allard.*

L'ecclésiastique fit son plus beau sourire à Quentin.

— *Oncle Jean-François !* C'est le plus beau titre que l'on ait pu me donner. Et dire que, durant toute ma vie, j'ai péché par orgueil en courant les honneurs, alors que c'est le fils de ma sœurlette qui vient de me faire cette grâce. Que dirais-tu, Marie-Chaton, si nous allions tout à l'heure à la chapelle,

prier pour le repos des âmes de nos chers disparus ? Papa, maman, nos frères André, Jean et Simon-Thomas.

Cassandre faillit faire une syncope.

— Quoi?! André est mort? Personne ne me l'a dit! Pourquoi ne l'as-tu pas fait? paniqua-t-elle, la voix étranglée par la peine et la surprise.

— Isa m'a dit qu'elle te l'écrirait, puisque vous correspondiez. Sinon tu sais bien que je me serais empressé de te le dire.

Cassandre se moucha.

— Quand est-il mort ?

— Le 5 décembre 1735, à soixante-trois ans, des suites de la variole. Mil sept cent trente-cinq a été une année funeste pour la famille Allard. Notre nièce Catherine a suivi son père dans la tombe dix jours après.

— Catherine est morte depuis quatorze ans ? Quel malheur ! Combien d'enfants a-t-elle élevés ? Et son mari, Nicolas Jacques, qu'est-il devenu ?

— Elle a élevé ses cinq enfants, en plus des trois enfants du précédent mariage de son mari. Nicolas s'est remarié et vit maintenant à Verchères.

Cassandre pensa à son clavecin qui était peut-être dorénavant à Verchères, sans oser le demander à Jean-François.

— Mourir à trente-neuf ans et avoir eu une vie si remplie ! Maman l'aimait bien, Catherine. Je crois que c'était réciproque. Comment se fait-il que Marie-Anne, la femme d'André, ne m'ait rien écrit ?

— Parce qu'elle est morte avant André, au début de février 1735.

— Ça a dû peiner les gens de sa famille au point de les rendre vulnérables à la maladie ! J'ai reçu effectivement la lettre d'Isa, qui ne m'a pas informée de la mort d'André, mais plutôt de celle de Jean, son mari. J'imagine qu'elle était persuadée que je savais qu'André était décédé, depuis le temps ! Par ailleurs, Isa m'a paru dévastée. Elle me disait que Jean avait travaillé très fort toute sa vie pour nourrir sa famille. C'était certainement pour se prouver ou nous prouver qu'il avait aussi bien réussi que ses frères, même s'il n'avait pas le même talent artistique qu'André, Georges et même Simon-Thomas pour le bois.

— Moi non plus, de fait.

Surprise du commentaire de Jean-François, Cassandre affirma :

— Mais ta carrière ecclésiastique et ton talent vocal ont toujours fait l'admiration de la famille, tu sais.

— Oh, ce temps-là est bien loin ! Désormais, je consacre ma vie à guider la voie spirituelle des Ursulines en toute humilité.

— As-tu été aux funérailles de Jean ?

— Elles ont eu lieu le surlendemain à l'église de Charlesbourg, le 24 décembre, pour que Marie-Thérèse Allard, notre nièce, veuve de François, et Jacques Allard, notre neveu de Saint-Michel de La Durant aye, puissent avoir le temps de traverser le fleuve sur la glace. Heureusement que la température était clémente. Isa m'a demandé d'en être l'officiant, puisque le pauvre curé devait préparer son église à la venue de l'Enfant Jésus immédiatement après

les obsèques. Ce fut touchant. En plus de Georges et de moi, ses frères, sa famille était là au grand complet. Tous ceux de Charlesbourg, bien entendu, Pierre, François, Marie-Madeleine et Marie-Charlotte, toutes deux mariées aux frères Bergevin, mais aussi Jean-Baptiste, l'aîné, venu de Beauport avec sa famille. Les cinquante petits-enfants d'Isa et de Jean ont adressé un dernier adieu à leur grand-père. Vingt-cinq portant le nom des Allard et les autres, surtout des Bergevin et des Roy. Il y avait aussi des neveux et des nièces. L'église était bondée.

— Et Isa, comment se porte-t-elle ? J'espère qu'elle tient le coup.

— Elle se porte très mal. J'ai su qu'il y avait une épidémie de fièvre à Charlesbourg et qu'elle en était atteinte. J'ai voulu lui administrer les derniers sacrements, mais l'archevêché m'en a empêché. À cause de la virulence de l'épidémie, il semblait préférable que je reste bien sagement au couvent et que je prie plutôt pour elle et les autres victimes.

— Nous allons nous empresser d'aller lui rendre visite avant qu'il ne soit trop tard. C'est curieux que Charlotte ne m'en ait pas parlé ?

— Je pense que Charlotte est plutôt préoccupée par la carrière de son mari, en particulier ses rapports avec l'intendant Bigot, dont plusieurs doutent de la sincérité.

— Comme ça, mon intuition ne m'avait pas trompée ! Se tournant vers Quentin, Cassandre dit :

— Tu vois, ta mère a bien raison de s'inquiéter pour toi !

— J'ai pris bonne note des propos d'oncle Jean-François.

L'ecclésiastique sourit à son neveu. C'était la première fois que Cassandre voyait de la bonté sur le visage de son frère.

Autrefois, il envisageait la sainteté. Maintenant, il est beaucoup plus humain et je le préfère avec cette attitude. Je ne sais pas ce que maman en dirait. Elle aussi avait bien changé après son remariage avec Manuel. Ce que la vie peut apporter de belles surprises parfois !

— Et toi, Quentin, quand occuperas-tu tes nouvelles fonctions à la défense de Québec ?

— Dès que je reviendrai de la seigneurie de Berthier-en-haut. Auparavant, je dois faire la connaissance d'Émeline Latour, la fille du forgeron et de la meilleure amie de maman.

— Une noble famille. Tu savais que j'avais célébré leur mariage et assisté à leur réception de noces ? Combien ont-ils eu d'enfants ?

— Étienne a donné naissance à douze enfants, précisa Cassandre pour son fils. Malheureusement, trois sont décédés, tout comme monsieur Latour, d'ailleurs.

— Vraiment ? Je ne l'ai pas su. Ils m'avaient invité au baptême de Marie-Amable, leur dernière, mais je n'ai pas pu y aller. Quel âge a Émeline ?

— Ma filleule a vingt-six ans.

Elle se dépêcha de lui montrer le médaillon qu'elle avait reçu d'Étienne.

— C'est signé Gilles Bolvin. Le connais-tu ?

— C'est le protégé du curé Quintal des Trois-Rivières. Un artiste de renom.

— Si le portrait d'Émeline reflète ses attraits, elle doit être splendide, ma filleule !

L'ecclésiastique posa soudainement à Quentin une question qui troubla Cassandre :

— J'imagine que le comte Joli-Cœur, ton père, et la comtesse sont décédés depuis longtemps ?

Très simplement, Quentin répondit :

— Mon père adoptif, depuis presque quinze ans. La comtesse, l'année suivante. Maman m'a promis de me présenter mon père, un habitant de Charlesbourg.

Cassandre perçut de la désapprobation dans le rictus de son frère. Elle se rappela soudain qu'elle devait lui faire cette révélation depuis longtemps. Elle se dépêcha d'ajouter, pour se disculper :

— J'attendais que Quentin m'accompagne à Charlesbourg pour le lui présenter.

— Est-ce que le comte Joli-Cœur le savait ?

— Non. Pas plus que Mathilde d'ailleurs.

Jean-François demanda à Quentin de les laisser seuls pour parler à Cassandre.

— Quel âge a ce père ?

— Soixante-huit ans.

— Sait-il au moins qu'il a un fils ?

Comme Cassandre faisait un signe négatif de la tête, Jean-François eut le malheur de donner son opinion de façon dogmatique :

— Tout ça n'est pas sérieux de ta part. Tu as agi comme si tu étais encore Marie-Chaton. Il faut que tu deviennes une adulte.

Les yeux de Cassandre s'embruèrent.

— J'ai décidé d'abandonner ma carrière et de m'occuper de Quentin, comme une mère responsable doit le faire, répondit-elle, subitement plus émotive.

— Comme maman l'a fait pour nous ! Je ne crois pas, après réflexion, que ce soit la bonne attitude à adopter pour une mère.

— Que reproches-tu à maman, Jean-François ? demanda Cassandre, hors d'elle.

— Calme-toi, je t'en prie. Inutile de hurler. Il ne s'agit pas de maman, mais de toi. Je crois que tu aurais pu mieux gérer cette histoire. J'espère pour eux qu'il n'est pas trop tard.

— Si Quentin l'avait voulu, les présentations auraient été faites depuis longtemps, se hérissa Cassandre. Ce n'est que depuis quelques années qu'il envisage de rencontrer son père naturel. Comme il a hérité du titre et de l'immense fortune du comte Joli-Cœur, cette paternité illégitime l'amuse plus

qu'autre chose.

— Ah bon, si tu le vois de cette manière ! J'estime toujours que tu aurais pu t'y prendre autrement.

— Tu as raison, j'aurais dû t'en informer il y a trente ans ! se moqua Cassandre, par dépit.

— Mais ce n'est pas moi qui suis concerné. Plutôt Quentin et son père. As-tu revu ce dernier depuis ?

Cassandre hocha la tête, penaude.

— Pourquoi ne pas le lui avoir dit ? Vous auriez pu vous entendre sur la bonne manière de vous y prendre ! Il aurait pu t'aider à gérer tout ça, à réparer cette erreur.

— Parce que je voulais que Quentin hérite de la fortune et du titre du comte Joli-Cœur.

Le chapelain dodelina de la tête.

— C'est bien ce que j'avais peur d'entendre. Tout comme maman.

— Que veux-tu dire par là ?

— Son ambition d'excellence en tout. Elle nous a inculqué son goût du dépassement, bien souvent à la limite de nos forces. Nous en reparlerons une autre fois, car Quentin doit s'implacablement.

— Non, tu vas t'expliquer maintenant, Jean-François. Je vais demander à Quentin d'aller admirer les jolies couleurs de l'automne canadien, ce qui est nouveau pour lui. Il ne nous en tiendra pas rigueur.

Quand elle revint, l'air vindicatif, Cassandre demanda à son frère :

— Tu disais donc que maman était ambitieuse pour ses enfants... Était-ce là un défaut ?

— Ne me dis pas que tu ne l'avais pas remarqué. Pas seulement pour ses enfants, mais aussi pour notre père et le docteur Estèbe. Papa est mort à vouloir travailler à la fois comme artiste et habitant, et à rapporter beaucoup d'argent pour ne pas déplaire à maman, alors que le docteur a dû quitter son cabinet de Charlesbourg, pour devenir médecin en chef de l'Hôpital général à Québec aux côtés de notre mère.

Comme Cassandre l'écoutait, silencieuse, Jean-François décida de continuer :

— C'est l'ambition de notre mère qui a eu raison de la santé mentale de Simon-Thomas, qui n'en demandait pas tant. Quant à Jean, il s'est toujours enfermé dans son mutisme, pour ne pas dire sa frustration refoulée, de n'avoir pu répondre aux attentes de la famille sur le plan artistique.

— Maman et lui ont déjà discuté de ce malentendu.

— Peut-être bien, mais le mal était fait. Heureusement que la pauvre Isa a été une épouse modèle.

— Comparativement à maman ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit et je ne le pense pas, d'ailleurs. Pour notre père, maman a toujours été une grande fierté, pour sa beauté, son intelligence, son talent vocal et son envergure. Par ailleurs, certains de ses enfants ont

plutôt mal réagi.

— Moi, entre autres ? demanda Cassandre, sur la défensive.

— Je te laisserai réfléchir à ta conduite. Ce n'est pas le prêtre qui parle maintenant, mais un homme marqué par l'ambition démesurée de sa mère envers ses enfants. Je préfère donner mon propre exemple.

Cassandre ne s'attendait surtout pas à cette répartie. Les yeux exorbités, elle suivit religieusement la confession de son frère aîné :

— Alors que j'étais tout jeune, parce que j'avais une jolie voix et que je lui ressemblais, maman me prédestinait à une carrière dans les ordres. Elle m'a tellement transmis son ambition que jamais je n'aurais pensé choisir une autre vocation. Toute ma vie de prêtre, j'ai rêvé de devenir le premier évêque canadien, en prenant des raccourcis pour tenter d'y parvenir, sans grand succès. Je dirais même que ce sont des échecs que j'ai essuyés au fil du temps, jusqu'à ce que je me rende compte que c'était dans l'exercice de mon ministère de chapelain des Ursulines qu'était ma véritable destinée.

Cassandre percevait que, par cet acte d'humilité, le chapelain luttait contre sa tendance à la prétention.

— Maintenant que mes belles années sont passées, je suis porté à accuser notre mère pour ses débordements d'orgueil. Georges, notre frère, chantait aussi bien que moi. Par ailleurs, maman n'aspirait pas à le voir à de si hautes destinées. Il s'est faufilé comme bon habitant, en mettant en relief son talent d'ébéniste, à sa cadence. Il m'apparaît que Georges a eu une vie plus facile et plus heureuse que les autres.

Cassandre prit la défense de Georges :

— Le crois-tu ? Lui aussi a eu son lot de malheurs, notamment en perdant Margot et en voyant son troupeau de moutons décimé par la tremblante.

— C'est vrai. Par ailleurs, il ne m'a jamais paru douter de lui, comme moi je l'ai fait.

Tout d'un coup, Jean-François révéla un secret qui lui serrait la gorge depuis très longtemps.

— Sais-tu quel a été le plus beau moment de ma vie d'ecclésiastique ?

— Quand tu as été ordonné par Monseigneur de Saint-Vallier ?

À voir ses yeux larmoyants, Cassandre fut certaine que Jean-François se libérait d'un immense fardeau.

— Désolé, mais ce fut là sans doute le plus beau moment dans la vie de maman. Pas le mien. T'entendre chanter devant le Roy aurait été l'équivalent, probablement.

Cassandre resta coite. Jamais elle n'aurait pensé entendre une telle révélation. Jean-François croyait que sa mère Eugénie était si dévorée par l'ambition que la naissance de ses enfants n'avait pas été une plus grande joie que leur réussite professionnelle. Elle en ressentit un profond chagrin.

Ainsi, malgré tous ses sacrifices, maman n'a pas pu laisser l'image de la mère parfaite comme elle le souhaitait.

— Et ton plus beau moment, donc ?

— Cela va te surprendre, mais il y en a eu plusieurs. Au chœur de chant, bien entendu, mais aussi à l'atelier de menuiserie du grand séminaire.

— Que faisais-tu là ? demanda Cassandre, visiblement surprise.

— C'est là mon grand secret qu'il n'aurait pas fallu que maman sache. Ma grande passion fut de travailler le bois et de collaborer avec le frère convers menuisier, quand je le pouvais. Même aujourd'hui, ici, rue du Parloir, c'est moi qui effectue les réparations nécessaires aux ouvrages boisés. Seules les sœurs cloîtrées le savent, mais comme elles ont fait vœu de silence, mon secret ne sera pas éventé. Mon ami, le chanoine Jean-Baptiste de Varennes, lui aussi le savait. Alors, je te demande d'être discrète à ton tour.

— Qui aurait cru que tu avais toi aussi hérité du talent de papa ? Je suis bien la seule à ne pas en avoir une once.

— Papa le savait. Des fois, il m'amenait à l'atelier avec André pour nous apprendre à sculpter une statue ou à fabriquer un meuble. Quand maman s'en est rendu compte, elle lui a fait toute une scène, un soir dans leur chambre. J'ai tout entendu. À partir de ce moment-là, elle ne m'a autorisé qu'à pratiquer le clavecin, en disant à papa qu'il en allait de ma carrière ecclésiastique. Papa a de nouveau plié devant ses arguments.

— Comment ça, *plié*.

— Tu étais trop jeune pour le voir, mais papa se rangeait toujours à l'avis de maman. Cette fois-là, j'aurais tellement aimé qu'il prenne ma défense. Mais il ne m'a plus jamais invité à le suivre avec André à l'atelier. Georges a eu plus de chance. Il a eu le choix de faire ce qu'il souhaitait.

— Et que souhaitais-tu ?

— Suivre les traces de papa et devenir un grand sculpteur, comme le frère Luc. Je pense que j'y serais parvenu. La prêtrise n'était pas pour moi une nécessité. Être au service de Dieu et de l'art l'était beaucoup plus. Tu comprends maintenant pourquoi je me sens si bien à la menuiserie ? J'ai l'impression que papa surveille mon travail du haut du ciel et cela m'apporte un grand réconfort.

Cassandre jugea qu'elle devait rester silencieuse jusqu'à la fin de la confession de son frère. Soudain, celui-ci éclata en sanglots.

— Marie-Chaton, maman m'a volé tout ce temps précieux que j'aurais pu passer avec papa pour assouvir son ambition d'être la mère d'une famille parfaite ! Après, ce furent les années comme pensionnaire au séminaire et au grand séminaire et les absences prolongées de la maison paternelle, à Bourg-Royal.

N'en pouvant plus du débordement de la peine de son frère, Cassandre le suivit dans ses pleurs. Elle lui dit :

— Si tu n'as pas eu tout le temps voulu avec papa, toi, au moins, tu en as eu plus que moi !

Jean-François s'aperçut soudainement que sa sœur avait quatorze ans de moins que lui.

— Tu as raison. Je ne dois pas faire porter à notre mère tous les péchés

d'Israël.

— Est-ce que maman a toujours dominé notre père? J'imagine qu'il a dû avoir son mot à dire quelquefois en ce qui concernait l'éducation des enfants. Tu n'as sans doute pas entendu toutes leurs conversations.

— Je le voudrais, Marie-Chaton. Si tu savais comme je le voudrais ! répondit Jean-François, un trémolo dans la voix.

Cassandre laissa passer quelques secondes pour permettre à son frère de se ressaisir. Puis, pour le rassurer, elle exprima son sentiment :

— Je suis certaine que nos parents nous ont élevés du mieux qu'ils ont pu, avec idéal et amour. Quand papa a demandé à maman d'être son épouse, il devait savoir qu'il aurait à vivre avec une femme dominante. Pauvre maman ! Je suis portée à penser que c'est son ambition qui l'a tuée. Si elle ne s'était pas épuisée à gérer l'Hôpital général durant l'épidémie de fièvre de Siam, elle aurait peut-être survécu à l'infection.

D'accord avec sa sœur, Jean-François hocha la tête.

— L'épidémie sévissait aussi à Charlesbourg. De toute façon, nous ne pourrions pas ramener nos parents à la vie. Il ne nous reste qu'à prier pour eux.

— Un fait demeure certain : si nous parlons encore d'elle quarante ans après sa mort, c'est que notre mère nous a marqués, conclut Cassandre.

Le chapelain se mit à rire de bon cœur.

— Que oui, Marie-Chaton, que oui ! Si tu le veux bien, rendons-nous à la chapelle. Je vois mon neveu arriver. Il faut que je te dise que cette conversation m'a fait un grand bien et qu'elle m'a libéré d'une partie de ma culpabilité. Je me sens maintenant en paix avec maman.

— Tu vois, elle a toujours su nous consoler. Même après sa mort.

Le prêtre sourit.

— Chère maman, va, toujours aussi dominante !

— Plutôt toujours aussi aimante, je dirais, répliqua Cassandre.

— Tu as raison. Son idéal était indissociable de son amour pour nous tous.

— Avouons-le, assaisonné d'ambition et d'entêtement pour un meilleur rendement.

Jean-François se permit d'embrasser sa sœurlette chaleureusement.

— Il faudrait parler plus souvent, Marie-Chaton, maintenant que tu es de retour.

— Pas au confessionnal, tout de même !

Après avoir obtenu la promesse de Cassandre et de Quentin qu'ils reviennent à la rue du Parloir, Jean-François leur demanda de transmettre ses salutations à la famille Allard de Charlesbourg.

Lorsque Cassandre et Quentin arrivèrent à Bourg-Royal à la mi-octobre, ils trouvèrent la maison paternelle remplie d'une grande tristesse. Si la mort de Jean avait laissé sa veuve et ses sept enfants dévastés, l'épidémie qui sévissait frappait indistinctement aux portes des chaumières. Isa Pageau, la belle-sœur de Cassandre, était en train de faire la sieste quand l'attelage arriva.

Angélique Bergevin, la femme de Pierre Allard, le troisième de la famille de Jean, vint leur ouvrir. Elle paniqua de voir arriver un officier dans son uniforme d'aide-major, pendant que ses deux garçons, Jacques et Pierre, âgés respectivement de trois et cinq ans, se tenaient au fond de la cuisine, apeurés.

— Je suis votre tante Cassandre, de Paris, lui dit Cassandre en tendant sa main gantée. Et voici votre cousin, l'officier-major Quentin Joli-Cœur, mon fils.

Quentin lui fit le baisemain.

— Enchantée. Euh... je suis heureuse de faire votre connaissance. Mon beau-père nous a souvent parlé de sa sœur, artiste à Paris.

— Ne serait-ce pas plutôt Isa ? Parce que mon frère Jean n'était pas trop bavard.

— Euh... vous avez raison, plutôt ma belle-mère. Elle fait sa sieste. Je vais aller la réveiller. Vous savez que mon beau-père... Elle est bien affectée ! Assoyez-vous donc. Prendriez-vous une bonne pointe de tarte à la citrouille avec une tasse de thé chaud ?

— Avec grand plaisir. Ça me rappellera mes belles années à Bourg-Royal, répondit Cassandre avec bonhomie.

Quentin se pencha vers elle et lui chuchota à l'oreille :

— Est-ce que les Canadiens mangent parfois de la mauvaise tarte en prenant leur thé froid ?

Cassandre sourit. Elle lui répondit sur un ton complaisant :

— Ce sont des expressions d'hospitalité canadienne. Tu es mieux de t'y habituer, car, à Berthier, il y en aura autant. Viens voir.

En attendant sa collation, elle montra à Quentin l'écusson des armoiries de la famille Allard — avec la devise *Noble et Fort* —, que son aïeul Jacques Allard avait sculpté et remis à son fils François, le père de Cassandre, au moment de son départ pour l'Amérique.

— Mon père l'avait accroché en haut de l'âtre et l'avait montré à ma mère juste avant leur nuit de noces. Il lui avait aussi fabriqué un beau coffret musical. Tu sais, celui que j'ai et qui t'impressionnait tant lorsque tu étais enfant ?

Faisant le tour de la pièce des yeux, elle vit le clavecin.

— Ouf, je respire d'aise. Nicolas Jacques a remis le clavecin aux Allard.

Elle s'approcha de l'instrument et se mit à jouer des notes discordantes sur les touches défraîchies.

— Il faudrait bien qu'on le remette en ordre. Tu sais que ce clavecin appartenait à ta grand-mère et que c'est avec cet instrument qu'elle avait fait sa tournée de concerts en France ? C'est en le réparant, sur le bateau, durant leur traversée pour le Canada en 1666, que papa a rencontré maman ! Il est aussi important pour la famille que l'écusson en haut de l'âtre.

Cassandre était plongée dans ses souvenirs lorsqu'elle entendit :

— Ma foi du Bon Dieu, est-ce possible ? Une revenante !

Quand j'ai entendu pianoter, je me suis dit que notre grande visite

de Paris tant attendue était arrivée.

— Isa ! Que je suis heureuse de te voir ! Ma parole, tu ne vieillis pas !

— Et pourtant, nous avons toutes les raisons pour vieillir prématurément à Charlesbourg.

Cassandre se rappela la mort de son frère Jean.

— Mes condoléances, Isa. Je suis tellement peinée !

Alors qu'Isa fixait le militaire, Cassandre ajouta :

— Ah, je suis impardonnable ! Je te présente mon fils, Quentin. Quentin, ta tante Isa. Nous nous sommes présentés à Angélique tantôt.

Plutôt que d'embrasser sa tante, Quentin lui fit le baisemain. Cela agaça Cassandre.

— Tu dois savoir dès maintenant que la parenté s'embrasse au Canada. Tu es mieux de t'exercer dès maintenant parce que, rendu aux fêtes, tu ne pourras pas y échapper.

En bon fils, désireux d'apprendre la coutume des embrassades de son nouveau pays, Quentin fit la bise à sa tante Isa.

— C'est déjà une première étape franchie. La prochaine fois, ce sera sur la bouche, car c'est comme ça qu'ici nous embrassons.

Quentin ne paraissait pas pressé d'aborder cette étape.

— Tu as vraiment un beau garçon. Militaire, en plus ! dit Isa en détaillant de manière admirative l'uniforme de Quentin.

Ce dernier sourit à cette tante qu'il trouvait bien sympathique.

— Je tiens à vous présenter personnellement Angélique⁶¹, ma bru, la femme à Pierre. Elle fête aujourd'hui ses vingt-sept ans. Pierre va arriver du bois avant la brunante. Je suis certaine qu'il va bien s'entendre avec son cousin. Il est né le 28 avril 1716. Tu m'écrivais que Quentin était du même âge ?

⁶¹. Angélique Bergevin est née à Charlesbourg le 9 octobre 1722.

Avant que le jeune homme n'ait le temps de répondre qu'il était né au début de 1713, Cassandre s'empressa de dire :

— Ils ont pratiquement trois ans de différence. Cassandre et Quentin souhaitèrent un bon anniversaire à Angélique.

Isa, sur un registre plus pessimiste, déclara :

— Je sais que ce n'est pas une atmosphère joyeuse, ici dedans. Je me demande même si je vais me rendre aux fêtes, avec la mort qui rôde.

— Voyons donc, pourquoi dis-tu ça ?

— Je n'ai plus le cœur à fêter, tu vois, même si je suis très heureuse de ton retour. J'espère que vous allez rester ici pour toujours ! Si Jean était encore de ce monde, il aurait déjà tué le cochon. Les gens de Charlesbourg tombent comme des mouches. Plusieurs ont déjà abandonné leurs terres pour gagner Québec. Monsieur et madame Bergevin, les parents de mes brus, Angélique et Barbe, et de mes gendres, Pierre et Germain, sont déjà atteints par la fièvre. Heureusement qu'Angélique est une bru dépareillée.

Cassandre fit un sourire compatissant à Angélique. Celle-ci le lui rendit.

— Maman disait le même compliment de toi ! lança Cassandre à Isa.
— Ah oui ? Je ne me souviens pas.
— Très souvent d'ailleurs.
— Certainement pas devant Jean, car il n'en a pas eu souvent, de compliments.

Ébranlée par ce qu'elle venait de dire devant le neveu qu'elle venait tout juste de connaître, Isa tenta de réparer sa faute :

— Je ne devrais pas parler de nos chers disparus, car ils ne sont plus là pour se défendre.

Contre toute attente, Cassandre lui dit :

— Si ça peut te soulager, ne t'inquiète pas. D'ailleurs, le chanoine Jean-François vient pratiquement de se confesser à moi, à propos de maman !

Se rappelant la promesse qu'elle avait faite à son frère, elle se reprit :

— Rassure-toi, rien d'important ou de significatif. À propos, il m'a dit qu'il se sentait très heureux d'être le chapelain des Ursulines.

Postée devant l'évier, au fond de sa cuisine, Isa se retourna et sourit faiblement à sa belle-sœur, tout en jetant un coup d'œil furtif à son neveu par alliance.

— Tu disais que Jean... Que s'est-il passé ? l'interrogea Cassandre, curieuse.

— Je me sens mal de vous dire ça, mais il a toujours été le bouc émissaire de sa mère. Probablement parce qu'elle a vécu avec nous jusqu'à son remariage. Mais Jean s'est sans doute tué à la tâche parce que sa mère avait des exigences exagérées. Enfin, c'est ce qu'il ressentait.

— Et toi, as-tu eu la même impression ?

La question étonna Isa.

— Franchement, non. C'est même madame Allard qui nous a ramenés de Beauport, alors que Jean s'épuisait chez Bellanger. C'est ce que je disais à mon mari. Je n'ai pas connu ton père. Jean a toujours cru que le fait de ne pas avoir hérité de son talent d'ébéniste était une tare, même si sa mère lui a garanti le contraire sur son lit de mort. Je crois que monsieur Allard était très orgueilleux de son génie et forçait ses enfants à le dépasser... sans le dire.

— Et c'est ma mère qui a mal paru, avec sa personnalité plus affirmée.

— C'est mon avis. Une fois veuve, elle est devenue plus clémentine.

— Tiens, tiens... Et moi qui ai toujours pensé que mon père avait souffert en silence de la domination de ma mère. En fait, ils s'exprimaient différemment, lui par son art, elle par son engagement social, mais ils parlaient d'une même voix lorsqu'il s'agissait de notre avenir.

— Évidemment, vous avez tous senti qu'on vous poussait à vous dépasser et vous avez réagi différemment, selon votre propre caractère.

— Malheureusement, mon frère Simon-Thomas a basculé dans la démence, alors que Jean-François a tout essayé pour atteindre les sommets de la hiérarchie du clergé. André a pris la relève de papa...

— Alors que Jean a râlé et a cru toute sa vie qu'il était un raté.

— Ce qui n'était pas le cas.

— Je le sais bien. Mais il ne pouvait pas s'empêcher de le croire. D'où son drame et son humeur maussade... Et que penses-tu du cas de Georges ? Ma sœur Margot, sa première femme, m'a toujours dit que Georges débordait de talent, mais qu'il préférerait la terre. Je crois qu'il a été le seul des garçons qui ne s'est pas laissé impressionner par la personnalité envahissante de votre mère.

Cassandre se figea soudainement.

— Je pense que je viens de comprendre l'attitude de maman. Cette femme-là faisait difficilement confiance aux autres ! C'est pour ça qu'elle cherchait à tout dominer. Et moi, je m'en suis tirée parce que je suis demeurée à Québec. D'abord chez Anne et parrain Thomas, et ensuite chez Mathilde et Thierry.

— Comme tu étais sa seule fille et que tu avais hérité de son talent artistique, je crois qu'elle se revoyait en toi. Elle aurait sans doute aimé faire une brillante carrière théâtrale, comme celle que tu as eue. Imagine, se produire devant le roi de France !

Cassandre approuva.

— C'est probable. Avant son arrivée au Canada, elle avait fait une tournée de concerts comme claveciniste. En plus, elle a été courtisée par le gouverneur de la Nouvelle-France. Comme elle était orpheline et qu'elle était éduquée par les Ursulines, elle s'est faite fille du Roy pour émigrer au Canada. À l'évidence, élever ses enfants sur une ferme ne lui suffisait pas. Il lui fallait être sur le devant de la scène. Son dernier acte a été de mourir là où elle a joué son plus grand rôle, celui de directrice générale de l'Hôpital général, comme la grande artiste qu'elle était.

— Si nous disions une prière pour le repos de l'âme de nos défunts ?

— Devant l'image sainte de la Vierge que maman affectionnait tant ! suggéra Cassandre.

Quentin s'agenouilla docilement en se demandant bien qui était sa grand-mère Allard.

Lorsqu'il posa, en douce, la question à sa mère, celle-ci lui répondit :

— Ta grand-mère était un être d'exception. Il n'y a pas de doute là-dessus.

Plus tard, Cassandre eut le bonheur de faire la connaissance de son neveu Pierre. Quentin ressentit aussitôt de la sympathie pour ce cousin canadien à peu près de son âge.

— J'ai l'impression de rencontrer papa, tant Pierre ressemble à son grand-père Allard dans la fleur de l'âge !

Pierre souriait. Cassandre fixa l'escalier ouvert qui avait remplacé l'échelle pour se rendre au grenier.

— Tiens, c'est nouveau et très moderne. Comme la rampe est joliment sculptée ! Est-ce Georges qui l'a fabriqué ? demanda-t-elle timidement, sachant que Jean n'avait pas le génie du sculpteur.

Isa se mit à sourire de fierté.

— C'est la création de Pierre. Imagine-toi que mon garçon a hérité du

talent de son grand-père Allard pour travailler le bois. Lorsqu'on dit que le talent peut sauter une génération !

— Si je demandais à Pierre de m'aider à accorder le piano ? lança Cassandre en fixant intensément son neveu du regard.

— Je n'ai pas d'oreille, ma tante.

— Mais tu pourrais réparer les touches du clavecin.

— Ça, oui, répondit sa mère.

— Comme papa l'avait fait sur le *Sainte-Foy*, durant la traversée de l'Atlantique ! Pour ça, il nous faudrait demeurer quelques jours ici, suggéra Cassandre en regardant les maîtres de la maison.

Isa répliqua aussitôt avec humour :

— Ils sont d'accord, pourvu que tu leur donnes un concert de musique et de chant. J'inviterai Georges. Ce sera le jour de l'An de la famille Allard avant le temps.

— Chic ! La veillée du jour de l'An. En France, nous fêtons la Saint-Sylvestre.

Ce fut alors que Quentin lança la bombe qui désarçonna Cassandre :

— N'oubliez surtout pas que je suis censé faire la connaissance de mon père.

La maisonnée resta figée par la nouvelle. Stupéfaite, Isa n'osa pas interroger sa belle-sœur. Elle la fixa tout simplement, le regard effaré. Cassandre répondit machinalement :

— Il serait peut-être temps qu'il devienne membre de la famille Allard à part entière. Si tu es d'accord, Pierre, nous aimerions t'emprunter ton attelage pour une visite.

Chapitre XIX

Les retrouvailles -

Le lendemain, Cassandre demanda à Quentin d'atteler la calèche et de se diriger vers le sud du Trait-Carré, en direction du Gros-Pin.

Quand Isa les vit prendre la route vers le rang qui l'avait vue grandir, là où Thomas Pageau avait élu domicile en 1665, elle eut un serrement de cœur.

— Je m'en doutais.

— Est-ce que nous connaissons ce monsieur-là, madame Allard? Est-il marié? demanda Angélique, intriguée.

— Je me demande s'il sait qu'il a un fils, fit Isa pour elle-même, sans se soucier des questions de sa bru.

— Ça doit être bien étrange de voir apparaître son fils inconnu au seuil de la vieillesse, continua Angélique, de plus en plus curieuse.

Isa expliqua à sa bru que Cassandre n'était pas comme tout le monde, qu'elle avait hérité de la prestance, de la voix et de la personnalité artistique de sa mère.

— Elle me disait d'ailleurs qu'elle était l'invitée du gouverneur.

— Qu'est-ce que je disais ? Faites pour les honneurs et les belles toilettes. Cassandre est une femme très exubérante, faite pour le château Saint-Louis.

— Quant à Quentin, il m'a paru plus posé que sa mère. Comme un soldat doit l'être, j'imagine.

Quand elle se rendit compte que le jeune officier intriguait sa bru, Isa déclara aussitôt :

— Cassandre me disait que Quentin devait rejoindre sa fiancée à Berthier-en-haut. Je trouve ça bien dommage pour les filles de par ici qui voudraient s'y intéresser. Un si beau garçon !

Comme Angélique venait de grimacer, Isa ajouta :

— Je ne me sens pas très bien. Je vais aller faire la sieste. C'est ma sœur Marion qui sera surprise ! murmura-t-elle.

Le hameau de Gros-Pin était devenu un petit bourg. Toutefois, Cassandre n'eut aucune difficulté à repérer la ferme Villeneuve, où broutaient encore des chevaux, malgré le temps plus froid de la mi-octobre. Quentin fit remarquer que la maison ancestrale s'intégrait parfaitement dans le décor de la nature multicolore canadienne. Cassandre se rendit compte qu'un tel commentaire, inhabituel de la part du militaire, reflétait sa nervosité. Il ajouta :

— La ferme Villeneuve élève de beaux chevaux. Je saurai où venir en chercher si nous en avons besoin pour notre cavalerie.

— Je suis certaine que, dans le temps, ton père aurait été heureux de conclure un marché avec l'armée. Maintenant, je ne le sais pas.

— À propos, comment s'appelle-t-il ?

— Il serait grandement temps que tu l'apprennes, n'est-ce pas ? Charles Villeneuve. Ton père s'appelle Charles Villeneuve.

Quentin fut surpris. Il tenta d'associer à son titre de noblesse le nom qu'il aurait dû porter, Quentin Villeneuve, comte Joli-Cœur, en se disant que ça sonnait bien.

Alors que l'attelage s'approchait de la maison, Charles sortit justement de

l'écurie. Cassandre eut du mal à reconnaître l'homme maintenant âgé de soixante-huit ans, le dos légèrement voûté. Sous son couvre-chef, Cassandre devina sa calvitie. Il alla vers eux, non sans une curiosité certaine, puisqu'il lui avait semblé reconnaître le cheval bai des Allard. La tenue militaire de Quentin paraissait l'inquiéter.

Quentin aida sa mère à descendre de voiture. Celle-ci se dirigea aussitôt vers son ancien amoureux.

— Bonjour. Ne me reconnais-tu pas? lança-t-elle en souriant.

Cassandre lui tendit sa main gantée jusqu'au coude. Charles prit quelques secondes pour revenir de sa surprise.

— Cassandre ! Je croyais ne plus jamais te revoir à Charlesbourg.

— C'est bien moi, en chair et en os. Je suis définitivement revenue au pays.

Comme Charles, ému, ne réagissait pas, elle ajouta :

— C'est une belle nouvelle, n'est-ce pas? Laisse-moi t'embrasser.

Cassandre se jeta au cou de Charles et le serra très fort contre elle. Les yeux baissés, celui-ci ne réagissait pas, tant il était ému et embarrassé. Comprenant son malaise, Cassandre s'éloigna de lui et se tourna à demi vers Quentin.

— Je suis revenue pour te présenter à mon fils Quentin, le nouvel aide-major de Québec, sous les ordres du général Ramezay.

Quentin s'avança vers Charles en lui tendant la main. Sa tête bourdonnait de questions par rapport au vieil homme.

C'est donc lui, mon père ! Belle prestance, malgré son accoutrement. Il a l'air d'un bon habitant du Canada, sans lustre ni ostentation. Tout de même un monsieur digne dans son décor bucolique, sans prétention. Je trouve étrange de les voir ensemble, elle qui a l'habitude de recevoir les hommages des plus grands et des personnages les plus illustres d'Europe.

Comme Charles semblait intimidé par le militaire gradé, Cassandre prit les devants :

— Tu ne nous fais pas entrer? Je commence à avoir froid.

— Bien entendu, mais vous excuserez le désordre de la maison. Je n'attendais pas de la si belle visite. Et puis, comme une de mes juments a mis bas ce matin, j'ai dû passer une partie de la journée près d'elle. Entrez donc. Je vais rajouter une bûche dans le poêle.

Cassandre inspecta l'intérieur d'un coup d'œil.

— Ça n'a pas vraiment changé, hormis ce poêle neuf et cette berceuse. Tu vois, Quentin, les Villeneuve ont toujours été mieux nantis que les autres, à Charlesbourg.

— Les Allard aussi !

— Parce que mon père et mes frères fabriquaient les meubles, sinon...

— Assoyez-vous. Cassandre, ici, et monsieur le militaire, dans ma chaise berçante...

Il y eut un silence, puis Charles reprit :

— Avoir su que tu viendrais, j'aurais préparé quelque chose de chaud à manger. Tu sais, quand un homme est seul à s'occuper de la ferme et de la maison, le garde-manger ne peut pas être rempli de mets appétissants. J'ai quand même du gigot d'agneau froid, qui vient de la ferme de Marion Pageau, de la confiture, du pain frais...

Cassandra rougit tandis que Quentin l'observait, légèrement amusé de la situation. Charles continua :

— Ah oui, comme c'est bête, de la tarte aux pommes et du cidre, bien entendu ! J'ai aussi du vin de cenelles. Comme Quentin est Français, il va sans doute préférer le vin. C'est moi qui l'ai fait. Je suis en train de faire macérer des cenelles pour une nouvelle cuvée.

Cassandra regarda Quentin en souriant. Elle se demandait bien ce que son fils pensait de son père.

— Nous ne sommes quand même pas venus te rendre visite pour dévaliser ton garde-manger, n'est-ce pas ? Comme nous avons été assis dans le boghey, je préférerais aller voir le dernier-né de l'écurie. Qu'en penses-tu, Quentin ?

En voyant le visage de son père irradier de joie, il répondit :

— Je m'y connais assez en chevaux, puisque j'ai étudié dans la classe de cavalerie. J'ai bien hâte de voir le poulain !

— Vous ne serez pas déçu, officier. Vous verrez que son sang est assez pur.

Constatant le malaise de son fils, Cassandra intervint.

— Je t'en prie, Charles. Quentin est mal à l'aise. Appelle-le par son prénom.

— Oui, j'aimerais bien que vous m'appeliez Quentin.

Charles rougit aussitôt. Si Cassandra ressentit une grande tendresse pour ce compagnon délaissé pendant autant d'années, Quentin, pour sa part, le trouva touchant.

— Bien. Cassandra, Quentin, rendons-nous à l'écurie avant la tombée du jour. Je vous prévient, je ne l'ai pas encore baptisé.

Quand elle aperçut le poulain vacillant sur ses jambes frêles, Cassandra ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Regardez comme il est beau ! Tout blanc avec une croix distinctive au chanfrein. Il ressemble à un nuage, tant sa robe est immaculée ! Et sa mère qui semble si fière de son rejeton !

— Il te plaît ? C'est toi, Cassandra, qui vas choisir son nom.

— Moi ? Mais je n'ai jamais baptisé un cheval ; je n'en ai jamais eu !

— Alors, ce poulain sera ton premier.

— Oh ! s'écria Cassandra, qui se mit à trépigner comme une enfant. Tu entends ça, Quentin, ce poulain est à moi ! Tiens, laisse-moi t'embrasser, toi.

Cassandra se laissa aller à sa surprise et à sa joie dans les bras de Charles. Puis elle fixa de nouveau le poulain qui vint vers elle, sous le regard complice de la jument. Cassandra flatta son encolure et conclut :

— On dirait du duvet d'eider ou de la fourrure de zibeline ou de chinchilla. Mieux, j'ai l'impression de flatter un nuage. Il s'appellera Nuage.

Charles et Quentin sourirent autant de la joie évidente de Cassandre que du nom du poulain.

— Effectivement, dit Quentin, Nuage est un nom qui lui va très bien. À voir ses avant-bras longs et ses canons⁶² courts, il filera aussi vite que le vent. Ce sera un champion coursier, sans nul doute ! Son épaule est longue et oblique. Elle lui permettra l'amplitude nécessaire des foulées au galop. Sera-t-il un coursier ou un coureur de grande distance ?

62. Partie de la patte du cheval située au-dessus du boulet.

Le compliment alla directement au cœur de Charles, qui était stupéfait par les connaissances équestres de Quentin.

— Nuage est sans doute le plus beau produit de mon haras. Son père est un anglo-arabe et sa mère, une anglo-normande. Regardez comme il est solide, de grande taille et distingué !

— Il ne faudrait pas que Nuage devienne un cheval de trait, beau comme il est !

— Nuage est ton cheval, Cassandre. Tu en feras ce qu'il te plaira. Si tu veux bien, je le garderai ici aussi longtemps que tu le souhaiteras. Tu viendras le voir aussi souvent que tu le désireras.

Cassandre se tourna vers Charles et lui dit :

— C'est le plus touchant cadeau que l'on m'ait jamais fait !

Quentin constata qu'une grande tendresse se reflétait dans le regard de sa mère à l'endroit de son père. Il eut la certitude qu'un fort sentiment d'amour les avait jadis unis, et qu'il rejaillissait à cet instant. Il se sentit réconforté à la pensée que, malgré la distance et le temps, ses parents s'aimaient toujours.

Gênée, jugeant prématuré de remercier Charles par un geste affectueux en présence de Quentin, Cassandre préféra ajouter :

— À bien y penser, ce présent vient de me creuser l'appétit. Je ne dirais pas non à une pointe de tarte aux pommes.

Elle voulut flatter une autre fois l'encolure de Nuage, mais celui-ci était en train de boire. Une fois de retour à la maison, alors qu'ils étaient attablés devant leur collation, Cassandre, avec un air sérieux, annonça :

— Moi aussi, je t'ai amené un présent de France.

— Ah oui ?

Comme il ne voyait rien avec elle, Charles dit :

— Veux-tu que j'aille le chercher dans le boghey ?

— Laissez, monsieur Villeneuve, j'irai. Dites-moi, mère, où avez-vous rangé ce présent ? demanda Quentin.

Constatant que Quentin n'avait pas saisi, Cassandre se dépêcha d'intervenir :

— Ton présent est devant toi !

Puisque Charles ne semblait pas comprendre, elle décida d'élucider le mystère, les larmes aux yeux :

— Charles, j'ai l'immense bonheur de te présenter ton fils Quentin.

L'annonce causa tout un choc à Charles. Les yeux écarquillés, il regarda Cassandre et Quentin, tout en essayant de rassembler ses idées. Mesurant l'ampleur de son trouble, Cassandre tenta d'adoucir le choc en prenant la main de Quentin et en l'incitant à se rapprocher de son père. Le jeune homme comprit aussitôt l'intention de sa mère et donna l'accolade à Charles.

— Père, je suis heureux de faire enfin votre connaissance. Charles pleurait. Bien qu'il eût tenté de formuler des paroles de joie, ses larmes exprimaient sa surprise et son bonheur. En pressant très fort Quentin sur sa poitrine, il réussit tout de même à marmonner :

— Mon fils ! J'ai un fils qui aime les chevaux autant que moi !

Lorsqu'il put retrouver ses esprits, il se tourna vers Cassandre et dit :

— Merci. Après tant d'années de silence tu ne pouvais pas me faire un plus beau cadeau de retrouvailles !

L'émotion était à son comble. Cassandre avait l'impression de jouer son plus grand rôle de tragédienne. Mais, cette fois-ci, ce n'était pas une bergère qui était tombée amoureuse d'un roi ; c'était la princesse royale qui revenait auprès du berger, avec leur fils. Avant que le rideau ne tombe, la petite famille s'étreignit en s'émerveillant du miracle de leurs retrouvailles.

Cassandre proposa à Quentin de rester avec son père et retourna à Bourg-Royal chez Isa. Quand celle-ci vit sa belle-sœur revenir seule, elle expliqua à Angélique :

— C'est Cassandre qui conduit l'attelage. Quentin a dû rester à Gros-Pin... chez Charles Villeneuve.

— Vous croyez que Charles Villeneuve est le père de Quentin ? J'aurais pensé à plusieurs autres, mais pas à lui. Un homme si réservé avec les femmes !

— C'est le type d'homme qui va parfaitement avec une dégourdie comme Cassandre. Lorsque l'on dit que les contraires s'attirent !

— Elle vieillit, elle aussi.

— Ce genre de femme ne vieillit pas. À soixante ans bien sonnés, tu as vu comment elle a du ressort dans le soulier ? Des plans pour qu'elle l'achève avec ses initiatives toujours démesurées.

— Elle va bien s'assagir un jour !

— Pas de mon vivant, en tout cas. Au moins, je serai là pour consoler ma sœur Marion.

— Que voulez-vous dire, madame Allard ?

— Que Marion est amoureuse de Charles Villeneuve depuis qu'elle est veuve. Savoir que Cassandre a un fils avec Charles, ça va l'achever.

Quand Cassandre arriva, Isa se dépêcha de lui demander :

— Vous avez fait bonne route ? Je vous ai vus prendre le chemin vers Gros-Pin. Est-ce que Quentin est en train de s'occuper des chevaux ?

Cassandre comprit à ses propos qu'elle soupçonnait quelque chose. Elle décida de révéler son secret :

— Effectivement, je suis allée à Gros-Pin présenter Quentin à Charles Villeneuve, son père.

Quelques secondes plus tard, Isa ajouta :

— Eh bien, pour une nouvelle, c'est une nouvelle ! Un neveu et un beau-frère de plus à la fois. Et dire que certains croient qu'il ne se passe rien de réjouissant à Charlesbourg ! Toutes nos félicitations, Cassandre ! Il va falloir fêter ça. Que dirais-tu de Noël ou du jour de l'An ? Ça donnera le temps à Georges, ton frère, de venir de Beauport.

— J'aimerais mieux que ce soit au jour de l'An, pour que Jean-François se libère de la chapelle des Ursulines.

— Nous vous offrons l'hospitalité à la maison paternelle, Quentin et toi.

— Merci, mais je préférerais demeurer chez Charles, avec Quentin. Comme il est resté là pour faire la connaissance de son père, ça nous donnera l'occasion de nous apprivoiser tous les trois. En même temps, je serai la voisine de Marion, ma belle-sœur et ma camarade d'école. J'imagine qu'elle sera heureuse de me revoir dans les parages.

Angélique, qui faisait semblant de ne pas écouter, regarda sa belle-mère du coin de l'œil. Isa approuva d'un mouvement de tête. Cassandre ajouta :

— Je n'aurai pas le temps de m'ennuyer à m'occuper de mes deux hommes. Ça me changera de la scène. Et puis, je pourrai m'occuper de Nuage.

Isa prit un air étonné.

— Nuage ?

— C'est le poulain tout blanc que Charles m'a offert. C'est un amour. Il deviendra un magnifique étalon.

— Un poulain blanc ! Ça ne s'est jamais vu à Charlesbourg.

— N'est-ce pas ? Charles est extraordinaire ! s'exclama Cassandre avec fierté.

— Je suis bien contente pour vous deux. Euh... pour vous trois, répondit Isa, étonnée de la répartie enfantine de sa belle-sœur.

Rester chez Charles Villeneuve, quel culot ! se dit-elle.

Cassandre et Quentin s'installèrent à la ferme Villeneuve. À cause de l'épidémie, les résidants de Charlesbourg ne rencontraient leurs voisins que par extrême nécessité. Cela eut l'avantage de restreindre les commentaires de mauvais goût sur l'arrivée de Cassandre Allard et de son fils dans la vie du célibataire endurci.

Si la famille Allard avait prévu de fêter l'arrivée d'un nouveau membre en la personne de Quentin Villeneuve, comte Joli-Cœur, elle eut plutôt le grand malheur de se rassembler pour les obsèques d'Isa, le jour de la Saint-Sylvestre, le même jour où le marquis de La Jonquière enterrait son épouse. Cette dernière, tout comme Isa Pageau Allard, avait succombé à l'épidémie.

Dans son oraison, le chapelain Jean-François rappela l'amabilité et le grand cœur de sa belle-sœur, qui avait été d'une hospitalité sans faille. Il demanda publiquement à Angélique Bergevin, au grand étonnement de la jeune femme, d'assurer la relève d'Isa, affirmant que, dans la famille Allard, le

respect des traditions familiales et religieuses avait été transmis avec conviction par sa mère et Isa, à la maison paternelle.

Près du catafalque, les enfants et les petits-enfants d'Isa et de Jean écoutaient respectueusement l'hommage funèbre de l'officiant. Jean-François pouvait aussi voir Georges Allard et sa famille, ainsi que sa sœur Cassandre, sur le même banc que Marion Pageau, leur belle-sœur, qui était aussi la sœur d'Isa. Charles Villeneuve et son fils Quentin se trouvaient sur le banc suivant.

La fête du jour de l'An fut teintée de tristesse. Malgré sa peine, la famille fit un accueil chaleureux à Cassandre, à Charles, un ami de la place, ainsi qu'à leur fils. Quentin fut impressionné par la chaleur de sa nouvelle famille.

Sur le coup de minuit, Cassandre et Quentin se souhaitèrent une bonne année 1750 et s'embrassèrent.

— Ce sera ta décennie, Quentin. Elle scellera ton destin, j'en suis convaincue. Que te souhaiter de plus, sinon de la partager avec Émeline ?

— Quand partirons-nous pour Berthier ?

— À la fin du printemps. Ce sera le meilleur temps. N'oublie pas de souhaiter la bonne année à ton père !

Quentin sourit. Il lui répondit narquoisement :

— Et vous, maman, je vous souhaite un mariage en blanc ! Le vœu de Quentin figea Cassandre. Elle se remémora ce que sa mère, Eugénie, lui avait répondu quand elle lui avait demandé si elle allait se remarier un jour : « N'oublie pas, ma petite fille, que les enfants ne tolèrent pas longtemps les fréquentations de leur parent veuf, sans un remariage prochain à l'horizon ! »

Chère maman! On a beau chercher à lui trouver des faiblesses, elle avait le plus souvent raison ! Un mariage à l'horizon pour moi ! J'espère que Quentin ne souhaitera pas le même vœu à Charles; des plans pour qu'il parte à l'épouvante!

Chapitre XX

Les demandes en mariage -

Quentin eut la possibilité de faire amplement connaissance avec son père, Charles, ainsi qu'avec la famille Allard, puisqu'ils furent invités, Cassandre et lui, à passer quelques jours à Beauport, chez Georges. Auparavant, ce dernier avait pu admirer Nuage, le splendide poulain blanc de Cassandre.

— Il n'en existe probablement pas d'aussi beaux, sinon dans les écuries du Roy, à Versailles, et encore ! avait-il dit à sa sœur.

Si Cassandre suivait la croissance de Nuage avec intérêt, Quentin établissait pour sa part un lien très étroit avec le poulain. Lorsque l'herbe verte des pâturages fit son apparition au printemps, le jeune officier fut le premier à

amener brouter le poulain de six mois, qui venait d'être sevré. Nuage galopa d'abord avec un peu de difficulté. Puis, s'étant délié les pattes, il ne tarda pas à filer comme le vent sous les regards admiratifs, avant même de goûter l'herbe tendre. À partir de ce moment-là, Quentin alla quotidiennement lui donner son fourrage et sa ration d'avoine.

— Je pense, père, que Nuage filera encore plus vite que nous ne l'escomptions. C'est sa haute taille qui lui permettra de gagner toutes les courses.

Le commentaire de Quentin, un connaisseur, fit rapidement le tour de Charlesbourg jusqu'à atteindre Beauport, à la grande fierté de Charles. Des gens vinrent même de Québec pour admirer le splendide animal si prometteur et féliciter son propriétaire, qui s'occupait si bien de son haras. À la grande surprise des habitants de Charlesbourg, qui le connaissaient comme un éleveur de chevaux taciturne, Charles répondait à qui voulait bien l'entendre que c'était sa fiancée, Cassandre Allard, qui était la propriétaire du jeune cheval et son fils Quentin, un officier de cavalerie, qui en était le dresseur.

Personne ne doutait que les cloches de la petite église de Charlesbourg allaient bientôt sonner pour annoncer le mariage de la grande cantatrice revenue au bercail. Si la situation de concubinage de Cassandre avait été tolérée en apparence par le curé de la paroisse Saint-Charles-Borromée, occupé à enterrer ses nombreux morts à la suite de l'épidémie qui avait frappé les familles, elle s'était rendue aux oreilles de l'archevêché, qui en avait fait remontrance au chapelain des Ursulines de la rue du Parloir.

À la mi-mai 1750, Cassandre eut la surprise de recevoir la visite de son frère Jean-François, venu expressément pour demander à Charles Villeneuve de se marier chrétiennement. La réaction de Charles fut immédiate et enthousiaste. Comme il s'apprêtait à demander à l'ecclésiastique la main de sa sœur, celui-ci eut le bonheur de suggérer :

— Pourquoi ne pas demander la main de Cassandre à votre fils ? Je suis certain qu'il souhaite plus que tout autre votre union.

Quentin fut ravi de cette suggestion. Lorsque Charles proposa que le mariage ait lieu le plus rapidement possible, Cassandre répliqua vivement :

— Qu'est-ce qui presse tant ? Ce ne serait pas la première fois que je tiendrais tête au clergé. Je tiens à ce qu'Étiennette assiste au mariage. Depuis le temps que je lui parle de Charlesbourg ! En outre, il est grandement temps que Quentin connaisse enfin Émeline. J'imagine aussi que le major Ramezay va le réclamer sous peu à Québec. Nous irons tous les trois inviter Étiennette et sa famille à notre mariage. En fonction de leur disponibilité, le mariage pourrait avoir lieu au début de septembre, après les récoltes, pour que tout le monde puisse y assister.

— Qui va s'occuper de Nuage ? Je ne veux pas courir le risque qu'il se fasse voler ou qu'il soit maltraité.

Cassandre s'aperçut subitement qu'elle allait épouser un paysan, et que le temps où elle fréquentait les ténors de la séduction et les grands de ce monde

était révolu. Cette pensée ne l'enchantait guère.

— Soit. Quentin et moi nous rendrons seuls à Berthier, maugréa-t-elle.

Sur ces entrefaites, Quentin reçut la convocation du major Ramezay. Quelle ne fut pas la surprise de Cassandra de recevoir en même temps un message du gouverneur La Jonquière qui l'invitait au château Saint-Louis !

Lorsque Cassandra l'informa qu'elle se rendrait chez le gouverneur, Charles lui confia qu'il avait un mauvais pressentiment. Elle lui répondit qu'il n'avait pas à s'en faire, qu'elle s'attendait tout au plus à ce que La Jonquière lui demande de chanter durant une soirée protocolaire, comme convenu par ailleurs entre eux pendant la traversée. L'explication de Cassandra ne rassura pas Charles pour autant. Il lui fit part de ses craintes de la voir encore une fois s'éloigner de lui. Elle le rassura en lui promettant d'aviser le gouverneur qu'elle vivait en ménage à Charlesbourg.

— Je ne vais quand même pas risquer le bonheur de notre famille, alors que nous nous sommes retrouvés après autant d'années, Charles !

Quand Cassandra et Quentin se rendirent à Québec, le marquis reçut la cantatrice dans son cabinet privé, avec les honneurs dus à une personne de prestige.

— Mademoiselle Allard, comment allez-vous ?

— C'est plutôt à moi, Excellence, de vous poser la question, puisque j'ai été profondément attristée d'apprendre le décès de madame la marquise, votre épouse. Mon fils Quentin et moi vous offrons nos plus sincères condoléances.

— Vraiment, votre sollicitude me touche. La vie est cruelle. La marquise, qui venait à peine de me rejoindre à Québec, n'a pas pu résister aux rigueurs du climat canadien et à l'épidémie de fièvre. J'ai perdu non seulement une épouse, mais aussi une digne représentante de la cour en Nouvelle-France. La marquise n'avait pas son pareil pour montrer l'exemple de la distinction, de la droiture et de la moralité, dans une administration dont les mœurs semblent discutables, pour ne pas dire chancelantes. Une épouse modèle sur tous les plans.

Cassandra avait l'impression d'entendre l'hommage funèbre qu'aurait fait son frère Jean-François, en chaire, dans de telles circonstances. Elle se ressaisit quand le gouverneur toussota :

— Mon importante charge administrative m'oblige à me trouver une autre épouse pour la remplacer, sinon je devrai confier l'organisation de la vie mondaine à Bigot, qui se dépêchera de charger sa maîtresse, Angélique Péan, des mondanités. Comme je ne veux pas que le château Saint-Louis devienne un lieu de débauche... J'en ai probablement trop dit.

— Ne vous en faites pas, Excellence, vous venez de dire tout haut ce que le Tout-Québec pense tout bas.

— Vraiment ? Cette pensée me conforte dans mon évaluation des mœurs de mes fonctionnaires. Je vous ai fait venir pour vous demander conseil.

— Si je peux vous aider, Excellence !

— S'il vous plaît, mademoiselle Allard, plus d'« Excellence » entre nous, puisque nous nous connaissons déjà.

— Alors, comment pourrai-je vous appeler ? demanda Cassandre, intriguée.

— Que diriez-vous de Jacques-Pierre ? C'est mon prénom de baptême, répondit le gouverneur en rougissant.

— Jacques-Pierre... c'est un prénom charmant. En retour, je vous demanderai de ne plus m'appeler mademoiselle Allard, mais Cassandre !

— Voilà un marché qui me touche, Cassandre, ajouta le gouverneur.

Comme il tardait à reprendre la conversation, son invitée lança :

— Vous disiez que vous avez besoin de mon aide, Jacques-Pierre ?

— En toute sincérité, vous pourriez grandement me réconforter.

Jacques-Pierre de Taffanel, marquis de La Jonquière, sourit en fixant intensément Cassandre. Cette attitude soudaine força celle-ci à étudier les traits du visage du gouverneur.

Elle trouva qu'il avait le front haut des aristocrates, un nez long et droit, comme celui de Louis XIV et de Louis XV, de la branche des Bourbons⁶³. Son expression naturellement tendre était renforcée par de grands yeux gris qui reflétaient une vive intelligence. Le gouverneur, âgé de soixante-cinq ans, paraissait las de sa charge administrative et certainement accablé par le deuil de son épouse.

63. Branche de la dynastie des Capétiens, les Bourbons régnèrent en France de 1589 à 1792 et de 1814 à 1830.

Il ressemble à... Mon Dieu, est-ce possible ? Son âge pourrait aussi coïncider. Comment se fait-il que je ne m'en sois pas rendu compte sur le bateau ?

— Voilà ! Ce que j'ai à vous demander est délicat et exige la plus grande discrétion. Connaissez-vous une compatriote qui soit à la fois capable de briller en société et de tenir un salon de culture tout en se faisant aimer par la population de Québec ?

Cassandre regarda le gouverneur avec surprise. Elle s'attendait à tout, sauf à ce qu'il lui demande ce genre de conseil.

— Je regrette, je n'en connais aucune. Je vis à Charlesbourg depuis peu de temps. Il faudrait le demander à ma cousine, Charlotte Estèbe, l'épouse du magasinier du Roy.

— Je vois... J'en connais une qui correspond à tous mes critères, mais elle ne semble pas se rendre compte de mon inclination pour elle.

— En ce cas, il faut être plus insistant.

— Vous savez, je n'ai jamais trompé ma femme. C'est pour cette raison qu'il ne m'est pas facile de faire la cour.

— C'est tout à votre honneur, Jacques-Pierre. Une telle rareté devrait lui plaire, d'autant plus que vous êtes bel homme.

— Vous trouvez ? demanda-t-il candidement.

— Ma cousine Charlotte et moi nous en faisons justement la remarque.

— Merci. Je vais donc suivre votre conseil.

Puis, prenant une grande respiration, le marquis demanda à Cassandre :

— Voudriez-vous m'épouser?

Tellement ébahie par la question, Cassandre regarda le gouverneur comme si elle avait mal compris. Celui-ci se reprit :

— Vous venez de me conseiller d'insister. Cassandre, voudriez-vous devenir ma femme? Bien entendu, je ne vous demande pas de me répondre dans la seconde, mais j'aimerais que vous y réfléchissiez. Le pourriez-vous ?

Revenue de sa surprise, Cassandre évalua la portée de cette demande. Être l'épouse du gouverneur signifiait vivre au château Saint-Louis, dans le voisinage de Quentin, qui serait lui aussi logé au château, comme elle le suggérerait à son mari, le gouverneur.

De toute manière, Quentin aurait bien peu de temps pour se rendre à Charlesbourg visiter son père et sa mère. Même si elle appréciait son retour aux sources, Cassandre s'ennuyait déjà de la vie mondaine.

— Si je vous donnais ma réponse dans un mois ? Le temps de rendre visite à une amie à Berthier-en-haut.

— Prenez le temps qu'il vous faut. Un mois me conviendrait, et même plus rapidement encore, si vous acceptiez. L'évêque nous marierait à la basilique Notre-Dame, en grande pompe, et les réjouissances, pour le peuple de Québec, se prolongeraient bien après notre réception de noces. Nous pourrions pavoiser le chemin du Roy, le long du Saint-Laurent, y défilier et nous arrêter à chaque relais intéressant.

— Comme à Berthier ? demanda Cassandre, excitée par cette description.

— Comme à Berthier. Vous y seriez acclamée comme une reine. La cavalerie devancerait notre diligence.

— Quentin pourrait la commander?

— Bien entendu. En fait, ce serait souhaitable. Il est tellement représentatif en tant qu'officier de nos troupes modernes.

— Et mon frère Jean-François pourrait officier comme coad-juteur de l'évêque pour la cérémonie ?

— Si tel est votre désir. Auriez-vous une autre demande ?

— Effectivement, Jacques-Pierre. Le major Ramezay vient de réclamer Quentin pour qu'il commence ses fonctions d'aide-major. Pourriez-vous faire en sorte que Quentin prenne son poste dans un mois ? J'aimerais qu'il m'accompagne à Berthier pour une affaire de la plus haute importance.

— Permission accordée à Quentin.

— Oh, merci, Jacques-Pierre ! Bon, je vais y réfléchir. Maintenant, je dois me retirer.

Cassandre se leva et tenta de quitter la pièce rapidement, de crainte que sa promesse de réfléchir à la demande n'incite le gouverneur à l'audace. Ce dernier se leva aussi et, avant de lui ouvrir la porte par courtoisie, il lui prit la main avec insistance et l'approcha de ses lèvres.

— Peu importe votre réponse, sachez, Cassandre, que je suis tombé amoureux de vous à l'instant où je vous ai vue. Depuis, je ne cesse de penser à

vous.

Cassandre lui fit son plus beau sourire et se dépêcha de s'esquiver.

Je suis à mon tour, comme maman, demandée en mariage par le gouverneur de la Nouvelle-France. Jamais je n'aurais cru que cela puisse m'arriver... Bon, j'ai maintenant deux demandes en mariage à évaluer. Celle de Charles et celle de Jacques-Pierre. Maman, c'est à mon tour de vous demander conseil, puisque vous avez eu à trouver une solution à ce dilemme. Je sais que ma situation est bien différente de la vôtre, mais, s'il y en a une qui peut me comprendre, c'est bien vous ! Si j'en parlais à Quentin ? Je ne peux pas lui demander déjuger son père, tout de même ! Etienne me connaît mieux que quiconque et c'est une femme de mon âge. Elle sera de bon conseil.

En chemin pour Gros-Pin, lorsque Quentin lui demanda la raison de l'invitation de La Jonquière, Cassandre lui répondit tout simplement :

— Le gouverneur offrira bientôt une réception et souhaiterait que je donne un récital d'opéra.

— Que lui avez-vous répondu ?

— Que je lui donnerai ma réponse dès mon retour de Berthier et que tu m'accompagneras là-bas.

— Pourtant, Ramezay m'a demandé de commencer mon service dans quelques jours.

— J'en ai parlé au gouverneur et il m'a assuré que tu commencerais après notre retour.

— Ah bon ? Vous avez de l'influence, mère.

— Je tiens ça de ta grand-mère, Eugénie. Quentin se dit qu'il aurait bien aimé la connaître.

— À propos, le major Ramezay m'a annoncé le décès du père de Boum de La Vérendrye.

La nouvelle stupéfia Cassandre.

— Quand est-ce arrivé ?

— Le 7 décembre dernier, ici, à Québec. Il est mort subitement. Il s'apprêtait à partir pour Montréal, rejoindre Boum et Marie-Catherine pour fêter Noël. Paraîtrait-il qu'elle souhaitait revoir son père.

— Mourir si loin des siens et à la fois si près de les revoir. Tu te souviens que je t'ai déjà dit que Marie-Anne, son épouse, était notre meilleure amie, à Etienne et à moi ? Tout un destin, ce La Vérendrye ! Il s'est battu sur les champs de bataille en Europe, avant de revenir au bercail. La vie de cultivateur ne lui convenait pas. Il avait dans les veines du sang d'explorateur et d'ambassadeur de la fourrure. Comme Thierry, dans son temps... N'oublie pas de faire parvenir tes condoléances à Boum et à sa sœur. Je me demande si Etienne en a été informée. Elle les a connus mieux que moi, somme toute.

Quentin demanda à sa mère :

— Dites, avez-vous connu mes grands-parents Villeneuve ?

— Nous allons laisser à ton père le soin de t'en parler. Nous partirons pour Berthier dès la semaine prochaine. Avec cette récente chaleur, la route

sera sans doute asséchée.

Lorsqu'ils arrivèrent à la ferme, Charles trottnait dans son boghey avec Nuage attaché à ses côtés. Cassandre se dit qu'elle aurait à choisir entre deux styles de vie diamétralement opposés. La vie mondaine, où elle excellait, et la vie bucolique à Charlesbourg, où étaient ses racines. Comme Charles les attendait avec hâte, elle s'empessa de l'embrasser.

— Est-ce que Nuage fait des progrès ? demanda-t-elle.

— Moins rétif. Je te promets qu'une fois mariée, tu pourras le monter chaque jour. Il nous reste environ quatre mois.

Cassandre le regarda avec inquiétude.

Si je choisis de vivre au château Saint-Louis, Charles ne s'en remettra pas. Et c'est Quentin qui m'en voudra. Ah, que j'aimerais qu'Étiennette prenne la décision à ma place!

Chapitre XXI

La rencontre avec Émeline -

À l'automne de 1749, quand Boum de La Vérendrye s'arrêta au relais de Berthier, il se rendit à la rivière Bayonne, comme il l'avait promis, pour remettre en main propre la lettre de Cassandre à Étienne. Il avait en fait une envie folle de rencontrer la belle Émeline, afin de lui annoncer la venue prochaine de Quentin.

Quand il frappa à la porte de la maison, il eut la surprise d'être accueilli par une magnifique jeune fille de dix-neuf ans. Boumois avait revêtu ses vêtements civils. Comme les deux jeunes gens ne se connaissaient pas, ils eurent à se présenter.

— J'aimerais remettre une lettre à madame Étienne Latour. Est-elle ici ?

— Elle est partie chez ma sœur Marie-Anne. C'est à côté ; elle ne devrait pas tarder.

Comme Boumois restait dans l'embrasement de la porte, plutôt gêné, la jeune fille lui dit :

— À qui ai-je affaire ?

— Boumois de La Vérendrye.

— De la famille des amis de mes parents ? Entrez donc, plutôt que de rester sur le pas de la porte ! Prendriez-vous une tasse de thé ?

Boum s'avança et s'assit.

— Est-ce que vous êtes la fille de madame Étienne ? Je ne vous connais pas, mais vous avez des airs de famille.

— Je m'appelle Marie-Amable et je suis la dernière de la famille. Tiens, ma mère qui arrive avec ma sœur Angélique !

Aussitôt entrées, les deux femmes furent stupéfaites de cette visite inattendue.

— Boum de La Vérendrye, quelle surprise ! Le reconnais-tu, Angélique ? Il y a bien vingt ans que nous nous sommes vus !

Angélique se souvenait bien de Boum, qui avait quinze ans à l'époque, alors qu'elle en avait douze.

— Comment vas-tu, Boum ? Tu n'as pas changé, tu sais, dit-elle en rougissant.

— Quel bon vent t'amène à Berthier ? demanda Étienne.

— J'arrive de Québec par diligence. J'ai une lettre à vous remettre de la part de madame Cassandre. Ainsi qu'un message verbal pour Émeline, si elle est ici... De plus, j'aimerais saluer mon ami Antoine. Je me demande s'il me reconnaîtra !

Boum sortit la lettre de sa sacoche et la tendit à Étienne. Celle-ci la prit prestement, tout en disant à Marie-Amable :

— J'espère que tu lui as offert une pointe de tarte. Les explorateurs ont beaucoup d'appétit.

— Ne vous en faites pas, je n'ai pas faim.

— Voyons donc, ne pas avoir faim alors que tu as fait tout ce long trajet ! Tu resteras ici le temps qu'il faut.

— Je dois aller à Montréal retrouver ma sœur Marie-Catherine et y attendre mon père pour Noël.

— Alors, nous avons le temps ! Ton père, que devient-il ? Ça fait bien des années que je n'ai pas eu de ses nouvelles !

Étiennette se rappela qu'elle avait espéré pendant quelques années, en vain, que La Vérendrye vienne lui rendre visite à Berthier.

— Il termine sa charge de capitaine de la garde personnelle du gouverneur pour m'accompagner dans l'Ouest où nous rejoindrons mes frères. Il devrait venir vous saluer en passant, puisqu'il m'a dit qu'il regrettait de ne pas l'avoir fait après les funérailles du seigneur Pierre de Lestage.

Le cœur d'Étiennette se mit à palpiter.

— Est-il toujours... veuf?

— Toujours.

— Ah... Et Cassandra, comment se fait-il que tu aies une lettre d'elle qui m'est adressée ?

— Parce que madame Cassandra, son fils Quentin et moi sommes arrivés tous les trois à Québec en septembre, elle de France et nous, de l'Acadie. C'est de cette façon que nous avons retrouvé mon père, sans savoir qu'il était à Québec. C'est une longue histoire.

— Tu auras tout le temps voulu pour nous la raconter, n'est-ce pas, les filles ?

Pleine d'admiration pour Boumois, Angélique cachait son impression à sa mère, tandis que Marie-Amable l'observait, curieuse de savoir quand Émeline ferait la connaissance du fameux comte Joli-Cœur.

— Marie-Amable, va donc chercher Émeline à la forge. Non, plutôt, Boum va lui faire la surprise en s'y rendant lui-même. Qu'en penses-tu, Boum ? Marie-Amable va t'y conduire. Pendant ce temps, je vais lire la lettre. Enfin, Cassandra et Quentin à Québec ! J'ai de la difficulté à y croire !

Pendant qu'il suivait Marie-Amable, Boum put observer à son aise son déhanchement et ses courbes plantureuses. La cadette de la famille Latour était taillée dans le roc, avec de fortes épaules et une démarche volontaire. Boum se fit la remarque qu'elle avait héritée de la charpente de son père. Par ailleurs, elle avait le teint foncé et les traits de sa mère. Il se rendit compte qu'elle ne lui était pas indifférente. Comme il était célibataire, l'hospitalité proposée par Étiennette lui apparut comme une bénédiction.

Elle serait parfaite pour la vie rude des bois, celle-là! se dit-il.

Arrivé à la forge, Boum sourit avec gentillesse à Marie-Amable, qui le lui rendit avec générosité. Il fut envoûté par le charme de la jeune fille, qui lui indiqua où se trouvaient Émeline et Antoine. Il se dit que, somme toute, il avait bien fait d'avoir eu l'audace de se présenter à la rivière Bayonne.

Boum n'aurait pas pu s'y retrouver dans le labyrinthe de la forge, tant il y avait de la fumée. S'apercevant qu'il n'était pas à son aise, Marie-Amable lui

proposa d'attendre avec les autres clients, le temps qu'elle aille avertir sa sœur de sa venue. Pendant son absence, Boum jeta un coup d'œil à la clientèle, qui le regardait d'un air suspicieux. Comme on le dévisageait, Boum comprit que les gens se méfiaient des étrangers, malgré le fait qu'il essayait de les amadouer avec son sourire le plus sympathique.

Marie-Amable revint accompagnée d'une jeune femme à la silhouette sculpturale, portant un long tablier et des bottes en cuir jusqu'au haut des cuisses pour la protéger des étincelles et des ruades. Sous sa coiffe, Boum devina une opulente chevelure châtain. Des yeux saphir envoûtants et des fossettes aux joues faisaient contraste avec les particules de suie qui s'étaient échappées du feu de la forge pour venir se coller à son visage. Parce qu'il l'avait connue fillette et que Quentin lui avait montré son portrait dans son médaillon, Boum reconnut aussitôt le visage d'Émeline. Marie-Amable s'était empressée de révéler l'identité de l'inconnu à sa sœur.

Parbleu, elle est splendide ! Toute une femme ! Et dire que c'est Quentin qui sera l'élu du cœur de cette déesse ! De quoi rêver !

Boum en avait déjà oublié la présence de Marie-Amable, tant il était subjugué par la beauté d'Émeline. En guise de toilette rapide, celle-ci s'essuya le visage, puis elle lui sourit.

Quentin sera sous le charme lorsqu'il verra ce sourire enjôleur. Aucun homme ne pourrait y résister.

— C'est toi, Boum ? Antoine nous a souvent parlé de tes frères et de toi. J'ai rencontré ta mère, avec madame Esther et maman, il y a bien dix ans, durant mon voyage à Montréal...

Émeline commença à bafouiller. Boum se rendit compte qu'elle venait de se mettre les pieds dans les plats. Il saisit l'occasion pour la rassurer :

— Je connais les circonstances de cette rencontre : ma cousine Margot m'a tout raconté. Je suis très heureux de te revoir, Émeline. Je t'ai reconnue à tes fossettes. Comme Marie-Amable te l'a probablement dit, j'ai un message confidentiel à te transmettre.

Boum venait de baisser le ton, puisque la clientèle tendait l'oreille pour savoir ce que l'étranger avait à dire de si confidentiel à la vétérinaire.

— En ce cas, nous allons sortir pour nous éloigner des oreilles indiscrètes. En attendant que j'enlève ma tenue pleine de saletés, que dirais-tu d'aller saluer Antoine ? Marie-Amable va t'accompagner.

Boum accepta. Quand il vit Antoine, le forgeron était en train de redresser un instrument aratoire tordu sur l'enclume. Il maniait le marteau avec maîtrise. Il portait un casque de cuir et de mauvaises lunettes pour se protéger des particules de fer incandescentes.

Marie-Amable dit à Boum qu'Antoine et ses frères, contrairement à leur père, qui avait eu le visage marqué de brûlures, avaient décidé de se protéger avec des lunettes de fortune.

Quand Boum s'approcha de lui, Antoine crut reconnaître un visage familier à travers la fumée, mais il n'en était pas certain. Il enleva son casque

et ses lunettes, trempa son mouchoir dans le pot d'eau que venait de lui apporter Marie-Amable et se rafraîchit le visage.

— Antoine, est-ce que tu me reconnais? Boum... Boum de La Vérendrye.

— Boum ? Ça fait bien vingt ans qu'on ne s'est pas vus...

Antoine se souvint aussitôt qu'avec ses frères, Boum avait aidé sa famille à retrouver le corps de Pierrot Latour, le long des berges du lac Saint-Pierre. Il chassa cette pensée chagrine et demanda :

— Qu'est-ce qui t'amène à Berthier ? J'ai entendu dire que tu t'étais battu en Acadie ?

— C'est juste. Mais la guerre est finie et je reviens de Québec porter une lettre à ta mère. Mais toi, on dirait que tu as pris la relève de ton père à la forge ?

— Oui, avec mes frères Pierre et Joseph, et ma sœur Émeline comme vétérinaire.

— Je viens de parler à Émeline. Vétérinaire ; un bien drôle de métier pour une femme !

— Elle soigne les chevaux qui sont blessés en les ferrant. Et toi, si tu n'es plus soldat, qu'as-tu l'intention de faire dorénavant ?

— Retourner dans l'Ouest avec mes frères. Mon père est censé m'accompagner.

— Tu dois être célibataire.

— Tout ce qu'il y a de plus libre, jusqu'à ce que je trouve celle qui me mettra la corde au cou. Comme je ne l'ai pas trouvée en Acadie, j'imagine que je la trouverai par ici ! dit Boum à haute voix, pour que Marie-Amable comprenne ce qu'il disait.

La jeune fille faisait cependant mine de ne pas entendre.

— Les filles de Berthier sont farouches. Elles ne se donnent pas au premier jour. Tu ferais mieux de prolonger ton séjour avant d'aller dans l'Ouest.

Boum grimaça.

— Et toi, Antoine, es-tu marié ?

— Bien marié et père de deux garçons. La descendance est assurée.

Marie-Amable s'avança vers Antoine pour lui signaler qu'Étiennette et Angélique étaient en train de préparer le repas pour célébrer la visite de Boum.

— Nous parlerons en fumant, après le repas, annonça Antoine.

Après les avoir rejoints, Émeline demanda à Marie-Amable de se tenir à l'écart. Elle se demandait bien ce qui justifiait tant de mystère. Elle croyait que Boum voulait la fréquenter. Même si celui-ci en aurait eu bien envie, il n'aurait jamais trahi l'amitié qu'il partageait avec Quentin et qui était pour lui un sentiment sacré.

— Mon ami Quentin Joli-Cœur m'a demandé de te faire part de son intention de venir faire ta connaissance, au printemps prochain. Il sera accompagné de sa mère.

Le cœur d'Émeline se mit à battre la chamade. Elle prit une grande respiration qui permit à Boum d'apprécier sa silhouette plantureuse.

— Ma marraine est au Canada ? Je croyais que Quentin se battait en Acadie.

— Nous sommes tous les trois arrivés à Québec en septembre. Quentin et moi arrivions d'Acadie, où nous nous battions contre les Anglais depuis deux ans. À la fin de la guerre, Quentin a décidé de rester au Canada pour faire ta connaissance. Par hasard, le bateau à bord duquel se trouvait sa mère nous a récupérés à Rimouski.

— Ma marraine est ici pour y rester ?

— C'est ce qu'elle a dit et c'est ce que ta mère va sans doute lire dans la lettre que mademoiselle Allard m'a demandé de lui remettre. Elle veut visiter sa famille à Charlesbourg avant de décider où s'installer. Elle accompagnera Quentin.

Émeline sentait que son cœur voulait sortir de sa poitrine.

— Comment est-il, Quentin ?

La question surprit Boum. Il décida de décrire son ami à son avantage :

— Quentin est un bel officier français dans son uniforme bleu. Toujours élégamment vêtu, c'est un beau grand blond qui fait tourner les têtes sur son passage. Tellement qu'il était temps de quitter l'Acadie, car le tournis était devenu une maladie contagieuse chez les Acadiennes.

Voyant l'expression inquiète d'Émeline, Boum précisa :

— Toujours célibataire. Sinon il aurait été gêné de se présenter devant toi et de t'envoyer comme émissaire. Pourtant, ce ne sont pas les occasions qui lui ont manqué en Acadie. Cependant, comme il vient d'être nommé aide-major à la défense de Québec, je ne sais pas ce que l'avenir lui réservera, ajouta le jeune homme, qui voulait se donner une petite chance de bien paraître aux yeux d'Émeline.

Marie-Amable, qui les suivait de près, curieuse de tout entendre, s'immisça dans la conversation :

— Il ne restera pas célibataire bien longtemps, beau comme ça ! Les filles de Québec ne sont tout de même pas toutes aveugles !

La remarque déplut à Émeline, qui rabroua sa sœur :

— Cette conversation est personnelle ! Cesse d'espionner et va donc aider Angélique à mettre la table !

Perdant la face devant Boum, Marie-Amable rétorqua :

— Tant pis pour toi ! À vouloir faire l'indépendante, tu risques de le perdre à tout jamais, ton beau Quentin !

Au regard assassin qu'Émeline adressa à sa sœur, Boum se rendit compte de son caractère volontaire. Il préféra lui sourire pour l'amadouer. D'instinct, il sut que le caractère volage de Marie-Amable lui convenait mieux.

Quand ils furent tous de retour à la maison, Étienne leur annonça que de la grande visite était attendue au printemps : Cassandre, la marraine d'Émeline, et son fils Quentin, aide-major de la défense de Québec sous les

ordres du général Ramezay.

Boumois resta quelques jours à la rivière Bayonne. De son côté, Étienne eut le temps de lire la lettre de Cassandre. Quand elle apprit que la diva était revenue définitivement au Canada, elle se dit : *Avec Cassandre, tout peut arriver.*

Elle questionna encore Boumois sur les intentions de son père, cherchant à savoir si elle avait encore des chances qu'il lui rende visite à Berthier. Les commentaires du jeune homme lui redonnèrent espoir. Étienne se mit de nouveau à soupirer.

— Il pourrait arriver d'une minute à l'autre. Il sait que je dois m'arrêter à Berthier.

— Il ne s'arrêtera pas à Berthier sans venir nous saluer à la rivière Bayonne, au moins ?

— Madame Latour, mon père vous a en très haute estime. Tellement que madame Joli-Cœur en a paru contrariée ! Possiblement même un peu jalouse.

— Vraiment, Boumois ? C'est un beau compliment, de se faire dire que l'on est jalosé par Cassandre, une si belle femme !

— N'est-ce pas ? Vous savez, vos filles ont de qui tenir ! affirma Boumois en lorgnant du côté de Marie-Amable.

Son regard oblique n'échappa pas à Étienne. Elle y vit même l'occasion qu'elle espérait depuis quelque temps. Elle décida d'encourager l'intérêt du jeune homme.

Depuis plusieurs semaines, Joseph Hénault Delorme, un jeune homme de vingt-six ans qui était le neveu de Pierre Hénault Canada, tournait autour de Marie-Amable. Étienne ne voyait pas cette fréquentation d'un très bon œil, puisqu'elle craignait que les gens de la famille Hénault ne remettent sur le tapis ses fréquentations douteuses avec leur oncle.

— Vraiment ? As-tu pensé visiter tes cousins Dandonneau à l'île Dupas ? Que dirais-tu si Marie-Amable t'accompagnait ? À moins que tu aies d'autres projets, bien entendu.

Étonnée de la proposition, Marie-Amable regarda sa mère sans trop comprendre. Ravi, Boumois, qui n'en espérait pas tant, répondit aussitôt :

— Ça fait si longtemps que nous ne nous sommes pas vus que je me demande si mes cousins me reconnaîtront !

Émeline et Angélique se regardèrent, en pensant que les temps avaient bien changé.

Sur ces entrefaites, Marie-Anne et Pierre Généreux vinrent saluer le visiteur. Le capitaine de la milice interrogea Boumois quant à la conclusion de la dernière guerre. Celui-ci lui répondit qu'à son avis, les Canadiens n'assistaient qu'à une trêve, puisqu'il y avait toujours des échauffourées entre les miliciens et les Anglais de la Nouvelle-Angleterre aux postes frontaliers et que ce n'était qu'une question de temps avant que la véritable guerre ne reprenne.

— Vous devriez demander à Quentin ce qu'il en pense lorsqu'il vous

visitera, puisqu'à son poste de commande, il se doit d'être renseigné sur ces questions militaires.

Puis, pour se donner de l'importance, Boumois ajouta :

— Si vous voulez mon avis, les Anglais vont se présenter aux portes de Québec et de Montréal bien plus vite que l'on ne pense. Je ne veux pas être un oiseau de malheur, mais...

— Comme ça, selon toi, je devrais intensifier les exercices de tir et peut-être bien commencer à recruter de nouveaux miliciens ? lança le capitaine.

— La seigneurie de Berthier pourrait-elle être attaquée par les Anglais ? s'inquiéta Marie-Amable.

S'apercevant qu'il en avait sans doute trop dit, Boum se rétracta :

— Pour le moment, il n'y a qu'en Acadie que ça tiraille. N'oublions pas que la paix est signée. De toute façon, la défense du pays est entre bonnes mains avec Quentin et le général Ramezay.

Toutes les têtes féminines se tournèrent vers Émeline en lui souriant. Celle-ci eut l'impression qu'elle participerait, au contact de Quentin, à la destinée du Canada.

— Et toi, Boum, vas-tu rester dans le coin pour nous défendre ? demanda naïvement Marie-Amable.

— Je te prendrais bien comme nouvelle recrue, ajouta aussitôt Pierre Généreux. Même que tu serais mon adjoint, si tu le voulais.

— Et tu pourrais demeurer ici tout le temps que tu veux, poursuivit Marie-Amable.

Le regard de reproche qu'Étiennette adressa à sa fille fit comprendre à Boum que celle-ci avait commis une gaffe.

— Je dois me rendre à Montréal chez Marie-Catherine, à la demande de mon père. Quand il reviendra de Québec, s'il m'avise que la menace anglaise est bien réelle, je vous assure que je resterai, au lieu de parcourir les territoires de l'Ouest. Après tout, je suis d'abord milicien, prêt à défendre mon pays et ses habitants coûte que coûte.

Le jeune La Vérendrye avait répondu calmement, tout en regardant Marie-Amable qui paraissait pâmée d'admiration devant tant de courage. S'il attendait des éloges de sa part, ils vinrent plutôt du capitaine de milice :

— Bien dit ! Voilà le langage du patriote prêt à défendre son pays jusqu'à la dernière goutte de son sang !

Étiennette se rendit soudainement compte que la conversation avait pris une tournure guerrière, alors que la France et l'Angleterre venaient de signer la paix. Elle s'adressa plus particulièrement à son gendre, le capitaine de milice :

— Nous devrions nous réjouir de cette paix plutôt que de préparer la prochaine guerre ! La visite de Boumois devrait nous plaire plutôt que de nous faire peur ! Antoine n'a presque pas eu le temps de lui parler, et Boum connaît à peine Pierre et Joseph. Que diriez-vous de converser entre hommes en fumant une bonne pipe ? Marie-Amable va aider ses sœurs à faire la vaisselle.

Étiennette voulait profiter de ce moment pour parler à sa fille.

— Boum n'est pas né de la dernière pluie ! C'est un homme qui pourrait être père de famille, tu sais. Si tu continues à l'admirer ouvertement comme tu le fais, il pensera que tu es une fille insignifiante ou facile. Je ne crois pas que ces deux possibilités te plaisent, n'est-ce pas ? Je te dis ça parce qu'il essaiera sans doute de te charmer.

— Vous vous offusquez parce que Jos Hénault me courtise, et maintenant vous surveillez mes faits et gestes ! Vous n'allez quand même pas m'empêcher de regarder Boum ! Je ne sais pas ce qui vous prend !

— Il y a des manières de regarder un homme sans être un livre ouvert ! Heureusement que je sais que Marie-Anne a bien élevé ses enfants ! Avec un père exemplaire comme le sien, je suis certaine que Boum est un excellent garçon, bien à sa place. C'est te voir sortir avec Jos qui m'inquiète !

— Jos est le fils de vos amis ! s'exclama effrontément Marie-Amable.

— Amis, amis... c'est un grand mot. Disons que ce sont de bonnes connaissances, et des gens pieux, c'est certain.

— Et Émeline ? Est-ce que vous allez lui faire aussi de telles recommandations lorsqu'elle rencontrera Quentin ?

— Attendons au moins qu'il arrive ! De toute façon, Émeline a vingt-six ans. C'est une femme qui doit être capable de bien conduire sa vie.

Étiennette eut envie de préciser que de telles recommandations avaient déjà été faites à Émeline, mais elle se retint.

Lorsque, plus tard, Émeline lui confia son inquiétude quant au danger que courait Quentin à Québec, sa mère lui répondit :

— Quentin a fait l'École militaire française. Il a choisi de faire carrière dans le métier des armes. En plus, du fait qu'il est un officier, il n'a pas l'obligation d'aller se battre au front comme les soldats ordinaires.

— Vous m'avez déjà dit que monsieur de La Vérendrye avait été sérieusement blessé sur le champ de bataille. Pourtant, il était un officier.

— C'est parce qu'il était plus brave que les autres. Il y a une race de gens qui se distinguent au combat et ça a plutôt à voir avec la noblesse de cœur.

Émeline perçut chez sa mère une profonde admiration pour le grand homme.

— Je suis convaincue que Quentin fait aussi partie de cette cohorte exceptionnelle. C'est pourquoi je crains pour sa vie.

— Si tu commences à trembler pour un amoureux soldat en temps de paix, que vas-tu faire quand nous serons en pleine guerre ? Vierge Marie, faites que cela ne se produise jamais !

Il fut donc décidé que Marie-Amable partirait pour l'île Dupas avec Boumois, comme l'avait suggéré Étiennette. Cependant, cette dernière demanda à Émeline de les accompagner.

— Vous savez bien, maman, que je n'ai pas le temps de les chaperonner, avec les chevaux que j'ai à soigner. J'ai mieux à faire. Demandez-le à Angélique. Je suis certaine qu'elle en sera ravie, d'autant plus qu'elle n'a pas

son pareil pour chaperonner.

Étiennette regarda Émeline, intriguée.

— Veux-tu dire qu'elle t'a déjà surprise en train de... ?

— Seulement qu'elle surveillait si bien le peintre Gilles Bolvin qu'il a exigé qu'elle sorte de la pièce. Vous vous souvenez de ça, hein ?

Étiennette se mit à rire.

— Et comment ! Le pauvre m'a menacée d'annuler son contrat si Angélique restait près de toi. C'est Esther qui s'est chargée de ta surveillance.

— Avec mon fer à cheval, c'est surtout Gilles Bolvin qui aurait été en danger !

Mentalement, Étiennette passa en revue les femmes de la maison.

Angélique, qui refuse l'évidence en ne voulant pas comprendre que Pierre-Simon ne s'intéresse pas à elle, et qui fait brûler lampion sur lampion pour implorer la grâce de tous les saints, au point d'épuiser la réserve de la fabrique. Émeline, qui se décide à tomber amoureuse de Quentin, pour le moment un mirage. Marie-Amable, qui butine comme une abeille dans le vent. Et moi qui ne suis pas plus fine, à vouloir croire qu'un homme qui n'a pas tenu sa promesse depuis six ans puisse soudainement se racheter.

Comment ma mère a-t-elle bien pu faire pour élever autant de filles tout en refaisant sa vie !

Pauvres femmes que nous sommes à soupirer et à nous en faire à propos de tout et de rien lorsqu'il s'agit de sentiments !

Angélique accepta la proposition de faire le chaperon avec enthousiasme.

— Depuis le temps que je souhaitais accompagner les enfants de Pierre-Simon chez leurs grands-parents Duteau ! Qu'en pensez-vous ?

— Tiens, c'est une excellente idée ! Demande d'abord à Pierre-Simon de vous accompagner.

— Pourquoi ?

— Voyons, s'il veut refaire sa vie, c'est lui qui doit te présenter à la famille Duteau.

Irritée par la naïveté de sa fille, Étiennette ajouta :

— Laisse, je me comprends. Je vais demander à Boum s'il accepte.

À son désagrément, Boum dut visiter son cousinage Dandonneau, bien accompagné par la famille Beaugrand-Champagne. Il décida de repartir rapidement pour Montréal. Lorsque Marie-Amable lui demanda quand il allait revenir, il lui répondit :

— Quand les soldats anglais attaqueront. À Émeline, il confia :

— Si jamais Quentin oublie de se présenter à Berthier, fais-moi signe. Je ne serai jamais loin pour toi.

Émeline eut de la peine pour Marie-Amable.

Le temps des fêtes fut long pour les femmes Latour, chacune soupirant secrètement pour son amoureux. C'est à ce moment qu'Étiennette prit une décision importante qui surprit ses filles.

— L'an prochain, nous allons installer une crèche pour la venue de l'Enfant Jésus en dessous du gros sapin, en face de la maison, avec des personnages que nous allons fabriquer au fil des mois. Comme ça, nous aurons un motif de nous réjouir plutôt que de nous regarder attendre des fantômes ! De quoi avons-nous l'air devant Marie-Anne, Marie-Rose et Françoise ? Elles doivent bien rire sous cape de nous voir nous morfondre ! Prions l'Enfant Jésus pour que nous retombions sur nos pieds.

Le printemps de 1750 annonça un été hâtif, de sorte que le soleil réchauffa le sol de manière précoce. Étienne et Angélique étaient en train de bêcher le potager quand Marie-Amable leur annonça :

— Ça y est, ils sont là, ils viennent d'arriver dans le coche du postier.

Croyant qu'il s'agissait des La Vérendrye, père et fils, le cœur en pâmoison, Étienne s'écria à haute voix :

— Qui ? Dis-le vite.

Puis, s'adressant à Angélique, elle ajouta :

— Je ne pourrais pas être moins présentable avec ce chapeau et ces souliers crottés !

— Une belle dame élégamment vêtue et un officier militaire.

— Si la dame est une carte de mode, je n'en vois pas d'autre que Cassandre ! Est-ce Dieu possible de les accueillir dans cette tenue ? Marie-Amable, va quérir Émeline à la forge et dis-lui de se changer en vitesse ! Qu'elle mette sa plus belle robe, la verte, qui va si bien avec ses cheveux ! Mon Dieu, ses cheveux ! Elle portait la toque, ce matin. Aura-t-elle le temps de se coiffer ?

— Je pourrais lui mettre du fard aux joues, proposa Angélique.

— Surtout pas. Émeline a les joues roses naturellement. Tu pourrais cependant te changer et aider Marie-Louise à ranger la maison. Le temps presse. Toi, Marie-Amable, il faut que tu aides Émeline, parce qu'elle sera très nerveuse. C'est un tournant dans sa vie ; son destin vient à sa rencontre.

— Peut-être bien, mais j'ai aussi le droit d'être à mon meilleur. Quentin est également l'ami de Boum.

Étienne ne prit pas le temps de comprendre le raisonnement de Marie-Amable. Il y avait urgence à présenter sa famille de la façon la plus convenable. Le branle-bas qui suivit indiquait que la visite tant attendue avait néanmoins pris la maisonnée de la rivière Bayonne par surprise.

D'ordinaire calme, Émeline houspillait Marie-Amable, la traitant de lambine et de maladroite, tandis qu'Angélique réussissait davantage à énerver sa sœur qu'à la calmer.

— Tu n'es pas la seule, ici dedans, à vouloir être présentable, Émeline Latour ! Ce n'est quand même pas la faute du miroir si tu as une couette qui retrousse ! Tu aurais dû te laver les cheveux tous les jours ! D'ailleurs, ils sentent le cheval à plein nez !

— Maman, avez-vous entendu ce que Marie-Amable vient de me dire ? Je sens le cheval ! Pourtant, mes vêtements sont lavés et bien repassés.

— Il ne faut pas que tu t'en fasses pour ça. Un officier de cavalerie ne doit pas être si regardant sur cette odeur. Ça te donnera l'occasion de lui parler de ton travail de vétérinaire et de lui faire visiter la forge.

À demi rassurée, Émeline demanda à Marie-Amable de lui mettre de la poudre sur les cheveux.

— Ça atténuera l'odeur.

— Veux-tu avoir les cheveux blancs ? Tu es assez vieille comme ça sans te blanchir les cheveux !

Blessée, Émeline renchérit :

— T'es-tu vue dans ton accoutrement ? On dirait un épouvantail à moineaux !

— Arrêtez de vous chamailler, les filles, sinon vous ne serez jamais prêtes quand ils entreront ! Comment suis-je, Émeline, avec mes souliers ? Cassandre ne les a jamais vus.

— On dirait qu'ils vous font mal.

— La dernière fois que je les ai portés, c'est quand j'ai dansé avec le curé Gaillard. Je pense que le cuir a rétréci. À force de porter des sabots, les pieds s'élargissent.

— Si vos chaussures vous font mal, vous allez grimacer et la visite va penser que vous êtes mécontente.

— Tu as raison. Angélique, aurais-tu vu mes bottillons de noces ?

Angélique répondit, penaude :

— C'est parce que je les porte actuellement.

Elle commença à marcher en traînant légèrement la jambe.

— Tu les porteras à tes noces, comme tes sœurs. Pour l'instant, je vais les essayer, en espérant qu'ils me vont encore.

Faisant quelques pas, Etiennette parut rassurée.

— J'ai l'air d'une comtesse maintenant, n'est-ce pas ?

Un éclat de rire retentit, alors que Marie-Amable, après avoir vérifié sur le seuil de la porte, indiquait qu'un fiacre approchait.

— Ils arrivent. Ils empruntent le sentier qui mène à la maison.

— Mon Dieu ! Suis-je assez présentable ? s'inquiéta Émeline.

— Belle comme un cœur et fraîche comme la rosée du matin, la rassura sa mère. Angélique, apporte-lui du papier et l'encrier. Tu resteras assise à la table en faisant semblant d'écrire. Ça fera bonne impression. Depuis le temps, Cassandre est presque Parisienne. Quant à Quentin, c'est un Français de la noblesse, tu comprends ? En outre, ça t'empêchera de transpirer.

— Déjà qu'avec ses cheveux qui ne sont pas très ragoûtants...

— Marie-Amable ! Ce n'est surtout pas le temps de l'énervier davantage. Tiens-toi donc près de la porte et tu l'ouvriras, quand on cognera.

— Comme ça, je serai la première à faire la connaissance du beau Quentin !

— Grande chipie ! Je te revaudrai ça ! s'excita Émeline.

— Est-ce Dieu possible de se chicaner dans un moment pareil ? Des plans

pour qu'Émeline renverse de l'encre sur sa robe ! Angélique, apporte du papier à ta sœur.

— Et la plume ?

— Ah oui, la plume ! Trempe-la dans l'encre une seule fois. Avec cette quantité, ça ne risque pas de tacher quoi que ce soit. Et surtout, ne te retourne pas avant d'avoir mon signal ! Un homme anxieux trouve toujours sa fiancée plus belle.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Émeline eut à peine le temps de faire semblant d'écrire que l'on frappa. Marie-Amable attendit le signal de sa mère pour ouvrir. Toutes les femmes de la maison tournèrent la tête en direction de la porte, excepté Émeline, qui se voulait attentive à griffonner quelques mots.

Une magnifique femme d'âge mûr habillée de vêtements à la mode de Paris apparut dans l'embrasure de la porte, suivie d'un élégant militaire portant un manteau long par-dessus son uniforme. Celui-ci, qui venait de regarder en direction de la rivière, se retourna.

Beaucoup plus grand que sa mère, Quentin donnait l'impression de la protéger. En entendant ses sœurs pousser des exclamations d'étonnement, Émeline s'empressa de jeter un coup d'œil elle aussi pour voir le militaire entrer, ne voulant rien manquer de ce moment historique de sa vie.

S'apercevant qu'il était le centre de l'attention, Quentin arbora son sourire le plus séduisant. Cela eut aussitôt l'effet recherché. Surprise par le mutisme de la maisonnée, Cassandre lança :

— La dernière fois que je suis venue à la rivière Bayonne, ça grouillait davantage ! Par ailleurs, toi, tu n'étais pas encore là, s'exclama-t-elle en souriant à Marie-Amable. Avec tes airs de famille, me trompé-je en disant que tu es Marie-Amable ? Ce que tu peux être grande ! Et bien jolie, en plus !

— Oui, comtesse ! répondit la jeune fille, impressionnée.

— Comment ça, *comtesse* fit Cassandre en ricanant. C'est mon fils qui est comte, pas moi. Etiennette, mon amie de toujours, comment vas-tu ? Laisse-moi t'embrasser.

Toujours aussi démonstrative, Cassandre s'élança vers Etiennette et lui fit la bise.

Du premier coup d'œil, elle se rendit compte que son amie avait changé. Le gris avait entièrement chassé le noir jais de ses cheveux. D'ordinaire si droite, Etiennette avait maintenant le dos légèrement courbé. Si ses yeux perçants se démarquaient de son visage, de petites pattes d'oie les ornaient de signes de sagesse. Son front était sillonné de quelques rides. Cassandre vit aussitôt que du fard mal appliqué tentait d'aplanir des joues creusées par le temps, en les rosissant démesurément. Elle s'étonna aussi du timbre de voix plus chevrotant.

— Cassandre, si tu savais à quel point votre visite était attendue ! Boum de La Vérendrye nous avait informés de votre intention de nous visiter au printemps. Il a séjourné quelques jours ici. Nous l'avons bien aimé.

Au sourire de Marie-Amable, Cassandre comprit que Boum n'avait pas été

seulement «bien aimé». Cela lui fit se rendre compte qu'il était temps pour elle de présenter de son fils.

— Je suis très fière de vous présenter mon fils Quentin, aide-major de Québec.

Cassandra invita Quentin à s'avancer.

— Laisse-moi te présenter Etiennette, ma meilleure amie dont je t'ai parlé si souvent.

Quentin s'approcha de l'amie de sa mère et lui fit le baisemain, tout en remarquant les drôles de souliers qu'elle portait.

— Madame Latour, c'est un honneur et un privilège de faire enfin votre connaissance et d'être reçu dans votre demeure. Maman m'a toujours vanté les beautés de la rivière Bayonne. Je puis vous dire qu'elle n'a jamais été avare de superlatifs !

— Il ne faut pas exagérer. Je suis certaine que la Seine la vaut tout autant, avec ses églises, ses châteaux et ses ponts. Ici, c'est la nature sauvage. Moi aussi, je suis bien contente de vous accueillir en ce lieu qui, comparativement à l'hôtel particulier de la rue de Bac, est certes fort modeste. Je puis te dire que tu es encore plus beau que sur le portrait qui trône toujours dans le salon ! Débarrasse-toi donc de ton capot, pour que l'on puisse admirer ton bel uniforme d'officier français !

Quentin jeta un regard à sa mère, qui dit :

— Je lui ai tellement parlé de tes filles qu'il en rêve. Etiennette se ressaisit.

— Où ai-je donc la tête ? Laisse-moi donc te les présenter. Celle qui vous a accueillis, c'est Marie-Amable, toujours mon bébé, même si elle vient d'avoir vingt ans.

— Vingt ans ! Le portrait tout craché de son père ! s'exclama Cassandra en lui faisant la bise.

Comme Quentin s'appêtait à lui faire le baisemain, Cassandra, qui devinait la gêne de Marie-Amable, suggéra :

— Laisse le baisemain à Versailles et à Paris. Les Canadiens s'embrassent, quand ils se connaissent mieux.

Sans rouspéter, Quentin fit la bise à Marie-Amable, au grand enchantement de celle-ci.

— Elle, c'est Angélique, la jumelle de ma défunte Louise. Le jeune officier la salua de la même façon.

— Et voici Marie-Louise, ma bru, la femme d'Antoine, et ses enfants, Antoine et François.

Quentin fit rougir Marie-Louise en la regardant et pinça légèrement la joue des garçons en signe de complicité.

Marie-Amable et Angélique enviaient Émeline en silence de la chance qu'elle avait, elle qui serait courtisée par un si bel homme, militaire et noble, en plus.

— Mes autres filles sont mariées et viendront nous retrouver plus tard.

Quant à mes fils, ils sont à la forge. Vous les rencontrerez au moment du repas et même avant, puisqu'une occasion comme celle-ci mérite de fermer la forge pour l'après-midi.

Cassandre parut inquiète. Elle n'osait demander à Étienne si la jeune femme assise de dos à la table était une étrangère. Émeline continuait d'écrire, pourtant surexcitée à l'idée de rencontrer enfin ce Quentin en chair et en os.

— Est-ce que ma filleule travaille actuellement à la forge ? finit par murmurer Cassandre.

C'était le moment attendu par Étienne dans sa mise en scène.

— Émeline ? Rassure-toi. Elle est en train d'écrire à une amie de Montréal. Tu sais, Marie-Catherine, la fille de Marie-Anne de La Vérendrye ?

Étienne prit alors le bras de son amie et l'amena vers Émeline, qui fit semblant de sécher l'encre sur sa lettre. Elle se retourna et se leva. Cassandre laissa libre cours à son enthousiasme en détaillant sa filleule :

— Émeline ! Viens, que ta marraine t'embrasse ! La dernière fois, je l'ai fait en te prenant facilement dans mes bras. Je ne pense pas que je puisse en faire autant maintenant !

Émeline sourit à Cassandre, dépassant celle-ci d'une tête.

— Marraine, si vous saviez à quel point j'avais hâte de vous connaître enfin !

— Nous allons rattraper le temps perdu, tu verras ! Que tu es belle ! Encore plus que sur le médaillon. Je me souviens que tu avais les mêmes fossettes sur tes petites joues.

— Je vous savais élégante, mais à tel point, marraine !

— Que c'est charmant ! Si nous avions la même taille, je te ferais porter tous mes vêtements.

Cassandre se rendit compte qu'elle n'avait pas encore présenté Émeline à Quentin, quand celui-ci s'avança près des deux femmes.

— Ma belle filleule, laisse-moi te présenter Quentin.

Le militaire avait enlevé son manteau et brillait de tous ses feux dans son uniforme bleu. Émeline remarqua vite qu'il était beaucoup plus grand qu'elle et très carré, avec ses épaulettes galonnées de fils d'or. Elle fut surtout frappée par la délicatesse des traits de son visage encadré par sa chevelure blonde. Les yeux bleus de Quentin l'attendrirent aussitôt et la mirent en confiance ; elle se demanda cependant comment un homme paraissant aussi tendre pouvait commander un régiment et défendre son pays face à de cruels ennemis.

Quentin se questionnait sur la meilleure façon de saluer Émeline. Déjà conquis par son charme, il lui prit la main en hésitant. De crainte qu'il ne veuille lui faire le baisemain ou l'accolade, Émeline s'empressa de lui présenter sa joue, au désespoir d'Étienne et à l'amusement de Cassandre.

Devant la spontanéité d'Émeline, Quentin fondit. Loin d'être déçu de ces présentations, il arborait un large sourire qui laissait voir qu'il était grandement enchanté de la connaître enfin.

Quelle est belle ! Je n'ai pas rencontré de femmes aussi jolies à Paris. Et

dire qu'il a fallu que je vienne à Berthier ! Elle est encore plus belle qu'Evangeline ! Ça valait la peine d'attendre aussi longtemps. Ses yeux bleus sont magnifiques et ses fossettes, à croquer. Quelle silhouette ! À la fois solide et bien tournée. Ses lèvres me paraissent bien juteuses ! Pendant que ses sœurs s'égayaient, elle écrivait. C'est donc en plus une femme de tête, qui a la passion des chevaux, puisqu'elle est vétérinaire. Je crois, Quentin, que tu viens de rencontrer la femme de ta vie. En plus, c'est la filleule de maman. Je n'ai pas à m'inquiéter de sa moralité. Pourvu qu'elle ne soit pas aussi ambitieuse que Jeanne-Antoinette ou rebelle comme Evangeline !

— Si tu savais, Émeline, à quel point j'avais hâte de te connaître ! dit Quentin après la bise.

Rougissante, Émeline répondit :

— Je ne croyais plus que ce jour arriverait.

Doux Jésus, elle lui en dit trop pour la première fois ! se dit Étienne. *Elle pourrait le regretter.*

Comme ils restaient là à se contempler, sans bouger, Étienne chuchota à Cassandre :

— Pour faire davantage connaissance, Émeline et Quentin devraient plutôt passer au salon, tu ne penses pas ? Nous allons les accompagner discrètement, sans nous mêler de leurs affaires. Après tout, Quentin est venu ici exprès pour rencontrer Émeline.

Cassandre approuva en souriant. Une fois les jeunes gens bien installés côte à côte sur le canapé, Étienne dit à son amie :

— Émeline aura tout le temps de lui prouver qu'elle est bonne cuisinière. Dans notre temps, nos mères...

Cassandre s'offusqua gentiment :

— Nos mères étaient des femmes en avance sur leur temps.

— La tienne surtout.

— Oh, la tienne aussi ! À propos, comment vont tes sœurs ?

— Geneviève est morte l'an passé, et Antoinette cette année. Il ne reste plus que trois d'entre nous : Marie-Anne, Agathe et moi-même.

— Tristement, c'est la vie... Ma belle-sœur Isa, la femme de Jean, est décédée dans le temps des fêtes. Nous ne sommes plus que trois aussi : Jean-François, Georges et moi. Imagine-toi qu'Isa avait oublié de m'annoncer la mort de mon frère André et de Catherine, sa fille.

— Pas Catherine qui est venue chez les La Vérendrye et qui devait marier le père des jumeaux Baril ? C'était le portrait de ta mère.

— N'est-ce pas ? Son mari s'est remarié à Verchères. Elle a laissé trois orphelins. À propos, sais-tu que Pierre de La Vérendrye est mort en décembre dernier ?

Étienne se figea, tant la nouvelle l'étrangla.

— Comment auriez-vous pu le savoir ? Boum était déjà passé. J'ai eu la chance de revoir son père au château Saint-Louis. Quel homme ! Et quelle stature ! Veuf, il faisait encore tourner toutes les têtes féminines de Québec,

même les plus jeunes ! Je ne te cache pas qu'il fut un temps où moi aussi, j'ai...

Cassandra vit des larmes sillonner le fard qui couvrait les joues d'Étiennette. Elle se rendit compte que son amie ne lui avait pas tout dit.

En était-elle amoureuse ? Moi qui ai voulu me montrer importante en évoquant un prétendu intérêt pour La Vérendrye ! Beaucoup d'eau est passée sous les ponts depuis vingt-cinq ans. Et dire que je m'apprête à lui demander conseil quant à mes demandes en mariage !

Cassandra décida de ne plus mentionner le nom de La Vérendrye dans leurs conversations et de laisser Étiennette prendre les dispositions nécessaires quant aux condoléances qu'elle enverrait à ses enfants.

— Mes souliers me font mal. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Mes pieds ont grossi en vieillissant. Habituellement, je suis plus résistante à la douleur, mais elle m'est montée subitement aux yeux. En fait, ce sont mes souliers de noces, que mes filles ont été autorisées à porter à tour de rôle. Louise est morte, il y a quatre ans, et ce fut la dernière à les chausser.

Cassandra jeta un coup d'œil aux souliers, qu'elle trouva abominables, se promettant bien de faire cadeau à Étiennette d'une paire de souliers neufs à sa pointure.

Pour leur part, Émeline et Quentin discutaient de manière complice. Lorsque Cassandra comprit que son fils était sous le charme de sa filleule et que la tenue paysanne de cette dernière lui importait peu, elle fit un clin d'œil à Étiennette, qui percevait le même intérêt chez sa fille.

— Que dirais-tu d'aller saluer les garçons à la forge ? demanda Étiennette.

À l'air dépité de Cassandra, elle comprit.

— Que je suis distraite ! Évidemment, ta tenue de comtesse va surprendre.

— Ce n'est pas tellement ma tenue que mes poumons, avec la fumée et la suie. J'aimerais mieux aller prendre l'air, le long de la rivière Bayonne, et bavarder. Nous avons tellement à nous dire depuis le temps ! En fait, Étiennette, toi, la grande brunette...

L'expression fit rire Étiennette, pour le plus grand plaisir de Cassandra.

— *Brunette*, ouais, comme aurait dit mon mari ! Appelle-moi «grisette», plutôt!

— Hein ? C'est le nom de la jument de Charles Villeneuve.

— Tu l'as revu ?

— En fait, Étiennette, j'ai besoin de tes conseils. Je suis dans une impasse. J'ai reçu deux demandes en mariage, l'une de Charles, le père de Quentin, et l'autre du nouveau gouverneur de la Nouvelle-France. Je dois donner une réponse dans moins d'un mois.

Étiennette resta momentanément sans voix. Puis, revenant de sa surprise, elle dit :

— Mon mari se doutait que Charles était le père de Quentin. Rien n'échappait à son gros bon sens, tu sais. Il n'avait pas l'air éveillé avec son allure, mais il voyait clair. Après vous avoir vus ensemble, ça ne faisait aucun

doute pour lui. Tu piquais sa curiosité à tel point qu'il s'est mis à versifier avec Tancrède. En fait, à réciter des vers de Ronsard.

Aussitôt, Cassandre sourit tout naturellement, puis se mit à fredonner :

— « Où es-tu, poète ? Je m'ennuie de toi. »

Au regard nostalgique d'Étiennette, Cassandre se rendit compte que le souvenir de son mari était encore bien présent dans son cœur. Elle arrêta son badinage et reprit sérieusement :

— Vraiment, tu m'étonnes, Etiennette. J'ai toujours cru qu'il se méfiait de l'exemple que je pouvais donner.

— Je ne te cacherai pas qu'il n'approuvait pas souvent ta conduite, mais il savait t'accorder du mérite, à l'occasion.

— Eh bien, qui l'eût cru ? Le forgeron de Berthier, disciple de la Pléiade. Et toi, pensais-tu que Charles était le père de Quentin ?

— À la vérité, j'ai tellement rêvé d'être à ta place dans le grand monde que je souhaitais que son père soit le comte Joli-Cœur.

— Alors, je t'ai bien eue. Je considérais Thierry comme un père. De plus, il était le mari de Mathilde.

Etiennette apprécia la sincérité et la délicatesse de sentiment de son amie.

— Ça fait longtemps qu'ils savent qu'ils sont père et fils ?

— Je les ai présentés en octobre dernier. Ils se sont entendus comme ça, dit Cassandre en claquant des doigts.

— Ont-ils des points communs ?

— L'amour des chevaux et des courses. Tous deux sont aussi d'un calme proverbial. Ils tiennent ça des Villeneuve. Tu comprends que j'ai besoin de quelqu'un pour m'aider à tirer ma situation au clair. Toi qui rêvais d'être à ma place, je t'en donne l'occasion maintenant.

Etiennette répondit à son amie en riant :

— Je prendrais bien une demande en mariage maintenant, mais deux...

— Etiennette qui aimerait se remarier ! Allons donc !

— Quoi ? Je suis veuve depuis dix ans et le feu brûle toujours dans la cheminée, tu sais.

— Écoutez-moi ça. Je te revois avec tes grandes tresses te pâmer pour ton grand Pierre !

— Les nuits d'hiver sont parfois bien longues !

— Je te promets de te trouver un beau petit vieux, quand tu auras résolu mon dilemme.

Etiennette se mit à rire.

— Mais pas trop vieux, quand même ! ajouta Cassandre.

— Parfait, marché conclu ! D'abord, es-tu revenue pour longtemps ?

— Pour toujours.

— C'est déjà beaucoup de ta part.

— Pourquoi ?

— Combien de fois as-tu fait faux bond à Charles pour aller à Paris ?

— Deux fois.

— En l'épousant, tu feras une croix sur un retour en France. Quelle est la durée du mandat du gouverneur ?

— Ça dépend du Roy. Habituellement, quelques années, mais il y a eu des exceptions. Certains furent éphémères. Le marquis de Vaudreuil, pour sa part, est resté longtemps. Mon prétendant, le marquis de La Jonquière, est âgé de soixante-cinq ans.

Cassandre fit un signe de tête qui exprimait un soupçon.

— Qu'as-tu en tête ? demanda Étienne.

— Je pense qu'il ne restera pas indéfiniment, et qu'il repartira en France ; c'est logique.

Étienne fut choquée du calcul sentimental de Cassandre.

— Je crois que nous faisons fausse route. Nous sommes en train de parler d'un mariage de raison, d'un mariage arrangé. Il vaudrait mieux d'abord sonder tes sentiments, n'est-ce pas ?

— Alors là, mon amie, nous devons en parler encore longtemps !

— Nous n'aurons qu'à faire le tour du jardin plusieurs fois pour en discuter.

— Voilà qui est bien parlé. En attendant, Émeline et Quentin feront connaissance.

— Franchement, Quentin est un garçon splendide ! Tu as vu le regard d'Émeline ?

— En retour, je connais assez bien mon fils pour te dire qu'il est tombé sous le charme de ma filleule.

— Espérons qu'ils continueront à s'apprécier. Je ne suis pas inquiète. C'est plutôt ton cas qu'il faut régler.

Les deux femmes continuèrent à discuter, bras dessus, bras dessous, les meilleures amies du monde, comme si elles ne se s'étaient jamais quittées.

Chapitre XXII

Le coup de foudre -

Émeline et Quentin se regardaient intensément. La jeune femme était impressionnée par la prestance et l'allure aristocratique du beau militaire, ainsi que par son langage raffiné. Quant à Quentin, la spontanéité et le naturel d'Émeline eurent tôt fait de le séduire. Si, au début, il avait été étonné par sa tenue, sa conversation désarmante et directe le charmait tant qu'il ne voyait plus la manière dont elle était vêtue.

— Boum de La Vérendrye nous a dit que vous vous êtes battus en Acadie ?

— Effectivement. Nous avons combattu les Anglais à Grand-Pré. Nous aurions sans doute pu les déloger à tout jamais, mais le traité de paix d'Aix-la-Chapelle a établi le partage des frontières. Louisbourg est restée française. Quant à la région des Mines, où se trouve Grand-Pré, elle est actuellement sous domination anglaise, répondit Quentin, qui redoutait ce que Boum avait bien pu ajouter.

Émeline alla droit au but, en posant la question qui l'inquiétait :

— Tu es... Excusez-moi, *vous êtes*... Le tutoiement amusa Quentin.

— Pourquoi ne pas me tutoyer? J'aime bien le langage direct des

Canadiens. Tiens, que voulais-tu savoir?

Spontanément, Émeline se mit à rire de bon cœur. Quentin s'aperçut qu'elle avait une voix plutôt forte, métallique, qu'il attribua à son travail de vétérinaire qui l'obligeait à se faire comprendre des chevaux. Il se dit que son timbre de voix contrastait totalement avec celui de Jeanne-Antoinette Poisson, sirupeux, et celui d'Évangeline, défiant. Loin d'être désagréable, la voix d'Émeline prêtait naturellement au respect.

— Je me demandais si tu étais pour t'établir à Québec.

Par cette question, Quentin présuma qu'Émeline ne voulait pas s'attacher à un militaire qu'elle verrait sporadiquement.

— Je suis militaire de carrière ; c'est mon choix. J'irai en mission là où mes supérieurs me demanderont d'aller me battre ou surveiller l'ennemi. Pour le moment, je viens d'être nommé aide-major du général Ramezay. Comme nous sommes en temps de paix, mon rôle consistera plutôt à tenir des séances d'exercices militaires avec les soldats des troupes françaises et les miliciens canadiens. Sans oublier les Indiens, qui pourraient nous être d'une grande utilité en cas de conflit...

Les fossettes d'Émeline disparurent lorsqu'elle plissa la bouche à la suite de cette réponse plutôt évasive. Ne voulant pas la décevoir, Quentin se dépêcha d'ajouter :

— Ce sera mon rôle d'entraîner les milices des seigneuries stratégiques le long du fleuve, là où les Anglais ou les Iroquois pourraient être menaçants. Je puis t'assurer que je viendrai souvent à Berthier, vérifier si tout est en ordre pour la défense du pays. Par le chemin du Roy, c'est l'affaire de quelques journées de route.

— Le chef de la milice de la seigneurie de Berthier est mon beau-frère. Tu feras sa connaissance tout à l'heure, car il viendra dîner avec ma sœur, Marie-Anne.

Quentin se rendit compte que, dans la colonie, l'esprit de famille était important.

— J'aimerais rendre visite aussi à mon demi-frère, Ange-Aimé Flamand. Pour le connaître, mais aussi pour me mettre en contact avec les Indiens. Voudrais-tu... c'est-à-dire, pourrais-tu m'accompagner à Oka? Évidemment, je ne voudrais pas inquiéter madame Étienne.

— Oka? Depuis le temps que j'entends parler de cette belle région ! Il y a là un village iroquois, n'est-ce pas ?

Quentin, remarquant un decrescendo dans le ton d'Émeline, soupçonna un malaise.

— Oui, un village mohawk, m'a-t-on dit. Mon frère est à moitié Mohawk.

— Ah... Parce que ma mère a failli être tuée à sa naissance par les Mohawks. Oh, il y a bien longtemps. Mais elle les craint encore, même si elle ne s'en souvient pas, bien entendu.

— Elle ne devrait plus les craindre : mon frère a fait ratifier le traité de paix définitive aux Mohawks, et sa tribu de la mission des Deux-Montagnes s'est convertie.

— Boum nous disait que les Iroquois avaient recommencé à marauder.

— Peut-être des Iroquois venant d'ailleurs, car ils sont plusieurs nations. De toute façon, j'irai à la mission des Deux-Montagnes. Mes fonctions m'y obligent, confirma Quentin.

— Alors, j'irai avec toi. Tant pis pour mes chevaux, s'enthousiasma Émeline.

Quentin scruta le regard de la jeune femme de ses yeux bleus pénétrants. D'habitude, le fait de fixer ses conquêtes lui permettait de les séduire facilement. Il lui prit délicatement la main et se rapprocha. Une odeur caractéristique chatouilla ses narines. L'officier arrêta net son avancée. Il fit bien, car, dans l'entrebâillement de la porte, Marie-Amable les observait. Cette dernière se tourna alors vers Angélique et lui dit :

— Quentin s'apprête à embrasser Émeline, mais je crois qu'elle a refusé, car il s'est arrêté tout d'un coup. Si j'étais à sa place, je ne raterais pas cette chance.

— Si maman t'entendait ! Émeline est bien trop sérieuse pour tomber dans les bras du premier venu.

— Ça fait dix ans que le portrait de Quentin est accroché au salon. Il serait à peu près temps qu'elle l'embrasse en chair et en os, plutôt que d'user la toile du tableau !

Comme Angélique paraissait scandalisée par cette répartie cinglante, Marie-Amable continua avec méchanceté :

— À moins que ce soit toi qui uses la toile par dépit de ne pas te faire embrasser par Pierre-Simon Beaugrand-Champagne.

Angélique se retourna aussitôt et lâcha un « oh ! » d'indignation. Le ton de la voix se répercuta jusqu'au salon où Émeline cherchait de quelle manière elle pourrait ralentir la fougue naissante de Quentin. Celui-ci, cependant, venait de flairer l'odeur de cheval, qui modéra momentanément ses ardeurs.

— Ce sont mes sœurs qui sont en train de discuter.

— Ah..., répondit Quentin, déconcerté d'entendre les membres de la famille Latour parler ainsi à pleine gorge. À propos, tu aimes les chevaux, Émeline ?

— Je les adore ! C'est pour ça que je les soigne. Et toi ?

— Tu ne le savais peut-être pas, mais à l'École militaire de Paris, j'ai étudié dans la cavalerie. Je vais commander l'infanterie à Québec, mais j'espère bien mettre en place un corps de cavalerie. Avec le chemin du Roy, ça devrait faciliter l'octroi de fonds puisés dans le budget militaire.

Émerveillée, Émeline lança :

— Tu dois monter à cheval à la perfection !

— Sans me vanter, on me dit excellent cavalier. Plus jeune, j'ai gagné des concours équestres.

— Pourrais-tu me montrer ? Tout ce que je sais faire, c'est de monter des chevaux de trait et des picouilles.

— *Picouilles*. demanda Quentin, étonné.

— C'est une expression d'ici pour parler d'un cheval paresseux ou vieillissant.

Le naturel d'Émeline lui fit oublier l'odeur du musc chevalin. Il se surprit à l'imaginer en écuyère, comme Jeanne la Pucelle, plutôt qu'en amazone avec sa perruque poudrée.

— Avez-vous un coursier, par ici ?

— J'en doute. Nous n'en avons jamais ferré à la forge. Même le seigneur de Berthier, Pierre de Lestage, n'en avait pas.

— Alors, quand tu viendras à Charlesbourg, chez mon père, je te ferai monter Nuage, le poulain de ma mère. Et puis non, il n'est pas encore dressé. Je voudrais que tu viennes me rendre visite dès cet été. Tu monteras plutôt Grisette, la mère de Nuage.

Émeline n'écoutait déjà plus, tant la perspective d'aller à Québec, à Charlesbourg et à Oka lui ouvrait de nouveaux horizons. Son cœur battait tellement fort qu'elle trouvait maintenant sa récompense d'avoir attendu si longtemps sa rencontre avec le beau militaire du portrait.

Quant à Quentin, la beauté, le charme et la personnalité d'Émeline l'avaient définitivement conquis. Il en avait oublié l'odeur de ses cheveux, se disant qu'une fois mêlée au grand monde, la jeune femme apprendrait à se maquiller et à marcher de façon plus élégante.

Maman sera là pour l'instruire, elle qui excelle dans les mondanités.

Une fois Etienne et Cassandre de retour, Quentin fut présenté aux invités. Spontanément, Émeline le prit par le bras comme s'ils étaient fiancés. Devant la surprise d'Étienne, qui faisait les gros yeux à sa fille, lui indiquant de mieux se conduire, Cassandre, amusée, la taquina :

— Nous voilà rassurées. Dans peu de temps, ils auront rattrapé le temps perdu.

— Je connaissais mon Émeline plus prudente, plus raisonnable.

— C'est ce qu'on appelle le coup de foudre. Rien ne résiste à l'appel de la passion.

— Tout de même, il faudrait qu'ils apprennent à se connaître.

— Émeline a vingt-sept ans et Quentin, trente-sept. À leur âge, ils peuvent mettre les bouchées doubles, tu ne crois pas ?

— Ça paraît que tu n'as pas de fille ! Un garçon, c'est différent.

— Je connais mon fils, c'est un garçon respectueux.

— C'est aussi bien parce qu'Émeline.

Etienne raconta à Cassandre l'anecdote du fer à cheval qu'Émeline avait pris avec elle pour se défendre d'une éventuelle agression du peintre Bolvin.

— Es-tu sérieuse ?

— C'est la pure vérité. Émeline saurait se défendre.

Après le repas, où Quentin fut présenté à toute la famille Latour, Émeline lui proposa d'aller visiter la forge fermée à la clientèle pour le reste de la journée. Les fils Latour avaient d'ailleurs bien apprécié cette générosité accordée par leur mère.

— Viens, je vais te montrer mon endroit de travail. Ça sent le cheval et la fumée, mais bon...

Quentin ne fit pas de remarque, charmé par la perspective de se retrouver seul avec la belle Émeline. Elle lui montra rapidement les installations de ses frères, puis se dirigea vers les stalles des chevaux. Le militaire put apprécier la minutie avec laquelle la jeune femme rangeait ses instruments de curage et ses fioles d'huile animale.

— Le docteur Valois m'a déjà dit que c'était quasiment un hôpital. Un hôpital pour chevaux. Il doit le savoir, puisqu'il est chirurgien.

Pour toute réponse, Quentin prit sa main et l'approcha vers lui. Puis, la pressant contre son torse, il commença à l'embrasser sur la nuque. Émeline se laissa faire, encourageant ainsi son audace. Il chercha alors à l'embrasser sur la bouche.

Quentin s'aperçut soudainement qu'elle s'était mis du crayon gras sur les lèvres, pour les faire briller. Il comprit que, lorsqu'elle avait prétexté rejoindre ses sœurs à la cuisine pendant le repas, elle était plutôt allée se maquiller.

Émeline est quand même plus féminine qu'elle ne l'a laissé paraître. Pourquoi ne s'est-elle pas maquillée avant notre arrivée ? Un peu de fard n'est pas si long à appliquer, s'inquiéta Quentin.

Il se décida à le lui demander, indirectement :

— Tu as rafraîchi ton maquillage ? J'aimerais bien goûter tes lèvres.

Quentin n'attendit pas la réponse d'Émeline et commença à effleurer ses lèvres roses. La chaleur de son haleine émoussa la jeune femme, dont la poitrine commençait à se gonfler de désir. Quentin s'attendait bien à ce qu'elle réponde par un élan de tendresse et qu'elle l'encourage à continuer. Toutefois, heureuse d'être complimentée et embrassée par le bel aristocrate, Émeline répondit avec ingénuité :

— Maman m'a recommandé de ne pas me maquiller pour faire plus sérieuse, en disant que les femmes savantes étaient en vogue à Paris. Alors, je me suis dit qu'en écrivant, je ressemblerais aux femmes françaises instruites. Maintenant que nous avons fait connaissance, je préfère me montrer sous mon vrai jour. Un peu de maquillage met du soleil sur le visage. D'autant plus qu'on ne le voit pas souvent à la forge, sinon par la petite fenêtre, à son couchant.

Quentin éclata de rire, au grand déplaisir d'Émeline. Lui caressant alors la nuque pour éviter de défaire le maquillage qu'il trouvait maladroit, sans toutefois le lui dire pour ne pas risquer de la mettre en colère, Quentin reprit son sérieux.

— Je ne me moque pas de toi. Bien au contraire, je préfère te savoir soucieuse de ton apparence. Mais ce ne sont pas toutes les Parisiennes qui se maquillent. C'est plutôt le lot des gens de scène. Toutefois, je préfère un joli minois à une femme savante, surtout celles que décrit monsieur Molière. Toi, je te trouve adorable !

Pour faire dévier la conversation, il ajouta :

— Et, comme vétérinaire, j'imagine que tu as étudié cette science en profondeur. À quelle école de médecine as-tu étudié ?

La question que redoutait tant Émeline venait d'être posée. Pour ne pas perdre la face, tout en disant un semblant de vérité, elle parla de généralités :

— Les seuls médecins que nous ayons au Canada ont fait leurs études en Europe.

— Comme le docteur Estèbe, le deuxième mari de ma grand-mère Allard.

Émeline lui fit signe qu'elle ne le savait pas. Comme Quentin restait suspendu à ses lèvres, elle fut obligée d'ajouter :

— Soigner des chevaux n'est pas vraiment de la médecine. C'est plutôt ressentir la douleur du cheval et la soulager en lui administrant des remèdes destinés aux humains, mais à plus forte dose. C'est ce que, à Berthier, nous appelons une médecine de cheval.

— Intéressant ! Émeline s'enflamma

:

— Quand un cheval est blessé, je lui mets des éclisses ou des bandages propres pour éviter que son mal empire. Habituellement, ce sont les sabots qui sont abîmés, soit par les fers ou usés par les travaux. Alors, je râpe les sabots du cheval avec grand soin à partir du talon pour rétablir l'équilibre du pied et, si nécessaire, je le garde en stalle jusqu'à ce qu'il guérisse. Parfois, je vais moi-même le ferrer avec précaution, pour éviter que ses sabots se détériorent davantage. Évidemment, je surveille mes frères quand ils déferrent, pour m'assurer qu'ils n'tirent pas les tendons du cheval ou qu'ils n'endommagent pas l'excédent de corne du sabot. Un pied bien entretenu empêche l'animal de boiter.

— Tu n'as pas peur des ruades ? Émeline éclata de rire.

— Pourtant, Quentin, tu devrais avoir appris à l'école de cavalerie qu'il n'y a pratiquement pas de danger si l'on travaille très près du cheval. Tiens, je vais te montrer.

Avant que Quentin n'ait pu lui dire que cette démonstration n'était pas nécessaire, Émeline le prit par le bras et l'amena vers un des chevaux de son petit hôpital. Après avoir caressé son encolure, voulant lui faire lever un pied postérieur, elle appuya une main sur la hanche du cheval et descendit son autre main lentement le long de la jambe. Elle tira alors le canon vers l'avant jusqu'à ce que le cheval cède son pied. Puis elle passa rapidement sa jambe sous le pied levé du cheval et l'immobilisa en plaçant son coude sur son jarret.

— Vois-tu, de cette façon, j'ai les deux mains libres pour travailler, dit-elle en mimant sa position de travail, le dos courbé.

Émeline ne s'était pas rendu compte qu'en se penchant, elle offrait à son compagnon une vue plongeante sur sa généreuse poitrine. L'éclat nacré de ses seins rebondis alluma le désir du militaire de connaître davantage cette Épona canadienne.

N'obtenant pas de réponse de Quentin, Émeline leva la tête et s'aperçut qu'elle venait de lui faire admirer involontairement une partie de son anatomie. Le rouge qui lui monta au visage fit comprendre au jeune homme qu'il n'était pas dans ses habitudes de montrer ses charmes à tout venant. Comme il s'était avancé pour l'aider à se redresser, elle crut qu'il l'invitait à reprendre leur tendre conversation. Un léger mouvement de recul lui indiqua qu'elle se rebifferait s'il s'approchait davantage. Émeline se ressaisit, replaça l'encolure de sa robe, tout en lui disant avec pudeur :

— Si nous rentrions à la maison ? Les autres doivent s'inquiéter de notre absence.

Quentin claqua des talons en signe de consentement.

— Vos désirs sont des ordres, maréchale-ferrante.

Avant qu'Émeline n'en prenne ombrage, Quentin expliqua :

— Rien ne serait plus doux à mon cœur que d'être sous tes ordres, Émeline. Sincèrement, je serais le plus obéissant des soldats.

— Et moi, la plus douce et la plus aimante des générales.

N'attendant pas qu'elle regrette son aveu, il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Un long baiser scella leur serment.

Émeline et Quentin seraient restés enlacés s'ils n'avaient entendu des bruits de pas. Émeline se dépêcha de le repousser. Elle vit apparaître Marie-Amable.

— Maman s'inquiétait de votre longue absence. Pierre, notre chef de milice, veut parler avec Quentin.

Alors, sans crier gare, Marie-Amable s'approcha de sa sœur.

— Je vais lui dire qu'elle n'a pas à s'inquiéter, que tu es juste venue lui montrer les chevaux en pension.

Pour tirer Émeline d'embarras, Quentin ajouta :

— Émeline m'est apparue comme une vétérinaire accomplie. J'aimerais bien que la cavalerie de Québec ait recours à ses services. J'en ferai la demande au major Ramezay.

— Hein ? Ça voudrait dire qu'Émeline irait vivre à Québec ? Quand maman va savoir ça !

— Si elle le veut, car c'est madame Latour qui donnera son autorisation, bien entendu. À moins qu'Émeline ne soit pas intéressée par cette proposition.

Sous le choc de cette invitation inattendue, Émeline répondit, s'éventant avec la main :

— J'ai besoin de prendre l'air avant d'entrer.

Quand ils revinrent à la maison, les tourtereaux se rendirent compte, aux yeux interrogateurs d'Étiennette, que Marie-Amable avait déjà annoncé la nouvelle.

Chapitre XXIII

Des fiançailles impromptues -

Quand elle put parler à Émeline sans que les autres l'entendent, Etiennette s'empessa de lui demander d'aller la retrouver à la forge, dès qu'elles seraient toutes les deux seules. Ce moment vint lorsque Cassandre et Quentin décidèrent d'aller marcher le long de la rivière Bayonne.

— Peux-tu me dire qu'est-ce que c'est que cette histoire d'invitation à Québec ?

— Quentin m'a demandé d'aller travailler comme vétérinaire pour la cavalerie de la défense de Québec. Je lui ai dit que c'est vous qui décideriez en tant que chef de la famille. D'ailleurs, je le lui ai répété devant vous, répondit Émeline, de manière hésitante, tant elle craignait la colère de sa mère.

— Après que Marie-Amable m'en a informée ! Tu connais ma réponse, hein ?

Émeline resta muette, puis ravala sa salive. Etiennette reprit :

— Évidemment, à ton âge, tu aurais pu prendre toi-même la décision,

mais puisque tu t'en remets à moi...

Contre toute attente, Émeline se mit à sangloter. Aussitôt, Étienne pressa sa fille sur son cœur.

— Qu'est-ce que cette grosse peine-là ? Toi, ma petite fille, tu semblés le trouver bien à ton goût, le beau Quentin, n'est-ce pas ?

La jeune femme hocha la tête en hoquetant.

— Est-ce qu'il te plaît ?

Émeline approuva.

— Dès que je l'ai vu, il m'a plu. Il est si beau dans son uniforme, si distingué avec son accent parisien !

— C'est bien ce que je croyais : le coup de foudre, marmonna Étienne.

Le coup de foudre! Cassandre avait bien raison, elle, la spécialiste du coup de foudre qui reçoit deux demandes en mariage à la fois! songea Étienne avec une pointe de jalousie. Et Dieu sait si Marie-Amable, volage comme elle est, n'en pense pas autant!

— Alors, quand j'ai vu Quentin, je l'ai aimé tout de suite, comme si nous nous connaissions depuis dix ans, continua Émeline.

— Vous ne vous êtes pas comportés comme des amoureux vieux de dix ans, au moins ?

Étonnée, Émeline regarda sa mère.

— Il m'a simplement embrassée et... je lui ai rendu son baiser.

— Rien d'autre ? s'inquiéta Étienne.

— Il m'a déclaré son amour dans de bien beaux mots. Je suis convaincue de son amour pour moi. C'est là qu'il m'a demandé de le suivre à Québec et que je lui ai répondu que c'était vous qui décideriez.

Étienne sembla soulagée de la naïveté de sa fille.

— Tu as pris la bonne décision, ma fille, et je suis fier de toi. Quentin a beau être le fils de ta marraine et à moitié Canadien, il n'en reste pas moins Français, avec sa belle parlure de coureur de jupons ! Et militaire, de surcroît ! Tu devrais modérer tes transports. Rien ne nous certifie que Quentin ne retournera pas bientôt en France.

Émeline éclata aussitôt en sanglots. Ses pleurs résonnèrent dans toute la forge. Étienne s'aperçut que sa fille était vraiment amoureuse. Elle tenta de se reprendre :

— Je voulais dire qu'un gradé militaire peut être affecté partout où l'armée du Roy le commande. Il était en Acadie et il sera aide-major à Québec. Il pourrait aller combattre ailleurs, sait-on jamais ! Il ne le sait même pas encore lui-même. C'est ça, la vie d'un militaire.

— Si je le suis à Québec, je serai à ses côtés.

Étienne se rendit compte qu'Émeline n'avait pas bien saisi l'enjeu de la vie militaire.

— T'a-t-il demandée en mariage ?

— Non, mais il m'a dit qu'il m'aimait.

— Je veux bien croire, mais il faut qu'il s'engage plus que ça pour te déraciner. D'autant plus que seulement te promettre un travail, alors que tu en as un ici, ce n'est pas très compromettant !

— Ma marraine va veiller sur notre avenir !

— Cassandra ? Elle n'est même pas capable de veiller sur le sien !

Le cri d'alarme d'Étiennette rendit Émeline méfiante :

— Que voulez-vous dire ?

— Que ta marraine ne sait pas encore si elle vivra à Québec ou à Charlesbourg. Il lui serait difficile de te promettre quoi que ce soit ! Si Quentin est sérieux, il te demandera en mariage. Si tu veux mon avis, vous devriez apprendre à vous connaître bien davantage.

— Mais, maman, je risque de le perdre ! répliqua Émeline en tremblant.

— Tu vois, je ne veux pas te faire de peine* mais tu n'es même pas certaine de ses sentiments. À mon avis, tu devrais éprouver son sérieux en le faisant patienter.

— Il retournera à Québec dans les prochains jours !

— Raison de plus pour qu'il revienne ou qu'il t'écrive. Avec le chemin du Roy, maintenant, il n'y a que deux jours de route. Qu'il coure après toi ! Fie-toi à mon expérience : un homme amoureux est prêt à faire des milles et des milles pour sa belle !

— Papa a fait ça ? demanda Émeline en ricanant.

Contente que sa fille ait retrouvé le sourire, Étienne en rajouta :

— Il a même fait le trajet du fief Chicot à Rivière-du-Loup en raquettes en plein hiver pour venir me conter fleurette. Et il a dû en mettre, des efforts, dans la neige, sur le chenal et sur le lac Saint-Pierre...

— Vous ne vous êtes pas donnée à lui à ce moment-là ?

— Émeline Latour ! Dans mon temps, les nouvelles mariées se donnaient à leur mari le soir des noces, et pas avant, comme à Québec ou à Paris. Justement, parlons-en, des façons de faire de Paris ! Cassandra m'a dit que Quentin a trente-sept ans... Tu me comprends, n'est-ce pas ? Il aurait déjà eu une amourette avec une belle actrice appelée Jeanne-Antoinette. Si ça se savait à Québec, toutes les femmes voudraient l'avoir dans leur lit, et tous les hommes en seraient jaloux au point de vouloir sa chute.

La nouvelle renversa Émeline, dont les traits se durcirent.

— Je ne veux pas t'inquiéter, continua Étienne, mais il faut que tu saches qu'à Paris, les mœurs sont bien différentes qu'à Berthier ! Si tu veux retenir Quentin, il faut que tu t'y prennes de la bonne manière.

— Croyez-vous qu'il entretienne encore sa flamme pour cette Jeanne-Antoinette ?

— Quentin est assez sage pour ne rien espérer d'elle, sinon de la considération et de l'aide pour promouvoir sa carrière, car, vois-tu, Jeanne-Antoinette Poisson s'appelle maintenant madame de Pompadour !

— La favorite du roi de France ?

— Comme tu dis. Paraît-il qu'ils sont restés en bons termes. C'est

Cassandra qui me l'a dit. Quand ça va se savoir, toutes les belles de Québec vont le reluquer. Il faudra que votre amour soit fortement enraciné pour résister à toutes ces tentations. Je ne veux pas te voir revenir à Berthier en pleurs avec des enfants sous tes jupes. Je n'aurai pas la force de vivre ça.

— Marraine Cassandra m'aiderait.

— Cassandra est la mère de Quentin avant d'être ta marraine. Elle prendrait sa défense, d'autant plus qu'il est son fils unique adoré. Il vaut mieux prévenir que guérir, ma fille.

— Alors, que me conseillez-vous ?

— D'abord, de mettre Cassandra de ton côté, ce qui ne sera pas difficile en soi. Ensuite, de prendre le temps de connaître Quentin, en le faisant patienter. Pour ça, il faut que tu restes ici à continuer ton travail de vétérinaire, que tu aimes tant. S'il te donne signe de vie, comme tu le souhaites, et que votre amour grandit, alors cette flamme suffira à te réchauffer le cœur, même si Quentin est affecté au loin.

— Québec n'est déjà pas à la porte.

— Ce n'est pas si loin non plus. Et puis, il pourrait aller à l'occasion à Montréal et faire halte à Bermier. Cassandra sait mieux que quiconque que c'est possible.

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Laisse tomber, je me comprends.

— J'ai peur de ne pas être capable de résister à Quentin, s'il me le demandait.

Etiennette prit alors sa fille par les épaules et la secoua.

— Prendrais-tu le risque de le perdre à tout jamais ? Dis-toi que c'est la première fois qui fera en sorte que ton amoureux sera ferré pour la vie. S'il n'est pas assez dompté, c'est à un étalon rétif que tu auras affaire après. Toujours à l'épouvante ou à regarder par-dessus sa stalle. Il faut que tu le dresses et qu'il t'obéisse, tout en ayant l'impression qu'il est le maître, tu comprends ?

— Comme de lui donner la responsabilité de chef de famille.

Etiennette sourit en s'apercevant qu'Émeline avait tout compris. Elle espérait qu'elle prendrait la bonne attitude, malgré son envie de se donner à Quentin.

— À mon âge, je ne peux quand même pas courtoiser Quentin à ta place, hein ?

— Malgré l'envie que vous en avez ! Allez, dites-le !

— Toi, ma crapaude ! Ne va surtout pas révéler ça à quiconque, lui répondit Etiennette en lui tirant délicatement le lobe de l'oreille.

Puis, plus sérieusement, elle ajouta :

— Ces joutes amoureuses ne sont plus de mon âge, de toute façon.

— Depuis la nouvelle de la mort de monsieur de La Vérendrye, j' imagine.

Etiennette sursauta.

— Que dis-tu là, toi ?

— Voyons, maman, selon Marie-Anne, c'était clair comme de l'eau de roche quand vous l'avez rencontré à Montréal, aux funérailles du seigneur de Lestage !

Comme Etiennette semblait en douter, Émeline renchérit :

— Et comment ! Il paraît que vous rougissiez comme une adolescente quand il vous adressait la parole ! Et puis, plus rien, jusqu'au jour où Boum est venu nous rendre visite. C'était comme si vous veniez de renaître.

— Vraiment ? Il faudra que j'en glisse deux mots à Marie-Anne, pour son indiscretion !... Ton Quentin me fait penser à La Vérendrye. Une femme est prête à tout pour le revoir, le retenir. Des fois, on se demande si de rester vertueuse est la meilleure façon de faire. Toutefois, il vaut mieux vivre avec sa fierté que de se sentir comme le deuxième violon. L'important est de se donner le temps de le savoir avant de s'abandonner à lui.

— Quand avez-vous su que La Vérendrye... Enfin... vous savez ce que je veux dire ?

— Tu te souviens, en 1744, quand Antoine s'est fait concéder une terre le long de la rivière Bayonne par Claude-Antoine de Bermen de La Martinière, le procureur d'Esther, celle qu'il a revendue l'an passé à Pierre Landreau de Repentigny ?

— Oui, bien sûr, l'écuyer et le capitaine d'une compagnie des troupes de la Marine, en même temps que Tancrède.

— Lui-même. Il aurait alors confié à Antoine qu'Esther n'avait pas l'intention d'embaucher La Vérendrye comme intendant de Berthier. Elle avait peur qu'il s'amourache de moi. Elle voulait sans doute le garder pour elle, ce qu'elle a dû faire, j'imagine, car La Vérendrye ne s'est jamais arrêté pour nous saluer par la suite. Moi qui croyais que c'était une amie ! Vois-tu, Émeline, nous, les femmes, nous avons beau être de grandes amies éternelles, lorsque le même homme nous intéresse...

— Pourquoi dites-vous ça ?

— Esther vient de laisser ses droits successifs seigneuriaux à son neveu, Pierre-Noël Courthiau, qui devient ainsi le seul seigneur de Berthier depuis le décès de La Vérendrye. Pour moi, c'est un indice qu'Esther souhaitait s'établir un jour à Berthier avec La Vérendrye, à un moment propice, c'est-à-dire après ma mort.

Se rendant compte que ce raisonnement ne tenait pas la route, Émeline se dit que sa mère avait mal pris le décès de l'explorateur, malgré le fait que ce dernier l'ait manifestement négligée. Elle voulut la rassurer :

— Avec ma marraine, toutefois, ça ne risque pas d'arriver.

— C'est à souhaiter, Émeline, malgré les liens qui nous unissent. Il suffit d'un coq dans le poulailler pour que toute amitié bascule. Bon, assez de jérémiades ! Je suis vieille maintenant et mon tour est passé. C'est plutôt à toi de te laisser parler d'amour. Je dis bien « *te* laisser parler d'amour ».

— J'ai compris. Je vais suivre votre conseil et le laisser me montrer à

quel point il tient à moi.

— Tu as raison, crois-moi. Tu es vouée à un destin particulier avec un homme bien différent des autres. Cassandre me disait qu'il avait été échaudé par cette Jeanne-Antoinette. Il ne faudrait surtout pas qu'il te laisse tomber sans crier gare comme ce Lafrenière.

Quentin suggéra à Émeline de faire une balade romantique sur l'eau. Celle-ci accepta avec joie, tout en se doutant bien qu'il lui demanderait une preuve d'amour. Elle devait se montrer forte, se raisonna-t-elle, devant la tentation de la chair, même si elle était follement éprise de lui. Discrètement, le couple prit la direction du fief Chicot plutôt que de longer la rivière Bayonne. Émeline souhaitait montrer à Quentin la vieille forge de son père, là où les premiers enfants Latour étaient nés, en face de l'île aux Vaches, le lieu de naissance de son ami Boum de La Vérendrye.

En naviguant sur le chenal du Nord, le long de l'île Dupas, Quentin fut impressionné par la rangée de peupliers majestueux. Certains arbres, aussi hauts et droits que des flèches de cathédrale, lui faisaient penser à l'allée des ifs de l'éloquent évêque Bossuet, à Reims, tandis que d'autres avaient les pieds dans l'eau et que leur feuillage venait se refléter sur l'onde comme dans un miroir.

— Ce sont des saules pleureurs. Les plus hauts sont des peupliers. Les habitants de l'île Dupas ont eu la bonne idée de laisser une rangée d'arbres autour de l'île, pour se protéger des ravages de la débâcle du printemps. Les glaces errantes sont si traîtresses ! Chez nous, à la rivière Bayonne, nous avons les plus gros peupliers de la région. Nous les appelons affectueusement nos « liards ». Ils sont aussi hauts que ceux-ci, même plus, et aussi majestueux que les saules pleureurs. Même qu'à certains endroits, leur ramure de grandes feuilles bizarres se reflète jusqu'au milieu de la rivière. Ils paraissent avoir poussé dans l'eau, alors que seules leurs branches sont au-dessus. Mon père nous disait qu'ils empêchaient les d'éboulis, parce que leurs racines poussaient dans le sol.

— Tu veux dire : les éboulis ? demanda Quentin, intrigué par le curieux mot.

— Tu sais, les glissements de terrain, quand la terre déboule dans la rivière...

En entendant cette expression locale, Quentin sourit à la dérobee pour éviter de montrer qu'il était plus instruit qu'Émeline. *Pourquoi pas ? Un éboulis déboule de toute manière*, se dit-il. En chemin, Émeline lui montra l'îlot aux ouaouarons, l'endroit où Pierrot s'était noyé, ce frère dont elle ne conservait que peu de souvenirs. Elle se rendit compte que Quentin l'écoutait de manière attentive, comme s'il cherchait à se représenter les lieux du drame. Il posa quelques questions pertinentes, pour mieux comprendre ce qu'elle avait vécu. Il lui demanda même de faire halte sur l'îlot. Il y cueillit un bouquet sauvage, composé de fleurs de salicaïres pourpres précoces et de chanvre d'eau à pétales roses, qu'il remit à Émeline. Cette attention la toucha

beaucoup. Il choisit ce décor pour lui dévoiler ses sentiments.

Qu'il était beau, Quentin, dans la nature sauvage printanière, sa chevelure blonde en harmonie avec la folle avoine déjà haute !

Quentin invita Émeline à s'asseoir près de lui. Il enleva sa redingote, qu'il étendit sur l'herbe. La jeune femme accepta l'invitation, en gardant toutefois une certaine distance avec Quentin. Celui-ci comprit sa réserve. Il lui prit la main et l'embrassa sur les doigts. Lentement, il se rapprocha d'elle et lui réclama un baiser.

Émeline, qui redoutait ce moment autant qu'elle le désirait, colla sa bouche sur la sienne, succombant à la tentation de savourer la chaleur de ses lèvres. Elle se délecta de la passion qui la tenaillait, se demandant bien si elle n'incitait pas trop son compagnon à lui en demander davantage. Après un long moment à défier leurs sens, Quentin lui demanda de s'allonger près de lui. Il commença à lui caresser le cou en y dessinant des arabesques invisibles avec son doigt.

— Si tu savais combien je t'aime et combien il me serait désormais difficile de vivre sans toi ! Un jour, quand les Anglais seront renvoyés hors du pays, nous irons à Paris et je te montrerai la maison où j'ai grandi dans la rue du Bac, pas tellement loin de la Seine, du palais du Louvre et des Tuileries. Puis, si ma mère veut bien nous accompagner, nous irons faire les magasins à Saint-Germain-des-Prés. Tu seras éblouie par la beauté de Paris, que Voltaire appelle « la ville des Lumières ». Nos chimistes ont découvert le secret de la pierre philosophale, cette matière qui permet la transmutation des métaux dits vils en or.

Émeline écoutait, ébahie, les propos de Quentin, impressionnée par son savoir, rêvant au romantisme de son futur séjour à Paris, à ses grands yeux bleus étincelants l'émerveillement face aux lumières de la ville.

— Paraît-il qu'à Paris, les meubles des princes sont en or massif ?

Quentin sourit en entendant cette remarque enfantine d'Émeline.

— Nos ébénistes recouvrent d'une poudre d'or les métaux ternis par le temps ou moins nobles. Ça se fait à la manufacture des Gobelins. La visite de cette manufacture est déjà inscrite à notre programme, comme celle du château du Roy, à Versailles. Nous irons voir tout ce que tu voudras visiter, je te le promets, et même plus !

Quentin avait déjà atteint la naissance de la poitrine d'Émeline, effleurant du bout des doigts le tissu de sa robe.

— Moi aussi, je t'aime, mon amour, et je me demande ce que je ferai quand tu ne seras plus là, dit spontanément Émeline, sans y avoir trop réfléchi.

Cette déclaration laissa un doute à Quentin. Il interrompit son élan et posa la question fatidique qu'elle craignait tant :

— Alors, ton avenir est soudé au mien... Me suivrais-tu où que j'aille ?

Émeline se plongeait dans son regard bleu comme le ciel. Elle se sentait prête à tous les compromis, voire à toutes les preuves d'amour charnel qu'elle pouvait imaginer, s'il le lui demandait.

Comment résister à cet Adonis directement descendu de l'Olympe ? Qu'il est beau !

Pour appuyer sa question, Quentin continua lentement à la caresser. Il venait de dévoiler à moitié la poitrine de la jeune femme, et déjà un sein laiteux et tendu tentait de faire son apparition, laissant soupçonner un mamelon semblable à un bouton de rose. L'épiderme délicat d'Émeline frémit sous les doigts de Quentin. Elle ne chercha pas à freiner son audace, tout occupée à trouver la bonne réponse à la question qu'il lui avait posée.

Quentin crut que sa bien-aimée souhaitait qu'il la dévête de son bustier. Il put ainsi admirer ce que la nature pouvait offrir de plus beau. Il vit aussitôt le buste d'une déesse grecque, comme celui qu'il avait pu jadis observer au château de Versailles. Les mamelons d'Émeline lui lançaient le défi de la séduire, tel un conquérant. La respiration du jeune homme se fit de plus en plus saccadée, suivant le rythme de l'ondulation lascive de la poitrine de sa conquête.

Quentin s'attendait à ce qu'Émeline participe maintenant au jeu amoureux, en déboutonnant sa veste. Comme elle ne le faisait pas, il s'aventura à lui caresser le genou et l'entrejambe. Émeline l'arrêta plutôt et lui demanda :

— Pourrais-tu me parler de Jeanne-Antoinette ? Quentin s'immobilisa.

— Ce n'est pas une telle question que j'attendais de toi. Je ne t'ai jamais demandé si tu avais déjà connu d'autres hommes. Cela vient de briser le romantisme de ce moment particulier pour nous deux.

Émeline se mordit les lèvres. Elle se rendit compte qu'elle avait trop tardé à arrêter les avances de Quentin.

— Ne trouves-tu pas que nous devrions tout nous dire de notre passé, si nous voulons envisager notre avenir ensemble ?

Cette réplique surprit l'officier.

— À Paris, les jeunes femmes ne se raidissent pas de cette manière. La galanterie a ses règles, et seuls les hommes en tiennent les rênes.

— Nous ne sommes pas à Paris, ici, mais au Canada, et les filles ne s'en laissent pas imposer si facilement !

Quentin avait déjà entendu ce refrain-là en Acadie, avec la belle Evangeline. Il se dit que les femmes du Nouveau Monde avaient toutes ce côté rebelle. Il se doutait qu'il n'aurait pas le dernier mot avec Émeline, pas plus qu'il ne l'avait eu avec Evangeline, qui avait préféré le perdre plutôt que de baisser pavillon. Il décida d'abdiquer plutôt que de l'affronter :

— Très bien. Je vais tout te dire de Jeanne-Antoinette, même si je ne te demande pas en retour de me parler de tes amoureux. C'est vrai que Jeanne-Antoinette Poisson et moi avons été amoureux, mais il y a de cela plus de dix ans. Elle est devenue depuis la marquise de Pompadour, favorite de notre Roy. Avant de partir pour le Canada, ma mère, sur son invitation, est allée les rencontrer, le Roy et elle, au château de La Celle. Jeanne-Antoinette l'a assurée qu'elle favoriserait ma carrière, mais sans plus. Donc, il n'y a plus rien

entre nous, sinon une belle amitié dont l'origine remonte à nos jeunes années. D'ailleurs, même si elle fait presque office de reine de France et que sa beauté est aussi étincelante que le soleil, la tienne, mon bel amour, a l'éclat du diamant pur et la vaut mille fois.

Flattée par cette comparaison des plus avantageuses, Émeline voulut en savoir davantage :

— Tu disais qu'elle l'avait assurée qu'elle favoriserait ta carrière ; voudrait-elle te revoir ?

Ma parole, serait-elle jalouse de la maîtresse du roy de France ? se questionna Quentin.

— Non, rassure-toi. Ma carrière se déroulera au Canada. Le gouverneur La Jonquière doute que la paix signée il y a deux ans dure encore longtemps et il craint que les Cinq-Nations iroquoises réclament à un moment donné la vallée de l'Ohio comme leur propriété et s'opposent à tout établissement permanent français là-bas. On croit que je serais tout désigné pour mener les négociations dans le but de régler le conflit qui opposerait de nouveau la France et l'Angleterre, avec ses treize colonies américaines. C'est le motif de mon voyage chez les Mohawks d'Oka, dans la famille de mon demi-frère, où j'apprendrai le métier d'ambassadeur, comme mon père adoptif, le comte Joli-Cœur, l'a fait.

Par une mimique étudiée, Émeline donna l'impression de bien comprendre.

— Comme ça, le gouverneur craint que les Miamis⁶⁵ s'allient aux Anglais ? Tout le monde ne parle que de ça ; j'ai peur.

65. Quand les Français s'installèrent en Ohio en 1749, les Miamis voulurent les chasser. En 1750, cette nouvelle avait semé la panique au Canada. Les Canadiens se disaient que, si la France ne matait pas cette tribu indienne, il y aurait de fortes chances que les Anglais, alliés des Miamis, attaquent les forts français de la vallée de l'Ohio.

— Tu n'es pas la seule. C'est pour ça que le gouverneur La Jonquière me fait confiance pour trouver une solution pacifique par l'intermédiaire des Mohawks, car ils peuvent raisonner les Miamis. Sinon nous soumettrons ceux-ci par la force. La vallée de l'Ohio est cruciale pour l'avenir du Canada, et la France ne peut pas se permettre de laisser un pouce de terrain aux Anglais. La Jonquière vient d'ailleurs de donner un sévère avertissement à Cornwallis, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse⁶⁶. Je crois que l'issue d'une prochaine guerre dépendra de la stratégie de l'armée française.

66. Le 2 avril 1750, le gouverneur La Jonquière avait averti Cornwallis, gouverneur de la Nouvelle-Ecosse : « Faites attention [...] le Roi de France est le premier possesseur de tout ce continent. [...] Je suis par là autorisé à ne pas céder un pouce de terrain, jusqu'à ce que le Roi mon maître m'en ait ordonné autrement [...] ».

Émeline avait les yeux remplis d'admiration.

Jamais je n'aurais pensé que le jeune officier du portrait serait chargé d'une mission aussi capitale pour l'avenir du Canada et que je pourrais y être associée !

Elle se vit brièvement en train de l'accompagner dans ses missions diplomatiques.

— Pourrais-tu être le commandant en chef de l'armée ?

La naïveté d'Émeline fit rire Quentin si fort que les canards et les sarcelles

nichés dans les carex et les hautes herbes folles, apeurés, s'envolèrent avec fracas. La jeune femme se colla alors à lui, se blottissant contre son torse. Il la sentait très éprise de lui. Aussitôt, Quentin, gonflé par son importance, à la consternation d'Émeline, commença à la tripoter. Elle se cabra et se dégagea de son étreinte.

La réaction d'Émeline frustra Quentin, qui commençait à la trouver mijaurée. Il tenta de lui expliquer :

— Vois-tu, nous, les nobles français, nous comprenons que l'amour physique puisse être indépendant du grand amour.

Émeline s'offusqua :

— Sachez, comte Joli-Cœur, que je ne me donnerai jamais à un homme qui ne soit pas mon mari !

Quentin trouva la réplique d'Émeline plutôt amusante.

— Eh bien, voilà une réponse claire à ma question ! Alors, pourquoi avoir joué avec le feu ? Pourquoi m'avoir permis de te caresser, et m'avoir même encouragé ?

En replaçant son corsage, Émeline répondit : — Parce que je n'ai pas pu t'arrêter avant, tant tu me plais ! Quentin fut charmé par sa sincérité.

— Comme ça, j'aurais pu te séduire ?

— Je préfère que nous en restions là. Comme ça, je n'aurai rien à me reprocher.

— Ou rien à conserver comme souvenir délectable.

— Ce souvenir délectable, comme tu dis, sera toujours en devenir. Le moment venu, nous célébrerons notre amour.

— Mais je ne peux t'aimer davantage, Émeline.

— Alors, il nous reste à entretenir cet amour naissant encore quelque temps.

— Combien de temps ? Pour un militaire, le temps peut presser.

— J'ai déjà répondu à cette question.

Soudain, Quentin blêmit. Il repensa qu'Émeline avait dit qu'elle ne se donnerait qu'à son mari. Comme elle n'était pas mariée, elle était donc vierge.

Est-ce possible, vierge à vingt-sept ans ? Ce n'est pas à Paris que l'on verrait ça ! C'est toute une chance que j'aurai d'épouser une beauté comme Émeline !

Quentin décida de tenter le tout pour le tout.

— Puis-je espérer que tu me suives à Québec ?

— J'ai déjà répondu à cette question aussi. J'ai un bon travail ici, qui me rapporte assez pour que je puisse me ramasser un trousseau. Je me donnerai à l'homme qui m'aura demandée en mariage, en espérant que ce soit toi.

Émeline avançait soudain avec audace, comme si une motivation supérieure émanait de tout son être :

— Je ne vous attendrai pas toute ma vie, comte Joli-Cœur ! Si, dans un délai raisonnable, je n'ai pas eu la conviction de la profondeur de votre amour,

je cesserai d'espérer votre demande.

La fièvre monta aussitôt au visage d'Émeline.

Qu'est-ce que j'ai été dire là ? Des plans pour que je le perde à tout jamais! À quoi ça peut servir d'être indépendante, si c'est pour mieux sécher dans son coin comme une vieille fille? Émeline, ce que tu peux être bête, des fois! Comme j'ai envie de lui faire l'amour immédiatement, en lui demandant pardon de tant d'effronterie! Il va sûrement rencontrer une autre Jeanne-Antoinette. C'est maman qui m'a mis cette idée de fierté dans la tête.

Pour sa part, Quentin pensa: *Quel tempérament! Oser me mettre en garde, moi, Quentin Joli-Cœur, comte et aide-major à la défense de Québec, l'ancien amant de madame de Pompadour ! Cette Émeline a une fermeté de caractère enviable. Elle pourrait facilement participer à la défense de Québec à mes côtés. Mieux, commander une brigade, même un régiment! Seulement, elle ne se donnera qu'au moment du mariage. À trente-sept ans, ne serait-il pas temps que je fonde un foyer avec la plus belle des Canadiennes ? Je comprends qu'à son âge, elle ne veuille pas compromettre son avenir. C'est sage de sa part. Eh bien, Quentin, tu semblés beaucoup plus épris d'elle que tu ne veux bien l'admettre ! Pourquoi la brusquer ou lui faire de la peine pour une histoire de sexe? Quentin, ce jeu n'en vaut pas la chandelle.*

— Que me faudra-t-il faire pour espérer que tu m'attendes ?

— Apprenons à mieux nous connaître d'abord et, si tout marche bien, notre amour évoluera tout naturellement. Écrivons-nous souvent et, quand tu le pourras, tu viendras me voir. Ma mère ne s'y opposera pas. Par la suite, le temps fera son œuvre. C'est ce que nous avons de mieux à faire pour le moment.

Quentin hésitait à lui avouer ce qu'il ressentait au plus profond de son cœur. Puis il la pressa fortement contre lui et lui glissa à l'oreille :

— Si je m'écoutais, je demanderais ta main à ta mère dès notre retour, mon bel amour !

En même temps, Quentin embrassa Émeline doucement, comme une fleur printanière au parfum délicat dont il aurait voulu se délecter. La jeune femme écouta son aveu, aussi doux à son oreille que le murmure du ruisseau qui cherchait son chemin en direction du chenal. Pour toute réponse, elle se colla à lui. Elle voulait tellement croire à ce qu'il venait de lui avouer !

Toi aussi, tu es mon bel amour! Même dans mes rêves les plus secrets et les plus romantiques, jamais je n'aurais cru pouvoir vivre un tel moment de bonheur! Si tu savais à quel point je t'aime et j'ai envie de me donner à toi !

Comme Quentin avait instinctivement recommencé à la caresser, Émeline se dégagea prestement en lui proposant :

— Si nous continuions notre balade ? Je ne voudrais pas revenir à la brunante. Nos mères seraient trop inquiètes.

— Ta mère s'inquiéterait tout en te sachant accompagnée par l'officier en second de la défense de Québec contre les Anglais, nos ennemis mortels ?

— Ce n'est pas des Anglais que ma mère a peur, mais plutôt des caprices des courants printaniers du chenal. N'oublie pas que mon frère aîné s'est noyé juste en face.

Quentin s'aperçut de sa gaffe et se mordit la lèvre.

— Tu as raison. Il vaudrait mieux ne pas les inquiéter.

Au moment où les amoureux s'apprêtaient à monter dans l'embarcation, Émeline avisa Quentin :

— Il serait souhaitable d'attendre encore avant de nous marier, même si j'ai une peur affreuse de te perdre quand tu iras t'installer à Québec ! Évidemment, si tu étais sérieux tout à l'heure en parlant de mariage...

Quentin sourit à sa belle ingénue. La carapace d'Émeline venait de se fissurer et l'amour avait fragilisé sa hardiesse.

Si Émeline est belle comme une déesse, au moins, elle vient de me prouver qu'elle est sérieuse, se dit-il.

Émeline attendait la réponse de Quentin, mais elle ne vint pas. Elle comprit que son beau militaire n'était pas encore prêt à s'engager formellement.

C'est de ma faute aussi, avec mes précautions stupides ! Une autre aurait profité de la situation et se serait jetée dans ses bras à corps perdu et l'aurait attaché à elle à jamais. Qu'est-ce que j'ai à toujours vouloir tout ramener à la raison quand il s'agit du langage du cœur ? À vouloir l'idéal, c'est sans doute pourquoi je suis encore vieille fille ! Un roman d'amour aussi vite vécu était sans doute trop pour Émeline Latour, la vétérinaire, la femme qui fait passer son travail avant ses amours !

Au lieu de répondre, Quentin l'embrassa amoureusement de nouveau. Émeline lui rendit son baiser en songeant : *C'est sans doute son côté galant parisien. Il préfère faire durer l'attente de l'engagement et savourer l'excitation du sentiment d'amour. À bien y penser, c'est normal, car ma marraine a fréquenté longtemps Marivaux, le poète de l'amour. Forcément, Quentin a été influencé. De plus, Cassandra est toujours célibataire. S'il prend exemple sur sa mère, je risque de l'attendre longtemps.*

À son retour à la maison, Émeline raconta à sa mère, impressionnée, l'importance de la carrière militaire de Quentin pour l'avenir de la colonie et comment elle envisageait son rôle à ses côtés, s'il lui demandait sa main.

À l'insu d'Émeline, qui avait dû se rendre à la forge pour dispenser des soins urgents à un cheval, Quentin demanda à Joseph de le conduire avec Marie-Amable au village, chez le ferblantier Laboucane. Il y retourna avec elle, éveillant la curiosité d'Émeline et d'Étiennette.

Cette dernière prit Marie-Amable à part et lui dit :

— Il y a diverses façons de faire mal à ta sœur, et ce que tu fais actuellement en fait partie. N'oublie pas que je suis toujours ta tutrice et que tu as l'obligation de me dire ce que vous tramez dans le dos d'Émeline ! Que je te voie lui faire du mal en lui enlevant son prétendant ! Il y a quand même des limites à jouer à l'écervelée !

— Tout ce que je peux vous dire, c'est que Quentin est un homme au grand cœur.

— Pourvu qu'il n'ait pas le cœur assez grand pour aimer deux de mes filles à la fois ! Doux Jésus, ça va tuer mon amitié avec Cassandra ! Sans parler d'Émeline ! J'ai l'intention d'en parler à Quentin après le dîner.

Au moment du dîner, toute la famille Latour était présente, même Pierre-Simon Beaugrand-Champagne, placé tout près d'Angélique, ainsi que le curé Levasseur, en tant qu'invité de marque, mal à l'aise d'être assis à côté de Cassandra. Quentin demanda la permission d'adresser quelques mots à la maîtresse de maison. Il se leva.

— Au nom de ma mère et au mien, j'aimerais remercier madame Etiennette et sa famille, pour le chaleureux accueil que nous avons reçu depuis quelques jours à la rivière Bayonne. Maman m'avait dit que vous étiez des gens hospitaliers, mais vous avez réussi à dépasser les limites de l'hospitalité.

Surprise de l'initiative de son fils, Cassandra lui emboîta le pas :

— Ne te l'avais-je pas dit, Quentin, qu'Étiennette est une amie adorable ? Ce n'est pas pour rien que nous sommes liées depuis... depuis... Les années ne se comptent plus ! Voilà !

Le trait d'esprit fit sourire Etiennette, alors que ses enfants l'applaudissaient et que le curé frappait dans ses mains de façon mesurée.

— Vous nous avez accueillis comme des membres de votre famille. Si cela est un trait distinctif des Canadiens, comme nous le disait récemment le naturaliste Peter Kalm, moi qui suis un enfant unique, j'ai trouvé à Berthier un véritable esprit de famille.

Cassandra se mordit les lèvres et pencha la tête. Etiennette, qui la connaissait bien, savait que son amie remettait en question sa vie sentimentale particulière, qu'elle n'arrivait pas à corriger.

Quentin resta silencieux pendant quelques secondes avant de continuer. Ce suspense intrigua l'auditoire, qui ne se doutait pas de la suite de l'allocution. Quant à Émeline, qui regardait sa mère d'un air interrogateur, elle se demandait bien à quoi Quentin voulait en venir. Etiennette haussa les épaules, signifiant qu'elle n'en savait trop rien. Elle voyait bien que l'attitude de sa fille avait changé, qu'elle n'agissait plus de la même façon.

— J'ai toujours souhaité avoir des frères et des sœurs...

Cassandra, qui n'en pouvait plus de se faire mettre son passé sous le nez, lui jeta un regard impatient. Quentin s'en rendit compte et s'empessa de continuer :

— Voilà ! Depuis quelques jours, depuis mon arrivée ici, ma vie a basculé. Je devrais dire : mon cœur, puisque, enfin, j'ai rencontré l'âme sœur, la femme de ma vie, celle que j'attendais depuis toujours !

Un « oh ! » de surprise se fit entendre autour de la table. Tous les regards se tournèrent vers Émeline, même celui du curé. Seule Angélique tarda à le faire, attendant toujours que Pierre-Simon lui dévoile ses sentiments. Déçue,

elle feignit plutôt la joie, en attendant que l'officier français nomme l'élu de son cœur.

Quentin prit une grande respiration. Il savait qu'une page de sa vie était sur le point d'être définitivement tournée. Il laissa durer le suspense, pour se convaincre qu'il prenait la bonne décision. Dans la cuisine de la rivièrè Bayonne, le bruit des ailes des mouches était le seul son audible. Même les petits se taisaient, s'apercevant que quelque chose de crucial se jouait dans leur famille.

Quentin mit la main sur l'épaule d'Émeline. Soudainement, ses yeux bleus s'embruèrent de larmes de joie. Toute nerveuse, Étienneette s'apprêtait à se lever de sa chaise pour desservir, mais Quentin crut qu'elle trouvait son discours trop long. Il décida d'en venir au fait.

— Je profite de l'attention de madame Étienneette pour lui demander la main d'Émeline.

À cette annonce, Étienneette retomba sur sa chaise, alors qu'Émeline regardait Quentin, ébahie, plus amoureuse que jamais. Une de ses sœurs lui offrit son mouchoir, pendant que les applaudissements des autres convives fusaient. Cassandre avait hâte de se lever pour aller féliciter son fils et embrasser sa filleule.

Comme Étienneette tardait à répondre, Quentin continua nerveusement :

— Émeline m'a bien fait comprendre que nous devons nous connaître davantage. C'est la raison pour laquelle les fiançailles ont été voulues par Dieu, n'est-ce pas, monsieur le curé ?

Étonné qu'on lui demande son avis, le curé opina aussitôt. Tous les regards se portèrent vers Étienneette, qui éclata en sanglots, avant de dire :

— Je... je ne sais quoi répondre...

— Dites oui, maman, entonnèrent les sœurs d'Émeline.

Cassandre se leva prestement et alla reconforter sa grande amie.

— Dis oui, Etienneette, nous aurons les mêmes petits-enfants, qui nous appelleront grand-maman !

Etienneette se leva et, regardant intensément sa fille adorée, balbutia :

— Vous avez mon accord.

Puis, prenant sur elle, elle ajouta fermement :

— C'est une immense joie que d'accueillir Quentin comme un membre à part entière de cette famille.

Quentin sortit alors un écrin de sa poche et le présenta à Émeline.

— Mon bel amour, ce jonc est pour toi, en espérant qu'il soit à ta taille. Sinon tu n'auras qu'à blâmer Marie-Amable. Tiens, si tu me permets, je vais te le passer au doigt.

Quentin retira l'anneau que le ferblantier Laboucane avait fabriqué selon les recommandations de Marie-Amable, et le passa au doigt d'Émeline.

— Si monsieur le curé est d'accord, nous nous marierons dans trois semaines, le temps de faire publier les bans et de voir à la préparation du mariage. D'ici là, j'en profiterai pour aller visiter Oka, question de laisser à

Émeline quelques semaines encore avec sa famille.

Alors que sa fiancée admirait le jonc qu'il venait de lui offrir, Quentin se pencha et l'embrassa élégamment sur la main, pour ne pas l'indisposer. Émeline lui fit son plus beau sourire, tant elle était enchantée par les événements de sa vie, qui se succédaient désormais à un train d'enfer.

Déjà, la mère, la marraine et les sœurs d'Émeline défilaient pour admirer à tour de rôle le joli jonc de fiançailles sur lequel étaient gravés les mots «À Émeline, mon amour, pour toujours». Marie-Amable, pour sa part, expliquait à qui voulait l'entendre comment elle avait participé, à la demande de Quentin, au choix du bijou.

— La femme de Laboucane m'a fait essayer quelques bagues de différentes tailles. Ça m'était facile de faire rétrécir celle qui m'allait le mieux, puisque mes doigts sont plus gros que ceux d'Émeline. Quentin m'a demandé *de* choisir le modèle qui, selon moi, pouvait plaire à Émeline et il m'a fait confiance. Et regardez comme elle l'aime, son jonc !

Etiennette alla embrasser Émeline.

— Comme je suis contente pour toi ! Je te l'avais bien dit que Quentin était un homme responsable ! Le genre d'homme qui se fiance avant de se marier, selon la règle chrétienne. Je vous souhaite beaucoup de bonheur. Je te garantis que nous préparerons un festin pour tes noces. Comme le temps presse déjà, nous nous mettrons au travail dès demain. Pour aujourd'hui, célébrons vos fiançailles !

Elle alla féliciter Quentin.

— Bienvenue dans la famille Latour, Quentin. Vous nous avez fait toute une surprise ! Mon Émeline mérite bien un homme comme vous. Par ailleurs, c'est un bijou de choix que je vous confie. Émeline mérite la plus haute considération et, comme elle n'est pas habituée au grand monde, je vous demande d'être patient avec elle. Comme elle apprendra vite, vous ne regretterez pas de l'avoir mariée. Quant à nous, nous perdrons un gros morceau.

— Ne vous inquiétez pas, madame Latour. C'est un immense privilège pour moi de faire partie de votre famille et je ferai tout mon possible pour que vous restiez toujours fière de la réponse que vous m'avez donnée.

— Alors, dans ce cas, permets-moi de t'embrasser. À Berthier, la parenté se tutoie et s'embrasse.

Comme Quentin s'apprêtait à faire le baisemain à sa future belle-mère, celle-ci réagit.

— Ni baisemain ni bise. Désormais, nous nous embrasserons sur la bouche, mais pudiquement toutefois. Tu réserveras tes baisers amoureux à Émeline, sinon à quoi servirait le temps des fiançailles ?

— À mieux se connaître, paraît-il !

— Regardez-le donc, Quentin qui s'amuse déjà à taquiner sa belle-mère ! Pas seulement à mieux se connaître, mais aussi à s'embrasser ! Émeline, viens embrasser ton fiancé.

Sous les applaudissements, Émeline, toute rougissante, s'avança vers Quentin qui, la pressant contre lui, l'embrassa avec tendresse.

Choqué par l'inconvenance de ce geste, le curé aborda Étienne :

— Ne trouvez-vous pas, madame Latour, qu'il serait plus logique que les nouveaux mariés s'embrassent devant les autres après la cérémonie nuptiale, plutôt qu'au moment de leurs fiançailles ?

— Vous savez, monsieur le curé, sauf votre respect et celui de la religion, ce ne sont pas trois semaines qui font une différence lorsqu'il s'agit de célébrer le rapprochement de deux cœurs.

Sidéré par la réponse inattendue d'Étienne, le prêtre maugréa :

— Pour autant qu'ils ne se laissent pas aller à célébrer le rapprochement de leurs corps avant le mariage !

— Monsieur le curé ! Vous connaissez assez mon Émeline pour savoir qu'elle n'est pas ce type de fille !

— La nature humaine, madame Latour, la nature humaine, il vaut mieux ne pas la provoquer ! Si vous saviez ce que j'entends au confessionnal !

— Si Émeline est restée pure autant de temps, elle sera capable de résister trois semaines de plus !

À en juger par le dodelinement de sa tête, le curé ne semblait pas trop y croire. Étienne le rassura à mi-voix :

— Ils n'auront pas grand temps à eux seuls, croyez-moi. Vous n'avez qu'à les inviter au presbytère pour mieux les préparer au sacrement du mariage et, tant qu'à y être, pour les confesser.

— Merci pour votre recommandation. Le curé Gaillard m'a toujours dit que vous étiez une belle famille chrétienne, un modèle à suivre !

Puis, se penchant pour approcher sa bouche de l'oreille d'Étienne, il chuchota :

— Et vous, un véritable chef de famille.

Perplexe, Étienne lui demanda :

— Est-ce une flatterie ?

— La règle d'un bon curé de campagne est de ne jamais flatter ses paroissiens, encore moins ses paroissiennes ! répondit l'ecclésiastique à haute voix, pour se faire entendre.

— Alors là, vous me faites plaisir !

Cassandra, qui avait écouté d'une oreille distraite, lança à Étienne :

— Il pourrait au moins te féliciter pour ton excellent repas ! Étienne lui fit signe de ne pas lui en vouloir.

— Je n'aurais pas pu espérer mieux pour le repas des fiançailles de mon fils avec ma filleule adorée. Je suis si contente que les familles Allard et Latour soient réunies.

— Elles seront définitivement liées par le sang à la première naissance.

— Quant à moi, je n'ai pas encore envisagé mon rôle de grand-mère, comme toi, avec tes neuf petits-enfants vivants. Qui est le dernier ?

— Une petite dernière, Geneviève, la fille de mon Pierre et de Geneviève

Hénault. Nous venons de fêter son premier anniversaire.

— Et ton plus vieux ?

— Pierre-François Généreux, le fils de Marie-Anne. Il a vingt-deux ans et fréquente la voisine, Amable Desrosiers, la fille d'Antoine et de Marguerite Piet.

— Tu as des chances qu'il s'établisse à la rivière Bayonne, celui-là.

— Je l'espère bien, étant donné qu'Émeline nous quittera pour le grand monde à Québec.

Cassandra perçut de la tristesse dans la répartie d'Étiennette. Elle voulut la rassurer :

— Tu sais bien que je vais m'occuper de ma filleule lorsqu'elle sera devenue ma bru ! Tu n'as pas à t'inquiéter. Nous y veillerons, Quentin et moi.

— Mais les Anglais ? Si Quentin est affecté à la défense de Québec, c'est qu'il doit bien y avoir un risque, non ?

— Pour le moment, les royaumes de France et d'Angleterre sont en paix, c'est ce qui importe. Si jamais ça devenait dangereux, nous irions nous installer à Charlesbourg.

Étiennette dévisagea son amie.

— Je croyais que c'était chose faite.

Cassandra fit semblant de ne pas comprendre l'allusion. Étiennette s'aperçut qu'elle en avait trop dit.

Après le repas, alors qu'elles se retrouvaient momentanément seules, Étiennette demanda à Cassandra :

— As-tu décidé quelle demande en mariage tu accepteras ? Cassandra haussa les épaules.

— Il me reste trois semaines de réflexion et le plus important pour moi, c'est de marier Quentin avec ma belle Émeline ! J'aviserais une fois de retour à Québec.

— Tu dois avoir tout de même une préférence pour le père de Quentin ou le gouverneur ?

Cassandra sourit énigmatiquement, comme si son choix était déjà fait.

Étiennette n'insista pas, au grand étonnement de Cassandra. Celle-ci mit sa main sur l'avant-bras de son amie.

— C'est bien la première fois que la grande brunette ne cherche pas à savoir ce que j'ai en tête.

Étiennette lui sourit à son tour, avant de lui répondre à la blague :

— Ça fait longtemps que je me suis rendu compte que ta vie sentimentale dépassait de loin la mienne en péripéties.

— Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit aussi intéressante.

Embarrassée par la franchise spontanée de son amie, Étiennette s'empressa d'ajouter :

— Pour le moment, je t'avouerai qu'elle paraît plus mouvementée que la mienne.

— Je suis certaine que la mienne aussi sera très tranquille quand je serai

grand-mère.

Etiennette pouffa de rire.

— Quoi ? Qu'ai-je dit de si drôle ?

— Rien... mais tu me permettras de douter de cette tranquillité, le moment venu.

— C'est toute l'estime que tu as pour moi, Etiennette Latour ? À l'avenir, j'y penserai à deux fois avant de me confier à toi !

L'éclat de rire d'Étiennette, sincère et sonore, avait attiré les regards. Comme Émeline et Quentin semblaient intrigués, Etiennette leur annonça :

— Cassandre vient de m'apprendre qu'elle se chargeait du menu du banquet de noces.

Comme les fiancés applaudissaient l'initiative, Cassandre lança :

— J'ai dit ça, moi ?

Quentin ajouta, pour la tirer d'embarras :

— Je voudrais que ma mère m'accompagne au lac des Deux-Montagnes chez les Mohawks.

Surprise par la suggestion, Cassandre prit son fils à part et lui dit aussitôt à mots couverts :

— Voyons, Quentin, ça ne se fait pas de laisser Émeline toute seule alors que vous vous marierez dans quelques semaines. Profitez-en pour mieux vous connaître. Il sera toujours temps d'aller à Oka. Tiens, pourquoi pas un voyage d'amoureux après vos noces ? Ça me semblerait plus indiqué pour des nouveaux mariés. Émeline te ferait visiter Montréal, que tu ne connais pas. Encore.

— Vous repartiriez pour Québec avant nous ?

— Ton père et moi, nous reviendrons tous les deux, puisqu'il sera ton témoin.

— J'avais pensé vous demander de l'être. Cassandre rougit de fierté.

— J'accepte de grand cœur cet honneur !

Pourvu qu'Étiennette fasse de même pour Émeline ! Deux mères témoins, ce serait bien une première dans la chrétienté ! se dit Cassandre.

Puis, à haute voix, elle déclara :

— À bien y penser, Étiennette, ton idée est excellente et j'accepte volontiers ton invitation. Dès demain, nous verrons à ce que nos invités se souviennent des noces d'Émeline et de Quentin ! J'ai, moi aussi, des invitations à faire, compte tenu de mon rôle de chef de famille. Son père, le général Ramezay, le gouv...

Cassandre s'interrompit, estimant qu'elle en avait trop dit. Cependant, ses mots intriguèrent Étiennette, qui se rapprocha d'elle.

— Bien oui, en tant que mère de Quentin, je dois bien inviter son père.

— C'est naturel. Ainsi, la demande en mariage de Charles prendra une longueur d'avance sur celle du gouverneur, à moins que celui-ci ne soit invité aux noces, à Berthier. C'est bien ce que tu allais dire, n'est-ce pas ? avança

ironiquement Étienne.

Cassandre répondit maussadement :

— Ne complique pas davantage la situation !

Quand mon mari me disait que Cassandre était la championne pour se mettre les pieds dans les plats... Décidément, elle ne changera jamais ! se dit Étienne en se promettant de ne pas jeter davantage d'huile sur le feu.

Chapitre XXIV

Chef de famille -

Cassandre n'eut guère à se compliquer davantage la vie, puisque Émeline et Quentin décidèrent spontanément de se marier dans la simplicité, en présence de leurs familles respectives et du voisinage de Berthier.

Cassandre invita donc Charles Villeneuve, le père de Quentin. Pour sa part, le chanoine Jean-François accepta l'invitation, à condition d'être l'officiant au mariage de son neveu et de venir à Berthier en compagnie de Charles. Si son état de santé plutôt fragile lui recommandait la prudence, sa joie de participer aux agapes des familles Allard et Latour ainsi que sa hâte de voyager dans la diligence du chemin du Roy eurent tôt fait de le décider.

Si la simplicité était une priorité pour Émeline et Quentin, la présence annoncée de la seigneuresse et du seigneur de Dorvilliers-Antaya de même que celle du seigneur de Berthier-en-haut, Pierre-Noël Courthiau, incita le curé Levasseur à suggérer qu'idéalement, la cérémonie nuptiale devrait avoir lieu après la grand-messe du dimanche. Comme, initialement, ils avaient voulu se marier un lundi, Émeline laissa Quentin prendre la décision. Celui-ci demanda conseil à sa mère.

— Je connais bien ton oncle Jean-François. Malgré son apparente humilité, il voudra avoir une église comble pour son homélie et pour qu'on l'entende dire fortement à la fin de la cérémonie : « Je vous déclare maintenant unis par les liens sacrés du mariage. »

Quentin sourit.

— Est-ce la seule raison ?

— Bien, si jamais Émeline et toi décidiez de me demander de chanter, une salle comble est toujours plus stimulante pour un artiste... Ce n'est pas une obligation, ce n'est qu'une suggestion.

Après avoir lancé l'invitation à la famille Lamontagne, Étienne apprit la mort subite de sa sœur Antoinette. Malgré l'imminence des noces, consternée et abattue par la triste nouvelle, elle tint à se rendre aux obsèques à Maskinongé.

— Je te l'ai déjà présentée, Antoinette, dit-elle à Cassandre. Elle était si sage et si raisonnable ! Une petite sœur adorable ! Ça lui a pris du temps à se marier, mais elle a rencontré le bon parti avec son Saint-Germain. Je ne peux

pas me soustraire à ses funérailles. Il ne me reste que Marie-Anne ! Tu la connais, chialeuse comme c'est pas possible ! Et mon menu !

— Il me semblait t'avoir proposé d'en prendre la charge. Cassandre n'a qu'une parole, tu sauras !

— Essaie de ne pas trop dépayser nos convives avec un menu parisien.

— Tu ne voudrais quand même pas que je leur propose du rat musqué, n'est-ce pas ?

— Tu te souviens de ça, toi ? la taquina Étienne, malgré la peine qui lui étranglait la gorge.

— Et comment ! Je garde un excellent souvenir de la famille Lamontagne. Votre accueil à la seigneurie de la Rivière-du-Loup avait été incomparable ! Antoinette était une fille charmante, adorable ! Je suis attristée par sa mort, lui répondit affectueusement Cassandre en lui prenant le bras.

— N'est-ce pas ? conclut Étienne en cherchant nerveusement son mouchoir.

Quelques jours plus tard, quand elle revint de Maskinongé, elle assura à Émilie que sa tante Marie-Anne serait présente à son mariage.

— Je ne sais pas si ton oncle Viateur sera des nôtres. Il approche les quatre-vingts ans et sa santé est chancelante. Lorsqu'on dit qu'il était le grand ami de ton père, ça veut dire qu'ils étaient du même âge. À propos, je ne voulais pas te le dire maintenant, mais puisque tu le sauras un jour ou l'autre... Sache que tu seras au cœur de l'avenir de notre pays, avec ce qui s'en vient.

— Que voulez-vous dire ? Savez-vous des secrets d'État ? demanda Émeline, curieuse d'entendre sa mère confirmer les propos de son fiancé.

— Ta marraine m'a dit que Quentin n'allait pas à Oka seulement pour rencontrer sa famille indienne. Il serait déjà en mission militaire.

— Quoi ? lança Émeline, feignant la surprise.

— Oh, uniquement de manière préventive ! C'est le gouverneur La Jonquière qui l'aurait confié à Cassandre. Tu sais qu'elle a de nombreuses relations. Autant tout t'avouer, ta belle-mère a reçu sa demande en mariage.

— Hein ? Et monsieur Villeneuve, le père de Quentin ? Il m'a dit qu'il est certain qu'ils vont se marier.

Etiennette ricana doucement.

— Moi aussi, je suis certaine qu'elle l'épousera. Bien malin, toutefois, celui qui pourra dire quand ! Le malheur avec Cassandre, c'est qu'elle ne le sait pas elle-même. Sa vie sentimentale est tellement mouvementée ! Prends l'exemple de la demande en mariage du gouverneur La Jonquière. Elle m'a assuré que ce n'est pas elle qui l'a sollicitée. Sa vie est comme ça, Cassandre. Insolite, inattendue, explosive.

— Il faudra bien qu'elle s'assagisse un jour ! Il me semble bien difficile de la contenir.

Etiennette sourit en entendant la réflexion de sa fille.

— Je pense qu'il n'y aura que toi pour y parvenir. Devant le regard interrogatif d'Émeline, Etiennette ajouta :

— C'est peut-être lorsqu'elle deviendra grand-mère qu'elle prendra conscience de la beauté des joies tranquilles.

— J'espère devenir enceinte le plus rapidement possible.

— Et moi, j'ai hâte de le bercer, ce bébé ! Je veux qu'il passe ses étés à la rivière Bayonne avec sa parenté.

— Pour qu'il devienne forgeron ?

— Pourquoi pas ? C'est un métier honorable ! Toi, Émeline, ne commence pas à prendre de grands airs parce que tu vas faire partie de la haute société de Québec !

— Vous me connaissez assez pour savoir que ça ne m'arrivera jamais !

— Je nous le souhaite à tous ! À propos, as-tu pensé à ta pratique de vétérinaire ? Toi partie, qui s'occupera de soigner les chevaux de la région ? Tu as une bonne clientèle enviable, tu sais ? Tu ne vas quand même pas l'abandonner comme ça ! J'ai une suggestion à te faire.

La question laissa Émeline songeuse.

— Et si j'en parlais à Quentin ? Il me semble de bon jugement et capable de grandes décisions.

Étiennette se rapprocha aussitôt d'Émeline comme si elle s'apprêtait à lui confier un secret de grande importance.

— Tu fais bien de le consulter. Cependant, c'est quand même toi qui dois prendre la décision, puisqu'il s'agit des affaires de la famille Latour.

Émeline réfléchit.

— Et vous, que me conseilleriez-vous ?

— D'en parler avec tes frères, dont le travail dépend directement de la forge, durant une réunion de famille. Le plus rapidement serait le mieux. Quant aux conjoints, comme je ne veux pas de bisbille, j'aimerais mieux qu'ils soient présents. Pour ma part, comme je suis la tutrice de Marie-Amable, c'est moi qui parlerai en son nom.

— Marie-Amable n'aura pas son mot à dire ? Vous la connaissez, elle est tellement volage et imprévisible !

— C'est bien le contraire, car ma suggestion sera qu'elle te remplace comme vétérinaire. Ce n'est pas moi qui ferai ce travail, ce n'est plus de mon âge.

— Si elle refuse ? Même si vous l'obligez, en tant que tutrice, à faire un travail qu'elle ne veut pas, une fois mariée elle pourrait tout abandonner ou, pire, négliger ma clientèle durement gagnée, au risque de saper la réputation de la forge.

— Je ne suis quand même pas un despote ! Par ailleurs, il est possible qu'elle refuse, comme tes frères peuvent s'opposer à ce qu'elle te remplace. C'est pourquoi je dois lui parler avant de convoquer la réunion, au cas où elle refuserait l'idée. Comme tu seras présente, je compte sur toi pour la proposer comme remplaçante. De plus, quand tu reviendras de ton voyage de noces, j'aurai besoin de vous parler d'autres choses importantes. Comme après tu seras bien loin de toutes ces préoccupations, autant battre le fer pendant qu'il est chaud et que tous mes enfants sont réunis à Berthier.

— Vous me faites peur, maman, surtout quand vous parlez de grandes décisions.

— Je peux te dire confidentiellement que ça concerne la succession des biens de ton père. À ce moment-là, les conjoints devront être présents.

— Vous allez bien nous annoncer une nouvelle renversante, puisque papa est mort depuis dix ans !

— J'attendais que vous soyez à peu près tous établis. Je crois que le moment est venu. Ne t'en fais pas ! Surtout, garde le secret pour Marie-Amable. Je veux être la première à sonder le terrain.

— Franchement, la croyez-vous assez sérieuse pour servir ma clientèle ?

— Je sais bien que le petit Delorme lui court après et qu'elle pense davantage à son amourette qu'à autre chose, mais elle vieillira plus vite avec des responsabilités. Que veux-tu, nous l'avons tous gâtée, pour ne pas dire pourrie, en tant que bébé de la famille. Il est temps de remédier à cette situation.

— Il ne nous reste que deux semaines avant le mariage.

— Il ne manque qu'un accord de principe. Ça ne devrait pas être si compliqué, puisqu'il n'y a pas de mésentente entre nous. Nous passerons chez le notaire après votre retour. Dès demain, je m'occuperai d'aviser les autres pour qu'ils soient présents. Ce sera important aussi que Pierre-Simon Beaugrand-Champagne y soit, puisque, comme tuteur de son fils François, il représente la part d'héritage de Louise.

— Ça a l'air sérieux, votre affaire ! Pensez-vous qu'il se décidera à demander Angélique en mariage ?

Etiennette pâlit soudainement.

— Ne viens pas me faire faire une syncope en me parlant d'un autre mariage dans l'année ! Aurais-tu eu une confidence de la part d'Angélique ou un pressentiment ?

— Elle ne m'en a pas parlé. Ce sera peut-être vous... Ma grand-mère Lamontagne comme la grand-mère de Quentin se sont bien remariées !

Etiennette esquiva l'allusion :

— Bon, les jours qui restent pour se préparer sont précieux. Ton trousseau, l'essayage de ta robe, le banquet de noces...

— Marie-Rose et Marie-Françoise s'occupent de la robe. Marie-Anne me donne un trousseau comme cadeau de noces. En fait, c'est le sien et, comme elle n'aura pas de fille, elle me l'offre. Son mari est d'accord. En tant que chef de milice, je le soupçonne de vouloir être en bons termes avec Quentin.

— Il n'a pas besoin de ça, voyons ! Ces deux-là s'adonnent déjà comme deux larrons en foire !

— Pour ce qui est du banquet, c'est ma marraine qui s'en occupe.

Étiennette grimaça.

— Ça m'inquiète. Nous n'avons pas encore parlé de budget, alors que je ne nage pas dans l'argent. Depuis que vous travaillez tous à la forge, il ne me reste pas grand-chose, crois-moi ! Comme Cassandre a l'habitude de dépenses excessives...

— Je vais en parler à Quentin.

— Surtout pas. Étiennette Latour a sa fierté. D'ailleurs, puisque nous y sommes, je vais t'offrir maintenant mon cadeau de noces, pendant qu'il me reste encore un peu d'argent. Que dirais-tu de souliers neufs ?

— Mais vos bottillons de noces ?

— Une mère qui marie sa fille à un prince l'habille comme une princesse ! D'ailleurs, mes bottillons sont trop usés et ils ne sont pas de saison. On a beau l'espérer, mais Angélique est loin encore de se marier et Marie-Amable chausse trop grand, de toute manière. Va pour des souliers neufs ! Justement, il y a de beaux souliers, tout en satin, dans la vitrine du cordonnier Didier, rue Frontenac. Mon petit doigt me dit qu'il en a une paire à ta pointure.

Émeline sauta au cou de sa mère pour la remercier.

— Tu sais, l'intuition maternelle prend toujours le dessus quand il s'agit d'assurer le bonheur de son enfant ! Tu seras la plus belle des mariées, de la tête jusqu'aux pieds !

— Maman, vous êtes merveilleuse !

Étiennette accepta le compliment d'Émeline, mais elle se sentait bien lasse de ses immenses responsabilités de chef de famille et aurait voulu pouvoir les partager un jour avec quelqu'un.

Quelques jours plus tard, comme elle s'y attendait, Cassandre lui parla d'une facture qui dépasserait très largement son budget. Elle n'osa pas lui dire qu'elle n'avait pas les moyens de régler un tel montant, d'autant plus qu'elle venait d'acheter les souliers d'Émeline à crédit. Elle ne voulait pas non plus perdre son enthousiasme devant les siens. Elle réfléchit à la possibilité de faire appel à un important créancier, comme le marchand Nepveu, le seigneur de Lanoraye, quand Pierre-Simon, le veuf de Louise, demanda providentiellement à lui parler.

— Madame Latour, j'imagine que vous vous doutez du but de ma démarche ?

— Franchement, un soupçon, sans plus. Ça doit concerner tes enfants. Tu ne pourras pas assister aux noces d'Émeline, c'est ça ? Moi aussi, je voulais te demander quelque chose.

Étiennette se doutait bien que le motif de sa visite était de la plus haute importance.

— Euh... oui et non... Ça concerne mes enfants, en effet, qui auraient bien besoin d'une mère à la maison. Vous voyez où je veux en venir, n'est-ce pas ?

Étiennette se le demandait bien. Elle fronça les sourcils. Puis son visage s'illumina.

— Eh bien, si je m'attendais à ça ! Ça voudrait dire que tu souhaiterais marier une de mes filles ? Pas Émeline, car je te préviens que tu arrives en retard.

— Ne me prenez pas pour plus stupide que j'en ai l'air, madame Latour. Ce n'est pas Émeline qui m'intéresse, ni Marie-Amable. Ma démarche est très sérieuse.

Étiennette blêmit. Elle bredouilla :

— Si je t'ai offensé, je m'en excuse. Je t'écoute.

— Je suis venu vous demander votre fille Angélique en mariage.

Après autant de temps, Étiennette n'en revenait pas.

— Veux-tu répéter au cas où j'aurais mal compris ?

— Je vous demande la main d'Angélique. Elle aime les enfants et est la marraine de François. Je crois aussi qu'elle m'aime. Elle ne me l'a pas dit, mais je crois bien l'avoir compris à son attitude.

Étiennette se leva et prit son gendre par les épaules, le regardant droit dans les yeux.

— Et toi, l'aimes-tu ?

Comme il ne répondait pas, Étiennette le secoua légèrement et haussa le ton en répétant :

— L'aimes-tu, mon Angélique ? Parce que je ne donnerai jamais ma fille seulement comme mère suppléante ! Elle mérite mieux que ça !

Pierre-Simon tremblait.

— Si tu veux la marier, tu dois l'aimer quand même un peu, non ? Je ne te demande pas de me dire si tu l'aimes plus, autant ou moins que tu as aimé Louise... L'aimes-tu, Angélique ? Je comprends que ça puisse être difficile à avouer pour certains hommes, mais c'est tout le fondement du mariage. Veux-tu que je te réponde non ?

— Surtout pas. Bien sûr que je l'aime, de tout mon cœur !

— Tu vois comme c'est facile à dire. Ah, les hommes, des fois !

— C'est parce que je ne l'ai pas encore dit à Angélique. Étiennette se rassit lourdement sur sa chaise, n'en revenant tout simplement pas.

— J'aurai tout entendu dans ma sainte vie ! Qu'est-ce que tu attends pour lui avouer ton amour et la demander en mariage ?

— Comme ça, vous acceptez ?

— Oui, pour moi. Mais ce sera la décision d'Angélique. Ce n'est quand même pas moi que tu vas marier ! À mon âge, le rôle de grand-mère m'accapare pleinement.

— Euh... je n'ai pas tout à fait fini.

— Ah non ? S'agit-il de la garde de tes enfants ?

— Non, non, soyez rassurée. Agathe Fréchette va les garder.

— Agathe... Agathe... Ah oui, la nouvelle femme de Tancrède ?

C'est vrai qu'étant née à Lavaltrie, elle ne connaît vraiment pas le monde de Berthier. Pour autant que Tancrède vienne aux noces !

— Justement, j'ai consulté longuement Tancrède, qui vous aime beaucoup, soit dit en passant...

— Viens-en au fait, Pierre-Simon, tu es toujours trop long dans tes explications.

— Voilà ! Je dois beaucoup à la famille Latour, surtout à vous.

— Il ne faut pas exagérer. Dis plutôt à Angélique. Pierre-Simon approuva par un sourire.

— Pour que vous veniez souvent nous voir à la Grande-Côte, je vous achèterais une maison sur un petit lopin de terre pas loin de chez nous, près de la rivière La Chaloupe. Même que je pourrais acheter celle de Tancrède, si vous le préfériez, puisqu'il me l'a proposé. Il souhaite s'installer à la rivière Bayonne et recherche d'ailleurs sérieusement une propriété.

— Tancrède désire s'installer à la rivière Bayonne ? demanda Étiennette, subitement intéressée par la possibilité.

— Il souhaite fonder une famille avec Agathe.

— C'est naturel, je comprends ça, même s'il n'a plus vraiment l'âge, il me semble. Tu perdrais un bon voisin, Pierre-Simon, c'est certain. Sais-tu que ton idée d'une terre à la Grande-Côte ne me rebute pas ?

Étiennette ne l'écoutait plus, tant elle était excitée pour sa fille.

— Il presse maintenant que tu dévoiles tes sentiments à Angélique, pour que l'on règle ça au plus vite devant le notaire.

— Le notaire ?

— Je veux dire : le prêtre. Excuse-moi, j'étais distraite. Bon, va retrouver Angélique et passez au salon. Après, revenez-moi avec une bonne nouvelle.

Peu de temps après, Angélique, tout sourire, et Pierre-Simon, main dans la main, allèrent retrouver Etiennette à la cuisine. Feignant la surprise, Etiennette demanda pour la forme :

— Puis, Pierre-Simon, voulais-tu me dire quelque chose ?

— Madame Latour... je... Angélique a accepté d'être ma femme, si vous nous donnez votre consentement.

Etiennette observa Angélique, rosissant de plaisir.

— Est-ce vrai, ma fille ?

Comme Angélique restait muette, n'en revenant pas encore de la demande inespérée de Pierre-Simon, Etiennette les surprit en éclatant de rire.

— Pourquoi riez-vous, maman ? Vous devriez plutôt pleurer de joie.

— Tu as bien raison. C'est certain que je vous donne avec plaisir mon consentement, comme ton père l'aurait fait.

Etiennette pensa à Pierre Latour Laforge, à son ambition d'établir ses fils et de marier ses filles.

— Quand je pense à la tête que fera le curé Gaillard, à Lanoraye, lorsqu'il apprendra la nouvelle de ton mariage ! Lui qui voulait tellement... Enfin, tu me comprends...

Etiennette demanda plus sérieusement :

— Puis, avez-vous fixé la date de vos noces ?

— Assez rapidement. En fait, nous pensions nous marier en même temps qu'Émeline, si c'est possible, bien entendu, répondit Angélique.

Etiennette blêmit.

— Un mariage double ?

— Si vous trouvez que c'est trop d'ouvrage, nous pourrions attendre quelques semaines, mais pas plus tard que le début de juillet, pour ne pas trop retarder mes foins, trancha Pierre-Simon.

— Nous nous sommes dit que, comme les familles sont déjà invitées et que la réception de noces est préparée, ce ne serait pas quelques couverts de plus qui vous coûteraient plus cher, maman. Sinon tout sera à reprendre et nous n'aurions pas nécessairement tout notre monde, ajouta Angélique.

— Vous savez que les Beaugrand-Champagne ne sont pas très nombreux et, d'ailleurs, vous les avez déjà tous invités comme amis de la famille Latour, ajouta Pierre-Simon.

— Vous me prenez de court, les enfants. Il faudrait que j'en parle à Émeline et à Quentin. Ils ont préséance. C'était loin d'être prévu et je ne sais pas comment Cassandre va réagir, bredouilla Etiennette, ébranlée devant cette importante décision à prendre.

— Ah bien, non, ça ne se passera pas comme ça ! Étant son aînée, j'ai des privilèges. Ce n'est pas parce que mademoiselle Émeline se mariera avec un comte et vivra à Québec, au château du gouverneur, qu'elle doit passer avant

les autres dans cette famille ! Sachez que Pierre-Simon est votre gendre depuis douze ans et le père de votre petit-fils ! À moins que vous accordiez plus d'importance à un noble militaire parisien qu'à un simple cultivateur de Berthier ! Je sais que Pierre-Simon a la réputation d'économiser, mais il a le cœur sur la main, et son bas de laine est bien garni !

Angélique s'était exprimée avec assurance, de manière convaincante. Étienne ne la reconnaissait plus.

Ce qu'une femme peut changer lorsqu'elle se sait aimée! pensa-t-elle.

Elle calcula en un instant les économies que lui permettrait de faire un mariage double et soupesa la probabilité que Pierre-Simon lui retire sa proposition du don d'une terre près de la rivière La Chaloupe.

Rivière pour rivière... Il ne faut quand même pas en faire un enjeu sentimental!

— Je vais en parler d'abord à Émeline et à Quentin, pour ne pas les vexer. Dans le pire des cas, vous vous marierez chacune dans votre transept à l'église et avec votre officiant. Le curé Levasseur se fera une joie de vous marier. Sinon je demanderai au curé Gaillard. C'est ma décision, comme chef de la famille Latour. Après tout, c'est moi qui défrayerai les coûts des noces !

— Oh, merci, maman ! Comment Pierre-Simon et moi pouvons-nous vous remercier ?

— Comme nous serons voisines... Angélique resta surprise par la remarque.

— Comment ça, voisines? Que dites-vous là?

Étienne regarda Pierre-Simon, qui lui fit signe qu'il n'avait pas informé Angélique de sa proposition.

— Rien... L'émotion de cette grande et belle nouvelle... Je me disais que notre voisine, la femme du cordonnier Didier, avait en montre de beaux souliers en satin, parfaits pour une nouvelle mariée !

— Vos bottillons de noces ?

— Je me suis mariée en décembre, pas à la fin juin. Et puis, ils sont usés. Je suis encore assez en moyens³ pour payer des souliers neufs à ma fille.

— Merci, maman. Moi qui croyais porter les mêmes souliers que Louise à ses noces !

— Ça fait du bien de porter du neuf à ses noces. Après tout, ça n'arrive qu'une fois !

Pierre-Simon lança à sa belle-mère un regard attristé. Quand elle s'en rendit compte, Étienne le regretta.

Qu'est-ce que j'ai été dire là ? J'aurais dû penser qu'il en est à son troisième mariage, se dit-elle.

— Bon, il est grand temps que tu t'occupes toi aussi de ta robe et de ton trousseau.

— Ne vous inquiétez pas pour mon trousseau. Ça fait quatre ans que je le prépare ! clama aussitôt Angélique.

— Toi, alors ! C'est là que passaient toutes tes économies ? Angélique admit

en rougissant que c'était bien le cas.

— On peut dire que tu as de la suite dans les idées !

— C'est le plus beau jour de ma vie, maman ! conclut Angélique en sautant au cou de Pierre-Simon, qui en rougit de gêne.

— Je vous souhaite le plus grand bonheur possible. Et maintenant, passons aux choses sérieuses ! Une fois que j'en aurai parlé à Émeline, il faudra voir ce que Marie-Anne et Marie-Françoise pourront faire pour ta robe. As-tu une préférence pour la couleur ?

— Euh... le blanc, bien entendu.

— C'est que... Émeline a déjà choisi de se mettre en blanc.

— Et alors ? Ce n'est pas une raison que je ne le fasse pas moi aussi ! rétorqua Angélique, agacée.

— C'est vrai, quoique tu épouses un veuf.

— Et puis ? N'oubliez pas que Pierre-Simon est le veuf de Louise.

Pour se dépêtrer de sa fâcheuse position, Étienne dit :

— Tu as raison. Ça pourra vous sauver de l'objection de la publication des bans, puisque Pierre-Simon est depuis si longtemps dans la famille et que nous pouvons garantir son esprit chrétien comme celui d'un excellent papa !

Rassurée, Angélique lança :

— Viens, nous allons annoncer la bonne nouvelle aux autres.

— Attendez que j'en parle à Émeline avant. Je me rends immédiatement à la forge.

Une fois rendue là, Étienne toussota pour prévenir la jeune vétérinaire.

— Émeline, c'est ta mère. Aurais-tu vu Quentin ? J'aimerais vous parler. Elle tendit l'oreille.

— Oui, répondit Émeline, il est ici avec moi. Nous étions en train de panser le vieux cheval des Fafard. Vous pouvez venir.

Une fois devant eux, Étienne remarqua des brindilles de foin dans les cheveux de sa fille. Elle y passa sa main délicatement.

— Tu as raison, ce cheval n'en a plus pour longtemps. Ses dents sont sans doute pourries, puisqu'il n'est même plus capable de distinguer l'avoine du foin de sa litière.

Émeline grimaça.

— Les enfants, j'ai l'immense joie de vous annoncer deux très grandes nouvelles. Pierre-Simon vient de demander Angélique en mariage.

Saisie, Émeline prit son temps pour demander :

— Est-ce qu'ils ont fixé la date ?

— C'est là la deuxième belle grande nouvelle : vous ferez un mariage double. N'est-ce pas merveilleux pour une mère de conduire deux de ses filles adorées au pied de l'autel durant la même cérémonie ?

— Émeline resta coite. Elle regarda Quentin, qui réagit spontanément.

— Mais oui, mon trésor, ce sera merveilleux, ce mariage double. Je dirais

même original et... inusité.

Etiennette n'attendit pas la réaction d'Émeline. Elle ajouta aussitôt :

— Comme ça, c'est oui? Je suis tellement heureuse que nous ayons une famille si unie ! Il me reste à en informer Angélique, et Cassandre, bien entendu, pour le nombre de couverts. Mais les Beaugrand-Champagne et les Valcourt ne sont pas si nombreux et, de toute façon, ils étaient déjà invités.

— Ah oui ? Je pensais que notre mariage serait plutôt intime.

— Cassandre ne vous l'a pas dit ? Elle se prépare à un banquet somptueux avec un grand nombre d'invités.

— Pourquoi pas des invités de marque ? répliqua Émeline, en pisse-vinaigre.

— Émeline, ne commence pas ça, je t'en prie.

Quentin regarda Émeline et prit la défense de sa belle-mère :

— Ta mère a raison, mon bel amour. Les gens de Berthier et les amis de la famille Latour sont tous pour moi des invités de marque, pour autant qu'ils célèbrent le bonheur des nouveaux mariés.

Etiennette fut enchantée de la répartie de Quentin.

— Je te trouvais très beau, Quentin, sur ton portrait, mais tu l'es davantage en personne. Estime-toi heureuse, ma fille, de marier un tel garçon ! Maintenant, je vais vous laisser à votre leçon... chevaline. Je dois annoncer cette bonne nouvelle à Angélique.

— Je croyais que votre décision était prise, dit Émeline avec étonnement.

— Jamais je n'aurais tranché cette question avant de vous en avoir parlé, voyons donc ! Tu devrais assez me connaître pour le savoir ! Ainsi, les choses seront faites en règle, sans bousculer personne. Je parais enthousiaste comme ça, mais j'ai un peu peur de la réaction de Cassandre.

— Il semblait qu'elle préparait un grand banquet.

— C'est la vérité. Un banquet mémorable, en tout cas, pour ce qui est du prix. Je ne sais pas si elle acceptera quelques couverts de plus !

— Ne vous inquiétez pas, madame Latour, je m'arrangerai bien avec ma mère. Je sais qu'elle aime faire les choses en grand et ne regarde pas à la dépense.

— Pour ça, oui ! Je te remercie, mon gendre. Comme ça, tu en parleras à ta mère ?

Quentin sourit. Puis Etiennette demanda à Émeline :

— As-tu été chez le cordonnier chercher ton cadeau de noces ?

— Nous y sommes allés tout à l'heure, Quentin et moi. Il les a trouvés tellement beaux qu'il a décidé d'acheter l'autre paire qui était exposée dans la vitrine. Vous savez, ma marraine me disait qu'il fallait changer de toilette souvent au château Saint-Louis.

Abasourdie par la nouvelle, Etiennette manqua soudainement de salive, s'étouffant presque.

— J'ai des sels sur la tablette, dit Émeline en se dépêchant de les prendre et de les mettre sous le nez de sa mère.

— Je t'en prie, je ne suis pas un cheval ! Tiens, ma voix me revient. Avec cette odeur de médicament...

Étiennette se racla la gorge.

— Voyez, ça va mieux. Bon, où en étions-nous ? Ah oui, l'autre paire de souliers. L'avez-vous rapportée ?

— Non, madame Didier m'a demandé d'attendre après notre voyage de noces. Comme nous allons chez les Indiens, ce serait plutôt des mocassins qu'il me faudrait. Rien ne presse donc et elle les aura en vitrine plus longtemps pour attirer sa clientèle.

— Euh... avez-vous payé les souliers ?

— Mais non, puisque vous les offriez.

— Non, je parle des autres.

— L'autre paire ? Elle n'a pas voulu. Nous paierons quand nous irons les chercher.

— Cette femme-là est une vraie commerçante honnête et de bon jugement. Je l'aime bien. Avec Angélique Laboucane, ce sont de grandes amies.

Émeline et Quentin se regardèrent, se demandant bien pourquoi Étiennette se préoccupait tant des autres souliers. Ils haussèrent les épaules, tout à la hâte de recommencer à soigner le vieux cheval.

— À propos, maman, avez-vous parlé avec Marie-Amable ? demanda Émeline en lui faisant signe de ne pas intriguer Quentin.

Étiennette prit quelques secondes pour comprendre.

— Oui, oui, à propos de sa toilette de noces, n'est-ce pas ?

— Voudrait-elle faire un mariage triple, madame Latour ? En ce cas, je trouverais l'idée formidable, la taquina Quentin.

— Pas moi, mon garçon. Me retrouver seule dans cette grande maison, sans Marie-Amable, des plans pour que je revire folle ! Sans parler de l'entretien des bâtisses.

— Ne vous inquiétez pas pour l'argent, madame Latour, Émeline l'achèterait et nous en ferions notre résidence d'été pour nos enfants. À condition, bien entendu, que leur grand-mère l'habite l'année durant.

Étiennette voyait sonner l'argent, qui débordait de part et d'autre de sa cassette. Elle respira d'aise, car elle ne se voyait pas encore déménager à la rivière La Chaloupe.

— Ne vous réjouissez pas trop vite. Je ne suis pas encore certaine que Marie-Amable soit mûre pour le mariage. Et puis, j'aime autant la surveiller d'ici, plutôt que de la Grande-Côte.

— La Grande-Côte ? Quentin n'a jamais mentionné la Grande-Côte, il ne la connaît même pas.

— La Grande-Côte ? Où est-ce ? demanda Quentin, intrigué.

— Là où demeurent Tancrede, les parents- de Marie-Louise Plouffe, la femme d'Antoine, et où ira habiter Angélique, répondit Émeline.

— Que je suis distraite ! Antoine voudrait s'y établir près de ses beaux-

parents et, comme la tradition veut que les vieux parents se donnent au plus vieux, ce serait normal que j'y habite un jour. Mais pas avant que Marie-Amable se marie.

Étiennette eut toutes les misères du monde à faire comprendre le bon sens à Marie-Amable.

— Pourquoi ne pas considérer la clientèle d'Émeline comme une occasion inespérée ?

— Parce que j'aime les chevaux pour les ferrer, mais pas pour les soigner. J'ai l'odeur de l'éther en horreur.

— Moi aussi, ça me donne des maux de gorge et me bloque la salive. Toutefois, si ça m'était offert sur un plateau d'argent, je sauterais sur l'occasion, crois-moi.

— Alors, faites-le !

— Sois polie avec ta mère, je t'en prie. Il en va de la réputation de la forge que ton père a bâtie à la force du poignet.

— Si vous ne me traitiez pas toujours comme un bébé aussi ! De plus, vous n'aimez pas mon soupirant. Sachez que j'ai vingt ans et qu'à cet âge, vous étiez déjà mère !

Étiennette regarda son bébé, étonnée de son raisonnement juste.

— Je te l'accorde. Mais ton père était bien plus vieux que moi !

— Mon soupirant a cinq ans de plus que moi, le même âge que mon frère Joseph, qui est sur le point de se marier. Il le pourrait tout aussi bien. Même s'il vous demandait votre consentement, vous refuseriez de le donner, car vous auriez peur de rester seule avec votre vieille fille.

— Marie-Amable, petite insolente ! Sache qu'Angélique va se marier avec Pierre-Simon au même moment qu'Émeline.

Sans vergogne, Marie-Amable sauta au cou de sa mère.

— Hein ? Que je suis contente pour elle ! Je m'empresse d'aller la féliciter !

— Hé, hé, pas si vite ! Tu vois ton attitude ? Tu es comme une poule sans tête. C'est pour ça que nous te traitons comme un bébé. C'est pour ça que je suis toujours ta tutrice. Il faudra que tu sois plus mesurée et, comme vétérinaire, tu sais que les chevaux demandent d'être guidés dans une direction précise. Il faudrait que tu me prouves ta maturité.

— Je n'accepterai qu'à une condition.

— Laquelle ?

— Que j'assiste à votre réunion et que je discute avec les autres sur un pied d'égalité.

Étiennette resta saisie.

— Comment l'as-tu su ?

— Les murs ont des oreilles. Étiennette se résigna.

— D'accord. Je serai le modérateur de la réunion en tant que chef de

famille et non en tant que ta tutrice. Cependant, tes frères et tes sœurs ne doivent pas le savoir. Rien que nous deux. Émeline proposera à tes frères de te prendre comme vétérinaire. C'est possible qu'ils refusent. Si c'est le cas, ne va pas chigner comme un bébé. Par ailleurs, ne va pas non plus me faire volte-face devant les autres, sinon je vais t'étriper aussitôt ! De plus, en acceptant la clientèle d'Émeline, tu acceptes de travailler dur, sans batifoler avec ton Jos dans le foin.

— Ça ne serait pas pire qu'Émeline avec Quentin ! Étienne eut subitement une montée de chaleur.

Vivement qu'Émeline se marie ! Pourvu que... Enfin...

Elle ne releva pas la remarque de Marie-Amable.

— Que décides-tu ?

— D'être sérieuse et de prouver que j'ai la maturité qu'il faut.

— Bravo ! Je ferai en sorte que tes frères t'appuient. Maintenant, ta robe.

— Quoi ? Il faut porter une robe spéciale pour travailler comme vétérinaire, comme le notaire avec son drôle de chapeau ?

— Non, ta robe pour les noces. Il faut quand même que tu sois bien mise si tu veux être la demoiselle d'honneur de tes sœurs.

— Mais une demoiselle d'honneur est susceptible de se marier dans les semaines ou les mois qui viennent !

— Ne m'as-tu pas prouvé que tu avais la maturité voulue ? Seulement, c'est toujours moi qui donne le consentement en tant que chef de famille. Quand Jos me demandera ta main, je verrai si vous êtes dignes de confiance. En attendant, travaille fort... et pas de batifolage dans le foin, tu me comprends ? Ça souillerait ta robe de vétérinaire et...

Marie-Amable reçut le message et sourit à sa mère.

— Quelle couleur me recommandez-vous de porter comme demoiselle d'honneur ?

— Le blanc sera indiqué.

— Et comme souliers ?

— Tes blancs iront, répondit rapidement Étienne, grimaçant en pensant à la paire de souliers qu'avait réservée Émeline.

Après avoir fait une visite éclair chez son amie la cordonnière afin de régler son problème, Étienne s'occupa de rassembler ses enfants pour discuter de l'avenir de la maisonnée, tout en se disant que sa situation financière semblait maintenant moins préoccupante.

Quand une belle-mère a des gendres qui l'estiment, ça va toujours mieux ! Maintenant que mon crédit est bon, je pourrai payer le mariage double sans plier l'échine devant Cassandre. J'y pense, c'est bien beau, d'avoir un bon crédit, mais ça implique que je devrai emprunter ; ce que je veux éviter, si possible.

Étienne tint la réunion à la forge. Elle invita Pierre-Simon, en tant qu'héritier de la part de Louise et tuteur du petit François, expliquant aux

autres qu'un gendre valait presque autant qu'un fils, au grand plaisir d'Angélique, laquelle se tenait collée à son futur, sous l'œil désapprouvateur de sa mère, qui lui faisait signe de faire attention.

À la suggestion d'Émeline et appuyée par sa mère à titre de tutrice, Marie-Amable fut présentée comme la prochaine vétérinaire de la forge Latour et fils. Étienne demanda s'il y avait des objections ou des commentaires. La proposition surprit les garçons davantage qu'Angélique. Leur mère les regarda à tour de rôle afin de percevoir un indice de désapprobation. Au bout du banc, Marie-Amable attendait le verdict en silence. Pour rassurer tout le monde, Étienne affirma :

— Je sais bien que c'est votre petite sœur, mais elle a grandi. Chacun se mit à examiner Marie-Amable qui, effectivement, était devenue une jeune femme au solide gabarit.

— Comme je ne veux pas de chicane, si quelqu'un dans cette famille avait un doute, il vaudrait mieux renoncer à cette pratique lucrative de la forge.

Pierre et Joseph se tournèrent vers Antoine, l'aîné, sur qui semblait reposer le fardeau de la décision. Prudent, celui-ci dit :

— Il faudrait d'abord savoir si Marie-Amable le souhaite. Si oui, moi, je suis d'accord. Marie-Amable est bonne pour ferrer les chevaux et, de plus, elle pourrait nous aider à forger, ce qu'Émeline a toujours refusé de faire, prétextant que sa tenue laisserait à désirer devant la clientèle.

Émeline rougit immédiatement. Sa mère lui fit signe de ne pas en tenir compte.

— C'est vrai, notre surplus d'ouvrage réclame d'abord un autre forgeron plutôt qu'un vétérinaire.

— Et toi, Joseph ?

— Antoine a raison. Marie-Amable n'a pas son pareil pour ferrer. De plus, les clients l'aiment bien, elle les divertit par sa parlure.

Présumant que c'était le bon moment pour intervenir, Marie-Amable s'avança :

— J'aimerais bien travailler avec mes frères comme forgeron et vétérinaire, pourvu que j'aie le même salaire.

Étienne dévisagea sa fille.

— C'est impossible, puisque les salaires sont établis selon l'état civil et le nombre d'enfants. Ainsi, Antoine, qui est marié et père de trois enfants, gagne plus que les autres. Pierre suit et

Joseph, célibataire, donc sans enfant, a un salaire moindre. Dans le cas d'Émeline, elle travaillait de façon autonome et me remettait tous ses revenus, excepté un petit montant qu'elle gardait pour son trousseau. Quant à toi, je te le rappelle, tu es une fille, donc tu ne pourrais pas avoir autant que Joseph. Étant donné que tu es encore mineure et que je suis ta tutrice, en principe, tu devrais me remettre tes revenus. Cependant, si les autres le veulent bien, tu pourrais faire comme Émeline, et je te considérerai comme majeure. Un notaire appellerait ça de la régie interne, car, devant la loi, tu seras mineure

jusqu'à vingt-cinq ans ou jusqu'au moment de ton mariage.

— J'aurai combien ?

— Un salaire de plus diminue ma part et celle de tes frères. Ça dépend du montant des revenus que tu me remettrais. D'ailleurs, je me demande bien où je vais trouver tout l'argent pour payer les noces ! Tes frères aussi ont des obligations familiales. Je suggère que tu commences par un salaire raisonnable pour une fille célibataire, après nous verrons.

— Je voudrais avoir assez pour acheter ma part de l'entreprise, par la suite, et peut-être même la forge.

Surprise générale.

— Eh bien, si nous nous attendions à ça ! s'exclama Étienne. Quand tu décides de vieillir, tu n'y vas pas de main morte ! Commence par faire du bon travail et nous ajusterons ton salaire en conséquence.

— En ce cas, je voudrais que nous soyons payés selon notre rendement. Comme fille non mariée et sans enfant, je serai toujours défavorisée.

Marie-Amable transgressait les règles établies. Étienne sursauta.

— Peux-tu me dire qui t'a mis cette idée originale dans la tête ?

— Jos, répondit instantanément Marie-Amable.

Un vrai Hénault! se dit Étienne en pensant à son oncle, Pierre Hénault Canada. Elle regarda l'assistance.

— Je pense que c'est le temps de passer au vote à main levée. Marie-Amable, tu viens d'imposer une condition qui remet en cause l'acceptation de tes frères, qui pourraient voir diminuer leur salaire. Quant à tes sœurs, elles ont aussi leur mot à dire, en tant qu'héritières. S'il y en a d'autres qui veulent ajouter leur grain de sel, c'est le moment.

— Qui serait le patron de Marie-Amable ? lança Antoine.

Tous regardèrent en direction d'Antoine, qui pencha la tête en signe de désaccord.

— Pourquoi pas vous, maman ? La forge fondée par papa est une entreprise familiale et vous en êtes le chef, suggéra Angélique.

— Je vous aime tous de manière égale, mais je ne voudrais pas enlever le pain de la bouche des enfants d'Antoine et de Pierre. Pour une mère, c'est une tâche bien difficile de diriger une entreprise, surtout à mon âge.

— Qu'aurait fait notre père ? demanda effrontément Marie-Amable.

Les regards se tournèrent vers elle, particulièrement ceux, mauvais, d'Antoine et de Pierre, qui commençaient à s'impatisser.

— Le connaissant, il n'aurait jamais octroyé de salaire à ses filles, même majeures, pas plus qu'il ne leur aurait donné la possibilité de prendre part à la direction de l'entreprise, comme je le fais maintenant...

Marie-Amable grimaça, alors que ses frères riaient sous cape. Étienne continua :

— Cependant, les revenus du travail de vétérinaire ne sont pas négligeables pour nous tous. Soit Marie-Amable accepte de travailler comme Émilie, en vivant de son travail de vétérinaire, soit nous refusons qu'elle se

joigne à l'entreprise. Antoine continuerait à diriger la forge. Voyez-vous d'autres solutions ? Je vous rappelle que je ne veux pas de bisbille dans la famille et que j'en suis toujours le chef. Au pire, si vous m'obligez à le faire, je vends tout et je partagerai les biens de la maison et de la forge, la moitié pour vous, l'autre moitié pour moi. Marie-Amable, Joseph et moi irons nous installer ailleurs. Mais je vous préviens, vous travaillerez pour d'autres si aucun d'entre vous ne peut acheter la forge ! Vous n'avez pas le droit de démantibuler ce que votre père a construit à la sueur de son front !

Étiennette venait de lancer un cri du cœur, les sanglots dans la voix. Elle se mit à pleurer à chaudes larmes. Aussitôt, ses filles l'entourèrent, lui prodiguant des marques d'affection. Quant aux hommes, ils se regardaient, l'air penaud.

— Si vous voulez vendre, la proposition de Quentin tient toujours, glissa Émeline à l'oreille d'Étiennette, qui n'en tint pas compte.

Pierre-Simon, qui venait de consulter Angélique, proposa :

— Vous pourriez toujours venir habiter à la Grande-Côte, madame Latour, comme je vous l'avais dit. Je suis certain que Tancrède aimerait acheter la maison et la forge de la rivière Bayonne.

— Tancrède ? En es-tu certain ? dit Antoine, intrigué.

— Il m'a parlé de s'installer à la rivière Bayonne, pas plus tard que la semaine passée ! Cependant, c'est une bien grosse somme et je ne sais pas s'il est aussi riche.

Étiennette fit le tour de l'assemblée du regard. Un silence mortuaire pesait dans la pièce à peine nimbée de soleil. Comme personne ne répondait, Étiennette conclut :

— Vous ne me laissez pas le choix et c'est à regret que je vais lui en parler, pour pouvoir régler la note des noces... Car je ne vendrai pas le patrimoine de votre père à un étranger ni à crédit ni en morceaux.

Comme son stratagème ne semblait pas faire réagir ses enfants, Étiennette insista :

— Je ne vendrai certainement pas la maison sans la forge. Les deux sont liées.

Autre silence.

— Il y a sans doute moyen de moyenner, en mettant de l'eau dans notre vin.

Toute l'attention se porta sur ce qu'allait proposer Antoine.

— Pour ma part, je suis prêt à partager ma responsabilité de patron avec Pierre. Comme vous le savez, Marie-Louise désire se rapprocher de sa famille. Nous avons pensé partir dans deux ans, peut-être plus. C'est assez pour que Marie-Amable apprenne parfaitement le métier. Évidemment, il faut qu'elle comprenne qu'elle commence ! Comme maman vivra chez nous, si elle le désire, je vais proposer à Tancrède d'acheter sa maison de la Grande-Côte. En retour, je pourrai lui vendre mon lot près d'ici. De toute façon, je laisserai le temps à maman de trouver un acheteur pour la propriété et la forge, qui

appartiennent à la succession de papa. Quant à Tancrède, s'il désire nous donner un coup de main, il est le bienvenu quand il voudra.

Étiennette sourit à son fils aîné. Elle se voyait déjà s'occuper des trois garçons d'Antoine, beaucoup plus que des quatre d'Angélique.

Tant qu'à déménager à la Grande-Côte, je me sentirai mieux avec mes propres petits-enfants., se dit-elle.

— C'est vrai ce que dit Antoine, Marie-Amable. Tu dois d'abord faire tes preuves avant d'en demander plus. Qu'en pensez-vous, Pierre et Joseph ?

— Il est préférable de nous entendre tous les quatre, proposa Pierre. Nous pourrions même diminuer un peu nos salaires pour aider maman à payer les noces sans s'endetter. Qu'en penses-tu, Antoine ?

Dans un élan de générosité, Marie-Amable dit :

— Vous avez raison, je dois commencer par vous montrer mon sérieux. De plus, pour aider maman, je vais lui remettre tous mes revenus d'apprentie, le temps qu'elle le jugera nécessaire.

— Eh bien, ma fille, pour une surprise, c'en est toute une ! Je te trouve bien raisonnable ! Cependant, ça ne me donne pas encore d'argent sonnante. Mais ça, c'est mon problème.

— Euh... maman, Pierre-Simon veut à son tour vous faire une surprise, annonça Angélique.

— Une autre, Pierre-Simon ?

— Puisque vous suivrez Antoine à un moment donné et que nous vous verrons plus souvent, Angélique et moi avons décidé de vous offrir la part d'héritage de Louise. Euh... en argent sonnante, bien entendu, puisque c'est grâce à Louise que nous nous sommes rapprochés.

Étiennette n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous venez de décider ça ?

— Pas exactement, madame Latour. C'est ce que je voulais aussi vous proposer l'autre jour, mais vous ne m'en avez pas laissé le temps.

Étiennette se força à lui sourire.

Toute cette mise en scène pour en arriver au même résultat ! Toujours le même, Pierre-Simon Beaugrand-Champagne ! se dit-elle.

— J'accepte cette générosité qui arrive au bon moment. Merci, Angélique, merci, Pierre-Simon ! Mes enfants, votre mère est bien fière de sa belle famille si unie ! Cette réunion est terminée.

Nous en reparlerons dans deux ans. D'ici là, nous avons un mariage double à célébrer.

Le lendemain, Émeline et Quentin demandèrent à s'entretenir avec Étiennette. Pensant qu'ils voulaient discuter de l'achat de la propriété comme maison de villégiature, Étiennette les avertit d'emblée :

— Vous avez au moins deux ans pour concrétiser votre intention. Beaucoup d'eau peut couler sous les ponts en deux ans pour des nouveaux mariés, vous savez !

— Ce n'est pas de ça que Quentin voulait vous parler, l'informa Émeline.

— Ah non ? Ça concerne la réunion ?

— Madame Latour, après avoir consulté ma mère, il a été convenu que nous défrayerons en entier les coûts du double mariage. Vous n'aurez pas un rond à déboursier ! annonça Quentin.

— Pas un rond ? Pas d'argent, tu veux dire ?

— Je prendrai toutes les dépenses à ma charge, incluant celles occasionnées par le mariage d'Angélique. Je pose une condition, toutefois. Il vous faudra venir nous visiter à Québec avant l'hiver. Émeline le souhaite ardemment.

Étiennette n'en revenait pas.

— Marché conclu. J'accepte avec plaisir, mais à une condition moi aussi.

— Laquelle ? demanda précipitamment Émeline.

— Que ceci reste entre vous deux, Cassandra et moi. Il ne faut absolument pas qu'Angélique et surtout Pierre-Simon l'apprennent. Il est susceptible, il pourrait s'en vexer.

— Vous pouvez compter sur notre discrétion, lui assura Quentin.

— J'ai déjà hâte de me rendre à Québec ! Il faut que je remercie Cassandra.

Ça va de mieux en mieux. Je n'aurai qu'à payer les souliers. Ma chère Étiennette, tu n'es pas encore rendue à la Grande-Côte, se dit-elle, fière de la tournure des événements.

Chapitre XXV

Le mariage double -

Le samedi précédant ce dimanche du 21 juin 1750, la maisonnée de la rivière Bayonne accueillit le chanoine Jean-François Allard, accompagné de Charles Villeneuve.

Quentin reçut son père et son oncle avec respect et affection, et s'empessa de leur présenter Émeline, sa future femme. Cassandre réserva un accueil chaleureux à Charles, en prenant bien soin de ne pas avoir à son égard des élans de tendresse qui auraient choqué les invités et les gens de la maison.

Émeline se montra enchantée de faire la connaissance de l'un et de l'autre, tandis qu'Étiennette, tout à la joie de les revoir, s'assura d'éviter d'accorder plus d'attention à Émeline qu'à Angélique, qui se sentait déjà un peu négligée.

— Si vous saviez à quel point je suis heureuse que vous ayez accepté de célébrer la double cérémonie, monsieur le chanoine ! Demain, j'aurai l'impression de revivre mon mariage ! Il y a déjà quarante-cinq ans ! Ah, que la vie passe vite ! Quand je pense que toutes mes filles sont mariées, ou presque.

— J'espère qu'elles suivront le plan de Dieu.

Comme Étiennette ne semblait pas vouloir comprendre, le chanoine précisa :

— Je veux dire : en ayant une famille nombreuse.

Le chanoine Allard s'aperçut de sa bévue en voyant le rictus de mécontentement sur la bouche de sa sœur. Cassandre dit alors :

— Les parents ont beau avoir la meilleure volonté, quand le Bon Dieu décide de rappeler à lui nos enfants, que pouvons-nous faire, sinon que de prier pour eux ?

Étiennette eut le cœur gros pendant un instant en pensant à Pierrot, à Louise et à l'Anonyme. Elle se dit que sa fille Marie-Anne, qui avait perdu deux bébés, devait elle aussi penser à eux bien souvent.

— C'est pour ça que Dieu a dit : « Croissez et multipliez-vous. » Une jeune mariée doit continuer sa famille, même si Dieu lui rappelle quelques enfants, poursuivit le chanoine.

Cassandre vit Étiennette blêmir. Son frère Jean-François n'avait pas encore remarqué qu'Émeline avait vingt-sept ans et Angélique, trente-trois.

Ces dernières se regardèrent, embarrassées. Cassandre chercha un prétexte pour ramener son frère à de meilleurs sentiments.

— Le voyage à Québec a dû être long et épuisant. Étienne me disait qu'une chambre avait été mise à ta disposition, Jean-François, pour te permettre de te reposer. Quant à moi, j'irai prendre un peu l'air avec Charles.

Le chanoine remercia Étienne d'un sourire, et celle-ci jeta un coup d'œil à Cassandre pour lui exprimer sa considération.

Alors qu'ils prenaient le frais, le long de la rivière, bras dessus, bras dessous, Charles dit à Cassandre :

— Quentin me semble bien heureux et détendu, malgré la grave décision du mariage.

— Ça ne doit pas être une décision difficile à prendre pour un garçon que de s'unir pour la vie, surtout avec une fille aussi charmante qu'Émeline ! Douce, sincère, amoureuse. Je sais bien que leurs fréquentations se sont plutôt faites par correspondance, mais cela leur a permis tout de même de se connaître.

— Dix ans, c'est encore court, quand je pense que j'en connais un qui espère sa belle depuis près de quarante ans !

Cassandre le regarda tendrement, puis appuya plus fortement son bras sur le sien.

— As-tu eu le temps de réfléchir à ma demande en mariage ?

Elle le regarda et prit quelques secondes pour lui répondre :

— Après les noces, je t'aviserai de ma décision.

Voyant qu'il s'inquiétait de son attitude, Cassandre tenta de le reconforter :

— C'est parce qu'Étienne et moi n'avons pas eu le temps de discuter suffisamment. Je ne sais pas si j'aurai l'occasion de revenir à Berthier prochainement.

— Tu sais que ma proposition de m'installer par ici tient toujours. Il n'y a rien de trop beau pour me rapprocher de toi.

Elle le regarda avec surprise.

— Tu t'éloignerais de ton fils, alors que tu viens à peine de le connaître ? Non, j'ai promis à Étienne d'aider Émeline à s'intégrer au sein de la bourgeoisie de Québec. Il est primordial qu'elle se sente appuyée, entourée, alors que Quentin sera appelé à se déplacer aux quatre coins du pays pour son travail.

Cassandre en profita pour informer Charles de l'organisation de la cérémonie.

— Ce sera un mariage double, mais Émeline et Quentin se sont décidés avant Angélique et Pierre-Simon. Étienne et moi serons les témoins des mariés, puisque Étienne est veuve.

— Qui sera le témoin d'Angélique ?

— Antoine, son frère aîné. Pierre-Simon a demandé à Tancrede Fréchette d'être son témoin.

— Habituellement, c'est le père qui est le témoin. Les mères le font

uniquement quand les pères sont morts... Quentin est aussi mon fils. Et, comme le pauvre garçon vient de me connaître, il y a fort à parier qu'il voudra que ce soit moi, dit Charles qui mâchonnait le tuyau de sa pipe de nervosité.

La moutarde commençait à monter au nez de Cassandra.

— C'est Quentin qui m'a demandé d'être son témoin. D'ailleurs, il ne porte pas ton nom. Ça paraîtra étrange.

— Ni le tien ! C'est de ta faute. Tu n'avais qu'à m'en informer, j'aurais été heureux de le connaître, ce petit ! C'est sûrement à cause de tes idées de grandeur que tu as préféré lui faire porter un titre de noblesse.

Cassandra grinça des dents.

— Ça lui a tout de même permis d'entreprendre une carrière militaire enviable dans l'armée royale et d'être nommé aide-major à la défense de Québec ! Que je sache, il est fortuné et est bien vu du gouverneur La Jonquière... Trouve-moi un autre homme de son âge et de son rang à Charlesbourg qui pourrait l'égaler ! Même à Québec !

Charles voyait la rage dans le regard de Cassandra, qui avait presque l'écume aux lèvres. Elle continua, rouge de colère :

— À bien y penser, je vais vous laisser retourner seuls à Québec, Jean-François et toi.

Puis s'étant calmée quelque peu, Cassandra ajouta :

— Pour ne pas amoindrir le bonheur de Quentin en ce grand jour, je vais tout de même lui faire part de ton souhait, au cas où il changerait d'avis.

Charles Villeneuve se rendit compte qu'il avait un peu trop tiré sur la corde. Il se mordit la lèvre en estimant que ses chances d'épouser la belle Cassandra étaient désormais plus que réduites.

Avant que Cassandra ne demande à Quentin de faire un choix entre son père et elle en tant que témoin, Charles l'informa qu'à bien y penser, la raison devait dominer.

— Pardonne-moi mon égoïsme. Je ne sais pas ce qui m'a pris. C'est toi qui as élevé Quentin. De plus, vous vous étiez entendues, Étiennette et toi. Il n'y a aucune raison que je m'interpose entre vous.

Si elles avaient eu la consigne de leur mère de se coucher tôt et de ne pas veiller au salon avec leurs fiancés respectifs, Angélique et Émeline en profitèrent pour partager la même chambre, pour leur dernière nuit de célibataires, et pour échanger à voix basse leurs appréhensions. Même si elle était l'aînée, Angélique semblait la plus craintive.

— Méline, je n'ai jamais voulu le dire à personne, mais j'ai peur du mariage. Je me demande si je serai à la hauteur.

Émeline tenta de la rassurer, même si elle avait des appréhensions semblables.

— Tu n'as pas à t'inquiéter. Tu connais les enfants, qui te considèrent comme leur mère depuis la mort de Louise. Demain ne sera pas si différent.

— Ce n'est pas ça qui me fait peur, mais plutôt ma nuit de noces. Je suis ignorante en ce domaine, tandis que Pierre-Simon en sera à son troisième

mariage. J'ai peur qu'il soit déçu, puisque je ne saurai pas comment bien faire. Pourrais-tu me dire ce qui va m'arriver, une fois la bougie éteinte? Comme vétérinaire, Méline, tu dois savoir comment ça se passe.

Décontenancée, Émeline regarda sa sœur avec compassion.

— Louise n'y a jamais fait allusion ?

— Elle était trop contente de se marier avant moi et de garder le secret de la chose pour elle. Quant à maman, elle n'en parlera que le matin des noces.

— Attendons à demain, nous serons fixées.

— Tu ne le sais pas non plus ?

— Angélique Latour, je suis toujours vierge. Comment veux-tu que j'en sache plus que toi? s'indigna Émeline.

— Marie-Amable m'a dit qu'elle t'avait vue dans le foin avec Quentin.

Émeline voulut gifler sa sœur, mais lui lança plutôt son oreiller à la face avec violence. Angélique répliqua avec une boulette du papier de soie qui devait servir à protéger sa coiffure pendant la nuit.

Les deux sœurs se mirent à pleurer, l'une de rage, l'autre de honte.

— Elle peut bien parler, avec son Jos ! Je ne lui donnerais pas le Bon Dieu sans confession ! marmonna Émeline, les mâchoires serrées.

— Tu me semblés tellement sûre de toi que parfois je t'envie. Je sais que je ne devrais pas te dire ça, mais Louise m'a tellement humiliée à cause de ma démarche et de mes yeux croches ! Toi, tu es belle, intéressante, tu fais un travail remarqué et, en plus, tu vas épouser le plus beau parti. Tandis que moi...

Émeline se jeta dans les bras de sa sœur pour se réconcilier.

— Tu ne devrais pas te déprécier de la sorte. Angélique fixait le plancher.

— J'ai peur qu'il fasse des comparaisons avec Louise. Pierre-Simon en était follement amoureux.

— Puis ? Il avait quand même été marié avant, alors, des comparaisons, il a pu en faire. De toute façon, notre sœur est morte depuis quatre ans, il a dû l'oublier.

Angélique se mit à pleurer. Émeline se rendit compte qu'elle n'avait pas tout à fait terminé son deuil.

— Il y a autre chose... que j'ai peur de dire... Pierre-Simon ne m'a jamais embrassée. Encore moins collée, de sorte que je ne sais rien de ce qui m'attend.

Émeline ne savait pas quoi répondre à Angélique, elle qui se doutait de la vigueur de Quentin.

— Pierre-Simon est un homme si réservé ! Pas un mot plus haut que l'autre. Même que ça agace maman, qui trouvait que Louise le menait par le bout du nez. Avec toi, sa vie sera différente. Tu es tellement douce, agréable et bonne avec les enfants ! Ça compte pour un veuf!

— Oui, mais... je voudrais qu'il soit ardent, tu me comprends ? Comme il ne m'a jamais approchée, j'ai peur de ses avances.

Émeline regarda sa sœur aînée avec tendresse. Elle non plus ne savait pas comment se comporter avec Quentin, même si elle ne doutait point qu'il se conduirait comme un galant homme, ainsi que les Parisiens en avaient la réputation.

— Demain, nous demanderons calmement à maman comment nous devrions nous comporter. Il n'y a pas de moment plus crucial pour une mère que son dernier conseil à sa fille avant la nuit de noces ! Dormons maintenant, si nous voulons profiter de tous les instants du jour de notre mariage.

Tôt le dimanche matin, comme sa mère l'avait fait avec elle et ses autres filles déjà mariées, Étiennette alla réveiller Angélique et Émeline, pour qu'elles fassent un dernier essayage de leur robe de mariage afin d'avoir le temps de faire les retouches nécessaires à l'aiguille. À leurs yeux pochés et à leur teint blême, elle se rendit compte qu'elles n'avaient pas beaucoup dormi.

— Doux Jésus, vous n'avez pas été raisonnables ! Regardez-moi ces têtes ! On dirait que vous allez à un enterrement. Et vous avez vu vos cheveux ? Ils sont tout plats et tout ternes ! Un bon lavage de tête et du fard ne vous feront pas de tort. La journée sera longue et il faut que vous restiez belles jusqu'à demain matin. Je vous expliquerai quand vous serez habillées. Bon, allez déjeuner avant que les autres se réveillent. Quant à Marie-Amable, comme elle aura du pain sur la planche pour vous maquiller, autant la réveiller dès maintenant. Mon Dieu, est-ce possible, avoir une tête de la sorte ?

Étiennette venait d'ébouriffer la chevelure d'Émeline, tandis qu'elle avait examiné le teint blafard d'Angélique.

Sitôt après avoir pris leur petit-déjeuner, les sœurs Marie-Anne et Françoise Latour, voisines de la maison familiale, arrivèrent avec leur nécessaire de couture, afin de mettre la touche finale aux toilettes d'Angélique et d'Émeline. Marie-Amable s'était déjà installée dans le salon et maquillait Émeline, avant que la visite n'arrive.

— Marie-Amable, tu n'es qu'une grande commère... Pire, une vraie chipie ! Peux-tu me dire pourquoi tu fais tous ces commérages sur mon compte ? lui lança tout de go Émeline.

— Et toi, Méline Latour, modère donc tes transports ! Ce n'est pas parce que tu vas faire partie de la haute que tu dois me parler ainsi ! s'offusqua Marie-Amable.

Étiennette entendit l'écho.

— Vous devriez vous dépêcher plutôt que de vous chamailler. Émeline, comme tu es la plus vieille, tu devrais être plus raisonnable et montrer l'exemple.

Marie-Amable en profita pour faire la grimace à sa sœur.

— J'ai dit à maman ce que vous étiez en train de faire à la forge, Quentin et toi. Elle doit avoir bien hâte que tu te maries le plus tôt possible avant que !...

— Tu n'as pas pu raconter grand-chose, car il ne s'est rien passé ! Fais attention, grande langue sale, tu pourrais te marier avec Jos dans la honte !

— Maman, elle recommence ! Si elle ne cesse pas, je ne la maquillerai pas !

— Seigneur du Bon Dieu, vous voulez me faire mourir ! Qu'est-ce que la visite va dire de notre famille ? Un mariage double est censé être un exemple d'harmonie entre les enfants. Et c'est moi qui vais passer pour vous avoir mal élevées. C'est bien simple, vous me faites honte ! Marie-Amable, profites-en donc pour laver la tête à Émeline et ensuite lui appliquer du suif. Ça servira de fixatif, ses cheveux sont trop longs, ils manquent de corps. Peux-tu me dire pourquoi tu n'as pas entouré ta tête de papier de soie, comme je vous l'avais recommandé ? S'il en reste, tu feras de même avec Angélique, puisqu'elle ne semble pas plus présentable.

Marie-Amable rit sous cape d'avoir encore eu le dessus sur Émeline, tandis que celle-ci se disait que sa petite sœur avait été bien trop gâtée. Émeline se souvint de la phrase que le curé Levasseur avait dite à sa mère, impressionnée, durant sa visite paroissiale, à propos de Marie-Amable et qu'il avait répétée en latin : « Madame Latour, le Seigneur avertit les parents de bien élever leurs enfants : "Un cheval indompté devient intraitable, et l'enfant laissé à sa volonté devient insolent. Vous devriez bien comprendre cette comparaison, vous, mère d'une famille nombreuse ! »

Fidèle à son habitude, comme tous les gens de scène qui se lèvent tard après avoir donné une représentation le soir précédent, Cassandre se leva après les autres, de sorte qu'elle prit un déjeuner frugal en compagnie de Charles Villeneuve. Elle prétexta devoir vérifier une dernière fois les préparatifs de la réception pour lui parler confidentiellement. Quand Étienne, occupée à accueillir des invités, la vit vêtue d'une robe profondément décolletée, elle eut un sursaut, en se disant : *Ma parole, accoutrée de cette manière à Berthier, on l'appellera certainement Marie-Décolletée ! Elle ne peut pas se présenter au pied de l'autel accoutrée de cette manière ! Heureusement qu'Esther de Lestage n'y sera pas, car elle l'appellerait « la dévergondée » avec son petit accent anglais ! Et monsieur le curé ! Des plans pour qu'il louche tout au long de la cérémonie !*

Étienne se dépêcha de prendre un châle et de le remettre à Cassandre.

— Le temps est encore frais. Il vaut mieux te couvrir les épaules pour éviter les courants d'air. Avec le monde qu'il y aura à la messe, les portes s'ouvriront pas mal plus souvent que de coutume.

Avant le départ pour l'église, Étienne s'entretint avec chacune de ses filles. Elle commença par l'aînée, Angélique. Une larme coula sur sa joue.

— Tu seras une grosse perte pour la maisonnée, ma fille. Je m'étais faite à l'idée que tu ne te marierais jamais et que je finirais mes jours en ta présence. Je devrai m'habituer à ne plus te voir que le dimanche. Pour te faire pardonner, je vais te demander de me donner des petits-enfants bien à toi. Qu'en dis-tu ? demanda-t-elle avec un sourire empreint de la tristesse de voir partir sa fille.

Voyant pleurer sa mère, Angélique se jeta à son cou en versant des larmes, elle aussi.

— C'est mon vœu le plus cher, mais je ne sais pas comment m'y prendre.

Étienne resta saisie. Jamais elle n'aurait cru que sa fille de trente-trois ans était aussi peu renseignée. Elle la prit par les épaules et la regarda droit dans les yeux.

— Vraiment, tu ne sais pas comment les enfants viennent au monde ? Tu n'en as pas une petite idée ?

— Bien sûr que oui. Mais je ne sais pas de quelle manière m'y prendre pour les avoir plus rapidement.

Étienne comprit que son idée sur la question était bien réduite, en effet.

— Écoute-moi, Angélique. Ce n'est pas toi qui décides, mais le Bon Dieu. Ça n'a rien à voir avec le savoir-faire de la femme. Une pucelle peut tomber enceinte très vite, tandis qu'une femme de mauvaise vie peut ne jamais l'être. Comme tu es encore vierge, tu as toutes les possibilités devant toi. Seulement, ne tarde pas trop avant de t'offrir à ton mari, car, à ton âge, les nuits comptent.

— Que dois-je faire ?

L'inquiétude d'Angélique parut dramatique à Étienne.

— Tu as la chance de marier un veuf qui a déjà prouvé plusieurs fois qu'il savait comment s'y prendre. Laisse-le te guider et, surtout, ne lui résiste pas. Il pourrait en prendre ombrage et bouder.

— Bouder ?

— Sauter des nuits en pensant qu'il a marié une bigote. Angélique avait compris que le nombre de nuits à tenter de procréer comptait dans la balance.

— Pensez-vous que mon infirmité pourrait le contrarier ?

— Que je sache, tu as tout ce qu'il faut pour l'inspirer. Tu bégayes quand tu es nerveuse, tu louches à l'occasion et tu traînes la jambe quand tu es fatiguée, mais une fois qu'une épouse a reconnu ses faiblesses, la victoire est à sa portée. Comme la journée sera longue et qu'en plus tu auras dansé, tu seras éreintée. Dès l'arrivée à la chambre, il faudra t'asseoir sur le lit et attendre ce qu'il va te demander. Les hommes, habituellement, ne sont pas bavards et préfèrent passer à l'action. Ne va surtout pas l'interpeller en bégayant. Tu te

tais en lui souriant amoureusement.

— Et s'il s'approche de moi debout et nu ?

Étiennette blêmit. Elle n'avait jamais pensé à Pierre-Simon agissant de la sorte.

Elle se demandait si elle devait ajouter des détails à son explication. La naïveté de sa fille l'y contraignit.

— Ne lui demande rien, dépêche-toi de te dévêtir et de rentrer sous les draps. Il faudra te laisser faire et le reste suivra. Ce qui compte, c'est le résultat au bout de neuf mois.

— Et si jamais il ne faisait rien et qu'il voulait plutôt dormir ?

Excédée, Étiennette lui donna un conseil d'expérience :

— Alors, ce sera à toi de te coller contre lui, désireuse qu'il te fasse l'amour. C'est irrésistible.

Avant qu'Angélique ne lui demande si c'était de cette façon qu'elle avait fait sa douzaine d'enfants, elle ajouta :

— Tu verras, tout ira bien. Maintenant, je vais te bénir comme ton père l'aurait fait.

En se dirigeant vers la chambre d'Émeline, Étiennette se dit qu'elle n'aurait pas à recommencer toutes les explications données à Angélique. Émeline l'attendait, toute fébrile.

— C'est le plus beau jour de ma vie, maman !

— Je le sais, ma fille. Marier un aussi bel homme, qui a un si bel avenir devant lui ! Ma fille, comtesse Joli-Cœur ! Rien qu'à le dire, j'en ai des frissons ! Quand on pense qu'il est le fils de ta marraine, ma meilleure amie. Laisse-moi t'embrasser. Je savais bien qu'un destin hors de l'ordinaire attendait mon Émeline ! Déjà, toute petite, tes petits yeux bleus et tes petites fossettes attiraient le regard. Ton père t'aimait donc ! C'est ton portrait accroché dans la chambre qui l'a empêché de mourir trop vite.

— Si vous saviez comme j'aurais aimé m'appuyer sur son bras, et qu'il m'accompagne en marchant dans l'allée de l'église.

— Je le sais. Je vais faire de mon mieux pour le remplacer. Il aurait été si heureux de marier deux de ses filles en même temps ! Je sais qu'il aurait bien aimé Quentin.

L'émotion du moment fit éclater Étiennette en sanglots.

— Ne pleurez pas, maman ! C'est de ma faute ! Si je ne vous avais pas dit tout ça !

Étiennette se moucha, tout en retrouvant son aplomb.

— Je pleure de joie, tu sais bien. C'est une fierté pour une mère de marier sa fille à un aussi bon parti !

— Avant d'avoir des enfants, je voudrais accompagner Quentin dans ses déplacements. Il m'a dit qu'il voyagerait dans tout le pays.

Étiennette resta pantoise.

— Veux-tu me répéter ça ?

Émeline sentit qu'elle en avait trop dit. Sa mère avait très bien compris la

première fois.

— Tu sauras, ma fille, que la nature ne se contrôle pas ! Tu pourrais changer des langes bien plus vite que tu ne le penses. Quentin parti, alors tu te sentirais bien triste et tu aurais besoin de nos prières, car l'ennui est un ennemi mortel.

— La mère de Quentin garderait les enfants en notre absence.

Étiennette eut une mimique qui fit comprendre à Émeline qu'elle n'y croyait pas vraiment.

— Je te le souhaite. Mais Cassandre n'a pas l'habitude des enfants. C'est Mathilde, la comtesse Joli-Cœur, qui a élevé Quentin, j'ai l'impression. En tout cas, ne compte pas trop sur elle. C'est une vedette de spectacle. Tu as vu son décolleté, ce matin ? Heureusement que je lui ai fourni un châle, parce que le curé Levasseur en aurait défroqué ! Attends donc, toi... Tu n'as pas l'intention d'empêcher la famille dès ta nuit de noces ? Alors, là, tu manquerais à tes devoirs de femme chrétienne !

— Voyons donc, maman, pourquoi pensez-vous ça ?

— Parce que Quentin a fréquenté Voltaire, l'ami de Cassandre, un monsieur aux idées très modernes.

Avant qu'elle ne la questionne davantage, Étiennette proposa à sa fille de la bénir, comme son père l'aurait fait.

Il avait été convenu avec le curé Levasseur que le mariage double aurait lieu après la grand-messe, et l'on avait réservé les bancs en avant de la nef aux familles. Avant la cérémonie, les futurs mariés prirent place devant l'autel avec leurs témoins. Du côté de l'évangile, Tancrède Fréchette se tenait aux côtés de Pierre-Simon Beaugrand-Champagne, tandis que, du côté de l'épître, Quentin Joli-Cœur, dans son bel uniforme d'apparat des troupes de la Marine, l'insigne de l'ordre du Saint-Esprit au cou et l'épée à son côté droit, était accompagné par Charles Villeneuve.

Le matin même, Cassandre avait discuté avec son fils et ils avaient fini par convenir que cette cérémonie était une occasion unique pour Quentin de reconnaître officiellement et publiquement la paternité de Charles. Afin d'amadouer sa marraine, Émeline lui avait demandé d'interpréter ses cantiques favoris, du jubé.

À l'arrière, Émeline, au bras d'Étiennette, et Angélique, au bras d'Antoine, attendirent que le chanoine Allard les invite d'un grand signe de main à s'avancer vers l'autel au son de l'harmonium. Devant eux, le servant de messe, à grands coups d'encensoir, répandait l'odeur sacrée annonciatrice du serment éternel. Auparavant, les futurs mariés étaient allés se confesser au curé Levasseur.

Qu'elles étaient belles, Émeline et Angélique, l'une dans sa robe blanche et l'autre dans une robe rose, marchant au bras de leur témoin, chaussées de souliers roses identiques ! Émeline marchait fièrement, la tête altière, au bras d'Étiennette, vêtue d'une jolie robe gris ardoise aux motifs vieux rose, droite comme un piquet, cherchant à se comporter aussi bien que son défunt mari

aurait pu le faire. Elle s'était dit que la couleur rose du motif de sa robe s'harmoniserait avec ses chaussures et celles de ses filles. Quant à Angélique, elle claudiquait, essayant de rattraper les grandes enjambées d'Antoine et de marcher à l'unisson.

Parents et amis, ainsi que les paroissiens de Berthier restés soit par amitié pour les familles, soit par curiosité, furent éblouis par les toilettes des futures mariées. La cordonnière fut ravie que son amie Étienneette ait décidé, elle aussi, de chausser des souliers neufs plutôt que de réutiliser ses bottillons de noces défraîchis et déformés. Elle se disait que la couleur vieux rose attirerait l'attention des gens et qu'ils l'associeraient aux souliers exposés dans sa vitrine.

Marie-Anne et Pierre Généreux avaient pris place sur leur banc habituel, celui du chef de milice. Sur le banc d'honneur, celui qui était réservé au marguillier en chef, Étienneette eut la surprise de voir l'ancienne seigneuresse de Berthier, Esther de Lestage. Son neveu, Pierre-Noël Courthiau, à qui elle venait de laisser sa part de la seigneurie en héritage, était assis à côté d'elle. Étienneette sourit à Esther. Cette dernière lui rendit son sourire.

Émeline et Quentin, en cachette d'Étienneette et de Cassandre, avaient pris l'initiative d'inviter Esther. Émeline avait dit à Quentin :

— Madame Esther a tellement fait pour la famille et pour moi ! C'est grâce à elle que le projet de faire faire mon portrait a pu se concrétiser. Je lui dois beaucoup ! Cependant, je dois t'avertir que ta mère et la seigneuresse de Berthier ne s'estiment pas tellement. Oh non !

— Et pourquoi ?

— Jadis, elles ont été amoureuses du même homme, le seigneur de Lestage, et c'est madame Esther qu'il a mariée. Ma mère m'a dit que cela avait fait toute une histoire, de Montréal jusqu'à Québec ! Le clergé s'en est mêlé, ta mère a été exilée aux Trois-Rivières. Tout un charivari, semble-t-il.

— Ne me dis pas que maman serait capable de ça ! lui avait-il répondu sur un ton badin.

Puis, plus sérieusement, il avait ajouté :

— Monsieur de Lestage est-il toujours le seigneur de Berthier ?

— Il est mort depuis sept ans. Je ne saurais dire si ta mère l'a revu. Je ne sais pas davantage si elle a revu Esther.

— De toute façon, il est mort. Elles n'auront plus à se quereller pour lui. Tout ça est de l'histoire ancienne et nous ne devrions pas nous en préoccuper. Si elles veulent continuer à se boudier, tant pis, pourvu que ça ne gâche pas l'atmosphère de la noce.

Le chanoine Allard appela les futurs mariés, en commençant par Angélique et Pierre-Simon, selon la recommandation d'Étienneette, parce que celle-ci était l'aînée des deux sœurs. Étienneette souhaitait qu'Angélique, l'infirmes et la vieille fille de la famille, puisse se marier la première et garder ainsi la tête haute devant toute la paroisse.

Rendu au tour d'Émeline et de Quentin, le chanoine prit un ton plus grave,

plus officiel. Personne ne fut dupe du fait que l'officiant mariait un parent.

— Émeline Latour, voulez-vous prendre pour légitime époux Quentin Joli-Cœur Villeneuve, ici présent, et lui promettez-vous de le chérir, de le seconder dans ses volontés, de le servir pour le meilleur et pour le pire et de lui être fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare, dans l'esprit du Christ et les préceptes de notre mère, la sainte Église ?

L'intention du chanoine n'échappa pas à Cassandre, qui se doutait bien que son frère nourrissait le désir de la marier à Charles prochainement, afin d'officialiser leur union.

Qu'est-ce qui lui prend de déformer son nom ? Pourvu que ça ne crée pas de froid dans la famille. Charles, lui, doit savourer ce juste retour des choses.

Quant à Quentin, tout surpris de se faire appeler publiquement par le nom de son père, il plissa la bouche et regarda

Émeline, comme si l'initiative de son oncle l'avait contrarié. Émeline interpréta mal la mimique de Quentin.

Le « Oui, je le veux », dit nerveusement par la jeune femme, sonna faux. Sa mère s'en aperçut et elle regarda Émeline d'un air inquiet.

— Et vous, Quentin Joli-Cœur Villeneuve, voulez-vous prendre comme légitime épouse Émeline Latour, ici présente, et promettez-vous de la chérir, de la protéger et de lui être fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare, dans l'esprit du Christ et les préceptes de notre mère, la sainte Église ?

Émeline jeta un regard soudainement plein d'appréhension à Quentin.

Un « Oui, je le veux » fermement prononcé remplit l'église et lui enleva tout doute. Elle lui fit le plus charmant sourire. À cet instant précis, elle aurait voulu être seule avec lui pour lui prouver tout son amour.

— Je demanderais maintenant à chacun des nouveaux maris de mettre l'anneau nuptial au doigt de leur fiancée.

Le chanoine Allard prit le goupillon du bénitier, que lui tendait l'enfant de chœur, et aspergea les alliances des nouveaux mariés, à tour de rôle, en récitant une prière en latin.

— Je vous déclare donc maris et femmes, unis par les liens sacrés et indissolubles du mariage. *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.*

Pendant que les nouveaux mariés et leurs témoins signaient le registre paroissial, attestant que le sacrement du mariage avait été reçu, Cassandre entonna un cantique de sa plus belle voix. Les paroissiens ne tardèrent pas à se tourner vers le jubé. Étienne ne résista pas à la tentation de regarder si Cassandre portait son châle. Satisfaite de la tenue de son amie, après avoir jeté un coup d'œil à l'assistance, elle revint à ses dévotions, non sans avoir souri à Émeline pour la rassurer, lui signifiant que tout se déroulait à merveille.

Par la suite, le chanoine Allard, qui célébra une messe basse, se réserva le plaisir de s'adresser aux nouveaux mariés et à l'assemblée des fidèles dans son homélie :

— Chers nouveaux mariés, mes bien chers frères, ce n'est pas tous les jours qu'un prêtre a l'honneur de célébrer un double mariage ! Aujourd'hui, cet

honneur est encore plus grand pour moi, puisque j'ai la fierté de marier mon neveu et, surtout, d'unir dans la foi, par le sacrement du mariage, deux familles amies depuis des générations.

Le chanoine parcourut l'assemblée des fidèles du regard dans un silence qui soulignait la solennité du message. Puis il continua :

— Quand la grand-mère de Quentin Villeneuve, madame Eugénie Allard, fut sur le point d'accoucher de son premier enfant, mon père, François, voulut qu'elle soit assistée par la meilleure sage-femme de la Nouvelle-France. Le gouverneur des Trois-Rivières d'alors, Pierre Boucher, qui l'avait recruté en Normandie, lui suggéra le nom de mademoiselle Marguerite Pelletier, mariée par la suite à François Banhiac Lamontagne, la grand-mère d'Émeline et d'Angélique Latour, dont je viens de bénir le mariage.

Du jubé, Cassandre frémit en se demandant comment Quentin, amputé de son nom de famille, réagirait à l'affront de son oncle.

Maintenant, Quentin Villeneuve ! Décidément, mon frère Jean-François n'a jamais accepté les circonstances de la venue au monde de Quentin.

— Cet événement mémorable remonte à près de quatre-vingts ans et nos bien-aimés parents nous ont quittés depuis. Mais ils nous ont laissé cet héritage bien canadien de convivialité. Vous me direz, chers paroissiens, que la compétence des sages-femmes de votre belle région est reconnue depuis longtemps et qu'il n'y a rien de surprenant dans notre histoire familiale. Vous serez même étonnés qu'il ait fallu deux autres générations pour réunir ces familles. En sachant maintenant que mes parents furent des pionniers de Charlesbourg, tout comme les grands-parents Villeneuve de Quentin, ce beau récit d'amitié familiale prend tout son sens et toute sa valeur.

Étiennette jeta un coup d'œil à Émeline et à Angélique, à tour de rôle. Le chanoine fixa alors Émeline et Quentin et reprit :

— Pour sa part, l'histoire d'amour d'Émeline et de Quentin paraît inusitée, car c'est de la vieille France qu'elle a pris racine, puisque ma sœur Cassandre, notre chantré et la mère de Quentin, y a fait une fructueuse carrière artistique.

Fructueuse ? Il aurait pu dire plutôt « une carrière exceptionnelle », puisque je suis la seule Canadienne jusqu'à maintenant à avoir réalisé ce tour de force ! se dit Cassandre.

— Quentin y a grandi et a étudié à l'École militaire. C'est en tant qu'aide-major à Québec qu'il effectue maintenant son retour aux sources et qu'il retrouve son père qui lui a tellement manqué.

Le mouvement d'épaules de Quentin fit comprendre à Émeline à quel point il était mal à l'aise. La moutarde monta au nez de Cassandre, qui se promit de dire sa façon de penser à son frère, le moment propice venu.

Étiennette, pour sa part, lança un regard furtif à Charles Villeneuve, qui, lui, sourit béatement.

Enfin un qui s'est fait de son beau-frère un ami ! se dit-elle. *Je me demande comment Cassandre prend la chose. Tant pis pour elle ! Avec toutes ses frasques sentimentales rocambolesques, ça devait arriver un jour ou*

Vautre! Mon mari avait bien raison de dire que ça lui retomberait sur le nez de son vivant! Recevoir une telle claque du haut de la chaire, en plein dimanche et de la part de son frère ! Croit-il que ça va précipiter le mariage de Cassandre et de Charles pour autant? Orgueilleuse et imprévisible comme elle l'est, il n'en faudrait pas davantage pour qu'elle dise plutôt oui au gouverneur La Jonquière!

— Maintenant, ajouta le chanoine, je voudrais m'adresser aux deux couples de nouveaux mariés.

Il les fixa à tour de rôle de ses yeux bleus perçants si intensément que les mariées penchèrent la tête pour fuir ce regard inquisiteur.

— Le Seigneur a dit : « Croissez et multipliez-vous. » C'est le serment solennel que se font les nouveaux mariés devant Dieu lorsqu'ils se disent: «Oui, je le veux.» Et cette promesse commencera dès leur nuit de noces. Il n'y a aucune raison valable, raisonnable, plausible qui puisse contrecarrer ou même retarder le plan de Dieu ! Émeline, Angélique, Quentin et Pierre-Simon, votre corps ne vous appartient plus. Il est dorénavant l'instrument de la puissance et de la volonté divine !

Angélique récita aussitôt une invocation, afin que Dieu exauce le souhait de l'officiant. Quant à Étiennette, elle implora le ciel d'accorder sa grâce à sa fille, en lui indiquant de quelle manière elle pourrait se conformer à la volonté divine.

Pauvre petite fille ! Souhaitons qu'elle n'ait pas une trâlée d'enfants avant son retour d'âge! Déjà qu'elle devra s'occuper des quatre enfants de Pierre-Simon !

— Vous, Émeline et Quentin, qui êtes déjà des personnalités visibles dans votre milieu, Émeline en tant que sage-femme et vétérinaire, Quentin en tant qu'officier militaire, vous devriez être des modèles de la bonne observance du plan de Dieu !

Le chanoine s'arrêta quelques instants.

— Bien chers nouveaux mariés, je vous souhaite une longue vie de bonheur et une famille nombreuse.

Au moment de la communion, la diva interpréta le *Partis Angelicus* de sa voix sublime. Puis, après avoir communiqué la dernière, alors que Jean-François la suivait des yeux, elle prit place sur le banc derrière le prie-Dieu de Charles, au grand contentement de son frère.

Une fois qu'elle eut reçu l'eucharistie, Étiennette se recueillit et remercia le ciel pour les bontés reçues.

Deux autres de mes filles mariées. Et bien mariées à part ça ! Émeline devenue comtesse Joli-Cœur et Angélique associée aux Beaugrand-Champagne, une famille respectable de la seigneurie. C'est Pierre, leur père, qui serait fier! Merci, mon Dieu.

Après *Vite Missa Est*, Cassandre sourit à Quentin, puis elle sortit derrière les mariés, au bras de Charles, tout près d'Étiennette.

Sur le parvis de l'église, les sœurs d'Angélique et d'Émeline inondèrent les

nouveaux mariés de grains de riz. Étienne, tout sourire, alla embrasser ses filles et féliciter ses gendres. Elle commença par Angélique, car elle avait remarqué que le chanoine avait accordé plus d'importance au mariage de son neveu.

— Mon Angélique mariée à son beau Pierre-Simon ! Que je suis fière de toi ! Tu seras la plus heureuse des épouses et la plus formidable mère qui soit !

Puis, en lui tapotant la joue affectueusement, elle ajouta :

— Tu verras, tout ira bien. Louise va veiller sur toi, comme toi sur son fils François.

Puis, à l'oreille, feignant de l'embrasser, Étienne lui chuchota :

— Belle comme ça ! Laisse-toi aller, c'est ce que le chanoine Allard voulait dire.

Angélique regarda sa mère, pantoise.

Puis, se tournant vers Pierre-Simon, Étienne le félicita.

— On vous attend à la Grande-Côte quand vous voudrez, madame Latour.

— Si c'est pour accoucher ma fille, n'importe quand ! répondit Étienne, à la grande joie d'Angélique.

Puis ce fut au tour d'Émeline et de Quentin :

— Ma fille comtesse Joli-Cœur ! Mon rêve... excuse-moi... *ton* rêve enfin réalisé ! Un véritable conte de fées ! On aurait lu ça dans la *Gazette de France* qu'on y aurait plus ou moins cru !

— Quentin est merveilleux, maman. Je suis si heureuse !

— Je te crois. Je vous souhaite les plus beaux enfants qui soient !

Puis, sur un ton beaucoup plus bas, elle ajouta :

— Tu as entendu ce que ton oncle a dit au sermon ? Eh bien, ta mère te suggère d'agir selon ta conscience.

Étienne laissa Émeline recevoir les félicitations des autres et s'adressa à Quentin, tout en admirant son insigne de l'ordre du Saint-Esprit :

— Notre famille est honorée de compter un comte dans ses rangs, et moi la première !

— Mais, madame Latour, l'honneur est bien davantage pour moi d'entrer dans votre famille.

— Un comte de Paris ! Je n'en reviens pas encore !

Près d'eux, Cassandre venait de l'entendre prononcer le mot « Paris ».

— Tu t'intéresses à Paris, maintenant ? Depuis le temps que je t'y invite, tu ne me ferais pas le coup d'y aller alors que je suis définitivement revenue !

— Tu me connais assez pour savoir que je n'abandonnerai jamais mes enfants.

— Toujours aussi mère poule ! Maintenant qu'Émeline vivra à Québec, c'est moi qui veillerai sur elle. Si tu savais à quel point je suis heureuse que mon fils fasse partie de ta famille !

Étienne embrassa Cassandre. Puis, parlant aussi à Charles, elle dit :

— Je vous demanderais de la faire sortir souvent de Québec, pour qu'elle aille respirer l'air pur de Charlesbourg. Ça lui rappellera sa campagne natale. Et puis, elle aime tellement les chevaux ! Elle pourrait soigner vos purs-sangs.

— C'est vrai, Charles ! s'exclama Cassandre. Émeline pourrait même monter Nuage.

— Nuage ? demanda Étienne.

— C'est le nom du poulain que Charles m'a offert. Je pourrais même le lui donner comme cadeau de nocces ! Ainsi, elle aurait une bonne raison de demander souvent d'aller se divertir à la ferme de son beau-père et de s'éloigner du château Saint-Louis.

Étienne regarda Cassandre comme si elle comprenait que sa grande décision était prise.

Après avoir adressé ses félicitations aux nouveaux mariés, Esther de Lestage s'entretint avec Étienne.

— Je voulais te remercier pour ton hospitalité lors de leur voyage de nocces et pour tout ce que vous avez fait pour notre famille.

Esther sourit à son amie, heureuse de cette appréciation.

— J'ai invité Angélique à venir également, mais son mari a refusé.

— Il faut le comprendre. À cette période de l'année, un habitant pense à ses foins, même dès le lendemain de ses nocces.

Jetant subitement un coup d'œil en direction de Cassandre, Esther ajouta sur un ton monocorde :

— J'aurais bien aimé me faire pardonner.

— De quoi ? Ce n'est quand même pas toi qui as décidé de la date du mariage ! C'est déjà bien aimable de ta part de vouloir les accueillir à Montréal. Une occasion inespérée de visiter la ville en amoureux ! ajouta Étienne, qui plaignait Angélique de commencer la routine quotidienne de mère de famille aussi vite.

Comme Esther ne réagissait pas, Étienne comprit qu'elle avait fait allusion à la chicane avec Cassandre.

— Je crois qu'elle aussi aimerait tourner la page. Ça fait si longtemps, tout ça... Par ailleurs, Cassandre est si orgueilleuse. Elle ne fera pas les premiers pas.

— Il faut que je lui dise que je n'y suis pour rien, que je ne connaissais même pas son existence !

— Vous aurez l'occasion de vous réconcilier plus tard.

Les voitures empruntèrent par la suite la route en direction de la forge de la rivière Bayonne. Cassandre avait demandé à Charles d'arriver le premier afin de vérifier une dernière fois l'organisation de la réception. Un véritable banquet attendait les invités.

Cassandre convainquit tout le monde que le menu était digne de la table de l'hôtel particulier du comte Joli-Cœur, lors des réceptions données aux ambassadeurs et autres figures dominantes du Tout-Paris.

Comme entrée, les invités eurent le choix entre un potage au poulet et aux

œufs, un potage aux herbes ou une purée de pois cassés. Vinrent ensuite les plats de résistance de la région : truites et dorés, lièvre au pot servi avec de la folle avoine, longe de veau piquée et cochon de lait. Comme accompagnements, le riz à l'œuf, la salade de laitue d'hiver et les salsifis à la sauce allemande furent à l'honneur. Les fromages importés de France suivirent. Pour terminer, la tourte d'amandes, les tartes aux fraises et à la poire bon-chrétien, ainsi que la mousse au chocolat réjouirent les papilles. Les meilleurs vins, issus de la cave du gouverneur, et particulièrement le cognac, servi comme digestif après le café antillais, enchantèrent les invités.

À la table d'honneur, en plus des nouveaux mariés et de leurs témoins, se trouvait Esther de Lestage, assise entre le chanoine Allard et Étienne, tandis que Cassandra discutait avec le curé Levasseur, qui ne tarissait pas d'éloges sur sa prestation vocale durant la cérémonie.

— Vous savez, ce n'est pas la première fois que je chante ici. J'ai chanté au baptême d'Émeline et aussi au mariage d'une amie à l'église de l'île Dupas. J'ai d'ailleurs enseigné le chant au couvent des Ursulines des Trois-Rivières pendant trois ans.

— Moi qui croyais que vous étiez Parisienne ! Mais c'était une méprise, puisqu'on m'a assuré que votre famille était de Charlesbourg.

— Je suis désormais revenue au bercail, monsieur le curé. Au sortir de table, Étienne, qui s'était fiée entièrement à

Cassandra pour le choix du menu, n'en revenait pas d'un tel festin.

— Dis-moi, par quel miracle as-tu pu trouver tout ça dans le coin ? Ce n'est quand même pas chez l'habitant ! Il y a des mets raffinés qu'ils n'ont jamais goûtés, comme les fromages, sans parler des vins. Et les œufs ? Même en les recouvrant de suif, l'hiver, nous avons toute la misère du monde à les conserver jusqu'à la mi-carême ! Ne me dis pas que tu as fait une rafle de l'île Dupas jusqu'à Lanoraye !

— Comme tu le dis, c'est un miracle ! Plus sérieusement, c'est grâce à mon imagination et à de bons fournisseurs que j'ai pu y arriver. Cela n'a pas été si sorcier. Pour le poisson, Joseph m'a dit qu'il l'avait acheté chez Gervais au nid d'Aigle. Quant au lièvre, un certain Victorin Ducharme nous l'a procuré.

— J'espère qu'il ne t'a pas fait payer, au moins.

— Tut, tut ! Je t'ai déjà dit que c'était moi qui assumais tous les frais !

Cassandra eut un rictus qui en disait long sur le montant qu'elle avait dû consacrer au banquet.

— Marier son fils unique n'arrive qu'une fois !

Comme son amie hochait la tête en souriant, sans rien dire, Étienne reprit :

— Et le riz, les fromages raffinés, le chocolat et les meilleurs vins ? Il me semblait que la colonie était en disette.

— J'ai fait appel à ma cousine, Charlotte Estèbe. Tu sais que son mari, Guillaume, est magasinier du Roy, à Québec ? Je me suis souvenue qu'elle

m'avait dit que les entrepôts du Roy contenaient d'importants stocks de riz destiné aux troupes. Comme il fait de bonnes affaires avec l'intendant Bigot, il lui a été facile de nous en faire parvenir. Quant aux fromages, aux vins et au chocolat, c'est une autre histoire. Disons que c'est le cadeau de mariage du gouverneur à l'aide-major de la ville de Québec. Le marquis de La Jonquière a tenu à puiser ces denrées de choix dans sa réserve personnelle. Je me suis dit qu'il ne pourrait pas me refuser cette demande, s'il espérait m'épouser.

Avec un demi-sourire, Étienne fixa Cassandre intensivement.

— Tu n'as pas peur de t'être compromise ?

Cassandre regarda son amie, énigmatique. Elle s'attendait à la réaction de celle-ci, qui, en effet, lança :

— Tu ne me feras pas le coup de me tenir sur le qui-vive jusqu'à ce qu'Émeline me l'apprenne !

— Ne gâchons pas cette fête, je t'en prie. Demain nous ramènera bien assez vite à la réalité.

— Ne devais-tu pas rester jusqu'au retour du voyage de noces de nos nouveaux mariés ?

— C'est ce que j'avais décidé, mais, mon frère Jean-François comprend mal pourquoi je ne reviendrais pas avec Charles à Charlesbourg. Tu comprends, il s'est mis en tête de nous marier. Je crois qu'il s'est pris d'amitié pour le père de Quentin et qu'il veut l'intégrer à la famille Allard. De plus, il adore Émeline, qu'il trouve charmante ; il me l'a dit.

Le compliment flatta Étienne.

— Attendre les tourtereaux me donne le sentiment d'être une mère attentionnée. Par ailleurs, comme je perds deux filles en même temps, la maison sera vide. Si tu restais ?

— Je te dirai ça demain. Plus vite arrivée à Québec, plus vite j'aurai à me prononcer. Je sens que les prochains jours ne seront pas de tout repos. Pour l'heure, fêtons.

— Tu as raison.

— Quentin m'a dit qu'Esther tient à faire un cadeau de noces spécial à Émeline. De plus, elle les a invités à séjourner chez elle à Montréal. Je me rends compte qu'elle n'a pas que des défauts, conclut Cassandre en souriant.

— Il serait sage de mettre un terme à ce froid qui concerne une vieille histoire sentimentale ; qu'en penses-tu ?

— N'est-ce pas toi qui étais en froid avec Esther, ces derniers temps, Étienne Latour ?

— D'où sors-tu ça ? Je me demande bien pourquoi j'aurais été en froid avec elle, d'ailleurs ! rétorqua Étienne.

— Une intuition. Je ne crois pas t'avoir vue lui parler. C'est vrai qu'à la table, elle était accaparée par mon frère.

— Vraiment ? Il faut alors que je corrige la situation, pour autant que tu fasses la paix avec elle de manière définitive.

— Promis. De toute manière, notre différend remonte à quarante ans.

— Heureusement que le marquis de La Jonquière n'est pas venu aux noces !

— Ne commence pas, Étienne Latour ! Dire que Quentin voulait l'inviter ! M'aurais-tu vue prise entre Charles et lui, et à surveiller Esther, en plus ?

Étienne sourit.

— Tiens, Esther regarde de notre côté. Je l'invite à venir nous rejoindre, lança-t-elle aussitôt.

Dès que la seigneuresse fut là, Étienne s'éclipsa, afin de laisser ses deux amies vider leur sac. Facilitée par les effets désinhibiteurs du vin, la discussion leur permit de mettre rapidement les choses au clair.

— C'est moi qui dois faire amende honorable pour m'être comportée de façon odieuse, Esther. En fait, si je t'en ai voulu, c'est parce que j'étais encore... Enfin, tu me comprends, n'est-ce pas ?

— Ne t'excuse pas, Cassandre. Ma défunte belle-sœur, Marie-Anne de Lestage, m'a un jour tout expliqué.

Cassandre pâlit en entendant cette confidence. Remarquant son malaise, Esther ajouta :

— Du moins, ce qu'elle avait vu ce fameux jour où mon mari devait décider de se marier avec moi.

— Je sais que je n'ai pas agi correctement et que je me suis emportée. Que veux-tu, je n'ai pas le flegme anglais dans mes veines, mais du sang gaulois, explosif !

Esther sourit à Cassandre. Puis elle lui confia :

— Mon mari a toujours été très respectueux et fidèle pendant nos années de mariage. Je me suis laissé dire, toutefois, qu'il avait profité amplement de ses années de célibat. À un jeune âge, des fonctions prestigieuses et une grande fortune peuvent monter à la tête d'un homme. Par ailleurs, je regrette sincèrement d'avoir été la cause de ton immense chagrin d'amour sans l'avoir voulu, puisque je ne te connaissais pas.

Cassandre se sentit piquée au vif. Sa fierté reprit le dessus sur sa compassion.

— Je me suis sortie rapidement de ce traquenard sentimental, ne t'en fais pas. Il ne faudrait pas que notre relation soit assombrie par cette vieille histoire. J'en connais une qui a vécu pire que moi, par contre. Je pense même que ça lui a pris des années à s'en remettre, à espérer que son ancien amant décide de quitter sa femme. J'ai su qu'il était mort avant.

— Pas encore à cause de Pierre, j'espère ? Est-ce que je la connais ? lança Esther à la blague.

— Elle était tenancière de tripot au quartier Bonsecours. Je dirais même : d'une maison close. Elle s'appelle Roxanne Bâchant. Elle a déjà tout avoué à un ami du temps, Jacques-René de Varennes.

Esther blêmit. La nouvelle lui coupa les jambes. Elle s'appuya sur le dossier d'une chaise pour ne pas tomber.

— Roxanne, tenancière de maison close? C'est impossible! C'est ma grande amie, ainsi que celle de ma voisine, Marie-Jeanne de Varennes. Nous contribuons aux œuvres de la Maison Saint-Gabriel, où Roxanne et moi avons déjà vécu. Je la connais depuis tellement longtemps qu'il est impossible qu'elle ait été la maîtresse de Pierre ! Je l'aurais su.

Cassandre prit un air désolé.

— C'est ce que Jacques-René m'a dit, après que j'ai été éconduite par Pierre. Il a pu se tromper, mais Roxanne semblait bien connaître Pierre. De là à croire cette histoire... Je suis restée pendant tellement d'années à Paris ! Je ne voudrais pas semer la zizanie par des racontars.

Toujours songeuse, Esther demanda nerveusement :

— Ainsi, ils se connaissaient avant notre mariage et Roxanne ne m'en a jamais rien dit ? Nous avons été mariés pendant trente-deux ans, Pierre et moi. Tu disais avoir su qu'elle espérait que mon mari me quitte? Penses-tu que Pierre a revu... disons, courtoisé Roxanne après notre mariage ?

Cassandre fit une mimique contrite, comme elle aurait pu le faire sur scène. Toute repentante, elle fit l'accolade à Esther.

— Je ne voulais surtout pas te mettre dans l'embarras ! Si j'avais su que vous étiez des amies, jamais je n'aurais mentionné son nom !

Bien bon pour toi! Reste à voir si le flegme anglais va supporter ce camouflet, pensa Cassandre, se délectant de sa vengeance.

Voyant Esther pleurer, elle lui offrit élégamment son mouchoir. Comme la seigneuresse s'apprêtait à répéter sa question, Cassandre fut sauvée par une des filles d'Étiennette, qui lui demanda :

— Mes sœurs et moi aimerions connaître votre recette de salsifis, à la sauce allemande, madame Villeneuve ; est-ce possible ?

Surprise de se faire appeler par ce nom, alors qu'Esther en paraissait tout aussi étonnée, Cassandre répondit stoïquement :

— Vous voulez connaître le secret de la sauce ? C'est très prussien : de la muscade, du vinaigre, de la crème et du sel. Un goût qui frappe le palais. N'oubliez pas, toujours faire fondre le beurre sur feu moyen. Ensuite, vous ajoutez les salsifis tranchés à la sauce, bien égouttés de l'eau salée dans laquelle ils ont trempé. Vous laissez mijoter deux ou trois minutes en brassant. On peut servir aussi la sauce avec le gibier, comme le lièvre et la perdrix. Le comte Joli-Cœur en raffolait !

Cassandre avait à peine fini son explication que déjà on la priait de chanter. Heureuse de l'invitation, elle se dépêcha de rejoindre son public. Étiennette l'attrapa au passage, lui demandant :

— J'ai vu qu'Esther avait les yeux rougis. Votre discussion n'a pas été trop houleuse, j'espère?

— L'émotion, sans doute. Nous nous sommes entendues comme un charme. Encore mieux, comme des amies ! Excuse-moi, on me demande.

Étiennette lui fit signe d'y aller en se disant : *Une bonne chose défaite! Depuis le temps que cette mise au point me tenait à cœur!*

Le soir venu, alors que la fête continuait et que la gaieté emplissait toujours la demeure de la rivière Bayonne, les nouveaux mariés s'éclipsèrent pour leur nuit de noces.

Avant de partir pour la Grande-Côte, après avoir salué et remercié les invités, Angélique, toute tremblante, implora encore une fois sa mère de la rassurer. Étiennette demanda alors au curé Levasseur de bénir en privé les nouveaux mariés, lui chuchotant à l'oreille d'avoir une pensée particulière pour ses filles. Le curé invita Angélique et Émeline à s'agenouiller et leur posa la main sur la tête, les yeux fermés, en récitant un charabia incompréhensible en latin. Satisfaite de la mise en scène, Étiennette convia Angélique et Pierre-Simon à déjeuner avec les enfants, le lendemain matin.

Le chanoine Allard, pour ne pas être en reste, offrit de bénir le lit nuptial d'Émeline et de Quentin.

— Vous avez raison, monsieur le chanoine, le seul lit béni a été celui d'Antoine et de Marie-Louise. Il faut dire qu'ils ont reçu toutes les grâces voulues.

Étiennette devint soudain songeuse et triste en pensant que sa Louise avait fait bénir son lit et que sa vie de couple avait été bien écourtée.

— Votre esprit chrétien vous honore, madame Latour. Je suis certain que nos nouveaux mariés recevront la grâce de confirmer la fusion des familles Allard et Latour.

— C'est justement ce que nous disions, Cassandre et moi, sur le parvis de l'église. Notre amitié sera scellée définitivement lorsque nous bercerons notre premier petit-fils en commun.

— Et si c'était une fille ?

— Vous irez de nouveau bénir leur lit et ils se reprendront, monsieur le chanoine, répliqua Étiennette.

Le vieux chanoine, pompette d'avoir savouré le cognac du gouverneur, s'esclaffa. L'éclat de rire inquiéta aussitôt Cassandre, intriguée par l'attitude inhabituelle de son frère.

Émeline et Quentin finissaient de saluer les invités lorsque Cassandre apprit à son fils que son oncle voulait bénir sa couche nuptiale. Étonné par cette coutume, Quentin lança un regard interrogateur à Émeline, qui acquiesça. Il accepta de mauvais gré, pourvu que la bénédiction ne soit pas une mascarade.

— Nous ne sommes pas à Versailles, où une cohorte de clercs assiste à la nuit de noces du Roy, l'oreille collée sur la porte et l'œil sur le trou de la serrure.

— Quentin ! Ton oncle Jean-François n'est pas un adepte de ces pratiques déplacées.

— Ce n'est pas au couvent des Ursulines qu'il peut se rincer l'œil, le cher oncle ! ajouta Quentin, l'œil égrillard.

Cassandre se rendit compte que son fils avait trop bu.

C'est probablement en Acadie, avec son régiment, qu'il a pris cette

mauvaise habitude, se dit-elle. *Vitement que je le surveille à Québec!*

Avant qu'Étiennette ne s'en rende compte, elle appela Charles et, discrètement, lui glissa à l'oreille :

— Tu devrais faire boire un café ou deux à Quentin. Et sans cognac, cette fois : il en a déjà assez pris.

Pendant que Charles entraînait Quentin vers la cuisine, Cassandre déclara à Étiennette :

— Charles est en train de lui parler. Tu sais, les recommandations d'un père à son fils avant la nuit de noces.

Son amie la regarda, stupéfaite.

— Veux-tu rire de moi ? Charles n'a jamais été marié. Comment veux-tu qu'il donne des conseils à Quentin ? D'autant plus que ce dernier a probablement été conçu au bout du quai, juste avant ton départ pour la France !

— Étiennette Latour, comment oses-tu ? Tu mériterais que notre belle amitié de toujours se termine ici même ! s'exclama aussitôt Cassandre, offusquée.

Étiennette éclata de rire, à la grande surprise de Cassandre. Celle-ci se rendit compte que sa vieille amie avait elle aussi abusé du bon vin. Elle décida de passer outre à l'affront.

Dire qu'on parle de mes débordements! J'en connais une autre qui ne sait pas se tenir. Au bout du quai! Pour qui me prend-elle, Étiennette, la mère de famille parfaite?

— Bon, je crois que Quentin n'est pas le seul qui ait besoin d'un café fort, hein, Étiennette ? Il sera toujours temps de bénir ce lit, après la tournée des cafés.

— Un bon stimulant ne pourra que fortifier les nouveaux mariés. C'est dommage que Pierre-Simon soit parti, car je lui en aurais bien servi trois !

Étiennette se mit aussitôt à rire de sa blague. Pour la contenir, Cassandre ajouta :

— Et toi, il t'en faudra au moins deux pour te dessaouler.

— Saoule, moi ?

— Eh oui, ma chère, ça arrive dans les meilleures familles !

— Seulement aux fêtes et aux noces, pas plus, hic !

Le lendemain matin, Étiennette réveilla sa famille et ses invités avant le lever d'Émeline et de Quentin. Marie-Amable avait préparé une bolée de cidre pour Quentin et une tasse de chocolat pour Émeline, selon la tradition. Quand les charnières de la porte de la chambre grincèrent et que l'on vit apparaître Émeline en haut de l'escalier, le visage radieux, Étiennette remercia le ciel de ses grâces, tandis que Cassandre se félicitait d'avoir pensé au café.

— Vive les nouveaux mariés, vive Émeline et Quentin ! Aussitôt, le chanoine s'avança pour les bénir. Marie-Amable et Joseph, les deux célibataires, présentèrent à l'un et à l'autre le cidre et le chocolat, sous le regard noir de l'ecclésiastique, qui désapprouvait cette coutume impie. Après

la ronde des félicitations et des embrassades, Étienne avait invité tout son monde à déjeuner.

— Je vais commencer par servir les œufs. Il en reste assez pour nourrir mes gendres et toute la paroisse ! dit-elle dans un éclat de rire. Je vais commencer par Quentin, il doit en avoir besoin. Les œufs, tu les veux comment, mon gendre ?

Étienne avait martelé le mot « gendre » pour manifester sa fierté.

— Nature, répondit instantanément Joseph, à la grande joie des autres qui savourèrent le trait d'esprit.

— Toi, attends que ce soit ton tour de te marier ! Je te promets que tu vas les avaler crus, tes œufs ! À commencer par la coquille !

Nouvel éclat de rire.

— Commence par demander la main de Marie-Anne à monsieur Aubuchon, ajouta Étienne.

Puis, plus sérieusement, elle demanda :

— Toi, Méline, est-ce que je te sers des œufs ?

Comme sa fille ne répondit pas, Étienne jugea qu'elle n'en voulait pas.

— Il y a du bon pain doré préparé par Marie-Amable. Je pourrais te le servir avec le chocolat de la veille comme garniture ainsi qu'avec du café. Ce serait bon ?

Alors qu'Émeline tardait encore à lui répondre, sa mère renchérit :

— Tiens, du café pour tout le monde, mais pas de cognac. Un autre éclat de rire.

— Je vais goûter le pain doré en finissant ma tasse de chocolat, avec de la cannelle, maman, finit par dire Émeline.

— De la cannelle ! J'aurais dû y penser. C'est pour ça que tu ne me répondais pas. Tu vois, Quentin, ta femme a ses caprices ! Et toi, du café ou du cidre ? demanda Étienne à son gendre.

— Du café pour mon fils, intervint Cassandre. Il finira son cidre plus tard, n'est-ce pas, Quentin ?

Le jeune homme acquiesça d'un mouvement de tête en souriant à sa belle-mère. Émeline se rendit compte que Cassandre avait un fort ascendant sur son mari. Elle devrait dorénavant composer avec cette réalité.

Angélique et Pierre-Simon arrivèrent sur le coup de neuf heures pour déjeuner, avec leur marmaille. Aussitôt, sur la recommandation de Cassandre, Marie-Amable offrit une généreuse lampée de cidre à Pierre-Simon, pour qu'il en reste moins pour Quentin, ainsi que du chocolat à Angélique.

— Puis, ma fille, ça s'est bien passé ? s'informa Étienne à mi-voix.

— Les petits nous ont réveillés aux petites heures.

— Vous deviez être bien fatigués d'avoir dormi si peu ! Tu me comprends, n'est-ce pas ?

— Nous nous sommes endormis aussitôt après. Étienne observa Angélique, qui paraissait sereine.

Tant mieux si elle est heureuse ! se dit-elle.

Puis elle claironna :

— Des œufs au plat pour Pierre-Simon. Angélique vient de me dire qu'ils n'avaient dormi que quelques heures. Deux, trois peut-être ?

— Des œufs ou des heures ? demanda ironiquement Joseph.

— Encore toi ? Tu n'arrêteras donc jamais de t'amuser aux dépens de tes beaux-frères !

— Trois, madame Latour, répondit Pierre-Simon.

— Parlez-moi d'un homme ! Il me rappelle mon mari... Pour l'appétit, on s'entend.

De nouveau, tout le monde éclata de rire.

Le lendemain matin, de bonne heure, Émeline et Quentin prirent la diligence pour Montréal. Le chanoine, Cassandre, Charles et Marie-Anne Dupuis, eux, se dirigeraient vers Québec. Cette dernière descendrait au relais de Maskinongé.

Au moment du départ d'Émeline et de Quentin, Étienne pleurnicha en souhaitant bon voyage à sa fille.

— Ne pleurez pas, maman. Nous repasserons à Berthier vous saluer dans une couple de semaines.

— Je le sais bien, Méline, mais c'est plus fort que moi. Ton conte de fées est tellement beau ! Ma fille, comtesse Joli-Cœur ! Je n'en reviens pas ! Laisse-moi t'embrasser encore une fois. Et remercie bien Esther pour son hospitalité. C'est une grande amie !

Puis, sur le ton de la confidence, elle l'informa :

— Savais-tu qu'Esther et Cassandre sont maintenant des amies ? Je ne serais pas surprise que Cassandre ait invité Esther à Québec.

— En ce cas, elle vous accompagnera, maman, car vous avez promis à Quentin que vous viendriez à l'automne. J'aurai l'occasion de lui en parler dans la diligence.

— Ne fais pas trop d'arrangements à l'avance. On ne sait jamais ce que la vie nous réserve. Alors, bon voyage à vous deux, et ramenez-moi une paire de mocassins d'Oka.

Cassandre et Charles embrassèrent à leur tour Émeline et Quentin, alors que les enfants Latour souhaitaient bon voyage de noces à leur sœur et à leur nouveau beau-frère. Quand ils furent partis, Étienne s'adressa à Cassandre :

— Ce mariage tant souhaité a enfin eu lieu ! Ça fait dix ans qu'Émeline rêve de marier Quentin !

— Es-tu certaine que tu n'y es pas pour un peu beaucoup dans cette histoire d'amour ?

— Autant que tu peux l'être. Si nous n'avions pas encouragé l'échange de portraits, qui sait si ces deux-là se seraient rencontrés. Disons que nous avons favorisé leur destin sentimental !

Cassandre prit soudain un ton plus sérieux.

— À propos d'Esther...

Étienne la regarda, intriguée.

— Si tu veux le savoir, je lui ai remis la monnaie de sa pièce, avoua Cassandre.

— C'est pour ça qu'Esther avait les yeux rouges ?

— Il était temps qu'elle descende de son piédestal, la grande rousse ! À l'avenir, elle y pensera à deux fois avant de me voler un amoureux !

— Ce que tu peux être revancharde ! Moi qui souhaitais me rendre à Québec avec elle !

Courroucée, Cassandre étudia son amie du regard.

— Si tu penses que je vais t'informer maintenant de ma décision quant à mon mariage, Étienne Latour, tu te trompes ! En temps et lieu et pas avant !

Étienne lui sourit. Elle lui souhaite un bon voyage, ainsi qu'au chanoine et à Charles, en leur rappelant qu'ils étaient toujours les bienvenus à la rivière Bayonne. Après l'avoir embrassée, elle dit à Marie-Anne, en pensant à la rancune de Cassandre contre Esther :

— Je te remercie d'être venue. Il faudrait faire définitivement la paix. Après tout, nous sommes les deux dernières sœurs de la famille Banhiac Lamontagne ! Tu salueras Viateur, et souhaite-lui un prompt rétablissement de ma part.

— Compte sur moi, Étienne. J'ai assisté aux belles noces de mes nièces, qui étaient ravissantes. Tu viendras nous voir autrement que pour des funérailles ! Pauvre Antoinette ! Elle mérite bien, pour le repos de son âme, que nous enterrions la hache de guerre, n'est-ce pas ? À propos, ton repas de noces était unique ! Ça m'a convaincue que tu savais apprêter le poisson mieux que moi.

Étienne n'en revenait pas : elle n'avait jamais vu Marie-Anne de si bonne humeur. Plutôt que d'avouer à Marie-Anne que c'était Cassandre qui s'était occupée du menu du repas de noces, elle feignit de l'avoir elle-même préparé.

— Tu parles de la truite au beurre avec le ragoût de champignons ?

— Aussi de ton doré au fenouil, délicieux au point de vouloir t'en voler la recette.

— Tu y avais goûté, il y a vingt ans, au baptême de Marie-Amable et, pourtant, tu ne m'avais pas complimentée.

— Vraiment, je ne m'en souviens pas. Probablement que ça m'a échappé. Un simple oubli, tu me connais.

Bien sûr que je te connais, Marie-Anne, la chialeuse ! Mais je te donne le bénéfice du doute, tu as probablement changé !

— Il n'en demeure pas moins que tu n'as pas ton pareil pour les quenelles de brochet !

— Tu trouves ? Alors, je t'invite à venir en manger à Maskinongé le plus tôt possible !

— Promis. À bientôt, Marie-Anne, et mes salutations à mon beau-frère.

— Compte sur moi. On t'attend.

Avant le départ pour le relais du village, le chanoine Allard voulut bénir la

maison.

— Madame Latour, votre foyer est une oasis de paix, d'harmonie et de charité chrétienne. Que Dieu bénisse votre demeure et la protège de toute menace guerrière. Personne n'est à l'abri du malheur.

— Merci pour vos bontés, monseigneur. Votre venue m'a ramenée quarante-cinq ans dans le passé, à l'époque où vous étiez venu chanter à mon mariage, à l'île Dupas.

— N'hésitez pas à me redemander de nouveau. Tenez, pour le baptême de mon petit-neveu ou de ma petite-nièce !

— Excellente idée ! Mais ce sera aux parents d'en décider, non pas aux grands-parents, n'est-ce pas, Cassandre ?

— Notre tour est passé, Étienne, lui lança son amie en riant. Après le dernier salut de la main, alors que la voiture conduite par Joseph disparaissait au tournant du chemin, Étienne se dit : *Qu'est-ce qui lui a pris de me parler de guerre et de malheur ? Est-ce que les Anglais ont attaqué Québec ? Pourvu qu'Émeline ne tombe pas dans un guêpier. Ce n'est pas en se déplaçant aux quatre coins du continent qu'un mari peut honorer sa femme chaque soir !*

Chapitre XXVI

Une pénible décision -

En route vers Charlesbourg, après avoir laissé le chanoine au monastère des Ursulines, rue du Parloir à Québec, Charles Villeneuve s'entretint avec Cassandre de leur avenir.

— Comment as-tu trouvé la noce ? N'est-ce pas qu'Émeline faisait une belle mariée au pied de l'autel ? Et Quentin, quelle belle allure lorsqu'il est sorti de l'église avec Émeline à son bras ! Et ton chant a ravi tout le monde. Il y avait plus de têtes tournées à te regarder chanter que d'oreilles attentives à écouter le sermon de ton frère.

Cassandre éclata de rire, avant de répondre avec fierté :

— Toi aussi, tu avais belle prestance aux côtés de Quentin. J'étais bien fière de vous deux ! Je suis certaine qu'ils seront très heureux. Émeline est une femme responsable qui saura l'appuyer. Pourvu que la guerre ne lui enlève pas notre Quentin trop vite !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de menace guerrière et de malheur ? Ton frère Jean-François a réussi à apeurer Étienne ! Je te dirai qu'à moi aussi, il m'a fait peur.

— Tu n'es pas le seul. Quentin a informé Jean-François que le gouverneur La Jonquière avait ordonné au gouverneur de la Nouvelle-Ecosse d'éviter toute escarmouche en Acadie, sous peine de représailles immédiates.

En fait, le motif du voyage de Quentin chez les Mohawks d'Oka est de leur demander d'intervenir auprès des Cinq-Nations iroquoises, pour qu'elles ne s'opposent pas à l'établissement français dans la vallée de l'Ohio.

— Je croyais qu'il allait profiter de son voyage de noces pour visiter la famille... de son demi-frère.

Charles rougit en prononçant ces mots. Cassandre ne voulut pas y prêter attention et continua :

— C'est pour ça que le gouverneur La Jonquière lui fait confiance pour trouver une solution pacifique par l'intermédiaire des Mohawks, tu comprends? Quentin me disait que l'issue d'une prochaine guerre dépendrait de la stratégie de l'armée française en Acadie et dans la vallée de l'Ohio⁶⁸. Il s'attend à faire des voyages de reconnaissance là-bas. Selon le gouverneur La Jonquière, dans quelques années, Quentin pourrait jouer un rôle important pour régler le conflit qui oppose la France et l'Angleterre en Amérique, car Versailles doute que la paix signée il y a deux ans dure encore longtemps.

68. En Acadie et dans la vallée de l'Ohio, une ligne de forts avait été établie entre le lac Érié et l'Ohio pour maintenir la liaison entre le fleuve Saint-Laurent et la Louisiane. La fin de la guerre entre la France et l'Angleterre n'avait pas réglé les questions territoriales en Amérique.

— Mais pourquoi donc l'Angleterre veut-elle tant repartir en guerre alors qu'elle vient de signer la paix?

— Parce que les Français sont les maîtres absolus de toute l'Europe, ce qui est inacceptable pour l'Angleterre.

— Qu'est-ce que Quentin pense de tout ça? Est-il au moins conscient de ce qui les attend, Émeline et lui?

— Émeline est éperdument amoureuse de lui. Elle le suivrait en enfer s'il le lui demandait !

Cassandre lança un regard vague à Charles. Celui-ci crut y percevoir de la tendresse. S'attendant à ce qu'elle se rapproche de lui, il lui sourit amoureusement. Cassandre choisit plutôt de continuer à parler de l'avenir brillant de leur fils :

— Quentin a la diplomatie dans le sang et souhaite des actions d'éclat. Comme le comte Joli-Cœur l'avait fait à Utrecht, il rêve d'être mandaté par le Roy aux Pays-Bas. Même en Prusse. Il croit que la diplomatie anglaise va tout faire pour brouiller la France avec la Prusse et que nos alliés autrichiens, qui veulent en découdre avec les Prussiens, vont faire en sorte de nous entraîner dans cette querelle. Selon La Jonquière, Quentin n'aurait pas tort. Il a une intelligence brillante, notre fils.

Si la diplomatie était un monde différent du sien, voire inconnu, Charles trouvait bien étrange que Quentin se soit déjà hissé dans ses hautes sphères.

— A-t-il l'expérience et les contacts qu'il faudra pour réussir?

— À part la marquise de Pompadour et Voltaire, je n'en vois pas d'autres, sinon les liens que le comte Joli-Cœur avait tissés pour lui avant son décès. J'ai su par le gouverneur La Jonquière que la marquise de Pompadour aurait informé le roy Louis XV de son talent.

— Il me semble que c'est risqué.

— Imagine-toi que j'en ai déjà fait mention à Quentin ! Il m'a dit en riant que c'est en négociant que l'expérience s'acquiert, et qu'au mieux, il reviendrait à la défense de Québec, dans son poste actuel, mais qu'au pire, il serait emprisonné à la Bastille comme le comte Joli-Cœur l'avait été, après avoir été accusé d'espionnage au profit de l'ennemi. Il lui faudra mieux faire, c'est certain.

Inquiet, Charles demanda :

— Qu'en pense sa mère ?

— Quentin est un grand romantique. Pour l'instant, il est l'aide-major de Québec et il pourrait le rester longtemps, si la paix dure. Chose certaine, si le destin l'amène à ces responsabilités, il n'aura pas droit à l'erreur. Même la marquise de Pompadour et Voltaire ne seront pas assez influents pour intercéder en sa faveur auprès du Roy. D'ailleurs, jamais notre souverain ne protégera un perdant.

Charles écoutait attentivement Cassandre. Il finit par lui poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Ça fait plusieurs fois que tu cites le gouverneur. Serais-tu sa confidente ?

Cassandre avait repoussé autant qu'elle l'avait pu ce moment fatidique où elle aurait à prendre une décision capitale quant à son avenir. Tracassée, elle savait qu'il lui faudrait cependant se résoudre à donner une réponse à Charles. Le hic, c'est qu'elle hésitait encore entre les deux demandes en mariage. Cassandre cherchait une issue honorable à son dilemme. Comme cette question l'agaçait, elle décida de crever l'abcès.

— Écoute, Charles... Comment te le dire, sans te faire mal ? Le gouverneur La Jonquière m'a demandée, en mariage.

Charles reçut la nouvelle comme un coup de fouet. Il s'affala sur son siège, lâchant presque les guides du cheval. Cassandre n'avait pas osé le regarder en face. C'était mieux ainsi, car des larmes coulaient sur ses joues. Il se moucha, reprit son aplomb et l'interrogea :

— Si tu as peur de me faire mal, c'est que tu penses accepter, n'est-ce pas ?

Toujours regardant droit devant, Cassandre répondit :

— Ma décision n'est pas encore prise.

— Tu semblais pourtant heureuse de nos retrouvailles et de me présenter Quentin.

— Je le suis toujours.

— Alors, qu'est-ce qui nous empêche de nous marier ?

Elle se retourna et le fixa franchement dans les yeux.

— Tu veux le savoir ? Bien. Je doute que je sois capable de vivre à Gros-Pin à longueur d'année.

La réponse de Cassandre eut l'effet d'une bombe. Il tenta sa chance en avançant :

— Je croyais que le dressage du poulain occuperait tes journées.

Cassandre le prit en pitié.

— J'ai offert Nuage à Émeline. Elle s'y connaît beaucoup mieux que moi... Écoute, Charles, j'ai vécu la moitié de ma vie à Paris et je me suis consacrée à mon art. Je n'avais pas approché un cheval depuis longtemps. Ce n'est pas un poulain, aussi prometteur soit-il, qui va changer ma vie ! Je ne suis pas un éleveur comme toi. Il faut le comprendre. Et puis, si j'ai passé mon enfance à Charlesbourg, mon véritable chez-moi canadien, c'est Québec. De plus, je ne veux pas qu'Émeline se sente trop dépaysée au château. Je préfère être là, près d'elle, pour la guider, la désennuyer, que sais-je !

Charles restait silencieux. Il conduisait le cheval, la tête droite, en regardant devant. Cassandre savait qu'il avait de la peine. Elle non plus n'aimait pas le sentiment de culpabilité qui l'envahissait de plus en plus.

— Je ne peux rien te dire de plus pour le moment, sinon que je t'aime, ajouta-t-elle.

— À nos âges, les jours comptent !

— Tout de même, nous ne sommes pas des vieillards ! Charles se pencha vers elle et marmonna, le cœur gros :

— Puisque les nouvelles fonctions de Quentin pourraient l'amener, un peu partout loin de Québec, il ne faudrait pas attendre trop longtemps si nous voulons qu'il assiste au mariage de ses parents. Bien entendu, si mes chances sont encore bonnes !

Cassandre demeurait silencieuse. Charles venait de lui faire rendre compte que Quentin ne resterait peut-être pas bien longtemps avec eux et qu'ils pourraient souffrir de son absence. Elle réfléchissait à cette éventualité, tout en fixant son amant. À l'orée de ses soixante-dix ans, celui-ci n'était plus une jeunesse, et Cassandre voyait bien qu'il paraissait de plus en plus fragile.

La situation délicate dans laquelle Cassandre s'était elle-même prise au piège se corsait encore davantage. Si elle ne voulait pas blesser Charles de manière définitive, elle ne souhaitait pas non plus vexer le gouverneur La Jonquière en s'affichant au bras d'un habitant, alors qu'elle lui avait donné l'espoir de devenir sa femme.

Cassandre supputait les risques inhérents à sa décision, de part et d'autre.

Charles m'a toujours attendue tout en ignorant qu'il était le père de Quentin. À plus forte raison, cette fois-ci, il devrait patienter. La question est de savoir combien de temps. À force d'être torturé, il pourrait me lâcher, sait-on jamais ! Après tout, il est bel homme et je ne suis pas la seule disponible. Il y a plein de veuves à Charlesbourg, et une à Gros-Pin.

Cassandre revit en pensée sa belle-sœur, Marion Pageau, veuve de son frère Simon-Thomas, la voisine de Charles, jadis une sémillante rousse, qui avait le même âge qu'elle. Cette pensée la chicota.

Combien de nobles français de l'entourage du Roy ont voulu m'épouser ? À la vérité, un seul: le gouverneur La Jonquière. Des demandes en mariage, j'en ai eu beaucoup certes, mais d'individus qui s'intéressaient beaucoup plus à mes charmes et à mon talent qu'à la sincérité de mon cœur. Nicolai était

Russe. François Bouvard et Marivaux ont été des amants subjugués par leur art qui me voyaient plutôt comme leur muse. J'ai bien eu la demande en mariage répétée de Pierre de Lestage, mais... Dire que j'y ai cru! Quelle idiote j'ai été!

Quant aux princes, c'est comme maîtresse qu'ils m'ont voulue, comme un trophée à leur tableau de chasse. Somme toute, ton palmarès n'est pas si impressionnant que ça, ma chère Cassandre, et tu n'as pas à t'en vanter sur la place publique ! À ton âge, tu n'auras probablement plus d'autres conquêtes. La demande en mariage du marquis m'apparaît donc comme celle de la dernière chance. Je me demande bien ce que ferait réellement Étienne à ma place.

Veuve depuis dix ans, je parie qu'elle ne manquerait pas sa chance de se rapprocher d'Émeline, au risque de délaisser ses autres enfants. Serait-elle si différente de moi ?

Au point où j'en suis, le tirage au sort pourrait être la seule façon de me dépêtrer de cette situation. Voyons, Cassandre, si le hasard intervient au moment d'une rencontre amoureuse, le mariage n'est quand même pas une loterie !

Un éclair jaillit dans son esprit. Cassandre se rendit compte qu'elle avait négligé sa vie sentimentale au point de la laisser se balancer au gré de ses humeurs et de ses passions, et au détriment de ses vrais sentiments. Cette prise de conscience ne la rassura pas quant à sa capacité de prendre cette décision capitale.

Cassandre, tu es une plus grande fille que ça! Si ta sensibilité a toujours été à la remorque de l'opinion à autrui, il est encore temps de te rattraper, même si tu es dans une impasse et que tu en es la seule responsable. Essaie de gagner encore du temps. Le mariage est un engagement pour la vie. Une mauvaise décision, et le temps pourrait être long à vivre avec un homme qui ne te convient pas !

Cassandre répondit à Charles :

— Je vais attendre le retour d'Émeline et de Quentin pour prendre une décision. Après tout, ce n'est pas quelques semaines de plus qui vont changer quelque chose.

Charles la regarda, sceptique.

— Tu déciderais entre le gouverneur et moi?

Malgré sa réflexion, Cassandre venait de prendre conscience de toutes les répercussions de sa décision. Elle prit peur tout en sachant qu'elle devait se justifier.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. J'attendrai encore quelques semaines avant de décider si je vais me marier ou pas.

Comme Charles s'inquiétait, Cassandre ajouta, en lui pinçant la joue :

— Tu sais, tes chances sont toujours bonnes.

Charles se dit que ses chances étaient meilleures que la probabilité du pile ou face et s'en réjouit.

Après leur arrivée à Gros-Pin, Cassandre reçut la visite d'une estafette dépêchée par le gouverneur pour lui remettre une missive. À la lecture de cette dernière, qui lui demandait de se rendre au château Saint-Louis dès qu'elle le pourrait, elle s'évanouit dans les bras de Charles, comme elle savait si bien le faire sur scène. Charles comprit aussitôt le stratagème et dit au messager avec fermeté :

— Vous voyez bien que mademoiselle Allard est souffrante ! Dites au gouverneur qu'elle l'avisera lorsqu'elle ira mieux. D'ici là, je vous demande d'aller quérir le médecin au Trait-Carré. Il en va de sa vie, m'entendez-vous ?

— À vos ordres, monsieur. Je m'y rends tout de suite.

Cassandre fut ravie de la réaction énergique de Charles et s'en félicita.

Doux Jésus, ce ne sera pas une décision facile à prendre, de choisir entre les deux ! Qu'est-ce que tu dis là, toi ? Tu viens de dire à Charles que tu n'étais même pas certaine de te marier !

Si elle avait décidé de se consacrer au dressage de son poulain pour s'occuper, en attendant le retour des nouveaux mariés, Cassandre n'en demeurerait pas moins anxieuse en songeant à la pénible décision qu'elle aurait à prendre. Elle en était rendue à espérer qu'Émeline et Quentin retardent leur retour.

Quand Émeline et Quentin arrivèrent à Charlesbourg après quelques semaines, Cassandre s'aperçut rapidement, à l'expression de Quentin, que leur voyage à Oka n'avait pas été aussi facile que souhaité. Cependant, Émeline paraissait radieuse. Cassandre en conclut que leur bonheur conjugal n'était pas la cause de la préoccupation de Quentin.

Après les embrassades et les effusions affectueuses d'usage, elle demanda à Émeline si elle avait aimé son voyage à Montréal et à Oka.

— Si vous saviez à quel point je suis heureuse ! Ce fut un voyage de noces si romantique. Nous allons vous raconter tout ça.

— Et ta mère, était-elle contente de vous revoir ?

— Elle nous a accueillis comme prince et princesse. Dès notre arrivée, elle m'a préparé mon chocolat chaud à la cannelle, que j'aime tant ! Je lui ai remis les mocassins qu'elle voulait. Elle les a aussitôt portés. Ensuite, elle a fait demander mes sœurs et c'a été une très belle réunion de famille. Angélique me semble très heureuse aussi.

— Et puis, ce voyage idyllique ?

— Il y a eu aussi quelques surprises, bonnes et moins bonnes, mais rassurez-vous, entre Quentin et moi, l'entente est parfaite !

Cassandre sourit de bon cœur à sa bru, se disant que Quentin n'aurait pas pu trouver une meilleure épouse à Paris. Leur bonheur mettait en sourdine le malaise provoqué par cette décision difficile qu'il lui fallait prendre.

— Que veux-tu dire par «bonnes et moins bonnes surprises»? demanda Cassandre, intriguée.

— D'abord, nous nous sommes rendus à Montréal, où je me suis empressée d'aller présenter Quentin à la mère d'Youville et de la remercier de

ses prières qui ont favorisé notre mariage.

— Tu avais déjà rencontré Margot? demanda Cassandre en souriant.

— Deux fois déjà. D'abord, lors d'une première visite à Montréal avec ma mère pour faire peindre mon portrait et où elle m'avait promis de prier pour que je rencontre Quentin, ensuite aux funérailles de votre amie Marie-Anne.

— Je reconnais bien là l'influence de ta mère ! Votre visite à Margot s'est bien déroulée ? Je garde un si beau souvenir d'elle ! Je l'ai connue enfant.

— Nous sommes arrivés au mauvais moment à son hôpital situé à la pointe à Callière. Elle venait d'apprendre par une lettre de son fils François, vicaire à l'île d'Orléans, que le Roy avait refusé officiellement la reconnaissance de sa communauté religieuse. Imaginez, elle n'a même pas été la première à l'apprendre, elle, la première concernée ! Et, comme si ce n'était pas assez, son fils lui annonçait la rumeur selon laquelle son Hôpital général de Montréal serait administré par l'Hôpital général de Québec. L'intendant Bigot chercherait à gagner l'appui du gouverneur et même celui de Monseigneur de Pontbriand⁶⁹.

69. Henri-Marie Dubreil de Pontbriand (1709-1760) fut évêque de Québec de 1741 à 1760.

Cassandre écoutait attentivement le récit d'Émeline, alors que Charles et Quentin s'étaient rendus à l'écurie pour voir Nuage. La jeune femme continua :

— Lorsqu'elle a su que Quentin serait en rapport étroit avec le gouverneur et l'intendant, elle a sollicité son intercession en disant qu'un petit coup de pouce ne nuirait pas à la Providence dans cette affaire vitale pour sa communauté. Sous le choc de la rumeur, elle était si désespérée !

— Ce n'est pas possible ! Évidemment, il faut la comprendre. Elle s'investit tellement auprès de ses pauvres !

Renversée par la nouvelle, Cassandre s'empressa d'en informer Charles, dès qu'elle le put :

— Tu entends ça ? La petite Margot de la Jemmerais qui a besoin de notre aide !

Elle reprit sa conversation avec Émeline, donnant son verdict :

— Nous lui ferons savoir que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour l'aider !

Charles blêmit en entendant la position de Cassandre. Comme cette dernière trouvait Quentin peu bavard, elle questionna Émeline :

— Et Quentin, comment l'a-t-il trouvée?

— À notre arrivée, comme nous croisions des jeunes prostituées qu'elle venait d'accueillir à son hôpital, notamment des Sauvagesses, il a cru que c'était un lupanar. Mais, en la voyant, il a vite constaté quelle sainte femme elle est !

— J' imagine. Tu as raconté tout ça à mon amie Étienne ?

— Quand j'ai dit ça à ma mère, elle m'a dit qu'elle se chargerait de faire signer une pétition par les gens de Berthier et des environs et qu'elle prendrait

la diligence aussi souvent que nécessaire pour y arriver. Elle demandera l'appui de votre amie Esther, qui est très influente auprès du clergé de Montréal.

Esther et les sulpiciens. L'hypocrisie réunie! se dit Cassandre.

— Ça ne me surprend pas de la part d'Étiennette. Toujours prête à venir en aide à ceux qu'elle aime ! Et Margot est tellement combative qu'elle s'en sortira, d'autant mieux que nous l'aiderons à la mesure de nos moyens !

— Enfin, quoi qu'il en soit, pour répondre à votre question relativement à notre voyage idyllique... euh... comment dire? Notre voyage à Oka ne s'est pas très bien déroulé.

— Ah non ? Avait-on exagéré sur les beautés du lieu ?

— Au contraire. Oka est encore plus belle qu'on nous la décrivait, avec ses montagnes bleues et son lac magnifique ! Nous avons pu admirer sa majesté du haut du morne, après l'avoir escaladé en longeant le calvaire et le chemin de croix, avec ses oratoires et ses bas-reliefs. Et la pinède, quelle odeur !

— Alors, qu'est-ce qui n'a pas été ?

À l'insu de Quentin, Émeline se rapprocha de Cassandre et lui dit :

— Les Mohawks. En nous voyant arriver, ils se sont aussitôt méfiés, même si Quentin s'est présenté en disant qu'il était le frère du vieux chef Ange-Aimé Flamand. Comme il ne portait pas son uniforme militaire, mais des vêtements civils de couleur rouge, ils l'ont pris pour un Anglais. Ils paraissaient agressifs. Ils ont même allumé des feux de signaux pour contrer une éventuelle invasion anglaise. Heureusement que Quentin portait sa croix de Malte au cou.

— Mais Ange-Aimé le savait, lui !

— Plus personne ne se souvenait du comte Joli-Cœur, sauf Ange-Aimé. Or, le vieux chef n'avait jamais entendu parler de l'existence d'un demi-frère.

— Quentin ne lui a-t-il pas expliqué?

— Il a bien tenté de le faire, en lui disant que Thierry était plutôt son père adoptif et qu'il était mort depuis plusieurs années. C'a été catastrophique.

Émeline raconta qu'au même moment, le chef en titre de la tribu mohawk, le fils d'Ange-Aimé, Thierry Flamand Joli-Cœur, était intervenu. Celui-ci croyait que le militaire français voulait lui enlever sa charge d'ambassadeur auprès des nations autochtones. Cette charge était devenue à ses yeux ni plus ni moins qu'héréditaire. Thierry Flamand Joli-Cœur, comme Ange-Aimé, avait épousé une Mohawk de Kahnawake qui lui avait donné deux fils, dont le plus vieux se préparait à être le chef, avec la fonction d'ambassadeur autochtone.

— La méfiance du Mohawk semblait bien enracinée, malgré les présents qu'a offerts Quentin et l'amabilité dont il a fait preuve. Il aurait pu gagner leur confiance en échange de la croix de Malte, mais il a refusé. C'était au-delà de ses forces. La conversation diplomatique a pris une tournure risquée quand les Mohawks ont exigé que Quentin abandonne son nom de Joli-Cœur en

échange de leur appui pour mettre les nations indiennes alliées des Anglais du côté des Français. C'était impensable ! En acceptant, Quentin aurait délaissé son titre de comte et toute sa crédibilité.

— Je vois déjà les têtes de ses détracteurs envieux, empressés de se gausser, s'empessa d'ajouter Cassandre, furieuse d'entendre une telle ineptie.

— Quentin a bien essayé de leur faire comprendre que c'était à eux de délaissier le nom Joli-Cœur, lequel ne fait pas très mohawk, et de choisir un nom sauvage qui passerait mieux auprès des autres Indiens. Sa proposition n'a pas semblé leur plaire. Nous sommes repartis sans aucun accord. En fait, c'a été un échec diplomatique. Quentin â maintenant peur pour la suite de sa carrière.

— Si je comprends bien, la descendance métisse du comte Joli-Cœur se serait davantage ensauvagée ! conclut Cassandre.

— Tout en s'entêtant à conserver le nom Joli-Cœur comme héritage du vieux comte. Il paraîtrait que ça leur donne un ascendant sur les autres Indiens.

— Comme le vieux chef Bâtard Flamand en avait un auprès des Hollandais ! Ainsi, les retrouvailles tellement souhaitées par le comte Joli-Cœur se sont envolées.

— Personne n'a fumé le calumet de paix. Quentin est bien malheureux d'avoir manqué à sa parole donnée au comte sur son lit de mort.

La mine que faisait Émeline laissa croire à Cassandre qu'elle aussi en ressentait du chagrin.

— Et toi, que penses-tu de tout ça ? demanda Cassandre.

— Je n'ai jamais entendu de bons mots envers les Iroquois de la part de mes parents ; plutôt le contraire, alors... En fait, les Iroquois me regardaient comme une intruse. Les femmes me fuyaient en défendant à leurs enfants de s'approcher de moi. Je me suis sentie tellement à part... comme une pestiférée !

— Plutôt comme une Blanche ! Évidemment, comme vous êtes tous les deux blonds aux yeux bleus, la différence de race paraît encore plus.

La déception se lisait sur le visage d'Émeline.

— Il ne faut pas t'en faire pour ça. Si les Mohawks veulent conserver leur nom de famille français, Joli-Cœur, c'est leur droit. D'ailleurs, Thierry ne s'y est jamais opposé. Pourtant, il devait savoir que ce ne serait pas facile pour Quentin de négocier. Mathilde me disait que lui-même avait eu du mal à se débarrasser de Dickewamis. Leur mentalité est bien différente de celle des Français. N'oublie pas qu'il n'y a qu'un comte Joli-Cœur, c'est ton mari, et c'est à Québec qu'il vit ! Nous allons tout faire pour l'aider.

Rassurée, Émeline demanda :

— Comment ?

— J'ai mon plan. Pour l'instant, il ne faut pas que votre lune de miel en soit assombrie. Je ne voudrais pas non plus te dorer la pilule en te disant qu'à Québec, Quentin n'aura pas d'envieux. L'important est de rester son amoureuse indéfectible et d'être enthousiaste face à l'avenir. Bon, il est temps maintenant d'aller vous installer au château, avant que les rumeurs des négociations difficiles ne parviennent aux oreilles de la haute administration. Vous allez rester ici quelques jours et nous nous rendrons à Québec.

La décision de Cassandre était prise. Elle dit à Charles qu'elle aviserait le

gouverneur qu'il valait mieux qu'elle se dépêche de se rendre à Québec afin d'installer Émeline et Quentin dans leurs appartements du château Saint-Louis.

— Ne serait-ce pas plutôt toi qui désires t'installer au château ? demanda Charles, anxieux.

— Il y a des impératifs qui obligent des parents à se sacrifier pour leurs enfants.

— Comme ça, tu accepteras la demande en mariage du gouverneur ? avança-t-il, les larmes aux yeux.

Cassandra s'approcha de Charles et l'embrassa amoureusement.

— C'est toi que j'aime, ne l'oublie pas. Cependant, pour le bonheur et la carrière de Quentin, je vais me sacrifier et faire une proposition au gouverneur, qu'il acceptera, j'espère. Sinon je reviendrai vivre aux côtés de mon amoureux à Gros-Pin.

— Puis-je savoir quelle est cette proposition ?

— Le gouverneur ne serait pas heureux d'apprendre qu'il n'était pas le premier informé. Tu n'as pas à t'inquiéter.

— Je ne veux surtout pas qu'il touche à Émeline ! Il y a déjà assez de rumeurs qui circulent selon lesquelles il profite des charmes des jeunes épouses de ses officiers envoyés en Acadie ou en Ohio !

Cassandra reçut la remarque de Charles comme une douche froide. Elle se serait attendue à ce qu'il lui fasse cette mise en garde pour elle. Elle se rendit compte aussitôt de son âge, en se disant : *Même Charles, qui se dit pourtant éperdument amoureux de moi, ne me considère plus comme une femme risquant d'être séduite. S'il dit la vérité, il faudra que je sois diplomate avec le gouverneur et que je ne me comporte pas comme une soubrette !*

D'ordinaire, Cassandra aurait fait un esclandre de cet affront. Elle encaissa plutôt la franche vérité. Elle prit une grande respiration pour se calmer.

— Émeline est bien capable de se défendre elle-même. Après tout, à vingt-sept ans, elle n'est plus une jeune fille ! Tu devrais plutôt t'inquiéter pour moi ! Je suis toujours désirable, tu sais. D'ailleurs, tu confonds ces rumeurs avec celles qui concernent l'intendant.

Jetant un coup d'œil vers l'extérieur, Cassandra aperçut Émeline qui montait Nuage, au grand plaisir de Quentin. Elle entraîna Charles sur le lit afin de lui prouver son amour. Après leurs ébats, Charles lui susurra à l'oreille :

— Qu'est-ce qui me dit que tu n'en fais pas autant avec le gouverneur ?

— Franchement, Charles Villeneuve, pour qui me prends-tu ? Comprenez qu'il ne servait à rien de faire une scène de jalousie à Cassandra, Charles préféra plutôt lui dévoiler le fond de son cœur :

— Chaque fois que les criquets chanteront, l'été, durant les tièdes soirées où le parfum du foin fraîchement coupé embaumera Gros-Pin, ému j'entendrai le son de la voix de ma tendre amie monter dans la nuit jusqu'au matin.

Cassandra le regarda, touchée.

— Depuis quand fais-tu le poète, toi? Sais-tu que j'ai besoin de toi, Charles? Je te demande de la patience et de la tendresse. Je sais que ce que je te demande n'est pas facile. Et pourtant, c'est nécessaire pour le bonheur de notre fils.

Elle prit la main de Charles et l'approcha de ses lèvres. Puis, le regardant dans les yeux, elle ajouta :

— Si le destin a permis que nous nous retrouvions, il vaut la peine de prendre le temps nécessaire pour accomplir notre devoir de parents.

— Et notre amour? J'ai l'impression qu'il vient de prendre du plomb dans l'aile, fit Charles, dépit.

— Le véritable amour dure toute la vie, peu importe le parcours qu'il emprunte. C'est dans la douceur du regard qu'il s'installe et se manifeste.

— Quant à moi, je préfère le vivre au fil des saisons, chaque jour de la semaine. Je viens juste de te retrouver que déjà tu repars.

— Tu verras, ce n'est qu'une question de temps, mon amour.

Cassandre profita de l'absence de Charles, occupé aux travaux de la ferme, pour se rendre à Québec, se disant qu'ainsi son départ serait moins douloureux pour lui.

Lorsqu'elle arriva au château Saint-Louis, le gouverneur La Jonquière la reçut dans ses appartements. L'odeur de roses fraîchement cueillies emplissait le petit salon. Le marquis paraissait heureux de la rencontre, quoique soucieux. Cassandre s'en rendit compte. Il s'approcha d'elle et lui fit le baisemain.

— Ma chère amie, que je suis heureux de vous revoir ! Sachez que votre état de santé m'a inquiété. Comment vont les nouveaux mariés ? J'ai bien hâte de faire la connaissance d'Émeline, que mes informateurs ont décrite comme possédant un charme sublime ! Une perle sortie des confins de la colonie !

Cassandre fut surprise de l'ignorance du gouverneur. Elle se sentit le devoir de prendre la défense des cultivateurs de Berthier, maintenant qu'elle était apparentée à la famille Latour.

— Vous savez, Excellence, Berthier n'est qu'à une journée de diligence par le chemin du Roy.

Cassandre aurait eu le goût d'ajouter: «Ce n'est ni la baie d'Hudson et encore moins la Louisiane », mais elle se retint. Au-delà de l'estime qu'elle vouait au gouverneur, elle ne voulait compromettre en rien la carrière de Quentin.

—Vous avez raison, veuillez me pardonner. Au fait, n'avions-nous pas pris la décision de nous tutoyer? Alors, au lieu d'«Excellence», je préférerais que vous m'appeliez par mon prénom, Jacques-Pierre.

Cassandre sourit en constatant l'humeur du gouverneur, en se disant que les mauvaises nouvelles d'Oka n'étaient pas encore venues à ses oreilles. Elle se trompait.

— Ramezay m'a fait écho de la visite de son aide-major à la mission des Deux-Montagnes. Nos alliés, les Mohawks convertis, ont toujours été

indépendants d'allégeance, excepté à Dieu. Je conçois qu'il ne soit pas facile de leur faire entendre raison, même, si les négociateurs en chef portent le même patronyme.

— Vous savez, Quentin est le demi-frère du vieux chef. Comme celui-ci n'a pas toute sa raison et que les deux hommes ne s'étaient jamais rencontrés, il n'était pas facile de conclure quoi que ce soit sur cette base.

— Vous avez raison, et ce n'est pas moi qui blâmerai Quentin. Cependant, l'intendant Bigot ne semble pas très heureux de l'issue de cette mission diplomatique: Il s'en remettra, croyez-moi ! Ses acolytes pourraient néanmoins faire la vie dure à Quentin en minant sa crédibilité, ce qui serait bien dommage pour sa carrière ! Heureusement que la marquise de Pompadour l'a en très haute estime, tout comme moi, votre humble serviteur !

Cassandre avait blêmi. Le gouverneur s'approcha d'elle et lui mit la main sur l'épaule, tout près du cou. Elle sentit la chaleur de sa paume. Un frisson la fit tressaillir. Il dirigea sa main vers la nuque et s'aventura lentement vers la base de l'encolure de sa robe. Elle le laissa faire, en réfléchissant à ce qu'elle allait répondre à la question qu'il ne tarderait pas à lui poser.

— Vous savez, Cassandre, ces longues semaines à espérer votre réponse à ma demande en mariage me furent bien pénibles ! D'autant plus en sachant que vous étiez à Charlesbourg et qu'un ami intime de votre famille vous hébergeait pendant votre convalescence...

Bien entendu, il l'a su, puisqu'un messenger s'est rendu à Gros-Pin. En sait-il davantage, toutefois ? se demanda Cassandre.

— Il y a des rumeurs qui disent que votre ami, l'éleveur de chevaux, serait le père naturel de Quentin, au lieu du comte Joli-Cœur, et qu'à ce titre, vous seriez sa concubine.

Mon Dieu, qu'est-ce que je vais dire ? Protéger à tout prix Émeline et Quentin. Tout comte Joli-Cœur qu'il est, Quentin ne doit plus prendre aucun risque. Déjà qu'il a raté sa mission à Oka!

Cassandre allait prendre la parole, quand le gouverneur continua :

— Je n'ai pas l'intention de prêter foi à ces rumeurs qui ne font que vous discréditer. Comment oserais-je douter de la sincérité de ma future épouse à mon égard ?

Ça y est, il fait du chantage !

Le gouverneur continuait son exploration en glissant son doigt sur son cou et s'attaquait maintenant à la lingerie de Cassandre, en dessous de sa robe. Celle-ci le laissa faire quelques instants, peaufinant sa stratégie. Puis elle lui prit la main, le priant de la laisser se lever. Elle déposa ensuite un baiser sur les lèvres du gouverneur, qui s'en réjouit.

— Comme ça, c'est oui ? Je suis l'homme le plus heureux sur terre, en ce moment ! Je savais bien que ces rumeurs n'étaient pas fondées. La police secrète de Bigot a ses limites ; je m'en rends bien compte.

Il se dépêcha de lui embrasser les mains en trépignant comme un enfant. Cassandre, qui n'avait pas encore prononcé un mot, se servit de cette réaction

pour prendre l'avantage de la situation.

Police secrète ? Ma parole, on se dirait à la cour du régent!

— Ma réponse sera oui.

Aussitôt, le gouverneur se mit à sautiller et à tourner sur lui-même comme une toupie, en disant :

— Elle a dit oui ! Nous nous marierons dans un mois, peut-être même avant. Ah, que j'ai hâte de partager votre couche, ma chère amie!

En disant cela, le gouverneur s'agenouilla aux pieds de Cassandre et commença à les lui embrasser.

Cassandre n'avait rien vu de tel auparavant.

Serait-il pervers ou quoi ? Lorsqu'on dit qu'une femme peut avoir un homme à ses pieds, elle ne l'imagine pas de cette manière. Surtout pas de la part du gouverneur de la Nouvelle-France. Tiens, je préférerais qu'il mange dans ma main ! Et c'est bien l'intention que j'ai, foi de Cassandre!

Lorsqu'elle le vit, écarlate, essoufflé par l'effort qu'il venait de faire en se relevant, Cassandre eut l'intuition que cet homme n'en avait plus pour très longtemps à vivre, compte tenu de ses importantes responsabilités. Son cœur flancherait sûrement. Elle se blottit contre lui pour l'apaiser. Elle se rendit compte que, si son cœur battait la chamade, l'attrait qu'elle exerçait sur lui commençait à pointer. Elle laissa croître son désir, en songeant qu'il ne pourrait pas lui résister, même si l'envie lui en prenait.

Elle continua à l'agacer, alors que le gouverneur se trémoussait d'excitation. Ensuite, elle lui glissa à l'oreille, en minaudant :

— Oui à nos fiançailles, Jacques-Pierre, le temps de mieux nous connaître. Les fiançailles servent à ça, non ?

Cassandre s'attendait à ce que le gouverneur lui réponde ou s'éloigne. Au contraire, ayant pu détacher son faux col, il se colla à elle avec frénésie, et ses saccades répétées lui donnaient à penser que son attention était concentrée sur l'extase qui approchait. Elle le laissa faire, se disant que le silence du gouverneur équivalait à son consentement. Plus l'extase tarderait à venir, plus sa réponse serait soumise à la bonne volonté de sa partenaire. Sans l'encourager, elle persista à l'accompagner à la recherche de son plaisir, jusqu'à ce qu'il vienne. Elle l'embrassa alors amoureusement, s'accrochant à lui comme une ventouse, pour qu'il soit entièrement à sa merci.

Le gouverneur se délecta de la promiscuité de Cassandre. Lorsqu'il reprit ses esprits, Cassandre perçut chez lui une certaine gêne. Elle demanda alors à se rasseoir. La Jonquière prit place à ses côtés, reboutonna son col et remplaça sa perruque. Cassandre attendit qu'il prenne la parole, ne voulant pas le brusquer davantage ou, pire, l'humilier en le subordonnant au bavardage d'une femme, fût-il aveuglé d'amour pour elle. S'il amorçait le dialogue, elle saurait qu'elle avait gagné la première partie.

— Comme ça, ma chère, vous croyez aux vertus des fiançailles !

— C'est une façon de mieux se connaître, avant le grand jour. N'est-ce pas ce qui se fait dans l'aristocratie ?

— Chez les jeunes gens, sans doute, mais très peu souvent chez les futurs époux d'âge mûr.

— Pourtant, vous venez de me démontrer que vous êtes encore bien vert !

Le compliment flatta l'orgueil du gouverneur. Il se dit qu'il aurait sans doute l'occasion de se reprendre et, qui sait, de vivre en concubinage avec la belle diva en attendant le mariage.

— Eh bien, soit, nous nous fiancerons. Vous viendrez tout de même vivre au château Saint-Louis, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, pourvu que j'y aie mes appartements.

— Cela va de soi. Près des miens, peut-être ? Cassandra avait prévu le coup.

— Ma nouvelle bru, Émeline, préférerait que j'habite près de chez elle. Elle se sentirait plus en sécurité, puisque Quentin pourrait être en déplacement fréquemment.

— Comme vous voudrez. Pourrait-on fixer la date de notre mariage maintenant ?

— La prudence nous recommande plutôt de fixer celle de nos fiançailles.

Avant qu'il ne réagisse, Cassandra entraîna son futur fiancé sur le canapé et mit son décolleté avantageux sous son nez. Pendant qu'elle l'embrassait tendrement sur le front, dessinant avec son doigt le contour de ses lèvres, elle vit aussitôt la virilité du gouverneur se manifester de nouveau. Elle continua son manège, jusqu'à ce qu'il soit en transe. Jacques-Pierre balbutia :

— C'est vous qui fixerez la date qui vous conviendra. Pour ma part, que vous soyez à mes côtés me ravit.

Il n'en fallut pas plus pour que Cassandra lui réponde :

— Le temps d'aller récupérer mes affaires à Charlesbourg et je m'installe dans mes appartements. Quand pensez-vous que cela soit possible ?

Le gouverneur avait eu le temps de reprendre ses esprits.

— C'est l'intendant Bigot qui organise tout ça. Je vais lui en donner l'ordre. Pourrais-je lui annoncer la date de nos fiançailles ? Sinon il croira que vous êtes ma maîtresse et ça fera jaser.

Cassandra répondit après un court moment de réflexion :

— Dites-lui que je serai votre dame de compagnie, responsable de l'organisation des concerts et de l'accueil des ambassadeurs.

— Excellente idée ! Ça lui clouera le bec, à celui-là, lui qui tente de tout régenter ! Je vais lui annoncer la tenue d'un opéra sous peu à Québec ! Alors, devant le Tout-Québec, nous annoncerons nos fiançailles, peut-être mieux, notre mariage, puisque nous aurons appris à mieux nous connaître.

Si elle se sentait piégée, Cassandra n'en laissa rien paraître. Elle répondit tout mielleusement :

— Si vous saviez à quel point j'ai hâte à ce jour, Jacques-Pierre !

Chapitre XXVII

Le salon littéraire de Charlotte -

Cassandre demanda à sa cousine, Charlotte Estèbe, de l'aider à s'installer au château Saint-Louis, ainsi que d'introduire Émeline dans le cercle des personnages influents de Québec.

Après avoir rendu les forges du Saint-Maurice rentables, le magasinier du Roy, Guillaume Estèbe, venait de s'associer secrètement avec l'intendant Bigot dans son entreprise commerciale lucrative, la Grande Société, que les

autres marchands de Québec avaient surnommée « La Friponne » parce qu'elle semblait servir à des opérations louches permettant à Bigot et à ses associés de détourner les profits à leur compte.

À la demande de Bigot, le magasinier du Roy achetait à la Grande Société, au nom du Roy et à prix fort, le blé et les autres biens de consommation nécessaires à la population. Ce stratagème permettait d'éviter de payer les droits d'entrée des marchandises.

Les autres marchands se plaignaient que seuls les amis de Bigot se voyaient accorder les contrats d'approvisionnement du gouvernement. Pour éviter la critique de la classe dirigeante de Québec, l'intendant fit en sorte que ses amis profitent autant que lui de cette manne et fassent fortune. Une rumeur laissait entendre que le gouverneur La Jonquière lui-même profitait des rapines de l'intendant et qu'il fermait les yeux sur ses agissements.

Plusieurs serviteurs de l'État et officiers haut gradés étaient associés à l'entreprise, dont le protégé de l'intendant, Michel-Jean-Hugues Péan, chevalier de Livaudière.

Aide-major à Québec et bras droit de l'intendant Bigot à son arrivée en Nouvelle-France, il venait d'être délogé de son poste et remplacé par Quentin, comte Joli-Cœur, le protégé de la marquise de Pompadour et du gouverneur La Jonquière. L'intendant Bigot n'appréciait pas cet affront du gouvernement de Versailles, disait-on, et jurait d'en découdre avec l'imposteur dès qu'il le pourrait.

Les Péan habitaient une maison cossue de la Haute-Ville, qui rivalisait avec celle des Estèbe, place Royale, que Charlotte avait héritée de sa mère. Angélique Péan, une ravissante jeune femme qui avait été pensionnaire chez les Ursulines, tenait un célèbre salon fréquenté par les célébrités politiques et militaires de la colonie, dont l'intendant Bigot lui-même. Des réceptions somptueuses étaient données dans cette demeure, presque à l'égal de celles du palais de l'intendant.

Angélique Péan était une personne remarquable pour sa beauté, son intelligence et son esprit. Toutefois, elle aimait le jeu et ne se privait pas de favoriser l'avancement de la carrière de son mari en acceptant la cour de plusieurs gentilshommes. Parmi ceux-ci se trouvait en bonne place l'oncle de son mari, l'intendant Bigot, dont elle était la maîtresse, selon la rumeur, et qui s'arrangeait pour que son neveu soit envoyé ailleurs afin de mieux profiter des largesses d'Angélique. En retour, il la couvrait d'or et de mille parures, sans parler de sa table somptueuse qu'il garnissait des mets les plus fins, en plus de faire miroiter à son bras droit le poste de major, responsable de la défense de la Nouvelle-France.

Cassandra trouvait Angélique ambitieuse, capricieuse et dangereuse. Elle fit part de ses inquiétudes à sa cousine Charlotte :

— Nous venons d'emménager et je me rends compte que nous sommes en territoire ennemi. Le clan de l'intendant nous considère comme des imposteurs. La véritable guerre de Québec se fera à l'intérieur des murs du

château. Si j'ai confiance en Quentin, nous venons, je pense, de perdre la première manche. J'ai peur aussi pour Émeline. Elle ne fait pas le poids devant cette Angélique Péan. Non pas qu'elle ne soit pas aussi belle, mais elle n'a pas l'habitude de la haute société. Tu sais, ce n'est pas la même classe de gens qu'elle côtoie à Berthier. De plus, comme elle est une nouvelle mariée respectable, les gentilshommes de Québec se tourneront naturellement vers Angélique Péan, pour les raisons que l'on sait. Elle me fait penser à une certaine personne qui a réussi à se hisser au plus haut niveau de l'échelle sociale.

Cassandra pensait à Jeanne-Antoinette Poisson, devenue la marquise de Pompadour.

— J'ai bien quelques idées, conclut-elle, mais j'aimerais connaître ton opinion.

Charlotte n'était pas encore au courant des affaires que son mari faisait avec l'intendant Bigot. Tout au plus connaissait-elle la rumeur concernant l'inclination de l'intendant pour la belle chevalière. Elle se prêterait de bonne grâce à l'exercice consistant à introduire Émeline dans la haute société québécoise. Elle avait toutefois quelques doutes dont elle fit part à Cassandra :

— Tu as de loin plus d'expérience que moi dans la haute société. C'est toi qui devrais me donner des conseils, puisque tu as fréquenté les salons parisiens et que tu as été reçue par les rois et les princes de toute l'Europe.

Cassandra approuvait tout en réfléchissant.

— Quentin a fait un mariage d'amour et Émeline est une fille extraordinaire qui apprend très vite. Il faudra cependant qu'elle mette les bouchées doubles pour assimiler toutes les connaissances qui lui manquent.

— Elle ne pourra pas trouver meilleur professeur que toi. Elle est naturellement gracieuse, tout autant qu'Angélique Péan, et, à mon avis, elle est encore plus belle ! Au début, sa naïveté compensera certaines gaffes. De plus, ne m'as-tu pas dit qu'elle avait de la force de caractère ?

— C'est une femme de caractère, en effet. Elle a de qui tenir, c'est la fille d'Étiennette Latour. De plus, elle exerçait un métier rare pour une femme : vétérinaire. Si elle est capable d'amadouer nos élites comme elle a su le faire avec ses chevaux, je n'ai aucune inquiétude pour elle. Seulement...

Charlotte perçut de la crainte dans la voix de Cassandra, qui continua :

— Je ne crois pas qu'Émeline ait l'instruction suffisante pour rivaliser avec Angélique Péan. Tôt ou tard, cela paraîtra.

Nous avons étudié chez les Ursulines de Québec. Nous connaissons le niveau d'instruction de cette Angélique, pour avoir fait les mêmes études. De plus, il faudrait qu'Émeline apprenne à danser. Bien sûr, elle connaît les danses carrées de son patelin, mais rien de gracieux comme le menuet. Toutefois, je ne tiens pas non plus à ce qu'elle se sente obligée de se transformer en dame de société en quelques semaines. Elle deviendrait la risée de Québec. Ce qui ferait bien l'affaire de l'intendant et du chevalier Péan.

— Quels sont nos appuis ?

Cette question spontanée fit chaud au cœur de Cassandre. Elle sut que Charlotte était de son côté et que la magie de la solidarité familiale canadienne existait toujours.

— Angélique Péan est bien vue des autorités ecclésiastiques, mais nous aussi, grâce à mon frère Jean-François. Sur ce plan, nous nous égalons. Si elle couche avec l'intendant, moi, j'ai le gouverneur de mon côté, puisqu'il m'a demandée en mariage et que nous devrions nous fiancer cette année.

Charlotte s'exclama :

— Cassandre ! Tu ne m'avais pas dit ça ! Tu es une sacrée cachottière !

— Ah non ? Je croyais.

— Mais c'est une grande nouvelle ! Ma cousine, la première dame de Québec ! Quand Guillaume saura ça ! Et Charles dans tout ça ? Ça ne me regarde pas, mais je me doute bien que vous avez définitivement rompu, malgré vos belles retrouvailles.

La rumeur avait couru dans le Tout-Québec que la diva canadienne vivait en concubinage avec le père naturel de l'aide-major à Gros-Pin. Charlotte avait voulu s'en assurer personnellement auprès de sa cousine, qui le lui avait confirmé en lui disant que la famille Allard au complet était déjà au courant.

Cassandre fit une moue significative.

— Euh... pas tout à fait, il espère toujours. En fait, je le laisse espérer.

Charlotte dévisagea sa cousine, sceptique.

— Serait-ce une mise en scène que tu fais au gouverneur ? Dans ce cas...

Cassandre réagit promptement :

— Ce n'est quand même pas moi qui ai sollicité sa demande en mariage !

C'a été toute une surprise, crois-moi ! Et je ne l'ai pas encouragé davantage. Que le gouverneur La Jonquière soit amoureux de moi ne peut qu'être bénéfique pour le bonheur d'Émeline et de Quentin.

— Au détriment de Charles Villeneuve ?

Devant l'air ahuri de Cassandre, Charlotte fit marche arrière :

— Excuse cette remarque. Ça ne me regarde pas, de toute manière.

— Comme nous sommes amies en plus d'être cousines, je dois te révéler que c'est Charles que j'aime. Mais vivre en permanence à Gros-Pin me serait insupportable, moi qui ai fait carrière à Paris ! Quand le gouverneur m'a fait cette demande inattendue, la possibilité de vivre dans la haute société au château Saint-Louis m'a souri. Et ça n'avait rien à voir avec la carrière de Quentin. Naturellement, la perspective de me rapprocher d'Émeline et de mon fils rendait cette proposition encore plus attirante. Charles l'a senti, puisqu'il est bien conscient de nos différences. Personne ne connaît l'avenir. Toutefois, la situation présente demande que nous nous préoccupions du bonheur de nos enfants avant le nôtre. Charles le comprend.

— Je vois... Et quelles seront tes occupations au château Saint-Louis, en plus de préparer tes fiançailles ? demanda Charlotte, narquoise.

— Le gouverneur me demande d'y organiser la vie mondaine. Je dois présenter un concert prochainement. En fait, je crois que ma présence lui

permettra d'ajouter du décorum... une certaine élégance au château.

— Et de rivaliser avec la vie mondaine du palais de l'intendant, où la belle Angélique rayonne de tous ses feux.

Cassandra devint soudain pensive.

— Crois-tu? Je n'avais pas vu ça sous cet angle. Ainsi, le gouverneur rechercherait autant son intérêt que moi en me voulant au château ? Alors, pourquoi m'avoir demandé d'être sa femme plutôt que son intendante ? Je serais à ses yeux comme la marquise de Maintenon ou la marquise de Pompadour?

— La diva canadienne est un beau trophée à présenter comme sa reine. Il ne veut surtout pas se priver de ce prestige. Tant que la population croira à votre futur mariage, tu régneras sur Québec.

— Et nous ferons un pied de nez à l'intendant et à sa jolie maîtresse, le temps qu'Émeline se prépare à prendre notre relève !

Charlotte commençait à comprendre le rôle que Cassandra souhaitait la voir jouer.

— Toi, quand tu m'as demandé mon opinion, tu avais ton idée en tête, n'est-ce pas ?

Le sourire séducteur de Cassandra rayonna.

— Voici ce que je te propose. J'aimerais bien tenir un salon littéraire pour recevoir l'élite de Québec et de Montréal. Mais c'est quasi impossible. Avec mes responsabilités au château, un salon indépendant me mettrait en conflit d'intérêts et dans la gêne, et indisposerait le gouverneur. Émeline pourrait y faire ses classes. Vu sa vive intelligence, elle apprendra vite ce qu'il convient de faire pour briller dans la haute société. Ce n'est pas en travaillant comme vétérinaire aux écuries du château qu'elle rivalisera avec Angélique Péan, même si c'est un métier innovateur. Elle ne convaincra tout au plus que les militaires, et leurs manières laissent plutôt à désirer. Quentin y perdrait son autorité. Quant à moi, je donnerais des récitals de chant dans ce salon, si je suis invitée. Le gouverneur ne pourrait pas s'y opposer. Au contraire, il serait l'invité d'honneur ou m'accompagnerait en tant que futur mari. Qu'en dis-tu?

— Je commence à comprendre. Ce n'est pas toi qui tiendrais ce salon, mais plutôt moi !

— Votre résidence est la plus luxueuse de la Basse-Ville de Québec et notre salon pourrait damer le pion à celui des Péan.

Charlotte réfléchissait à la perspective. Elle non plus n'aimait pas la faconde outrancière de la jeune Angélique Péan.

— Il faudra que j'en parle à Guillaume. Il est ami avec l'intendant et, en tant que magasinier du Roy, Bigot est son patron. Comme ils siègent tous les deux au Conseil supérieur, il ne voudra pas se le mettre à dos. Par ailleurs, quand il saura que ma cousine deviendra sous peu l'épouse du gouverneur, il donnera sans doute son accord.

— Il fut un temps où Guillaume était mon demi-frère. De plus, le comte Joli-Cœur, le père de Quentin, a tout fait pour favoriser sa carrière. Et comme

sa sœur était ma grande amie...

— Ne crains rien, Guillaume sait tout ça. C'est plutôt l'esprit retors de l'intendant qui m'inquiète. Il essaiera de nous discréditer aux yeux du gouverneur... et de Versailles.

— Quentin a de bons appuis à Paris et à Versailles, crois-moi. Quant au gouverneur La Jonquière, je m'en charge. Ce qui m'inquiète le plus, c'est la comparaison que les gens feront entre Émeline et Angélique Péan. Cette manche-là n'est pas gagnée d'avance. Nous ne la connaissons que très peu, ma bru, et cette rivalité lui demandera beaucoup de force de caractère.

— Il serait bon d'avoir l'assentiment d'Émeline et de Quentin, je pense. Il serait aussi préférable d'associer Étienne Latour à ce projet.

— Étienne dans un salon littéraire ? Elle s'y sentirait malheureuse. Ce n'est pas son monde. Déjà qu'elle souhaite qu'Émeline soit enceinte ! Si Émeline s'ennuie de sa famille, nous verrons.

— Tu n'as pas peur que ça fasse beaucoup de changements en peu de temps pour Émeline ? Le mariage, la grande ville, la haute société et la tristesse d'être séparée de son mari pendant sa lune de miel.

Cassandre regarda sa cousine d'un air interrogateur.

— Le gouverneur ne te l'a pas annoncé ? reprit Charlotte. L'intendant Bigot, qui l'aurait appris du major Ramezay, a dit à Guillaume que Quentin partirait en Acadie au printemps prochain avec l'ingénieur Chaussegros de Léry et l'inspecteur général des fortifications, Louis Franquet, pour décider du lieu de la construction d'un fort⁷⁰ avec le chevalier de La Corne, le commandant des forces françaises, sur l'isthme de Chignectou, pour tenir tête à celui que les Britanniques s'apprêtent à construire.

70. Le fort Beauséjour fut construit dans une région contestée entre les Français et les Britanniques, en face du fort Lawrence, sur l'isthme de Chignectou, au fond de la baie de Fundy, non loin du village de Beaubassin, à la frontière de la Nouvelle-Écosse. En juin 1755, lors de la déportation des Acadiens, les Britanniques prirent ce fort et le rebaptisèrent fort Cumberland.

— Jacques-Pierre de Taffanel de La Jonquière m'aurait caché cette décision ? Il mériterait de le regretter ! Je crois bien que c'en est fini de mes petites attentions à son égard. Crois-moi, nos fiançailles ne font que commencer ! rugit Cassandre.

Charlotte, qui connaissait bien le caractère intempestif de sa cousine, la laissa se dévouer. De fait, la rage de Cassandre se transforma en crainte.

— Il paraîtrait, selon Quentin, que Bigot est le maître incontesté du gouvernement de Louisbourg et que les contrats gouvernementaux lui reviennent en redevances aussi vite qu'ils y sont acheminés.

— Probablement que le gouverneur voit en Quentin son homme de confiance. C'est bon signe. Je ne vois pas de complot envers toi, ajouta Charlotte, tentant de la rassurer.

Cassandre était abasourdie par l'initiative du gouverneur. Elle secouait la tête d'incompréhension.

— Je ne pensais pas qu'il nous enlèverait notre Quentin si vite. Si tu veux mon avis, Émeline ne tiendra pas le coup. Il y a déjà trop de bouleversements dans sa vie. Si, en plus, nous la jetons dans la gueule de la louve Angélique

Péan, elle risquera son mariage et sa santé. Est-ce cela que nous souhaitons?

— Bien sûr que non.

— Pour le bonheur d'Émeline et de Quentin, il vaudrait mieux oublier notre salon littéraire. Déjà que le départ de Quentin va l'inquiéter ! Laissons nos tourtereaux vivre leur bonheur comme ils l'entendent.

Charlotte vit l'abattement de Cassandre comme une défaite personnelle. Déjà, elle trouvait que son mari, Guillaume, mangeait dans la main de l'intendant.

— Je ne lâcherai pas si vite, cousine. En abandonnant notre projet, nous limitons les chances d'Émeline de rivaliser avec Angélique Péan et nous le regretterions toutes un jour ou l'autre. À bien y penser, j'ai le goût de montrer à l'intendant Bigot et à sa clique qu'il y a des Canadiennes respectables qui sont de vraies dames cultivées et non pas des catins. Je compte sur toi pour inviter les dignitaires français et étrangers que tu auras accueillis au château. Quant à moi, je m'occuperai de l'élite de Québec.

— Nous pourrions inviter mes amis parisiens, Voltaire, Marivaux et Rameau, ainsi que les autres gens des arts, des lettres et des sciences, pour faire connaître les Lumières. Qui sait, la marquise de Pompadour elle-même ! Non, ce ne serait pas une bonne idée de la mettre en présence d'Émeline. Je pourrais chanter des airs d'opéra. Mon répertoire est tellement vaste ! Du théâtre aussi. Il ne sera pas nécessaire de monter de grandes distributions, seulement quelques scènes. Ah oui, il nous faudra une bonne table ! Que penses-tu de faire valoir notre cuisine de la Nouvelle-France, puisque l'intendant semble avoir tout rafflé pour approvisionner son palais des mets les plus fins ?

Charlotte s'étonna encore une fois de la facilité qu'avait Cassandre de passer d'une humeur chagrine à un optimisme contagieux.

— C'est une excellente idée ! Toutefois, nous devons offrir la meilleure qualité. C'est là que mon mari interviendra. S'il 4approvisionne l'intendant en denrées de luxe, il sera normal qu'il en fasse autant pour sa propre maison. Solidarité familiale oblige !

C'était la première fois que Cassandre entendait Charlotte faire allusion à la mollesse de Guillaume face à l'intendant Bigot.

Chapitre XXVIII

La dispute -

Cassandre et Quentin décidèrent d'abord de cacher à Émeline le départ prochain de son mari en Acadie, ne voulant pas la chagriner plus qu'il ne le fallait. Par ailleurs, afin que sa femme et sa mère profitent de la belle saison, Quentin demanda à son père de les accueillir à Gros-Pin. Charles accepta d'emblée, y voyant l'occasion inespérée de retrouver Cassandre et de faire davantage connaissance avec sa bru. Cassandre prétexta auprès du gouverneur qu'elle devait s'occuper d'Émeline, tout en lui assurant qu'elle présenterait son premier récital dès le mois de septembre.

Quand La Jonquière aborda le sujet de leur mariage, elle lui fit le gentil reproche de ne pas l'avoir informée de la mission acadienne de Quentin. Leurs moments de tendresse étaient si courts et si rares que le gouverneur s' alarma de son manque d'affection.

— Enfin, vos séjours prolongés à Charlesbourg, précisément à Gros-Pin, me tracassent. Vous ne me montrez plus la tendresse à laquelle un fiancé a droit.

Cassandre lui répondit qu'elle logeait chez sa belle-sœur, Marion Pageau,

ou chez d'autres gens de sa famille. Pour ce qui était du délai des fiançailles, elle lui jura qu'il ne devait pas s'en inquiéter. Elle appuya sa promesse des mêmes gestes affectueux qui avaient déjà contenté son amoureux.

Émeline et Quentin, ainsi que Cassandre et Charles, continuèrent leur roman d'amour pendant l'été à Gros-Pin. Émeline s'occupa de Nuage, le dressa, le monta et le cajola à tel point que Cassandre finit par dire à Charles qu'elle n'aurait jamais pu en faire autant. Émeline croquait dans son bonheur conjugal à pleines dents, oubliant même d'écrire à sa mère et de répondre à ses lettres.

L'automne suivant, quand vint le moment pour Quentin de lui annoncer son départ pour l'Acadie, Émeline accusa le choc difficilement.

— Pourquoi m'avoir caché la vérité tout l'été, mon amour ? Je ne suis plus une enfant. J'aurais très bien compris.

— Nous ne voulions pas gâcher ton bonheur.

— Qui d'autre le savait ? Ta mère ? Ton père ? Quentin fit signe que oui.

— Je suis déçue. À l'avenir, je ne veux plus de cachotterie. S'il y a autre chose que je devrais savoir, j'aimerais en être informée maintenant.

L'aide-major pensa à Evangeline. Il se dit que c'était de l'histoire ancienne et que ce n'était pas une bonne idée de lui en parler. Il préféra ajouter :

— Tu sais bien que je ne te cacherai rien qui te soit préjudiciable, mon bel amour.

Émeline le regarda, sceptique.

— Pourrais-je savoir qui est Evangeline ?

Quentin frémit en entendant ce prénom, se demandant bien comment il était arrivé aux oreilles de sa femme. Comme il restait coi, cette dernière ajouta, déçue :

— J'ai maintenant peur que tu t'apprêtes à la retrouver. Quentin perdit contenance et commença à paniquer. Il

bredouilla :

— Comment se fait-il ?

— Boum de La Vérendrye en a parlé à Marie-Amable, qui m'a tout raconté. Il est temps de passer aux aveux, comte Joli-Cœur.

Quentin se rendit compte que sa belle Émeline était une femme jalouse. Il se dit que c'était normal, puisqu'elle était sa femme et qu'elle ne voulait pas le perdre. Il voulut la rassurer et, s'approchant d'elle, tenta de l'embrasser. Elle le repoussa brusquement. Il s'aperçut que les doutes d'Émeline étaient bien réels.

— Evangeline est un prénom très répandu en Acadie. Tellement que mes compagnons de régiment et moi appelions toutes les filles que nous rencontrions Evangeline. C'était beaucoup plus simple et très près de la vérité. Il n'y a pas de quoi s'en faire, tu sais. Une blague de camarades de régiment, tout au plus. Marie-Amable a dû mal interpréter les propos de Boum. Tu n'as qu'à le demander au major Ramezay. Il te confirmera que l'Acadie est le pays des Evangeline.

Rassurée, Émeline accepta le baiser de Quentin, qui lui dit :

— Il n'y en a pas d'autres que toi, mon bel amour, ni en Acadie ni ailleurs.

— Et à Québec ? J'ai vu, au dernier bal du gouverneur, que cette Angélique Péan te regardait avec beaucoup d'intérêt. Il ne faudrait pas que je sois absente, car elle t'inscrirait aussitôt dans son carnet de danse.

Quentin feignit l'ignorance.

— Vraiment ? Je ne vois pas comment Angélique Péan pourrait m'intéresser, car j'ai épousé la plus jolie des Canadiennes. D'ailleurs, elle ne me verra pas de sitôt.

Quentin n'aurait pas dû laisser échapper ces mots. Émeline en fut troublée.

— Que veux-tu dire par là ? Piégé, Quentin tenta de se dépêtrer :

— Son mari assistera Pierre Robineau de Portneuf⁷¹ au fort Rouillé, pour la construction du nouveau fort. Elle le suivra certainement.

71. Pierre Robineau de Portneuf (1708-1761), officier des troupes coloniales en Nouvelle-France, était le deuxième fils de René Robineau de Portneuf. Il s'était marié en avril 1748 avec Marie-Louise Dandonneau du Sablé, la sœur de Marie-Anne Dandonneau de La Vérendrye.

— J'ai entendu cette rumeur. Ta mère m'a dit que jamais l'intendant ne permettra à Angélique Péan de suivre son mari. Au contraire, c'est un bon moyen pour Bigot d'éloigner son rival et d'avoir la belle Angélique pour lui seul.

— Ma mère a dit ça ?

— Tu vois, tu me caches encore des choses. Comme la durée de ton séjour en Acadie

Quentin décida de lui dire la vérité...

— Je partirai au printemps prochain.

En entendant cette nouvelle, Émeline éclata en sanglots.

— Comment veux-tu que je devienne enceinte si tu n'es pas là ? Au printemps prochain, j'aurai vingt-huit ans.

— Cette mission est capitale et stratégique. Tu ne voudrais pas que ce soit Péan qui y aille à ma place, et moi à la sienne, n'est-ce pas ? Si ça peut te rassurer, j'irai en compagnie de Chaussegros de Léry, de Louis Franquet et de Pierre-Arnaud de Laporte, le premier commis du bureau colonial de la Marine. Tu n'as pas à être jalouse de ces serviteurs de l'État, tout de même ! Qui plus est, à Louisbourg, nous serons reçus par Jacques Prévost de La Croix et son agent des trésoriers généraux de la Marine, Jean Laborde. Que des fonctionnaires à la solde de Bigot. Tiens, sèche tes pleurs.

Émeline reniflait toujours. Elle ajouta :

— Et le chevalier de La Corne ? N'avez-vous pas reluqué vos Evangeline ensemble, comme tu dis ?

— Comment se fait-il que tu connaisses son nom ?

— Tu l'as prononcé dans ton sommeil, la nuit dernière. J'ai demandé à ta mère qui il était.

— À bien y penser, je commence à trouver que votre complicité, à ma mère et à toi, m'est préjudiciable. Il faudra que je lui en glisse un mot, rétorqua Quentin en durcissant le ton.

Émeline se rendit compte qu'elle avait été un peu loin. Elle se colla à son mari en minaudent.

— Je sais que je dois te faire confiance. Que veux-tu, c'est plus fort que moi, je t'aime tellement que je ne voudrais pas te perdre !

— Qu'est-ce qui te fait croire que cela pourrait arriver ?

— Parce que je ne suis pas encore enceinte. Si j'attendais un enfant, ta mère pourrait convaincre le gouverneur du risque d'avoir un enfant posthume.

— Encore ma mère ! continua Quentin, excédé. Serait-elle en train de s'interposer entre nous ? Déjà que... Non, rien. Écoute-moi bien, Émeline. Je serais le plus heureux des hommes de savoir que tu es enceinte. Mais ce n'est pas le cas et, pourtant, nous faisons tout pour que cela se produise. Ne désespère pas, l'enfant arrivera bien à son heure. En attendant, j'ai une mission à accomplir et ce n'est pas de te tromper en Acadie ; est-ce clair ? Maintenant, n'en parlons plus. Cette situation m'agace au plus haut point. À vouloir encourager le succès de ma carrière, ma mère est en train d'ébranler notre bonheur. Il est grandement temps que j'aie un entretien avec elle. Est-ce elle qui t'a mis en tête cette lubie de me retenir en tombant enceinte ?

Émeline pleurait, non pas de jalousie cette fois, mais de peur d'avoir exaspéré Quentin.

— Non. Je viens de recevoir une lettre de Berthier. Ma mère s'inquiète de ne pas avoir reçu de nouvelles de ma grossesse. Elle me dit que c'est le meilleur moyen de retenir un mari au foyer.

Quentin était stupéfait. Il ne mâcha pas ses mots :

— Quelle mentalité ! Tu as épousé un officier et non pas un villageois ! Je regrette de te le dire de cette façon, mais rends-toi à l'évidence : je pars pour l'Acadie et probablement qu'une autre année, je partirai pour la vallée de l'Ohio, une autre région stratégique.

Émeline n'écoutait déjà plus, tant elle était obnubilée par la nouvelle que sa mère lui avait annoncée.

— C'est parce qu'Angélique est enceinte de plusieurs mois.

La nouvelle figea, Quentin. S'il avait été heureux du mariage double, jamais il n'aurait pensé que cela créerait une compétition entre les deux sœurs. Il comprit le désarroi de sa femme, qui nourrissait le souhait de donner naissance. Il ne savait pas quoi répondre. Il la prit tendrement dans ses bras et la serra très fort.

— Il ne faut pas te décourager. Il nous reste du temps avant mon départ.

— Et s'il naissait pendant ton absence ?

— Je te jure que je serai revenu, ne crains rien. En attendant, consacre tes efforts à te familiariser avec la haute société de Québec. Tu ne m'en parles jamais. Comment te sens-tu au salon littéraire de la place Royale ?

Durant les festivités du temps des fêtes au château Saint-Louis, Quentin se

rendit compte que sa femme se comportait de façon distraite avec la bonne société et que sa façon de danser laissait à désirer. Il s'en confia à sa mère, qui lui confirma que, malgré sa bonne volonté, Émeline ne réussissait pas à assimiler la conversation et les manières élégantes qui convenaient à une courtisane et à une femme d'esprit. Elle ressemblait, ajouta Cassandre, à la statue de Pygmalion⁷² du ballet de son ami Rameau. Émeline n'avait tout simplement pas la grâce d'une ballerine, comme pouvait l'avoir Angélique Péan.

72. *Pygmalion*, ou *Pigmalion*, conformément à la graphie du XVIII^e siècle, est un acte de ballet composé par Jean-Philippe Rameau et présenté le 27 août 1748 au château de Fontainebleau. Selon la légende de Pygmalion rapportée par Ovide dans ses *Métamorphoses*, le roi tomba amoureux de la statue qu'il venait de sculpter.

— Émeline doit se sentir bien malheureuse de ne pas répondre à notre attente et de nous décevoir. En outre, elle n'est pas sans savoir que l'entourage d'Angélique Péan ne se gêne pas pour la traiter de gauche, de cloche...

Comme Quentin ne semblait pas comprendre cette expression, Cassandre précisa :

— De forgeronne. Ça s'est su, que son père était forgeron de village. Les mauvaises langues confondent le métier de forgeron et celui de fondeur de cloches.

— Si elle ne laisse pas paraître son embarras, elle doit subir beaucoup de pression. Cette situation doit la chagriner. D'autant plus que ce n'est pas l'intendant qui doit la mettre à l'aise.

Ce fut au tour de Cassandre d'approuver, ajoutant que des regards obliques mal intentionnés pouvaient occasionner des pas de danse maladroits chez une personne qui n'était pas à l'aise, de la même façon qu'une phrase mal tournée pouvait la ridiculiser à jamais dans un salon littéraire.

À voir la mine découragée de sa mère, Quentin en conclut qu'elle n'avait pas beaucoup d'espoir de voir Émeline briller en société. Elle le rassura cependant :

— Ça ne veut pas dire qu'Émeline n'y arrivera pas. Ça lui demandera beaucoup de ténacité et de volonté. Je sais qu'elle possède cette force de caractère. Il faut avouer que nous l'avons jette dans la fosse aux lions. Ou plutôt dans les griffes de la tigresse Péan.

Au rictus qu'eut Quentin, Cassandre sut qu'il comprenait bien la situation.

— Émeline n'a pas l'obligation de se préparer à devenir l'épouse du gouverneur de la Nouvelle-France comme vous. Je l'ai épousée telle qu'elle était et, franchement, elle me plaît encore plus qu'avant ! Je suis un militaire de carrière et, même si je suis de la noblesse, je suis aussi fier d'elle que si j'avais épousé une comtesse. D'ailleurs, elle l'est par notre mariage.

Si elle se réjouit de l'aveu amoureux de Quentin, Cassandre pensa à sa propre situation, alors qu'il devenait urgent pour elle de confirmer ses fiançailles avec le gouverneur La Jonquière, au risque d'être répudiée.

— Croyez-vous que cette tension puisse l'empêcher de devenir enceinte ? Je sais que ça l'inquiète et je dois partir pour l'Acadie d'ici peu pour au moins tout l'été. Peut-être pour ne revenir qu'à l'automne prochain. Sa sœur

Angélique doit accoucher ces jours-ci.

La question ramena Cassandre à la dure réalité.

— Je suis convaincue que oui. Émeline ne me l'a pas dit, mais elle a dû écrire à sa mère qu'elle était paniquée de ne pas être encore enceinte. Une femme a besoin d'un milieu où elle se sent en sécurité. Quand une fille est issue d'une famille nombreuse, elle souhaite avoir autant d'enfants que sa mère. C'est normal, surtout si elle vient de la campagne.

Comme Quentin la regardait, sceptique, sa mère ajouta :

— Moi, c'était différent. Je voulais me produire au théâtre lyrique parisien. J'ai un tempérament d'artiste. À l'évidence, Émeline ne l'a pas. N'est-ce pas toi qui lui as promis qu'elle pourrait travailler comme vétérinaire ?

Quentin rétorqua à sa mère :

— C'est plutôt vous qui avez voulu en faire une femme de salon élégant. Quant à moi, je ne crois pas que Québec devienne un second Paris ou que le château Saint-Louis rivalise avec le château de Versailles !

— Rien ne sert de nous chicaner ; essayons plutôt de trouver une solution. Comme tu seras absent pendant plusieurs mois, c'est clair qu'Émeline prie tous les saints du ciel pour devenir enceinte. Son anxiété n'arrangera pas les choses. Et toi, lui as-tu fait mention de ta déception ?

— Bien sûr que non ! Entre nous, ce n'est pas ce qui prime à mes yeux. Vous savez que ma carrière est importante et qu'à Paris, on fonde beaucoup d'espoirs sur moi. Déjà que ma mission diplomatique auprès des Mohawks d'Oka n'a pas été concluante !

Cassandre fut surprise de constater que Quentin n'avait pas mentionné le nom de son demi-frère.

— C'est peut-être ça qui effraie Émeline. En te donnant un héritier rapidement, elle s'assurerait de faire de toi un chef de famille, préoccupé par le bien-être des siens, comme son père l'a été. Vous venez de milieux familiaux complètement différents. Je suis certaine qu'elle a une peur bleue qu'Angélique Péan jette son dévolu sur toi.

Quentin savait bien que sa mère avait raison. Il voulut la rassurer :

— Impossible ! J'aime Émeline, avant tout. Ensuite, l'intendant Bigot me rendrait la vie insoutenable, et pas seulement à moi, mais à tous les Allard qui travaillent à la construction de son château à Charlesbourg, même si vous êtes protégée par le gouverneur. Sans parler de mon père... D'ailleurs, Angélique Péan ne prendrait jamais ce risque. Elle y perdrait trop. Émeline sait tout ça déjà.

Cassandre grimaça. Elle savait bien que l'intendant, qui tenait à rester en bons termes avec le gouverneur et elle, avait intentionnellement choisi de construire son immense château de villégiature dans les limites de Charlesbourg afin d'encourager l'embauche des ébénistes Allard. Rusé, l'intendant avait acheté à Charles Villeneuve plusieurs coursiers de son élevage pour garnir son écurie, en le payant généreusement.

— Tut, tut, tut. Ça ne veut pas dire qu'elle négligerait l'intendant. Quant à

son mari, n'en parlons pas. De toute façon, moins tu seras en contact avec Angélique Péan, mieux ça vaudra ! Quant à Émeline, il faudrait que tu lui parles.

— Je l'ai fait plusieurs fois. Émeline a sa fierté. Comme elle veut se montrer à la hauteur, elle ne remettra pas ses angoisses sur le tapis à chaque discussion. Elle me dit qu'elle est heureuse à Québec, hormis le fait qu'elle tarde à me donner un héritier. Vous devriez lui parler. Avec une femme, elle pourrait se confier. Nous verrons dès lors la meilleure solution pour ramener le sourire sur le visage de ma femme.

Cassandra jugea la suggestion pertinente, se disant qu'avant d'être la belle-mère d'Émeline, elle était sa marraine. Elle attendit l'occasion propice pour s'entretenir avec sa bru, alors que Quentin supervisait des exercices militaires. Elle amena vite la conversation sur le sujet de la grossesse espérée.

— Vous savez, Cassandra, le temps presse si je veux être enceinte avant le départ de Quentin pour plusieurs mois ! Cette situation me fait peur. Quentin a dû vous le dire.

— Émeline, tu t'énerves, je le vois bien. Tu as répondu à une question qui n'était pas celle que je voulais te poser. Je voulais te demander... ce que seules des femmes peuvent se dire... si tu le veux bien.

Émeline regardait Cassandra étrangement, se demandant bien ce qu'elle avait derrière la tête.

— Je vais te parler crûment... Tu es vétérinaire... Est-ce que mon fils fait tout ce qu'il faut pour que tu puisses devenir enceinte ?

Émeline fixa le plancher du regard. Cassandra se demanda si c'était par pudeur, par gêne ou par culpabilité. Quand la jeune femme releva la tête, sa belle-mère se rendit compte que des larmes avaient embué ses beaux yeux bleus. Elle avait touché le point sensible d'Émeline.

— Autant vous le dire maintenant : de moins en moins. Je ne comprends pas pourquoi et ça me désole. Au moins, s'il m'en parlait, ça m'aiderait ! J'ai l'impression que je l'ai déçu ou bien qu'il pense à une autre. Je me mets maintenant à douter de son amour pour moi. Plus le temps passe, plus il est distant. Il s'emballe pour sa prochaine mission en Acadie.

— C'est normal, c'est un militaire.

— Il y a autre chose... Une impression peut-être, mais on dirait qu'il cherche de plus en plus à m'éviter... qu'il devient indifférent à mes avances.

— Nous en venons au fait : les avances. Je vais être encore un peu crue, mais de quelles avances parles-tu ?

— Bien, je lui demande s'il est en condition pour... Vous savez quoi, tout de même, non ?

Cassandra s'approcha d'Émeline pour la consoler. Elle appuya sa tête sur son épaule, même si sa bru la dépassait. Émeline se laissa faire et se calma.

— Bon, bon. Je ne te demande pas de me raconter vos ébats intimes. J'essaie seulement de t'inciter à tout faire pour le séduire.

En hoquetant, Émeline lui confia :

— Je vous avoue que ça m'était plus facile avant. Cassandre, je ne sais plus comment faire pour l'intéresser ! Certainement pas en dansant le menuet ! Que voulez-vous, je n'ai pas le pied agile, et ma conversation n'est pas aussi raffinée que celle de certaines autres ! Je ne peux pas l'impressionner à ce chapitre, comme vous savez si bien le faire par ailleurs.

Une idée germa dans la tête de Cassandre.

— Tu ne devrais pas t'inquiéter de l'amour de Quentin ; il m'a confirmé qu'il est très épris de toi.

— Peut-être bien, mais ce n'est pas l'impression que j'ai pour le moment !

Cassandre se dit que la tiédeur conjugale de son fils compromettait les chances de sa bru d'être enceinte. Si, de plus, Émeline était nerveuse à ce point, il y avait péril en la demeure.

Est-ce possible ? Ils n'ont pas encore fêté leur premier anniversaire de mariage ! Pourtant, Quentin m'assure le contraire. Quelque chose m'échappe. Ces deux-là s'adorent, mais il y a quelque chose qui cloche entre eux. Émeline se plaint du manque d'empressement de Quentin. À supposer que ce soit vrai, pourquoi ne pas le lui en parler ? Même si Quentin ne souhaite pas un fils dans l'année, je ne connais aucun homme qui ne souhaite pas bercer son héritier !

Angélique Péan ! Si elle était derrière tout ça, celle-là ? Évidemment, Quentin ne s'en vanterait pas à sa mère ! Je vais en parler au gouverneur et lui demander la permission de l'espionner. Si l'intendant est là-dessous, il n'a qu'à bien se tenir, foi de Cassandre !

Comprenant que ses propos avaient agacé sa belle-mère, Émeline voulut l'amadouer :

— Que feriez-vous à ma place ?

Son attention alla droit au cœur de Cassandre, qui lui sourit. Celle-ci réfléchit à sa réponse avant de l'exprimer :

— Je vais te dire ce que je ferais, moi, en tant qu'épouse. Libre à toi d'agir à ta guise par la suite. De plus, je vais te confier comment j'agirais en tant que mère de Quentin.

En l'entendant répondre avec un tel enthousiasme, Émeline sourit aussi. Cela encouragea Cassandre, qui dit alors :

— En tant qu'épouse, je manifesterais de la ferveur pour/deux au lit. Tu veux lui donner un héritier ? Alors, il te faut prendre tous les moyens ! À toi de juger de la manière. Quant à la mission de Quentin, je vais demander au gouverneur de la retarder, quitte à ce qu'il parte après les autres, au moins le temps que vous fêtiez votre premier anniversaire de mariage en famille.

— Nous nous sommes mariés le 21 juin !

— Justement, cela ne fera que trois mois de retard, rien de catastrophique pour sa mission en Acadie. Et cela vous donnera assez de temps pour assurer votre descendance.

Le sourire d'Émeline en dit long sur son enthousiasme à relever ce défi. Cassandre ajouta :

— De plus, comme la cour ne semble pas ton monde, je vais discuter avec Quentin et le gouverneur de ce que nous pourrions faire pour que tu puisses te sentir utile dès maintenant. J'ai mon idée. En retour, je vais te demander de ne pas te décourager dans ton apprentissage des arts et des lettres. Il faut que tu apprennes à danser pour que Quentin soit fier de toi devant les autres.

— Oui, mais Angélique Péan...

— Laisse, je m'en occupe, de celle-là.

— Merci beaucoup.

— Tu me remercieras en présence de ta mère.

Comme Émeline ne semblait pas comprendre, Cassandre précisa :

— C'est à Berthier que nous irons tous fêter ce premier anniversaire de mariage.

N'en revenant pas, pleurant de joie, Émeline sauta au cou de Cassandre.

Chapitre XXIX

Le premier anniversaire de mariage -

Cassandre avait demandé au gouverneur de la recevoir dans ses appartements. Celui-ci en était enchanté et lui demanda dès son arrivée si elle avait finalement pris sa décision quant à la date de leurs fiançailles.

— J'ai pensé que nous pourrions célébrer nos fiançailles à la fin de l'été et nous marier à la même date l'année prochaine.

Le gouverneur se leva et alla vers elle. Il lui prit la main et l'approcha de ses lèvres. Elle sentait son haleine haletante.

— Encore une année et demie pour goûter à vos charmes. Je me consume à petit feu pour vous, ma tendre amie. Moi qui pensais célébrer nos fiançailles avant le départ de votre fils.

Cassandre se mordit la lèvre. Elle se dit qu'elle devait manœuvrer de la bonne manière pour arriver à ses fins. Se frottant maintenant sur Cassandre, il lui mordillait l'oreille, attendant frénétiquement l'extase qu'il souhaitait. Elle trouva le moment opportun pour lui demander langoureusement :

— En fait, j'aimerais bien être grand-mère un jour ! Or, ce jour se fait trop attendre. D'après ma bru, si Quentin et elle pouvaient prolonger leur lune de miel de quelques mois, ce grand rêve se réaliserait. Comme mon fils partira pour plusieurs mois en Acadie, si vous pouviez retarder ce départ, nos amoureux pourraient être récompensés à temps.

Le gouverneur la regarda droit dans les yeux.

— Je n'y vois pas d'objection, pourvu que Quentin assiste à nos fiançailles. Pour moi, le 1^{er} juillet serait une bonne date.

Ce fut le moment que choisit Cassandre pour révéler son projet :

— Je voulais vous faire une surprise, Jacques-Pierre, en vous invitant à fêter avec moi le premier anniversaire de mariage d'Émeline et de Quentin.

— Nous organiserons un festin si somptueux que l'intendant en sera jaloux !

— Je ne crois pas qu'il pourra y être, puisque nous fêterons cet anniversaire à Berthier, dans la famille d'Émeline.

L'étonnement du gouverneur était évident. Cassandre lui expliqua qu'il était tout naturel qu'Émeline retrouve sa famille, dont elle était éloignée depuis un an. Une fois la surprise passée, La Jonquière trouva l'idée excellente, puisqu'il projetait de se rendre bientôt aux forges des Trois-Rivières avec Quentin dans le but de confier le contrat d'armurerie à cet établissement.

— Nos fusils nous arrivent de France. Si la colonie était capable d'en fabriquer... ou au moins de les réparer.

Cassandre décida aussitôt d'informer le gouverneur des possibilités offertes par la forge de la rivière Bayonne.

— Saviez-vous, Jacques-Pierre, que la comtesse Joli-Cœur, issue d'une lignée de forgerons célèbres, en plus d'être vétérinaire, a les compétences voulues pour évaluer le travail d'armurerie ? Son père coulait ses propres fusils. Leurs détonations seraient encore reconnaissables en raison de la

qualité de leur acier. Émeline pourrait vous en parler davantage. Après tout, c'est elle, l'experte. Elle se fera un plaisir aussi de vous faire visiter la forge de ses frères.

Quand le gouverneur s'inquiéta de la froideur qu'il avait perçue chez elle à l'égard de l'intendant Bigot, Cassandre lui mentionnai qu'elle craignait davantage Angélique Péan, qui tournait autour de Quentin.

— Si vos craintes sont fondées, il y a fort à parier **QUE** Bigot ne fera pas de quartier à Quentin en Acadie, puisque ce sont ses acolytes qui contrôlent la place. Vous avez raison, il faut éloigner Bigot et sa maîtresse jusqu'au départ de Quentin en Acadie. Mais nos fiançailles ? Il ne faut pas non plus que Bigot se sente mis à l'écart en n'étant pas invité.

Cassandre lui expliqua qu'il lui faudrait tout de même un certain temps pour s'y préparer. Ils en conclurent donc qu'ils se fianceraient vers la fin du mois de juillet. Cassandre choisit le 26 juillet, le jour de la fête de sainte Anne. C'était souvent à cette date que l'on commémorait les grands événements dans sa famille. La Jonquière accepta les propositions de Cassandre, tout heureux de pouvoir unir leurs deux destinées.

Il suggéra à l'intendant Bigot de se rendre aux Grands Lacs, afin d'évaluer par lui-même la quantité de matériel et de denrées dont avait besoin le chapelet de forts construits en prévision d'une invasion anglaise. Il lui conseilla même de continuer sa route jusqu'à la vallée de l'Ohio. L'intendant décida plutôt de rester quelque temps à Montréal et d'aller par la suite au fort Toronto, puisque Angélique Péan, qui l'accompagnerait, était désireuse de rendre visite à son mari.

Cassandre fut heureuse d'annoncer à Émeline que le départ de Quentin pour l'Acadie avait été retardé au mois d'août et que le gouverneur La Jonquière était enchanté de l'accompagner à Berthier.

— Quand maman va savoir ça, elle n'en dormira pas ses nuits !

— Le gouverneur profitera de ce voyage pour s'arrêter aux forges des Trois-Rivières, celles où l'on fabriquerait l'armurerie de guerre: les canons, les fusils... Nous serons accompagnés par Charlotte et Guillaume Estèbe pour la visite des lieux, puisque ce dernier a déjà travaillé là. Imagine-toi que j'ai dit au gouverneur que la famille Latour s'y connaît en armurerie et que tu pourras lui faire visiter la forge de la rivière Bayonne. Il a paru intéressé. Si les installations lui conviennent, il y a fort à parier que tes frères obtiendront un contrat.

— Il n'y a que Pierre Généreux, le capitaine de milice, mon beau-frère, qui s'y connaisse vraiment en armurerie.

— Que je sache, ton beau-frère fait partie de votre famille ! Quant à toi, tu pourrais être appelée à conseiller l'état-major quant aux soins à prodiguer aux chevaux de la cavalerie, si Quentin est d'accord. Ça te ferait une occupation qui prendrait de l'importance si la guerre se déclarait.

— Vous dites ça comme si c'était déjà fait !

Cassandre resta perplexe devant le cri d'alarme d'Émeline, alors qu'elle

s'attendait plutôt à la voir exprimer sa joie à l'idée de faire visiter la forge au gouverneur et de faire valoir ses compétences en tant que vétérinaire.

Le soir même, Émeline écrivit à sa mère afin de lui annoncer leur visite pour leur premier anniversaire de mariage. Elle lui dit que sa marraine serait accompagnée par le gouverneur, prochainement son fiancé, et que ce dernier avait manifesté son intention de visiter les forges du Saint-Maurice. Elle ajouta que Cassandre avait parlé d'elle au gouverneur, lui conseillant de lui confier les soins des chevaux de la cavalerie de Québec, ainsi que la forge de la rivière Bayonne pour un éventuel contrat d'armurerie. Elle termina en écrivant qu'elle avait recommandé à sa marraine le capitaine de milice Pierre Généreux pour superviser la réparation de fusils.

À la fin de la lettre, Émeline posa la question qui la démangeait : « Est-ce qu'Angélique a eu son bébé ? » Cependant, comme elle projetait de remettre la lettre au postier sitôt le chemin du Roy praticable en diligence, Émeline biffa la phrase, se disant que le bébé d'Angélique serait certainement venu au monde. Elle laissa le gribouillis plutôt que de récrire sa lettre en entier sur une nouvelle page.

Lorsqu'elle reçut la lettre le mois suivant, Étienne fut chavirée par l'annonce de la visite du gouverneur, comprenant que Cassandre avait pris sa décision et qu'elle deviendrait la première dame de Nouvelle-France. Elle eut un pincement de cœur en pensant à toute la peine que son amie avait pu faire à Charles Villeneuve, qu'elle avait bien apprécié lors de ses visites à Berthier. Elle se rendait, compte que son défunt mari avait eu raison de penser que Cassandre était opportuniste et que ses ambitions prenaient toujours le pas sur ses sentiments.

Étienne annonça à ses fils la grande nouvelle : le gouverneur viendrait bientôt à Berthier et visiterait la forge. Elle leur intima de rendre cette dernière aussi présentable que possible afin de l'impressionner.

— Vous vouliez tous un jour ou l'autre devenir armuriers. C'est le moment de vous spécialiser. Votre père aurait saisi cette occasion inespérée, sachant qu'en s'associant avec **Pierre** Généreux, l'entreprise familiale deviendrait encore plus prospère.

En son for intérieur, Étienne doutait **que** son mari **eût** accepté un **tel** changement dans son métier, **lui**, un forgeron de village. Elle voulait plutôt stimuler l'esprit d'entreprise d'Antoine, le patron de la forge, parce **qu'**elle savait **que**, depuis le départ d'Émeline, les revenus avaient diminué. Elle eut plutôt la surprise d'exciter l'appétit commercial de Joseph et de Pierre, qui virent là la possibilité de faire prendre à la forge un virage significatif.

— Nous allons informer le gouverneur que nous coulerons par la suite des poêles en fonte, comme aux forges des Trois-Rivières. Même que nous vous offrirons le premier ! Vous savez que j'ai appris à fabriquer des poêles là-bas, argua le jeune Pierre Latour Laforge.

Étienne se dit que c'était une utopie, mais se garda de faire retomber l'enthousiasme de son fils. Malgré le gribouillis qu'Émeline avait fait sur sa

lettre, sa mère avait réussi à lire sa question au sujet d'Angélique et avait compris son inquiétude de ne pas être encore enceinte. Lorsqu'elle lui répondit qu'elle se faisait déjà un plaisir de les recevoir tous le 20 juin, elle ne voulut pas lui annoncer que sa sœur avait perdu son bébé, histoire ne pas l'inquiéter davantage, au cas où elle serait enceinte au moment des festivités. Étienne se demandait même si Angélique, dont le moral était au plus bas, serait remise sur pied à temps pour fêter leur premier anniversaire de mariage.

Ce genre de distraction lui fera le plus grand bien, se dit Étienne, qui savait combien une mère pouvait souffrir de la perte de son enfant.

Tout à sa hâte de revoir sa famille, Émeline vécut des jours heureux jusqu'au moment du départ. Le gouverneur La Jonquière avait fait comprendre à Quentin qu'il verrait d'un bon œil de profiter des talents d'Émeline en tant que vétérinaire dans son écurie. Quentin fut convaincu de l'expertise de sa femme quand Nuage se fit mordre par une bête sauvage dans son enclos. S'il boitait au début, l'infection fit vite son apparition, de sorte que Charles Villeneuve eut vraiment peur de perdre le jeune pur-sang.

Quand, tôt un matin, il s'en rendit compte, il attela vite son boghey et arriva au château Saint-Louis presque à l'épouvante. Il se présenta à la sentinelle comme Charles Villeneuve, un habitant de Charlesbourg, et lui dit qu'il souhaitait voir l'aide-major de Québec. Quentin vint lui-même à la guérite du château et ordonna au garde de laisser son père traverser le pont-levis. Charles Villeneuve entra dans l'enceinte du château Saint-Louis pour la première fois de sa vie. Aussitôt, Quentin fit venir Émeline, qui était en train de discuter avec Cassandre. La jeune femme pria sa belle-mère de l'accompagner. Lorsqu'il vit Cassandre, Charles rougit. Celle-ci lui demanda le motif de sa visite. Comme Quentin allait répondre, Charles le devança :

— Nuage est en train de mourir. Il a la gangrène dans la jambe. J'ai essayé de le soigner, mais en vain. Seule Émeline peut le sauver.

— Il n'y a pas de temps à perdre, chaque minute compte. Allons-y tous.

À leur arrivée à Gros-Pin, Nuage était, couché sur le côté dans son box. Haletant, il luttait pour sa vie. N'ayant pas eu le temps de se changer, Émeline enfila à toute vitesse des vêtements plus commodes et demanda à Charles d'aller chercher les onguents dont il se servait. Comme elle avait apporté sa trousse de premiers soins, elle se dépêcha d'examiner le poulain. La plaie purulente ne laissait pas beaucoup d'espoirs de survie. L'amputation aurait signifié l'abattage de la bête. Il ne restait plus à Émeline qu'à soigner Nuage de son mieux et à miser sur sa volonté de vivre.

Comme elle avait noué des liens serrés avec le poulain, Émeline crut en ses chances de guérison. Elle décida de rester jour et nuit auprès de lui, dormant à ses côtés dans son box, jusqu'à ce qu'il prenne du mieux. Cassandre lui apportait ses repas, et Charles la relayait quelques heures par nuit, pour qu'elle aille retrouver Quentin.

La confiance et les bons soins qu'Émeline donna à Nuage firent régresser l'infection. Avec de l'éther comme tranquillisant et ses pommades comme

remède, la jeune vétérinaire put annoncer à Charles que Nuage était hors de danger et qu'il serait bientôt sur pied. Cependant, il n'était pas question de le faire trotter avant plusieurs semaines. Émeline conseilla à son beau-père de laisser Nuage près du box de sa sœur, une jeune pouliche du printemps, la fille de Grisette. Quand Cassandre lui demanda quel était le nom de la pouliche, Charles lui répondit doucement :

— Diva. Je veux qu'elle me rappelle celle que j'aime tant ! Cassandre accueillit ces mots tendres avec émotion. Elle rappela à Charles qu'il ne lui restait plus beaucoup de temps à attendre son retour, tout en sachant qu'elle était la promise du gouverneur. Elle ne lui parla pas de leur départ pour Berthier, car il en aurait eu trop de peine.

À vouloir tout calculer, tu vas tout perdre, Cassandre Allard, et tu te retrouveras seule, tu verras!

Charles était infiniment reconnaissant à Émeline d'avoir sauvé la vie à Nuage, mais aussi de lui avoir permis de revoir Cassandre, dont il avait retrouvé la présence réconfortante.

Quentin fut grandement impressionné par sa femme. Informé du miracle qu'Émeline avait accompli, le général Ramezay annonça au comte que l'état-major venait de trouver son vétérinaire en chef.

— Il était temps de remplacer notre barbier par un vétérinaire compétent !

Quant à Cassandre, elle ne cessa de vanter l'exploit de sa bru au gouverneur. Ce dernier décida de nommer officiellement Émeline vétérinaire de sa propre écurie, avec l'espoir de retenir Cassandre au château plutôt que de la voir se rendre à Gros-Pin sur l'invitation de Charles Villeneuve.

De son côté, Émeline flottait sur un nuage. Non seulement elle avait repris confiance en elle, mais elle exerçait de nouveau le métier qu'elle aimait tant. Sa réputation de vétérinaire se répandit vite au château. On ne la regardait plus comme la fille gourde qui dansait mal, mais plutôt comme celle qui avait toute l'attention du gouverneur. Il y avait un autre motif à sa joie : l'ardeur de son mari. De telle sorte que, quelques jours avant le départ pour Berthier, la jeune femme commença à souffrir de nausées. Elle ne s'en inquiéta pas, trop occupée aux préparatifs. Ses maux de cœur s'intensifièrent durant le séjour de quelques jours aux Trois-Rivières.

Lorsque Cassandre lui demanda de l'accompagner avec Charlotte au couvent des Ursulines des Trois-Rivières, où elle avait enseigné le chant et la musique quarante ans auparavant, Émeline déclina l'invitation. Elle ne put même pas aller voir le peintre Gilles Bolvin et visiter la chapelle des récollets.

Quentin dit à Cassandre :

— Émeline devrait être heureuse de retrouver les siens et, pourtant, elle ne semble pas dans son état normal. Je me demande si ses prochaines responsabilités de vétérinaire pour l'état-major ne sont pas en train de la rendre malade.

— Chez une nouvelle mariée, de constantes nausées sont habituellement un présage de maternité. Est-ce qu'elle t'en a parlé?

— Non, pas encore.

— C'est parce qu'elle n'en est pas encore certaine. Elle doit avoir d'autres symptômes qu'elle cache.

Quentin implora sa mère du regard.

— Ne t'en fais pas, je vais aborder la question avec elle. Entre femmes...

Lorsque Cassandre lui demanda si elle croyait être enceinte, Émeline lui répondit, la larme à l'œil :

— Je pense que oui.

— As-tu ressenti d'autres symptômes, à part la nausée ? Émeline fit signe que oui.

— Je vais laisser ta mère faire son examen. Après tout, c'est elle, la sage-femme. Elle te dira si c'est le moment d'annoncer la bonne nouvelle.

— J'aimerais tellement être enceinte avant le départ de Quentin, si vous saviez ! Il est censé partir pour plusieurs mois. Il ne reviendra qu'à pareille date, l'an prochain et, à mon âge, les mois comptent.

— Tu as encore du temps devant toi. Par ailleurs, cette absence est bien trop longue. Je vais en glisser un mot au gouverneur.

Comme la jeune femme semblait nerveuse, Cassandre ajouta :

— Et je te répète que tu n'as pas à t'inquiéter du départ de Quentin, je peux te l'assurer.

Le sourire revint sur les lèvres d'Émeline. Cependant, Cassandre se rendit compte que sa bru voulait se confier.

— Il y a autre chose qui m'inquiète et qui m'incite à tomber enceinte au plus vite.

— Je viens de te garantir que Quentin reviendra avant l'hiver d'Acadie, foi de Cassandre !

— J'aimerais mieux que Quentin n'y aille pas. Il y a un risque pour notre mariage.

Étonnée, Cassandre préféra la laisser parler plutôt que de chercher à la rassurer. !

— Avez-vous entendu parler d'Évangeline ?

— Quentin et Boumois de La Vérendrye m'ont chanté un air de régiment assez vulgaire. Évangeline n'est qu'un personnage de chanson, ne t'en fais pas. D'ailleurs, ils ont remplacé le prénom d'Eugénie par celui d'Évangeline.

— Et pourtant, Quentin m'a dit que beaucoup d'Acadiennes portent ce prénom.

— À ta place, je ne m'inquiétera pas. Quentin ne s'amuserait pas à ce jeu-là. Il le laisse aux autres. Es-tu maintenant rassurée ?

Émeline ne put répondre, tant elle se dépêcha de se rendre aux latrines. Cassandre commençait à se demander si c'était la jalousie ou sa grossesse qui rendait sa filleule nerveuse.

Lorsque le convoi du gouverneur arriva à Berthier, un comité d'accueil composé des seigneurs de la région, le seigneur Courthiau de Berthier en tête ainsi que sa tante, Esther de Lestage, du curé Levasseur, des marguilliers, des

administrateurs de la fabrique et du capitaine de la milice attendait les diligences. Marie-Anne Latour Généreux accompagnait son mari, ayant pour mission de représenter la famille d'Étiennette. Celle-ci avait décidé d'attendre sa visite à la rivière Bayonne, afin de veiller aux derniers préparatifs.

Dès que les dignitaires descendirent des voitures, la petite fanfare locale interpréta un air de la marine, afin de souligner la longue carrière du marquis de La Jonquière. Après les salutations d'usage, Marie-Anne se dépêcha d'embrasser Émeline et lui dit :

— Ce que tu as changé ! Tu es toute pâlotte ! Serais-tu enceinte ?

Comme Émeline acquiesçait, sa grande sœur ajouta :

— C'est maman qui sera contente d'apprendre ça ! Elle s'inquiétait tellement !

Esther et Cassandra s'embrassèrent devant les autres, tout en se regardant de travers. Cassandra lui présenta le marquis de La Jonquière. À sa grande stupéfaction, Esther offrit aussitôt au gouverneur l'hospitalité au manoir, pour la durée de son séjour dans sa seigneurie ; il accepta. Évidemment, elle se garda d'inviter Cassandra en déclarant :

— Je suis certaine que tu préféreras demeurer chez ta grande amie Étiennette !

Cassandre essuya ce double affront sans sourciller. En son for intérieur, elle se promit qu'Esther et le gouverneur ne l'emporteraient pas au paradis.

Étiennette fut heureuse d'accueillir ses invités de marque, pour qui elle avait sorti sa plus belle vaisselle. Elle le fut encore plus de revoir Émeline, qu'elle serra fort dans ses bras. Elle lui chuchota à l'oreille :

— Tu as le teint blafard, Méline. Dès que nous aurons une seconde... Nous avons tellement de choses à nous raconter !

Émeline s'efforça de sourire à sa mère, qui sut aussitôt que quelque chose ne tournait pas rond. Étiennette réserva un accueil chaleureux à Quentin ainsi qu'à Cassandre.

Pour la circonstance, toute la famille Latour était présente et endimanchée, même Angélique, qui n'allait pas très bien. Étiennette avait obligé ses garçons à bien astiquer la forge, en prévision de l'éventuel contrat d'armurerie. Le, gouverneur escorta son hôtesse avec galanterie, alors que celle-ci s'empressait de lui présenter chacun des membres de sa famille. Au clin d'œil qu'Étiennette lui fit, Cassandre comprit que son amie avait bien hâte de discuter avec elle. Elle désirait, pour sa part, lui parler de l'état de santé d'Émeline.

— Tu devrais examiner Émeline ; je crois qu'elle a une grande nouvelle à t'apprendre.

— Tu ne me dis pas ! Ça alors !

Quand le gouverneur lui demanda de lui faire visiter la forge, Émeline dut refuser. Cassandre lui expliqua que la fatigue du voyage obligeait la jeune femme à se reposer. Comme Antoine se sentait intimidé devant le marquis, Pierre Généreux accepta volontiers de faire la visite guidée. Guillaume Estèbe accompagnait le gouverneur.

Le capitaine de milice insista sur la capacité de la forge de procéder à la réparation du matériel militaire des seigneuries environnantes et sur la volonté de la famille Latour d'agrandir l'établissement en conséquence. Le gouverneur écouta Pierre Généreux avec attention et demanda même à Marie-Amable si elle continuerait ses activités de vétérinaire dans le cas où la forge serait transformée en atelier de réparation d'armes.

— Si j'aime les chevaux, j'aime encore plus l'argent ! répondit-elle, au mécontentement de son beau-frère, qui aurait voulu qu'elle dise que la loyauté à la défense de la Nouvelle-France importait davantage que le gain financier.

Quand Étiennette lui demanda nerveusement ses impressions, le gouverneur lui répondit que Marie-Amable aurait un bel avenir dans l'administration des forges du Saint-Maurice. Si Étiennette se figea devant l'effronterie de sa cadette, Guillaume Estèbe en rit.

Les retrouvailles d'Émeline et d'Angélique se firent d'abord dans un climat de nervosité. Après les embrassades d'usage, la plus jeune osa demander :

— Quand as-tu accouché ?

Aussitôt, Angélique s'effondra dans les bras d'Émeline, qui comprit qu'un drame s'était produit. Cette dernière attendit que son aînée lui annonce la

mauvaise nouvelle.

— J'ai fait une fausse couche. C'est maman qui m'a soignée.

Émeline réconforta Angélique en appuyant sa tête sur son épaule, sans mot dire. Elle attendit que sa sœur surmonte sa peine. Elle ressentit de la compassion pour elle, mais en même temps comme un sentiment de victoire, espérant être la première à donner naissance à un enfant.

Quand Étienne put trouver un moment pour être seule avec Émeline, elle lui demanda avec empressement :

— Depuis combien de temps as-tu des nausées ?

— Un mois ou deux.

— Avec ces nausées, plutôt deux ou même plus. Est-ce possible ?

Comme Émeline semblait douter de la réponse, Étienne continua son évaluation.

— À quand remonte l'arrêt de tes menstruations ? Tu dois bien savoir ça ! Il me semble que tu as pris du poids, toi.

La jeune femme approuva.

— Éprouves-tu des douleurs aux seins ?

Émeline hocha la tête de haut en bas. Étienne sourit.

— Avant d'annoncer cette grande nouvelle à Quentin, il vaut mieux que je t'examine plus sérieusement. Allez, comtesse, c'est la sage-femme qui vous le demande !

Étienne commença son examen obstétrical en collant son oreille sur l'abdomen de sa fille. Elle se rendit compte qu'Émeline avait le ventre arrondi d'une femme enceinte de trois mois. Elle lui expliqua ensuite qu'elle devait lui palper les seins et le bas-ventre. Quand elle eut terminé, Émeline la dévisagea avec inquiétude. Comme sa mère restait silencieuse, elle prit les devants en lui demandant ;

— Suis-je enceinte ? J'ai tellement peur d'accoucher durant l'absence de Quentin !

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète. Tu n'es pas enceinte, ma fille.

Émeline poussa un cri déchirant.

— Impossible, j'ai tous les symptômes de la femme enceinte !

Étienne tenta de la raisonner :

— Écoute, Émeline, je ne te dis pas le contraire. Seulement, tu n'as pas de bébé. C'est ton désir de donner un héritier à Quentin qui t'a rendue nerveuse au point de croire à cette grossesse. Est-ce que je me trompe ?

Toujours les yeux dans l'eau, Émeline fit signe que non.

— L'a-t-il exigé de toi ?

— Plutôt le contraire... Je ne veux pas le perdre, vous comprenez ?

— Oh oui ! Cependant, tu t'en fais beaucoup trop. Tu devrais te laisser aller plutôt que de t'en faire comme ça. C'est le meilleur moyen de devenir enceinte.

Mise en confiance, Émeline avoua à sa mère qu'elle se sentait en compétition avec Angélique depuis qu'elle avait appris que celle-ci était

enceinte. Étiennette était abasourdie.

— Vous êtes à Berthier pour fêter votre premier anniversaire de mariage. Que vois-je ? Mes deux filles qui ont des têtes d'enterrement, alors qu'elles devraient s'amuser comme deux nouvelles mariées ! Est-ce vrai que tu jalousais le sort d'Angélique ?

Comme Émeline faisait signe que oui, sa mère ajouta :

— Tu ne le devrais pas, car sa charge de famille ne lui permet pas de se reposer. Elle s'est tellement démenée auprès de son mari et de ses quatre enfants que son bébé s'est mal accroché dans son ventre ! Vous ne devriez pas vous comporter de la sorte. La maternité vient à son temps. Avoir su que le mariage double serait une course entre vous deux, je vous l'aurais déconseillé ! Promets-moi d'être raisonnable et de ne pas envier le sort des autres. Surtout pas toi, dont la condition fait bien des jalouses. Tu as tout pour être heureuse, et plus encore ! Ton bébé va venir au moment opportun, ne crains rien.

Rassurée, Émeline tentait de sourire. Mais autre chose la tracassait.

— Je ne voudrais pas être ridicule avec ma fausse grossesse.

— As-tu dit aux autres que tu étais enceinte ?

— À personne, même pas à Quentin. Seule ma belle-mère a des doutes.

— Je l'expliquerai à Cassandra.

— Euh... il y a autre chose...

— Tu sais, je suis ta mère, je suis toujours là pour t'écouter et te conseiller.

Émeline avoua ce qui la rendait si nerveuse :

— Vivre au château Saint-Louis m'est très pénible. Je n'aime pas le côté superficiel des gens, ni leur hypocrisie. Le seul endroit où je me sens bien, c'est chez monsieur Villeneuve, à Charlesbourg, où je peux m'occuper de mon cheval. Je me sens chez moi lorsque je suis à Gros-Pin.

Étiennette écoutait sa fille attentivement, mesurant les difficultés qu'elle rencontrait dans un milieu social où elle n'avait été pas préparée à vivre. Elle sourit quand Émeline lui décrivit son apprentissage de la danse et la manière de discourir dans les salons littéraires.

— J' imagine que tu as un excellent professeur en Cassandra. Émeline avoua que sa belle-mère rivalisait de talent et de grâce avec les plus jeunes et les plus belles coquettes de Québec, dont Angélique Péan. Si elle ne s'étonna pas des atouts de Cassandra, Étiennette devint songeuse quand Émeline lui parla des charmes de la maîtresse de Bigot.

— Tu as peur qu'elle te vole Quentin, car tu ne te sens pas assez sûre de toi ?

Étiennette avait mis dans le mille.

— Avec un bébé, tu te sentiras mieux protégée, n'est-ce pas ?

Émeline dut admettre non seulement son insécurité, mais aussi son incapacité à briller en société comme Angélique Péan.

— Tu viens d'être nommée vétérinaire des écuries du gouverneur. En plus, il va marier ta belle-mère. Que je sache, le marquis de La Jonquière fête

chez nous, à la rivière Bayonne, et non à Verchères, chez la famille Péan ! Ça vaut mieux que quelques pas de danse et quelques vers bien tournés ! Mais, de grâce, ne cherche jamais à rivaliser avec ses décolletés, à celle-là ! Tu perdrais ton âme... et ton mari à ce jeu ! Il faut que tu restes toi-même tout en essayant de bien faire les choses. Cassandre est là pour veiller sur toi.

— Si elle marie le gouverneur !

Étiennette parut surprise, tout en reconnaissant qu'il fallait tout envisager avec Cassandre.

— Madame Esther ne l'a pas invitée à loger au manoir. L'étonnement d'Étiennette se transforma en consternation.

— C'est pour ça qu'elle m'a demandé où serait sa chambre... Il va falloir s'attendre à tout; je la connais.

La mine maussade de Cassandre n'annonçait rien de bon. Elle se renfrogna davantage en entendant le gouverneur vanter les mérites de la seigneurie de Berthier-en-haut, de ses citoyens et surtout de l'administration seigneuriale.

Au moment du départ, le gouverneur assura que la forge de la rivière Bayonne bénéficierait de contrats d'armurerie, pour autant que ses installations soient conformes. Il précisa que Quentin communiquerait plus tard avec ses beaux-frères à cet effet et souhaita que Marie-Amable puisse prendre part à la réalisation de ces contrats au même titre que les autres membres de la famille Latour.

— Saviez-vous, gouverneur, que mon beau-père était forgeron en chef aux écuries du Roy à Versailles ?

— Vraiment? Cassandre et Quentin ne me l'ont pas dit!

— Parce qu'ils ne le savent pas. Du côté de la famille de ma mère, mon grand-père Pelletier était forgeron aux Trois-Rivières. Ce n'est pas pour rien que du sang de forgeron coule dans les veines de mes enfants.

L'enthousiasme avec lequel Étiennette parlait de sa famille fit sourire le gouverneur.

— Avec Émeline à Québec et Marie-Amable à Berthier, la défense de la colonie est entre bonnes mains, madame Latour ! Soyez assurée de la reconnaissance de mon gouvernement ! Pour ce qui est de la prospérité de votre forge, je vais aviser l'intendant Bigot de la bonne impression que j'ai eue. Il sera aussi satisfait des forgerons Latour qu'il l'est des ébénistes Allard à Charlesbourg.

— Je ne voudrais pas que mes filles soient trop occupées à faire un travail d'homme ! Vous savez qu'elles auront une famille un jour.

— Rassurez-vous, madame Latour. Nous ne sommes pas encore en guerre... loin de là ! En ma qualité de gouverneur, responsable des affaires militaires, je me dois de protéger la colonie au cas où... Vos filles sont bien jolies et resteront féminines, à l'instar de leur mère.

D'habitude volubile, Étiennette, cette fois-ci, rosit à ce compliment. Elle ne put que répondre :

— Vous serez toujours le bienvenu à la rivière Bayonne, gouverneur La Jonquière, si jamais vous revenez à Berthier.

— Appelez-moi Jacques-Pierre, comme vos amies Cassandre et Esther le font déjà. D'ailleurs, je reviendrai bientôt à Berthier.

Étiennette se rendit compte que la mauvaise humeur de Cassandre était fondée quand, de surcroît, celle-ci l'informa qu'Esther avait invité officiellement le gouverneur à revenir passer des vacances au manoir.

— Non, mais ça prend une belle hypocrite pour me jouer dans le dos de la sorte, ou plutôt en pleine face ! Dire qu'elle dit être une amie ! Une telle amie, l'on peut s'en passer ! Quand je reviendrai à Berthier, je ne veux pas la voir, celle-là ! Peux-tu me le promettre ?

Cassandre fulminait. Étiennette lui répondit :

— Calme-toi. C'est sûrement un signe de la Providence. Ne me disais-tu pas que tu te fiançais au gouverneur davantage pour mousser la carrière de Quentin que par amour ? Tu as une occasion inespérée de te dégager de cette contrainte. N'étais-tu pas hésitante entre tes deux demandes en mariage ?

Les yeux pointus striés de rouge de Cassandre n'annonçaient rien de bon. Étiennette crut bon de préciser :

— Tu es déjà venue expressément pour me demander conseil. En tant qu'amie de toujours, voilà, je t'en donne un !

— Ça ne veut pas dire que je vais épouser Charles et m'installer à Charlesbourg pour de bon.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Essaie de rester en bons termes avec le gouverneur. Il en va du bonheur d'Émeline. Quant à tes amours avec Charles, ça concerne davantage Quentin que moi. Promets-moi d'y réfléchir calmement plutôt que de t'emporter.

Émeline et Quentin firent leurs adieux à leur famille. Toutes les sœurs d'Émeline lui souhaitèrent une prochaine maternité. De son côté, Émeline réconforta Angélique en lui disant qu'elle l'enviait dans son rôle de mère de famille, à Berthier.

En embrassant Émeline, Étiennette lui dit :

— C'est bien beau, une grande carrière de vétérinaire aux écuries du gouverneur, mais il ne faut pas que ça t'empêche de profiter de tes moments d'intimité avec ton mari ! Et puis, si tu deviens trop bonne, tu risques de te retrouver à Versailles, aux écuries du Roy, comme ton grand-père Latour. On risquerait de ne plus te voir souvent, comme Cassandre. Déjà que Québec est pas mal loin !

Sur le chemin du retour, Cassandre informa le gouverneur de sa décision de reporter leurs fiançailles, le temps qu'ils apprennent à mieux se connaître. Celui-ci ne contesta pas son choix. Elle vit dans son regard que cette décision faisait plutôt son affaire, lorsqu'il répondit :

— Pourvu que vous restiez ma muse, au château. J'ai besoin de vous et de votre belle voix pour recevoir les dignitaires et les charmer. Comme vous le savez, l'intendant Bigot, avec ses réceptions fastes, cherche à me faire

ombrage.

Décidément, toute ma vie, j'aurai été une inspiration pour les autres! Je viens de me sortir de l'impasse de mes deux demandes en mariage. Pour ce qui est du gouverneur, ça semble faire son affaire de courtoiser Esther. Tant mieux, la carrière de Quentin n'en pâtira pas. Quant à Charles, il reste le père de Quentin. Il peut toujours patienter, se dit Cassandre.

— Ne vous en faites pas, Jacques-Pierre. Je resterai au château tant que vous voudrez de moi.

Le gouverneur sourit. Il se dit qu'il ne serait pas si avisé d'inviter une Anglaise de Montréal au château Saint-Louis, si intéressante fut-elle, tant que planait la menace britannique sur le pays.

— Mon souhait serait que vous restiez au château éternellement, très chère !

Cassandre jugea cette réponse équivoque. Par la suite, le gouverneur ne lui reparla plus de fiançailles. Elle sut qu'il se rendait à Montréal plus fréquemment et s'imagina bien qu'Esther Sayward y était pour quelque chose.

À la fin d'août 1751, au départ de son mari pour l'Acadie, Émeline n'eut pas de grande nouvelle à lui annoncer, comme elle l'avait tant espéré. Sa crainte qu'il ne revoie Evangeline la rongait. Ce fut un adieu empreint de jalousie qu'elle lui fit, plutôt qu'un serment d'amour. Lorsque Quentin, en la serrant dans ses bras, lui exprima son affection et lui dit qu'il reviendrait le plus rapidement possible, la jeune femme ne put que lui répondre, des sanglots dans la voix :

— Dis-moi plutôt que tu as hâte de revoir Evangeline à Grand-Pré.

La consternation le saisit. Il voulut la rassurer en lui laissant sa croix de Malte.

— C'est le Roy lui-même qui a remis cette décoration à la comtesse Mathilde, pour récompenser les mérites du comte Joli-Cœur, qui m'a légué son titre de noblesse. Crois-tu que je l'abandonnerais pour courir le jupon ? Après ma femme et mes parents, voici ce que j'ai de plus cher ! Jamais je ne prendrai le risque de te remplacer, m'entends-tu ?

— Ce que je peux t'aimer, toi ! Je mourrais de savoir que tu as pu t'intéresser à une autre !

Le baiser que donna Émeline à Quentin était si ardent qu'il comprit qu'elle ne voulait pas le perdre.

— Continue à t'intégrer à la vie protocolaire du château. Tu verras que tu pourras t'y faire. Je vais demander à mon père de venir te chercher tous les dimanches, pour que tu puisses suivre les progrès de Nuage. Ne t'inquiète pas, je reviens bientôt. Je t'aime, Émeline.

— Est-il possible d'éviter ce départ ?

— Voyons, Émeline ! Si tu préfères, je vais demander qu'on te reconduise à Berthier. Les chevaux du gouverneur t'attendront.

— Non, je serais encore plus loin de toi.

— Il faut être raisonnable. Je t'aime et je m'ennuie déjà de toi. Cet aveu

eut le mérite de rassurer Émeline pendant quelques mois. Cependant, le 21 novembre, avant que le fleuve ne soit gelé, le seul bateau qui se présenta dans la rade de Québec apportait un message disant que l'aide-major serait retenu en Acadie jusqu'au printemps.

En apprenant la triste nouvelle, Émeline tomba dans une dépression qui découragea Cassandre. Les réunions familiales du temps des fêtes à Charlesbourg, chez les familles Allard et Villeneuve, ne parvinrent pas à la distraire, même si sa belle-mère s'arrangea avec Angélique Bergevin pour qu'elle trouve une fève dans son morceau de gâteau à la fête des Rois.

Lorsque Quentin revint au printemps, c'est une Émeline bien amaigrie qui l'accueillit, la larme à l'œil et les yeux ternes. Ses joues étaient déformées par des fossettes trop creusées. Elle était en piteux état. Émeline s'attendait à ce que Quentin lui saute au cou immédiatement. Tel ne fut pas le cas.

Le soir même, dans l'intimité de leur chambre à coucher, Émeline se rendit vite compte que Quentin ne lui montrait pas la passion qu'elle souhaitait. Il prétextait la fatigue du voyage et la tension créée par la menace anglaise en Acadie.

Émeline crut plutôt que la pensée de son mari restait accrochée au souvenir d'Evangeline, qu'il avait sans doute revue. Elle décida de lui poser directement la question, plutôt que de continuer à se faire du mauvais sang.

— L'as-tu revue?

La question prit Quentin de court. Il hésita quelques instants avant de répondre, sachant très bien qu'il risquait de compromettre à tout jamais son mariage. Il savait que sa femme était jalouse. Une seule révélation mal interprétée par Émeline pouvait tout briser. Quentin savait qu'il ne fallait surtout pas qu'elle apprenne quoi que ce soit, sinon elle perdrait toute confiance en lui.

Comme il n'avait pas encore répondu à sa question, Émeline lui redemanda :

— As-tu revu Evangeline à Grand-Pré ?

Le ton de sa voix donnait l'effet d'un ultimatum.

— Je te jure que non ! répondit-il de manière convaincante.

— Tu en es certain ?

— Émeline ! Je viens de le jurer. Faudra-t-il que je le fasse sur la Bible?

Émeline lui sourit aussitôt avec soulagement et admiration : s'il prenait les Saintes Écritures comme témoins, Quentin devait dire la vérité. Elle compatit avec son homme qui avait dû trimer dur pendant ces longs mois d'absence, alors qu'elle l'accusait injustement d'infidélité, dès son retour, sans lui laisser le temps de s'expliquer. Elle s'en voulut. Laisant libre cours à son appétit depuis si longtemps réfréné, elle tenta de prouver tout son amour à son mari. Cependant, elle dut redoubler de cajoleries et de caresses pour qu'ils retrouvent la ferveur de leur première année de mariage. Épuisé, Quentin s'endormit en se félicitant de ne pas avoir commis l'irréparable. Désormais, il pourrait continuer à se consacrer à la défense de la colonie au loin, sans

qu'Émeline s'en inquiète.

Pourvu que mon compagnon de voyage se tienne coi! se dit-il.



En route vers le fort Gaspereau dans le bassin des Mines, accompagné de l'ingénieur Chaussegros de Léry, Quentin l'informa de son intention d'aller saluer la famille acadienne qui l'avait accueilli à Grand-Pré, notamment son ami Gabriel. Intérieurement, il ne pouvait réfréner son désir de revoir sa chère Evangeline. Il n'aurait pu dire si c'était par curiosité ou par un besoin impérieux de conquête. Cette seule pensée toutefois faisait naître en lui un terrible sentiment de culpabilité, puisqu'il se savait marié à la belle Émeline, la femme qu'il aimait éperdument.

Quentin dit à Chaussegros de Léry qu'à titre d'aide-major de Québec et d'émissaire du gouverneur de la Nouvelle-France, il devait rassurer les Acadiens des régions rurales, comme le bassin des Mines, et les informer des activités militaires destinées à les protéger. Il lui indiqua qu'il commencerait sa tournée par la population de Grand-Pré. Il se dirigeait vers le presbytère de la paroisse Saint-Charles, afin d'aviser le curé de son intention de s'adresser aux habitants en chaire, durant la messe du dimanche, quand une envie irrépressible le fit bifurquer vers la vallée, afin de retrouver à l'improviste Evangeline.

Cette dernière était en train d'étendre du linge. Les rayons du soleil jouaient dans ses longs cheveux bruns si soyeux, faisant ressortir leurs reflets d'ambre et d'acajou, au gré de la brise qui provenait du large. Grande et élancée, la silhouette d'Evangeline décrivait des arabesques ondulantes qui excitèrent les sens de l'officier. Si elle paraissait gracile au loin, presque fragile, Quentin savait pertinemment que l'Acadienne au caractère farouche et intraitable était une rebelle, prête à défendre sa patrie coûte que coûte. Il savait aussi que cette femme séduisante pouvait attiser chez l'homme le feu brûlant de la passion, aussi irrésistible que dévastatrice.

Quentin fit cabrer sa monture. Le hennissement de la bête se propagea au loin en cascades sonores, et son écho renvoyé par les collines environnantes se rendit jusqu'aux oreilles de la jeune femme qui s'arrêta soudainement. En bonne paysanne, Evangeline savait distinguer le hennissement d'un cheval de cavalerie de celui d'une bête de somme. Elle regarda au loin, mettant sa main en visière, afin de reconnaître le cavalier. Elle sut immédiatement que l'uniforme de l'homme qui s'était arrêté à bonne distance pour l'observer était celui d'un officier important, puisqu'il était orné de médailles de bravoure étincelant au soleil. Elle eut aussitôt l'impression que cette silhouette lui était familière. Son cœur battait la chamade. Elle voulut s'en approcher et, n'écoutant que l'élan de son amour, se mit à courir vers lui.

Quentin comprit tout de suite qu'Evangeline l'avait reconnu et qu'il ne lui restait plus que quelques instants pour réfréner ses ardeurs et rebrousser

chemin. Il eut une pensée pour Émeline, sachant qu'il risquait de la perdre si jamais elle apprenait son incartade. Il savait qu'elle ne lui pardonnerait jamais le moindre écart de conduite. Sa passion prit cependant le pas sur sa raison. Son sang commença à chauffer dans ses veines. Il éperonna son cheval et fila à toute allure vers celle qui lui avait fait vivre l'extase sur une plage chaude, un après-midi de juillet en Acadie.

Les anciens amants se rapprochèrent. Quentin sauta vite en bas de son cheval, au point de blesser l'animal avec le fourreau de son épée. Evangeline était devant lui, souriante et heureuse de le revoir. Ils s'enlacèrent et s'embrassèrent de s'embrasser, sans se lasser. Puis la jeune femme, le bras autour de la taille de son bel officier, l'invita à marcher, comme elle, les pieds nus, dans l'herbe plutôt fraîche de la fin de septembre. Quentin attacha sa monture à un arbre et se laissa entraîner dans le sillage des amours interdites, sans en blâmer Evangeline, puisqu'elle ne savait pas encore qu'il était marié.

L'Acadienne le guida jusqu'au petit sentier qui menait à la rive. Quentin sut qu'ils se retrouveraient bientôt au même endroit où ils s'étaient déjà aimés. Excité par la présence d'Evangeline et par le souvenir de leur folle passion, il avançait sur le sentier du péché, le pas alourdi par le remords alors qu'il envisageait de tromper Émeline.

À son grand soulagement, Evangeline l'invita à marcher sur la rive, toujours bras dessus, bras dessous. Elle attendait que le beau cavalier lui adresse la parole. De temps en temps, elle se tournait vers lui et lui souriait. Quentin hésitait toujours à prendre les devants, se morfondant dans sa concupiscence. Finalement, elle s'arrêta et lui demanda :

— Pourquoi es-tu revenu à Grand-Pré ? Est-ce pour me revoir ?

Même s'il s'était préparé à répondre à cette question, Quentin ne put le faire de la façon qu'il avait imaginée.

— Non... oui, en fait, je suis en mission spéciale pour surveiller la construction des forts Gaspereau et Beauséjour et pour m'entretenir avec les Acadiens de leur avenir.

— Je vois. Et tu as décidé de commencer avec moi ou de me choisir comme leur porte-parole, est-ce ça ?

— Si tu veux, Evangeline.

La jeune femme réagit aussitôt. Lâchant brusquement la main de Quentin, elle se planta devant lui.

— Tu penses à moi maintenant, alors que tu m'as fuie comme si j'avais la peste ! Peux-tu me donner une raison pour laquelle tu es revenu, alors que ton départ précipité m'a chavirée tout ce temps ? Quel plaisir retirez-vous donc à me faire souffrir autant, comte Joli-Cœur ?

Evangeline lui martelait la poitrine en sanglotant. Quentin tenta de la calmer en la pressant contre son torse, mais elle se rebiffa.

— Non, d'abord des explications.

— J'ai conservé des bons souvenirs. J'ai de l'estime pour toi, Evangeline.

— Dis plutôt que tu as été curieux de voir ce que tu as laissé derrière toi,

après en avoir épousé une autre.

Quentin resta estomaqué.

— Tu l'as su?

— Évidemment, toutes les Acadiennes ont su que le comte Quentin Joli-Cœur avait épousé une campagnarde. Un conte de fées, quoi ! Le prince charmant qui tombe amoureux d'une bergère. Que c'est adorable comme comptine bucolique ! Est-ce que votre épouse sait que vous me relancez, moi, la fille des Mines, monsieur l'aide-major ? Est-il venu à votre cerveau rempli d'orgueil mâle que mon chagrin d'amour était à peine cicatrisé, alors que vous veniez pour en rouvrir allègrement la plaie ? Bien sûr que non, monsieur le bien-marié !

Quentin n'avait jamais vu Evangeline dans cet état. Il l'avait quittée tout à son idéal patriotique et voilà qu'il la retrouvait meurtrie, inconsolable.

— Amène-moi, Quentin, maintenant, n'importe où, je te suivrai là où tu le voudras, loin d'ici pour être avec toi ! Tiens, chez toi, à Paris ! dit la femme aux abois.

Elle s'était accroupie devant lui, prête à renier sa patrie pour ses amours. Quentin lui tendit la main pour qu'elle se relève. Elle l'agrippa plutôt et le força à se coucher sur le sable près d'elle.

— Prends-moi, ici, maintenant, et fais-moi l'amour comme la dernière fois.

En disant cela, elle se jeta sur lui et l'embrassa avec l'énergie du désespoir de la femme amoureuse qui se sent délaissée et qui veut récupérer l'être cher. Quentin comprit qu'il s'était mis dans de beaux draps et que, s'il ne réagissait pas immédiatement, il pourrait commettre l'irréparable.

Il pensa aussitôt à Émeline, l'amour de sa vie, pour laquelle il avait eu le coup de foudre. Il la savait très éprise de lui. Il se rendit vite compte qu'il ne voulait pas compromettre leur amour. Il avait déjà rompu avec Evangeline, parce que son idéal patriotique semblait plus fort que tout, avant de connaître Émeline. L'Acadienne avait refusé de le suivre à Québec, et voilà que, à présent, elle lui proposait de l'accompagner partout où il irait.

La jeune femme avait commencé à détacher son corsage. L'instant était décisif, puisque Quentin savait qu'il ne pourrait plus, après, résister à ses avances passionnelles. Il la repoussa délicatement et préféra plutôt se lever.

— Non, je ne peux pas. Tu as raison, c'est un homme marié qui est venu te rendre visite. Je ne veux pas faire ça à ma femme.

— Mais tu me crèves le cœur, encore !

Quentin la laissa rager pendant un certain temps pour finalement lui dire à l'oreille, alors qu'elle s'était effondrée sur lui :

— J'ai commis une erreur en venant te voir. Mais ce n'était pas dans l'intention de te relancer. Plutôt de vérifier s'il me restait encore de l'amour pour toi. Je tiens à te rappeler que c'est toi qui avais refusé de me suivre. Je suis surpris d'apprendre que tu tenais tellement à moi.

— Parce que je n'en étais pas sûre, dit-elle en hoquetant. Te reste-t-il

encore au moins un peu d'amour pour moi ?

Quentin savait qu'il allait clore définitivement le chapitre de ses amours acadiennes.

— Je préfère dire que j'aime éperdument ma femme et qu'il ne reste que très peu de place pour un autre amour dans l'âtre de mon cœur.

— Même pas pour un tison ?

— Même pas pour une étincelle. Je pense qu'il vaut mieux en rester là.

Furieuse, Evangeline rétorqua :

— Tant pis pour toi ! Un ami de mon frère, Gabriel Thériault, m'a demandée en mariage. Je vais l'épouser. C'est un Acadien qui saura jouer franc jeu. Un vrai patriote. Mes parents l'aiment bien et moi aussi, figure-toi. Tu n'es pas le seul beau blond, Quentin

Joli-Cœur. De plus, il est jeune et il a la noblesse du cœur, ce qui est plus important qu'un titre aristocratique !

Quentin se rappela qu'Evangeline avait été attirée d'abord par ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Son titre de noblesse n'avait joué qu'un rôle accessoire dans l'attrance qu'avait éprouvée la jeune fille.

— Salue tes parents de ma part, ainsi que ton frère Gabriel. Nous aurons sans doute bientôt l'occasion de nous voir à l'église.

Quentin se leva et proposa à Evangeline de reprendre le sentier avec lui. Elle refusa. Il se dirigea alors vers son cheval qui piaffait d'impatience et prit la direction du fort Gaspereau. Il rencontra aussitôt Chaussegros de Léry, qui le cherchait.

— Aide-major, est-ce vous que j'ai vu sur la plage en galante compagnie ?

Quentin rougit. Avant d'éperonner sa monture, il ragea :

— Que ceci reste entre nous, ingénieur-chef ! C'est un ordre, m'entendez-vous ?

Quentin ne prit même pas le temps d'écouter la réponse de son collaborateur, tant il avait honte de lui.

Le dimanche suivant, pendant la messe, alors qu'il s'adressait aux paroissiens de Grand-Pré, Quentin aperçut Evangeline sur le banc de ses parents, un jeune homme de belle prestance à la tignasse blonde à ses côtés. Les deux jeunes gens chuchotaient en se souriant. Quentin sut alors qu'Evangeline Melanson, de Grand-Pré, se remettrait rapidement de son chagrin d'amour.

Chapitre XXX

Marie-Amable -

14 février 1752

— Tu aurais dû y penser avant, plutôt que d'humilier ta mère comme ça ! Ton père en serait mort de honte, lui, un homme si honorable, respecté de tous ! Je comprends pourquoi tu m'annonces cette nouvelle le jour de ta fête. Vous pensiez que je me tairais, hein ? J'ai une petite surprise pour toi, moi aussi ! Imagine-toi que je m'en doutais. Ce n'est pas à une sage-femme qu'on peut cacher ces choses-là ! Toujours aux toilettes pour un oui ou pour un non, le ventre qui grossit à vue d'œil, alors que tu ne manges presque plus ! Tu aurais pu attendre qu'Émeline nous annonce une belle nouvelle, elle qui l'espère tant, et dans les formes du mariage ! Sais-tu au moins de combien de mois ? Parce que je saurai si tu n'as péché qu'une fois ou si tu te moques de la religion ! Je veux savoir avec qui et comment ça s'est passé ! Surtout, ne le dis à personne, encore moins à ta belle-famille !

Étiennette ne décolérait pas. Sa fille Marie-Amable, qui fêtait son vingt-deuxième anniversaire, venait de lui annoncer qu'elle était enceinte. Étiennette avait remarqué le comportement étrange de sa dernière, qui avait difficilement supporté les préparatifs culinaires du temps des fêtes.

Marie-Amable fondit en larmes. Cette grande fille rebelle, qui s'était assagie en travaillant avec sérieux en compagnie de ses frères à la forge, redevenait le mouton noir de la famille Latour, avec l'annonce de sa grossesse hors des liens sacrés du mariage. Depuis le mariage double d'Angélique et d'Émeline, Étiennette, Joseph et Marie-Amable vivaient à la maison familiale de la rivière Bayonne avec Antoine, sa femme Marie-Louise et leurs trois fils, Antoine junior, François-Ambroise et Pierre-Simon.

Joseph Hénault fréquentait assidûment Marie-Amable à la résidence de la rivière Bayonne. Étiennette ne lui connaissait pas d'autre soupirant. Les deux jeunes gens paraissaient éperdument amoureux. Jos était le fils de Marguerite Piet, une amie. Étiennette ne pouvait pas critiquer cette famille de pionniers de la seigneurie de Berthier. Elle comprenait la faiblesse de Marie-Amable parce qu'elle-même avait failli succomber au charme de l'oncle de Jos. N'eût été son sentiment de culpabilité envers son mari, nul ne sait quel aurait été l'aboutissement de son coup de cœur pour Pierre Hénault Canada ! Cependant, elle rageait de la gêne dans laquelle sa famille se trouvait maintenant et de l'urgence de régler cette situation.

— Vous savez aussi bien que moi que c'est Jos, le père de l'enfant.

Étiennette sauta sur l'occasion pour lancer une flèche à sa fille :

— Imagine-toi que non, puisque je n'étais pas invitée à vos... à vos...

Au regard éploré de Marie-Amable, Étiennette se rendit compte qu'elle était en train de devenir la tortionnaire de son bébé. Comprenant la tragique situation de Marie-Amable, elle prit sa fille en pitié. Elle s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Je me suis emportée. Tiens, sèche tes larmes. Nous allons régler tout

ça, comme ton père l'aurait fait, et rien n'y paraîtra, du moins pas trop.

— Oh, merci, maman ! Je savais que vous finiriez par entendre raison, dit Marie-Amable, explosant de joie.

— Remarque que tu ne me laisses pas trop le choix ! Et puis, j'ai hâte de bercer ton bébé, tu sais, même s'il arrive plus vite que prévu. Il doit bien y avoir des raisons que nous comprendrons plus tard.

— Merci, maman. Je m'en vais dire à Jos que vous n'êtes pas trop fâchée.

— Holà ! Dis-lui d'abord que j'attends sa grande demande à sa prochaine visite, et qu'il ne tarde pas trop, sinon je croirai qu'il n'est pas le père de l'enfant.

— Maman ! Puisque je vous dis que c'est lui !

Étiennette comprit qu'elle s'y était mal prise pour transmettre son message.

— Je voulais dire qu'il y a des hommes qui prennent le large et qui laissent leur conquête engrossée se débrouiller. Je veux parler de...

Étiennette voulait parler d'une fille du Roy qui était retournée en France réclamer son héritage familial sans son mari. Revenue enceinte au Canada quelques années plus tard, elle avait accusé Médard Chouart des Groseilliers, compagnon de Pierre-Esprit Radisson, qui avait une réputation de coureur de jupons, d'être le père de sa fille.

Des Groseilliers avait admis avoir eu des relations avec elle, mais avait nié la paternité, affirmant que* sa maîtresse fortuite avait été vue avec plusieurs hommes à La Rochelle. Il avait été condamné à payer deux cents livres pour atteinte à la réputation. Elle était retournée vivre en France, cette fois avec son mari et sa famille, et y était morte une trentaine d'années plus tard.

— De l'oncle de Jos, Pierre Hénault Canada ? C'est madame Hénault qui en a parlé à Jos. De toute manière, la rumeur de cette aventure-là court depuis des années, paraît-il.

Étiennette se transforma en statue de sel, comme la femme de Loth. Son teint blême fit prendre conscience à Marie-Amable que ce qu'elle avait appris de sa future belle-mère n'était pas seulement un raconter. Pierre Hénault Canada, l'amoureux secret d'Étiennette, était décédé en 1715, à Michillimakinac. Et voilà que sa fille faisait resurgir cette histoire de la nuit des temps.

— Ne vous en faites pas, sa mère, j'ai dit à Jos que ce n'était que des ragots et que je ne vous imaginais pas tromper papa.

L'explication de Marie-Amable toucha Étiennette en plein cœur. Elle aurait bien voulu raconter à sa fille qu'elle avait eu, jadis, ses moments d'égarement, comme sa grand-mère Lamontagne en avait eu elle aussi dans son temps avec Nicolas Lupien, mais ce n'était pas le bon moment pour lui en parler, car cela aurait justifié le comportement de Marie-Amable, qu'elle venait de désapprouver à hauts cris.

Pour sauver la face, Étiennette décida d'enterrer à tout jamais le souvenir

de Canada et de jouer les vierges offensées.

— Tu as bien fait, car tout ça, c'est du commérage ! Si j'ai douté de la sincérité de Jos, je m'en excuse. Dis-lui que je l'invite à souper, et nous parlerons de votre mariage.

— Souper pour quand ? Habituellement, vous recevez la grande demande après la grand-messe du dimanche.

— Pour ce soir, tiens ! Lorsque c'est urgent, il faut battre le fer quand il est chaud, comme le disait ton père. Dépêche-toi d'aller inviter ton futur mari. Est-ce qu'il sait que tu es enceinte ?

— Maman ! Bien sûr que oui ! Il est tellement fier !

— Tant mieux ! Je t'ai demandé ça au cas où il aurait mal réagi ce soir. À son âge, les hommes ont souvent leur famille presque faite, tu sais. Tu lui diras que ta mère ne lui fera pas de reproches. Il veut se marier au moins ?

— Quelle question ! C'est vous qui ne vouliez pas en entendre parler parce que le mariage double avait dégarni votre bas de laine.

Étiennette n'arrêtait pas de dire que le mariage double d'Angélique et d'Émeline l'avait mise dans la gêne financièrement. Dans les faits, elle ne se voyait pas encore abandonner son rôle de mère de famille et se consacrer à celui de grand-mère à plein temps.

— Avec le bébé qui s'en vient à grands pas, le mariage presse. Le curé ne voudra jamais te marier le ventre par-dessus les oreilles. Heureusement que tu es grande et forte, ça paraît moins.

— Ne vous en faites pas. Nous nous marierons quand le curé le voudra.

— Heureusement que le curé Levasseur nous connaît bien. S'il le faut, je demanderai à Esther d'appuyer notre requête.

Quand Jos Hénault vint faire sa grande demande, Étiennette se berçait allègrement dans la nouvelle chaise que lui avait offerte sa famille comme cadeau de Noël. Elle avait un chapelet dans les mains et murmurait ses prières pour se donner meilleure contenance. Marie-Amable était en train de préparer le souper. Elle s'approcha de Jos de manière affectueuse. Étiennette lui fit signe de rester à distance et de se tenir coite.

— Euh... j'aimerais vous parler sérieusement, madame Latour.

— J'attendais ta visite. Je t'écoute, mon garçon.

— Vous savez que, Marie-Amable et moi, nous nous aimons et que nous voudrions nous marier. Alors, je suis venu vous demander sa main, puisque c'est vous, le chef de la famille Latour.

Étiennette arrêta net de se bercer. Elle voulait mettre son futur gendre sur la défensive.

— Tu résumes bien la situation, Jos, mais tu en oublies un bout important. Tu sais qu'en tant que mère et sage-femme, on ne m'en passe pas. Marie-Amable m'a confié son état. Je vous féliciterai uniquement quand vous serez mariés, car vous avez mis la charrue devant les bœufs. Cependant, j'ai hâte de vous féliciter. Cela dit, je veux que tu me précises tes intentions après le mariage. Où allez-vous vivre ? Tu sais que Marie-Amable est bien

importante pour la forge. Je sais aussi que les Hénault sont en moyens. Je voudrais savoir combien d'avoirs tu amèneras à Marie-Amable, qui te donnera la part d'héritage de son père en se mariant.

— Je savais que vous me poseriez cette question, alors je me suis préparé à y répondre. Nous avons une proposition à vous faire. Comme Marie-Amable travaillera à la forge même mariée, il faudra quelqu'un pour garder le petit. Qui de mieux que sa grand-mère ? De plus, vous savez que je suis moi-même très habile pour forger, tout en étant un bon habitant...

— Viens-en au but, Jos, je commence à manquer d'air. Si ça continue, nous allons ouvrir la porte. Le 14 février, c'est toujours l'hiver.

Nerveux, Jos Hénault boucanait la maison à force d'aspirer la fumée de sa pipe à une cadence irrégulière et mal contrôlée. Les volutes de fumée formaient un nuage opaque qui étouffait.

— J'aurai vingt-huit ans en mai et j'ai assez d'économies pour acheter votre maison. Comme ça, vous resteriez avec nous à la rivière Bayonne, plutôt que d'aller vous exiler à la Grande-Côte, chez Antoine. Et Marie-Amable pourrait continuer à travailler à la forge.

Étiennette pensa au montant qu'elle recevrait de la vente de la maison. Elle se demandait aussi s'il valait mieux rester avec son fils ou avec Marie-Amable près de la forge et de ses autres enfants. Elle se dit qu'il valait mieux saisir l'occasion pour essayer d'en obtenir davantage pour sa famille.

— Écoute-moi bien, Jos. Rester à la rivière Bayonne avec Marie-Amable, c'est bien, mais il faut aussi que je pense à l'avenir de la forge. Comme mes enfants m'ont demandé d'en décider et que le gouverneur, par l'intermédiaire de Quentin, veut nous octroyer des contrats d'armurerie, que penserais-tu de t'associer avec tes beaux-frères et de venir travailler avec eux à la forge ? Si tu y consentais, je leur en parlerais. Comme personne n'est encore le patron, je joue ce rôle jusqu'au prochain volontaire qui sera assez riche pour racheter la part des autres. Je ne te cacherai pas que ce type d'administration est compliqué et demande de la diplomatie. Antoine n'est pas bavard et veut s'installer à la Grande-Côte près des Plouffe. Quant à Pierre et à ta cousine Geneviève... enfin. Joseph, lui, est bien inventif et de bonne volonté, mais de santé fragile, alors... Pour ce qui est d'Émeline, son Quentin s'est bien dit intéressé par la maison, mais pas par la forge. Pierre-Simon à Angélique a déjà fait sa part et, de plus, c'est un bon habitant. Quant aux Généreux et à Etienne, mes autres gendres, ils ont déjà leurs charges financières. Jos Hénault réfléchissait.

— J'achèterais la forge aussi, pourvu que Marie-Amable la dirige, comme vous le faites.

Étiennette resta surprise de la proposition. Curieusement, la fumée ne la dérangeait plus.

— As-tu assez d'argent pour ça, tout en conservant ta terre ?

— Vous l'avez dit, les Hénault ont des moyens. Et puis, ma terre servirait de garantie au marchand qui m'avancerait les fonds, de sorte que vous ne

seriez pas inquiétée au cas où...

Étiennette commença à se gratter la tête avec le petit crucifix en étain du chapelet.

— Et toi, Marie-Amable, qu'en penses-tu ?

Tout à sa joie de donner son opinion, la jeune femme répondit avec le sourire :

— Je serais la plus heureuse si vous restiez avec nous ici.

— Je voulais dire : de diriger la forge ?

— Si mes frères acceptaient, je réaliserais un rêve. Étiennette se surprit à élaborer d'autres plans d'avenir pour sa famille.

Si Antoine garde son idée de partir à la Grande-Côte, raison de plus pour que Tancrede donne un coup de main à Marie-Amable. Évidemment, elle va vieillir. Elle a déjà l'ascendant qu'il faut pour administrer, et le gouverneur l'aime bien. S'il finance le tout, c'est normal que Jos désigne le dirigeant de son choix à la forge. Et puis, avec Marie-Amable, la forge resterait en exploitation pour un bon bout de temps. Et moi, je resterais dans mes pantoufles à la rivière Bayonne, sans oublier que mes vieux jours seraient assurés financièrement. Je sais que mon mari voulait se donner à Antoine, mais il n'avait pas prévu l'expansion de sa forge avec l'armurerie. Ça prend de l'argent, tout ça, et Jos semble en avoir.

— Ton idée n'est pas bête, Jos. Je vais la recommander à la prochaine réunion. Mais tu oublies le motif premier de ta visite.

Marie-Amable et Jos Hénault sourirent.

— M'accorderiez-vous la main de votre fille Marie-Amable, madame Latour ?

— Marie-Amable ne pourrait pas faire un meilleur choix. Seulement, il faut que tu lui promettes de la marier le plus vite possible, tu comprends ?

— Si ce n'était que de moi, nous serions déjà mariés.

— Je ne pourrais pas trouver un gendre plus d'adon. Demain, c'est mardi gras ; nous allons annoncer votre mariage à la famille. Nous irons voir le curé tous les trois pour fixer le plus rapidement possible la date du mariage. Cependant, il ne sera pas nécessaire de parler du bébé maintenant. Les curés ne voient jamais ça de la même façon que les grands-mères, conclut Étiennette.

Comme le carême commençait le 16 février et que Pâques se fêtait le 2 avril, le curé expliqua :

— Rien ne pourra se faire avant le 20 avril, mais c'est un jeudi, je regrette. Que diriez-vous du dimanche suivant, le 23 avril, après la grand-messe ? Vous auriez plein de monde qui verrait deux grandes familles de pionniers de Berthier s'unir. Je vous ferais une homélie dont vous seriez fiers.

Marie-Amable regarda sa mère, embêtée. Étiennette répondit pour elle :

— Ces jeunes-là veulent se marier le plus vite possible, monsieur le curé. Ce dernier les regarda, le sourire en coin.

— Le printemps, madame Latour. La nature se réveille et les créatures de Dieu se reproduisent. Quoi de plus naturel, elles attendent ça depuis les longs mois d'hiver !

— Comme vous dites, monsieur le curé, comme vous dites, répliqua Étienne, agacée.

Si vous saviez à quel point ils n'ont pas attendu le réveil du printemps pour se reproduire, ces deux-là ! se dit-elle.

Étienne eut deux longs mois pour préparer le mariage de Marie-Amable. Ses sœurs se consultèrent pour la fabrication de sa robe. Marie-Amable voulait se marier en blanc, Étienne s'y opposa.

— Il y a quand même une limite à ambitionner sur le pain béni. Que dira le curé lorsqu'il te verra ? Je te ferais remarquer que c'est Jos qui a fait les démarches au presbytère. Ta robe sera ample et foncée. Comme ça, les gens penseront que tu as grossi un peu. Ça ne les inquiétera pas ; tu as toujours eu tendance à l'embonpoint, comme ton père.

— Quelle couleur d'abord ? N'oubliez pas que je tiens à me rendre à la cabane à sucre après. J'ai insisté auprès de la mère de Jos pour que la réception se fasse là. Un 20 avril, il n'y a pas de meilleure date, maugréa Marie-Amable.

— Tu n'y penses pas ; tu risques de tomber et de perdre ton enfant, sans parler de ta propre vie ! Imagine le drame qui s'ensuivrait. Non, je ne le permettrai pas. D'ailleurs, c'est toujours la famille de la mariée qui fait la réception. C'a été le cas pour tes sœurs et ce sera de même pour toi. Je ne reviendrai pas là-dessus. Nous recevrons les invités à la rivière Bayonne, un point, c'est tout !

La discussion s'envenima.

— Non, non et non ! Si je ne vais pas à la cabane à sucre, je ne me marierai pas. D'ailleurs, personne ne sait que je suis enceinte, même pas madame Hénault !

— Le crois-tu ? Les gens ne sont pas dupes, encore moins Marguerite Piet !

De guerre lasse, Étienne discuta avec Jos du partage des frais :

— Des œufs, du pain, du jambon et du lard, ce n'est pas ça qui va ruiner les Hénault, madame Latour.

— Vous me permettrez au moins de servir le gâteau de noces aux invités qui le veulent à la rivière Bayonne et d'y finir la soirée !

Quand le calme revint dans la maison, Étienne, qui avait renoncé à faire entendre raison à Marie-Amable, revint sur la couleur de la robe.

— Du bleu, du bourgogne ou du vert. Je choisirais le vert, puisque nous nous rendrons à la cabane après. Ta robe, pas trop longue, pour que tu ne tombes pas. Dans ton état !

— Je vais venir me changer avant, voyons ! Je ne me vois pas en robe longue dans le bois avec mes raquettes.

— Si tu te changes à la maison, tu ne penses pas qu'il aurait été plus

logique d'y donner la réception dès après le mariage, plutôt que de nous entraîner dans le bois ?

Étiennette était toujours étonnée du caractère intempestif de sa fille.

Heureusement que Jos a un bon caractère, car ce n'est pas facile de la suivre, celle-là ! Toujours sur une patte et sur une autre !

Entre-temps, Étiennette convoqua une autre réunion de famille pour discuter de la proposition de Jos Hénault d'acheter la forge et la maison, et de confier la direction de la forge à Marie-Amable. Elle écrivit à Émeline, qui lui donna une procuration pour voter en son nom. Il fut décidé que Jos Hénault achèterait les installations de la rivière Bayonne et que Marie-Amable prendrait la direction de la forge l'année suivante, le temps qu'Antoine puisse s'installer à la Grande-Côte. Marie-Amable habiterait chez les Hénault avant de prendre possession de la maison de la rivière Bayonne. Antoine laissa sa mère choisir où elle vivrait et lui affirma que sa porte lui serait ouverte en tout temps. Étiennette le remercia de cette attention qui la tirait d'une situation embêtante, puisqu'elle désirait rester à la rivière Bayonne, près de la plupart de ses enfants.

Les érables regorgèrent de sève cette année-là. De plus, le 20 avril, il ne restait plus de neige dans les sentiers qui menaient à la cabane. Même que la boue avait commencé à s'assécher. En se levant à la barre du jour et en voyant le soleil se lever dans un ciel sans nuage, Étiennette sourit. Elle se signa et remercia son défunt mari en récitant la prière aux défunts.

Je savais bien qu'il ne laisserait pas tomber son bébé ! Si Marie-Amable a un caractère bien trempé, il y est pour quelque chose. Il doit bien le savoir, lui, du haut du ciel !

Le matin du mariage, avant le départ pour l'église, Étiennette, assumant son rôle de chef de famille, bénit sa fille selon la tradition. Cependant, elle s'abstint de lui donner des conseils pour la nuit de noces comme elle l'avait fait avec ses autres filles. Étiennette dit seulement à sa fille, qui s'en inquiétait :

— De toute façon, vous avez fait votre nuit de noces avant le temps !

Marie-Amable en eut les yeux remplis de larmes.

— Avoir su, maman, que ça vous ferait autant de peine, nous n'aurions pas profité de votre visite chez Angélique.

— C'est comme ça que ça s'est passé ? Tu vois, une mère finit toujours par tout savoir.

— Je croyais que votre petit doigt vous l'avait dit bien avant.

La répartie de Marie-Amable toucha Étiennette. Émue, elle répondit :

— Le petit doigt nous sert à deviner les secrets des enfants. Plus tard, quand ils sont à la veille de se marier, c'est notre expérience de vie qui nous permet de mieux les comprendre. Ta mère a déjà été pleine de vie aussi, tu sauras !

Au regard de Marie-Amable, Étiennette vit bien que sa fille s'interrogeait encore sur le fondement du racontar qui circulait dans la famille Hénault

Canada quant à ses amours illicites avec l'oncle de Jos. Elle voulut chasser de sa pensée cette erreur de parcours. De toute façon, son mari la lui avait pardonnée.

— Bon, il est l'heure de te bénir. N'oublie pas que c'est ton père, du haut du ciel, qui guide ma main.

Étiennette fit un grand signe de croix devant Marie-Amable en plus d'un petit sur son front.

— Après la bénédiction des anneaux, tu deviendras l'épouse de Jos. Écoute bien ta mère... Tu lui auras juré amour, fidélité et obéissance. Pour l'amour, je n'ai aucune crainte. Quant à la fidélité, le démon sera toujours présent pour te tenter un jour ou l'autre. Mais ça se corrige avec le temps. L'obéissance, par contre, ne veut pas dire que tu deviens l'esclave de ton mari. Lui tenir tête de temps en temps ne fait que lui rabaisser le caquet, ce qui ne lui fera pas de tort, crois-moi ! Pourvu que tu lui donnes l'importance que la loi lui confère, ça ne le fera pas mourir avant le temps. Ta mère est bien contente de toi ! Permits-moi d'embrasser mon bébé une dernière fois avant de te confier à ton mari.

Émues, les deux femmes s'embrassèrent affectueusement.

— Maintenant, il faut que je te dise qu'Émeline ne viendra pas à tes noces. Le chemin du Roy n'est pas encore carrossable. Elle t'embrasse et vous souhaite le plus grand bonheur possible. Elle t'enverra son cadeau bientôt. Je ne lui ai pas parlé de ton état. Comme elle ne m'a rien annoncé non plus de son côté... Elle et Quentin vous invitent à Québec cet été pour votre lune de miel. C'est à toi de lui écrire maintenant. Tu n'auras qu'à lui répondre que tes responsabilités à la forge vous empêchent d'y aller ou alors que Jos n'est pas d'accord. Ne va surtout pas lui parler du bébé à venir ! Ça lui ferait trop de peine !

— Et si moi, ça me faisait plaisir de lui en parler ? Toujours Émeline par-ci, encore Émeline par-là ; c'en est fatigant ! À croire que vous avez honte de moi. En plus, je devrais traiter mon mari de tyran afin de ménager ses angoisses ! Vous n'avez pas qu'Émeline comme fille, maman ! s'offusqua Marie-Amable.

Le dur langage employé par sa fille ne laissa aucune crainte à Étiennette quant à sa capacité de tenir tête à son mari. Elle arracha un bout de fil qui pendait d'un ourlet de la robe de mariage et remplaça l'encolure. Elle n'ajouta rien à la remarque.

— Je vais demander à Marie-Anne d'y donner un coup d'aiguille. Tu seras la plus belle mariée de l'année 1752 en Nouvelle-France !

— Même avec mon gros ventre ?

Étiennette ne répondit pas. Elle se fit intérieurement la remarque : *Pourvu que le curé Levasseur ne s'en rende pas compte. Se marier enceinte de six mois; est-ce possible ? L'aurions-nous si mal élevée, celle-là ? Si effrontée et si audacieuse ! À son crédit, elle a un tempérament de chef, et c'est ce qu'il faut pour réaliser l'expansion de la forge Latour. Car je suis certaine que*

Marie-Amable s'opposera à ce que le nom de la forge change. C'est du vrai sang de forgeron Latour qui coule dans ses veines, à celle-là! Quel caractère! Pourtant, mon mari n'était pas aussi frondeur. Je me demande bien d'où elle tient ça. Ne pas avoir peur de se pavaner avec son gros ventre à son mariage; a-t-on vu ça ? Étiennette, tu fais bien de rester à la rivière Bayonne pour aider ton bébé. Il n'est pas dit qu'au début, elle conciliera facilement sa charge de mère de famille et de maréchale-ferrante. Qu'a-t-elle voulu dire en parlant d'Émeline? J'ai toujours traité mes enfants sur un pied d'égalité et je n'ai jamais eu de préférence pour une fille en particulier. Mon mari? Il était fier d'Émeline, naturellement, pour sa passion pour les chevaux et son travail comme vétérinaire. S'il avait su que son bébé prendrait sa relève, il n'aurait parlé que de ça, tant il aurait été impressionné, lui qui ne voyait pas les femmes dans un métier d'homme.

— J'entends tes sœurs qui veulent admirer ta robe. C'est le temps d'y aller.

À l'église, Étiennette vit le curé Levasseur blêmir lorsqu'il se rendit compte que Marie-Amable était immense dans sa robe, qu'elle avait choisie vert pomme pour commémorer le printemps. Il célébra sèchement le mariage, bénit rapidement les anneaux et oublia sciemment l'homélie. À Étiennette, qui lui en fit la remarque après la cérémonie, il répondit :

— Je comprends maintenant pourquoi ça pressait tant de les marier, ces deux-là ! Ce n'est pas digne de vous, madame Latour, de mentir à votre curé et de cautionner le... le...

— Qu'auriez-vous fait à ma place, vous ? Ce n'est quand même pas moi qui ai goûté le fruit défendu avant le temps !

— Non, mais vous vous êtes reprise après !

— Monsieur le curé ! C'est ce que vous demandez de faire à chaque visite paroissiale ! répliqua Étiennette, offusquée.

Après leur serment éternel, Étiennette félicita les nouveaux mariés, comme elle l'avait promis. Le curé Levasseur ne se rendit pas à la cabane à sucre des Hénault. Étiennette, pour sa part, mangea son lard et avala son sirop avec bon appétit. Elle apprit, comme tous les autres, le décès du gouverneur La Jonquière, survenu le 17 mars 1752. Elle trouva étrange qu'Émeline ne lui en ait pas parlé, se disant que Cassandre venait de régler son problème et que Charles Villeneuve avait désormais le champ libre pour autant que Cassandre aille s'installer en permanence à Gros-Pin.

Étiennette profita des belles journées du printemps et de l'été pour rendre visite à sa fille Marie-Amable chez son amie Marguerite Piet Hénault et pour suivre l'évolution de la grossesse. Personne ne fut dupe de l'embarras de la mère qui venait de marier sa dernière fille. Durant ces visites, Étiennette renoua contact avec la famille Piet, notamment sa nièce Marie Banhiac Lamontagne, mariée à Pierre Piet, l'oncle de Jos Hénault. Lorsque Étiennette leur parla de la possibilité qu'elle suive Antoine à la Grande-Côte, tous s'enthousiasmèrent à l'idée d'avoir la famille Latour comme voisine.

Le petit Joseph Hénault Delorme junior naquit le 12 juillet. Sa grand-mère Latour eut le privilège de l'accueillir en ce monde en tant que sage-femme. Elle n'osa l'écrire à Émeline, pour ne pas la décourager. Malheureusement, Marie-Amable et Jos eurent la peine de perdre leur enfant le 14 août suivant. Lors des funérailles à l'église de Berthier, le curé eut le malheur de dire que le Seigneur rappelait plus rapidement à lui ceux qui avaient bousculé son plan divin. Étienne se fâcha tout au long de la cérémonie, se promettant de dire sa façon de penser à l'ecclésiastique. Elle ne le fit pas car, à la fin de la messe, le curé annonça en chaire que les paroissiens de Berthier auraient dorénavant un autre pasteur, en la personne de l'abbé Kerkério. Étienne se dit que le Bon Dieu venait de donner une leçon d'humilité au récollet Levasseur et qu'il n'avait que ce qu'il méritait.

Peu de temps après, Antoine s'installa à la Grande-Côte avec sa famille. Étienne décida de rester à la rivière Bayonne afin d'aider Marie-Amable à traverser cette tragique épreuve.

Chapitre XXXI

La visite à Québec -

En octobre, alors qu'elle avait réussi tant bien que mal à reconforter Marie-Amable à la suite de la mort de son bébé, Étienne se rendit compte que cette dernière et Émeline ne s'étaient pas écrit depuis un certain temps. Elle-même n'avait pas non plus de nouvelles de Cassandre. Elle décida qu'elle se rendrait à Québec pour voir ce qui se passait. Étienne avait une autre raison de faire ce voyage : elle devait obtenir l'accord d'Émeline et de son mari pour la vente de la maison et de la forge à Jos Hénault, puisqu'en même temps, Étienne ferait le partage des droits de la succession de Pierre Latour Laforge, son défunt.

Dès que le chemin du Roy redevint praticable, Étienne réfléchit au meilleur moment pour prendre la diligence en direction de Québec, en se disant qu'elle remplirait enfin sa promesse faite à sa fille et à son amie. Étienne décida de partir après avoir terminé les semailles de son potager, songeant qu'elle pourrait prendre quelques semaines dans la capitale, en attendant de se remettre à la tâche. Elle avait hâte de revoir Émeline et, bien entendu, de savoir où en étaient les amours de Cassandre depuis la mort du gouverneur La Jonquière.

Étienne choisit d'arriver au château Saint-Louis le 24 juin, à la fête de la Saint-Jean-Baptiste, se disant qu'elle verrait la mine réjouie d'Émeline,

puisque les festivités battraient leur plein à la résidence du gouverneur. Quarante années s'étaient écoulées depuis qu'elle avait visité le château Saint-Louis, lors du mariage des La Vérendrye.

À son arrivée à Québec, Étiennelette trouva la ville beaucoup plus imposante, avec ses remparts fortifiés, et le château bien agrandi, avec ses nouvelles annexes et redoutes. Elle eut l'impression d'entrer dans une forteresse qui se préparait à contrer une attaque anglaise imminente. Si cette impression lui glaçait le sang, elle ressentit aussi la satisfaction d'apprécier le travail de son gendre, l'aide-major à la défense de Québec.

Quentin fait réellement du bon travail ! se dit-elle. Je vais féliciter Émeline et lui exprimer toute ma fierté. Il ne faut pas que j'oublie de féliciter Cassandra aussi. Après tout, Quentin est son fils avant d'être mon gendre. Je vais lui demander à quel endroit se trouvent les écuries du gouverneur.

Lorsque Étiennelette arriva à la guérite du château, avant de traverser le pont-levis, le coche qu'elle avait pris au relais de la diligence s'arrêta. Un militaire demanda à la passagère son sauf-conduit. Celle-ci lui remit avec fierté celui qu'Émeline lui avait fait parvenir par la poste.

— Je suis attendue chez la comtesse Joli-Cœur, ma fille.

— Je reconnais votre accent acadien, ma petite dame.

Étiennelette trouva la réponse du militaire étrange. *Qu'est-ce qui lui prend, celui-là ?* se demanda-t-elle. Étiennelette faillit ne pas reconnaître sa fille, tant elle était maigre. Mère et fille se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, ravies de se revoir. Émeline venait de fêter son trentième anniversaire.

— Ma parole, que tu es bien logée ! Une vraie vie de château pour une comtesse !

Émeline ne réagit pas au compliment. Étiennelette sut qu'il y avait un problème.

— Tu sais bien que ta mère n'aurait pas oublié ton anniversaire. Tiens, je t'ai apporté un petit cadeau. Ce n'est pas grand-chose, mais ta mère n'est pas riche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Déballe-le, tu verras bien. J'ai aussi un petit quelque chose pour Quentin. Où est-il ?

— Chez le gouverneur Duquesne. Il fait son rapport sur la défense du territoire de l'Ohio. Il en est revenu il y a quelques jours. La réunion tarde à se terminer. Vous savez, le nouveau gouverneur n'est pas aussi agréable que l'était le gouverneur La Jonquière. C'est un homme autoritaire, froid et dédaigneux. Il fait souvent des remontrances à l'intendant et au major Ramezay. Je pense qu'il se méfie des Canadiens. Quentin, pour sa part, essaie d'harmoniser les points de vue... pas toujours avec succès.

Étiennelette retint la dernière phrase. Elle comprit que Quentin ne ménageait pas ses efforts pour protéger le pays et tentait, sans trop de succès, de prendre la défense de ses nouveaux concitoyens.

Le gouverneur Duquesne⁷³ avait décidé, avec son état-major, qu'une

armée française composée de soldats, de miliciens canadiens et d'Indiens marcherait sur l'Ohio. Pendant son règne, le gouverneur La Jonquière avait hésité à conquérir cette contrée stratégique et s'était arrêté à l'entrée de la vallée de l'Ohio. Son successeur, Duquesne, avait reçu du Roy l'ordre de faire de cette vallée une province française et d'empêcher les colons anglais de s'y établir. Il avait réorganisé son commandement et demandé au comte Quentin Joli-Cœur d'établir une chaîne de postes fortifiés pour relier le Canada à la Louisiane par un chemin qui traverserait le continent en droite ligne. L'armée était partie de Montréal et avait atteint en quelques semaines le lac Érié pour commencer à construire les forts⁷⁴ et y défendre le territoire. Quentin s'était fait accompagner par quelques compagnons connus lors de la défense de l'Acadie et par Michel-Jean-Hugues Péan, qui était resté là-bas pour superviser les opérations.

73. Michel-Ange Duquesne de Menneville (1700-1778), officier de la Marine, fut nommé gouverneur de la Nouvelle-France en juillet 1752, en remplacement du marquis de La Jonquière. Il le resta jusqu'en juillet 1755.

74. Pour protéger l'entrée de la vallée de l'Ohio, l'armée française se rendit d'abord à la presqu'île du lac Érié et ouvrit un chemin à travers la forêt jusqu'à la rivière aux Bœufs. En 1754, les Français avaient construit le fort Machault (ou Venango), le fort Le Bœuf, le fort de la Presqu'île et le fort Duquesne (devenu Necessity), au confluent des rivières Monongahela et Allegheny. Ce dernier fort devint le centre géostratégique du passage à partir des Grands Lacs jusqu'au bassin supérieur de la vallée de l'Ohio. Le sort de la Nouvelle-France en dépendait. Lors de la reprise de la guerre entre la France et l'Angleterre en 1754, la maîtrise par les Français de la vallée de l'Ohio et de ses terres fertiles convoitées par les Anglais (les habitants de la Virginie et de la Pennsylvanie qui avaient déjà établi les compagnies de colonisation de l'Ohio) devint l'enjeu des hostilités en Amérique du Nord. Les colonies anglaises, qui ne s'étaient pas concertées auparavant, contrairement aux colonies françaises, s'unirent pour en finir avec la Nouvelle-France.

Émeline déballa le cadeau et se mit à humer la fragrance de qualité.

— Du parfum de Paris ! s'extasia-t-elle. Que je suis contente ! Il sent bon la rose, comme celles de votre roseraie. Je n'en ai jamais eu. Merci, maman. Vous avez dû dépenser une fortune ! Venez que je vous embrasse.

— C'est vrai que ce n'est pas donné, mais, pour ma comtesse, rien n'est trop beau ! J'ai eu peur de l'avoir acheté pour rien, vu que ton mari et ta belle-mère ont dû te noyer dans le parfum de Versailles. J'avais le choix entre la rose, le muguet et la violette. Une belle rose comme toi mérite de sentir la rose.

Au lieu de jubiler, Émeline se mit à pleurer. Étiennette s'approcha d'elle et sécha ses pleurs.

— Quelle est cette grosse peine-là ? Tu sais que tu peux te confier à ta mère.

— Quentin trouve que le parfum de Paris coûte trop cher. Il préfère que je le dilue.

— Hein, avec sa fortune ?

— En fait, je ne devrais pas vous le dire, mais sa mère garde tout le parfum pour elle. Si Cassandra est capable de s'en payer, Quentin refuse de le faire pour moi.

Elle pourrait quand même partager son parfum avec son unique bru ! se dit Étiennette, furieuse. Qu'elle a changé ! J'ai hâte de m entretenir avec Cassandra pour connaître le fin fond de cette histoire de parfum. Ça ne me paraît pas clair, tout ça. Et puis, Quentin est si chiche, des plans pour qu'il prive mon Émeline de nourriture ! Il y a eu, à la Rivière-du-Loup, un vieux qui

empêchait sa femme de manger pour économiser. Je ne peux pas croire que Cassandra, la riche, a laissé faire ça sous son nez. Si elle ne se souvient pas de mon caractère, ça va lui revenir vite quand je vais lui parler!

— N'as-tu pas un salaire en tant que vétérinaire ?

— Je n'ai plus de travail, puisque le nouveau gouverneur a nommé un de ses écuyers comme vétérinaire. Mais, quand j'avais un salaire, je le remettais à Quentin.

Étiennette n'en revenait pas.

— Comme ça, Quentin ne disait pas la vérité quand il parlait d'acheter la maison de la rivière Bayonne comme résidence d'été ?

— Si je lui avais donné un héritier, peut-être bien, mais, comme ce n'est pas encore le cas, il ne faudrait pas trop compter là-dessus.

— De toute façon, Marie-Amable et Jos Hénault vont l'acheter. J'ai calculé la part d'héritage qui te revient.

— Et que je remettrai à Quentin. Croyez-moi, il en sera content. Je ne le croyais pas aussi près de ses sous, lui, l'héritier d'une si grande fortune! Je crois que c'est une façon de me pénaliser parce que je n'ai pas encore eu d'enfant.

Étiennette secoua la tête de dépit.

— Voyage-t-il aussi souvent?

— Au moins la moitié de l'année, d'un bout à l'autre du pays. Je crois qu'il achète du parfum parisien à ses conquêtes.

— Avec tous ces voyages, l'enfant ne viendra pas bien vite au monde ! Ton père travaillait à la forge d'à côté et il était là tous les soirs de la semaine.

— Dites aussi tous les midis, maman. Ça aide à devenir enceinte, de faire l'amour deux fois par jour, l'année durant.

Étiennette dévisagea Émeline, dont les yeux étaient éteints par la tristesse. Elle ne reconnaissait plus sa fille, d'habitude si précautionneuse et si polie.

— Émeline ! La vie intime de tes parents ne te regarde pas !

Elle n'avait pas prévu venir à Québec pour faire la leçon à sa fille, mais elle ne put s'en empêcher, comprenant qu'il était grand temps qu'elle sauve son ménage. Comme Émeline ne lui avait pas encore proposé de s'asseoir, elle lui fit cette allusion :

— Il faut que je te dise que tes sœurs aînées m'ont offert une belle berceuse au tournant de l'année. Ce sont elles qui ont payé le bois et Joseph qui l'a fabriquée. Antoine a installé le fer-blanc sur les berceaux et Pierre l'a teinté avec du sang de bœuf. Ainsi, chacun a fait son effort. C'est comme ça aussi dans un mariage.

Émeline comprit qu'elle avait manqué de politesse.

— Excusez-moi, maman, j'ai oublié de vous offrir un siège. Je suis si distraite ces derniers temps !

Alors qu'elle invitait sa mère à prendre place dans un fauteuil de style Louis XV, Émeline ajouta avec cynisme :

— Et Marie-Amable, l'amour l'a aveuglée au point d'oublier de vous faire

un cadeau ?

Étiennette profita de l'occasion pour sermonner sa fille :

— Il n'y a pas que l'amour qui rend aveugle, mais aussi la jalousie. Et je dirais encore plus : elle tue l'amour à coup sûr.

Émeline regarda sa mère, ses grands yeux bleus grands ouverts.

— Que voulez-vous dire ?

Étiennette voulut se lever, car elle ne trouvait pas le fauteuil droit aussi confortable que sa berceuse.

— Restez assise, maman. Vous êtes restée debout à cause de moi.

Étiennette se frotta le côté du dos.

— Le voyage en diligence m'a obligée à rester assise trop longtemps. J'aime mieux me dégourdir les jambes, dit-elle en se rapprochant d'Émeline.

Puis, calmement, elle commença à lui expliquer :

— Tu es mariée depuis trois ans maintenant, et j'ai l'impression que tu ne t'es pas encore rendu compte que tu as épousé un militaire de carrière. Oh, pas n'importe lequel, un noble, un officier dont la femme loge au château Saint-Louis ! Un militaire tout de même, qui doit protéger le peuple de l'attaque ennemie où elle se trouve ! Alors que toi, tu voulais sans doute un soldat de plomb posé sur le manteau de la cheminée, n'est-ce pas ?

Un éclair jaillit dans le regard d'Émeline. Étiennette reconnut alors sa fille. Elle s'enhardit à continuer sa leçon de vie :

— Il est grandement temps que tu te rendes compte que le travail de Quentin deviendra de plus en plus prenant et que ce n'est pas en étant jalouse que tu vas le rendre heureux et le garder.

— Je suis jalouse, moi ?

— Regarde donc la vérité en face, Émeline ! Depuis que tu es mariée, tu n'arrêtes pas de l'épier !

— J'ai mes raisons.

— Fondés ou pas, les reproches n'aident pas les époux à se rapprocher. D'autant plus qu'il est parti la moitié de l'année.

Piquée, Émeline répondit à sa mère :

— Nous n'avons pas toute la chance d'avoir un mari à portée de la main.

— Émeline Joli-Cœur ! Si tu fais allusion à ce que tu as cru entendre de notre intimité, à ton père et à moi, sache que tu te trompes grandement ! Après sa première attaque de cœur, le docteur m'a recommandé de l'amener faire une sieste chaque midi. Connaissant ton père, travaillant comme il l'était, ça n'a pas été facile de lui faire prendre cette habitude. Avec l'âge, il a mieux compris. Est-ce clair, maintenant ?

Le teint blafard, Émeline décida de s'asseoir. Étiennette continua sur sa lancée :

— Tout le monde à Berthier envie ton mariage et ta position sociale. Il n'y a que toi, semble-t-il, pour te compliquer inutilement la vie ainsi ! Il faut que tu te rendes compte que la vie n'est pas toujours un jardin de roses ! Où est mon Émeline si talentueuse, si belle, qui faisait tourner toutes les têtes à

Berthier? Regarde-toi la mine ! À force de te faire du mauvais sang pour rien, tu seras l'artisan de ton propre malheur. Il est grandement temps que tu te reprennes en main, et vite ! Prends l'exemple de Margot d'Youville, que tu as en si grande estime ! Elle a vécu tous les malheurs et elle s'en est servie pour se bâtir une vie meilleure.

Étiennette, sans trop connaître la réalité, prit le parti de plaider l'amour de Quentin pour sa femme :

— Tu as un mari qui t'aime, un mari que plus d'une voudrait avoir pour elle-même. Si c'est comme ça pour les femmes de Berthier, imagine pour celles de Québec et de Montréal lorsqu'elles le voient ! Je n'accorde aucune foi à tes doutes sur sa fidélité. Le Quentin que je connais a un cœur d'or et une conscience à toute épreuve. Et puis, ce n'est pas une fille, si ratoureuse soit-elle, qui va damer le pion à la plus belle femme de Berthier ! Ressaisis-toi, Émeline. Il n'y en a aucune qui t'arrive à la cheville pour la beauté et le talent. Quentin le sait bien, lui qui avait une marquise influente à ses pieds.

Émeline buvait les paroles de sa mère. Celle-ci en profita pour faire mousser Quentin encore davantage.

— Cassandra m'a déjà dit que, lorsqu'ils sont allés un jour rencontrer le Roy à son château de campagne, la marquise mangeait Quentin des yeux. Tellement que Cassandra s'est empressée de partir en le tirant par la manche, de peur que le Roy n'en prenne ombrage. Imagine, il partage ton lit !

Le mensonge d'Étiennette ne donna pas l'effet escompté.

— Seulement la moitié du temps.

— Émeline, tu raisones comme une enfant gâtée. Tu sais très bien ce que je veux te faire comprendre.

Des larmes embuèrent les yeux d'Émeline. Ses fossettes semblèrent se dessiner, malgré ses joues amaigries. Étiennette perçut l'espoir qui semblait renaître dans le cœur de sa fille.

— Maintenant, promets à ta mère que tu vas faire confiance à ton mari, que tu vas te requinquer et que tu seras plus amoureuse que jamais.

— Je l'aime tellement, si vous saviez !

— Je sais. Seulement, il faut le lui dire et, surtout, le lui montrer.

Émeline se leva spontanément et se blottit au creux de l'épaule de sa mère. Au même moment, on frappa à la porte. Émeline reconnut le son caractéristique que faisait Quentin avec le pommeau de son épée.

— C'est Quentin. Vite, ma poudrette, mon talc et mon fard !

— Un peu de fard suffira. Tu es assez blême comme ça. Laisse-moi t'aider. Il attendra bien quelques secondes !

Étiennette essaya de calmer Émeline en lui chuchotant :

— À force d'appliquer du fard à Marie-Amable, j'ai commencé à m'en mettre moi aussi. Pas par coquetterie, uniquement pour cacher quelques taches que le soleil laisse sur ma peau quand je fais du jardinage.

— Voyons, maman, vous n'avez pas besoin de ça ! Vous êtes toujours belle, vous savez ! lui dit Émeline, le sourire aux lèvres.

Radieuse, elle alla ouvrir à son mari sans le prévenir que sa mère était là. Quand il entra, les bras chargés, il alla déposer les cadeaux qu'il avait apportés sur une table, dans le coin opposé à l'endroit où se trouvait le fauteuil d'Étiennette. Il s'empressa d'embrasser Émeline et de lui dire :

— Je me demande comment je ne suis pas encore mort d'ennui, alors que je ne puis supporter une seconde d'être séparé de ma femme adorée ! Ma parole, tu es en beauté cet après-midi ! Avais-tu une sortie de prévue ? Je ne voudrais pas t'empêcher de vaquer à tes occupations, tu sais. Je t'ai apporté ce que tu m'avais demandé, des souliers parisiens pour aller avec ta dernière robe de bal, où tu as été la reine de la soirée, bien avant Angélique Péan ! L'intendant n'a pas pu tout réquisitionner du dernier bateau. Ma mère y a aussi trouvé son compte avec sa fine lingerie.

Quentin se dépêcha d'ouvrir un des cartons et déballa une magnifique tenue d'écuyère en cuir de chevreau.

— Tiens, il faut que tu sois la plus belle amazone pour monter Nuage ! Le gouverneur Duquesne aimerait aménager un manège pour les familles de l'état-major. Il m'a demandé si mon père avait d'autres champions comme Nuage. Tu comprendras que je ne lui ai pas parlé de Diva, de peur qu'il ne pouffe de rire en comparant le nom de la pouliche avec le métier de ma mère. Elle qui est si susceptible ! Comment trouves-tu le costume ? La taille semble te convenir, à première vue. J'ai hâte que tu l'essaies ! As-tu vu la qualité du cuir ? Ça vaut une petite fortune, mais rien n'est trop cher pour ma comtesse ! Remarque que tu aurais pu te l'acheter avec ton salaire de vétérinaire. Imagine-toi qu'on se moque de moi dans mon dos à la garnison, parce que tu gardes ton argent au lieu de me le remettre ! Je te répète qu'avec notre fortune, tu n'es pas obligée de travailler ! Quoique le gouverneur Duquesne n'arrête pas de vanter ton travail en tant que vétérinaire et de se féliciter de t'avoir choisie à la place de son vieil écuyer !

Volubile, Quentin prit, dans l'amoncellement de boîtes, un écrin en bois de rose.

— Tiens, ma femme adorée, ouvre ce coffret.

— Pas un autre bijou ! Tu me gâtes trop !

— Qui te parle d'un bijou ? Tiens, ouvre.

Émeline ouvrit l'écrin et en sortit une fiole de parfum en verre miroitant aux coloris d'ambre et de miel sur laquelle on pouvait lire l'inscription « Bal à Versailles ». Émeline blêmit.

— Quand je te disais qu'il n'y a rien de trop précieux pour la plus belle des épouses ! Je peux te dire que tu vas rendre ma mère jalouse, ajouta Quentin en riant. C'est son parfum préféré, mais elle n'en trouve plus depuis longtemps. Allez, mets-en.

— Je ne suis quand même pas pour tout dépenser maintenant ! Nous pourrions le revendre, si les temps devenaient trop durs. C'est la même chose pour l'habit d'écuyère. C'est trop de dépenses !

— Je ne cesse de te répéter, Émeline, que nous sommes à l'abri du

besoin, puisque je possède une fortune colossale ! Laisse-moi te mettre quelques gouttes de parfum pour que je puisse humer aussi le parfum délicat de ta peau. N'oublie pas de t'en appliquer quand tu porteras ta robe de nuit. J'en frémis déjà de désir !

Aussitôt, Quentin commença à défaire le lacet du corsage d'Émeline.

— Quentin, arrête !

— Quoi ?

— Ma mère est ici.

L'aide-major pivota sur ses talons et vit Étienne, qui leur tournait le dos. Sa désinvolture céda la place à la gêne. Quentin replaça son uniforme et alla au-devant de sa belle-mère.

— Madame Latour, que je suis content de vous accueillir à Québec ! Votre visite est une sacrée surprise !

— N'est-ce pas ? J'ai décidé de venir à l'improviste pour ne pas vous inquiéter.

Jusqu'à maintenant, je considère que j'ai bien fait, se dit Étienne.

— L'avoir su, nous nous serions préparés en conséquence ! De la visite aussi importante ! Je suis certain qu'Émeline est folle de joie, comme moi d'ailleurs !

— Pas autant que moi, Quentin ! J'ai un cadeau pour toi. Tiens.

— Un cadeau ? Vous n'auriez pas dû !

Quentin commença à déballer le paquet et devina, juste à l'odeur, ce qu'il contenait.

— Du tabac de Berthier !

— Plutôt du petit bois d'Autray. Il paraît qu'il sent et goûte meilleur aussi. Mais il n'est pas indiqué pour les femmes ; ce n'est pas très bon pour nos poumons.

— Comment vous remercier ?

— En me promettant que toi, ta mère et ma fille viendrez me rendre visite. Ça faisait tellement longtemps que je n'avais pas vu Émeline !

— Lors de mon prochain voyage en Ohio, je vous promets d'amener Émeline et ma mère à la rivière Bayonne. À propos, Émeline, il faudrait aviser ma mère de l'arrivée de sa grande amie. Ce soir, c'est fête ! L'aide-major à la défense de la Nouvelle-France et son incomparable épouse reçoivent mesdames Latour et Allard, leurs mamans, à leur table du château Saint-Louis ! D'ailleurs, ça ne m'étonnerait pas que le gouverneur Duquesne les invite aussi un autre soir.

Encore un que Cassandra va reluquer, sans doute ! Il faudra que je lui demande quel âge il a, se dit Étienne.

Sur ces entrefaites, une estafette frappa à la porte et remit un message à Quentin. Étienne en profita pour lancer un regard enjôleur à sa fille. Cette dernière marmonna :

— Tout ça, c'est du théâtre. Que de l'hypocrisie !

Étienne se rembrunit aussitôt. Avant que sa mère ne fasse une attaque,

Émeline lui chuchota à l'oreille :

— C'est une blague, maman.

— Toi, ma coquine, arrête de jouer avec mes nerfs comme ça ! dit Étienne.

Elle avait hâte de s'entretenir de la santé d'Émeline avec Cassandra, puisqu'elle avait bien vu que ce que sa fille disait ne correspondait pas à la réalité. Elle se doutait que les amours de son amie, à la suite de la mort du gouverneur La Jonquière, avaient pris une autre tournure. Elle aurait le temps de lui parler, puisque Cassandra, qui habitait toujours au château, l'invita à demeurer chez elle durant son séjour à Québec.

Les retrouvailles des éternelles amies se firent dans une explosion de joie. Elles ressassèrent leurs souvenirs et projetèrent de visiter Québec, en commençant par la résidence de Charlotte Estèbe, place Royale, et la chapelle des Ursulines, rue du Parloir, où le chanoine Jean-François Allard exerçait toujours son humble ministère. Étienne en profita pour proposer une visite à Charlesbourg.

— Depuis le temps que j'entends parler de ce fameux Trait-Carré où tu as été élevée et de ses terres en pointes de fromage, il faut absolument que j'aie fait la connaissance de la famille Allard chez elle.

N'étant pas dupe du subterfuge de son amie, Cassandra ajouta :

— Et de Gros-Pin peut-être, pour saluer monsieur Charles Villeneuve ? Je sais que tu meurs de curiosité de savoir où en sont mes amours avec Charles, avoue-le.

Un rire bien sonore et révélateur fusa en guise de réponse. Cassandra continua :

— De fait, tu n'en as probablement pas eu de nouvelles, puisque ce n'est pas Émeline qui a l'habitude de commérer, hein ?

Étienne saisit la balle au bond. C'était le moment idéal pour demander à son amie comment Émeline s'adaptait à sa nouvelle vie.

— Me permets-tu de te dire la vérité à propos de ta fille ? fit Cassandra.

Étienne frissonna. Elle eut peur d'apprendre des choses qu'elle ne voulait pas nécessairement entendre. Elle prit une grande inspiration et répondit :

— Autant tout me dire. En fait, je suis venue à Québec pour voir ce qui se passe réellement dans la vie de ma fille. Je ne te cacherais pas que son attitude m'inquiète. Je la trouve bien silencieuse et surtout bien difficile à saisir ! J'ai remarqué qu'il y avait un gros écart entre ce qu'elle dit et ce qu'elle vit réellement avec Quentin. Est-ce possible ?

Étienne fut surprise de voir Cassandra sourire.

— C'est parce qu'il la gâte trop. Je crois qu'il se sent coupable de partir aussi souvent et aussi longtemps. Tellement même qu'il me néglige ! C'est moi qui devrais être jalouse de ma bru.

Cassandra reprit, plus sérieusement :

— Le fait de ne pas être maman la tracasse beaucoup. Elle ne peut pas

comprendre qu'une aristocrate n'a pas à mettre un enfant au monde chaque année.

Étiennette plissa les lèvres. Si Cassandra n'avait pas fait exprès, la remarque la piqua au vif.

— Évidemment, ajouta Cassandra, c'est l'angoisse chaque fois que Quentin revient, puisqu'elle ne peut pas lui annoncer une grande nouvelle.

— Comme en ce moment.

Cassandra fixa son amie, constatant qu'elle avait vu juste.

— Durant ces périodes d'angoisse, Émeline raisonne complètement de travers. J'en ai déjà discuté avec Quentin et il comprend bien les raisons de son comportement étrange. Mais ça ne dure pas longtemps. Elle redevient vite le soleil qui illumine le château.

— Je croyais que c'était toi !

La boutade fit sourire Cassandra.

— J'ai vite laissé ma place à Émeline. Même qu'elle a supplanté Angélique Péan depuis que l'intendant est retenu à Paris. Elle a vite appris les belles manières. Son esprit brillant a rapidement acquis les connaissances qui lui manquaient. Quentin et moi sommes très fiers d'elle !

Malgré sa fierté, Étiennette soupçonnait que Cassandra embellissait la vérité. Elle la laissa continuer.

— C'est remarquable comme elle peut être appréciée à la fois pour ses compétences en tant que vétérinaire et pour sa grâce en société ! Elle passe aisément du milieu de la garnison au monde raffiné d'un salon littéraire.

Cette fois, Étiennette fut certaine que son amie exagérait. Elle aurait cru cette description s'il avait été question d'une femme comme Cassandra, une fille d'habitant qui avait fréquenté le grand monde parisien pendant près de cinquante ans, mais cela ne pouvait être vrai pour sa fille, sortie de Berthier depuis peu.

Elle se souvenait d'avoir entendu dire qu'Émeline avait eu des difficultés avec ses pas de danse.

— Je regrette, Cassandra, mais tu ne me dis pas toute la vérité ! J'ai beau avoir une admiration sans bornes pour ma fille, qui a réussi là où personne ne l'a fait en Nouvelle-France, excepté toi, bien entendu, il y a une limite ! Sa métamorphose me paraît tenir du miracle. Si Émeline est si heureuse, pourquoi son attitude est-elle si déroutante ? Entre l'impression qu'elle m'a donnée lors de mon arrivée et le bonheur que semble éprouver Quentin en sa présence, il semble y avoir un énorme contraste !

Comme son amie ne répondait pas, Étiennette prit le risque d'avancer :

— Émeline croit que Quentin la trompe !

Cassandra sursauta. Étiennette crut qu'elle camouflerait les frasques de son fils.

— Quentin a sans doute d'autres défauts, mais pas celui-là.

Cassandra ne voulait pas parler de la rumeur colportée par le lieutenant Chaussegros de Léry à propos de la liaison qu'aurait eue le comte Quentin Joli-Cœur avec une Acadienne. Émeline en avait sans doute entendu parler.

Étiennette cherchait à mieux saisir le comportement de sa fille.

— Il doit y avoir autre chose au sujet d'Émeline. Dis-moi tout, je comprendrai.

Cassandre hésita avant de lui confier :

— C'est vrai qu'Émeline brille maintenant en société. Peut-être trop !

— Que veux-tu dire ?

— Elle attire les regards masculins. Elle fait tourner les têtes, si tu veux.

— Et alors, elle ne serait pas la première ! Cassandre comprit que la réplique lui était adressée.

— Tu as raison. Tout devrait rentrer dans l'ordre quand ils auront leur premier enfant. En attendant, je remonte le moral d'Émeline à chaque départ de Quentin et... je la surveille du coin de l'œil.

Étiennette bondit de sa chaise en entendant cette remarque, qu'elle trouva outrageante.

— Tu ne devrais pas faire de tels sous-entendus, Cassandre Allard, tant que nous serons amies ! Sache que, si tu n'étais pas la belle-mère de ma fille et sa marraine, je remettrais notre amitié en cause ! Si tu veux un conseil, tu devrais plutôt surveiller ton fils ! Quand mon coche est arrivé au château et que je me suis présentée au garde comme étant la belle-mère de Quentin, il m'a répondu qu'il reconnaissait mon accent acadien. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Un ange passa. Celle qui était reconnue pour ses accès de colère mémorables baissa pavillon. Cassandre préféra faire amende honorable. Elle avoua l'inexcusable :

— Tu as raison, Quentin a eu une aventure avec une Acadienne. La rumeur courait tellement dans les corridors du château que j'ai interrogé mon fils, et il a fini par avouer sa faute. En fait, ce n'était pas vraiment une aventure, puisqu'il n'a fait que revoir Evangeline Melanson, une fille qu'il avait connue à Grand-Pré avant de se rendre à Berthier. Émeline l'a su et, depuis ce temps, elle est sens dessus dessous. Que veux-tu, ça leur a pris tellement de temps pour se rencontrer, à ces deux-là, que c'était normal pour un homme dans la trentaine de regarder d'autres jeunes femmes !

— Avant le mariage, mais pas après ! A-t-il pensé à la peine qu'il ferait à sa femme si elle venait à l'apprendre ?

Cassandre fit une moue d'impuissance.

— Ce n'est pas moi qui l'ai poussé dans les bras de cette femme ! Tu sais bien que je veux le bonheur d'Émeline et de Quentin !

Étiennette regretta d'avoir considéré Cassandre comme complice de l'agissement de son fils.

— Tu as raison, le bonheur de nos enfants devrait être notre seule préoccupation ! Si tu veux mon avis, nous devrions les laisser régler leur chicane d'amoureux entre eux. À ce compte-là, les belle-mère méritent bien leur réputation ! À trente et quarante ans, nous n'aurions pas aimé être surveillées, n'est-ce pas ? Est-ce qu'Émeline et Quentin se questionnent à propos de tes amours ?

— Jamais je ne le permettrais, tu le sais bien ! répondit Cassandre.

Leur fou rire prouva clairement que leur amitié n'avait pas été égratignée par la discussion. Étienne ajouta :

— Et moi, le pourrais-je ?

— Toi, ce n'est pas pareil, tu es ma grande amie !

Cassandre raconta à Étienne comment elle avait repoussé ses fiançailles avec le gouverneur La Jonquière, mais sans évoquer l'attirance de ce dernier pour Esther Sayward. Comme elle s'était occupée de préparer un concert, l'automne qui avait suivi leur visite à Berthier, elle n'avait pas eu le temps de rencontrer le gouverneur. Elle avoua qu'en fait, elle l'évitait. Peu avant Noël, La Jonquière était tombé malade et avait dû s'aliter. Il l'avait alors réclamée. Cassandre lui avait envoyé un message disant qu'elle devait passer les fêtes, jusqu'à l'Épiphanie, à Charlesbourg avec Émeline dans la famille Allard. Le gouverneur n'avait pas été dupe, comprenant qu'elle allait chez Charles Villeneuve à Gros-Pin.

— Émeline était d'humeur bien sombre. D'abord à cause de l'absence de Quentin, dont nous n'avions aucune nouvelle, et parce qu'elle n'était pas enceinte. Heureusement, elle s'est liée d'amitié avec sa cousine, Angélique Bergevin Allard, la femme de mon neveu Pierre. Elles sont du même âge. Mère de trois enfants, Angélique a été de bon conseil. Nous avons appris, il y a quelque temps, qu'elle devrait accoucher de son quatrième en septembre prochain. Émeline a semblé bien prendre la nouvelle. De toute façon, leur amitié semble aussi solide que la nôtre. Angélique saura lui remonter le moral si elle déprime encore.

Étienne sourit à Cassandre, tout en ne croyant pas trop à ce miracle. Elle lui fit signe de continuer son récit.

— Quand je suis revenue à Québec, en janvier, l'état de La Jonquière avait empiré. Il pressentait sa mort. Il m'a demandée à son chevet pour me demander pardon de...

Cassandre faillit parler d'Esther. Elle fit mine de s'éclaircir la gorge, puis reprit :

— Il m'a demandé pardon ne plus être en assez bonne santé pour envisager le mariage. Le pauvre est décédé le 17 mars. Son remplaçant, le gouverneur Duquesne, est arrivé en juillet dernier.

Étienne regarda son amie d'un air interrogateur. Celle-ci se défendit :

— Non, Étienne. Je suis plus vieille de douze ans que le gouverneur. Ne pars pas de rumeurs sur mon compte.

— Comme si j'avais l'habitude de commérer !

— Je te connais, Étienne la marieuse. Michel-Ange est un aristocrate racé et un officier de la Marine chevronné !

Elle l'appelle déjà par son prénom. Chère Cassandre, va !

— J'ai assez de mon fils qui se promène d'un bout à l'autre du pays. Je préfère le métier tranquille de l'habitant, continua la diva.

Comme Étienne semblait s'en étonner, Cassandre confirma :

— Les amours ont repris avec Charles. En fait, ce n'était que partie remise. Dès que le travail de Quentin lui permettra de rester à Québec, j'irai vivre en permanence à Gros-Pin. En attendant, je prends bien soin de notre Émeline, sans trop l'épier. Je t'ai déjà juré que je m'occuperais d'elle, alors je respecte mon serment ! Quand Quentin sera stationné à Québec, il achètera la ferme et l'élevage des Villeneuve. Charles n'est plus très jeune, tu sais.

Étiennette posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Et sa demande en mariage ?

— Je lui ai déjà dit que c'est une grand-mère qu'il épouserait.

— Alors, souhaitons pour tous que tu le deviennes le plus rapidement possible ! Ça me rassurerait, crois-moi.

— Si c'est pour faire le bonheur d'Émeline et de Quentin ! *C'est curieux qu'elle n'ait pas parlé de son bonheur avec Charles. Comme le disait mon défunt mari, rien n'est simple avec les amours de Cassandra!* conclut Étiennette.

Après avoir rendu visite au chanoine Allard chez les Ursulines, Étiennette se rendit avec Émeline, Cassandra et Quentin à Charlesbourg et rencontra, pour la première fois, le reste de la famille Allard, dont elle avait tellement entendu parler. Elle fut impressionnée par l'écusson qui portait l'inscription *Noble et Fort* et qui pendait toujours au-dessus de l'âtre, même si la maison avait été modernisée. Elle parla avec Pierre Allard et Angélique des avantages de vivre aux îles de Berthier. À la ferme des Villeneuve, elle eut le plaisir de revoir Charles, qui s'informa de la forge. Elle décida d'aborder avec Quentin le sujet de l'achat de la maison et de la forge par Marie-Amable et son mari, Jos Hénault. Son gendre répondit :

— Vous savez bien, belle-maman, que c'est Émeline qui décide ce qu'elle fera de sa part d'héritage ! Quant à moi, je considère que Marie-Amable fera une maréchale-ferrante avisée. D'ailleurs, le gouverneur Duquesne est d'accord pour que la forge Latour de Berthier soit une armurerie d'importance. Bientôt, une armée sera levée... C'est encore trop tôt pour l'annoncer. Vous pouvez dire à mes beaux-frères et à ma belle-sœur que la forge ne manquera pas de travail.

Étiennette sourit en entendant cette bonne nouvelle. — Depuis le temps que j'en entends parler, Émeline, j'ai bien hâte de lui voir l'encolure, à ce Nuage !

Chapitre XXXII

Le son du tambour -

Lorsque Quentin et l'état-major canadien apprirent l'assassinat de l'officier Joseph Coulon de Villiers, sieur de Jumonville, par les troupes commandées par l'Américain George Washington, le 28 mai 1754, alors qu'il était en mission parlementaire au fort Duquesne, ils en furent indignés tout autant que le roy de France. Si la France et l'Angleterre étaient officiellement en temps de paix, en Amérique le son du tambour de la guerre grondait. Le 3 juillet suivant, Louis Coulon de Villiers, un compagnon de régiment de Quentin en Acadie, vengea la mort de son frère en forçant George Washington à capituler au fort Necessity. Il laissa toutefois la vie sauve au commandant américain. Plutôt que d'être reconnaissants de cette magnanimité, les Anglais furent outrés d'apprendre que des militaires français chassaient des sujets américains de la vallée de l'Ohio.

L'état-major canadien savait bien que la Nouvelle-France avait peu de chances de sortir victorieuse d'une nouvelle guerre, car elle n'avait ni les moyens d'installer des colons sur un si grand territoire ni des troupes en nombre suffisant pour défendre contre une invasion anglaise une frontière qui

allait de l'estuaire du Saint-Laurent jusqu'aux Grands Lacs et du bassin de l'Ohio au Mississippi. Toutefois, la vaillance de la milice canadienne-française et le courage de la population permettaient d'espérer que l'on tiendrait tête à l'envahisseur. Tous les hommes valides de seize à soixante ans faisaient partie de la compagnie de milice de leur paroisse. Beaucoup étaient rompus à la vie des bois et étaient d'excellents tireurs. Chez les Anglo-américains, les troupes ne connaissaient rien à l'art de la guerre d'embuscades, que les Canadiens avaient découverte grâce aux Indiens.

Au printemps de 1755, un espion informa l'état-major canadien que les Anglais voulaient en découdre une fois pour toutes avec la Nouvelle-France en l'attaquant sur quatre fronts : l'Acadie, le lac Champlain, le lac Ontario et l'Ohio. Le nouveau général anglais, Edward Braddock, devait s'emparer des avant-postes de la vallée de l'Ohio, surtout du fort Duquesne, alors que les troupes anglo-américaines de la Nouvelle-Ecosse, commandées par le lieutenant-colonel Robert Monckton, devaient prendre les forts Beauséjour et Gaspareau, et assujettir les Acadiens.

Sans avoir la certitude que les informations données par l'espion étaient exactes, le gouverneur Duquesne décida d'en informer le Roy, le ministre de la Marine et le haut commandement français, et de leur demander des troupes de renfort. Il consulta aussi son état-major ainsi que l'intendant Bigot sur la stratégie à employer pour contrer l'attaque anglaise sur un si vaste territoire. Il fut décidé que le l'aide-major Joli-Cœur se rendrait sur l'isthme de Chignectou en Acadie, afin de défendre les forts Beauséjour et Gaspareau. Comme la menace anglaise semblait imminente, Quentin devait partir dans les meilleurs délais.

Lorsqu'il l'en avisa, Émeline s'y opposa catégoriquement.

— Encore ? Il n'est pas question que tu retournes en Acadie ! Sinon je prends la diligence pour Berthier sans te garantir que je reviendrai à Québec ! Est-ce assez clair ?

S'il s'était attendu à ce que sa femme soit furieuse en apprenant son départ, Quentin n'aurait jamais cru qu'elle lui lancerait un tel ultimatum. Pour la première fois, elle le menaçait de séparation. Il se demandait si c'était par jalousie ou dans le but de sauver leur amour qu'elle agissait de la sorte. Il décida de se confier à sa mère, qui lui répondit :

— Tu ne peux pas en vouloir à Émeline d'être possessive. Comme on dit, qui a bu boira, et chat échaudé craint l'eau froide. Alors, c'est normal que ta femme panique à l'idée de te perdre. Elle craint que tu n'aïlles de nouveau conter fleurette à cette Evangeline.

— Je dois obéir aux ordres du gouverneur, maman. Émeline doit se mettre dans la tête une fois pour toutes que je suis militaire de carrière. J'ai une chance en or de me faire valoir auprès du nouveau général français qui arrivera sous peu au Canada ! Je ne serais pas capable toutefois de vivre sans Émeline. Je préférerais mourir au combat, puisque j'aurais le cœur brisé.

— Grâce au ciel, nous n'en sommes pas encore là !

— Pourquoi ne parleriez-vous pas à Émeline pour qu'elle comprenne ? Vous vous entendez bien.

— Il n'est pas facile de réconforter un cœur de femme qui pressent le désastre de son mariage. Émeline pensera que je veux avant tout protéger mon fils. Une femme inquiète et malheureuse ne raisonne pas froidement... Laisse-moi réfléchir à la situation avant de prendre une décision. Et, surtout, n'envenime pas les choses durant les quelques semaines qui vous restent encore ensemble.

Cassandra avait son plan. Elle s'entretint avec le gouverneur Duquesne dès que cela lui fut possible et réussit à obtenir que Quentin parte plutôt en Ohio durant l'été. Savourant cette victoire personnelle, ce fut avec une grande joie qu'elle apprit la nouvelle à son fils.

— Dépêche-toi de le dire à Émeline. Pauvre petite, elle se fait tellement de mauvais sang !

— Pour notre mariage, en fait, car les balles anglaises ne sont pas moins dangereuses en Ohio.

— Moi aussi, je suis inquiète pour toi, ne l'oublie jamais. J'ai toujours souhaité que tu fasses une carrière au théâtre, tu le sais bien, lui dit Cassandra en lui ébouriffant affectueusement les cheveux.

— Le seul théâtre où je veux me produire, c'est le champ de bataille.

— Alors, promets à ta mère de ne pas jouer au héros inconscient du danger, comme ce Jumonville.

— Je vous le promets. Et si Émeline retournait chez sa mère à Berthier, le temps de cette campagne en Ohio, qu'en pensez-vous ? Il est peu probable que je sois de retour avant le printemps prochain. Je souhaiterais accompagner les renforts venus de France, si possible, à moins que le gouverneur Duquesne n'exige que je parte avant.

— Et moi, je vais trouver le temps long à Québec, sans vous deux !

— J'en connais un qui vous hébergerait avec le sourire. Il n'attend que ça, répondit Quentin d'un air taquin.

Cassandra devint subitement songeuse. L'idée de faire définitivement sa vie avec Charles la tracassait de plus en plus. Elle se demandait bien quel serait l'événement qui l'amènerait à dire oui devant Dieu au père de Quentin.

Nous verrons bien, j'en suis peut-être là, se dit-elle. C'est certain que Charles n'attend que ça. Je ne suis quand même pas pour fonder un théâtre de marionnettes à Charlesbourg, uniquement dans le but de m'occuper. Charles sait bien que je ne suis pas une femme d'habitant traditionnelle. Tout ce que je sais faire, c'est de monter Nuage.

— Ton idée d'amener Émeline dans son patelin est excellente. Depuis le temps qu'Étiennette le souhaite. Ça fera grand bien à Émeline et tu seras moins inquiet pour elle.

En juin 1755, la population acadienne n'avait pas encore prêté un serment d'allégeance inconditionnelle au roi d'Angleterre. Le lieutenant-gouverneur Charles Lawrence de la Nouvelle-Ecosse, redoutant de voir les Acadiens

prendre les armes, déploya une expédition pour prendre le fort Beauséjour et ouvrir l'isthme de Chignectou aux Britanniques. Le colonel Robert Monckton commandait une armée de près de cinq mille soldats. En face, les forces françaises du marquis Louis Du Pont Duchambon, sieur de Vergor, étaient dix fois moins nombreuses, comprenant cent cinquante soldats des Compagnies franches de la Marine et près de trois cents Acadiens qui disaient avoir été contraints de combattre sous le drapeau français. Le commandant de Vergor capitula après avoir défendu le fort durant deux semaines. Les Anglais rebaptisèrent aussitôt les lieux fort Cumberland. Le lieutenant-gouverneur Lawrence douta de la parole des Acadiens et considéra leur participation à cette bataille comme une infraction à leur neutralité.

En juillet 1755, il décréta la déportation de la population acadienne. Le 10 septembre, à Grand-Pré, alors que tous les hommes étaient rassemblés à l'église pour entendre la lecture de l'ordre de déportation, les troupes commandées par Monckton encerclèrent la bâtisse et allèrent cueillir les femmes et les enfants dans leurs fermes, qu'ils brûlèrent ensuite. Ces derniers furent déportés à bord de vaisseaux ancrés à l'embouchure de la rivière Gaspereau⁷⁵.

75. D'autres scènes de déportation se répétèrent à l'île Royale et à l'île Saint-Jean en 1758. Les hommes furent déportés dans les colonies anglaises, tandis que deux mille Acadiens parvinrent à s'échapper vers le Canada à travers bois. Plusieurs se livrèrent dès lors, avec l'aide des Indiens, à une guérilla implacable jusqu'à la fin de la guerre, ce qui obligea les Anglais à maintenir de nombreuses garnisons dans l'ouest de la Nouvelle-Ecosse.

À Québec, lorsque Quentin apprit la chute des forts Beauséjour et Gaspereau, et l'engagement légitime des Acadiens aux côtés de l'armée française, il comprit que ceux-ci le regretteraient amèrement. Il eut une pensée chagrine pour Evangeline, qui défendrait chèrement sa patrie et les siens, au péril de sa vie. Un sentiment de lâcheté l'envahit. Et s'il avait décidé de prendre le commandement en Acadie, comme le gouverneur le lui avait proposé, plutôt que de plier devant Émeline ? Il se demanda un instant si c'était un relent d'amour pour Evangeline ou sa sympathie pour le peuple acadien qui l'incitait à regretter sa décision. Il se consola en se disant que, s'il avait dirigé la défense des forts, il aurait demandé au commandant de Louisbourg d'envoyer des renforts pour contre-attaquer les troupes anglo-américaines.

Entre-temps, le nouveau gouverneur général de la Nouvelle-France, Pierre de Rigaud de Cavagnal, marquis de Vaudreuil, un Canadien de naissance, s'installa à Québec le 23 juin, accompagné de sa femme et des troupes demandées au Roy, une semaine après la chute du fort Beauséjour en Acadie. Le maréchal de camp Jean-Armand de Dieskau commandait six bataillons de l'armée.

Dès qu'il entra en poste, Vaudreuil décida d'envoyer le baron de Dieskau combattre les Anglais au fort Chouaguen sur la rive sud du lac Ontario et de l'accompagner afin d'instruire ce commandant français de la manière canadienne de faire la guerre. Avant son départ vers le lac Champlain, il jugea que la présence du comte Quentin Joli-Cœur était essentielle à la défense de Québec durant la maladie du major Ramezay, retourné dans sa famille à

Montréal.

À la même époque, Émeline reçut une lettre de sa mère l'informant du décès de son frère Joseph. Il n'avait pas encore trente ans. Sa santé fragile, puisque ses poumons n'avaient jamais pu supporter la fumée de la forge, l'avait empêché de mettre l'anneau nuptial au doigt de Marie-Anne Aubuchon. Étienne implorait

Émeline de venir à Berthier consoler ses frères et sœurs de cette nouvelle tragédie. Elle ajouta que la perte de Joseph, sans doute le forgeron le plus inventif parmi les frères Latour pour créer des outils ou fabriquer des pièces métalliques, allait ralentir les activités lucratives de la forge, qui avait déjà du mal à réparer tous les fusils que l'armée lui envoyait.

Étienne écrivait également que le travail à la forge laissait peu de temps à Marie-Amable pour s'occuper de son bébé et qu'en tant que grand-mère, elle se faisait un devoir de garder sa petite-fille, Marie-Amable Hénault⁷⁶.

76. Fille de Marie-Amable Latour et de Joseph Hénault Delorme, Marie-Amable Hénault naquit le 24 août 1754.

« Dès que tu le pourras, viens nous voir. J'aurais dû vous informer de la maladie de ton frère Joseph. Dieu ait son âme ! Il est enterré près de ton père dans le carré familial. Ses funérailles ont été touchantes. C'est notre nouveau curé Kerkério qui a officié, celui qui est aussi le seigneur de Dorvilliers. Tu aurais été fière de l'entendre vanter les talents de ton frère, ainsi que le succès de la forge Latour. Tu sais que personne à Berthier ne t'a oubliée comme vétérinaire. J'aurai bientôt l'occasion de te raconter tout ça de vive voix, du moins je l'espère.

« Ta mère qui vous embrasse, Quentin et toi, et qui pense souvent à vous.

« P.-S. : Dis à Cassandra que j'attends toujours qu'elle m'écrive ou qu'elle me rende visite. »

Cette nouvelle accrut le désarroi d'Émeline. Lorsqu'il vit la lettre et reconnut l'écriture d'Étienne, Quentin interrogea sa femme sur son contenu.

— De bonnes nouvelles de Berthier ?

— Plutôt des mauvaises. Mon petit frère Joseph est mort il y a quelques semaines. D'un mal mystérieux, paraît-il. Maman pense que c'est dû à la fumée de la forge ou au fer qu'il utilisait pour ses travaux d'armurerie. Pourtant, Joseph était habitué à la fumée. Il semble qu'il était tout le temps fatigué, bien trop pour son âge ! Marie-Amable a dû le faire trop travailler ; il est mort d'épuisement. Tu sais comment elle est, celle-là. Elle emploie toujours la manière forte et elle est sans jugement lorsqu'il s'agit du bien-être des autres ! J'ai l'impression que ma propre famille m'a oubliée, même ma mère pour ne pas m'avoir informée de la mort de Joseph. Québec est à moins de deux jours de route en plein été. C'est comme si je ne comptais plus pour eux.

Surpris par les propos d'Émeline, Quentin voulut la rassurer :

— Il est sans doute mort subitement. Le temps que tu reçoives la lettre et que tu te rendes à Berthier, il aurait déjà été enterré.

— J'aurais pu quand même aller faire mon deuil avec les autres... Un tel

comportement ne ressemble pas à maman. Il doit y avoir l'influence de Marie-Amable là-dessous !

Quentin n'avait pas l'habitude d'entendre sa femme critiquer les autres, encore moins s'en prendre aux membres de sa propre famille. Il comprit qu'elle ne lui avait pas tout dit. Quand il lui parla d'aller prier sur la tombe de Joseph et visiter sa famille, Émeline se mit à sangloter. Quentin la prit dans ses bras et tenta de la réconforter.

— Dis-moi tout ce qui ne va pas ou ce qui te fait autant de peine; j'essaierai de comprendre et de t'aider.

Émeline se laissa envelopper par sa présence rassurante et lui confia :

— Marie-Amable a une petite fille âgée d'un an et moi, j'en suis encore à espérer avoir un enfant après cinq ans de mariage. Si ça continue, nous n'aurons pas de famille.

— Tiens, sèche tes pleurs, lui dit Quentin en lui présentant son mouchoir. Tu n'as pas à en vouloir à Marie-Amable, elle n'y est pour rien. Aie confiance, tout va s'arranger. Tu as encore du temps devant toi, tu sais. Je vais rester à Québec au moins jusqu'au printemps prochain. C'est de bon augure, non ?

Un sourire apparut sur le visage d'Émeline. Elle se sentait réconfortée par les paroles apaisantes de son mari. Celui-ci lui dit amoureusement :

— J'ai le pressentiment que notre petit se laisse désirer. Nous n'avons qu'à lui causer une surprise et à hâter sa venue. Tiens, qu'en dirais-tu si je demandais à ma mère de t'accompagner à Berthier ? Ça lui changera les idées, Depuis que mon oncle Georges est malade, elle broie du noir. Quant à moi, dès que le gouverneur Vaudreuil sera de retour du lac Champlain, je vais lui demander de me permettre de m'absenter quelques jours pour aller vous rejoindre. N'est-ce pas une merveilleuse suggestion ?

En guise de réponse, Émeline embrassa tendrement Quentin et se remit à espérer la venue de la cigogne. Un peu plus tard, tous deux partirent pour Charlesbourg, voulant parler de leur projet à Cassandre. Arrivés à la ferme familiale des Villeneuve, ils trouvèrent Cassandre et Charles tristes et désespérés. Larmoyante, Cassandre annonça que son frère Georges venait de décéder, le 13 septembre, à l'âge de soixante-quinze ans. Charles dit à son fils qu'il venait de perdre son meilleur ami.

Le lendemain, à l'église de Charlesbourg, le vieux chanoine Jean-François Allard célébra les funérailles de Georges, le dernier de ses frères. Veuf de Catherine Bédard depuis six ans, Georges laissait dans le deuil ses deux filles du second lit, Geneviève-Catherine et Marie-Louise, mariées respectivement à Charles Boissel et à Joseph Pivin, ainsi que leurs enfants et ceux de sa fille Françoise, issue de son premier mariage avec Margot Pageau et décédée en 1741, qui avait épousé Joseph Collet.

La famille Allard de Charlesbourg perdait un membre estimé de tous. Si Charles Villeneuve ravalait les sanglots qui lui serraient la gorge, Cassandre, assise près de lui, laissa libre cours à sa peine et pleura abondamment tout au long de l'oraison, quand le chanoine vanta les qualités humaines et artistiques

du défunt et qu'il surprit l'assistance en disant qu'il envoyait Georges, qui retrouverait ses parents et les êtres aimés au ciel. Émeline et Quentin, qui avaient pu apprécier l'oncle Georges au cours des dernières années, écoutaient l'hommage funèbre avec recueillement. Ils n'étaient pas les seuls, puisqu'une des belles-sœurs de Georges, Marion Pageau, pleurait les bons souvenirs qu'elle conservait de lui et de sa sœur Margot ainsi que de son mari, Simon-Thomas, qui étaient partenaires dans l'élevage de moutons sur la terre de Thomas Pageau, leur père.

Sitôt que Georges fut mis en terre au cimetière et que le prêtre eut aspergé le cercueil d'eau bénite pour une dernière fois, le chanoine Jean-François s'approcha de Cassandre et lui dit, la voix remplie de tristesse :

— Il ne reste plus que nous maintenant, Marie-Chaton. Essayons de nous rapprocher davantage. Le deuil de Georges va me permettre de tourner définitivement la page sur mes préjugés. Je souhaite dorénavant que tu puisses m'estimer non pas comme ton grand frère, mais comme un ami sincère qui admire la merveilleuse personne que tu es.

Cassandre resta figée devant la supplique de Jean-François.

— C'est la plus belle marque d'amour fraternel que tu pouvais me donner. Sans croire qu'ils viendraient un jour, j'ai tellement souhaité t'entendre dire ces mots, larmoya Cassandre.

Le chanoine Jean-François mit affectueusement sa main sur l'épaule de sa sœur. Émeline, Quentin et Charles assistaient à la conversation.

— Mes certitudes, mes préjugés et mes accusations du haut de la chaire n'ont fait de moi qu'un mauvais prêtre qui s'est éloigné de l'unique message évangélique: «Aimez-vous les uns les autres.» J'ai cru toute ma vie que j'étais un meilleur chrétien que vous tous, alors que je péchais par orgueil. Je n'ai pas eu le temps de le dire à mes frères avant leur mort. En fait, tu as toujours été celle pour qui j'ai eu le plus d'affection et, pourtant, tu sais à quel point j'ai pu critiquer ta conduite. Si tu savais comme je le regrette, parce que j'errais en voyant le péché partout. J'ai grandement fauté, Marie-Chaton, et je te demande de me pardonner.

— C'est moi plutôt qui te demande de me pardonner, parce que je n'ai pas toujours été à la hauteur de tes attentes. Je me suis toujours sentie coupable, malgré les apparences.

Jean-François regardait sa petite sœur, le visage en paix, comme s'il venait d'obtenir la rédemption divine.

— C'a été une de mes grandes erreurs que de t'avoir jugée. Qui suis-je pour l'avoir fait? Je n'ai guère été mieux que les pharisiens du Temple. J'ai finalement compris le dernier message de maman : t'aimer pour ce que tu es, c'est-à-dire ma petite sœur que je ne voudrais pas perdre, puisque tu es le reflet du souvenir de maman.

Relevant sa voilette noire, Cassandre regarda alors son grand frère avec un demi-sourire, malgré l'émotion qui lui torturait le visage.

— N'est-ce pas aussi pour ce que je suis vraiment ?

S'apercevant encore de son erreur, le chanoine larmoya à son tour.

— Que je suis bête ! Mes vieilles habitudes sont incrustées. Je crois qu'il me reste encore beaucoup à méditer pour les faire disparaître.

— Ce ne sera pas nécessaire, grand frère. Je te trouve très bien comme ça. Maman ne voulait pas de saints dans la famille, seulement des frères et une sœur qui s'aiment et qui s'entendent. Maintenant, c'est chose faite.

— Je prends à témoin la mémoire de maman que plus jamais je ne jugerai ta conduite.

Pour sceller leur serment, frère et sœur se pressèrent l'une contre l'autre. Puis Jean-François invita Charles, Émeline et Quentin à se joindre à cet élan d'amour fraternel.

Quand l'été indien vint embellir les forêts des environs de Québec, à la nouvelle suggestion plus prudente de Quentin, qui pressentait une déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre et son départ pour le front, Émeline décida plutôt qu'elle se rendrait à Berthier l'année suivante, en espérant y emmener son nouveau-né. Ils vécurent des jours heureux en amoureux, alors que la défense de Québec n'était pas encore une préoccupation urgente pour eux en tout cas, moins que la naissance de leur premier enfant.

Le 17 mai 1756, la guerre fut officiellement déclarée, cinq jours après l'arrivée du nouvel état-major français, dirigé par le marquis de Montcalm, maréchal de camp, le remplaçant du général Dieskau, qui avait été rapatrié en France après avoir été gravement blessé au combat. Montcalm était accompagné par le chevalier François-Gaston de Lévis, brigadier et commandant en second, et par le colonel François-Charles de Bourlamaque. À cause des vents contraires qui l'avaient empêché de continuer sa route sur le fleuve pour entrer dans la rade de Québec, Montcalm avait dû prendre un boghey à la hauteur de Beupré et coucher chez le curé du Buron à Château-Richer.

Chapitre XXXIII

***Le marquis de Montcalm*⁷⁷**

Le général Montcalm comptait onze campagnes militaires et déjà cinq blessures après trente et un ans de loyaux services dans l'armée. En mars 1756, nouvellement nommé maréchal de camp par le Roy, il s'embarqua pour Québec avec son état-major. Montcalm voyageait sur la frégate nommée la *Licorne* avec son premier aide de camp, Louis-Antoine de Bougainville, alors que le chevalier de Lévis, son commandant en second, prenait place sur la *Sauvage* et que le colonel Bourlamaque suivait sur la *Sirène*. Sous les ordres du gouverneur de la Nouvelle-France, le marquis de Vaudreuil, ils avaient reçu la mission d'organiser la défense de la Nouvelle-France et de vaincre l'armée anglaise.

77. Louis-Joseph de Montcalm, marquis (1712-1759), était enseigne, capitaine, aide de camp, colonel, brigadier, maréchal de camp, commandant d'armée, lieutenant général des armées en Nouvelle-France et commandeur de Saint-Louis.

Arrivés à Québec le 13 mai suivant, les quatre hauts gradés français furent reçus en grande pompe par l'intendant Bigot, accompagné d'Angélique Péan, du chevalier de Longueuil, lieutenant du Roy, de monseigneur de Pontbriand, du major Ramezay ainsi que de l'aide-major Quentin Joli-Cœur et de son épouse, Émeline. Après ces réceptions fastueuses données par Bigot, Montcalm et ses compagnons se rendirent rapidement à Montréal pour rencontrer le gouverneur Vaudreuil, qui n'avait pu leur souhaiter la bienvenue à Québec.

Montcalm se fit une opinion défavorable des administrateurs canadiens lorsqu'il se rendit compte que l'intendant Bigot et ses responsables de l'approvisionnement de l'armée canadienne, Joseph Cadet et Guillaume Estèbe, s'en mettaient plein les poches en gérant la compagnie que tout le monde surnommait « La Friponne ». Par ailleurs, si le général appréciait les compétences du major Ramezay à la défense de Québec, il avait visiblement une grande considération pour l'aide-major Quentin Joli-Cœur, en raison non seulement de son titre de noblesse et de sa croix de Malte, mais aussi de ce que lui avait dit à son sujet la marquise de Pompadour, qui lui avait donné la consigne de lui accorder l'attention due à son rang et à son aptitude à comprendre les méthodes militaires, à la fois des troupes métropolitaines françaises et des milices canadiennes.

Lorsqu'il fit la connaissance d'Émeline et qu'il apprit qu'elle était vétérinaire, Montcalm voulut retenir ses services en nommant Quentin capitaine de la nouvelle cavalerie de l'armée canadienne, qui comprenait deux cents chevaux. Il demanda à Émeline de dispenser les meilleurs soins à son pur-sang noir, qui avait éprouvé des ennuis de santé durant la traversée de l'Atlantique. La vétérinaire proposa au général d'héberger son étalon, Lucifer, à la ferme d'élevage équin Villeneuve à Charlesbourg et de le loger dans la stalle qui se trouvait près de celle de Diva. Devant l'attitude bienveillante du général Montcalm, Quentin l'invita à visiter les lieux.

Il tenait aussi à lui présenter sa mère, se disant qu'il demanderait à celle-ci de taire la paternité de Charles, pour qu'il ne perde pas ses chances d'être bien vu de l'entourage du général.

De son côté, si Cassandre vivait des moments heureux à Charlesbourg, malgré l'anxiété causée par la déclaration de guerre, elle s'ennuyait de l'excitation de la ville. Elle avait appris que le marquis de Vaudreuil avait remplacé le marquis Duquesne comme gouverneur, ce qui la comblait d'aise, puisqu'elle se souvenait avoir donné des leçons de solfège aux enfants Vaudreuil.

Quentin avait un autre dessein. Il souhaitait que Vaudreuil invite Cassandre à loger au château Saint-Louis, espérant qu'elle influence l'opinion du gouverneur sur sa carrière, comme l'avait fait la marquise de Vaudreuil à Versailles pour promouvoir l'avancement de ses fils. Il avait prévenu Cassandre :

— Je doute que Vaudreuil et Montcalm puissent marcher main dans la main encore bien longtemps. D'autant plus que Vaudreuil a signifié au Roy que la présence d'un officier général français n'était pas nécessaire dans son gouvernement. Leurs façons de combattre l'ennemi sont diamétralement opposées. Or, pour l'avancement de ma carrière, je me dois d'être bien vu à la fois du gouverneur et du général. Pour cela, j'ai besoin de votre aide à Québec. Avant que Montcalm ne parte en campagne, je vais demander que vous soyez invitée au prochain bal.

Si Cassandre parut enthousiaste à cette idée, n'attendant vraisemblablement qu'une occasion de quitter Gros-Pin pour retrouver la vie trépidante de château, Charles, pour sa part, se montra réticent :

— La place de ta mère est ici. Si elle veut rencontrer le marquis de Montcalm, nous l'inviterons à Gros-Pin en même temps que le gouverneur Vaudreuil. Sa résidence d'été est à Beauport.

Quentin jeta un coup d'œil à sa mère qui fulminait :

— Ce n'est pas toi, Charles Villeneuve, qui dirigeras ma vie. Si on m'invite à loger au château Saint-Louis, j'irai. D'ailleurs, je me demande bien pourquoi je n'ai pas décidé de le faire avant, plutôt que de partager la vie misérable d'un élèveur.

Quentin connaissait assez bien le caractère explosif de sa mère pour savoir qu'elle n'hésiterait pas à jeter par-dessus bord les années de bonheur vécues à Gros-Pin avec Charles, au risque de le regretter plus tard. Il prit sur lui d'éviter à Cassandre de compromettre sa liaison avec son père et tenta d'expliquer à ce dernier la diplomatie courtesane de Paris dans des termes qu'il comprendrait facilement. Levant la main pour demander à sa mère de se taire, il s'adressa à Charles :

— Que diriez-vous d'installer l'étalon noir et l'étalon blanc dans le même box ?

Charles haussa les sourcils, montrant qu'il ne comprenait pas pourquoi son fils lui posait une question aussi simpliste.

— Voyons, Quentin, tu sais bien qu'ils vont se tuer. Quelle question enfantine !

Quentin sourit. Il avait atteint son but.

— C'est ce que feront tôt ou tard Montcalm et Vaudreuil. Je crois être le seul officier qui puisse les réconcilier. Je suis bien vu des troupes françaises pour avoir servi en Europe, et aussi des milices canadiennes pour avoir combattu en Acadie. Je souhaiterais que le gouverneur et le général me confient une mission plus importante que la défense de Québec. C'est là que maman entre en jeu. Elle sait comment s'y prendre avec les dignitaires.

À mesure que le visage de Cassandra s'éclairait, celui d'Émeline se rembrunissait. Charles s'en rendit compte. Devinant la réaction de Cassandra, il s'enhardit à répondre :

— Peut-être bien ; ça la regarde. Je l'ai toujours laissée libre d'agir à sa guise. Puisque nous ne sommes pas mariés, si elle veut retourner à Québec et faire la vie de château, qu'elle y aille. Je suis un vieux garçon racorni, qui vit plus souvent à l'écurie qu'à la maison. Je m'accommoderai encore une fois de mon célibat, puisque c'est mon destin. Mais toi, mon garçon, c'est différent. Tu es marié avec une merveilleuse femme qui a déjà trop longtemps souffert de tes absences.

Étonné de la réaction de Charles, Quentin allait répliquer, quand celui-ci l'en empêcha d'un signe de la main.

— Je sais, tu es militaire et tu n'as pas d'autre choix que de combattre là où on t'enverra. C'est un fait. Par ailleurs, tu n'es pas obligé de chercher la gloire en te battant jusqu'aux confins de la Nouvelle-France. Tu nous as toujours dit que Québec était la position la plus importante à défendre et qu'une défaite signifierait la perte du pays aux mains de l'ennemi. Maintenant que nous sommes en guerre, est-ce que cela tient toujours ?

Ébahi par le raisonnement sensé de son père, Quentin répondit :

— De plus en plus.

— Alors, quelle gloire cherches-tu ailleurs, si elle est à portée de main à Québec ?

Quentin prit quelques secondes de réflexion avant d'admettre :

— Vous avez raison. Non seulement mon devoir est ici, mais aussi mon avenir.

Charles allait serrer la main de Quentin quand celui-ci s'agenouilla devant lui, lui prit la main et la posa sur sa tête en disant :

— C'est votre bénédiction que je réclame, tant vos conseils sont judicieux.

Devant un tel revirement de situation, émerveillée par la justesse du propos, par la force de caractère de Charles, ainsi que par l'admiration de Quentin pour son père, Cassandra ne voulut pas être en reste. Elle ajouta :

— Tu as raison, Charles, je suis la maîtresse de ma destinée et je ne laisserai personne me dicter ma conduite. Je te remercie donc, Quentin, de me faire suffisamment confiance pour me demander de t'aider dans ta carrière en vivant au château Saint-Louis, mais je vais t'aider encore mieux de Charlesbourg. Ma place est ici aux côtés de ton père. Je veux finir mes jours avec lui. Il y a aussi les familles Allard et Villeneuve qui paniquent déjà à la

perspective des mauvais jours qui s'en viennent. Nous devons, Charles et moi, être solidaires afin de leur porter secours, le moment venu. C'est ensemble que nous réussirons le mieux.

Là-dessus, Cassandre alla se jeter dans les bras de son amoureux, comme elle savait si bien le faire, et l'embrassa sans la moindre gêne devant Émeline et Quentin. Si Charles rougit de tant d'effusion, Émeline et Quentin se regardèrent en souriant d'étonnement. Comme Quentin commençait à applaudir discrètement pour leur rappeler que les amoureux ne sont pas toujours seuls au monde, Cassandre se retourna vers lui, tout en se tenant serrée contre Charles.

— Même si elle ne s'en est pas confiée à moi dernièrement, je sais qu'Émeline a toujours le désir d'être mère. Je ne voudrais pas que tu l'oublies. Et puis, je ne voudrais pas que mon amie Étiennette me reproche un jour de ne pas te l'avoir dit.

Si elle avait déjà abordé cette question délicate avec son fils, jamais Cassandre n'en avait parlé devant d'autres personnes. Quentin en fut surpris. Alors qu'il se tournait pour regarder sa femme, il vit qu'elle s'était déjà approchée de sa marraine pour la remercier en l'embrassant. Elle n'aurait pu dire un mot, tant l'émotion lui serrait la gorge. Quentin comprit que le bonheur d'Émeline passait par la maternité, plutôt que par sa carrière militaire.

— Si vous voulez, mère, nous en reparlerons, Émeline et moi. Je crois que cette question nous concerne, répondit Quentin pour ne pas perdre la face devant ses parents.

Aussitôt, Émeline alla retrouver Quentin et lui prit le bras. Cassandre comprit qu'elle s'était rendue à la limite de ses recommandations.

Au fil des semaines, comme Montcalm paraissait satisfait de l'état de santé de Lucifer, Émeline lui apprit que la forge de sa famille, à Berthier, réparait les fusils de son armée. Le général, qui avait déjà Quentin en haute estime, lui fit part de son intention de visiter cet atelier d'armurerie en se rendant avec son armée combattre les Anglais au lac Ontario. Il demanda à l'aide-major de l'accompagner jusqu'à Berthier.

Montcalm voulait aussi rencontrer un officier nommé Dandonneau du Sablé, dont on lui avait dit le plus grand bien à Versailles et qui résidait dans sa famille à l'île Dupas, afin de lui confier une mission importante aux Grands Lacs. Il ne resterait qu'une demi-journée aux îles de Berthier, avant de reprendre sa route vers Montréal. Quentin avait fait la connaissance de Louis-Antoine de Bougainville. Fin causeur, géomètre brillant, Bougainville avait déjà publié un ouvrage sur le calcul intégral et aspirait à devenir membre de l'Académie des sciences de Paris. Comme il avait été recommandé au général Montcalm par la marquise de Pompadour, le comte Quentin Joli-Cœur et lui purent facilement se lier d'amitié et parler de leurs rencontres avec la marquise.

Après en avoir parlé avec Quentin, Émeline décida de se rendre à Berthier en compagnie de Cassandre. Cette dernière, qui attendait impatiemment

l'occasion d'être présentée au général Montcalm, accepta l'invitation avec plaisir. Elle voulait aussi aider son amie Étienne à accueillir autant de dignitaires et de militaires.

Quelques jours plus tard, Cassandre et sa belle-fille montèrent dans la première diligence pour Berthier, sans avoir pris le temps de prévenir Étienne de leur arrivée. Émilie emportait aussi les directives de Quentin quant au protocole à observer durant la visite de la forge par le marquis de Montcalm.

Quand elles arrivèrent à Berthier, sur le coup de l'angélus de midi, Émilie et Cassandre savaient qu'il leur restait à peine trois jours pour préparer la visite du général. Si Émilie était préoccupée par l'organisation de la forge et de son atelier de réparation de fusils, Cassandre, de son côté, ruminait d'avance l'obligation qu'elle aurait de demander l'aide d'Esther de Lestage pour recevoir les dignitaires au manoir seigneurial.

Il est évident qu'Étienne ne pourra pas accueillir tous ces militaires chez elle, se disait-elle.

Pour ce qui était de la nourriture, Charlotte Estève avait rassuré Cassandre en lui affirmant que son mari fournirait tout ce qu'il faudrait pour bien accueillir le général et qu'il ferait en sorte que madame Étienne Latour reçoive ses invités avec honneur et fierté.

Quel ne fut pas l'étonnement d'Étienne lorsqu'elle aperçut un fiacre et en vit descendre deux femmes élégantes ! Au même moment, Marie-Amable s'appêtait à annoncer une grande nouvelle à sa mère :

— Maman, Jos et moi voulions vous apprendre...

Après les embrassades de circonstance, Émilie regarda dans toute la pièce, anxieuse de voir un bébé et tendant l'oreille pour entendre des pleurs. S'en rendant compte, Étienne déclara avec diplomatie :

— La petite Marie-Amable fait sa sieste. Ne cherche pas d'autre enfant ; la cigogne ne s'est pas encore montré le bout du bec, cette année. Il faut que Marie-Amable comprenne qu'avec ses responsabilités à la forge qui la tiennent occupée, ça ne donne pas grand goût à l'oiseau de faire son nid au-dessus de la cheminée. Il aurait plus de chances de nicher sur la toiture de la forge !

Marie-Amable fut blessée par la remarque désobligeante de sa mère.

— Maman, Jos et moi faisons tout ce qui convient. Mon travail de gérante de la forge et de l'atelier d'armurerie n'empêche rien, bien au contraire. C'est justement de ça que je voulais... C'est plutôt vous qui voulez contrôler ce que font vos filles !

Marie-Amable préféra taire qu'elle était enceinte de trois mois.

Étienne se renfrogna. Émilie et Cassandre se rendirent compte que l'atmosphère était tendue à la maison des Latour. Cassandre fit signe à Émilie de converser avec sa sœur, tandis qu'elle se chargea d'entretenir Étienne du motif de leur venue.

Cassandre lui expliqua que leur visite devançait celle de l'état-major de

Montcalm, dont faisait partie Quentin. À cette annonce, son amie blêmit.

— Le général Montcalm ? Que va-t-il penser de nos installations de la rivière Bayonne ? J'espère au moins qu'il n'a pas l'intention de coucher ici !

— Justement, si notre amie Esther pouvait l'accueillir à son manoir, ça faciliterait les choses.

Étiennette parut soulagée ; un sourire illumina son visage.

— Elle vient d'arriver de Montréal. Elle devrait être d'accord.

— Je compte sur toi pour qu'elle en soit ravie. Sinon le général couchera sur son bateau amiral. Au nombre de soldats qui débarqueront à Berthier, vous ne reconnaîtrez plus votre patelin.

— Toute une armée ? Le chenal sera bien noir de monde !

— C'est la guerre, Étiennette. Le général et ses troupes s'en vont combattre aux Grands Lacs. Il a aussi l'intention de visiter votre atelier d'armurerie.

— Tu entends ça, Marie-Amable ? Le général des armées de Sa Majesté veut visiter la forge ! Ton père n'aurait jamais cru ça possible ! lança-t-elle, roissant de fierté.

Puis, sur un ton inquiet, elle demanda à Cassandre :

— Ça doit être très gênant, de recevoir un marquis ?

— Pas plus que ça ne l'a été d'accueillir le marquis de La Jonquière, qui était en plus gouverneur de la Nouvelle-France. Tu verras, tout se passera bien. De plus, Quentin sera là pour l'accompagner. Tu comprends, c'est son supérieur militaire immédiat.

Étiennette parut rassurée. Elle s'empressa d'ajouter :

— Marie-Amable, va vite avertir tes frères à la forge et dis-leur qu'ils la rendent aussi propre qu'un sou neuf. La réputation de la famille Latour en dépend.

— Je t'accompagne, Marie-Amable, dit Émeline. J'ai hâte de surprendre Antoine et Pierre et de visiter l'atelier d'armurerie. Ah oui, je dois remettre la lettre du général au chef de milice, en l'occurrence mon beau-frère Pierre Généreux ! C'est Marie-Anne qui sera surprise de me voir. Viendras-tu avec moi ?

Marie-Anne arriva justement sur ces entrefaites. Quand sa sœur lui remit la lettre destinée à son mari, après lui avoir appris la venue de la flotte française, elle s'écria, apeurée :

— Mon Dieu, j'espère qu'ils ne viennent pas enrôler les miliciens de Berthier ! Je ne veux pas que mon mari et mes fils aillent combattre et mourir au loin !

Les femmes Latour regardèrent aussitôt Cassandre.

— Je n'en sais pas plus que vous. Probablement que ça concerne votre atelier d'armurerie. Le chef de la milice vous le dira.

Personne ne parut rassuré. Pendant qu'Émeline et Marie-Amable se dirigeaient vers la forge et que Marie-Anne retournait chez elle, la lettre à la main, Étiennette et Cassandre se rendirent au manoir seigneurial. Esther et

Cassandre semblèrent heureuses de se retrouver, comme si elles avaient oublié leur vieille querelle. *Tant mieux!* se dit Étienne.

Esther accepta avec enthousiasme d'accueillir l'état-major français au manoir et proposa même d'organiser une cérémonie protocolaire sur la place publique en présence des populations de Berthier et des seigneuries environnantes. Son neveu, Pierre-Noël Courthiau, le seigneur de Berthier, accueillerait les dignitaires, et le curé Kerkério, le seigneur de Dorvilliers, bénirait la cérémonie. Cassandre se proposa pour préparer le goûter au manoir, afin de libérer Étienne de cette tâche.

Le 27 juin, le marquis de Montcalm partit de Québec avec son armée en direction du fort Carillon, dans le but de raffermir les liens avec les nations indiennes alliées des Français. Comme il prévoyait arriver à destination le 3 juillet suivant, il voulait passer la nuit à Berthier. Quentin lui avait assuré que le chenal du Nord était à la fois assez profond pour la navigation et sécuritaire pour empêcher la venue d'espions anglais.

Quelques jours plus tard, la population de la rive nord du lac Saint-Pierre vit une nuée de navires de guerre se diriger vers le chenal du Nord. Tout le long de l'île Dupas et de l'île aux Vaches, la population insulaire clamait sa joie. Le navire amiral de la flotte s'arrêta à l'embouchure de la rivière Bayonne. Sur la rive, le comte Quentin Joli-Cœur put reconnaître les membres de sa belle-famille, alors que les censitaires de Berthier agitaient leur fanion fleurdélié.

Dès qu'ils posèrent le pied sur le sol de Berthier, Montcalm et son état-major furent conduits sur la place principale pour une simple cérémonie du salut au drapeau, au son du tambour et du clairon de la seigneurie. Le curé Kerkério bénit l'assistance, et le seigneur Courthiau souhaita la bienvenue au général et aux officiers. Pour sa part, Montcalm confirma l'état de guerre, ainsi que sa volonté d'enrôler les miliciens voulant se battre pour la gloire de la France en délogeant les Anglais du territoire de la Nouvelle-France.

Entre-temps, le chef de la milice, Pierre Généreux, avait réuni quelques volontaires qui s'avancèrent sur le tertre, souhaitant accompagner le convoi aux Grands Lacs. Montcalm fit tirer quelques salves de fusils pour souligner le courage de ces miliciens.

Étienne, Cassandre, Émilie et Esther se trouvaient dans la première rangée, celle des dignitaires, où se tenaient aussi les seigneurs de l'île Dupas, de Lanoraie et leurs épouses. Au loin, on pouvait apercevoir les bateaux de la flotte de la marine, cordés comme bernaches au printemps. Quand il parla des mérites de la seigneurie de Berthier, le général Montcalm ne manqua pas de souligner que l'épouse de l'aide-major de Québec, la comtesse Émilie Latour Joli-Cœur, originaire de Berthier, était une vétérinaire qualifiée qui avait guéri son étalon noir, Lucifer. Il invita Émilie à faire quelques pas en avant, afin que tout le monde la reconnaisse. Aussitôt, Cassandre et Esther sourirent à Étienne qui rougissait de fierté. Elle fut encore plus fière lorsque Montcalm informa l'assistance qu'il s'apprêtait à se rendre à l'atelier d'armurerie de la

forge Latour pour discuter d'approvisionnement supplémentaire de fusils avec les propriétaires.

Quand la foule scanda : « Étienne ! Étienne ! », à la grande surprise de Montcalm, Quentin invita sa belle-mère à s'avancer et la présenta au général, sous les applaudissements de la foule.

— Mon général, je vous présente la propriétaire de la forge Latour, ma belle-mère, madame Étienne Latour.

— Mes hommages, madame Latour. Croyez que c'est un honneur pour moi de faire la connaissance de la mère de la comtesse Joli-Cœur. Nous nous reverrons tout à l'heure, n'est-ce pas ? déclara le général Montcalm en lui faisant le baisemain devant l'assistance.

Être associée ainsi à la noblesse française fit rougir Étienne, qui ne sut que répondre. Elle sourit tout simplement, en faisant une légère révérence. Montcalm lui rendit aimablement son sourire. Lorsqu'elle revint à sa place, Cassandre, curieuse, chuchota :

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Quel homme charmant et courtois ! se contenta de répondre son amie.

— Il n'est pas pour toi, Étienne. D'abord, il est marié et, ensuite, il est beaucoup plus jeune que toi ! marmonna Cassandre pour elle-même, agacée par son attitude.

À la fin de la cérémonie patriotique, le seigneur Courthiau annonça que la rue et la place publique de Berthier porteraient désormais le nom de Montcalm, pour commémorer la visite du maréchal de camp des armées en Nouvelle-France. Cet honneur sembla plaire à ce dernier, qui ordonna que l'on tire quelques salves de canon, qui furent entendues jusqu'à Sorel, où certains insulaires crurent à une attaque anglaise.

Ce fut au tour d'Étienne de chuchoter à l'oreille de Cassandre :

— Pour une petite seigneurie perdue entre Trois-Rivières et Montréal, nous avons déjà les rues Frontenac et Montcalm. Quel autre nom célèbre aurons-nous à l'avenir, dis ?

— Pourquoi pas la rue Latour ? Puisque tu as été acclamée chaleureusement par tous ces gens.

Flattée, Étienne répondit :

— Ce n'est rien par rapport à toi, qui as été acclamée à Paris et à Versailles.

— Oh, moi, les spectateurs ont applaudi ma voix et mon talent scénique, tandis que toi, c'est par considération que les gens de Berthier l'ont fait.

Simulant la modestie, Étienne ajouta :

— Surtout pour la renommée de la forge Latour.

— C'est quand même Pierre et toi qui l'avez fait prospérer, cette forge.

— Grâce à Quentin, oui !

— Dis surtout que c'est grâce à la compétence des forgerons Latour et à Émilie, qui a su se faire apprécier de tout le gratin de Québec. Le marquis de Montcalm est le dernier en liste. Or, Émilie est ta fille, je te le rappelle. Et je

pense qu'elle avait bien hâte de parler à sa mère. La pauvre petite tarde à... tu sais quoi...

Étiennette regarda son amie avec circonspection.

— Pour impressionner le marquis de Montcalm, continua Cassandre, tu devrais lui faire visiter la forge avec Émeline.

— Marie-Amable fera cela mieux que moi, puisqu'elle dirige la forge. De plus, le gouverneur La Jonquière avait bien aimé son caractère frondeur.

— Justement, le général Montcalm est plutôt hautain et dominateur. Il n'accepte pas la réplique. Il n'a, d'yeux que pour Émeline, qui lui laisse toute la place. Marie-Amable pourrait contester et le contrarier.

— Il faut dire que je n'aime pas m'en faire imposer non plus.

— Eh, oh, Étiennette Latour ! Le marquis de Montcalm ne vient pas ici en tant que futur mari, mais en tant que gros client ! Selon Quentin, les contrats d'approvisionnement en fusils seront si lucratifs que ta descendance pourra profiter des retombées pendant longtemps.

Étiennette prit quelques secondes de réflexion.

— Marie-Amable comprendra ça, d'autant plus que c'est elle qui profitera de cet argent. J'ai peur de ne pas être à la hauteur. Tu sais, je n'ai pas l'habitude de frayer avec les grands personnages. Je souhaiterais que tu m'accompagnes au cas où... Tu comprends ?

Cassandre, qui attendait cette invitation, accepta avec empressement.

Étiennette fut elle-même surprise de l'aisance avec laquelle elle guida la visite de Montcalm et de son état-major. Elle lui présenta ses fils, Antoine et Pierre, des forgerons d'expérience qui avaient suivi les traces de leur père, ainsi que l'associé de son défunt mari, Tancrède Fréchette, et son petit-fils, Antoine Latour, âgé de dix-neuf ans. Saisissant alors un fusil sur l'établi, elle osa :

— Du travail bien fait, n'est-ce pas, général Montcalm ?

Après avoir consulté Quentin du regard, Montcalm fit signe au chevalier de Lévis de prendre le fusil et d'aller tirer quelques coups. Accompagné du chef de milice et de quelques officiers, Quentin le suivit à l'extérieur de l'atelier. Lorsqu'ils revinrent, l'aide de camp fit son rapport à l'oreille du général. Se tournant vers Étiennette, Montcalm se prononça :

— Nous sommes bien satisfaits de ce que nous venons de voir. L'acier du canon des fusils est de première qualité, et leur précision de tir nous amène non seulement à vous demander de continuer le bon travail de votre atelier d'armurerie, mais aussi à vous confier la fabrication de nouveaux fusils et peut-être aussi de canons. De telle sorte qu'il vous faudra agrandir votre forge et faire de votre atelier une usine. Il va sans dire que vous recruterez d'autres forgerons.

Étiennette ne put s'empêcher de sourire de satisfaction. C'est alors que Marie-Amable s'avança.

— Nous faudra-t-il délaissier le ferrage des chevaux et la fabrication d'instruments aratoires ? Nos cultivateurs seront bien mal pris, général

Montcalm.

Agacé par la spontanéité avec laquelle une jeune femme du peuple s'était adressée à un personnage de son rang, Montcalm se tourna vers Quentin, le regard interrogateur.

— Marie-Amable Latour Hénault est la sœur d'Émeline, mon général. Elle travaille comme contremaîtresse à la forge.

— Une autre femme de talent dans votre famille. C'est bien, même très bien.

Tout le monde respira d'aise, Cassandra la première. Montcalm répondit alors à son interlocutrice :

— Sachez, jeune dame, que l'intérêt commun l'emporte en temps de guerre. Il serait regrettable que mon armée soit privée de la collaboration de votre entreprise familiale.

— Nous agrandirons dès maintenant la forge, n'est-ce pas, les enfants ? s'écria soudain Étiennelette sans avoir trop réfléchi à la question.

Amusé, mais sans le laisser paraître, Montcalm ajouta :

— La réaction de sa mère me rappelle la sagesse d'Émeline. Mais n'allez surtout pas me l'enlever, ses services comme vétérinaire à Québec sont importants pour notre cavalerie. D'ailleurs, son mari, le comte Joli-Cœur, m'en voudrait à mort de l'en séparer. Il nous est essentiel pour la défense de Québec. J'ai bien l'intention de le promouvoir major dès mon retour de la Nouvelle-Angleterre.

Un « oh ! » de surprise et des félicitations fusèrent.

— Allons célébrer ces grandes et belles nouvelles à la maison.

— Je ne sais si nous en aurons le temps, car je dois rencontrer l'officier Dandonneau pour le nommer commandant aux Grands Lacs.

— Allez, général Montcalm, le temps d'un rafraîchissement.

— Je ne veux pas donner le mauvais exemple à mes soldats.

— Une petite bière d'épinette n'a jamais fait de mal à personne. Ça porte le nom de bière, mais c'est fabriqué localement avec de la résine, il n'y a pas d'alcool et c'est très désaltérant.

— Localement, vous dites, et sans alcool ? Vous me tentez. Si vous continuez, je vous demanderai d'approvisionner mes troupes en bière d'épinette, en plus de fusils. Berthier deviendra plus gros que Trois-Rivières, à ce compte-là.

Tous se mirent à rire.

Il fut convenu que Cassandra, Émeline et Quentin resteraient encore quelques jours. Quand le général fut reparti avec son état-major, alors qu'Émeline et Quentin discutaient d'agrandissement de la forge avec Marie-Amable, Étiennelette dit à Cassandra :

— Je me demande si nous pourrions remplir les nouveaux contrats pour l'armée.

— En fusil ou en bière d'épinette ?

— Toi, tu ne cesseras jamais de m'étriver ! répliqua Étiennelette en prenant

le bras de Cassandre. À mon tour maintenant de t'agacer avec tes amours. Où en es-tu avec Charles ? À moins que tu aies reçu d'autres demandes en mariage ?

— Plus à mon âge, Étienne. La seule demande qui tient toujours est celle de Charles. Il me l'a réitérée, l'autre soir.

— Et puis ? demanda Étienne, impatiente d'entendre la suite.

— Je lui ai dit que je réfléchissais encore, répondit Cassandre, évitant de trop en dire à son amie qu'elle savait friande de telles confidences.

— Attends-tu qu'il soit mort pour te décider ? J'aime autant te dire que, par ici, il aurait été réclamé depuis belle lurette. Un si bel homme !

— Étienne Latour ! Aurais-tu l'œil sur Charles, par hasard ? Parce que je te préviens, il n'est pas pour toi.

— Alors, dépêche-toi de le marier, parce que, la prochaine fois que je vais rendre visite à Émilie à Québec, je file droit à Gros-Pin, foi d'Étienne ! Si tu hésites encore, tu le perdras. Il y a quand même des limites à faire patienter un homme amoureux. Et Quentin ? Il a l'air de prendre ça avec désinvolture, mais je sais que ça lui fait de la peine que son père se soit morfondu toute sa vie pour toi. Il est grandement temps que tu te décides une fois pour toutes.

Cassandre se rendit compte qu'Étienne parlait très sérieusement.

— Est-ce Émilie qui te l'a dit ?

Étienne fit signe que oui. Cassandre calcula que Charles avait déjà soixante-quinze ans et qu'il ne lui restait probablement plus beaucoup d'années à vivre en bonne santé.

— Tu as sans doute raison. Je ne mérite pas Charles, après ce que je lui ai fait vivre.

— C'est à lui d'en décider. L'aimes-tu assez pour le marier ?

— Bien entendu.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? Qu'il meure de chagrin ?

Cassandre fixa Étienne droit dans les yeux. Des larmes de remords embuèrent son regard.

— Je sais que tu as raison, Étienne. Si tu savais combien de fois j'ai voulu dire oui, mais, à chaque fois, un événement hors de ma volonté a contrecarré nos projets.

— C'est parce que tu ne le voulais pas vraiment, madame la volage. Il n'est pas trop tard pour bien faire, puisqu'il espère encore que tu lui dises oui.

— Merci, Étienne, ma grande amie. Ça m'a pris quarante-cinq ans pour ouvrir les yeux et il a fallu que ce soit toi, encore une fois, qui me pousse à le faire.

Spontanément, Cassandre alla faire la bise à Étienne. Émue, celle-ci renchérit :

— La prochaine fois que tu viendras à Berthier, il faudra que ce soit au bras de ton mari. Et que ce soit Charles, on s'entend !

Le lendemain, la population de Berthier et des environs se rendit le long

du chenal du Nord pour observer le départ du convoi naval favorisé par un bon vent. En guise de remerciement, la canonnade envoyée du navire amiral fit s'envoler une nuée d'oiseaux. Les spectateurs répondirent par des vivats. Du tertre du manoir seigneurial où Esther les avait invités, les membres de la famille Latour assistaient à l'impressionnante démonstration navale.

Émeline était en grande conversation avec Marie-Amable. Étienne se doutait bien qu'Émeline s'était rapprochée de sa sœur pour discuter d'un sujet plus important. Pour sa part, Marie-Amable s'était dit qu'elle devait informer Émeline de sa grossesse avant les autres membres de la famille, car elle savait que sa sœur n'était pas tout à fait heureuse de sa condition de femme mariée sans enfant.

— Je te trouve bien chanceuse d'avoir une petite fille aussi charmante. Tu sais que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. Je me demande bien quand ça m'arrivera. Je commence à désespérer.

— Crois-tu vraiment que ce soit une chance pour une fille d'avoir mon sale caractère ? lança Marie-Amable en riant. En tout cas, c'est ce que Jos dit !

— À bien y penser, il est préférable que ton prochain enfant soit un garçon. Il est encore loin, selon maman.

Marie-Amable choisit ce moment pour annoncer sa grossesse à sa sœur.

— Pas autant que ça.

Émeline se retourna subitement.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-elle, anxieuse.

— Écoute, Méline, je suis enceinte de trois mois. Tu es la première à le savoir... après Jos, bien entendu. C'est ce que je voulais annoncer à maman, au moment de votre arrivée. Sincèrement, j'aurais souhaité que ce soit toi qui aies pu m'annoncer ta première grossesse, car je sais que tu désires tellement un enfant ! Je me demande même si je mérite le mien avec toutes les responsabilités qui m'attendent à la forge, en plus de maman qui n'arrêtera pas de me reprocher de nuire à la santé de l'enfant. C'est plutôt toi qui mériterais d'en avoir. Nous voulons tous tellement ton bonheur, tu sais !

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues d'Émeline. Elle pressa alors Marie-Amable sur son cœur en lui disant :

— J'ai souvent souhaité que nous ayons une conversation entre femmes, plutôt que de nous chamailler comme nous le faisons dans le temps pour des riens, mais je ne pensais pas qu'elle aurait lieu aujourd'hui et qu'elle serait si émotive. Tu mérites d'être enceinte, Marie-Amable, car cet enfant⁷⁸ ne pourrait pas avoir de meilleure mère que toi.

78. Le petit Joseph Hénault naquit le 20 décembre 1756. Il mourut trois mois plus tard, le 20 mars 1757.

— Toi aussi, ton tour viendra sous peu. J'en ai le pressentiment.

Pour confirmer ce moment magique, Émeline s'pressa d'ajouter :

— Viens, il est grandement temps d'annoncer la nouvelle à maman.

Après les félicitations d'usage à la future maman, Étienne invita son monde pour célébrer la nouvelle. Pendant la soirée, elle se rendit compte que Cassandra était songeuse.

— Tu me semblés préoccupée, toi. Serait-ce à cause de ma dernière recommandation concernant Charles ?

Alors, spontanément, son amie annonça :

— Nous nous reverrons bientôt, à notre mariage, foi de Cassandre.

— Non ! Que je suis heureuse pour vous deux ! s'exclama Étienne dans un élan d'enthousiasme.

— Chut, pas si fort, il faut d'abord que je dise oui à Charles, au cas où...

— Tu changerais d'avis ?

— Toi, ma coquine, tu me cherches ! Non, au cas où il l'apprendrait de Quentin, si celui-ci nous avait entendues. Les murs ont des oreilles !

— Tu me l'as bien dit.

— Toi, ce n'est pas pareil, tu es mon *alter ego*. Étienne regarda Cassandre avec admiration.

— Encore du latin appris au couvent de Saint-Cyr ? Tu en as de la chance, d'avoir autant d'instruction ! J'aurais aimé avoir autant de savoir. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Cassandre souriait.

— Que je te considère comme mon égale !

— Vraiment ? s'étonna Étienne.

— Si je te le dis !

— Alors, tu es plus qu'une amie, je dirais une vraie jumelle.

— C'est un peu ce que veut dire « *alter ego* ».

Alors que les voyageurs s'apprêtaient à monter dans la diligence pour Québec, après les marques d'affection habituelles, Émeline pria sa mère de venir leur rendre visite dès qu'elle le pourrait.

— Promis. Au plus tard l'an prochain.

— Vous semblez certaine de ce que vous avancez. Regardant alors en direction de Cassandre, Étienne répondit à Émeline :

— Étienne tient toujours parole ! N'est-ce pas, Cassandre ?

— Comme je la connais, ta mère pourrait même venir avant ça ! répondit Cassandre à Émeline en faisant un clin d'œil à Étienne.

Chapitre XXXIV

Le mariage de Cassandra -

Au mois de mai 1757, le comte Quentin Joli-Cœur fut nommé major de Québec et remplaça le major Ramezay à la plus haute fonction de la défense de la ville. Si elles furent très fières de lui, Émeline et Cassandra eurent le cœur gros quand il leur annonça son départ pour Fort Carillon le 9 juillet, avec le gouverneur Vaudreuil et le marquis de Montcalm, afin d'entreprendre le siège du fort William-Henry. Suivant l'usage, l'état-major rendit visite aux Indiens du lac des Deux-Montagnes, afin de les inviter à venir faire la guerre avec eux. Quentin eut l'occasion ainsi de revoir la tribu mohawk de son demi-frère et de la convaincre de se joindre aux troupes coloniales. Pour couronner le succès de son intervention, le marquis de Montcalm offrit un festin.

Quentin fut chargé de préparer les travaux d'approche des remparts et d'installer des batteries, afin de bombarder le fort William-Henry. Vaudreuil fut si satisfait de son travail qu'il proclama que les milices canadiennes du major Joli-Cœur avaient rivalisé d'organisation avec les troupes françaises du

général Montcalm. Quentin avait profité de ses nouvelles fonctions pour freiner la cruauté des Iroquois, alliés des Français. Montcalm le félicita pour ce fait diplomatique qui le tirait d'embarras et lui décerna la croix de Saint-Louis.

Quentin s'empressa d'annoncer la nouvelle à Émeline, qui se morfondait en attendant de ses nouvelles et qui avait choisi de passer cet été d'angoisse à Charlesbourg, auprès de Cassandra et de Charles. Quand l'estafette arriva à Gros-Pin, ce fut Cassandra qui lui ouvrit la porte. Des sueurs froides l'envahirent, tant elle craignait qu'on lui annonce le décès de son fils. Alors qu'elle l'interrogeait du regard, le militaire la rassura.

— Quand ce sont de mauvaises nouvelles, madame, l'état-major nous en informe par un cachet de cire noire. Regardez, ce cachet gris est celui d'un fonctionnaire; donc rien d'inquiétant, excepté ce que vous dira l'expéditeur, le major Joli-Cœur. Euh... vous êtes parente avec le major?

Le postier attendait que Cassandra ouvre la lettre.

— Je suis sa mère et la lettre est adressée à ma bru. Je vous remercie.

Comme il tardait à réagir, Cassandra lui remit une pièce de monnaie en guise de pourboire. Dès qu'Émeline revint de sa balade à cheval, Cassandra lui remit la lettre. Voyant la peur se dessiner sur son visage, Cassandra la rassura :

— Rien d'inquiétant, le cachet de cire est gris. Quentin est bel et bien vivant.

Comme sa bru portait la lettre sur son cœur, Cassandra comprit qu'elle devrait attendre avant d'en connaître le contenu. Rendue dans sa chambre, Émeline décacheta lentement la lettre avec la lame de son ciseau et, le cœur lui battant, se mit à lire.

« Ma tendre épouse chérie, Émeline,

« Comment te portes-tu à Gros-Pin avec maman et papa ?

« Je t'écris cette lettre non loin du champ de bataille où les fumées montantes de l'hécatombe sont encore bien visibles. Sache tout d'abord que je suis sain et sauf et que je m'ennuie énormément de toi. Je réussis à surmonter les moments d'angoisse du combat uniquement en pensant que je vais te revoir sous peu. Si nous avons gagné cette bataille, ce fut un demi-succès. Laisse-moi te raconter cette bévue du fort William-Henry.

« Nos 7800 soldats, issus des Compagnies franches de la Marine et des milices canadiennes, dont plusieurs unités indiennes comprenant quelques membres de ma parenté mohawk, avec à leur tête un ami avec lequel j'ai combattu à Grand-Pré, le chevalier Luc de La Corne, ont attaqué le fort le 7 août. Deux jours plus tard, les Britanniques, épuisés, ont capitulé. Nos pertes ont été minimales: 17 soldats tués et environ 40 blessés. Par contre, nous avons fait plus de 2240 prisonniers anglais.

« Le général Montcalm, un militaire gentilhomme s'il en est, leur a proposé de les libérer à condition qu'ils ne guerroyent pas contre nous pendant dix-huit mois. Même qu'il a permis à leurs officiers de garder leurs armes et

qu'il les a envoyés vers le fort Edward avec une escorte. Montcalm venait de commettre une erreur, en négligeant d'aviser les chefs indiens de sa décision. C'est là que je suis intervenu. Si certains chefs des autres nations iroquoises ont alors donné l'ordre à leurs guerriers d'attaquer le convoi, j'ai réussi à convaincre la tribu mohawk de ne pas le faire. Tu n'es pas sans savoir que, lorsqu'on parle avec les Indiens, sauver des vies a un prix. Dès le début, j'ai dû échanger ma croix de Saint-Louis. Plus tard, comme les gens de ma famille d'Oka se souvenaient que je m'étais présenté, il y a sept ans, devant eux avec ma croix de Malte, ils l'ont exigée en échange de leur promesse de ne pas s'acharner sur les femmes et les enfants anglais de la garnison.

« La plus haute décoration de France que mon père adoptif, le comte Joli-Cœur, avait obtenue du Roy à titre posthume pour ses loyaux services, ironiquement retournera à Oka, là où est ensevelie sa chère Dickewamis, la mère de mon demi-frère et la grande rivale de Mathilde, la comtesse Joli-Cœur. N'est-ce pas que la vie peut être cocasse et qu'elle amène son lot de surprises ?

« Mon intervention a été écoutée, car, si 200 soldats ont été massacrés, dont les filles du général Munro, que j'avais eu l'occasion de connaître en allant lui présenter, quelques jours avant la bataille, une lettre de capitulation pour lui éviter une défaite honteuse et la responsabilité d'un bain de sang inutile, ni femmes ni enfants ne comptent parmi les victimes, malgré ce qu'en disent les Anglais. Le général Montcalm m'a félicité pour mon sens humanitaire. Quant au gouverneur Vaudreuil, il s'est montré enthousiaste pour ma manière de conduire les milices canadiennes au combat. Mais il a toutefois critiqué Montcalm en l'accusant d'insubordination pour avoir refusé de poursuivre l'ennemi vers le fort Lydius et en disant que la Nouvelle-France regretterait bientôt sa pitié, qu'il considère comme de la lâcheté.

« Je te le demande, à toi, ma douce, ai-je eu raison de sauver la vie d'enfants et de femmes d'ennemis ? Je pense bien que oui. Je préfère mourir dans l'honneur, avec là conscience tranquille, plutôt que d'avoir fermé les yeux sur la cruauté de nos alliés indiens.

« Tu comprendras que j'ai hâte de te serrer dans mes bras. La pensée d'être séparé de toi est un châtement dont la douleur m'est insupportable. J'ai le pressentiment que tu porteras notre enfant espéré très bientôt et qu'il sera le présage de la victoire française. Si c'est une petite fille, elle pourrait se prénommer Victoire, qu'en penses-tu ? Et, si c'est un petit garçon, que dirais-tu de Louis-Joseph, comme le général Montcalm ? Peut-être considères-tu que ce prénom est trop associé à la guerre et que Pacifique conviendrait mieux ?

« D'ici quelques semaines, je serai près de toi. J'espère que nous ne nous quitterons jamais plus. D'ici là, mon cœur se réjouit de revoir ton doux visage.

« Ton mari qui t'adore et qui ne cesse de penser à toi,

« Quentin.

« P.-S. : Transmets mes meilleurs sentiments à mes parents. »

Des larmes coulaient des yeux d'Émeline, tant elle était émue des

serments amoureux de son mari. Quand Charles et Cassandre virent ses joues ruisselantes, cette dernière faillit s'évanouir. Elle serait tombée si Charles ne l'avait retenue. À peine sur pied, elle demanda nerveusement :

— Il a été blessé, n'est-ce pas ? Gravement, peut-être ? Estropié ou, pire, paralysé ? Parle, Émeline ! Ne reste pas plantée là sans rien dire !

— Calme-toi, Cassandre. Tu ne lui laisses pas la chance de s'exprimer. Tiens, viens boire quelque chose, dit Charles.

— Quand il est question de la vie de mon fils, je n'ai pas le cœur à la fête.

— Vous le devriez, belle-maman, car Quentin se porte bien. Même qu'il a été louange à la fois par le gouverneur Vaudreuil et par le général Montcalm.

Saisie par la remarque d'Émeline, Cassandre prit quelques secondes avant d'exulter.

— Quentin est vivant, notre fils est vivant ! Tu entends ça, Charles ? Nous allons célébrer notre mariage dès son retour à Québec.

Charles resta pantois de surprise. Comme il ne réagissait pas, Cassandre le secoua.

— N'est-ce pas ce que tu souhaitais ? Nous allons nous marier, Charles ! N'est-ce pas merveilleux ?

Les yeux embués de larmes, Charles lui répondit :

— C'est le plus beau jour de ma vie. Je ne croyais plus pouvoir entendre ton consentement.

Cassandre se lança dans ses bras.

— Mon amour ! Maintenant, je me rends compte que j'aurais dû te dire oui bien avant.

Bien malgré elle, Émeline assistait aux épanchements de ces tourtereaux d'un autre âge. Elle toussota pour leur rappeler sa présence.

— Puis-je me permettre de vous féliciter ? Cassandre fut la première à réagir :

— Bien entendu ! Quentin ne serait pas un homme aussi respecté sans sa merveilleuse compagne de vie ! Ma filleule, viens que je t'embrasse !

— C'est plutôt à moi de le faire : je vous dois tellement.

— C'est nous qui te devons d'avoir rendu notre Quentin heureux. N'est-ce pas, Charles ?

— Quentin n'aurait pas pu faire un meilleur choix comme épouse, à mon dire.

— Bon. Aussitôt que Quentin sera revenu à Québec, nous commencerons les préparatifs du mariage.

— Si vite que ça ? demanda Charles.

— Eh bien, c'est toi qui disais que tu m'avais attendue trop longtemps ! Il faut rattraper le temps perdu.

— J'ai l'impression d'entendre ma mère, lança Émeline.

— Depuis le temps que je connais Étiennette, il est bien possible que nous nous ressemblions de plus en plus. À propos, Émeline, je te recommande de lui écrire afin de l'informer qu'elle recevra sous peu une belle invitation à

notre mariage. Je me demande si elle en sera surprise. J'ai l'intuition qu'elle le croira seulement quand j'aurai mon alliance au doigt.

Soudain, Charles blêmit. Seule Émeline s'en rendit compte. À la première occasion, il lui parla de son souci :

— Il faudra que je vende une cavale pour payer son alliance. Crois-tu que le gouverneur serait preneur ?

— Quentin m'a dit que le général Montcalm se préparait à équiper un corps de cavalerie de deux cents chevaux. Vous seriez le premier éleveur à fournir les montures, annonça Émeline, tout sourire.

En ce dimanche matin du début d'octobre 1757, à l'appel du carillon de son clocher, la petite église de Charlesbourg grouillait d'une foule bigarrée et heureuse, malgré la guerre et la disette causée par les mauvaises récoltes et les abus de l'administration de l'intendant Bigot⁷⁹. Les paroissiens étaient venus assister au mariage de la diva canadienne Cassandra Allard et de Charles Villeneuve, tous deux natifs de la paroisse et résidents du hameau de Gros-Pin.

79. Montcalm et le gouverneur Vaudreuil étaient revenus du lac Champlain pour faire la revue des bataillons de recrues arrivés de France. Us eurent la déception de ne voir débarquer que la moitié des effectifs souhaités. De plus, ils se rendirent compte que la récolte avait été mauvaise et que le peuple en était réduit à ne manger qu'un quarteron de pain quotidiennement, comparativement à la miche de pain de blé entier qui l'avait alimenté depuis les débuts de la colonie. Afin de remonter le moral de la population et des troupes, il avait été aussitôt décidé, en accord avec l'intendant Bigot, que les réserves de blé des magasins du Roy seraient redistribuées, procurant une demi-livre de pain par jour aux soldats et aux habitants, et que l'on permettrait de nouveau la consommation de viande de bœuf, à la place de la viande de cheval qu'avait imposée une mesure très impopulaire. Quant aux quelques soldats des troupes françaises qui logeaient chez l'habitant, ils pouvaient faire bénéficier leurs hôtes de leurs provisions de morue séchée et de lard. De plus, l'intendant Bigot avait décidé de relancer le commerce dans la ville de Québec en facilitant la conversion en argent sonnante de la monnaie de papier, ne serait-ce que pour faire taire les commentaires désobligeants sur son agiotage.

En plus des familles respectives des futurs mariés, les gens de Charlesbourg reconnurent le marquis de Montcalm à son uniforme constellé de galons et d'étoiles dus à son rang de maréchal de camp des armées royales en Nouvelle-France, et de ses médailles de bravoure. Il était assis sur le premier banc derrière le prie-Dieu du comte Quentin Joli-Cœur. Pour leur part, les soldats logés à Charlesbourg étaient plutôt curieux de voir de près leur général à la sortie de l'église, espérant pouvoir échanger avec lui le salut militaire.

Si les curieuses étaient surtout là pour admirer la robe de mariée de Cassandra, elles purent patienter en enviant l'élégance de Charlotte Frérot Estèbe, l'épouse du puissant marchand Guillaume Estèbe, responsable de La Friponne sous l'administration de l'intendant Bigot. Charlotte et Guillaume se trouvaient sur le banc derrière celui d'Émeline Joli-Cœur et d'Étiennette Latour. Suivaient Angélique Allard et ses enfants, ainsi que les autres neveux Allard. Son mari, Pierre, avait été choisi par Cassandra comme témoin, tandis que Quentin, dans son bel uniforme d'officier, était celui de son père.

Quand l'orgue du jubé fit retentir des sonorités triomphantes, Cassandra, qui attendait impatiemment de faire son entrée, se mit à frémir. Elle se rappela ses débuts à l'église comme soliste, quand sa mère, à l'harmonium, lui donnait la note et lui indiquait de commencer son cantique d'un grand coup de tête.

Elle se dit : *Que de chemin parcouru d'un bord à l'autre de l'Atlantique!*

Et pourtant, je vis actuellement le moment le plus important de toute ma vie. Sans que je le sache, il était là, à portée de main, à Charlesbourg avec le meilleur ami de mes frères. Pour moi qui ai charmé le public de Paris et de Versailles et qui ai côtoyé les têtes couronnées, quel curieux retour du sort que d'épouser un humble éleveur de chevaux! Maman, je vous en supplie, du haut du ciel, vous qui me connaissez plus que tout autre et qui savez que je puis dire non à la dernière seconde, faites que mon oui retentisse comme une charge de clairon qui affirmera mon amour pour Charles.

Pour se rassurer, Cassandre sourit à son neveu Pierre et s'agrippa à son bras. Ce dernier commença à avancer lentement, pour éviter que sa tante ne mette le pied par mégarde sur sa robe d'un bleu attendrissant, gage de fidélité. La diva, qui avait choisi sa robe en fonction de sa dernière représentation scénique, marchait avec la grâce ondoyante que sa taille svelte lui permettait, bien qu'elle approchât des soixante-dix ans. Ses épaules étaient recouvertes d'une étole de fourrure et elle portait une voilette en dentelle bleue retenue par de petits peignes en ivoire qui laissait entrevoir sa chevelure blanchie bouclée aux reflets de miel. Cassandre regardait son public du coin de l'œil, tout heureuse de pouvoir être admirée. En passant devant Émeline et Étienne, elle leur jeta un regard complice. Émeline dit aussitôt à sa mère :

— Regardez comme elle est radieuse. Je suis certaine que c'est un très grand jour pour elle. Peut-être le plus beau.

Étienne ne la contredit pas. Elle se dit simplement qu'Émeline avait sans doute raison et que, cette fois-ci, la décision de Cassandre d'épouser Charles avait été longuement mûrie.

— C'est sans doute la représentation dont elle sera la plus fière. Elle aura été théâtrale jusqu'au pied de l'autel. Chère Cassandre, si différente des autres ! dit-elle.

Toujours souriante devant son public gagné d'avance, Cassandre se présenta à la balustrade avec son témoin et s'agenouilla à gauche de Charles, comme le voulait la tradition, dos à la foule, de façon à faire face à Dieu. Elle sourit d'un air attendri à Charles, qui l'imita avec émotion. Elle jeta ensuite un regard en direction de Quentin, qui, impassible, ne fit qu'un léger signe de tête à sa mère. Cassandre comprit que la présence de Montcalm avait influencé l'attitude de son fils.

Elle fixa alors son frère Jean-François, qui, à quatre-vingt-trois ans, le dos voûté et la démarche hésitante, s'approchait avec son enfant de chœur, le bénitier et son goupillon à la main.

L'ecclésiastique souriait. Il attendait le moment de bénir le mariage de sa petite sœur depuis si longtemps ! Il pourrait maintenant continuer sa vie pastorale auprès des Ursulines avec l'autorité morale d'un homme issu d'une famille de bonnes mœurs. Bien entendu, les plus vieilles des sœurs avaient entendu parler en bien de madame Eugénie Allard, une ancienne novice devenue mère de famille et paroissienne exemplaire. Mais, même si elles reconnaissaient l'authenticité de sa foi, le chanoine Jean-François sentait bien

que les religieuses n'approuvaient pas les frasques au parfum de scandale de Cassandra, étoile de la scène artistique de Paris et concubine de Charles Villeneuve.

La petite Angélique Allard, âgée de neuf ans, fille de Pierre et d'Angélique, chanta comme un rossignol les cantiques d'usage, surtout *l'Agnus Dei*. À tel point que Cassandra se retourna vers le jubé, croyant s'entendre lorsqu'elle avait le même âge.

— Maintenant, mon frère et ma sœur, vous allez vous promettre l'un à l'autre devant Dieu et notre mère, la sainte Église ! Vous, Charles Villeneuve, voulez-vous prendre pour épouse Marie-Renée Allard, ici présente ? Promettez-vous de l'aimer, de la chérir, de la protéger dans la maladie et dans la détresse et de lui rester fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

— Je le veux, répondit Charles timidement, comme s'il craignait d'effrayer Cassandre au point de l'inciter à quitter l'église en donnant son consentement d'une voix plus forte.

— Et vous, Marie-Renée Allard, voulez-vous prendre pour époux Charles Villeneuve, ici présent ? Promettez-vous de l'aimer, de le chérir dans la prospérité comme dans la détresse, de lui obéir comme c'est le devoir d'une bonne épouse envers son mari et de lui rester fidèle jusqu'à ce que la mort vous sépare ?

L'officiant planta son regard dans celui de sa sœur, de crainte qu'elle ne change d'idée. Étienne et Charlotte retenaient leur souffle.

Consciente de l'effet spectaculaire que quelques secondes d'attente pouvaient créer, Cassandre prit bien son temps. Elle se tourna légèrement vers Charles et, en un éclair, fit la revue de sa vie sentimentale rocambolesque.

Eh bien, Cassandre, tu vas bientôt te ranger une fois pour toutes. Tu as la chance défaire ta vie avec un homme qui t'aime tellement et qui t'a attendue si patiemment ! Qu'ai-je appris de mes amours retentissantes, sinon qu'elles se sont envolées en fumée ? J'ai prêté l'oreille aux poèmes sentimentaux des plus séducteurs, François Bouvard, Marivaux et Pierre de Lestage, et j'en ai pleuré toutes les larmes de mon corps. Tandis que le brave Charles a toujours été là pour me réconforter. C'est moi qui ai dû le faire pleurer souvent, sans égard pour ses sentiments, surtout quand il a appris que je lui avais caché sa paternité, uniquement pour assurer un avenir plus glorieux à notre fils avec un titre de noblesse. La vraie noblesse, c'est celle que Charles porte dans son cœur. Il est grand temps que je reconnaisse officiellement l'amour que nous vouons. Maman, je vous en prie, du haut de votre ciel, venez-moi en aide. Vous vous êtes mariée deux fois et je suis certaine qu'avec votre esprit d'indépendance, ça n'a pas dû être facile de prononcer le fameux «oui».

Alors, spontanément, comme si ça lui était naturel, Cassandre proclama haut et fort :

— Oui, je le veux.

Toute fière, elle se mit à sourire et pensa : *Merci, maman !*

Le timbre cristallin de la voix de soprano de Cassandre généra dans l'assistance un murmure qui se transmet en cascade jusqu'à la sortie de l'église. Tout un chacun respira d'aise, à commencer par Cassandre elle-même qui n'aurait jamais cru pouvoir quitter son célibat. Le chanoine Allard se dépêcha de déclarer :

— Vous êtes maintenant unis par les liens sacrés du mariage.

Cassandre se tourna aussitôt vers Charles, le visage radieux. Le chanoine Jean-François ordonna du regard à son enfant de chœur de lui remettre

rapidement le goupillon et s'empessa de bénir les alliances. Avant même que l'ecclésiastique ne demande aux nouveaux mariés de s'embrasser, Cassandre se jeta au cou de Charles pour réclamer son dû. L'assistance applaudit son geste, au grand étonnement du général Montcalm, qui, discrètement, fit de même.

Après avoir béni de nouveau les époux, le chanoine Allard exhorta les paroissiens de Charlesbourg d'obéir aux directives de l'administration en accueillant chaleureusement chez eux les braves soldats venus défendre leur patrie face à l'infâme Angleterre, malgré la disette et la famine qui sévissaient dans la colonie.

Cette recommandation plut à Montcalm, qui dit plus tard à Quentin, durant la réception à la maison ancestrale des Allard au Trait-Carré de Charlesbourg :

— Votre famille canadienne, monsieur le comte, n'a rien à envier à l'aristocratie française, puisque les Allard ont la noblesse de l'âme.

Quentin amena le général devant l'âtre construit par son grand-père, François Allard.

— Mon général, c'est mon aïeul de Normandie, Jacques Allard, qui remit cet écu à son fils François, lors de son départ pour le Canada en 1666. Voyez l'écriture héraldique : *Noble et Fort*.

Montcalm fut impressionné.

— Il y a près de cent ans de cela ! Nous reparlerons de votre avenir au sein de l'état-major sous peu. J'ai un projet pour vous, qui vous plaira. Cette année nous a été favorable, mais, en temps de guerre, il faut toujours craindre le pire. Pour le moment, célébrez le mariage de vos parents.

Quentin semblait curieux d'en savoir davantage. Le marquis de Montcalm, conquis par l'ambiance gaie de la noce, ajouta :

— Dans quelques jours, j'irai visiter la rive nord, depuis Québec jusqu'au cap Tourmente, avec le colonel de Bougainville. J'aimerais que vous nous accompagniez. Il y a, semble-t-il, à Beauport un bassin où nous pourrions établir une batterie qui nous permettrait de canonner les vaisseaux ennemis obligés de doubler la pointe de l'île d'Orléans pour assiéger Québec. Les Anglais ne pourraient pas escalader les falaises des chutes Montmorency, puisqu'elles sont infranchissables.

Quentin écoutait religieusement la stratégie militaire de Montcalm.

— Si nous cantonnons le gros de notre armée au saut de Montmorency, disons trois ou quatre mille soldats, et si nous établissons des fortifications le long de la rivière Saint-Charles, les habitants de Beauport, de Charlesbourg et de Lorette seront en sûreté. Ce serait une stratégie victorieuse. À cet effet, j'ai pensé vous donner le commandement de cette défense, le moment venu.

Quentin fit alors le salut militaire.

— Merci, mon général. Que diriez-vous, général, de visiter les écuries de mon père ? Je vous assure que Lucifer et Nuage rivalisent de beauté et de puissance.

— On dirait que vous lisez dans mes pensées, major. Pourvu que les généraux anglais n'en fassent pas autant ! Allons-y.

Heureuse, Cassandre virevoltait, Charles à ses côtés, autour des invités qui les félicitaient. La cérémonie nuptiale avait été une réussite.

Son frère Jean-François vint la féliciter de manière toute fraternelle, en lui disant :

— C'est maman qui serait fière de sa Marie-Chaton. Cassandre se jeta alors sur la poitrine du chanoine dont le crucifix valsa.

— Il y a longtemps que tu aurais dû nous marier, Jean-François, puisque Charles a été le grand amour de ma vie, même si je ne l'ai pas toujours su.

— Il était bien difficile pour nous de le deviner, puisque toi-même ne le savais pas.

Émeline et Quentin, qui se trouvaient près d'eux, rirent de bon cœur en entendant la répartie de leur oncle. Surprise du trait humoristique de son frère, d'habitude plus austère, Cassandre laissa échapper un rire sonore qui fit tourner les têtes.

Quand vint le tour d'Étiennette de s'entretenir avec les nouveaux mariés et de les féliciter de nouveau, elle glissa à l'oreille de son amie :

— J'ai cru jusqu'à la fin que tu ne serais pas capable de prononcer le fameux « oui ».

— Le pouvoir de l'amour, Étiennette, n'a pas de limites. Nul ne peut y résister. Même toi.

— Que veux-tu dire par là?

— Il doit bien y avoir ici un gentil monsieur qui t'observe ou qui essaie de tourner autour de toi.

— Franchement, Cassandre, je ne suis plus à l'âge des amourettes.

— Ah non ? N'avons-nous pas que quelques mois de différence? Et pourtant, à près de soixante-dix ans, je nage en plein bonheur. Nous en reparlerons lors de notre prochain voyage à Berthier. Pour le moment, célébrons notre amour. N'est-ce pas, mon chéri? chantonna-t-elle dans un crescendo vocal qui fit tourner les têtes.

Quand elle embrassa Charles, les gens applaudirent. Cassandre vivait ces moments intenses comme une ovation de grande soirée au théâtre.

L'envolée lyrique comme l'élan de tendresse de la diva intriguèrent Étiennette, qui n'aurait pu s'imaginer que son amie fût si transportée de bonheur.

Eh bien, il n'est jamais trop tard pour bien faire, on dirait! se dit-elle.

Pendant que Cassandre et Charles rejoignaient les autres invités qui scandaient le prénom de la mariée afin qu'elle fasse son tour de chant, Étiennette remplaça par coquetterie sa coiffure, cherchant furtivement, du coin de l'œil, un regard admirateur.

Chapitre XXXV

13 septembre 1759 -

En 1758, les Anglais ripostèrent au succès de l'armée française en intensifiant leurs attaques sur trois fronts.

Le 8 juillet, au fort Carillon, Montcalm remporta une victoire convaincante sur les forces anglaises, quatre fois plus nombreuses, alors que ses troupes repoussaient les attaques frontales successives de l'ennemi au pas de charge pendant sept heures. Les Français et les Canadiens empêchèrent les Anglais de les contourner et mirent leur armée en déroute. Montcalm attribua malheureusement tout le mérite de cette habile manœuvre aux soldats français, créant ainsi un mauvais climat au sein de son armée.

Le 27 juillet, le général James Wolfe prit possession de la forteresse de Louisbourg. Les territoires du Cap-Breton et de l'île Saint-Jean passèrent aux mains des Anglais.

Le 28 août, les Anglais s'emparèrent du fort Frontenac au lac Ontario, coupant ainsi les communications des Français avec les postes de traite de l'Ouest et les forts de l'Ohio, aidés par les tribus indiennes qu'ils avaient encouragées depuis le début des hostilités à se joindre à leur armée.

Le 26 novembre, l'armée anglaise se rendit maître du fort Duquesne. Cette victoire fut le prélude de l'attaque des autres forts de la vallée de l'Ohio.

Le gouverneur Vaudreuil et le marquis de Montcalm avaient compris dès septembre que les actes de courage de leurs soldats et de leurs miliciens ne suffiraient plus à contenir les armées anglaises, qui menaçaient la Nouvelle-France sur tous les fronts. Ils étaient convaincus que des attaques sur Québec et sur Montréal étaient imminentes. Malgré leurs différends, ils prirent la décision d'envoyer un émissaire de calibre à Versailles pour supplier le Roy de leur faire parvenir d'importants renforts. Il en allait de l'avenir de la Nouvelle-France.

Montcalm convoqua Quentin.

— J'ai une mission délicate à vous confier. J'aimerais que vous vous rendiez en France, afin de demander des renforts au Roy... Hum... j'ai su que vous étiez bien vu de la marquise de Pompadour. Votre démarche diplomatique nous permettrait de faire tourner la guerre à notre avantage. Vous partiriez d'ici quelques semaines, avant la prise des glaces sur le fleuve, pour revenir à Québec au début du printemps. En plus de votre titre de major à la défense de Québec, je vous nommerais inspecteur des troupes de la Marine canadienne pour asseoir votre crédibilité devant les ministres concernés par notre dépêche. Qu'en dites-vous ?

Ravi, Quentin répondit en faisant le salut militaire :

— À vos ordres.

Quand il lui annonça la nouvelle, Émeline se mit à trembler d'angoisse.

— Ils ne peuvent tout de même pas te faire risquer ta vie comme ça. T'obliger à naviguer l'hiver entre les glaces est un assassinat. Tu n'as qu'à refuser.

— Je partirais dans quelques semaines. À cette période de l'année, il n'y a aucune crainte.

— Pour revenir quand ?

— Dès que possible, au début du printemps, le temps que le fleuve soit libéré des glaces.

S'il s'attendait à cette réaction d'Émeline, Quentin n'avait pas pensé qu'elle serait aussi radicale.

— Absent pendant six mois ; tu ne penses pas à nos projets.

— Je serais nommé inspecteur des troupes de la Marine. L'état-major compte sur moi. C'est mon devoir d'officier d'y aller.

— C'est ce que je disais, tu ne penses qu'à ta carrière ! De plus, la marquise de Pompadour t'a en très haute estime, c'est connu. Inutile de me fredonner le refrain que tu ne veux pas la revoir, car je sais qu'au fond de toi, ça te ferait plaisir.

— Émeline, que vas-tu chercher là ? C'est une vieille histoire perdue dans la nuit des temps. Je te rappelle que Jeanne-Antoinette est la confidente du Roy depuis belle lurette. C'est elle qui règne sur Versailles, et pas seulement en ce qui concerne les arts. La marquise tient un rôle politique dans la conduite des affaires de la France. Pourquoi perdrait-elle son pouvoir et ses privilèges pour un petit major canadien ?

Quentin s'approcha d'Émeline pour l'embrasser. Elle se jeta dans ses bras en pleurant.

— Je ne veux pas que mon enfant perde son père. Ça nous a pris tellement de temps ! Ce serait trop bête de risquer le destin de ce petit être.

Quentin fut secoué par la révélation. Il repoussa légèrement sa femme et la fixa du regard.

— Ai-je bien compris ? Serais-tu enceinte ?

— Je le crois. En fait, j'ai plusieurs symptômes, mais il est encore trop tôt

pour le savoir.

— Ma chérie, je suis l'homme le plus heureux du monde ! Depuis le temps que nous attendons cette bonne nouvelle ! Tu as raison, notre bonheur familial passe bien avant ma carrière. Je vais décliner l'invitation du marquis de Montcalm.

Émeline ressentit de la culpabilité.

— Et si je n'étais pas enceinte ? Tu aurais perdu cette belle promotion.

Quentin la regarda amoureuxment.

— Alors, n'aie pas de remords, car c'est moi qui prends la décision de rester à Québec !

Émeline ne put retenir ses larmes.

— Mon amour ! Je souhaite tellement te donner un fils !

— Notre souhait sera exaucé, tu verras.

Lorsque Quentin lui annonça sa décision, Montcalm l'accepta, non sans déception.

— Merci, mon général. Si vous me le permettez, j'aimerais vous suggérer Bougainville pour me remplacer. Il est reconnu comme un fin ambassadeur.

— Il manque encore d'expérience. Je le ferai accompagner par le commissaire Doreil.

Louis-Antoine de Bougainville et le commissaire des guerres, André Doreil, arrivèrent à Paris en décembre 1758 et furent reçus le 8 avril 1759 par le roy Louis XV et son conseil. Quand ils revinrent au Canada, le 10 mai, les émissaires ne ramenèrent que trois cents soldats au lieu des bataillons souhaités. D'ailleurs, le ministre de la Marine, Nicolas-René Berryer, déclara platement : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. » Le seul prix de consolation pour Montcalm fut d'être nommé lieutenant général, le deuxième degré dans la hiérarchie militaire française.

Le jour de l'arrivée du printemps de 1759, Émeline annonça à Quentin qu'elle était enceinte.

— Cette fois-ci est la bonne. Le médecin me l'a confirmé. Nous pourrons l'annoncer à tes parents et, dès que le chemin du Roy sera praticable, à ma mère.

Quentin était radieux. Il se dépêcha de l'embrasser.

— Je m'en doutais, mon amour, puisque tu n'as jamais été aussi belle !

Puis, plus réalistement, il lui recommanda :

— Dès que nous le pourrons, d'ici quelques semaines, j'irai te conduire à Charlesbourg. Ce sera plus sécuritaire qu'à Québec, qui accueillera de nouveaux soldats, sans parler des bombardements anglais imminents. Le général Wolfe vient de faire incendier quatorze cents fermes sur la côte sud.

— Ne serait-il pas plus prudent que je me rende à Berthier ? Tu sais que ma mère est sage-femme et pourra très bien s'occuper de moi.

Quentin fut déçu de la réaction d'Émeline.

— Dans ce cas, je ne pourrais pas aller te voir aussi souvent que je le voudrais ! Nous aviserons en temps et lieu. Pour le moment, ma mère pourra

aussi prendre soin de toi. Et Nuage doit s'ennuyer de son écuyère.

— Bientôt, je ne pourrai plus le monter.

— Bientôt, Nuage viendra me rejoindre à Québec.

Dès qu'elle apprit la grande nouvelle, Cassandre dit à Charles :

— Quand Étiennette apprendra ça, elle sera aussi heureuse que moi. Nous serons grand-mères du même petit. Depuis le temps que nous souhaitions la venue de cet enfant !

À la fin de juin 1759, la flotte du jeune général James Wolfe arriva en face de Québec. Les Anglais s'installèrent à l'île d'Orléans et à la Pointe-Lévy pour assiéger Québec. Jusqu'à la mi-septembre, leurs bombardements incessants détruisirent la presque totalité des maisons et des églises de la ville ainsi que le séminaire et le palais épiscopal. Les trous de boulets de canon étaient tellement nombreux dans les rues que les voitures ne pouvaient plus y passer.

Au fur et à mesure que l'été avançait, Émeline souffrait des visites de plus en plus espacées de Quentin. Quand elle lui en parla, il lui répondit, la larme à l'œil :

— Ce n'est pas par manque d'amour pour toi et le bébé. Je n'ai jamais été aussi épris de toi que maintenant. Mon commandement à la défense de Québec me prend tout mon temps.

— Est-ce que les Anglais sont si menaçants ? J'entends constamment tout autour le bruit de leurs canons.

— Fais-moi confiance, nous allons les repousser. Ils seront repartis à tout jamais sous peu. Notre petit ne naîtra pas dans un pays anglais.

— Y parviendras-tu à temps pour être à mes côtés quand j'accoucherai ?

— Je te le promets, mon bel amour.

L'effroi ressenti par la population fut à son comble lorsque l'on sut que Wolfe avait ordonné à ses hommes d'incendier les maisons des habitants de l'île d'Orléans et qu'il avait fait assassiner et scalper le curé de Portneuf, qui avait incité ses paroissiens à résister.

La population, qui souffrait de plus en plus de la famine, s'en remettait à la grâce de Dieu. Elle crut un moment à la manne divine quand, le 25 juillet, une nuée de tourtes⁸² obscurcit le ciel des environs de Québec.

82. Gros pigeon grégaire, autrefois très répandu en Amérique du Nord, dont l'espèce est disparue en raison du massacre dont elle a fait l'objet.

Comme l'état-major français était incapable de défendre les deux rives du Saint-Laurent à la fois, Montcalm décida de concentrer ses efforts et d'établir son camp principal sur la rive nord, à Beauport. Ce fut Bougainville qui fut choisi pour assurer la défense de ce site stratégique entre Québec et les chutes Montmorency, en récompense de ses efforts diplomatiques en France.

Quand Montcalm l'informa de la nomination de Bougainville, le major de Québec répondit :

— La sécurité de la population de Québec m'inquiète beaucoup moins, maintenant. Ce Wolfe est sanguinaire. S'ils traversaient la rivière Saint-Charles, les Anglais pourraient attaquer Québec par le nord-est, laissé sans protection, et nous vaincre. Comme la rive sud ne permet pas une invasion,

sans obligatoirement traverser le fleuve nous les aurons plus facilement à l'œil, ces Anglais.

— Ce que j'aime chez vous, comte Joli-Cœur, c'est votre sens de l'honneur et du devoir. Croyez-moi, la ville de Québec est déjà suffisamment organisée pour se défendre. J'écarte toute attaque-surprise de la part des Anglais.

— Sauf votre respect, mon général, les Anglais pourraient toujours s'essayer à l'anse au Foulon, pour monter jusqu'aux plaines d'Abraham.

— Croyez-vous ? La falaise est inaccessible. Comment voulez-vous que l'ennemi s'y prenne pour faire grimper son armée et ses pièces d'artillerie ? Nous n'aurons qu'à laisser quelques sentinelles en haut, rien de plus. C'est vraiment de Beauport que la menace anglaise viendra, vous verrez. Que les membres de votre famille dorment sur leurs deux oreilles, malgré cette maudite canonnade.

— Je l'espère pour Émeline, car elle est censée accoucher à la mi-septembre.

— Vous faites bien de me le rappeler, comte Joli-Cœur. Ne faites surtout pas d'imprudences en vous exposant. Souhaitez bon courage à la comtesse et félicitez-la de ma part. Et merci encore à votre père pour les bons soins qu'il a su prodiguer à Lucifer. J'ai l'impression que son tour de galoper sur le champ de bataille est venu, hélas.

— Lucifer galope déjà avec Nuage dans les démonstrations de la cavalerie. Il n'attend que d'être monté par son maître pour se montrer à son avantage.

— La guerre n'est pas un jeu de cirque. Même les chevaux y laissent leur vie.

La canonnade nourrie des Anglais sur la ville de Québec dura jusqu'au début de la nuit, le 12 septembre. Dès lors, un grand mouvement inhabituel de vaisseaux anglais sur le fleuve laissa présager une opération militaire d'envergure.

À l'aube du 13 septembre 1759, aux premières contractions d'Émeline, Cassandre demanda à Charles de se rendre à Québec pour aller chercher Quentin. Quand sa belle-fille perdit les eaux, Charles Villeneuve était revenu seul à Gros-Pin, après avoir croisé les troupes de Montcalm. À sa femme, qui pressentait le pire, il répondit :

— Il semble que Quentin soit toujours à son commandement. Je n'ai pas pu le trouver, tant les rues sont impraticables. De plus, les boulets de canon pleuvent. J'ai été obligé de rebrousser chemin. Les soldats qui logent chez l'habitant ainsi que les miliciens de Charlesbourg se dépêchaient à se joindre aux troupes de Montcalm venant de Beauport. Il y a certainement une importante attaque anglaise ou, pire, leur débarquement prochain à Québec.

— Comment l'annoncer à Émeline ? Si au moins le bruit des canons pouvait cesser pour qu'elle puisse accoucher en paix. Déjà que Quentin n'est pas là pour l'encourager.

Dans l'avant-midi naquit la petite comtesse Joli-Cœur. Le mouvement des troupes de Bougainville, qui avaient traversé la rivière Saint-Charles à la suite des troupes de Montcalm et qui se rapprochaient de la zone de combat, sur les plaines d'Abraham, alarma Cassandre, qui menaça le curé de la paroisse d'ondoyer elle-même la nouveau-née, comme elle l'avait fait avec Placide-Antoine Latour, près de cinquante ans auparavant.

Lorsque Cassandre lui annonça que le baptême aurait lieu dans l'après-midi, Émeline s'informa de Quentin. Personne n'avait eu de nouvelles, ni de Quentin ni de l'attaque anglaise sur Québec. Déçue, la nouvelle maman prit la décision de prénommer son enfant Éloïse, en l'honneur de saint Éloi, le patron des forgerons.

— Son nom complet de baptême sera Marie-Christine Éloïse, pour remercier la Vierge Marie et son fils de m'avoir permis de mettre un enfant au monde. De plus, je voudrais, en tant que grands-parents paternels, que Charles et vous soyez parrain et marraine.

— La naissance de notre seule petite-fille est le plus beau cadeau que tu puisses nous faire. Ta fille est magnifique, elle te ressemble beaucoup.

— J'aimerais tellement que Quentin soit là !

— Que ces Anglais maudits nous compliquent donc la vie ! En ce matin pluvieux du 13 septembre, sur les hauteurs des plaines d'Abraham, les soldats britanniques, vêtus de leurs habits écarlates à revers jaune et coiffés de hauts chapeaux, commandés par le général Wolfe, faisaient face aux bataillons de l'armée française, portant de longs manteaux gris-blanc ornés de boutons de laiton et de grands tricornes noirs, encadrés de troupes coloniales et de miliciens sur les flancs. L'élégant drapeau français fleurdelisé doré sur soie blanche rivalisait de magnificence avec le drapeau britannique, sur lequel on pouvait voir la croix de Saint-Georges rouge feu surmontant la blanche croix de Saint-André sur fond bleu.

Sur Lucifer, son cheval noir, Montcalm, vêtu de sa tunique bleu foncé à bordures dorées, encourageait son armée composée de soldats venus de France, vêtus de blanc, de troupes coloniales, en tuniques grises, et de miliciens canadiens volontaires, habillés de vêtements de ferme et brandissant les fusils fabriqués à Berthier par la forge Latour. Le général était arrivé le matin même de Beauport, sans son artillerie.

Pour sa part, le major de la défense de Québec, le comte Quentin Joli-Cœur, sur Nuage, son coursier blanc au chanfrein étoile, commandait l'aile droite de l'armée, constituée de miliciens canadiens et de deux cents cavaliers d'élite portant des uniformes bleus au collet et aux parements rouges. Il venait de remettre à Montcalm trois canons de la garnison de Québec. Le temps était orageux et la pluie tombait pendant que les armées se dépêchaient de prendre leur rang et de s'aligner parfaitement pour ce duel à l'européenne.

À neuf heures, les armées s'observaient de loin pour éviter les tirs de fusil. Les tireurs d'élite canadiens, qui, cachés derrière les bosquets, s'étaient rapprochés des Anglais, avaient déjà pris pour cibles les tuniques rouges.

Vêtu de son uniforme écarlate bien visible au loin malgré la grisaille du temps, Wolfe ordonna à ses soldats de ne tirer la première salve qu'à son signal et de surprendre l'ennemi en déchargeant rapidement leurs fusils une seconde fois. Installé sur un monticule, le général anglais pouvait observer avec sa lunette d'approche les soldats du régiment de Bougainville, en provenance de la rivière Saint-Charles, qui se hâtaient de gravir la pente abrupte de la côte d'Abraham. Wolfe savait qu'ils manqueraient de souffle pour combattre.

À dix heures, quand le soleil fit son apparition, craignant que les deux canons que les Anglais avaient hissés le long de la falaise à l'anse au Foulon ne déciment sa ligne de front, sans savoir que l'un d'eux était hors d'usage, Montcalm ordonna à ses troupes de se mettre en branle sans attendre l'arrivée des troupes de Bougainville. L'appel des clairons et le roulement des tambours scandèrent la marche vers les lignes anglaises. Indisciplinées, les troupes françaises foncèrent vers les Anglais, alors que les miliciens canadiens tiraient sans en avoir reçu l'ordre de Montcalm et perçaient le flanc gauche anglais.

Inquiété par ce branle-bas, en allant vérifier lui-même ce qui se passait, Wolfe fut touché par une balle au poignet et à l'aîne. Lorsque le front français se trouva à quarante pas des Anglais, Wolfe trouva la force d'ordonner la riposte. Ses soldats tirèrent des salves répétées à quelques secondes d'intervalle dans une exécution parfaite, décimant les rangs français comme un coup de canon. Pris de panique, les soldats français s'enfuirent, poursuivis par les Anglais, baïonnette au fusil. Cependant, Wolfe venait d'être atteint par une balle au poumon. Une hémorragie l'emporta. Il ne put se réjouir de la déroute française que dans un dernier souffle :

— Maintenant, que Dieu soit béni, je meurs en paix.

Jusqu'à la fin, il avait espéré remporter la victoire. Le ciel l'exauça, puisque les Britanniques avaient gagné la bataille en moins d'une demi-heure.

Montcalm fut mortellement blessé alors qu'il essayait de rallier ses soldats en direction des portes de la ville. Il reçut une balle perdue en plein ventre et s'affaissa sur l'encolure de Lucifer. Quentin, qui chevauchait Nuage à ses côtés, réussit à le maintenir en selle et à le ramener dans l'enceinte de la ville. Moribond, le lieutenant général demanda au major de le remplacer à la tête des troupes et d'empêcher les Anglais de pénétrer dans la forteresse, en attendant les renforts constitués par les troupes de Bougainville et de Lévis. Il fallut encore cinq jours avant que les Français ne se rendent. Quant à Montcalm, il mourut le 14 septembre à cinq heures du matin, après avoir reçu les derniers sacrements et non sans avoir demandé au comte Quentin Joli-Cœur de signer, avec le général Ramezay, la capitulation de la ville de Québec. Ses funérailles eurent lieu le soir même et il fut inhumé dans la chapelle du monastère des Ursulines. Son cercueil fut escorté par le major Quentin Joli-Cœur et quelques officiers de la garnison. À l'agonie, il aurait demandé à son chirurgien :

— Combien de temps me reste-t-il à vivre ?

— Quelques heures à peine.

— Tant mieux, je ne verrai pas les Anglais à Québec.

La majorité des miliciens canadiens profitèrent de la déroute de leur armée pour regagner leur foyer. L'un d'entre eux, Pierre Allard, le cousin de Quentin, resta couché sur le champ de bataille, grièvement blessé. Lorsqu'il le trouva, Quentin s'empessa de l'amener, sur Nuage, chez le chirurgien qui avait soigné Montcalm. Après la reddition de Québec, le 18 septembre, Quentin se dépêcha de s'acquitter de la double mission qui lui tenait maintenant le plus à cœur : ramener Pierre Allard à sa famille à Charlesbourg et aller au chevet de sa chère Émeline.

Après avoir reconduit Pierre à la maison familiale des Allard au Trait-Carré et réconforté sa cousine, il s'empessa de filer à Gros-Pin, puisqu'Angélique lui avait dit qu'il était le père d'une magnifique fillette en parfaite santé. Dès qu'il arriva, Cassandre lui mit le bébé dans les bras.

— Félicitations, Quentin. Vois comme ta petite comtesse est resplendissante.

— Elle est superbe. Tout le portrait d'Émeline. Comment se porte-t-elle ?

— Elle ira beaucoup mieux lorsqu'elle te verra sain et sauf.

Quentin, qui avait négligé d'embrasser sa mère et de serrer la main à son père, le fit en s'excusant.

— Tu as beau avoir été un des signataires de la capitulation de Québec, tu resteras toujours mon petit garçon.

— Je sais, maman. Je vous aime.

Lorsque Quentin s'approcha d'elle, Émeline, qui sommeillait, se réveilla en sursaut. Elle s'écria, alors qu'il l'embrassait :

— Quentin, il ne faut plus jamais nous séparer ! Maintenant que Marie-Christine Éloïse est là, nous serons deux pour te retenir.

— Marie-Christine *Éloïse*. Tu as bien fait de choisir ce prénom.

Quentin embrassa sa fille sur le front.

— Elle est aussi jolie que sa mère. Émeline sourit. Puis, inquiète, elle s'informa :

— Tes parents m'ont dit que nous avons perdu la bataille de Québec. Que va-t-il nous arriver maintenant ?

— Le général Montcalm est mort dans mes bras. J'ai dû obéir à ses ordres et hisser le drapeau blanc sur le château Saint-Louis. Je viens de ramener Nuage et Lucifer, qui ont défié les balles ennemies avec vaillance. Lévis tente actuellement de réorganiser l'armée, et Bougainville, de son côté, marche sur Québec. Il faut que je me consacre à ma famille maintenant que nous sommes sous domination anglaise.

— Le plus beau cadeau de naissance que tu puisses faire à Éloïse est de rester en vie pour qu'elle connaisse son merveilleux père.

Quentin se pencha pour embrasser sa femme et sa fille, qui dormait près d'elle.

— Et à toi, qu'est-ce que je pourrais offrir pour m'avoir donné une si belle

petite comtesse ?

— Nous éloigner de la présence anglaise.

— Je vous promets que vous irez vivre à Berthier, le long de la rivière Bayonne.

Puis, dans un élan paternel, Quentin reprit délicatement sa fillette dans ses grosses mains et lui susurra à l'oreille, alors qu'elle chignait :

— Et toi, Kiki, aimerais-tu vivre chez ta grand-mère Latour? Tu pourrais apprendre le métier de vétérinaire avec ta mère.

— Kiki ? Pourquoi lui donner ce surnom, au lieu de Lolo pour Éloïse ? demanda Émeline, surprise.

— Ne porte-t-elle pas aussi le prénom de Christine ? Kiki en est le diminutif. Toutefois, elle portera le surnom de ton choix.

Émeline prit un moment de réflexion avant de répondre :

— Kiki Joli-Cœur ! C'est inusité pour une comtesse, mais ça lui va très bien. Ça la rend encore plus adorable.

Les habitants de Charlesbourg purent entendre les bottes des soldats anglais marteler le pavé du Trait-Carré dans les quelques semaines qui suivirent la reddition de Québec. Lévis succédait à Montcalm pour poursuivre la guerre.

Avant la bataille de Sainte-Foy menée par Lévis, le 28 avril 1760, le général Murray fit raser plusieurs quartiers de Québec et évacuer la population vers Charlesbourg et Lorette.

Comme la famine sévissait toujours, il réquisitionna le plus de chevaux possible afin de nourrir la population. Charles Villeneuve décida de défendre chèrement son écurie, malgré la recommandation de Quentin de n'opposer aucune résistance et fut tué par des soldats anglais. Ce fut le second décès dans la famille Allard, après la prise de Québec, puisque Pierre Allard était mort des suites de ses blessures, le 26 décembre précédent.

Dévastée, Cassandre supplia Quentin de les aider à quitter les lieux le plus rapidement possible. Durant l'été de 1760, Quentin déménagea sa famille à Berthier. Dans le convoi qui empruntait le chemin du Roy sous bonne garde, en plus de Cassandre, d'Émeline et de Marie-Christine Éloïse, prenaient place Angélique Allard et ses quatre enfants ainsi que son nouveau mari, Louis Jacques. La sœur de ce dernier, résidante de l'île Dupas, avait accepté de les accueillir.

Ainsi, Quentin avait respecté sa promesse. Il en tint une autre qu'il avait faite à sa femme et à ses parents, celle de se retirer de la vie militaire. Le gouverneur Vaudreuil signa la capitulation de Montréal le 8 septembre 1760, ce qui mit définitivement fin à la guerre. Il obtint des autorités britanniques que le comte Quentin Joli-Cœur, noble français devenu un des plus illustres officiers canadiens, devienne le juge de paix en chef, assurant ainsi le bon ordre dans la colonie et agissant comme intermédiaire entre le gouvernement anglais et le peuple canadien. Quentin accepta cette importante charge, à condition de sillonner la vallée du Saint-Laurent à partir de Berthier.

À ceux qui lui recommandèrent de s'établir près du pouvoir anglais, il répondit :

— Le chemin du Roy n'a pas changé de nom. C'est le pays qui a changé de roi.

Chapitre XXXVI

Éloïse -

En ce 2 janvier 1772, Étienne, âgée de quatre-vingt-deux ans, se leva dès l'aube pour tenter de calmer la douleur qui lui tenaillait l'estomac, se disant qu'elle digérait mal, car elle avait mangé trop tard.

Elle regardait distraitemment la lueur du soleil naissant au-dessus de Sorel, qui se reflétait sur les toitures en fer blanc des maisons cossues des riches marchands. Elle n'avait pratiquement pas fermé l'œil de la nuit, puisqu'elle était revenue bien après minuit de la rivière Bayonne avec son mari, Jean Piet Lafrenière, et sa petite-fille, Éloïse Joli-Cœur.

Son gendre, Jos Hénault, et sa fille, Marie-Amable, avaient accepté de jumeler la réception des fiançailles de Pierre-Simon, le troisième fils d'Antoine, et de Marie-Louise Fréchette, la fille de Tancrede, à celle qu'Étienne donnait toujours pour le jour de l'An à la maison ancestrale de la rivière Bayonne, plutôt qu'à la petite maison de la Grande-Côte, où elle habitait maintenant avec son mari. Étienne s'était remariée en 1765. Après la conquête anglaise, les activités commerciales de la forge Latour avaient chuté radicalement et Étienne avait déménagé lors de son remariage.

Étienne élevait sa petite Éloïse, comme elle l'avait promis à sa fille, tout heureuse de faire un premier voyage à Paris avec son mari. Malheureusement, Émilie ne vit jamais la fameuse maison de la rue du Bac dont lui avait tellement parlé sa belle-mère, car *l'Auguste*, le voilier sur lequel ils avaient embarqué le 15 octobre 1761, après avoir subi trois incendies et essuyé une tempête de trois jours, s'échoua sur la côte nord de l'île du Cap-Breton le 15 novembre suivant, emportant dans les flots cent quatorze passagers et membres de l'équipage. Émilie et Quentin étaient du nombre des victimes, de même que Charlotte Frérot Estève, dont le mari, Guillaume⁸³, se trouvait emprisonné à la Bastille, et qui périt de la même façon tragique que sa mère, Anne.

83. À la suite du procès retentissant de l'intendant Bigot et des autres membres de l'administration coloniale accusés de malversations, que l'on nomma « l'Affaire du Canada », Guillaume Estève fut condamné à verser une petite aumône, à restituer un petit pourcentage des sommes qu'il avait détournées et à être réprimandé par la Chambre du Conseil. Cette condamnation ne sembla pas avoir eu d'effet sur la suite de sa carrière administrative, car il occupa pendant plus de vingt ans le poste de secrétaire du Roy à la chancellerie de Bordeaux.

La demeure cosuée de Guillaume Estèbe et de Charlotte Frérot, place Royale à Québec, réputée pour la magnificence de ses boiseries attribuées aux sculpteurs Pierre-Noël et François-Noël Levasseur, revint à la descendance du procureur général, Thomas Frérot. Pierre-Noël Levasseur, qui avait conçu le retable principal de la chapelle des Ursulines, avait été recommandé à Charlotte Frérot par son petit cousin, le chanoine Jean-François Allard, et par la supérieure des Ursulines, Esther Wheelwright.

Parmi les cent vingt et une personnes qui se trouvaient à bord de *l'Auguste*, il y avait plusieurs familles de la noblesse française et canadienne ainsi que d'illustres officiers, comme le commandant Claude-Pierre Pécaudy de Contrecoeur, qui avait combattu en Ohio avec Quentin ; le chevalier de La Corne, un autre ami, héros de Grand-Pré en Acadie, devenu général ; le frère de Boum de La Vérendrye, Pierre, commandant de la région du lac Supérieur et du lac Champlain ; sa sœur, Marie-Catherine, qui était accompagnée par son mari, Jean Le Ber de Senneville, et leurs deux enfants ; de même que leur cousin, le lieutenant Jean-Hippolyte Gauthier de Varennes, fils de Jacques-René de Varennes et de Marie-Jeanne Le Moyne de Sainte-Hélène.

Par testament, Quentin avait légué son immense fortune à Éloïse, alors que l'hôtel particulier des Joli-Cœur restait la propriété de Cassandre ; Éloïse en hériterait aussi au décès de sa grand-mère Allard.

Si Étienne et Cassandre furent dévastées en apprenant la tragédie, Cassandre le fut encore plus de perdre son fils unique, deux ans seulement après la mort de Charles. Comme son amie ne se remettait pas de son deuil, Étienne la convainquit de se rendre à Montréal pour visiter la petite Margot, qui avait été jadis très complice avec Cassandre.

Elles trouvèrent Marguerite d'Youville désespérée par l'augmentation des naissances illégitimes, causées par la présence des six cents militaires anglais qui étaient cantonnés à Montréal, et des abandons d'enfants qu'elle trouvait emmaillotés sur le perron de son orphelinat. Elle s'inquiétait également de la grande quantité de mariages entre protestants et catholiques, célébrés devant un pasteur anglican. Même deux de ses jeunes cousines de la descendance de Pierre Boucher avaient épousé des Anglais. La mère d'Youville avait demandé à Rome de leur accorder une dispense pour recevoir la sainte communion, puisque leur mariage n'était pas valide aux yeux de l'Église.

— Pour ce qui est des nombreux chérubins trouvés, la Providence nous aidera à leur offrir refuge à la seigneurie de Châteauguay, que nous avons l'intention d'acheter, avait dit la sainte femme.

Ne se remettant pas de son chagrin, Cassandre prit la décision de changer d'air et de retourner vivre à Paris. Avant son départ, elle fit jurer à Étienne de faire en sorte que leur petite Éloïse connaisse ses origines. Lorsqu'elle embrassa une dernière fois sa petite comtesse, Cassandre lui murmura à l'oreille :

— Quand tu seras plus grande, tu viendras demeurer dans ta belle résidence de la rue du Bac à Paris. Nous irons nous promener en péniche sur la Seine. Nous visiterons aussi les boutiques des antiquaires de Saint-Germain-des-Prés et nous irons, habillées comme des princesses, à l'opéra et au théâtre. Mais tu es trop petite pour comprendre tout ça ! Est-ce que tu voudras venir rester avec moi à Paris, Kiki ?

Impressionnée, la fillette tournait avec ses doigts les boucles dorées qui tombaient en cascade sur ses épaules. Cassandre la regarda, attendrie.

Les cheveux de Quentin au même âge, se remémora-t-elle.

— Quand tu seras capable de lire, je t'écrirai toute l'histoire de mes parents, comme ma mère me l'a racontée. Grand-maman a un cadeau pour toi, afin que tu te souviennes d'elle et pour que tu pries très fort pour ta maman.

Cassandre offrit alors à Éloïse un chaton beige et gris, comme celui qu'elle avait offert à sa filleule Émeline pour son premier anniversaire.

Le sourire d'Éloïse prouva à sa grand-mère qu'elle s'était déjà entichée du chaton.

— Comment s'appellera ta petite chatte ? Grisou ? Chatouille ? demanda Cassandre en la chatouillant.

La fillette rit aux éclats. Puis elle mit la main sous son menton pour montrer à sa grand-mère qu'elle réfléchissait, avant de répondre avec enthousiasme :

— Kiki.

— Kiki, tout comme toi. Pourquoi pas ? C'est plus original que Grisou, ajouta Cassandre, amusée.

Avant de prendre la diligence du chemin du Roy vers Québec, après avoir longuement serré sa petite-fille dans ses bras, Cassandre fixa Étienne dans les yeux.

— Toi, ma grande amie, je compte sur toi pour en faire une vraie comtesse.

Les larmes aux yeux, Étienne répondit, à la surprise de Cassandre :

— Ce ne sera pas si difficile, puisqu'elle est déjà une petite demoiselle.

Étienne s'était souvent remémoré cet adieu, se demandant si elle avait correctement tenu sa promesse à Cassandre. Elle savait qu'Éloïse était entourée des siens, qui lui prodiguaient tout l'amour dont elle avait besoin. Avec sa voix de rossignol, elle claironnait ses vocalises matinales et des refrains de Normandie, appris de sa cousine Angélique Allard de l'île Dupas. Allant sur ses douze ans, Éloïse montrait des aptitudes non seulement pour le chant, mais aussi pour le théâtre. Elle aimait s'inventer des personnages, et demandait à ses cousines et à ses amies d'essayer de les interpréter mieux qu'elle.

Éloïse avait d'autres dons plus étranges, comme la clairvoyance et celui d'arrêter le sang. Durant ses essais théâtraux improvisés, elle hypnotisait ses petites amies et s'amusait à les faire déclamer malgré elles. Un jour, informé des séances de spiritisme de l'enfant, monsieur le curé vint rendre visite à Étienne.

— Votre petite-fille parle au diable, madame Piet. Il faut l'arrêter avant que la malédiction de Dieu s'abatte sur votre famille. Mes paroissiens ont peur et sont venus se plaindre au presbytère... Pouvez-vous me dire de qui elle tient ça ? Ça doit être l'influence de ce damné théâtre de Paris !

— Sauf le respect que je dois à votre soutane, monsieur le curé, je vous

défends d'insulter ma défunte Émeline et sa belle-mère, mon amie Cassandre !... D'ailleurs, je vous ai déjà entendu dire que le diable était du côté des Anglais !

L'ecclésiastique se mordit la lèvre de dépit. Il ajouta simplement :

— Le diocèse nous demande de respecter l'administration anglaise. Je vous implore simplement d'empêcher votre Éloïse d'invoquer le diable par crainte de courroux sur notre belle paroisse de Berthier.

— Si vous le dites comme ça, Éloïse arrêtera de le faire, je vous le certifie. Que voulez-vous, cette petite est bourrée de talents de toutes sortes !

— Elle a de qui tenir, madame Piet. Elle est née au sein de l'une de nos meilleures familles de Berthier.

— N'est-ce pas ! Si c'est notre curé qui le dit, nous n'en avons pas à en douter !

Si elle reconnaissait en Éloïse les dispositions de Cassandre, Étienne était surtout impressionnée par l'affection particulière que sa petite-fille vouait aux chevaux.

À la veille de la fête de Noël, elle avait demandé à Éloïse si elle projetait de se faire vétérinaire comme sa mère. La fillette lui avait répondu avec son air princier :

— Peut-être... Laissez-moi y penser, grand-mère. Étienne avait fixé sa petite-fille en se disant :

Une réponse de noble. Le portrait tout craché de Cassandre. Émeline n'aurait pas répondu comme ça, en se donnant des airs supérieurs.

En ce matin du 2 janvier 1771, Étienne contemplait toujours l'horizon de plus en plus ensoleillé, au-dessus des glaces du fleuve. Cependant, elle avait l'impression de regarder le paysage de la rivière Bayonne, qu'elle avait quotidiennement scruté, pour éviter que d'autres enfants ne se noient comme son Pierrot. Elle se demanda si le soleil resterait toute la journée, comme le présage d'une année pleine de promesses. Elle haussa les épaules en se disant que, apparent ou non, il se coulerait le soir venu.

Perdue dans ses pensées, Étienne se dirigea machinalement vers la petite fenêtre du côté, comme quand elle regardait en direction de la forge, du temps où elle demeurait à la rivière Bayonne. Elle avait répété ce geste maintes et maintes fois pour apercevoir son premier mari, Pierre Latour Laforge, qui arrivait au moment des repas.

Comme elle avait dû se lever tôt pour préparer son déjeuner après avoir cuisiné tard son souper, car le forgeron à la carrure de géant se levait avant l'aube pour allumer le feu de la forge et revenait souper bien souvent après le repas des enfants ! Il espérait avoir toujours des petits fruits fraîchement cueillis comme dessert, excepté quand sa femme lui cuisinait des beignets au sirop de plaine, son régal.

C'est probablement de là que lui est venu le surnom de «géant des plaines», pensa Étienne en souriant. Comme il était fier de sa taille, malgré ses airs modestes devant les enfants! Ses enfants! Il les impressionnait

tellement du haut de sa stature! Doux comme un agneau, quoique fort comme un bœuf II n'avait pas son pareil pour ferrer les chevaux, et malheur à l'étalon rétif!

Étiennette se souvint de la complicité qui les unissait, pas seulement avec les enfants, mais aussi dans leurs discussions, où il lui laissait toujours le dernier mot.

C'est probablement parce que j'étais beaucoup plus jeune que lui. Les hommes mûrs sont comme ça, se dit-elle pour s'en convaincre.

Les enfants ! Étiennette se dit que la vie d'une mère avait son lot de peines. Au fil des ans, elle avait vu mourir l'Anonyme, Pierrot, Louise, Joseph et Émeline. Qui plus est, Antoine avait été ondoyé. Et maintenant, il y avait Marie-Amable qui, depuis presque deux ans, ne se relevait pas de sa dépression d'avoir perdu son dernier bébé. Elle fixait la mort comme pour l'attraper au détour. Heureusement que Marie-Rose et Angélique, adeptes de la dévotion au Saint-Rosaire, priaient pour leur petite sœur, car Étiennette ne pouvait plus se rendre aussi régulièrement à l'église Sainte-Geneviève de Berthier.

Pour commémorer ces souvenirs, Étiennette projeta de cuisiner les beignets que Pierre Latour Laforge aimait tant, en se disant qu'il aurait eu à s'adapter à la modernité, puisqu'aux îles de Berthier, la saveur du jour était le sirop d'érable, plus sucré. Antoine en faisait bouillir à son érablière du rang Sainte-Rose.

En 1765, Antoine Latour avait acheté trois concessions adjacentes pour ses trois fils, Antoine, François-Ambroise et

Pierre-Simon, dans la paroisse de Saint-Antoine, au sud du ruisseau Sainte-Elisabeth. François-Ambroise avait refusé de s'écarter à cultiver une terre de sable si peu fertile, en prétextant qu'il y en avait suffisamment à la Grande-Côte et à Lanoraie. Antoine avait donc conservé cette terre pour lui.

Entendant son mari ronfler bruyamment, Étiennette songea qu'il avait sans doute trop bu. Elle commença à se préparer une tasse de thé.

Dire que, dans le temps, mes filles me préparaient une tasse de chocolat chaud à la cannelle, le lendemain du jour de l'An ! se dit-elle. *Curieusement, je l'ai toujours fait pour Émeline... C'est moi qui la prépare à Éloïse maintenant. À Charlesbourg, Émeline a dû le faire aussi à Cassandre ou vice versa... Cassandre! Je me demande si elle va revenir au pays, celle-là.*

Si elle avait été désignée tutrice de sa petite comtesse jusqu'à ce que celle-ci atteigne l'âge de vingt et un ans, Étiennette craignait que Cassandre et elle ne meurent avant la majorité d'Éloïse, puisqu'elles étaient du même âge. Dans un tel cas, sans connaître les dispositions testamentaires de Cassandre, Étiennette avait demandé à sa fille Marie-Anne Latour Généreux d'adopter Éloïse. D'ailleurs, sa tante l'aimait déjà comme son enfant. Sinon Angélique Allard se ferait une joie de l'accueillir à l'île Dupas, comme le lui avait déjà signalé Cassandre.

Étiennette se demanda depuis combien de temps elle rêvait ainsi. Elle

constata que son thé était froid et que le soleil manifestait déjà vigoureusement sa présence. Elle sortit de ses pensées quand elle entendit frapper. Elle regarda machinalement Éloïse, qui venait de faire son entrée dans la cuisine, les yeux pesants, et qui attendait que sa grand-mère lui serve sa tasse de chocolat au lait, comme elle en avait l'habitude.

Elle a encore trop dansé le rigodon, à l'anglaise. Est-ce Dieu possible que la jeunesse ait délaissé aussi vite le menuet? Elle est bien trop jeune pour s'exciter comme ça. Si je n'avais pas été obligée de me reposer là-bas, à cause de mon mal à la poitrine, elle n'aurait pas veillé aussi tard, la Kiki !

En 1765, Pierre-Noël Courthiau avait vendu la seigneurie de Berthier-en-haut à James Cuthbert, officier britannique, membre de l'état-major du général Murray à Québec. Il quitta aussitôt l'armée pour se consacrer à l'essor de sa seigneurie. Le premier seigneur anglophone avait invité quelques chefs de familles britanniques protestantes à se joindre à son administration et à s'établir comme colons dans sa seigneurie. Dès lors, la jeunesse canadienne-française s'enthousiasma pour les rythmes plus endiablés de la musique et de la danse du peuple conquérant.

Étiennette se leva péniblement de sa chaise et alla ouvrir la porte. Pierre-Simon Latour, âgé de vingt ans, arrivait avec sa jeune fiancée de dix-sept ans, Marie-Louise Fréchette.

— Bonjour, grand-mère. Marilou et moi voulions vous remercier encore pour la belle réception de fiançailles que vous nous avez offerte. De plus, nous aimerions recevoir votre bénédiction du jour de l'An.

— Antoine ne vous a pas bénis hier ?

— Bien entendu, mais nous tenions à être bénis par vous aussi.

— À une condition, toutefois. Ne pourriez-vous pas vous marier en même temps que ton père ? Tes deux tantes, Angélique et Émeline, ont bien fait un mariage double. Ça s'est déjà vu, se fiancer au jour de l'An et se marier à la Saint-Valentin.

— Mon père doit se remarier le 1^{er} février, répondit Pierre-Simon, sceptique.

— Je le demanderai à Geneviève Rivière, ma future bru. Je suis certaine qu'elle verra ça d'un bon œil. À mon âge, les belles surprises nous font vivre plus longtemps.

— Nous avons pensé nous marier dans un an et demeurer sur notre terre de concession. À propos, j'ai l'intention de m'appeler Latour Forget, plutôt que Latour Laforge, comme l'oncle Pierre. Ça sonne mieux pour mon commerce de boucherie. Après tout, je n'exerce pas le métier de forgeron ! ajouta Pierre-Simon sur un ton badin.

La remarque de son petit-fils préféré, si doué pour les affaires, saisit Étiennette. Elle pensa à son fils Antoine qui avait longtemps hésité à devenir forgeron. La mort de Pierrot l'y avait forcé. La vieille femme mit la main sur sa poitrine pour entendre battre son cœur. Pierre-Simon et Marilou crurent qu'Étiennette voulait leur faire comprendre qu'elle les aimait. Pierre-Simon

s'approcha d'elle.

— Nous aussi, nous vous aimons, grand-maman.

Gênée, ne sachant plus comment se comporter, Étienne continu :

— Je pensais cuisiner les beignets que ton grand-père Latour aimait tant.

Qu'en dites-vous ?

Ayant vu le sourire des jeunes gens, elle se mit au fourneau. Pendant qu'ils mangeaient, elle demanda à Éloïse :

— En voudrais-tu, des beignets ?

— Je ne l'ai pas connu, mon grand-père Latour !

Voyant que la réponse de la fillette avait chagriné sa grand-mère, Pierre-Simon ajouta en fronçant les sourcils :

— Moi non plus. Prends-en, ils sont délicieux.

Étienne préféra ne pas continuer à ressasser des souvenirs qui l'auraient rendue nostalgique.

Après tout, ne suis-je pas remariée ? se dit-elle.

— Pourquoi ne pas demeurer le long de la rivière Bayonne, entourés de vos parents ? lança Étienne. Ah, les tourtereaux ! Il n'est pas nécessaire de se cacher dans le bois pour s'aimer ! Qu'en penses-tu, Marilou ?

— Oh, moi, je suivrais Pierre-Simon au bout du monde, s'il le désire.

C'est alors qu'intervint Éloïse :

— Pourquoi ne pas partir tous les trois à Paris ? Les jeunes gens sourirent. Étienne dit à Éloïse :

— Marilou suivrait Pierre-Simon partout au monde, pour autant qu'elle soit seule avec lui. Les jeunes mariés n'ont plus besoin de chaperon !

— Alors, il n'est pas nécessaire d'aller aussi loin. Ils n'ont qu'à continuer à se bécoter derrière la forge, comme à l'accoutumée !

— Éloïse ! Tu n'as pas le droit de les espionner ! s'offusqua Étienne.

— Je ne les espionne pas. Ils ne se gênent pas pour s'embrasser devant le monde.

Marilou Fréchette rougit comme une pivoine, alors que Pierre-Simon faisait signe à sa cousine de se taire en mettant un doigt sur sa bouche. Éloïse saisit le message et plongea son nez dans sa tasse. Après avoir mangé les beignets, Pierre-Simon et Marilou se levèrent de table et s'agenouillèrent devant Étienne, en invitant Éloïse à en faire autant. Celle-ci continua à boire son chocolat au lait comme si de rien n'était. Entendant sa grand-mère respirer fortement, Éloïse comprit qu'il s'agissait d'une réprimande de sa part et ajouta :

— D'accord. C'est bien parce que Pierre-Simon est mon cousin préféré.

Les deux jeunes gens rirent de la répartie de leur cousine. Pierre-Simon lui demanda, pour l'amadouer :

— Nous irons faire un tour de *sleigh* sur le chenal. Pourquoi ne pas venir avec grand-mère ?

Voyant Étienne plisser les lèvres d'un air douloureux, Pierre-Simon comprit qu'elle ne se sentait pas bien. Il lança à Marilou un regard

interrogateur. Pour sa part, Éloïse répondit :

— J'aimerais plutôt que tu ailles chercher mes amies, car j'ai une nouvelle pièce de théâtre à leur proposer.

Pierre-Simon sourit. De bonne foi, il demanda à la fillette :

— Et où dois-je aller chercher tes amies ?

— Ben, voyons, le long de la rivière Bayonne et à l'île Dupas.

— Ce sera toute une trotte pour mon cheval !

— Tu n'auras qu'à prendre Nuage ! Comme c'est mon cheval, c'est moi qui décide.

— Qui ira-t-on chercher ?

— Angélique Allard et Kathleen Morrison.

— La fille de William Morrison, le comptable ?

Étiennette fit signe que oui. Puis elle demanda à Éloïse :

— Quelle pièce de théâtre as-tu inventée cette fois ?

— Celle que ma grand-mère Allard m'a déjà racontée, l'histoire de l'arrivée des filles de la reine.

— Voyons, Kiki, tu veux plutôt dire : l'arrivée des filles du Roy, comme ton aïeule Eugénie Allard l'a été.

— Non ! Plutôt l'arrivée des filles du roi d'Angleterre, George III. Je serai sa reine.

Amusé par l'imagination de sa cousine, Pierre-Simon la relança :

— Il faudrait que tu parles anglais pour ça !

— *Yes!* Kathleen Morrison me l'apprend. Un jour, je me produirai en Europe, comme ma grand-mère Cassandre.

Étiennette en avait assez entendu.

— D'ici là, tu vis toujours à Berthier et tu vas goûter à ces beignets. Le 2 janvier, les enfants fêtent dans leur famille. Si Pierre-Simon le veut bien, puisqu'il a l'intention de faire une balade sur le chenal, tu pourras aller à l'île Dupas visiter ta cousine Angélique Allard. Un point, c'est tout.

Éloïse fit une moue de mécontentement à sa grand-mère, tout en faisant un clin d'œil à son cousin.

Après avoir desservi les assiettes, Étiennette prétextait son manque de sommeil pour retourner se coucher. Elle souffrait de plus en plus de l'estomac. Pendant qu'Éloïse revêtait son parka et s'appêtait à profiter de la belle journée en carriole, elle vit que sa grand-mère, qui la regardait affectueusement, paraissait fatiguée. Elle s'approcha d'elle et lui fit un gros câlin.

— Vous êtes la plus merveilleuse grand-mère au monde !

Éloïse savait qu'Étiennette ne pouvait rien lui refuser. Celle-ci lui sourit à demi, puis elle recommanda à Pierre-Simon :

— Comme le temps est radieux, profitez bien de la journée. Pourvu que vous me rameniez Kiki avant la brunante. Tenez, je vous ai gardé des beignets dans leur sirop. De quoi casser la croûte. Vous viendrez souper, ce soir. Il me reste du ragoût.

Étiennette resta à la fenêtre le temps de voir Éloïse tenir les guides du cheval. Elle balançait la tête d'admiration et se dit : *Émeline serait si fière de sa petite comtesse !*

Puis, fixant la silhouette herculéenne de son petit-fils, elle eut cette réflexion: *Pierre-Simon Forget... Ça sonne bien. Je me demande ce que mon défunt mari en penserait.*

Annexe i

LA situation acadienne

Depuis la fondation de Port-Royal en 1604 et l'établissement d'une cinquantaine de familles françaises entre 1632 et 1650 jusqu'au début de la déportation des Acadiens en 1755, l'Acadie passa plusieurs fois entre les mains des Français et des Anglais lors de traités politiques, comme celui de Saint-Germain-en-Laye en 1632 et celui de Breda en 1667, qui remirent l'Acadie à la France, et de conflits militaires, de 1688 à 1755.

Le traité d'Utrecht, signé le 11 avril 1713, mit fin à la guerre de la Succession d'Espagne, quand la France, qui avait perdu la guerre en Europe, abandonna les territoires de la baie d'Hudson, de Terre-Neuve et de l'Acadie à l'Angleterre. Dès lors, les Anglais morcelèrent l'Acadie qu'ils rebaptisèrent la Nouvelle-Ecosse, et sa capitale, Port-Royal, prit le nom d'Annapolis Royal en l'honneur de la reine Anne d'Angleterre.

Après la signature du traité d'Utrecht, l'Acadie française comprenait l'île Royale (île du Cap-Breton) et l'île Saint-Jean (île du Prince-Édouard). C'est à l'île Royale qu'avait été érigée la forteresse Louisbourg et que siégeait le gouvernement. Environ trois mille personnes y vivaient, surtout des pêcheurs, ainsi qu'un millier de soldats dans la forteresse. Pour sa part, l'île Saint-Jean était habitée par deux mille agriculteurs. Les Français avaient aussi des postes de pêche, de traite et de commerce le long du littoral de l'Acadie et aux îles de la Madeleine. La France avait bien essayé de convaincre les Acadiens de la Nouvelle-Ecosse de s'installer à l'île Royale et à l'île Saint-Jean, mais la plupart refusèrent de quitter leurs terres où ils avaient déjà beaucoup travaillé,

d'autant plus que les nouvelles terres proposées leur apparaissaient moins fertiles que les leurs.

Durant trente ans, les Acadiens vécurent dans une relative tranquillité en marge de l'autorité anglaise, de façon autarcique et autonome, se consacrant à l'agriculture, à l'élevage et à la pêche, et mettant en place un système parallèle de gouvernement. Un taux de natalité élevé permit à la population acadienne de doubler en peu de temps.

La principale préoccupation de l'administration anglaise était de faire des Acadiens des sujets britanniques en leur faisant prêter un serment d'allégeance inconditionnelle à la couronne d'Angleterre, même si on ne cherchait pas à limiter leur liberté de religion, car ils risquaient de devenir une menace pour les Anglais de la Nouvelle-Ecosse s'ils décidaient de se battre aux côtés de leurs semblables, catholiques romains de langue française.

Les Acadiens refusèrent toujours de prêter ce serment d'allégeance, croyant qu'ils ne pourraient pas conserver le libre exercice de leur religion ou qu'ils seraient forcés, un jour ou l'autre, de prendre les armes contre la France, leur mère patrie. Cet entêtement irrita l'administration coloniale britannique.

Un nouveau conflit entre l'Angleterre et la France, la guerre de la Succession d'Autriche, éclata en mars 1744. Les hostilités se transportèrent aussitôt dans leurs colonies outre-Atlantique.

En Amérique, les Français avaient peu de chances de gagner cette nouvelle guerre, puisque leurs forces militaires étaient composées de vingt mille hommes, soldats, miliciens et Amérindiens, comparativement à une armée de cent mille soldats pour l'Angleterre et les treize colonies de la Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-France comprenait aussi la Louisiane, dont la capitale, La Nouvelle-Orléans, ville de mille habitants qui était située à l'embouchure du Mississippi et abritait le siège du gouvernement, ainsi qu'un autre foyer de peuplement à environ mille kilomètres plus au nord : le pays des Illinois ou Haute-Louisiane. Quelques centaines de famille attirées par le commerce de la fourrure, les mines et les plaines fertiles du fleuve Mississippi s'y étaient installées en différents endroits.

Or, la Nouvelle-France n'avait pas les ressources suffisantes pour protéger ses frontières contre une invasion anglo-américaine du bassin de l'Ohio, du Mississippi et des Grands Lacs.

Le commerce des fourrures et l'établissement de colons anglais sur des terres nouvelles vers l'Ouest canadien et le sud du Saint-Laurent étaient les principaux enjeux de la guerre coloniale. Le traité de paix avait fait passer aussi les Cinq-Nations iroquoises sous protectorat britannique. De telle sorte que la concurrence commerciale avec l'Angleterre dans la vallée de l'Ohio⁸⁴ pouvait conduire au conflit armé en Amérique du Nord.

84. La vallée de l'Ohio permettait aux Français de relier les Grands Lacs à la Louisiane, et aux Anglais d'avoir accès au territoire des fourrures des Grands Lacs. Aujourd'hui, l'Ohio est un État du Midwest américain.

Les Canadiens vivant le long du fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal couvraient moins le risque d'une attaque anglaise et américaine dans la mesure

où l'entrée du golfe était défendue adéquatement par les forteresses acadiennes, lesquelles protégeaient la voie maritime vers la France, nécessaire à la guerre, au commerce de la fourrure et à l'approvisionnement en denrées alimentaires. Or, les Anglais, désireux de s'emparer des zones de pêche qu'exploitaient les Français dans le golfe Saint-Laurent, s'intéressaient aux mêmes forteresses.

Les autorités acadiennes décidèrent d'employer la neutralité entre la France et l'Angleterre comme stratégie, puisqu'elles estimaient qu'il valait mieux ne pas se compromettre et s'accommoder des prérogatives du plus fort. En effet, comme le territoire était passé plus d'une fois des mains de l'une à l'autre de ces deux puissances, sa loyauté au roy de France ne pouvait plus garantir la survie de ce peuple côtier.

Toutefois, une partie de la population acadienne, soit environ quatre mille personnes, alla s'installer volontairement à l'île Royale, où la France comptait bien fonder une nouvelle colonie en y construisant un grand port militaire fortifié, même si elle avait conservé l'île Saint-Jean et d'autres territoires plus petits. Louisbourg fut le site choisi comme base navale pour abriter les vaisseaux de guerre français. De tous les ouvrages de défense bâtis au Canada entre la signature du traité d'Utrecht et la guerre de la Succession d'Autriche, il fut le plus important pour assurer la défense du pays, protégeant l'entrée du fleuve Saint-Laurent et permettant une communication efficace et sécuritaire entre la France et sa colonie en Amérique. La perte des havres de Port-Royal et de Plaisance avait compromis la sécurité du Canada en tant que possession française.

Impressionnante forteresse française en Amérique du Nord, réputée inexpugnable, avec ses murailles, ses bastions et ses batteries, Louisbourg suscitait chez les habitants de l'île Royale une grande fierté. Perchée face à l'Atlantique, elle était la principale escale des navires français qui assuraient la liaison commerciale entre Québec et les Antilles.

Louisbourg était une capitale grouillante de vie sur les plans social, économique et culturel. En plus du palais du gouverneur en pierres de taille importées de Paris, où étaient donnés des bals et des soirées de jeux, on y trouvait un hôpital, une église et de nombreuses casernes. La classe dirigeante se divertissait aussi en participant à des parties de chasse dans les collines, à des expéditions de pêche en mer ou, tout simplement, en faisant des promenades au grand air salin, dans le vent et la brume, sur les remparts de la forteresse.

Les coloniaux américains se préparèrent eux aussi à attaquer l'armée française, qui espérait voir les Acadiens se joindre à elle pour déloger l'ennemi plus nombreux. Si, dès le début de la nouvelle guerre, elles réussirent à attaquer par surprise et à détruire le poste de pêche de Canso en mai, les autorités françaises de Louisbourg furent battues par la garnison anglaise, qui avait reçu des renforts de Boston, durant le siège d'Annapolis Royal (Port-Royal), en août suivant, alors que les Acadiens s'abstenaient de les appuyer.

Les Français décidèrent de reprendre Port-Royal en mai 1745. Le commandant de La Malgue venait de s'emparer de Beaubassin⁸⁶ par voie de terre tout en tentant de recruter des Acadiens, mais il reçut l'ordre de se rendre de toute urgence à Louisbourg, attaqué par les soldats de la Nouvelle-Angleterre.

86. Situé sur l'isthme de Chignectou aux abords de la rivière Mésagouèche, à la frontière du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse. Aujourd'hui Fort Lawrence.

Tant que les batteries de canons du littoral, les récifs et le brouillard empêchaient les navires ennemis d'entrer dans le port, la forteresse de Louisbourg avait peu à craindre d'une attaque maritime. Cependant, elle était vulnérable quand les défenses du port étaient forcées, car elle était exposée aux tirs de longue portée, ceux-ci pouvant détruire des fortifications qui n'étaient pas encore terminées.

En mai et en juin 1745, la perte de Louisbourg frappa durement la Nouvelle-France. La place forte, qui en défendait l'entrée, fut assiégée pendant quarante-sept jours par quatre mille miliciens du Massachusetts, alors que les troupes françaises n'étaient constituées que de mille cinq cents soldats. Une mutinerie fut à l'origine de cette défaite qui ouvrait les portes du Saint-Laurent aux Anglais.

Les soldats français récalcitrants, révoltés par le laxisme de l'administration, réclamaient de meilleures conditions de vie, alors qu'ils étaient logés dans de mauvais baraquements. Le commissaire ordonnateur François Bigot était soupçonné par plusieurs de spéculation, de détournement de fonds et de matériel vers Boston et tenu pour responsable du manque de renforcement des défenses qui allait causer la perte de cette forteresse vitale pour la défense du pays.

Même si Bigot accéda peu après aux demandes des mutins, afin de rétablir l'ordre et de calmer la rébellion, la capitulation de Louisbourg entraîna, presque sans combat, celle de l'île Saint-Jean, malgré la résistance héroïque de la garnison française qui comptait une quinzaine de soldats et une centaine de Micmacs. La nouvelle de la prise de Louisbourg consterna les Acadiens, obligés de se confiner dans leur stratégie inconfortable de neutralité et inquiets des représailles qui pouvaient venir de l'un ou l'autre des belligérants.

Presque aussitôt, Louis XV et son ministre de la Marine, Maurepas, se préparèrent à reprendre possession de Louisbourg, cet important site stratégique militaire de l'Atlantique, et à frapper un grand coup. En 1746, le duc d'Anville, commandant d'une flotte imposante envoyée de France, fut chargé de s'emparer de Louisbourg et de Port-Royal, ainsi que de détruire la ville de Boston.

Durant l'été de 1746, Ramezay, un officier de la Nouvelle-France, devait lancer une attaque par voie de terre avec sept cents soldats contre Annapolis Royal, la capitale de la Nouvelle-Ecosse. Il retourna dans la région de Beaubassin quand il apprit la déroute de la flotte française et son retour en France. Plus tard, il sut que le vaisseau *Mars* avait été capturé par la Royal Navy.

Pour pacifier l'Acadie, les Anglais envoyèrent une garnison aux Mines durant l'hiver de 1746. Les troupes de Ramezay quittèrent Beaubassin et attaquèrent les soldats anglais à Grand-Pré. Le 11 février 1747, après trente-six heures de combats acharnés et sans quartier, la victoire française était acquise. Ramezay fut décoré de la croix de Saint-Louis le 15 février 1748.

La riposte française avait également eu lieu à l'intérieur des terres, par la destruction de Saratoga dans la vallée de l'Hudson, alors que les habitants de la vallée du Saint-Laurent vivaient eux aussi dans la hantise d'une nouvelle invasion anglaise.

Le traité d'Aix-la-Chapelle mit fin à la guerre de la Succession d'Autriche le 18 octobre 1748. En Amérique du Nord, la France et l'Angleterre se rendirent mutuellement leurs conquêtes, non sans une certaine réticence. Ainsi, les Anglais restituèrent Louisbourg aux Français, après la menace du siège de la forteresse par la flotte française commandée par Charles des Herbiers de La Ralière.

Les deux belligérants, qui regardaient d'un œil méfiant cette fin des hostilités, convaincus qu'il ne s'agissait en fait que d'une trêve, se préparèrent en vue de la reprise du conflit. À cause de sa faible population, le Canada ne put qu'envisager des opérations défensives pour contrer la menace de la Nouvelle-Angleterre, de façon à faire le meilleur usage possible des avantages géographiques de ses cours d'eau et de ses forêts. Ainsi, la forteresse de Louisbourg fut réparée et on construisit les forts Beauséjour et Gaspereau à l'entrée de la baie Verte sur l'isthme de Chignectou.

En Amérique du Nord, la situation s'était trop détériorée pour que la paix signifie la fin de la guerre. Les hostilités et les revendications se poursuivirent par des raids, effectués par de petits groupes de miliciens et d'Indiens voués à la destruction d'établissements frontaliers.

Les Anglo-américains voulurent briser la cohésion de la neutralité des Acadiens, peuple catholique d'origine française, et les noyer, par assimilation, dans le flot de loyaux sujets de la Couronne britannique. En 1749, la ville d'Halifax fut fondée dans le but d'en faire l'égale de Louisbourg, et plusieurs milliers de colons anglais protestants débarquèrent pour peupler la capitale de la Nouvelle-Ecosse, située sur le versant qui donne sur la baie de Chibouctou.

La proclamation du 14 juillet 1749 avisa les Acadiens d'expression française qu'ils devraient prêter un serment d'allégeance inconditionnelle à la Grande-Bretagne dans les trois mois, sous peine d'être expulsés et de voir leurs biens et leurs propriétés confisqués. Les Acadiens rejetèrent l'ultimatum des autorités anglaises. Ayant survécu durant quarante ans sans prendre formellement parti pour la France ou l'Angleterre, très peu d'entre eux jugèrent nécessaire de le faire. Ils rêvaient sans doute de revenir au sein de la Nouvelle-France. Les autorités anglaises interdirent tout contact entre les Acadiens et les Français du Cap-Breton.

Lors de la reprise de la guerre entre la France et l'Angleterre en 1754, la maîtrise par les Français de la vallée de l'Ohio et de ses terres fertiles

convoitées par les Anglais devint l'enjeu des hostilités en Amérique du Nord. L'Angleterre fut la première à encaisser un revers majeur, le 9 juillet 1755, durant la bataille de la Monongahela visant à prendre le fort Duquesne, clé de voûte géostratégique de la Nouvelle-France, où le commandant Braddock perdit la vie.

Les Anglais ripostèrent aussitôt à ce qu'ils qualifièrent de « massacre du 9 juillet ». Le mercredi 10 septembre 1755, six mille Acadiens furent déportés de la péninsule de la Nouvelle-Ecosse, alors que deux mille environ réussissaient à s'enfuir vers le Canada. Cet exil commença à Grand-Pré, l'établissement le plus peuplé et le centre agricole et commercial le plus important d'Acadie, à bord de vaisseaux ancrés à l'embouchure de la rivière Gaspereau.

L'ultime affrontement militaire entre Français et Anglais commençait pour la conquête du continent. La déportation de douze mille Acadiens, qui se poursuivit jusqu'en 1763, confirma la prise définitive de l'Acadie telle que les pionniers de Port-Royal l'avaient connue. Elle renaquit cependant de ses cendres quand quelques Acadiens déportés ou fugitifs revenus d'exil et leurs descendants peuplèrent la Nouvelle-Acadie, le Nouveau-Brunswick actuel.

En accordant à Grand-Pré, le 30 juin 2012, le statut de site du patrimoine mondial de l'humanité, l'Unesco confirma l'existence du peuple acadien au sein de la grande famille des peuples de la terre.

Annexe 2

Descendance de Pierre Latour, dit Laforge

***Voici ce que l'on sait de la famille de Pierre Latour,
dit Laforge, d'après les documents historiques,
civils, religieux, administratifs et juridiques, ainsi
que les recherches généalogiques des descendants
de cette famille et de l'auteur .****

D'origine inconnue, Pierre Latour, dit Laforge, forgeron de son métier, naquit probablement en 1671⁸⁷, quoique certains généalogistes avancent l'année 1662⁸⁸. Le surnom Laforge permettait de le différencier d'un autre Pierre Latour, de la même région. La date de sa mort se situerait en 1739-1740, à Berthier. Il épousa Étienneette Banhiac Lamontagne le 1^{er} décembre 1705 à l'île Dupas.

87. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Juridiction royale de Montréal, D4576.

88. Certains avancent que Pierre Latour naquit à Royan, en Saintonge, en 1662, et qu'il traversa l'océan Atlantique en tant que matelot sur un bateau de pêche à la morue faisant la navette entre la France et la Nouvelle-France. Après son troisième voyage au Canada, il se serait installé à Champlain.

Étienneette Banhiac Lamontagne, sage-femme, vint au monde le 3 octobre 1688 à Rivière-du-Loup (Louiseville) et fut baptisée à Saint-François-du-Lac. Elle était la fille de François Banhiac Lamontagne, originaire d'Angoulême en France, un soldat démobilisé du régiment de Carignan-Salières, arrivé au Canada en 1665, qui épousa Marie-Angélique Pelletier-Antaya en 1680. À la seigneurie de Rivière-du-Loup, François devint sabotier. Étienneette eut un frère et sept sœurs ainsi qu'un demi-frère issu du premier mariage de son père. Elle mourut le 2 janvier 1771 à Berthier.

Du mariage d'Étienneette et de Pierre naquirent les enfants suivants :

1. **Marie-Anne**, née le 17 mai 1707 au fief Chicot de l'île Dupas et décédée le 7 juin 1793 à Berthier. En 1727, elle épousa le chef de milice Pierre Généreux et mit au monde trois garçons et une fille. Seul l'aîné, Pierre-François, né en 1728, assura leur descendance en épousant Amable Desrosiers en 1753. Il succéda à son père et à son grand-père en tant que chef de milice.
2. **Pierre (Pierrot)**, né le 26 septembre 1708 au fief Chicot de l'île Dupas. Il se noya en janvier 1730 à Yamachiche, où sa dépouille fut retrouvée au printemps suivant.
3. **Antoine**, né le 25 août 1710, ondoyé par Boucher, le mari de la cousine d'Étienneette. Le 25 mai 1737, à Verchères, il épousa Marie-Louise Plouffe, qui décéda le 22 octobre 1769 à Berthier. Il se remaria le 11 février 1771 avec Geneviève Rivière. Il mourut le 24 octobre 1774, quatre mois après sa seconde épouse. Marie-Louise et Antoine eurent trois fils :

- Antoine, qui épousa Elisabeth Roch ;
- François-Ambroise, qui se maria avec Marie-Madeleine Paris ;
- Pierre-Simon, qui se maria avec Marie-Louise Fréchette, la fille d'un faux saunier.

Antoine et Pierre-Simon s'établirent d'abord le long de la rivière Bayonne, puis s'installèrent au fil des années sur leurs terres de concession, au rang Sainte-Rose de la paroisse Notre-Dame-de-Lourdes, naviguant à partir de Berthier⁸⁹ sur la rivière La Chaloupe pour y arriver. Les trois frères prirent définitivement le nom de Forget dès 1771, alors qu'Antoine, leur père, conserva celui de Latour. Cette alternance fut maintenue jusqu'au milieu du xx^e siècle par la descendance, jusqu'à la disparition ou presque du nom Latour.

89. La rivière La Chaloupe coule sur une distance de 40 kilomètres. Elle prend sa source à Notre-Dame-de-Lourdes, près de Joliette, et se jette dans le fleuve Saint-Laurent sur le territoire de la municipalité de Sainte-Geneviève-de-Berthier. Elle est alimentée, près de sa source, par le ruisseau Sainte-Rosalie qui provient du nord et qui traverse le secteur du rang Sainte-Rose à Notre-Dame-de-Lourdes.*

La descendance de la quatrième génération peupla d'abord la très étendue paroisse de Sainte-Elisabeth, puis les générations suivantes, le comté de Joliette et les comtés avoisinants, qui constituent aujourd'hui la région administrative de Lanaudière, jusqu'aux frontières de la province de Québec. Connaissant les mêmes étapes migratoires que les autres familles canadiennes-françaises, les descendants des Latour, dit Forget, se retrouvèrent en Ontario, dans l'Ouest canadien et aux États-Unis.

4. L'Anonyme, né le 3 mai 1713 et décédé le même jour.

5. Françoise, née le 7 avril 1715. Elle épousa **Etienne** Charron Ducharme le 11 novembre 1734. Elle décéda le 19 mai 1799. Françoise et **Etienne** eurent deux fils qui assurèrent leur descendance :

Etienne, qui épousa Marie-Anne Lambert Aubin ; Pierre, qui se maria avec Françoise Amable Généreux.

6. Louise, née le 20 avril 1717. Elle épousa Pierre-Simon Beaugrand-Champagne le 18 novembre 1740. Elle décéda en 1746.

7. Angélique, née le 20 avril 1717.

8. Marie-Rose, née le 3 avril 1719. Elle épousa Louis Généreux, le 3 février 1739. Elle décéda le 24 novembre 1806. Leur enfant unique, Marie-Rose, épousa Martin

Bidagan Saint-Martin, un Basque né à Bayonne, à qui elle donna six

enfants.

9. **Pierre**, né le 20 avril 1721. Il épousa Geneviève Lafrenière Hénault le 14 mars 1747. Il décéda le 28 mars 1812. Geneviève et Pierre eurent neuf enfants. Quatre de leurs sept garçons eurent de nombreux descendants. Ils prirent , le patronyme de Laforge.
10. **Gertrude**, née le 14 avril 1723 et décédée le 14 mai 1725.
11. **Joseph**, né le 8 novembre 1725 et décédé en 1755.
12. **Marie-Amable**, née le 14 février 1730 et décédée le 7 mars 1771. Elle épousa Joseph Hénault le 20 avril 1752, et le couple eut onze enfants. Marie-Amable perdit trois bébés, dont le premier et le dernier de ses enfants.

L'aînée de la famille, Marie-Amable Hénault, épousa Joseph Dubord Clermont et donna naissance à trois filles. Madeleine se maria avec Jean-Baptiste Coutu ; Marie-Amable, avec Paul Généreux ; et Rosalie, avec Pierre Durand.

Son neuvième enfant, Geneviève Hénault, épousa François Favre Montferrand et mourut sans enfant.

Annexe 3

Généalogie de René Forget -

Je suis le descendant de Pierre-Simon Latour Forget. De la neuvième génération des Forget depuis l'ancêtre Pierre Latour, dit Laforge. Je suis né

dans le village de Sainte-Elisabeth, le long de la rivière Bayonne.

Mon père, Bertrand, est né à Morinville, maintenant une banlieue d'Edmonton, puisque ses parents, Lazare Forget et Marie-Anne Yvonne Allard, attirés par l'Ouest canadien, étaient allés y rejoindre des membres de la famille, comme bien des Canadiens français. Ils revinrent après une année et s'installèrent dans le rang Sainte-Emilie, maintenant ruisseau Sainte-Elisabeth, là où Lazare avait vu le jour, pour élever leurs seize enfants.

Stanislas, le père de Lazare, son grand-père, Joseph, et Antoine, son arrière-grand-père, le fils de Pierre-Simon et de Marie-Louise Fréchette, naquirent dans la maison ancestrale du rang Sainte-Rose à Notre-Dame-de-Lourdes, un détachement de Sainte-Elisabeth, sur la terre de concession que Pierre-Simon avait reçue de son père, Antoine.

Étant de la onzième génération du côté des Allard à partir de François et de Jeanne Languille, je suis le descendant de Louis, dernier fils de Pierre et d'Angélique Bergevin qui, devenue veuve, s'était remariée avec un voisin, Louis Jacques. Le couple quitta Charlesbourg et s'installa à l'île Saint-Ignace, dès la conquête anglaise. Située en face de Sorel-Tracy où l'on se rend de nos jours par le ferry qui traverse le fleuve Saint-Laurent, cette île est séparée de l'île Dupas par un chenal. Louis Allard et ses descendants s'installèrent le long de la rivière Chicot, d'abord à Saint-Cuthbert et ensuite à Saint-Didace, à Saint-Gabriel-de-Brandon et à Saint-Charles-de-Mandeville.

Au tournant du ^{xx}^e siècle, Marie-Louise Adam, veuve de mon arrière-grand-père, Jérémie Allard, prit la difficile décision d'émigrer à Fall River au Massachusetts, où elle rejoignit des membres de sa famille. Elle y resta dix ans et, à son retour, elle s'installa dans le rang du ruisseau Sainte-Elisabeth, dans le voisinage de Stanislas Forget.

C'est de cette manière que le dernier fils de Stanislas, Lazare, qui n'avait pas encore vingt ans, fréquenta et épousa Marie-Anne Yvonne, âgée de dix-sept ans, que ses proches avaient toujours prénommée Marie-Louise, la dernière fille de la veuve Allard.

Tout comme Émeline et Quentin ont réuni dans l'univers romanesque de cette série historique les familles Allard et Latour, Marie-Anne Yvonne, alias Marie-Louise, et Lazare vécurent pour leur part un conte de fées sans tragédie, si ce n'est les inquiétudes et les préoccupations d'élever leurs onze garçons et cinq filles et de leur offrir de bonnes conditions de vie. Deux d'entre elles entrèrent en religion, tandis que les garçons exercèrent le métier de boucher, comme leur père.

Quant à mon père, Bertrand, il choisit de devenir courtier d'assurance. Le 1^{er} mai 1940, il épousa ma mère, Bertrande Marseille, de Sainte-Elisabeth, descendante de Nicolas-Joseph Marionnel, dit Marseille, originaire de la paroisse de Saint-Marcel, du diocèse de Metz en Lorraine. Comme la rivière Seille baigne la ville de Metz, il est permis de penser qu'il choisit son patronyme en contractant Marionnel et Seille, en arrivant en 1765 ou peu après. Nicolas-Joseph se maria quatre ans plus tard, à l'âge de trente-cinq ans,

avec Geneviève Guilbault, âgée de vingt ans, à Berthier. Le couple s'installa dans le voisinage de la famille Laforge.

Épilogue

Un siècle sépare le tome 1 du tome 8 de cette série qui se déroule au XVII^e et au XVIII^e siècles. C'est le temps qui s'est écoulé entre l'émergence du peuple canadien-français, menacée par les épidémies et les attaques iroquoises et anglaises, stimulée par l'arrivée de filles à marier en vertu d'un programme d'immigration massive — celles que l'on a nommées «filles du Roy», et qu'il est permis de rebaptiser aujourd'hui « mères de la nation québécoise » —, et la conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, marquée par la défaite historique des plaines d'Abraham. J'ai voulu raconter l'histoire de deux familles issues de ma généalogie, Allard et Latour, celles en fait de mes grands-parents paternels, Marie-Anne Yvonne Allard et Lazare Forget, à partir de la venue de Jeanne Languille, alias Eugénie, de Touraine, une fille du Roy qui épousa François Allard en 1671, un «engagé» venu de Normandie pour une période de trente-six mois, qui s'installa au Canada en tant que colon et habitant. Je les ai réunies prématurément par le mariage de descendants fictifs.

Le rapprochement de ces deux familles s'est fait en réalité quelques siècles plus tard, se concrétisant, pour les gens de la région de Lanaudière qui portent ces patronymes dans leur généalogie, au tournant du xx^e siècle, comme mes grands-parents qui se sont mariés, en 1910.

Et puis, Eugénie s'est imposée rapidement dans mon imagination, délogeant par sa personnalité percutante Jeanne et accélérant le travestissement de la réalité historique familiale, cadre de référence de la série. Par ailleurs, le contexte et les actions des personnages qui ont fait l'histoire ont été scrupuleusement respectés.

Figure de proue à Charlesbourg et femme influente aux multiples talents, Eugénie engendra six enfants en dix-sept ans de mariage. Jeanne et François eurent plutôt huit enfants. Le premier, André, fut, comme son père, ébéniste. Dans les faits, François Allard s'établit comme habitant et aucun document ne fait mention d'un quelconque talent, chez lui, pour travailler le bois. Le deuxième, Jean-François, s'il fut prêtre dans le roman, en réalité il se maria

deux fois et eut une descendance.

Si Marie-Renée Allard a bien épousé Charles Villeneuve à Charlesbourg en 1703, le personnage de Cassandre est fictif. En tant que femme de théâtre et cantatrice à l'opéra, en séduisant le Tout-Paris par son talent musical et son charme, Cassandre m'a permis d'explorer le monde artistique et littéraire de la vieille France. Dès lors, son personnage est devenu surréaliste.

Elle se lie d'amitié avec Voltaire et Rameau, et tombe amoureuse de l'auteur de l'opéra *Cassandre*, François Bouvard, et plus tard de Marivaux, le poète de l'amour. Elle chante devant le roy Louis XV, comme elle l'a fait jadis à Versailles devant le roy Louis XIV. Elle cache à son fils l'identité de son père naturel, lui faisant croire qu'il est le fils d'un compagnon de traversée de François Allard, Thierry Labarre, un richissime marchand devenu le comte Joli-Cœur et héros de la diplomatie française. Encore là, ce personnage est le fruit de mon imagination.

Il m'a fallu un lien pour rapprocher les familles Allard et Latour avant le temps. Ainsi, Cassandre a une grande amie, Étienne Banhiac Lamontagne, la fille du compagnon de traversée de ses parents, François Banhiac Lamontagne, et de Marguerite Pelletier, la sage-femme qui a accouché sa mère de son frère André.

Étienne épouse Pierre Latour, dit Laforge, de l'île Dupas, forgeron de son métier et de dix-sept ans son aîné. Le couple élève ses nombreux enfants à Berthier, le long de la rivière Bayonne. Les enfants de Pierre Latour, dit Laforge, perpétuent le métier honorable de maréchal-ferrant de leur père. Ses fils ainsi que Marie-Amable deviennent forgerons, et certains de ses descendants pratiqueront ce métier artisanal jusqu'au milieu du XX^e siècle.

L'amitié d'Étienne et de Marie-Anne Dandonneau m'est apparue plausible, puisqu'Étienne était probablement une amie d'enfance de Marie-Anne. La famille Banhiac Lamontagne s'était établie à Champlain à la fin du XVII^{ème} siècle, là où demeurait Louis Dandonneau avant de déménager sa famille à l'île Dupas, et y était restée quelques années.

Nouvellement mariés, Pierre et Étienne s'installèrent au fief Chicot de l'île Dupas, comme forgerons et cultivateurs sur une terre qui appartenait à Marie-Anne Dandonneau. De là à croire qu'Étienne et Marie-Anne avaient voulu se rapprocher, et que cette dernière avait favorisé la vente de la terre au mari ou au fiancé d'Étienne, il n'y avait qu'un pas. Pratiquement voisins, La Vérendrye, l'époux de Marie-Anne, et Pierre Latour collaborèrent au début des années 1720, à la fabrique de la paroisse de l'île Dupas.

Pour que la fiction continue de se mêler à la réalité historique, Étienne met au monde Émeline, qui a pris l'identité de Gertrude décédée en bas âge, et profite du passage de Cassandre au Canada pour lui demander d'être la marraine de la fillette. Les deux amies de toujours rêvent secrètement d'unir leurs familles. Pour cela, elles font en sorte que Quentin et Émeline aient envie de se connaître en envoyant à chacun le portrait de l'autre. Leur souhait sera comblé, puisque les deux jeunes gens se marieront.

La magie de l'imaginaire, stimulée par l'ascendant d'Eugénie, l'originalité artistique de Cassandre, le dynamisme d'Étiennette et le romantisme d'Émeline, a permis la jonction des deux familles en donnant naissance à un dernier personnage fictif issu du sang des quatre héroïnes, au moment même où la Nouvelle-France atteint le point culminant de son histoire, lors de la bataille historique des plaines d'Abraham.

Je laisse le soin à mes lecteurs d'imaginer ce que pourrait devenir le personnage d'Éloïse, venue au monde dans de telles circonstances.

Parfois, la fiction croise la réalité et, si elle a de quoi stimuler l'imagination de l'auteur, cette conjoncture le rassure tout autant. J'ai reçu des témoignages de plusieurs descendants des Allard, m'informant que le talent musical et l'art de la sculpture sont des traits familiaux caractéristiques et que certains en ont fait une carrière professionnelle.

J'espère que vous avez eu autant de plaisir et d'émotion à lire cette série historique que moi à l'écrire. Merci de tout cœur, René Forget